
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

LES RUTHÈNES

STANISLAS SMOLKA

Les Ruthènes

et les problèmes religieux du monde russien

BERNE: FERDINAND WYSS
Cracovie: Gebethner & Cie.— New-York: The Polish Book Importing Co.
1917.

INTRODUCTION.

I.

Plan du livre.

L'édition, en langue allemande, de ce livre intitulée *Die Reussische Welt*, a paru depuis quelques semaines. Il est bon de parler d'une édition allemande, puisque le contenu de ces deux livres est presque identique, à quelques suppressions près introduites dans le présent volume. Ces suppressions concernent plusieurs détails (App. VII) qui ne sauraient présenter d'intérêt pour le public international. En revanche, on trouvera ici des éclaircissements inutiles, à la vérité, pour le public allemand, mais qui paraissent toutefois indispensables à fournir à un lecteur peu au courant des affaires d'Autriche.

Cette édition française parait sous un titre un peu modifié car l'expression „Le monde russien" ne serait peut-être pas très compréhensible sans explications préalables. Quant à l'adjectif *russien*, nul n'ignore qu'on s'en servait couramment au XVIII-e siècle et plus encore antérieurement, pour désigner toutes les trois branches de l'ensemble constituant le monde russien; savoir: la Grande Russie (ou

la Russie tout court), la Petite Russie (ou les territoires ruthènes et leur population) et la Russie-Blanche avec sa population biélorusse. Cependant cette expression est hors d'usage depuis longtemps. Elle a vielli beaucoup plus encore que son équivalent allemand *Reussisch* qui n'expose pourtant jusqu'à présent qui s'en sert, au risque de demeurer incompris. C'est pourquoi nous avons cru devoir renoncer à l'usage de ce mot, en traitant dans le chapitre II (p. 21—45) de notre conception du monde russien que nous considérons comme un monde à part au point de vue de sa culture et par conséquent comme un ensemble par rapport à ses origines et à beaucoup de ses caractères, encore que ses trois branches distinctes soient néanmoins empreintes de caractères distinctifs très nets. En abordant ce sujet (p. 28 et suiv.), nous avons préféré substituer au terme „russien" la dénomination „ruthéno-russe". C'est un composé peut-être un peu lourd mais qui du moins fait bien ressortir l'importance des deux éléments essentiels de ce monde russien. Ce ne sera donc que dans la suite de nos observations, dans la *Deuxième Partie* de ce livre, que nous nous hasarderons à recourir à l'adjectif vieilli mais indispensable pour l'analyse de notre sujet. Nous présumons que le lecteur se sera alors déjà familiarisé avec le cercle d'idées qui, à notre avis, sont exprimées par ce terme. Puisse notre travail contribuer à faire revivre l'usage de cet ancien vocable tombé injustement dans l'oubli. Ce serait

vraiment très désirable pour éviter des malentendus et des confusions, propres à embrouiller si souvent l'exacte appréciation tant des faits historiques les plus importants que des problèmes ethnologiques concernant l'Europe orientale.

Ce livre traite tout particulièrement de la branche ruthène (petite-russienne) du monde russien, plus précisément encore de l'état actuel de la question ruthène[1]) et de son évolution historique. En outre, comme ce sont principalement les problèmes religieux concernant le monde russien et spécialement sa branche ruthène, sur lesquels nous avons désiré fixer surtout l'attention du lecteur, le sujet de ce travail sera tout à fait précisé, il semble bien, s'il parait sous le titre: *Les Ruthènes et les problèmes religieux du monde russien.*

L'état actuel et l'évolution historique de l'élément ruthène — voilà les deux groupes de sujets traités dans ce travail auxquels correspond la division en deux „P a r t i e s" de cet ouvrage. Cependant l'exposition de l'état actuel du ruthénisme — sujet de la *Première Partie* — précède le rapide aperçu historique où, dans cinq *Appendices* composant la

[1]) On trouvera au chapitre I. § 3 (p. 16—20) l'explication pour laquelle à dessein nous ne nous servons pas de la dénomination actuellement très répandue d'„U k r a i n i e n" que l'on cherche à introduire depuis une dizaine d'années ou presque, pour désigner les Ruthènes et qui, en éliminant l'ancienne appellation fixée par l'usage millénaire, ne fait qu'embrouiller encore une question pourtant en elle-même assez compliquée déjà.

Deuxième Partie, nous avons cherché à élucider quelques points essentiels de l'évolution du monde russien ainsi que les éléments ethnologiques de son développement. On voudra donc bien excuser cet ordre pour ainsi dire inversé. Dans l'ébauche primitive de ce travail, la *Première Partie* contenait, en effet, les éléments historiques des matières exposées dans la seconde, mais nous avons cru pourtant opportun de refaçonner la construction, comme elle se présente aujourd'hui. Le sujet de ce livre ne manque assurément pas d'actualité durant la crise que nous traversons pendant cette guerre. Toutefois ce serait peut-être trop hardi de s'attendre à ce qu'un lecteur qui ne s'occuperait pas de l'histoire de l'Europe orientale, eût la patience de se frayer péniblement la route à travers plus de deux cents pages pour arriver enfin à l'exposition du sujet auquel il serait sans doute plus disposé à prêter attention.

Pour rémédier aux inconvénients de cet ordre inversé, nous avons inséré, presque au début, dans le chapitre II, un résumé succinct de ce dont traite plus longuement la *Deuxième Partie,* en espérant qu'il rendra plus facile la lecture des observations contenues dans les chapitres suivants sans qu'on ait à recourir nécessairement à l'analyse de leur côté historique. On trouvera en outre, dans la *Première Partie,* de fréquents renvois aux *Appendices* composant la *Deuxième* et destinés à éclaircir les éléments historiques ou ethnologiques du sujet en question. Le dernier de ces *Appendices* renferme une série de

ɔpléments à toutes les deux Parties, devant servir
élucider plusieurs détails d'importance particu-
re, qui s'ils avaient été traités aussi longuement
ıs le texte même, auraient pu facilement em-
uiller l'essentiel du sujet exposé. Voyant ce vo-
ıe prendre des dimensions qui, pourraient devenir
ourd'hui préjudiciables à sa lecture, nous nous
nmes décidé à retrancher plusieurs suppléments
i devaient trouver place dans l'Appendice VII,
nous proposant de publier aussitôt que possible,
Nouvelle Suite de ces études, destinée entre
re à combler ces lacunes. C'est pourquoi on verra
ıs maintes pages de ce livre des renvois à l'Appen-
e VII sans qu'on trouve dans celui-ci des éclair-
sements annoncés [1]). Qu'on veuille excuser ces la-
ıes causées par les circonstances exceptionnelles
ıs lesquelles ce volume parait. Qui s'intéresserait
ctivement aux détails qui seront élucidés plus
guement dans la Nouvelle Suite en vue,
ura pas — nous l'espérons — à attendre trop long-
ıps que l'auteur s'acquitte de l'engagement pris en
endroit vis-à-vis de son lecteur.

II.

Symptômes récents.

J'ai évité, par principe, dans ce travail, toute allu-
n au dénoûment du cataclysme mondial au milieu
quel nous nous trouvons plongés, bien que beau-

---

[1]) V. p. 85, 337, 351 et comp. p. 415.

coup des problèmes traités ici inciteraient à leu chercher une solution. Son contenu ne consiste qu'e renseignements fournis sur ces problème Ces renseignements me paraissent d'autant plus né cessaires en ce moment qu'on a pendant si longtem tout à fait négligé de prêter attention aux problèm compliqués qu'ils éclairent, et que durant la guerr dès lors que ces problèmes acquéraient une actuali pour ainsi dire pressante, on n'était par conséque point préparé à les examiner avec le calme que le nature exige, c'est à dire étranger à toute fâcheu suggestion capable d'altérer la verité, et dépourv d'idées préconçues promptes à troubler l'impartiali du jugement.

Ancien professeur d'histoire, j'ai employé la mo tié de ma vie à étudier l'évolution historique de c problèmes — fils d'un homme d'Etat dont l'activi politique a été liée étroitement à la solution de question ruthène dans sa patrie, j'ai pu suivre l péripéties actuelles du ruthénisme presque dès qu a surgi à l'horizon de notre époque. J'ai donc c devoir entreprendre dans ce moment le travail q je présente aujourd'hui dans ce livre, en chercha à résumer dans un tableau synthétique les résult de mes études durant une bonne trentaine d'ann ainsi que les réflexions qui ont mûri dans l'esp d'un témoin oculaire de ce qui s'est passé sur terrain ruthène pendant le demi-siècle écoulé. T moin — j'ose souligner ce mot — qui a de to temps envisagé l'évolution future de cette questi

comme un des plus graves problèmes pour l'avenir de l'Europe de l'Est — témoin, mais rien de plus, qui, occupé lui-même d'études scientifiques, s'est toujours trouvé écarté de la vie politique et de son énervante atmosphère.

Ce travail, rédigé l'année passée à Naples où les circonstances m'avaient obligé de prolonger mon séjour jusqu'en octobre 1915, réfondu et augmenté après mon retour d'Italie [1]), se trouve sous presse depuis plusieurs mois (à partir de février 1916), de sorte que le remaniement de sa première ébauche a avancé parallèlement à l'impression du volume. Inutile de rappeler que pendant ces neuf mois se sont accomplis des évènements qui touchent de près, et grandement, au sujet de ce livre. Grâce à son but essentiel — ne présenter que des renseignements — je suis en effet heureux de n'y devoir rien changer, quoique la situation politique ait subi d'énormes changements au cours de ces derniers cinq mois. Nous nous trouvons devant le récent grand fait

---

[1]) Vu la situation exceptionnelle dans laquelle j'ai rédigé la première ébauche de ce travail — à Naples, pendant les premiers mois de la guerre austro-italienne — le lecteur voudra bien excuser quelques inexactitudes dont je ne me suis pas aperçu en remaniant mon travail après mon retour d'Italie. P. 21 p. e., en confondant les vocables *hohol et khakhol*, je me suis trompé dans l'interprétation du sobriquet que les Russes donnent aux „Petits-Russiens" (*khakhol* = frisure cosaque, *hohol* = canard sauvage). J'espère qu'en dehors de plusieurs inexactitudes de ce genre, il n'y aurait à signaler d'autres de plus grande importance.

historique du rétablissement du royaume de Pologne — fait qui résonne si puissamment dans l'âme d'un auteur polonais — et qui, vu les étroits rapports entre la question polonaise et le problème ruthène, devra nécessairement influencer son développement ultérieur. Même ce fait sous l'impression immédiate duquel j'écris cette préface, ne m'oblige nullement à retrancher ou à ajouter une seule ligne dans ce livre.

Néanmoins ce m'est une chance que d'avoir le large terrain d'une introduction où je puisse enregistrer quelques nouveaux faits significatifs que je n'avais pu prendre en considération lorsque je traitais des matières auxquelles ils se rapportent [1]).

Au dèbut même de ce travail (chap. I, § 2) on trouvera l'exposition de l'attitude de la Russie, arrêtée depuis toujours vis-à-vis de la question ruthène („ukrainienne") — attitude au surplus illustrée d'une manière criante pendant la passagère occupation de la Galicie par les armées russes (septembre 1914—juin 1915). Au moment où l'on imprimait le susdit chapitre, il y avait toute raison d'envisager l'invasion russe de la Galicie comme un fait appartenant déjà depuis 7 mois à l'histoire, puisqu'il ne s'agissait alors que d'une mince parcelle de cette province, au delà de la Strypa, qui se trouvait encore envahie par l'armée russe. Mais depuis juin passé le territoire galicien occupé par les Russes s'est étendu considé-

---

[1]) V. p. 8—15, 198—208, 217 et suiv., 237, 455, 459, 522—529, 570 et suiv.

rablement vers l'ouest[1]), et les „problèmes de l'avenir" discutés académiquement ci-dessous (p. 8 et suiv.) ne manqueront pas de prêter un intérêt plus vif qu'il y a encore quelques mois. Or, on observe actuellement un certain revirement dans l'attitude des autorités russes auxquelles l'administration du territoire occupé est confiée, à l'égard de la population ruthène et du ruthénisme („ukrainisme") en général. Non seulement les deux pionniers principaux de la russification outrée du temps de la première invasion — le gouverneur-général Bobrinskyi et le fameux Eulogius — n'ont plus reparu dans l'arène mais ce fait en lui-même bien caractéristique n'a pas manqué d'être commenté par la presse russe d'une manière très significative. On y avoua sincèrement que beaucoup de fâcheuses fautes commises durant la première invasion s'étaient montrées extrêmement préjudiciables aux intérêts de la Russie; il retentit dans des journaux russes jusqu'alors intransigeants envers l'„ukrainisme", le „mazépisme",[2]) un ton qui semblait autoriser certains cercles à croire comme possible et même prochaine, une sérieuse re-

[1]) Le territoire galicien occupé actuellement par les troupes russes comprend aujourd'hui (sans s'élargir d'ailleurs depuis 5 mois) la superficie de 17 districts entiers et les contrées limitrophes de 6 districts avoisinants, c'est à dire à peu près 19.000 km² peuplés par environ 1.300.000 Ruthènes et 770.000 Polonais. Ce sont précisément pour la plupart les districts où l'élément ruthène se trouve le plus condensé, v. p. 251—253.

[2]) Sobriquet à la mode en Russie pour désigner le mouvement national „ukrainien", v. ci-dessous p. 22.

vision de l'attitude du gouvernement. Parmi de tels symptômes on se plait à reconnaître une importance particulière à une déclaration de M. P. Milioukoff chef du parti des „Cadets", publiée récemment dans le périodique suisse „Ukraine" (20 septembre 1916) où il prétend que non seulement le parti à la tête duquel il se trouve mais tout le „bloc" progressiste de la Douma est disposé à certaines concessions concernant l'autonomie de l'Ukraine. Selon cet écrivain et politicien renommé, le peu de succès, jusqu'à présent, de ces dispositions favorables à l'„ukrainisme" ne devrait être attribué qu'au courant intransigeant qui règne non seulement parmi les „Ukrainiens" de Galicie mais également, à son dire, parmi ceux de l'Ukraine proprement dite.

Les meneurs du mouvement „ukrainien" en Galicie ont certainement raison de qualifier les paroles de M. Miloukoff et consort de „voix de Sirènes" en face desquelles ils engagent leurs compatriotes à se mettre en garde. Ils devraient même s'affermir dans leur conviction devant les symptômes tout opposés dont abonde la presse russe et où l'on ne cesse de traiter la question „ukrainienne" selon l'ancien modèle nationaliste, en prêchant à la façon d'autrefois une répression outrée de tout mouvement „mazépin". Néanmoins les journaux ruthènes se plaisent à constater que les aveux du genre de la déclaration de M. Milioukoff devraient être considérés comme preuve évidente de la vitalité du mouvement „ukrainien" et des forces dont il dispose, puisque les milieux

ntellectuels russes commencent visiblement à comp-
er avec ses tendances et leur expansion. C'est assu-
·ément curieux qu'on se heurte à une interprétation
oute contraire des mêmes symptômes. Tant que le
nouvement „ukrainien“ — dit-on — semblait pré-
senter un sérieux danger pour l'unité nationale
·usse, on se gardait bien de songer à des concessions
nême tout à fait inoffensives, par crainte d'encoura-
ger les meneurs „ukrainiens“ à poursuivre efficace-
nent leur oeuvre. Par contre, dès qu'on s'est con-
vaincu qu'il n'y avait pas à redouter un pareil dan-
ger, les politiciens de la couleur de M. Milioukoff
ont trouvé plus raisonnable de changer de tactique.
Le texte même de l'article de M. Milioukoff devrait
servir de preuve que les concessions auxquelles on
serait disposé, ne dépasseraient pas probablement
ce qu'on avait accordé aux Ukrainiens, en Russie,
après 1905, puis qu'on leur a retiré après. Espérant
donc mater par ce moyen le caractère révolution-
naire de l'„ukrainisme“ en Russie, les patriotes rus-
ses — prétend-on — croient porter de cette manière
un coup de grâce aux tendances séparatistes de ce-
lui-ci et le réconcilier entièrement avec l'idée natio-
nale russe au prix d'une certaine condescendance sur
le terrain de l'instruction primaire et de semblables
concessions.

L'état, pour ainsi dire, nébuleux dont le problème
ruthène („ukrainien“) n'est pas encore sorti jusqu'a
nos jours, rend en effet difficile aux sincères patrio-
tes russes leur orientation dans cette question épi-

neuse. Sérieusement désireux même d'étouffer le sé
paratisme „petit-russien" par des concessions doı
il n'y aurait rien à redouter pour l'unité national
ils semblent pourtant craindre un certain risqu
à cet endroit et ne voient pas de moyens de s'e
garantir efficacement [1]).

Quoi qu'il en soit, la discussion sur ces suje
mérite d'être enregistrée à titre de renseignement,
pour les reflexions qui en pourraient découler,
lecteur voudra bien prêter son attention à ce qui
est dit au chapitre VIII, §. 5 et particulièrement
203 et suiv. On y trouvera les conclusions auxquell
je suis arrivé après avoir examiné, au courant de
Première Partie de ce livre, les différentes étapes qu
l'évolution ruthène a traversé depuis les débuts c
réveil national vers la moitié du siècle précédaı
J'y parle avec toute la franchise que la gravité c
sujet impose, des perspectives qui, à mon avis, pou
raient s'ouvrir devant les Ruthènes galiciens da
leur mission civilisatrice, sous les auspices du seı
de l'unique élément qui les attache effectiveme
à la culture occidentale, je veux dire de l'Egli

[1]) Le Prince Eugène Troubetskoï, publiciste reno
mé, vient d'énoncer une intéressante opinion à ce suj
Il regrette infiniment que la Russie se soit laissée c
vancer, dans le rétablissement du royaume de Polog
par les puissances centrales, et envisage cet évèneme
comme une grave faute politique. Mais à son avis,
accordant l'autonomie à la Pologne, la Russie n'aur
pu à la longue reculer devant la solution du problèı
„petit-russien", et ç'a été la pierre d'achoppement à
quelle on ne voulait pas se heurter.

uniate, providentiellement conservée en Galicie — de leur Eglise ruthène, essentiellement nationale mais rajeunie et délivrée de maux enracinés qui la rongent. Comme cette conclusion constitue, en effet, l'essence même de mes opinions sur les matières discutées dans ce travail, je ne puis pas le clore sans toucher à quelques symptômes très significatifs, concernant justement le sujet en question, et trop récents encore pour que j'eusse pu les prendre en considération en lieu et place convenables: au chapitre IX intitulé: „La question religieuse".

III.

Projet d'un revirement.

On parle de plus en plus, dans les milieux ruthènes („ukrainiens"), de la nécessité d'un revirement total dans les opinions religieuses de cette nation. Si étrange que puisse paraître une pareille conception en elle-même — envisagée comme symptôme elle ne saurait être traitée à la légère, vu l'énorme importance de l'élément religieux dans la future évolution du problème ruthène.

Les représentants de la nouvelle „orientation religieuse" — comme on se plait à désigner d'une manière si bizarre ce courant d'idées — constatent franchement les effrayants progrès de l'irréligion dans les milieux ruthènes („ukrainiens"), entièrement d'accord en cela avec les observations contenues dans le chapitre IX de ce livre. A côté d'opi-

nions énoncées avec la même franchise, mais sur un ton bien différent, par le plus compétent juge en cette matière, l'évêque Khomychyne, ces aveux devraient servir de solide appui aux renseignements présentés dans le susdit chapitre, et par cette confrontation les mettre dorénavant à l'abri de toute contestation. Mais ce qui est particulièrement significatif dans ces aveux — symptôme d'ailleurs tout à fait neuf et en tout cas consolant — c'est que de telles exhortations à un revirement d'opinion sur le terrain religieux, se manifestent accompagnées de la sincère assertion que l'idéologie spécifiquement ruthène concernant le passé historique de la nation, se soit malheureusement égarée sur une tout à fait fausse route, précisément en ce qui concerne l'élément religieux. On avoue qu'elle est entièrement tombée sous le joug d'idées préconçues prêchées tendancieusement par l'historiographie russe, ce que j'ai cherché justement à démontrer dans ce livre en relevant à chaque pas les funestes conséquences d'un pareil égarement.

L'initiative du revirement en question doit être attribuée à M. Tomachivskyi, professeur agrégé à l'Université de Léopol, qui s'est distingué pendant toute cette guerre par sa vive activité de publiciste servant avec un zèle infatigable les intérêts de l'„ukrainisme" le plus prononcé — écrivain très apprécié dans le milieu intellectuel ruthène et qui, à juger d'après toute sa carrière publique, ne saurait être soupconné de penchant vers le „cléricalisme".

Juste à la veille de la grande offensive austro-hongroise en Galicie, qui a changé entièrement la situation de ce pays, il publia dans le principal journal ruthène (le *Dilo*[1]) paraissant alors temporairement à Vienne) un remarquable article intitulé „L'Église dans l'histoire ukrainienne", qui malgré son incontestable importance, est resté longtemps presque inaperçu, puisqu'on croyait devoir le regarder comme une déclaration tout à fait individuelle et sans retentissement dans les milieux intellectuels ruthènes. Ces milieux, en effet, se trouvaient toujours fort éloignés des idées essentielles de l'article cité, ce que M. Tomachivskyi constate avec beaucoup de courage et comme d'autre part lui-même s'abstint ensuite pendant longtemps de poursuivre l'oeuvre inaugurée par son audacieuse démarche, rien d'étonnant que son article ne recueillit que peu d'attention. Cependant on observe depuis quelque temps que la semence idéologique du printemps 1915, tombée dans un oubli immérité, est en train de germer peu à peu, et même la jeunesse universitaire ruthène qui avait toujours marché à la tête du courant irréligieux en profonde hostilité contre le catholicisme, vient d'annoncer dernièrement son adhésion aux idées que peu avant l'on aurait encore stigmatisées de pitoyable obscurantisme dans ce milieu tellement imbu de préventions contre toute religion positive[2]). Y a-t-il

[1]) V. le Дїло du 8 mai 1915 (N. 228); l'article est daté le 27 avril 1915.

[2]) V. le Дїло du 18 juillet 1916, N. 175.

quelque rapport entre de pareils symptômes et certains changements que la situation générale a dernièrement subis? — nous ne voulons pas discuter cette question mais nous constatons seulement qu'il ne manque pas d'indices annonçant tout de même la possibilité d'une régéneration religieuse du ruthénisme uniate.

Écoutons ce que dit sur ce sujet M. Tomachivskyi dont la déclaration citée plus haut sert en effe de boussole dans cette nouvelle „orientation".

„Il s'impose à nous une des plus graves questions de notre existence nationale: la question religieuse et ecclésiastique. Si peu que notre sociét ait été préparée — et particulièrement son milie intellectuel — au grand cataclysme actuel: précisément sur le terrain de la question religieuse nou avons l'air d'être simplement surpris en plein sommeil... Une nouvelle époque va peut-être commence dans notre histoire, celle durant laquelle notre Égli se parait être appelée à jouer, au moins pendar un long laps de temps, le rôle de principal facteu (*vykladnyk*) de notre existence nationale, le rôl de gouvernail de notre individualité ethnique, comme cela s'est produit antérieurement, du temps c nos aïeux, quoique à présent dans une modalit différente. ...Est-elle, cette Église, à même de s'e charger?..."

L'auteur prétend que des „cléricaux" aussi bie que des libres penseurs „tremblent" en réfléchissar au sort de cette Église — il écrivit ces lignes e

ıvril 1915 quand l'invasion russe de la Galicie :tait à son apogée. „Tous nous sommes accablés — ›oursuit-il — par de sérieuses préoccupations, :t une grande partie, peut-être la plus grande le ces préoccupations a sa source dans nos ›ropres fautes, conscientes ou inconscientes... Les ›oids de nos péchés sur le terrain religieux est :norme: nous ne nous sommes point rendus compte le l'importance de l'Église nationale dans le déve-oppement des nations. 700 ans s'écoulent depuis les ›remiers essais de constitution d'une Église ukrai-ıienne (l. ruthène) formant le milieu(?) entre l'Église atine et l'Église grecque, dans le cadre grandiose le l'idée d'une Union des Églises. Et voilà que usqu'à ce moment nous ne sommes encore nulle-nent émancipés de cette idéologie qui nous a été mposée à outrance (*nakynenoho*) par nos adversaires ıistoriques... Un historien polonais ou russe, serait-il nême tout-à-fait indifférent au sujet de la religion, ı'hésitera jamais à reconnaître les mérites de son Église qui a puissamment contribué au développe-nent national et politique de sa patrie, c'est a dire es mérites du catholicisme romain ou de l'orthodo-xie grecque. Par contre, serait-il facile de trouver un historien ukrainien qui rendît un pareil hommage ı l'Église proprement ukrainienne (l. ruthène) unia-te? C'est que nos écrivains, même ceux qui sont ca-tholiques-grecs se trouvent dans la servitude de 'idéologie orthodoxe-russe, sans même s'en aperce-voir. Par conséquent notre public s'est de tout temps

nourri et ne cesse de se nourrir de lectures historiques où, en contradiction criante avec la vérité et le bon sens, du côté de l'orthodoxie byzantino-moscovite se trouve tout ce qui resplendit de beauté, d'héroïsme, de progrès — et du côté uniate l'obscurantisme, la trahison, la rétrogradation. Jusqu'aujourd'hui la fausse idée nous ronge que l'Union n'a été qu'une intrigue des Jésuites et des Polonais, inventée pour poloniser les Ukrainiens (l. Ruthènes)!

„Notre milieu intellectuel laïque s'est permis dans les dernières dizaines d'années le luxe idéologique de traiter les institutions ecclésiastiques de quantité négligeable, comme si elles valaient peu de chose pour la cause nationale, ou bien comme si nous avions depuis longtemps à notre disposition un propre Etat national assez vigoureux pour garantir notre existence. Au lieu de nous appliquer assidûment à ce que l'institution de l'Église, quoi qu'il en soit, indispensable et influente, serve la cause nationale [1]), la plupart de nos intellectuels sont en proie à la suggestion que le caractère intégral (*integralnaïa prykmeta*) du démocratisme, du progrès, de la culture et aussi de l'idée nationale ukrainienne, est

[1]) Наша світска інтелігенція позваляла собі в останніх десятилітях на ідейний люксус трактувати церковні інституції якби вони були для національной справи що найменше байдужі, або якби ми мали здавна свою сильну державу національну, яка обезпечує наше національне істнене. Заміст подбати щоб необхідна будьщобудь і впливова інституція Церкві стала на услуги національной справі etc.

non seulement l'indifférentisme religieux mais expressément la lutte active contre ces *préjugés du moyen âge*. Et dans ce but, on aspira à une organisation méthodique des masses populaires ignorantes sous l'étendard d'une telle croisade. Ainsi, en prèchant d'un côté que la religion n'est que „chose privée", on a fait tous les efforts possibles pour imposer (*nakynuty*) à notre vie publique l'agressivité dogmatisée contre les dogmes religieux comme si cela était le plus haut degré de la sagesse politique et sociale. Cependant tout ceci ne nous empêcha aucunement de glorifier sans critique l'ancienne foi orthodoxe en lui attribuant un caractère essentiellement national, tout en méprisant par contre l'Union considérée en tant que valeur nationale et facteur de culture! Je n'inculpe personne en particulier, ni individus ni partis, et je me rends parfaitement compte que j'ai maintes fois contribué moi-même à l'entassement de ces absurdités qui ne sauraient effectivement subsister dans une nation vraiment civilisée".

Le savant auteur accompagne les précédents aveux de la declaration suivante:

„Pour éviter tout malentendu, je déclare que, dans ces observations, je ne prends en considération que les éléments sociologiques de la vie religieuse et que je ne touche ni à son côté métaphysique ni à son côté dogmatique" [1]).

---

[1]) Comp. ci-dessous p. 123 l'avis du P. Ivan Naoumovytch (politicien ruthène influent 1860—1882, puis

IV.

Caractères du revirement.

La franchise de cette déclaration est méritoire, bien qu'on y voie presque une sorte de pléonasme après plusieurs expressions si précises et qu'elles ne laissent plus aucun doute sur l'attitude de l'auteur. Son intéressant article abonde en restrictions [1]) qui rendent impossible de lui prêter une autre intention que celle de vouloir raviver l'attachement à l'Église uniate, considérée uniquement comme instrument politique, par pur intérêt national, sans préoccupation de l'action religieuse que ce revirement pourrait exercer sur l'âme humaine.

C'est pourquoi, sans contester que dans des conditions favorables le mouvement inauguré récemment puisse faciliter un revirement sérieux d'opinion sur le terrain religieux, il est néanmoins difficile de se délivrer de maintes appréhensions sur l'avenir de ce mouvement même. Espérons qu'il va du moins

---

Russe déclaré et apostat): „La religion serait une ineptie si elle ne servait pas un but politique". Il y a, sans contredit, une grande distance entre ces deux points de vue, puisque celui du professeur Tomachivskyi admet en tout cas une large tolérance à l'égard de la vraie religiosité. Naoumovytch ne fut, il est vrai, qu'un simple curé de village, manquant de connaissances dans la terminologie scientifique d'un Herbert Spencer.

[1]) V. particulièrement le passage cité p. 22* en original dans la note et traduit dans le texte. On serait porté à croire q'une *nation possédant depuis longtemps un vigoureux propre État national, puisse se permettre le luxe* d'une idéologie antireligieuse.

conduire au prochain désarmement de l'élan belliqueux et aggressif qui, selon l'aveu positif de l'écrivain ruthène lui même a prêté longtemps à l'irréligion marquée la couleur de devoir national. Cette espèce d'armistice présomptif ne serait nullement sans valeur, puisqu'il pourrait rendre moins difficile l'éducation religieuse de la nouvelle génération à l'encontre de celle d'aujourd'hui qui s'est développée, hypnotisée par la funeste suggestion que la lutte contre la religion était un impératif catégorique du patriotisme „ukrainien".

Néanmoins on ne pourrait pas fermer les yeux devant un sérieux danger inévitable au cas d'une conversion en masse, unique dans son genre, et prêchée assidûment par les pionniers de la „nouvelle orientation" — conversion qui serait évidemment dictée exclusivement par l'opportunisme et essentiellement étrangère aux motifs „psychologiques", comme l'on a dit. Une société composée d'incroyants ou d'indifférents, mais imbue d'une chalereuse affection pour son Église nationale qu'elle envisage comme une „institution *quoi qu'il en soit* indispensable et influente" — qui sait si cela est préférable à une lutte ouverte contre toute religion au nom même du prétendu intérêt national [1]).

---

[1]) Les observations de M. Tomachivskyi ne se rapportent expressément qu'au milieu intellectuel „ukrainien". Mais demandons nous franchement qu'est ce qu'on pourrait attendre des conditions dans lesquelles se trouveraient alors les masses populaires „organisées

Cette question s'impose d'autant plus qu'il s'agit dans le cas présent, d'un terrain où le byzantinisme a dominé de tout temps, et d'où, *quoi qu'il en soit,* il n'est nullement déraciné [1]). Or, parmi les particularités caractérisant le byzantinisme, ce qui frappe de prime abord à toute époque de son passé historique, c'est: l'hypocrisie et le fanatisme. Pour ce qui est de la première de ces particularités immanentes, la franchise qui distingue la „nouvelle orientation religieuse ukrainienne", mettrait bien ce courant d'idées à l'abri de tout soupçon à cet égard, au moins pour le présent. Mais quant au fanatisme spécifiquement byzantin qui s'allie si facilement au manque absolu de sincères sentiments religieux (comp. ci-dessous p. 367) et même à l'irréligion prononcée mais latente — voilà un grave danger menaçant l'Église ruthène, au moins pour le prochain laps de

---

durant 20 ans sous l'étendard d'une lutte acharnée contre toute religion", précisément sur ce terrain spécifique où la caste sacerdotale chargée de la direction religieuse de ces masses, constitue encore de nos jours la majorité prépondérante du vrai milieu intellectuel, liée étroitement par parenté qu'elle est avec les éléments laïques. Comp. ci-dessous 29* et 231.

[1]) V. ci-dessous p. 526 les paroles tirées de l'encyclique de Msgr l'évêque Khomychyne sur l'introduction du calendrier grégorien: „Pour ne pas trop m'étendre, je dirai que le byzantinisme oriental par une force mystérieuse nous enchaîne au cadavre russe, son influence qui s'est emparée de notre âme y veille toujours et s'oppose à tout raprochement avec l'Église catholique, fût-ce même sous forme d'introduction du nouveau calendrier".

temps, où elle devrait compter avec le „bénéfice d'inventaire" d'avoir parmi ses fidèles un énorme nombre de nouveaux convertis dirigés dans leur prosélytisme uniquement par des motifs „sociologiques".

Tant que, selon leur propre aveu, l'Église uniate serait appelée à „jouer le rôle" d'instrument politique, l'importance exagérée attribuée à ses particularités liturgiques et rituelles pourraient facilement paralyser toute action tendant au vrai rajeunissement de cette Église ainsi que le noble élan qu'on veut prendre pour la délivrer du joug de ses traditions schismatiques. Légitimes, respectables en elles-mêmes et pouvant servir en effet dignement de soutien à une saine vie nationale, ces particularités ne constitueraient plus qu'un funeste héritage du byzantinisme, si l'on s'appliquait dorénavant à en faire des armes de guerre dans la lutte nationale, sur un terrain glissant et où l'enlacement de l'élément national et religieux ne fait que par trop pousser la mauvaise herbe du fanatisme. Il ne manque malheureusement pas de symptômes à cet égard pour avertir les autorités ecclésiastiques et pour les engager à garantir les vrais intérêts de la religion contre les excroissances d'un nationalisme masqué de prétendu zèle religieux [1]).

Il est certain que ce ne sera pas mise en servage

---

[1]) Il suffit de signaler à cet endroit un échantillon effectivement monstrueux d'un pareil égarement sur la voie du fanatisme rituel, dans le périodique Місіонар Nr. 7 de l'année 1915.

par un nationalisme belligérant où „des individus incompétents et mêmes ennemis de l'Église insistent à se mêler de ses affaires“ [1]) — que ce ne sera pas, dis-je, dans les cadres d'un pareil état de choses que l'Église ruthène sera à même de relever son peuple de l'abîme sur le penchant duquel il se trouve, de le protéger efficacement contre les dangers qui le menacent, de le conduire réconforté et guéri de plaies qui le rongent, vers un serein avenir.

Malgré la déplorable situation exposée éloquemment dans les aveux cités plus haut, il ne faut néanmoins pas perdre la foi dans l'avenir de la nation ruthène sous les auspices de son Église, ni en ce qui doit être considéré absolument comme condition préalable de ce développement, c'est à dire un accord sincère et durable entre les deux nationalités habitant la Galicie orientale.

Les difficultés essentielles d'un tel accord seraient à chercher surtout, dans la structure sociale de l'élément ruthène. Pour en juger, il faudrait recourir nécessairement aux données statistiques dont l'évaluation tout à fait exacte doit être réservée au prochain recensement mais qui, d'aprés ce qu'on possède actuellement, ne manquent pourtant pas d'illustrer clairement le sujet en question.

Le prochain recensement devrait établir d'une manière précise, comment se présente dans les districts mixtes de la Galicie, la répartition de l'une et l'autre

---

[1]) Paroles de Msgr. l'évêque Khomychyne, v. ci-dessous p. 528.

nationalité, eu égard aux différentes branches du corps social. Les données du dernier recensement (1910) relatives à ce sujet, n'ont pas été encore classées en raison de la guerre actuelle, et celles de l'avant-dernier présentent beaucoup de lacunes ne permettant pas d'en dresser en ce moment un tableau exact. Tout de même elles ne manquent pas d'intérêt pour qui voudrait se rendre compte de la composition de l'élément ruthène. D'après le recensement de 1900 la population ruthène de la Galicie a été évaluée à 3.084.212 dont 39% (environ 1.200.000) consista en populations rurales sans propriété foncière quelconque, c'est à dire en vrai prolétariat agraire travaillant à la journée sur terre d'autrui. A côté de ce prolétariat agraire le nombre de paysans proprement dits (propriétaires de parcelles ne dépassant pas pour la plupart 2—10 ha) ne montait qu'à un demi million [1]). En ajoutant les familles de ces derniers, le total des populations rurales monterait à environ 2.700.000 individus 84.5%. La classe d'ouvriers industriels journaliers et domestiques se trouve évaluée à 45.200 individus des deux sexes, celle des artisans et des petits boutiquiers (leur personnel compris) à 6.900. Vis-à-vis de ces masses populaires ou presque, les milieux qu'on pourait qualifier d'intellectuels ne comprenaient qu'environ 35.000 personnes (les enfants compris) dont au moins un tiers se composait des familles des 2.400 prêtres ma-

[1]) Comp. ci-dessus p. 152—153.

riés, puis en outre de 3.800 fonctionnaires publics ou appartenant au personnel enseignant, et de 145 individus exerçant des professions libres (avocats, médecins). Depuis 16 ans les relations pourcentales ont assurément beaucoup changé en faveur du milieu intellectuel croissant d'année en année, à mesure que les écoles ruthènes dont on réclame impatiemment l'augmentation, produisaient de plus en plus de candidats aux charges de fonctionnaires publics et aussi aux professions libres.

Quant à l'élément polonais du territoire mixte, c'est tout à fait inexact de prétendre que ce soient particulièrement les grands propriétaires fonciers qui le représentent. La grande propriété, il est vrai, appartient presque exclusivement aux Polonais, à l'exception de plusieurs Juifs dont le caractère national polonais peut être contesté, et de quelques propriétaires dont les terres dépassent la mince étendue d'une dizaine de ha et qui se reconnaissent Ruthènes. Le nombre minime de ces derniers est monté pendant les dernières années d'un seul (vrai grand propriétaire) à quelques avocats qui ayant fait fortune l'ont placée en biens fonciers. En ce qui concerne le milieu intellectuel, il dépasse au moins dix à quinze fois celui ruthène; l'industrie et le commerce, abstraction faite de juifs non polonisés, se trouvent entièrement entre les mains des Polonais, et en outre il y a dans plusieurs districts de la Galicie orientale un grand nombre de paysans polonais relativement assez prospérant qui ne saurait être éva-

lué d'une manière certaine même approximativement jusqu'à ce que le prochain recensement ne nous mette à même de le fixer.

Ce tableau bien qu'inexact et fondé sur des données de l'avant-dernier recensement, explique tout de même beaucoup de phénomènes de la vie nationale ruthène, et particulièrement les difficultés auxquelles se heurtent toutes tentatives d'un sérieux accord national. C'est justement dans la structure du corps social ruthène qu'il faut chercher la vraie source de l'intransigeance caractérisant les meneurs de ce peuple: on s'obstine à réclamer la domination du territoire mixte, érigé en province à part où le prolétariat intellectuel ruthène qui augmente rapidement, occuperait exclusivement des places salariées par l'État.

Néanmoins on ne devrait nullement s'abandonner à un pessimisme maladif. Seulement ce serait une illusion d'attendre un changement subit d'une formule législative quelconque à inventer de jour en jour et qui comme une baguette magique apaiserait tout d'un coup la longue lutte nationale. Pour sûr la nécessité d'un arrangement s'impose où plusieurs réclamations légitimes des Ruthènes devraient être satisfaites: la réforme électorale votée par la diète de Galicie quelques mois avant la guerre en pourrait présenter le point de départ. Mais il faut attendre patiemment jusqu'à ce que d'un côté le rajeunissement indispensable de l'Église uniate lance le ruthénisme sur la seule voie où il peut se développer

fructueusement, de l'autre que l'évolution progressive des rapports économiques du pays, et particulièrement le développement de l'industrie nationale, fasse tarir la source principale de haines sociales en calmant la faim de places salariées par l'Etat.

En ce qui regarde l'avenir de l'Église uniate, on saurait en apercevoir des garanties solides dans la sagesse de l'épiscopat ruthène dont un membre influent, le seul qui soit appelé aujourd'hui à le représenter activement, vient justement de préciser magistralement la mission de son Église en même temps que celle de la nation confiée à ses soins. Et ce qui vaut encore plus, c'est que ce même éminent prélat a su de tout temps conformer ses actions, avec une fermeté inébranlable, aux sublimes idées qu'il énonce dans ses écrits. Certainement il faut attendre ce serein avenir avec la patience imposée par la situation actuelle qui ne peut évidemment changer d'un jour à l'autre et qui exige, de la part de l'épiscopat, une sagesse presque surhumaine unie au plus grand courage, bravant des obstacles apparemment insurmontables et auxquels la renaissance religieuse du ruthénisme ne peut manquer de se heurter. Mais c'est précisément une action où tout dépend d'éléments, à la vérité, humainement incalculables, mais qui, étant de l'ordre surnaturel, produisent des miracles dans la vie des nations, tant qu'y coopèrent les efforts infatigables d'une bonne volonté appuyée sur la sagesse. Je n'hésite donc point à clore ces observations en répétant les paroles que

j'ai enoncé p. 207: „Au risque d'être taxé d'optimiste incorrigible, nous espérons sincèrement une prochaine renaissance religieuse, intellectuelle, sociale, puis politique de la nation ruthène“.

V.

Conclusions.

J'affirme encore une fois mon ferme espoir dans l'avenir de ce peuple si doué et pouvant s'élever par sa vraie renaissance au rang d'une nation devant laquelle s'ouvriraient, dans son futur développement, les perspectives d'une grande mission historique (p. 204 et suiv., p. 232—238). Cette affirmation étant l'exact résumé de ce livre, devrait me dispenser de refuter les insinuations qui ne lui furent pourtant pas épargnées de la part de la presse „ukrainienne“ après l'apparition de l'édition allemande. En ne présentant que d'utiles renseignements, j'ai cherché, en effet, consciencieusement à ne pas suggérer au lecteur mes pensées individuelles, le laissant ainsi à même de se former sa propre opinion sur les matières discutées dans ce livre. Vis-à-vis des énormités dont plusieurs publicistes „ukrainiens“ ont voulu abreuver, justement pendant cette guerre, le public international [1]), j'ai obéi religieusement au sentiment d'une responsabilité toute particulière, celle d'un auteur s'adressant à un public peu au courant du sujet, d'autant encore que la vérification des renseignements en question présentait en ce moment

[1]) V. ci-dessous p. 176 et suiv.

de difficultés tout exceptionnelles. Et ce dont je peux en tout cas répondre, c'est qu'en résumant les fruits de mes longues études et réflexions, je suis resté entièrement libre de cette espèce d'autosuggestion, à laquelle on s'abandonne si légèrement du côté opposé, en changeant l'essentiel de l'idéologie historique selon la situation du moment [1]). Les soins particuliers mis à suivre consciencieusement cette ligne de conduite m'ont valu aussi, de la part de la critique impartiale, l'approbation d'objectivité. Or, plus

[1]) Inutile de relever que nous ne pensons aucunement aux observations de M. Tomachivskyi citées ci-dessus p. 22* sq. Reconnait-on la faute commise de s'être laissé influencer longtemps par une fausse idéologie historique provenant du côté adverse, il n'est que tout juste de voir dans ce revirement, un changement d'opinion bien légitime et très méritoire. Mais il en va tout autrement quand les satellites de cet historien s'appliquent à tirer de ses observations des conséquences tout à fait contraires à la vérité historique. Pour n'en citer qu'un seul exemple, l'Union ecclésiastique décriée hier comme „intrigue polonaise et jésuitique", apparait maintenant à ces messieurs tout à coup comme un mérite exclusif du prétendu „ukrainisme" du XVI-e et XVII-e siècle; la Pologne elle-même leur apparait comme persécutrice séculaire de l'Union tandis que les Jésuites polonais dont le concours efficace dans l'accomplissement de cette oeuvre ne saurait être contesté, trouvent grâce devant leurs yeux comme „cosmopolites" entièrement étrangers à l'idée nationale polonaise! Que penser de pareils sauts d'acrobate: on traverse au gré des circonstances l'abîme qui sépare la prétendue „vérité" d'hier de la fiction d'aujourd'hui tout en restant fidèle à une seule réalité, celle du sentiment inextirpable des haines invétérées.

je me suis appliqué à rester fidèle au caractère de narrateur, plus il est évidemment facile de m' attribuer des idées qui me sont entièrement étrangères mais qu'un adversaire peut s'efforcer quand même de découvrir dans mon exposé à l'endroit de plusieurs questions épineuses afin de discréditer l'auteur et le livre auprès du public auquel il s'adresse.

Aussi longtemps que de pareilles insinuations ne seraient effectivement qu'une suite d'étranges malentendus causés par la suppression intentionnée de mes opinions individuelles, il vaudrait la peine de les préciser exactement en cette place, avec de renvois nécessaires aux pages respectives de ce volume.

En contradiction évidente avec l'idée essentielle de mon travail, on cherche à défigurer entièrement ma conception du monde russien, exposée au commencement de cette introduction: on me taxe simplement de vouloir représenter les Ruthènes comme une parcelle de la nation russe. En revanche la plupart des lecteurs qui ont bien voulu me communiquer leur opinion sur mon livre, relèvent que nullepart, même dans la récente littérature destinée à renseigner le public international au point de vue spécialement „ukrainien", ils n'ont trouvé une exposition aussi claire des contrastes saillants qui existent entre le russe et le ruthène, appuyée sur tant de renseignements historiques et sur une analyse aussi poussée de caractères essentiels de ces deux peuples. Je crois qu'il est effectivement impossible

de faire ressortir ces contrastes avec leur portée entière mieux qu'en constatant la pure vérité historique et ethnologique servant de base à ma conception du monde russien. S'écarte-t-on de ce point de vue pour défendre la fausse thèse que le ruthène n'a rien de commun avec le russe, il s'ensuit l'embrouillement le plus complet des matières analysées dans ce livre, et fatalement les plus fâcheuses conséquences pratiques éminemment aptes à compromettre gravement les légitimes aspirations de l'élément ruthène qui tend à se séparer nettement, dans sa vie nationale, du russe et de sa funeste influence. La négation outrée et artificielle de l'ensemble historique et de la culture constituant le monde russien — vraie politique d'autruche — empêche l'„ukrainisme" de se mettre efficacement en garde contre le russe, le moscovite spécifique. Elle aboutit à introduire ce dernier visiblement dans le ruthène, sans qu'on puisse s'en apercevoir même, en raison de l'affinité des éléments composant l'ensemble russien et de la vigueur indéniable du pur russe. Pour n'en citer qu'un exemple bien instructif, rappellons les aveux de l'historien „ukrainien" sur la fatale suggestion issue de l'historiographie russe et à l'action de laquelle l'idéologie soi-disant nationale des „Ukrainiens" n'a pas su se sonstraire, voilà des „pièces justificatives" qui peuvent étayer cette assertion.

Je démontre que, dans l'ensemble russien, le ruthène („petit-russien") auquel échoit le droit d'ai-

nesse vis-à-vis de deux autres branches de cet ensemble, s'est distingué de tout temps par des particularités contrastant d'une manière frappante avec le „grand-russien" (moscovite) et qui sont dûes à leur respective évolution ethnologique et historique. Après avoir accentué les funestes suites du grand cataclysme cosaque du XVII-e siècle, qui amena la „ruine" de la vie nationale ruthène, je constate qu' après la longue léthargie, et depuis le réveil national du XIX-ce siècle, cette nationalité ne constitue encore qu'une espèce de n é b u l e u s e ethnique. C'est qu'en effet il est impossible de présager aujourd'hui si cette nébuleuse se condensera en corps céleste, c'est à dire si le ruthène prendra la forme définitive d'une nation fermement consolidée et douée de ressources indispensables pour maintenir son individualité nationale — ou bien si la nebuleuse d'aujourd'hui sera fatalement absorbée par l'immense astre russe. De quel côté se rangent mes désirs, personne ne pourra douter après la lecture de mon travail, et quoique je présume que la première alternative se réalisera plutôt — la réalisation néanmoins possible de la deuxième hypothèse ne cesse pas de me préoccuper. C'est pourquoi je me suis appliqué avec un soin particulier à exposer d'une manière aussi lucide que possible, le balancement continuel entre ces deux alternatives.

On peut facilement se rendre compte que ce point de vue est propre à choquer tout patriote ruthène, mais dans l'analyse du sujet de mon travail, j'aurais

commis un péché d'omission impardonnable si, par excès de délicatesse, j'avais manqué de courage pour mettre les points sur les *i* en touchant à ce problème. Plus on établit l'évidence de ce fait jusqu'à nos jours incontestable, plus on sert effectivement la cause ruthène en contribuant à la faire sortir de l'état de nébuleuse, par la réalisation progressive de la première de deux alternatives indiquées plus haut. *Et veritas liberabit vos* (p. 233): puisse la juste appréciation du réel se frayer ici une voie; toute fiction, toute illusion ne fera que servir l'issue malgré tout possible de la seconde alternative.

On s'irrite de même dans les milieux ruthènes qui insistent depuis quelque temps à s'appeler „ukrainiens", de ce que je reste fidèle à l'ancien nom de leur nationalité, nom consacré par une tradition millénaire. Ce n'est pourtant là aucunement une oiseuse chicane terminologique, et plus j'aimerais ne pas contrarier les Ruthènes en m'opposant à leur récent nom de bataille, plus en effet la conscience m'interdit de condescendre à l'usage de ce dangereux néologisme. Peu importe que d'innombrables confusions et malentendus en soient une suite inévitable; l'essentiel est que la nouvelle dénomination soit une „enseigne aux couleurs criantes" (p. 18) suggérant une fausse, une entièrement fausse idéologie historique qui influence puissamment l'état actuel. Pour repousser l'insinuation que mon opinion sur ce sujet est dirigée par l'intention de contester l'unité nationale de la population ruthène sur

la vaste étendue des territoires qu'elle occupe, je n'ai — abstraction faite de l'idée essentielle de mon travail — qu'à renvoyer particulièrement le lecteur aux pages 182 et suiv., 198—207, 237, 241—258. Nullepart, à ce que je sache, on n'a établi d'une manière aussi précise le fait même de cette unité, la conscience chaque jour affermie qu'en prennent les Ruthènes et la grande importance de cette dernière évolution (p. 203, N. 2).

Un article du principal journal „ukrainien" s'occupant de l'édition allemande de ce livre, a paru sous le titre significatif de: *„Sur l'ancienne voie"*.

On y prétend que les Polonais n'ont rien appris ni oublié, est que le présent travail n'a d'autre but que de servir les anciennes prétentions de maintenir, là où les circonstances permettent et d'affermir et d'élargir si possible ailleurs „la domination polonaise" sur les Ruthènes („Ukrainiens") afin de les dénationaliser et de les poloniser. Pour ce qui est de cette insinuation, absolument opposée à l'idée essentielle de mon travail, je m'en remets tout à fait au jugement du lecteur sans ajouter un seul mot à ce que j'ai dit. Il jugera de quel côté est le vif désir d'un équitable accord garantissant le plus libre, le plus fructureux développement à l'individualité nationale ruthène — de quel côté se manifeste l'implacable intransigeance.

Cracovie, ce 21 novembre 1916.

En écrivant ces dernières lignes hier soir, je ne savais pas que l'Empereur François Joseph ne vivait plus depuis une heure.

Sous la terrible secousse de cette mort j'ajoute ces quelques lignes.

Deux nations dont l'histoire entière les appelle à une symbiose pacifique, pleurent le grand Souverain auquel elles doivent tant toutes les deux. Parmi les voeux que François Joseph formait pour ses peuples, pour l'Europe même, celui de voir coopérer les Polonais et les Ruthènes dans l'accomplissement de leur mission historique, l'anima jusqu'à son dernier moment, ravivant les forces déclinantes de ce vénérable Vieillard. Puissent ces deux peuples qui lui étaient si chers, couronner son cercueil d'une vigoureuse initiative dans la réalisation de ses voeux!

Ce 21 novembre 1916 matin.

PREMIÈRE PARTIE

I.

LA QUESTION RUTHÈNE

1. „Réalité ou „chimère“?

Parmi les problèmes qui s'imposent pendant le cataclysme actuel, à l'intérêt de deux camps combattants, en demandant une solution ou au moins un pas sérieux vers leur solution définitive, la question ruthène ou — comme on se plait à l'appeler de nos jours — „ukrainienne“, occupe certainement une place de haute importance. Elle le doit aussi bien à ses éléments constitutifs qu'à l'énorme activité déployée par les chefs des organisations „ukrainiennes“, pour attirer l'attention des cercles politiques du monde entier sur leurs revendications nationales.

Quelque compliqué que soit ce problème dans son essence même, il se trouve encore embrouillé par des assertions plus que risquées, tout-à-fait contraires l'une et l'autre, et qui, partant de différents points de vue, ne sont dépourvues ni d'une certaine bonne foi, ni d'apparences d'une certaine autorité. Surtout dans un moment de telle importance historique que celui que nous traversons, on cherche à gagner l'opinion de l'Europe pour l'un ou l'autre de ces points de vue opposés. D'un côté on représente les Ruthènes comme une nation bien respectable, si ce n'est qu'en rai-

son de sa force numérique évaluée à 34,500.000 d'individus, une des plus nombreuses donc de l'Europe, et à la fois pleine d'intarissables forces vitales dont on peut en attendre un développement de grande portée pour l'avenir de tout le monde civilisé — de l'autre côté on s'obstine à nier catégoriquement l'existence pure et simple de cette même nation.

C'est simplement du blanc et du noir — dira-t-on — il n'y a donc qu'à ouvrir les yeux pour voir qui a raison. Assurément, mais il ne suffit pas d'ouvrir les yeux, lorsqu'on se trouve, sinon dans l'obscurité, du moins dans un demi-jour où il n'est pas facile de reconnaître les couleurs. Ce sujet, si bizarre qu'il pourrait paraître, n'est pas du tout une espèce de curiosité dont l'énigme déchiffrée devrait intéresser seulement ceux que la question regarde immédiatement. Nous croyons ne pas exagérer en affirmant, qu'à l'heure qu'il est précisément, cette question regarde, et de près, tout le monde. Il ne s'agit pas seulement de l'avenir d'une trentaine de millions d'hommes, dont les représentants les croient être une nation autorisée par leur passé et leurs ressources, à vivre comme telle. Il s'agit aussi de la position mondiale de cette puissance dont la domination s'étend sur le 15% de tous les continents du Globe. Ce n'est donc pas étonnant qu'on lance à ce sujet des assertions tout à fait contraires, en comptant que le monde à qui l'on s'adresse, va se contenter d'agréer l'assertion pure et simple comme une réalité établie, sans contrôler son contenu et ses détails. L'expérience démontre qu'un tel calcul

a toute chance de réussite, puisque ce n'est point l'intérêt scientifique qui fait adhérer „ceux à qui l'on s'adresse", à une assertion ou à l'autre — c'est seulement l'intérêt politique du moment qui les y détermine.

Anatole Leroy-Beaulieu s'est acquis dans le monde entier, la réputation d'autorité hors concours, en tout ce qui concerne la Russie. Son grand ouvrage sur l'Empire des Tsars et les Russes, mérite à plusieurs égards la renommée tout-à-fait exceptionnelle dont il jouit; l'auteur, un des plus appréciés parmi les écrivains français de nos temps, lui a consacré en études très sérieuses une bonne partie de sa vie, a eu la chance de se servir de précieux renseignements, guidé dans ses recherches et dans ses observations par des amis russes de plus haute compétence. C'est pourquoi le Comte Valouïeff, homme d'Etat qui connaît profondément sa patrie, n'hésitait point d'affirmer: „Lorsque nous voulons nous renseigner sur un détail de notre organisation, il nous arrive souvent d'avoir recours à l'oeuvre de M. Leroy-Beaulieu, en toute confiance". Et M. Melchior de Vogüé ajoute, en citant ces paroles: „Vingt autres m'ont fait depuis la même réponse".

Or, ce ne sera pas superflu d'entendre l'opinion de ces deux écrivains sur ce qui est essentiel dans la question qui nous occupe. M. Melchior de Vogüé dit de l'ouvrage d'Anatole Leroy-Beaulieu[1]):

„On achève ce premier volume, et déjà des préju-

[1]) Regards historiques et littéraires, p. 76.

„ges tombent de l'esprit du lecteur, comme les feuil-„les mortes, quand passe un libre coup de vent. J'en „prends un au hasard, l'erreur encore si répandue qui „représente la Russie comme une mosaïque de natio-„nalités hétérogènes. M. Leroy-Beaulieu établit la „vérité: l'empire slave s'est entouré d'une ceinture „d'*ukraines*[1]), de populations conquises et non assi-„milées; mais, quand même on lui retrancherait cet „appoint, il resterait, de la mer Glaciale à la mer Noi-„re, un Etat plus compact et plus indivisible que tous „ses voisins d'Europe [2]). L'auteur le dit avec raison: „Ce n'est point à la Turquie ou à l'Autriche, c'est plu-tôt à la France qu'il resemble pour l'unité nationale".

Quant à „la Mer Glaciale", personne ne saurait disputer à la Russie l'énorme territoire qui y touche, le gouvernement d'Arkhanghelsk dont la superficie (858.930 km^2) surpasse plus que d'un tiers celle de la France (536.464). Cependant on sait que le gouver-nement d'Arkhanghelsk ne compte que 0.5 habitans sur un km^2, et quelle est la valeur du port de son chef-lieu, on ne s'en est que trop convaincu pendant

---

[1]) On trouvera cette expression éclaircie ci-dessous dans l'Appendice V; c'est un mot commun à plusieurs langues slaves et qui signifie: territoire éloigné du centre (d'un Etat) — à peu près la même chose que les anciennes *marches* de l'empire allemand au moyen-âge (*Mark*, ital. *marca*).

[2]) La statistque officielle établit 44% Grands-Russes („Russes" tout court), 17.8% Ruthènes („Petits-Russes") et 4.7% Biélorusses à côté de 33.2% sujets russes d'autres nationalités sur le total de la population de l'Empire russe.

la guerre actuelle, où la France et l'Angleterre ont pu constater que la mer Glaciale n'est qu'un immense glaçon pendant la moitié de l'année. Tout autre chose est la Mer Noire, mais ce sont précisément ses côtes, depuis les embouchures du Danube jusqu'à celles du Kouban en Caucase, que les Ruthènes réclament comme une partie de leur patrimoine. Admettrait-on que ce sont des prétentions mal fondées et irréalisables, „prétentions"—elles le sont tout de même. Elles devraient donc donner à réfléchir aux deux célèbres écrivains français, si ce n'est pas trop hasardé d'attribuer à la Russie le caractère d'Etat plus compact et plus indivisible que tous ses voisins d'Europe, Etat comparable à leur propre patrie elle-même. Ne considérant la question ruthène qu'à ce point de vue, sans songer à la politique, le problème se présente sous l'aspect le plus grave. Si la nation ruthène n'existe pas, il n'y a rien à redire, Anatole Leroy-Beaulieu a raison, ou bien il faut donner raison à ceux qui l'avaient renseigné à cet égard. Mais dans le cas contraire, s'il y a vraiment une nation ruthène et pas quelques têtes éxaltées qui le prétendent, la réalité serait réduite à ce qui suit: Ce qui serait „compact et indivisible" en Russie, ne s'étendrait que de la mer Glaciale jusqu'aux limites méridionales du bassin de la Volga — et l'„Ukraine" géographique, territoire par excellence ruthène, serait à ranger parmi ces *ukraines* que le savant français trouve si faciles à „retrancher", sans faire même beaucoup de tort à la Russie.

2. Problèmes de l'avenir.

Voilà l'essence de la question. Pour la saisir, il sera bien de se rappeler ce qui se passait, il n'y a que quelques mois, dans la Galicie, occupée alors presque entièrement par les Russes. A la tête de l'administration russe du pays conquis, se trouvait le comte Bobrinskiy, homme d'Etat, connu par ses fréquents discours parlementaires. Après avoir établi sa résidence au palais du gouverneur de Léopol, il ne fut pas moins loquace, et se montra très aimable envers des journalistes qui en rendaient compte dans leurs rapports sur ces intéressants interwiews. Or, quoiqu'il fût loin de vouloir accorder aux Polonais les libertés dont ils jouissaient en Galicie depuis un demi siècle, Bobrinskiy fut relativement large en promesses à leur égard — pas autant en actions — mais en même temps il se déclarait implacable envers l'élément national ruthène, ce qu'il ne manquait pas de prouver par les faits, pour détruire dès le début toute illusion à ce sujet. C'est tout simple. A l'avis de la Russie officielle, la nation ruthène n'est qu'une „chimère", et il fallait anéantir par conséquent tout ce qui faisait apparaitre la „chimère" sous l'aspect d'une réalité: écoles ruthènes, Musée ruthène de Léopol, sociétés ruthènes de différentes espèces, publications ruthènes littéraires et scientifiques, usage de la langue ruthène dans les tribunaux et dans l'administration du pays. Partout la „chimère" ruthène, éliminée implacablement, céda la place à la „réalité" russe, dans ce pays conquis sou-

dainement, qu'on se plaisait à appeler depuis longtemps en Russie *iskoni rousskiy kraï* — „pays originairement russe".

Le gouverneur parlait presque avec la même franchise de la question religieuse.

Le nombre de tous les catholiques „grecs-unis", évalué dans le récensement de 1910 à 3,889.410, ne dépasse que du 17% (681.386) le total des Ruthènes de la Galicie orientale. C'est donc à cette partie d'une province d'Autriche, c'est à ce petit coin de l'ancienne Pologne, que se trouvent aujourd'hui réduits les débris de l'Union de Brześć-Litewski de 1595. Il n'est resté que cela de cette oeuvre grandiose accomplie sous le patronnage des rois de Pologne, avec le concours assidu des plus marquants personnages du clergé polonais et dont Clément VIII croyait pouvoir attendre la conversion de tout l'Orient schismatique. Tel est l'état de choses depuis 77 ans; jusqu'à 1839, date funeste de l'abolition de l'Union en Russie, elle s'étendait, dans les anciens confins de la Pologne, sur un territoire presque 8 fois plus grand que celui de son domaine actuel, jusqu'aux bords du Dniepr et de la Dwina. Empreinte dès son début d'un cachet essentiellement national, l'Eglise „grecque-unie" ou plutôt ruthène-unie a conservé ce caractère jusqu'à nos jours, quoique il n'y ait plus environ qu'une septième partie des Ruthènes qui professent la foi catholique en suivant le rite oriental; à peu près 84% de leurs connationaux sont schismatiques ou (en grande partie) hérétiques (chtoundistes). En dehors de

la population ruthène il n'y a presque pas de „grecs-unis". D'après le récensement de 1910 on ne compte que 237.441 Polonais de ce rite-là, tandis que le nombre des Ruthènes autrichiens qui n'appartiennent pas à l'Eglise „grecque-unie", se réduit a 946 schismatiques en Galicie et 276.338 en Boucovine; à côté de 23.615 juifs qui se reconnaissent être de la nationalité ruthène.

Or, bien qu'on proclamât officiellement la tolérance, les propos du comte Bobrinskiy ne laissaient aucun doute que l'Eglise unie „devrait disparaitre" en Galicie, puisqu'elle n'était pas reconnue dans l'Empire russe, dont ce pays conquis allait faire partie. Seulement on cherchait à faire croire que le gouvernement ne voulait pas précipiter la chose. On se contentait en attendant, de déporter le métropolite de Léopol, chef de l'Eglise unie, d'arranger la tournée triomphale du fameux arkhierey Euloge, champion acharné de la propagande schismatique; enfin de prendre des mesures qui devaient faire semblant que cette propagande faisait d'énormes progrès, sur une voie entièrement pacifique. En effet, l'occupation russe ne trouva en Galicie qu'une seule paroisse schismatique, celle de Léopol, et 946 paroissiens „orthodoxes" (schismatiques) dispersés dans le pays. En avril on en comptait déjà plus de 200 paroisses schismatiques dans le pays, et ce nombre augmentait de jour en jour. Il y avait un certain nombre de paroisses uniates délaissées par leur curés au moment de la rapide invasion russe: celles là furent sans façon déli-

vrées aux popes schismatiques appelés du fond de la Russie, et elles formaient, il y quelques mois, le noyau de l'Eglise „orthodoxe“ de la Galicie. Dans d'autres communes villageoises on avait commencé à arranger une espèce de plébiscite: un fonctionnaire russe se présentait dans tel et tel village pour engager les paysans à déclarer s'ils pensaient rester uniates ou s'ils préféraient „rentrer“ au sein de „la vraie religion chrétienne“ (expression officielle). Le procès-verbal dressé avec succès, le fonctionnaire retournait auprès de ses supérieurs. Seulement — c'est connu — le procédé ingénieux en question, fut brusquement arrêté en juin par la retraite des troupes russes au delà de la Strypa.

Pendant quelques mois où l'on se résignait à croire la Galicie perdue pour l'Autriche, du moins quant à sa partie orientale, il est naturel qu'on se demandait quelles seraient les conséquences de ce „fait accompli“, au point de vue des questions religieuses. Il y avait des optimistes qui, si triste qu'ils trouvassent la „conversion“ de tant d'uniates à l'Eglise russe, supposaient néanmoins que l'annexion du pays au Tsarat, permettait de s'attendre à des conséquences nullement désirées par le gouvernement russe mais qui pourraient réussir favorables à la cause catholique. „C'est impossible — disaient les uns — que le gouvernement russe puisse abolir l'Union dans la Galicie; après la guerre, il ne le pourra pas simplement par égard pour ses alliés, car, si peu disposés qu'ils seraient eux-mêmes à protéger les intérêts du catho-

licisme, ils se trouveraient cependant trop gênés par un tel acte d'intolérance, peu convenable aux idées contemporaines. Or — pensait-on — pour mettre les pays annéxés sur le même pied que toutes les provinces du Tsarat, la Russie serait obligée d'admettre l'Eglise unie dans toute l'étendue de son territoire, ce qui surtout en vue des provinces habitées par des ci-devant uniates, ouvrirait d'immenses perspectives à la propagande catholique". — „Non — répondaient d'autres, de même optimistes — admettre la réconstitution de l'Union dans la Russie tout entière, c'est ce à quoi le gouvernement russe ne se déciderait jamais, redoutant un coup de grâce pour l'Eglise officielle, dépourvue, on le sait bien, de consistance, tant qu'elle ne trouve pas d'appui dans les lois sévères du Tsarat. Mais — poursuivait-on dans la même suite d'idées — pourvu que l'édit de tolérance de 1905 fût plus sérieusement éxécuté qu'il ne l'était depuis la conclusion de la paix de Portsmouth, on pourrait espérer, sur une toute autre voie, des conséquences favorables à la cause catholique par l'annexion russe de la Galicie. Ce qui serait sûr, c'est que le gouvernement ne tolérerait point l'esprit national ruthène dans le pays annexé: les Ruthènes deviendraient Russes tout court, ce qu'on ne croyait pas trop difficile à effectuer. L'Union abolie définitivement — pensait-on — il serait trop pessimiste de supposer que tous les uniates passeraient au schisme, tant qu'ils auraient à opter entre l'Eglise schismatique et la religion catholique, „rite latin". Il y en avait qui croy-

aient entrevoir des perspectives inattendues pour le catholicisme dans les confins du Tsarat, où on ne trouve qu'un tout minime nombre de catholiques de nationalité russe; on espérait que de cette manière le catholicisme purement russe pourrait s'affermir énormément, si son noyau jusqu'alors si faible allait être réconforté par les jadis-Ruthènes, provenant de la Galicie.

Il suffit de signaler ces différentes opinions, qui ne sont heureusement plus actuelles. Sans y attribuer d'importance, nous avons cru utile d'en faire mention, pour relever quels problèmes concernant la cause catholique, se trouvent tout de même dans le sein de la question ruthène, quand ce ne serait, pour ainsi dire, que dans un état latent. Ne partageant point personnellement des espérances d'il y a quelques mois, que nous rapportons seulement à titre de renseignement, nous croyons cependant devoir les enrégistrer. Le cataclysme qui se développe de nos jours, porte des surprises tout-à-fait inattendues, et tels problèmes qui ont perdu pour le moment leur actualité, pourraient ressortir sous un autre aspect, de leur état latent, si, cas échéant, les territoires avoisinants à la Galicie orientale, allaient se trouver définitivement en dehors des frontières de l'empire russe.

Quant aux problèmes politiques qui s'attachent à la question ruthène, il serait difficile de les signaler même rapidement, sans entrer dans l'examen de différents sujets que nous cherchons à élucider dans ce travail. Il suffit de constater que les chefs du mou-

vement „ukrainien“, en déployant pendant la guerre actuelle une vive propagande de leurs idées, ne réclament rien moins que la formation de l'„Ukraine“ indépendante, immense Etat qui devrait s'étendre entre la mer Noire et la Pripet, entre les Carpathes et le bassin du Don. Personne ne pourrait contester, qu'un pareil programme réalisé, serait „le coup mortel porté au coeur de la Russie“. Seulement, admettant qu'il ne manquerait même pas de puissants facteurs disposés à exécuter cette idée, on se trouverait tellement éloigné de ce qui pourrait la rendre réalisable, que toute discussion sur ce sujet paraitrait bien stérile. Cependant, comme symptôme — symptôme qui jette beaucoup de lumière sur différents problèmes de l'avenir — les aspirations nationales de l'„ukrainisme“, prenant de nos jours de dimensions maximalistes, méritent certainement un examen approfondi. On devrait chercher à se rendre compte, quels sont les éléments „réels“ — éléments historiques, ethnologiques, culturels — qui servent d'appui au mouvement „ukrainien“ et aux tendances qui l'accompagnent.

C'est en effet un étrange phénomène, unique dans son genre — que ce contraste frappant, signalé cidessus: d'un côté le simple fait d'une bruyante propagande des aspirations „ukrainiennes“ et le rétentissment favorable qu'il rencontre; — d'autre, les assertions citées, de deux grands écrivains jouissant d'une si haute renommée par leur profonde connaissance de l'empire et du monde russe. Impossible

d'éclaircir un pareil contraste par des éléments psychiques, comme suggestion ou autosuggestion, prévention, exagération, inexactitude ou réticence. Tout ceci y entre certainement plus ou moins, mais en dehors de tout ceci il y entre absolument quelque-chose d'autre qui complique cette grave matière de façon à la rendre infiniment difficile à expliquer en peu de mots. On voit blanc, on voit noir — avons-nous dit — en abordant ce sujet. Si les renseignements, contenus et groupés sur ces pages, vont aider le lecteur à se former sa propre opinion, indépendante de suggestions à l'une ou à l'autre de ces deux couleurs, l'auteur sera largement recompensé pour ses études qu'il cherche à résumer[1]) dans ce travail et dans lesquelles il a mis une bonne moitié de sa vie. Cette opinion-là ne sera probablement ni du blanc ni du noir, mais plutôt une nuance de couleur qui — espérons-le — devrait correspondre à la réalité.

---

[1]) Si succinct qu'on désire rendre un pareil résumé, le sujet même oblige nécessairement d'entrer en maints détails, ce qui élargit l'etendue du travail au delà des dimensions que l'auteur aurait bien préféré de ne pas dépasser. Mais il est imposible de s'en dispenser, si l'on veut traiter sérieusement de telles matières comme: la statistique du territoire ruthène et de sa population (App. I) — l'idiome ruthène, est-ce une langue à part ou n'est-ce qu'un dialecte russe? (App. II) — le passé historique de l'élément ruthène (et biélorusse) vis-à-vis de l'évolution „russe" (App. III—V) — la culture ruthène et la culture russe (App. VI). Nous avons préféré d'examiner tous ces sujets dans la Deuxième Partie, contenant des „Appendices", pour réserver la I-re Partie à ce qui est actuel. Cependant, comme nous nous voyons

3. „Ruthène" ou „ukrainien"?

Pour entrer dans l'examen du problème ruthène, il faut trancher avant tout, une étrange difficulté qui se présente au début, à savoir: comment doit-on, comment est-il permis d'appeler cette nation énigmatique? Voudrait-on se rendre à ce que disent ses représentants actuellement les plus en vue, il faudrait sacrifier à leur goût la dénomination dont nous nous servons (ruthène) et qu'ils trouvent depuis peu de temps tout-à-fait déplacée, pour lui substituer celle qui est aujourd'hui préférée et à la mode, de nation „ukrainienne". Qu'il me soit cependant permis de rester conservateur: la mode change, tandis que l'ancienne dénomination de „Ruthène", connue dans l'Europe occidentale bien avant les Croisades et depuis chère à tout coeur ruthène jusqu'aux dernières années, c'est pourtant quelque chose dont on ne devrait pas se débarrasser si facilement.

Ce n'est pas sans regret que nous nous voyons obligés de ne pas céder à „la mode" sur ce point, apparemment peu important, mais nullement aussi inoffensif qu'on le croirait, sans en avoir examiné la portée. Pour ne pas froisser les Ruthènes, cela nous arrangerait infiniment de nous accomoder à cette dé-

---

obligés, dans la I-re Partie, de renvoyer souvent le lecteur à ce qui est dit et développé dans les „Appendices", il va se convaincre — nous l'espérons — que sans prendre connaissance de détails, contenus dans la II-me Partie, il lui serait tout-à-fait imposible de former sa propre opinion sur les sujets „actuels" traités dans les chapitres suivants.

nomination moderne; à laquelle leurs protagonistes tiennent aujourd'hui si obstinément. Mais cela est simplement impossible à l'auteur qui en qualité d'historien, rendrait hommage, par cette concession, à une conception historique tout-à-fait manquée[1]) et pas du tout indifférente par l'ensemble d'idées qui en ressort. En tous cas, un tel changement de nom d'une nation, c'est un fait entièrement isolé. Il serait pourtant imposible de se figurer p. e. les Suédois déclarant d'un coup, qu'ils vont désormais s'appeler Goths, en honneur d'une partie préférée de leur territoire et d'anciennes réminiscences historiques qui leur seraient chères. Si inimaginable que serait un tel fait, s'il arrivait néanmoins, personne ne saurait s'en préoccuper beaucoup, puisque tout le monde sait parfaitement ce que c'est que la Suède. Mais les Ruthènes — comptent-ils effectivement 34.500.000 individus (ce qui ferait 5.4 fois plus que le nombre des Suédois) ou en comptent-ils peut-être moins — c'est un peuple en tous cas bien nombreux qui, en attendant, ne fait que réclamer ses droits à être reconnu comme nation, il ne devrait pas donc le faire sous un nom de bataille, jusqu'à présent inconnu et propre à suggérer des idées qui tout au moins ne sont encore point consolidées.

L'Appendice V contient des renseignements propres à éclaircir cette question. En attendant, il suffira d'observer que l'usage du nom „ukrainien" au lieu

---

[1]) V. ci-dessous, II-me Partie, App. V, §§ 4, 8, 11.

de „ruthène“ ne remonte qu'à une quinzaine d'années. Au commencement il paraissait même indispensable d'unir les deux dénominations (*Oukraïna-Rousse* comme substantif, *oukraïnsko-rouskiy* comme adjectif) ce qui fait ressortir clairement le cachet artificiel de cette nouvelle terminologie. Ce n'est qu'après cette courte periode de transition qu'on trouva possible de retrancher tout-à-fait l'ancien nom traditionnel, sans s'exposer à l'inconvénient que le public — même ruthène — ne comprendrait pas de quoi l'on parle. Est-ce que cela ne ressemble pas à la conduite des particuliers qui, après avoir changé leur nom de famille, gardent parfois pendant quelque temps celui de leurs ancètres, a côté de celui-là qu'ils viennent d'inventer eux-mêmes, pour accoutumer peu à peu le cercle de leurs connaissances au changement effectué? Peu importe, si Monsieur X continue à s'appeller comme son père, ou s'il change son nom de famille en Y, puisque cela l'arrange personnellement; mais ce n'est pas indifférent, quand il s'agit d'un peuple, d'une nation. Loin d'être une *vana vox*, l'„ukrainien“ constitue une enseigne — enseigne aux criantes couleurs. A la conception de l'„ukrainien“ s'attachent étroitement les traditions cosaques du XVII-me et *haïdamaques* du XVIII-e siècle[1]) — traditions

[1]) On désigne par le nom de rébellion *haïdamaque*, la terrible jacquerie organisée 1768 en Ukraine par l'igoumène (prieur) du monastère schismatique de Motrenin, Melchisedech Jaworski, et par d'autres émissaires russes.

imbues du radicalisme extrême et d'une hostilité intransigeante non seulement contre tout ce qui est polonais, mais aussi contre le catholicisme et, plus ou moins, contre la culture occidentale. L'„ukrainien", c'est l'xpression fidèle d'une idéologie qui vient de prendre le dessus dans le mouvement national ruthène à la dernière étape de son évolution — celle-là que nous nous sommes permis d'appeler „la conquête ukrainienne" (chap VI).

Or, celui qui désire que les tendances essentielles de l'„ukrainisme" fassent place à des idées plus modérées, et n'est pas assez pessimiste pour y renoncer — ne va pas s'accommoder facilement de cette dénomination si récente et tellement significative.

Récente, elle l'est assurément. On la chercherait en vain dans la presse ruthène d'il y a quelques années, dans les discours parlementaires des chefs du mouvement ruthène, prononcés, il y a six ans seulement ou encore moins, aux débats de la Diète de Léopol ou de la Chambre des députés à Vienne. En prenant la parole aux moments les plus solennels et pour réclamer ce qu'ils envisagent comme les droits sacrés de leur nation, ils n'hésitaient pas de déclarer encore en 1900, en 1907, en 1909, qu'ils parlent „au nom de la nation ruthène". J'engage le lecteur à feuilleter les sténogrammes des débats de ces corps législatifs pour se convaincre qu'on n'y trouve l'„Ukraine" et l'„ukrainien" que dans les derniers annuaires.

Quant au „ruthène", on aurait pu célébrer son millénaire il y a quatre ans. Le plus ancien docu-

ment où on trouve ce nom (*Rousse, Roussyne* — Ruthénie, Ruthène), document si précieux pour l'histoire nationale de ce peuple, c'est le célèbre traité conclu le 2 septembre 912 entre le Grand-Duc de Ruthénie, Oleg, et l'Empereur de Byzance, Léon VI. Ce nom rétentit ensuite à travers tant de siècles, en titre de gloire nationale, dans une grande foule de documents officiels et de chroniques, jusqu'à la veille du cataclysme historique qui, au XVII-me siècle, enfonça la nation ruthène dans l'abîme. Cher aux champions de la cause nationale le plus dévoués, ce nom brille partout dans leurs énonciations adressées aux autorités polonaises ainsi qu'aux réprésentants des puissances étrangères. Il ne manque pas dans l'acte de 1654, où Bohdan Chmielnicki, le héros national de l'idéologie „ukrainienne", soumet au nom „du peuple ruthène", l'Ukraine proprement dite à l'empire des Tsars. Point de mention de l'Ukraine dans cet acte; on connaissait différentes ukraines (*oukraïny*), on parlait des ukraines biélorusses, de celles de Połotsk, de Witebsk, de Smoleńsk; celle-là aux bords du Dniepr était certainement l'Ukraine par excellence, mais tout-de-même cela ne signifiait rien d'autre qu'une *annexe* de la Pologne.

Ce ne devrait pas donc, en effet, blesser le sentiment national des Ruthènes, si nous ne cessons pas de les appeler comme le faisaient pendant 10 siècles leurs ancêtres, comme ils s'appellaient eux-mêmes jusqu'aux dernières années.

II.

LE MONDE RUTHÉNO-RUSSE.

1. Unité nationale.

Si la haine pouvait être un assez puissant ressort pour ériger un peuple quelconque en „nation“, la discussion serait tout-à-fait inutile sur ce sujet: y-a-t-il une nation ruthène („ukrainienne“), comme les Ruthènes eux-mêmes l'affirment, ou n'existe-t-elle pas, comme les Russes s'obstinent à le prétendre?

Le Ruthène très fort à hair ses voisins, ce que les Polonais ne ressentent que trop à chaque pas, sent néanmoins peut-être encore plus de haine pour le *Moskal*, le *Katsape* (Moscovite, Russe) que pour son voisin d'ouest qui est à la fois son cohabitant sur une grande partie de son territoire. Il est vrai que le Russe le lui rend bien largement, mais chez lui c'est plutôt du mépris pour le *Khakhol* (espèce de canard sauvage, sobriquet qu'on donne au Ruthène, au „Petit-Russien“), c'est plutôt un sentiment de raillerie que de haine aigüe, que celui dont il régale son „compatriote“ du sud. Ce fait incontestable ne peut être méconnu même par un chauviniste russe (*istynnyi rousskiy tchéloviék*) et champion acharné de l'unification nationaliste de toute la Russie, soit-il d'origine Grand-Russe ou Ruthène, car il y en a une abondance des deux espèces.

Ce point de vue politique ne devrait nullement

étonner. Tel nationaliste serait à même de l'appuyer savamment, en alléguant des analogies dans l'histoire des autres grandes nations qui se trouvent unifiées de nos jours, ou même en citant ce qui se passe encore actuellement dans leur sein. On parle assez de pareils sentiments entre Bavarois et Prussiens, des préventions des Français du sud contre ceux du nord, des dispositions peu amicales des Siciliens ou Calabrais pour les Toscans ou les Lombards. Cela est commun à toutes les nations — disent les Russes et pas seulement ceux qui sont envahis du chauvinisme nationaliste — ce n'est qu'une espèce de *survival* des séparations prolongées qui divisaient, à travers les siècles, les différentes parties de la même et indivisible nation, mais cela doit s'effacer peu à peu sous le souffle bienfaiteur de l'esprit national qui croit visiblement, pénètre de plus en plus toutes les couches de la societé et conduit glorieusement la patrie sur la voie de son grand avenir. Seulement — ajoutent-ils, et c'est la conséquence qu'ils tirent de leur raisonnement — on ne doit pas absolument laisser libres les „têtes exaltées" qui s'obstinent à faire de la propagande séparatiste, donc: répression implacable de tout séparatisme, intolérance ferme envers de telles velléités „mazépines"[1]), si dures que paraitraient les mesures à y employer.

---

[1]) C'est le sobriquet à la mode en Russie pour désigner le mouvement national „ukrainien". Mazépa (1640—1710) „hetman" (genéral en chef) cosaque, s'allia avec Charles XII contre Pierre le Grand.

En fait d'opinions politiques de pareille ou de semblable couleur, c'est pour la plupart bien stérile de discuter si elles sont fondées ou jusqu'à quel point elles le sont. Ce n'est pas de la géométrie, ni même de la pure biologie sociale, et tant que le sentiment national s'en mêle, ce ne serait qu'un labeur de Sisyphe, de vouloir suggérer des réfléxions aux contendants. Cependant comme nous ne nous adressons point à eux, nous croyons devoir analyser ce sujet d'une manière libre de toute prévention, et c'est sur le terrain historique que nous espérons trouver des éléments propres à résoudre le problème. Si fâcheuses donc que se présenteraient pour l'issue de notre travail toutes digressions déviant de ce qui en est essentiel, on se dispenserait difficilement d'y insérer ici-même l'examen rapide des éléments historiques qui ont formé au sein du vaste monde ruthéno-russe ses troits parties entièrement distinctes.

Mais avant d'aborder cette question, revenons encore aux analogies auxquelles nous avons touché ci-dessus, et qu'on se plaît tant à alléguer pour l'élucider, celles de la France, de l'Allemagne, de l'Italie etc. Il est presque inutile de s'arrêter sur la France dont l'unification nationale, si entièrement enracinée à l'eprit français, lui est essentiellement intrinsèque. Oeuvre de la royauté française qui en fut l'instrument dès son début, et héritage de la Révolution qui y mit la dernière main, la France unie et indivisible depuis des siècles et à jamais, donne à toute âme française tant de ressources de tout genre — aisance,

vie intellectuelle, littérature, art, gloire nationale — que tous les agents psychiques, des plus bas aux plus élevés, s'attachent indissolublement à ce qui est français. Il ne manque en France non plus des éléments ethniques hétérogènes qui abondent en traditions propres, de beaucoup plus de valeur et de vitalité que celles qui pénètrent le mouvement national „ukrainien". Sur un autre sol, ils seraient peut-être à même de faire surgir différents symptômes du séparatisme bien dangereux pour l'unité. Mais en France ces éléments hétérogènes se trouvent tellement imbus de l'essence de l'esprit national, que s'ils dépassent même la ligne de pure affection pour ce qui est „de chez eux", du local ou provincial, et s'ils se manifestent au dehors, il ne le font que pour enrichir le trésor commun de la culture et de la gloire nationale, par ce qu'ils y apportent de cachet particulier provençal, breton etc.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose en Allemagne ou en Italie. L'unification politique y est un fait trop récent, pour que, au courant des dizaines d'années écoulées, depuis son accomplissement, le sentiment séparatiste ne se soit manifesté parfois d'une manière même alarmante. Cela paraît cependant appartenir déjà à l'histoire. Mais d'autant plus il est évident que l'idée de l'unité nationale dont l'unification politique ne fut que le couronnement, maintenait et nourissait le sentiment national, aussi bien allemand qu'italien, à travers beaucoup de siècles, en réhaussant d'une telle manière ses forces et sa vita-

lité, que l'établissement de l'Empire d'Allemagne et du Royaume d'Italie ne se présente que comme le fruit d'une longue évolution, mûri par des circonstances extérieures favorables.

Au dessus de tout le reste, il y entrait depuis une suite de siècles non interrompue, le puissant ressort d'une affection profonde et bien légitime pour tout ce qui contribuait à la gloire nationale, richesse commune à toutes les parcelles de la patrie entière. Durant toute la misère du démembrement politique, ce sentiment restait toujours vif et s'affermissait de siècle en siècle, nourri incessamment par des chefs-d'oeuvre de la culture nationale, ceux d'un passé éloigné et ceux que son développement faisait naître chaque jour, de sorte qu'il était simplement impossible de ne pas en être fier, quant tout le monde civilisé inclinait sa tête devant les uns et les autres, avec un sincère enthousiasme ou du moins avec respect. Ce sentiment si naturel et profondément enraciné en toute âme allemande ou italienne, de quelque époque que ce soit, pénétrait tout séparatiste le plus acharné, si même l'idée de l'unification nationale sur le terrain politique lui faisait horreur en sa qualité de citoyen de tel ou tel Etat, de sujet fidèle à telle ou telle dynastie.

En dehors de ce fond intarissable, l'unité nationale avait une base non moins solide, d'où surgissait l'idéal de l'unification politique, idéal si puissant qu'il ne pouvait pas manquer d'atteindre le succès final d'une manière ou de l'autre, à travers tous les obstacles apparemment les plus insurmontables.

C'était l'histoire nationale — histoire vraie et authentique et pas accomodée artificieusement aux exigeances d'un programme politique quelconque. Pénétrée de la vive tradition nationale dont l'Italien ou l'Allemand était imbu, si peu „patriote“ qu'il pùt paraitre au dehors, l'histoire nationale affirmait que sa patrie était un ensemble à part. Peu importe qu'il fut composé d'une quantité de formations politiques dont les souverains, souvent étrangers, étaient toujours en guerre entre eux, mais tout de même un ensemble entièrement distinct de tous les pays avoisinants où on parlait une autre langue.

A côté de tout ce qui formait cet ensemble national, en Allemagne aussi bien qu'en Italie, il ne manquait point, comme il ne manque pas aujourd'hui, des éléments d'hétérogenéité, auxquels le courant séparatiste pourrait facilement s'accrocher: dans la langue, dans les usages, et plus que cela, dans toutes les particularités psychiques des différents pays dont l'Allemagne et l'Italie se composent. Il est pourtant jusqu'à nos jours beaucoup plus facile de s'entendre en parlant, entre Ruthènes et Russes, malgré les différences énormes qui les séparent, qu'entre un enfant hanovérien qui n'a pas encore fréquenté l'école, ou un vieux qui a eu le temps de désapprendre son *Schriftdeutsch* (allemand littéraire), et tel Badois ou Bavarois; et on peut en dire autant de tout analphabète toscan et napolitain. Mais si incompréhensibles que soient leurs langages relatifs, cette différence n'est rien en comparaison avec l'abime qui existe entre la

psyché du Sicilien, héritage du sang grec mêlé à l'arabe et au normand, et celle du Lombard, descendant des Celtes et des Germains. C'est ce qui présentait d'énormes obstacles à l'unification nationale, bien plus graves peut-être que la division politique. Et pourtant l'esprit national les brava, surgissant et nourri de ces deux sources inépuisables, celle de la culture nationale et celle de la tradition historique.

Sans ce qui en coulait et ne cesse pas d'en couler, en patriotisme intarissable, toujours puissant bien que jadis latent parmi les masses populaires, nul Cavour, nul Bismarck n'aurait été à même d'accomplir son oeuvre. L'un et l'autre, ils ne se présentent dans l'histoire qu'en instruments d'une longue évolution à l'époque de son isssue finale — évolution dont les germes ne sont point dificiles à reconnaitre au fond des siècles tellement lointains que leurs contours se sont longtemps effacés dans la tradition nationale, sans que leur essence ait perdu sa vigueur.

Est-ce la même chose ou fut-ce la même chose en Russie? A-t-elle eu, si énorme que soit le colosse du Tsarat, son Cavour ou son Bismarck? A défaut de tels hommes, à défaut des éléments auxquels ils durent la réussite de leur oeuvre — la Russie a eu au XVIII siècle la plus nombreuse armée de l'Europe, et la Tsarine Catherine II. Ce fut celle-ci — princesse allemande — qui, après avoir assassiné son mari et arraché le trône à son fils, sut réaliser le programme, exprimé dans le titre officiel des Tsars, en réunissant sous son sceptre presque „toutes les Russies".

2. Origines.

L'avant-dernier récensement, effectué en Russie en 1897, avait évalué à 83,933.000 (c'est-à-dire 66.8%) le nombre des „Russes“ sur le total de 125,640.000 habitans de la Russie européenne, savoir 55,667.000 *Viélikoroussy* (66.3% de la population „russe“), 22,380.000 *Malorussy* (26.2% de la population „russe“) et 5,886.000 *Biéloroussy* (7% de la population „russe“). Les données statistiques concernant trois groupes et provenant du dernier récensement de 1911, ne sont pas encore connues.

La statistique officielle constate donc que la population „russe“ se compose de ces trois groupes ou branches; il est superflu de dire que la dénomination *Maloroussy* y est attribué aux Ruthènes (ou comme leurs meneurs d'aujourd'hui les appellent: „Ukrainiens“).

Comme ce n'est pas seulement le langage qui distingue les Grands-Russes, les Ruthènes et les Biélorusses — comme la même distinction ressort d'une manière saillante dans leurs caractères ethnologiques aussi bien que dans toute leur histoire: il nous sera permis d'appeler l'esemble de ces trois groupes, „l e m o n d e r u s s e“ ou „l e m o n d e r u t h é n o-r u s s e“, selon les différentes nuances de cette conception à telle ou telle époque. Nous préférons éviter le mot „nation“, désirant que le lecteur se rende compte lui-même, s'il s'agit de nations à part, ou bien — comme d'autres prétendent — seulement de trois parties d'une „même et indivisible nation“. On ne trouvera

pas probablement déplacée l'expression dont nous nous servons, puisque les Grands-Russes, les Ruthènes et les Biélorusses forment en tout cas un ensemble ethnologique — un „monde“ qui numériquement atteint presque les 6% de la population du globe.

C'est effectivement un fait de très haute ancienneté que la ramification de la souche primitive du monde russe en trois branches. Ce monde avait eu à peine le temps de se sentir „russe“ qu'il subit la division. „Russe“ — il ne l'était que depuis la conquête normande des Varègues-Russes, qui lui imposa ce nom en s'emparant de l'énorme plaine de l'Europe orientale entre le golfe finnois et la côte de la mer Noire. Conquête ou pas conquête au vrai sens de ce mot, ce fut en tous cas une invasion entreprise par de vaillants roitelets scandinaves, suivis de leurs cortèges guerriers. Ils se rendirent, ces aventuriers normands, vers la moitié du IX siècle, à l'invitation des tribus slaves et finnoises sur le golfe finnois qui désiraient voir à leur tête de chefs belliqueux, assez forts pour les protéger contre leurs voisins. Puis, dans l'épanouissement de leur domination durant quelques dizaines d'années, ce furent bien des conquêtes effectuées par ces princes scandinaves, qui leur assujettirent tout l'amas des tribus avoisinantes slaves et finnoises, et étendirent la puissance varégo-russe sous le sceptre des descendants de Rourik vers le sud et le sud-ouest, le long du Dniepr, jusqu'aux grandes cataractes du cours méridional de ce fleuve, au delà

desquelles on ne voyait que de vastes steppes inhabités.

L'invasion normande continua durant quelques générations à attirer du fond du continent scandinave de nouvelles bandes guerrières qui affermissaient le pouvoir de la dynastie de Rourik, mais n'étaient pas assez nombreuses pour influencer le caractère ethnique des tribus envahies. Il y avait cependant dans l'invasion scandinave deux éléments qui exercèrent une puissante influence sur tout le développement ultérieur du monde russe, formé par la conquête normande. L'un d'eux c'était l'élément politique: l'union de différentes tribus qui, éparpillées jusqu'alors, végétaient seulement dans un état de somnolence presque préhistorique. L'autre élément traça les voies de la culture que ces tribus unies par la conquête normande, abordèrent à l'aube de leur histoire pour ne plus s'en écarter depuis. Comme autrefois les Goths ne rêvaient que de la splendeur de la capitale du monde antique, de même l'imagination de leurs consaguins scandinaves au IX siècle ne cessait d'être excitée par ce qu'on entendait de l'opulence et des charmes de la Nouvelle Rome aux bords du Bosphore. Ils en savaient quelque chose par les récits de tels aventuriers connationaux qui s'y hasardaient parfois à travers l'Océan et la Méditerranée. Or, après s'être aperçus que ce sujet de leurs rêves était beaucoup plus facile à atteindre par la voie du continent, ils trouvèrent que cela valait bien la peine d'affermir leur récente domination sur le bassin du

Dniepr, et voilà pourquoi Kieff, le point méridional de la puissance des Rourikides, s'éleva rapidement en son centre, aux dépens des contrées peu hospitalières du nord, d'où étaient parties les conquêtes varégo-russes. Le désir d'une expansion ultérieure vers Constantinople leur fit traverser même passagèrement les steppes du Pont-Euxin et les embouchures du Danube, pour s'emparer de la Bulgarie et arriver de cette manière jusqu'à la Corne d'Or. Mais comme cette entreprise trop hardie échoua, on se contentait des relations commerciales suivies avec Constantinople, par la Crimée et à travers la mer Noire, ce qui entraîna l'Empire varégo-russe dans un si étroit contact avec le Bas-Empire, qu'un siècle s'était à peine écoulé depuis le début de l'invasion varègue, quand l'arrière-petit-fils de Rourik, Vladimir-Waldemar le Grand, se fit baptiser par un évêque byzantin et fonda une Eglise nationale orthodoxe qui dépendait du patriarchat de Constantinople (988). Nationale — elle l'était dès son début, se servant de la liturgie slave que le patriarchat tolérait vis-à-vis des Slaves des Balcans.

Or, ce fut ensuite précisément la liturgie du rite oriental et au langage national — ce fut la liturgie slave qui survécut à travers tant de siècles à la division du monde ruthéno-russe, et lui servit longtemps de seul et unique lien unissant ses trois branches disparates. Oui, cette certaine cohérence, qui s'était conservée entre elles, fut l'effet de la liturgie nationale ainsi que de plusieurs traits caractéristiques de

l'Eglise orientale, parmi lesquels le mariage des prêtres fait le point le plus saillant. Car l'Eglise nationale ou plutôt les Eglises séparées du monde ruthéno-russe — elles subirent tant de changements essentiels depuis la conversion de Vladimir le Grand, qu'on ne peut pas parler d'une même Église nationale durant neuf siècles et l'envisager comme ce lien permanent qui avait bravé la longue division du monde ruthéno-russe.

Rappelons rapidement les différentes phases dans le passé de cette Église nationale. D'abord elle ne fut qu'une partie de l'Église universelle, catholique, puisque le Schisme oriental n'éclata que lorsque le christianisme était déjà depuis 75 ans établi sur toute la superficie de l'empire varégo-russe; ses deux premières générations chrétiennes étaient donc catholiques et leurs autorités ecclésiastiques, bien que subordonnées au patriarchat de Constantinople, reconnaissaient la suprématie du St. Siège. Après, pendant presque 5 siècles, le Schisme régna dans les trois branches du monde ruthéno-russe; seulement pendant quelques dizaines d'années au XV siècle, après l'Union de Florence (1439), la partie occidentale de ce monde, incorporée à la Pologne et à la Lithuanie, se trouva en union „officielle" avec l'Église catholique. On peut dire en effet „Union officielle", puisque elle s'éteignit en peu de temps dans les diocèses ruthéniens et bielorusses, où elle avait été introduite par le mètropolite Isidore, sans pouvoir y prendre racine pendant cette passagère époque „uniate". Ce

n'est donc qu'à partir de la fin du XVI siècle, après l'Union de Brześć-Litewski (1596), que l'Église unie du rite oriental a été établie dans la Russie Blanche et dans les pays ruthéniens — d'abord minée par le Schisme dont les défenseurs l'attaquaient continuellement, ensuite (depuis environ 1700) affermie solidement et assurée — paraissait-il — à jamais contre les assauts de ses adversaires schismatiques. Mais en 1795 s'accomplit le troisième partage de la Pologne, et en moins d'un demi-siècle l'Union fut frappée d'un coup mortel dans la Russie Blanche et les pays ruthéniens appartenant au Tsarat; elle ne s'est conservée que sous la domination autrichienne.

On se heurte parfois à une opinion qui n'apprécie pas justement la portée de l'Union à laquelle, durant 1—2 siècles, toute la partie occidentale du monde ruthéno-russe dut sa catholicité. Quoi qu'il en soit, il est sûr qu'à l'époque, où l'Union régnait dans ces pays là, la liturgie et le rite valaient plus aux yeux des grandes masses populaires que les faibles éléments de leur conscience catholique — or c'étaient presque exclusivement les masses populaires qui étaient uniates dans la Russie Blanche et dans la „Petite Russie". A défaut d'un enseignement religieux sérieux, on ne s'y rendait pas assez compte de l'abîme qui sépare le Schisme de l'Église unie, et la liturgie commune, le mariage des prêtres etc. ne prêtaient que trop d'apparences d'affinités. C'est pourquoi l'abolition de l'Union en Russie, effectuée par Nicolas I en 1839, s'accomplit d'une manière relativement si facile,

puisque le pauvre peuple uniate, voyant les mêmes prêtres — malheureussement apostates — restés à leurs places et célébrant à l'ancienne les céremonies religieuses, ne s'aperçut pas même pour la plupart du changement dont il était la victime[1]).

Si peu donc qu'il y eût de commun entre les populations des deux branches occidentales et de la branche orientale du monde ruthéno-russe, elles se sentaient tout-de-même rapprochées sur le terrain religieux en ce qui agit si puissamment sur l'âme humaine par le moyen de l'imagination populaire.

3. Ramification.

Le monde russe — répetons-le — avait à peine eu le temps de se sentir „russe" qu'il commença à subir sa division en trois branches disparates[2]).

Ce fut encore du vivant du premier souverain varégo-russe chrétien (Vladimir le Grand 980—1015) qu'une branche de ce monde se détacha brusquement de son centre: le noyau de la future Russie Blanche, le territoire de la tribu des Krivitchi avec la cité de Polotsk sur la Dwina pour chef-lieu. Cette tribu avait résisté obstinément à la conquête des Rourikides et elle n'entra définitivement dans leur cercle qu'au début du règne de Vladimir le Grand, après que tous les membres mâles de son ancienne dynastie furent exterminés. Un fils de Vladimir et de la seule héritière de cette race éteinte, reçut en apanage

---

[1]) V. ci-dessous II Partie, App. I, § 2.
[2]) II-e Partie, App. III—V.

le patrimoine de ses aieux du côté maternel, et voilà le point de départ de la séparation séculaire de ce territoire toujours plutôt hostile aux autres Rourikides, avec lesquels, descendants d'une princesse byzantine, ses princes n'avaient presque aucun contact. Tout-de-même, l'Église nationale russe y fit bientôt son entrée, et ce fut sous les auspices de celle-là que le duché de Polotsk, ce noyau de la Russie-Blanche, écarté de tout le reste du monde russe, s'élargit peu à peu du côté de l'Est et du Sud-Est dans le bassin du Niemen, aux dépens des avoisinantes tribus lithuaniennes.

Telle est l'origine de la Russie Blanche. Quant aux deux autres branches du monde ruthéno-russe, leur formation est beaucoup plus compliquée, étant l'effet d'une longue évolution ethnologique et historique. Nous en traitons dans la II-e Partie, n'y reculant point devant l'examen de maints détails qu'il faut nécessairement relever pour ne pas embrouiller ce sujet par des indications trop générales et qui seraient, en raison directe, bien superficielles. Cependant nous cherchons ici-même de signaler (dans un aperçu rapide) les points essentiels de cette évolution. Sans en avoir pris connaissance, un lecteur qui ne s'occupe pas spécialement de l'Europe de l'Est, trouverait peut-être difficile de se former une opinion sur les matières contenues dans les chapitres suivants (chap. III—VII).

Toutes les trois branches du monde ruthéno-russe, s'écartant de son centre et se formant plutôt

sur sa périphérie, absorbèrent des éléments ethniques hétérogènes, mais ce trait commun ressort le moins dans la branche ruthénienne qui ne s'est éloigné que très peu de l'ancienne souche varégo-russe. Occupant jusqu'à nos jours le territoire, où se trouvait, il y a 8—10 siècles, le centre de la puissance des Rourikides, l'élément ruthénien peut être considéré comme le représentant relativement le plus pur de la souche primitive, non seulement en raison de sa position géographique mais aussi à cause de sa structure ethnique. A travers plusieurs siècles il s'assimila néanmoins dans sa partie occidentale (Russie Rouge, Volhynie, Podolie) beaucoup de la population polonaise immigrée, tandis que dans la structure ethnique de sa partie orientale et méridionale on ne peut pas méconnaitre l'absorption des nomades de la race turque. Mais comme ces éléments hétérogènes ne furent pas nombreux, et comme l'un d'eux fut le polonais, le caractère essentiellement slave de la population ruthénienne n'en a été presque point altéré[1]).

A ces deux points de vue à la fois — celui de la position géographique comme celui de la structure ethnique — la Grande Russie moscovite serait à qualifier comme le pôle opposé à la „Petite Russie" ruthénienne. Formée sur la périphérie septentrionale de l'empire varégo-russe et au delà des frontières qui le limitaient à l'époque de sa puissance, la Grande Russie se développa plutôt de la racine finnoise, où

[1]) V. ci-dessous II-e Partie, App. I, § 3, App. V, § 1.

la greffe slave avait été abondamment entée. Cet amalgame finno-slave subit ensuite une forte infiltration mongole, de sorte que le grand-russe, à partir du XVI siècle, présente le produit d'un croisement, où la race finno-mongole prévaut sur l'élément slave d'une manière écrasante[1]). Quant à la langue grand-russe[2]), sa structure grammaticale est restée slave, et ce n'est que sur le terrain phonétique et sémasiologique que la puissante influence des éléments hétérogènes ressort d'une façon criante. Plus encore que la langue, cette influence caractérise la mentalité grand russe en comparaison de l'âme ruthénienne[3]).

C'est donc un saillant contraste ethnologique que celui de ces deux pôles opposés du monde ruthéno-russe. Le biélorusse se trouve entre les deux. Il y est entré certainement beaucoup d'élément étranger assimilé, mais comme celui-là n'est pas d'une race hétérogène, cette branche ne s'est pas autant écartée de la souche commune que sa voisine orientale. Car le biélorusse doit sa formation à l'absorption d'un élément ethnique indo-européen, savoir du lithuanien, peut-être aussi du polonais, ou plutôt du „lékhite" dont le polonais s'est développé historiquement[4]).

L'énorme prépondérance du finno-mongol qui caractérise le grand-russe d'une manière saillante — est un fait d'ordre scientifique tellement incontesta-

---

[1]) V. ci-dessous II-e Partie, App. IV, § 1, § 2.
[2]) V. ci-dessous II-e Partie, App. II, § 2.
[3]) V. ci-dessous II-e Partie, App. VI, § 4.
[4]) V. ci-dessous II-e Partie, App. III, § 1.

ble et établi de nos jours si solidement qu'il paraît inutile le l'appuyer par des raisons prises dans le terrain de l'anthropologie et de la linguistique; pour des détails concernant ce sujet, il suffit de renvoyer le lecteur aux développements des assertions ci-dessus énoncées, qu'il va trouver dans la Deuxième Partie. Ce fait incontestable explique beaucoup de points essentiels de l'évolution que le monde ruthéno-russe a subi depuis que sa ramification s'est accomplie. On devrait reconnaître — dans l'essence même de ce fait, le ressort principal de la puissance politique que la branche orientale a su former et développer d'une manière si vigoureuse[1]). Evidemment personne qui s'intéresse à des problèmes ethnologiques, ne saurait contester que c'est généralement le croisement des races qui rend une nation forte, et que les peuples de race relativement pure, se trouvent plutôt dépourvus de ressources pour traverser la lutte pour leur existence. Et surtout quant au slave plus ou moins pur, l'histoire prouve à chaque pas, combien il est peu capable de faire naître une puissance politique sans le concours d'éléments hétérogènes, si ce n'est sous le

---

[1]) En 1900, pendant la guerre chinoise provoquée par l'insurrection des Boxers, un publiciste russe distingué, le prince Oukhtomskiy, ami personnel de l'Empereur Nicolas II, publia une intéressante brochure concernant ce sujet. Elle avait excité un vif intérêt, ce qu'elle méritait parfaitement, mais on la supprima bientôt, et il n'y eut que peu d'exemplaires qui traversèrent la frontière russe. La thèse du prince Oukhtomskiy, qu'il défend chaleureusement et avec beaucoup de talent, est celle-ci. C'est

régime effectif de tels éléments. Les origines mêmes du monde varégo-russe, dont nous venons de parler, illustrent clairement cette loi historique.

4. Influence polonaise.

L'histoire des deux branches occidentales de ce monde ne pourrait qu'ajouter des „pièces justificatives" à l'appui de ces observations. La Russie Blanche aussi bien que les pays ruthènes furent trop slaves pour qu'un noyau quelconque de puissance politique

---

absurde — dit-il — que de s'obstiner à méconnaitre ce fait indéniable que les Russes sont au fond des Asiates, des Mongols, et que le slave ne présente qu'une espèce de vernis de peu d'importance dans la structure de la nation. On devrait donc se débarasser des préjugés invétérés contre le mongol. cet element constitutif de la Russie, auquel elle doit sa grandeur et d'où ressort sa mission historique. Telles idées bien qu'elles se heurtèrent au courant traditionnel panslaviste. commençaient tout-de-même à gagner du terrain au début de ce siècle, cependant la guerre japonaise et ses conséquences politiques contribuèrent beaucoup à entamer leur développement. Le sens essentiel de la thèse Oukhtomskiy fut pourtant: „Rompons enfin avec l'idéologie slavophile et panslaviste qui ne fait qu'entraver le Tsarat dans sa marche glorieuse, naturelle et providentielle, vers l'Océan Pacifique, où se consolident de plus en plus ses intérêts réels". Repoussée brusquement de cet Océan en conséquence de la guerre japonaise, la Russie a dû reprendre nécessairement l'ancienne voie du „testament de Pierre le Grand", à la couleur plus ou moins panslaviste et aux traditions byzantines, avec Constantinople comme point de mire de la politique étrangère. Slavophile-panslaviste et asiatique-mongol à la fois, c'est ce qui est impossible pour le moment; il faut nécessairement opter pour l'un ou l'autre.

durable pût se former sur leur sol[1]). A mesure que l'élément scandinave représenté par les Rourikides et leur cortèges, se dissolvait dans la mer slave, et que de nouveaux affluents normands cessaient de couler de leur patrie-mère pour le réconforter: ces territoires perdaient de plus en plus leur forte organisation et leur vigueur politique. Enfin parcellés en un amas de petites principautés, ils s'assujettirent sans résistance à la domination de deux Etats avoisinants, la Pologne et la Lithuanie, qui de leur côté entrèrent en union fédérative depuis 1386[2]). Si disparates qu'étaient ces deux Etats au moment de leur union, le principe fédératif, commun à tous les deux, faisait l'élément constitutif de leur structure, et c'est sous les auspices de ce principe que s'établit leur symbiose politique. On ne peut pas assez relever ce caractère intrinsèque à l'Union du Royaume de Pologne et du Grand-Duché de Lithuanie, puisqu'il exerça une grande influence sur le développement ultérieur de deux branches du monde ruthéno-russe, qui à travers quatre siècles, firent partie de cette fédération.

Pendant ces quatre siècles (XV—XVIII), la fédération établie s'affermissait de plus en plus, bravant les aspirations séparatistes qui se présentaient encore bien fortes aux débuts de l'Union, et qui la menacèrent même plusieurs fois sérieusement au XV siècle.

---

[1]) V. ci-dessous II Partie, App. III et App. V.
[2]) V. ci-dessous II Partie, App. V, § 3.

Elles ne s'évanouirent complètement qu'après l'Union (révisée) de Lublin (1569). Le principe fédératif garantissait l'autonomie entière à chacun des deux Etats unis, ainsi que beaucoup d'éléments d'une autonomie locale à leurs différents territoires. C'est pourquoi les avantages de l'„Union", sincèrement appréciés par les habitants de ces territoires, firent bientôt naître et forfifièrent toujours davantage leur attachement à la patrie commune. Lithuaniens, Biélorusses, Ruthènes, Allemands de la Prusse Occidentale, (territoire de Dantzik etc.), Arméniens immigrés — tous se sentaient de plus en plus patriotes polonais, prêts à verser leur sang pour la cause commune. On pourrait comparer cette nuance de patriotisme au sentiment national suisse ou américain.

Tout ceci se rapporte, bien entendu, seulement aux classes sociales supérieures et moyennes[1]); à cet-

---

[1]) C'est tout-à-fait juste d'employer ici l'expression „classes supérieures et moyennes", bien que ce fût essentiellement la noblesse qui subit cette évolution. La noblesse de l'ancienne Pologne, en effet, était un élément social qui ne présentait que très peu d'analogie avec la noblesse féodale de l'Europe occidentale. Numériquement elle comptait au XVIII siècle environ un million d'individus, et il y avait dans cette noblesse une telle quantité de différentes nuances en fait de position sociale, qu'on avait parfaitement raison de l'appeler: „nation-noblesse". On y voyait de grands seigneurs à comparer aux princes allemands, souverains des Etats de l'Empire Germanique — on y voyait des masses de paysans gentilshommes. Comp. ci-dessous II Partie, App. III. § 2. Tous étaient propriétaires fonciers, mais les dimensions de leurs propriétes différaient énormément.

te époque les masses rurales ne comptaient point en Pologne, ni du reste dans aucun pays de l'Europe. Le bas peuple — excepté l'élément cosaque de l'Ukraine[1]) — n'était pas du tout hostile à l'Etat polonais, mais il restait indifférent. Quant au vaste — bien vaste — milieu des clases moyennes et supérieures, tout Ruthène ou Biélorusse y conservait longtemps sa nationalité, bien qu'il fût en même temps bon Polonais. Son sentiment national continuait à se manifester dans l'attachement affectueux à la langue de ses ancêtres, à la liturgie slave et au rite ecclésia-

---

tandis qu'en fait de l'ancienneté de race, maint pauvre gentilhomme valait parfois plus qu'un grand seigneur d'une maison „parvenue" depuis peu de temps. Le type le plus nombreux de ces propriétés était celui de 100—300 ha, mais au dessus de cette échelle on trouvait nombre de grandes propriétés à la superficie de plusieurs milliers de km², au-dessous d'elle une masse de toutes petites propriétés de quelques ha. seulement. Cependant en théorie il existait une égalité absolue de tous les gentilshommes: tous jouissaient des mêmes droits politiques, et chaque gentilhomme avait non seulement le droit de participer à l'élection du roi, mais — théoriquement — de prétendre à la couronne. Quant à la bourgeoisie polonaise, elle eut une période de grande splendeur au XV siecle, de sorte que le patriciat des grandes villes rivalisait même avec l'aristocratie et entrait parfois dans ses rangs; puis à partir de la fin du XVI siècle la décadence des villes polonaises s'accentua tous les jours davantage, mais en patriotisme la bourgeoisie de plus en plus apauvrie ne cédait point à la noblesse.

[1]) Pour les raisons de l'attitude hostile de l'élément cosaque envers la Pologne, v. ci-dessous II Partie, App. V, §§ 4—6.

stique, enfin à tout l'ensemble de la culture populaire biélorusse-ruthène[1]). Cependant la culture polonaise gagnait de plus en plus de terrain, et avec elle l'usage de la langue polonaise faisait aussi des conquêtes pacifiques qui augmentaient de génération en génération.

Dans cette dénationalisation spontanée, la Russie Blanche devança les pays ruthènes, en conséquence de ce qui s'accomplit au XVI siècle dans le Grand-Duché de Lithuanie sur le terrain religieux. Le calvinisme s'y répandit énormément pendant deux générations, car l'état déplorable où se trouvait l'Eglise „orthodoxe“ schismatique, lui avait rendu infidèles un grand nombre de familles biélorusses qui embrassèrent le calvinisme. Mais comme ce courant de propagande protestante s'effaça bientôt et que l'Eglise catholique prit le dessus vers la fin du XVI siècle, ces mêmes familles biélorusses, polonisées entièrement dans leurs deux — ou tout au plus trois — générations calvinistes, se firent ensuite catholiques. On peut s'imaginer facilement que cette évolution influença aussi beaucoup de familles jusqu'alors schismatiques qui se firent catholiques, sans passer par la phase protestante de leurs parents ou voisins.

Le Ruthène résista plus longtemps à de pareilles conquêtes du polonisme. Avant les guerres cosaques qui éclatèrent en 1648, il faisait toujours honneur à son ancienne devise *gente Ruthenus natione*

---

[1]) V. ci-dessous II Partie, App. V, §§ 3, 9.

Polonus, et cela ne dépendait que de l'individu ou du milieu, lequel des deux éléments prévalait, sans que ce fut pourtant aux dépens de l'autre. Mais vers la fin du XVII siècle et en conséquence des guerres cosaques, la polonisation entière s'accomplit rapidement parmi la noblesse ruthène dont l'exemple fut suivi par les habitants des villes, aussi bien que la plupart du clergé uniate dans la Russie Rouge, en Volhynie, en Podolie et même dans l'Ukraine polonaise. Nous en traitons plus largement dans la II-me Partie (App. V), puisque c'est un sujet de plus haute importance dans l'évolution du problème ruthène. Ici, il suffit d'en signaler l'essentiel en quelques mots. La grande majorité de la noblesse ruthène des territoires susdits fut simplement rasée, anéantie par les bandes cosaques; on évalue le nombre de familles nobles ruthènes qui disparurent pendant ce cataclysme, à deux tiers de leur contingent avant 1648. Les débris que la catastrophe avait épargnés, se polonisèrent rapidement. L'exubérance barbare du mouvement cosaque, imbu de tendances anarchiques, de fanatisme schismatique et de chauvinisme national, répugnait tellement à ces bons Ruthènes, patriotes polonais en même temps, qu'ils se rangèrent solidairement du côté de la Pologne, et dans les ruisseaux de sang qui coulèrent pendant ces longues guerres, leur sentiment ruthène disparut entièrement. Depuis ce temps, jusqu'aux premières dizaines du XIX siècle, il ne s'est maintenu dans les pays ru-

thènes de l'ancienne Pologne, qu'au milieu des populations rurales.

L'élément national ruthène de l'Ukraine orientale, incorporée depuis 1654 au Tsarat, subit le même sort. Au début de la domination moscovite, il y eut un certain noyau de classes supérieures, pénétré du sentiment national et disposé même à défendre l'autonomie du territoire sous la souveraineté des Tsars. Ce noyau dont s'était formée la noblesse actuelle des gouvernements de Poltawa et de Kharkov, se composait d'un grand nombre d'officiers cosaques (*atamans, essaoules, sotniks*) ainsi que d'un tout petit groupe de gentilshommes polono-ruthènes qui s'étaient laissé entrainer dans la rébellion de Chmielnicki; les uns et les autres furent dotés, pour la plupart, par des donations assez modestes dans les steppes à la rive droite du Dniepr. Cependant leur sentiment national ruthène s'éteignit peu à peu, ils entrèrent dans les rangs inférieurs de la noblesse russe et se russifièrent entièrement au courant de deux ou trois générations. En attendant, l'élément ci-devant cosaque prit un puissant élan colonisateur dans les plaines méridionales de la „Nouvelle Russie", entre l'ancienne Ukraine et la mer Noire, et c'est de cette manière que les gouvernements de Kherson, de Iékatérinoslav et de la Tauride, furent peuplés pour la plupart par des masses populaires d'origine ruthène et parlant le langage de leurs ancêtres cosaques.

III.

LE RÉVEIL DU SENTIMENT NATIONAL.

1. Analogies et divergences.

L'histoire future devra compter assurément parmi les caractères de notre époque: l'action puissante du sentiment national qui se révèle partout avec tant de vigueur. On le reconnaît comme principal ressort de la politique et dans la culture des nations, considérées comme telles depuis des siècles; et en même temps paraissent sur la surface de l'histoire contemporaine, des nationalités hier encore enfoncées dans un profond sommeil et dont le sentiment national aujourd'hui vif, parfois bruyant, présente un phénomène tout-à-fait neuf mais très caractéristique pour l'époque actuelle. Les Slovènes, les Lithuaniens, les Albanais, les Flamands... réclament tout-à-coup leur droit à la vie.

Quant aux Ruthènes, longtemps on ne s'aperçevait pas non plus de leur existence; ce n'est que depuis une cinquantaine d'années qu'on entend parler d'eux en Europe. Cependant ils ne sont pas du tout à ranger à côté des Lithuaniens ou des Slovaques: le sentiment national ruthène, bien qu'il soit réveillé ou qu'il se soit révéle depuis peu de temps, ne peut être aucunement qualifié de phénomène nouveau.

Au XV, au XVI, au XVII siècle — rappelons-le — ce sentiment se manifestait avec beaucoup de vitalité dans toutes les classes sociales de la nation, et il s'éteignit seulement dans les couches supérieures après les funestes guerres cosaques du XVII siècle. Il y a une certaine analogie dans le sort des Ruthènes et celui des Tchèques. Les uns et les autres disparurent de l'histoire au XVII siècle, pour n'y reparaître qu'après 200 ans écoulés; une longue lethargie sépare le passé et le présent dans la vie de ces deux nations — une époque de profond sommeil où leurs forces vitales, paraissant paralysées à jamais, végètent en état latent au fond des classes populaires. Et c'est de cette racine populaire qu'au milieu du XIX siècle renaissent à la fois inopinément les tiges rajeunies de la vie nationale aussi bien en Bohême que dans les pays ruthènes.

Nous ne craignons pas de trop dévier de notre sujet, en examinant cette analogie dans quelques traits saillants du réveil de ces deux nations; en même temps nous chercherons à en signaler les divergences marquantes. Bien qu'il n'y eût pas de réciprocité directe dans l'évolution des deux phénomènes, rien ne ferait ressortir si clairement leurs caractères que l'examen de telles analogies et divergences.

On chercherait en vain dans l'histoire un pareil exemple d'anéantissement soudain d'une nation florissante, que la débâcle du royaume de Bohême en 1620, à l'ouverture de la guerre de 30 ans. L'insurrection tchèque, réprimée crullement, fut empreinte

à la fois du caractère protestant et national, comme la rébellion cosaque de 1648 fut un soulèvement de masses fanatisées par la propagande schismatique contre le régime polonais et son catholicisme. Mais en Ukraine l'élément révolutionnaire consista en bandes issues de bas peuple, et la noblesse ruthène resta solidairement fidèle à la Pologne — en Bohême au contraire, c'étaient précisément les seigneurs féodaux qui surent entraîner toute la nation dans ce mouvement antidynastique et anticatholique, cause immédiate de la catastrophe de 1620. La plupart d'entre eux payèrent de leurs têtes la révolte; plusieurs eurent la chance d'échapper pour se sauver dans les Etats protestants, et, plus protestants que Tchèques eux mêmes, ils y oublièrent bientôt leur nationalité dans un milieu allemand, hollandais ou scandinave. Ce fut de même le sort des plus marquants émigrés de la classe moyenne, parmi lesquels l'élément religieux prévalait aussi sur le sentiment national.

Or, la nation tchèque se trouva pour ainsi dire elle même „décapitée" après la terrible journée de 21 juin 1621, qui vit la décapitation des rébelles devant l'Hôtel de Ville de Prague. Les faibles débris de tout élément national qui avait brillé en Bohême par sa position sociale et son intelligence — ceux qui survécurent au désastre, se sentirent terrorisés par la répression sévère qui frappa à la fois le protestant et le tchèque. Les glorieuses traditions d'une haute culture nationale, tellement développée depuis le XIV siècle, s'évanouirent tout d'un coup, et il n'en resta

que les éléments de la culture populaire, qui continuèrent à subsister parmi les populations rurales et dans le milieu petit-bourgeois des villes de la Bohême et de la Moravie.

A la place de l'ancienne aristocratie nationale, il s'en forma une nouvelle. Le noyau en fut un tout petit groupe de grands seigneurs tchèques: ceux que leur attachement à la dynastie et leurs convictions catholiques avaient préservés de s'unir à la rébellion de 1618—1620. Ces maisons seigneuriales se dénationalisèrent rapidement, mais ce ne fut point par suite d'un système germanisateur quelconque; ce fut plutôt le simple effet de leur fusion avec des étrangers: Espagnols, Allemands, Italiens, généraux de la soldatesque autrichienne qui furent dotés de majorats érigés avec les biens confisqués aux seigneurs rébelles. Le caractère de cette nouvelle aristocratie fut donc plutôt cosmopolite que tchèque ou allemand. Certainement on se servait habituellement de la langue allemande dans ce milieu, mais sans qu'il y eût en cela le moindre brin de sentiment national allemand. La Bohême était pourtant depuis le XIII siècle déjà territoire mixte, où l'élément indigène prévalait considérablement sur l'élément immigré, allemand. Numériquement le tchèque continua à prévaloir considérablement sur l'allemand, même pendant les deux siècles qui suivirent la débâcle. Mais la „seconde langue du pays“ — l'allemand — prit absolument le dessus; le tchèque devint le langage de paysans; les bourgeois, les clercs d'origine tchèque,

qui parlaient parfaitement les deux langues, préféraient se servir de l'allemand, parce que le „vulgaire“ du „slave“ les choquait.

Telle était — il n'y a qu'un siècle ou moins encore — la physionomie de la Bohême et de la Moravie. A cette époque — dit-on — les quelques „enthousiastes tchèques“, réunis en amis intimes dans une modeste chambrette, se plaisaient à répéter que si le plafond s'écroulait, la cause nationale y serait à jamais ensevelie. *Quantum mutata ab illa* — la nation tchèque d'aujourd'hui. La Bohême continue certainement à être un pays bilingue, mais l'allemand y perd de jour en jour le terrain qu'il avait occupé à travers sept siècles et qui depuis 1620 jusqu'à la génération dernière, s'étendait impérieusement sur toute la surface du pays.

Quelle différence entre ce que la renaissance tchèque sut atteindre dans quelques dizaines d'années, et le peu de succès relatif dont peut se flatter le mouvement ruthène, bien que les débuts de leur réveil national coïncident presque à la même époque. Pour être juste, il faut tenir compte de l'énorme différence de ressources que l'une et l'autre nation rédivive avait pu mettre au profit de son développement. Les Tchèques s'y trouvèrent certainement dans des conditions beaucoup plus avantageuses.

2. Ressources du mouvement national.

A son début, le mouvement national en Bohême présente beaucoup de ressemblance avec les origines du réveil ruthène en Ukraine. Le point de départ

y fut tout-à-fait analogue: rien d'autre qu'un intérêt de plus en plus vif — mais limité d'abord à un très petit groupe d'enthousiastes — pour ce qui était „de chez nous". Seulement en Bohême les réminiscences historiques de l'ancienne culture essentiellement nationale fournissaient à de tels enthousiastes beaucoup plus de ressources que dans les pays ruthènes. Tout de même ce fut un labeur de Sisyphe, que de faire renaitre la culture tchèque après l'interruption entière de la vie nationale pendant deux siècles. Il y avait sans doute à quoi attacher un pareil effort: vers la fin du moyen âge, la Bohême marchait pourtant à la tête du mouvement intellectuel de l'Europe centrale, et même à la veille encore de sa débâcle, la littérature, l'art tchèque, furent la gloire de la nation. Mais au XIX siècle, en commençant par la langue dégradée en patois paysan et qu'il fallait accommoder nécessairement aux besoins de la vie sociale contemporaine ainsi qu'aux problèmes littéraires et scientifiques de notre temps — tout était à refaire ou à créer, en puisant à la source culturelle d'une époque éloignée où les langues modernes abordaient à peine la glorieuse voie de leur développement ultérieur.

Cependant la position géographique favorisait énormément sous différents rapports le progrès de la renaissance tchèque. Entre autres, cette position au coeur même de l'Europe, contribua beaucoup à transformer rapidement les couches populaires, au sein desquelles le sentiment national n'avait jamais cessé de végéter, en une nation vigoureuse et affermie

4*

solidement dans tous les dégrés de l'échelle sociale. On a eu raison de dire que la nation tchèque prit son merveilleux essor de renaissance non pas tant de sa racine paysanne, mais plutôt du milieu petit-bourgeois, artisan, boutiquier. Dans des conditions particulièrement favorables au développement industriel et commercial du pays, l'artisan devint bientôt fabricant tchèque, le boutiquier se développa en grand commerçant pénétré de l'esprit national.

On ne saurait assez apprécier l'importance de cette évolution en conséquence delaquelle toutes les ressources de la vie nationale croissaient de jour en jour, et lui fournissaient d'abondants moyens pour son développemment rapide sur tous les terrains de la culture. Grâce à de telles ressources — pour ne citer qu'un exemple — on vit se former et s'épanouir merveilleusement ce puissant instrument de progrès dans le sens national, que fut depuis 1848 et qu'est jusqu'à nos jours „l'Association tchèque de l'instruction publique". Signalons qu'elle dispose d'un budget annuaire imposant et qu'elle fonde tous les jours de nouveaux établissements scolaires de différentes nuances, dont l'entretien passe bientôt dès qu'ils ont prouvé leur vitalité, à la charge de l'Etat ou de l'administration autonome du pays, pour qu'on puisse employer les moyens disponibles à de nouvelles fondation du même genre. La statistique n'évalue la force numérique de la nation tchèque qu'à 6 millions, ce qui dépasse de peu celle des Hollandais et d'environ d'un million celle des Suédois. Il faut avouer aussi

que les circonstances politiques ne sont pas en général trop favorables aux Tchèques, mais tout de même, grâce à ce que nous venons de dire, la nation rajeunie qui ne compte comme telle que depuis trois générations, a tout le droit de réclamer son rang parmi les nations ls plus civilisées. Chaque maison tchèque, à partir de la plus modeste chaumière, consomme aujourd'hui en fait de lecture, de telles quantités d'imprimés, que la production littéraire nationale croit énormément d'année en année; le theâtre national, cette idôle du patriotisme tchèque, se présente toujours plein; les arts plastiques acquièrent de plus en plus des titres d'honneur à la nation redivive, ses compositeurs ouvrent à la musique tchèque les portes de l'opéra et des salles de concerts dans toutes les capitales; tout vrai talent d'écrivain, d'artiste, qui apparaît à la surface de la vie nationale, trouve de l'encouragement et des moyens de se développer. Et ce qui est très important, par de tels moyens d'encouragement, on ne s'applique point à la production dangereuse d'un prolétariat d'intelligence. La nation tchèque est un organisme sain, doué d'une forte musculature qui consiste dans la nombreuse classe moyenne: elle s'enrichit de génération en génération, et tout talent trouve facilement les chances de s'assurer une position sociale convenable, tant qu'il réussit à traverser l'épineux début de sa carrière. C'est aux Brozik, aux Dvorak, aux Vrchlicky, aux Randa... que leur nation rédivive doit non seulement le haut niveau de sa culture, non seulement la conscience légi-

time de sa réelle valeur, mais aussi sa position dans la famille des nations civilisées qui — n'importe amies ou hostiles — ne peuvent pas refuser leur respect ou même leur admiration à un Randa, un Brozik.

Last not least, la cause nationale en Bohême doit à ce merveilleux essor culturel, une précieuse acquisition bien récente encore et dont on ne saurait trop relever la valeur.

C'est en raison du haut niveau actuel de la culture tchèque que fut reconstituée de nos jours la structure sociale de la nation rédivive — nation, comme nous avons dit „décapitée" en 1621. Malgré le caractère essentiellement démocratique du mouvement national, on y voit aujourd'hui toutes les classes sociales pénétrées du sentiment patriotique: à côté des populations rurales et de grandes masses ouvrières, d'une puissante classe industrielle et commerciale et d'un nombreux milieu intellectuel — nous voyons une aristocratie tchèque à laquelle apartient, en immenses majorats, une bonne partie de la surface du pays.

Un lecteur bien au courant des affaires politiques de l'Autriche, sera peut-être étonné que nous nous servons ici de telles expressions, comme „acquisition bien récente", „aujourd'hui, „de nos jours". On sait que dès le début du mouvement tchèque, un nombre de maisons seigneuriales du pays s'était associé à ce courant, et on se plaît parfois à envisager leur adhésion à la cause nationale, comme un simple réveil du sentiment patriotique, enfoncé dans un profond som-

meil depuis 1621. Voilà ce qui est non seulement superficiel, mais tout-à-fait inexact, et il vaut bien la peine de rectifier une telle opinion, puisque cela tient à de fausses analogies que l'on cherche parfois à établir à ce sujet entre la question tchèque et ruthène.

Il faut se rappeler que le Royaume de Bohême ne fut point aboli après la débâcle de 1621. On le considéra longtemps comme un État distinct, uni au Royaume de Hongrie et aux provinces autrichiennes sous le sceptre des mêmes souverains qui étaient couronnés rois de Bohême aussi bien que de Hongrie. Or, les grands seigneurs de la Bohême, bien que plutôt cosmopolites, ne cessèrent jamais d'être jaloux des anciens privilèges de leur Royaume, qui garantissaient aussi bien l'autonomie du pays que leur propre ascendant et leur position sociale. C'est pourquoi ils furent toujours hostiles au courant niveleur des sphères viennoises, qui trouva un fauteur et champion prononcé dans l'Empereur Joseph II (1765—1790) et dont le but était de réduire les royaumes de Bohême et de Hongrie en simples provinces de l'Etat autrichien. En Bohême le milieu aristocratique, quoique formé d'éléments hétérogènes, conservait beaucoup d'affection pour tout ce qui était „de chez nous", depuis qu'il se sentait acclimaté dans le pays; c'est pourquoi le réveil du sentiment national y trouva dès son début un certain retentissement. En outre, le même idéal politique, celui de l'autonomie du Royaume de Bohême, unissait les grands seigneurs conservateurs aux pa-

triotes tchèques, et servait à travers deux générations de „bon conducteur“ à l'esprit national qui s'empara de plus en plus de maisons princières et comtales de Lobkowitz, de Schwarzenberg, de Clam, de Harrach, de Thun etc.[1]). Mais longtemps on avait presque raison de les qualifier d'amphibies nationales: en effet, ces princes et comtes étaient plutôt des „sympathisants“ du mouvement national et ses fidèles alliés politiques, que de vrais Tchèques. De nos jours, mais depuis peu de temps — cela a tout-à-fait changé: on ferait du tort à la génération d'aujourd'hui, en l'envisageant comme amphibie — ce sont de nobles tchèques sans phrase. Et demande-t-on, qu'est ce qui a accompli cette évolution, on en chercherait en vain l'explication ailleurs que dans l'énorme progrès de la culture tchèque qui a conquis entièrement ces mai-

---

[1]) Plusieurs familles de l'aristocratie du Royaume de Bohême qui se tenaient dès le début à l'écart du mouvement national tchèque, le faisaient en raison de leur attitude politique de couleur libérale, indifférente aux tendances de l'autonomie du Royaume, et plutôt favorable au système centraliste. Pendant les luttes politiques et nationales de l'ère constitutionnelle après 1860, où ces antagonismes s'accentuèrent, ces familles devinrent de plus en plus allemandes, mais allemandes de coeur et pas seulement par l'usage continuel de l'allemand comme langue de leurs foyers. Il y a même différentes branches de la même maison, dont l'une est à l'heure qu'il est, tchèque, et l'autre allemande, en conséquence de l'attitude purement politique de leurs chefs pendant l'avant-dernière génération, ce qui constitue un cachet tout particulier et significatif de l'évolution du problème en question.

sons seigneuriales à la nation, tandis qu'elle, à son tour, s'enrichit de nouveaux éléments constitutifs provenant de leur milieu.

Telles furent les principales ressources que l'assiduité proverbiale des Tchèques put mettre au profit de leur cause nationale: tradition historique — idéal qui en résplendissait — richesses de l'ancienne culture dont le développement n'avait été qu'interrompu — bien-être du milieu où le mouvement national était concentré, et facilité pour en féconder le rapide essor — tant de moyens pour relever la structure sociale de la nation au niveau normal. Tout cela manquait aux Ruthènes. Dépourvus de telles ressources, ils n'avaient en dehors de leur culture populaire, qu'un seul ressort pour faire avancer leur mouvement national: l'antagonisme de plus en plus accentué envers les Polonais d'un côté, les Russes de l'autre.

On prétend qu'il y a 5 fois plus de Ruthènes que de Tchèques, et ce calcul peut être exact. Mais tout Tchèque est patriote, en général non sans chauvinisme — et parmi les 34.000.000 Ruthènes, combien y en a-t-il dont la conscienne nationale est éveillée? Difficile de répondre: combien de zéros seraient à rayer de ce chiffre. Dans la structure sociale des populations ruthènes — en dehors des énormes masses paysannes, pour la plupart analphabètes, et d'une toute petite quantité d'ouvriers, d'artisans — il n'y a d'autre élément qu'un nombre bien insignifiant jusqu'à présent — quoiqu'il

augmente certainement — d'individus exerçant les professions d'avocats, de médecins, d'employés etc., et... beaucoup de popes en Russie, de prêtres uniates en Galicie. Ce clergé est marié l'un et l'autre; les familles de prêtres, c'est surtout la pépinière des nouvelles forces affluant au milieu intellectuel, particulièrement en Galicie, pas tant en Russie[1]).

Cependant on se heurte souvent à l'opinion que tout de même, malgré une telle indigence de ressources, la renaissance ruthène aurait pu arriver à des résultats beaucoup plus rapprochés de ceux que les Tchèques surent atteindre, si elle avait suivi, tant que possible, les voies tracées par cette nation avec tant de succès. L'auteur serait heureux, si l'examen des matières contenues dans les chapitres suivants, pouvait contribuer à élucider cette question.

3. En Ukraine.

Il y a environ 80 ans, dans deux différentes contrées habitées par les Ruthènes, s'étaient formés des noyaux distincts de la propagande du sentiment national: l'un en Ukraine, l'autre en Galicie. Comme ils étaient éloignés l'un de l'autre, dans le sens propre du mot, de même divergeait aussi la mentalité des champions de la propagande inaugurée simultanément, et de longues années s'écoulèrent, avant que des vel-

---

[1]) Quant à un très petit nombre de propriétaires fonciers en Russie, auxquels on pourrait attribuer la nationalité ruthène ou auxquels on doit le faire exceptionnellement, v. ci-dessus p. 45 et ci dessous ce châpitre même, § 3.

léités, d'abord timides, de rapprochement, ne se fussent manifestées entre les deux centres.

On se heurte, à d'étranges difficultés en fait de la terminologie de notre sujet. Ce serait peu conforme à l'usage de la langue de cette époque, de parler du réveil national „ruthène“ ou „ukrainien“ dans l'Ukraine proprement dite. Assurément, ce mouvement fut ruthène dans son essence, aussi bien qu'il fut ukrainien par sa couleur locale. Mais ses champions ainsi que ses adversaires, se servirent, en parlant de lui, de l'expression „petit-russien“ (*malorouskiy*), se conformant à l'usage de la langue russe par rapport aux pays ruthènes et à leurs populations.

En Ukraine ce n'était d'abord que du pur attachement à ce qui est „de chez nous“, que surgit ce mouvement dans lequel des Polonais rivalisèrent avec leurs amis Ruthènes en enthousiasme pour les contes et les légendes populaires, les usages et les costumes villageois etc. Il serait même intéressant d'examiner, si les origines d'une telle „manie“ — comme on se plaisait longtemps à l'appeler — ne seraient pas plutôt à découvrir dans le milieu polonais. C'était du romantisme, et la poésie romantique polonaise se trouvait alors à son apogée; tout le monde composait des vers pour lesquels on se plaisait à prendre les sujets dans les récits populaires. Quant à l'élément ruthène, d'où sortait le groupe des amateurs de l'„Ukraine“, ce milieu là était alors très restreint. On y voyait tel et tel fils de pope ou bas fonctionnaire, tel et tel jeune propriétaire foncier, descendant russifié des an-

ciens atamans et essaoules cosaques. Polonais ou „Petits-Russiens“ — enthousiastes des coutumes villageoises et des traditions cosaques, se sentirent pris par le charme poétique de la riche culture populaire de leur pays. On les désignait généralemnt par le sobriquet „chlopoman“, c'est-à-dire enthousiastes du milieu paysan[1]).

Il paraît que plus que tout autre chose, ce fut précisément le caractère démocratique de telles velléités „ukrainiennes“, qui attira sur elles l'attention du gouvernement. Le danger du séparatisme ukrainien ne troublait point le sommeil du puissant Nicolas I ni de ses fonctionnaires; mais les rapprochements des „têtes exaltées“ que le Tsarat détestait, avec le peuple, avec les masses payannes auxquelles on suggérait le désir de leur prochaine émancipation, de l'abolition du servage, paraîssaient dangereux. C'est pourquoi en 1847, quand on découvrit à Kieff un tel cercle d'enthousiastes ukrainiens, la sociéte de St. Cyrille et Méthode, les membres furent frappés par un arrêt de déportation ou d'enrôlement militaire — pénible sort, puisque le service militaire, envisagé généralement comme moyen de sévère punition, durait en Russie 25 ans.

---

[1]) Chłop (en polonais aussi bien qu'en ruthène) = paysan. Le sobriquet „chlopoman“ date des premières années du règne d'Alexandre II, mais le courant désigné par ce nom, ne mànquait pas de se manifester dans les rangs de la jeunesse des pays ruthènes aussi à l'époque de Nicolas I.

Parmi les malheureux enrôlés se trouvait un jeune serf, Tarasse Chèvtchénko, poète par la grâce de Dieu. On exagère en général la grandeur de son talent. Il est même permis de croire, qu'au courant des siècles, les populations ruthènes avaient produit nombre de tels Chévtchénko, mais leurs noms sont restés inconnus, puisque analphabètes, ils n'enrichissaient que de vive voix le trésor hérité des „doumka", des chansons populaires, tandis que Tarasse perpétuait ses vers par écrit. On peut présumer cependant qu'il se serait peut-être révélé en talent poétique de premier ordre, s'il n'avait pas manqué d'instruction, pour s'ouvrir un horizon au delà des limites tout-de-même étroites du sujet purement populaire, si charmant et riche en touchants motifs, que ce sujet se présente dans l'imagination créatrice du peuple ruthène. Pour se rendre bien compte de ce défaut qui empêcha Chévtchénko de prêter un plus vigoureux élan au développement de la poésie nationale, il suffit de le comparer à son contemporain, Gogol. Celui-ci était foncièrement „Petit-Russien" (*Malorousse*) — d'origine, de nationalité, de caractères psychiques — mais il n'écrivait qu'en russe, c'est pourquoi on le compte parmi les gloires de la littérature, de la culture russe. La source de l'imagination poétique est chez lui la même que chez Chèvtchénko; seulement la force de Gogol consiste dans la manière ingénieuse de traiter les mêmes sujets ou de savoir y trouver des motifs qui échappaient au poète rustique. C'est ce qui frappe à première vue et fait

ressortir l'âbime entre la charmante poésie populaire, même lorsqu'elle se sert de la plume, et la grande poésie artistique, à l'oeuvre de laquelle on devrait attribuer dans ce cas les caractères de la littérature ruthène, essentiellement nationale, si la langue des ouvrages de Gogol permettait de l'envisager comme telle.

Tout de même Chévtchénko est considéré comme „père“ de la littérature nationale, et dans le demi siècle qui s'est écoulé depuis sa mort, on chercherait en vain, parmi les écrivains ruthènes un poète qui serait digne d'être placé à côté de lui. Cependant le „bénéfice d'inventaire“, que la litterature ruthène avait pris en héritage de ce poète paysan, l'a empêché peut-être de se développer beaucoup au-delà des limites tracées par l'horizon de Chévtchénko. Assurément,impossible d'exiger que tout écrivain soit un Gogol, mais de la part de tels Kouliche, Hhlibiv, Roudianskyi, on aurait pu s'attendre à plus que ce que la littérature nationale leur doit effectivement; à chaque pas s'impose la question: n'ont-ils pas trop suivi les traces de leur modèle, du poète rustique de l'Ukraine?

Celui-ci est une étape incarnée dans le développement de l'esprit national, non seulement comme poète et médiocre peintre, mais comme Tarasse Chévtchénko, celui dans l'âme duquel l'amour de son pays se révéla poétiquement avec une telle puissance et le fit souffrir pour sa patrie. Gracié par Alexandre II, racheté du servage, il finit sa modeste, sa sympathique vie en modèle de „patriote“, attaché chaleureusement

à l'Ukraine, bien que avisé par les souffrances de sa jeunesse et pas disposé à se lancer de nouveau dans quelque action imprudente. Deux ans après sa mort, quand le „séparatisme" ukrainien commençait à se manifester plus ouvertement, le ministre russe de l'instruction publique trouva bon de déclarer d'une manière catégorique et solennelle (1863), qu'une langue „petite-russe" à part, n'a jamais existé, n'existe point de nos jours et ne devra pas exister à l'avenir. Peu de temps après cette énonciation solennelle, le sévère oukase de 1876 lui donna des conséquences pratiques, en défendant d'imprimer quoi que ce soit dans cette langue „qui n'existe pas", ainsi que de faire passer la frontière russe à ce qu'on imprimait en ruthène à Léopol.

Dans de telles circonstances, il est infiniment difficile de se rendre compte exactement, des dimensions qu'avait prises le mouvement national en Ukraine, lors de ses modestes débuts avant la découverte du cercle kiovien de 1847. Voudrait-on consulter ce qu'on imprimait en Ukraine avant l'oukase de 1876, et ce ne serait pas une tâche trop difficile en raison du nombre assez restreint de tels imprimés — on devrait se résigner à n'y pas trouver un miroir fidèle du mouvement national, puisque la censure russe, même avant 1876, était particulièrement vigilante vis-à-vis de tout ce qui paraissait en „petit-russe". Même celui qui aurait désiré à cette époque, se renseigner sur place, en Ukraine, en contact immédiat avec les meneurs du mouvement national, se serait

heurté à d'insurmontables obstacles. On rencontrait — et à vrai dire on rencontre jusqu'à nos jours — des opinions tellement différentes sur la vigueur et l'expansion du mouvement national, qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir. On se tromperait, si l'on attribuait cela seulement à une méfiance qui empêcherait les champions de la cause nationale d'initier un étranger aux détails peu connus du problème en question; il y faut, c'est vrai, une prudence excessive, pour ne pas montrer ses cartes dans une situation, où toute action nationale s'accomplit plus on moins clandestinement, menacée de persécutions de la part du gouvernement. Mais les opinions si différentes que nous venons de signaler, surgissaient et surgissent plutôt de la différence du tempérament des individus auxquels on s'adresse, pour prendre des renseignements. Les uns voient tout en rose et croient sincèrement qu'il se trouvent à la tête de 34 milions de compatriotes, pénétrés du même sentiment national auquel ils son prêts, eux-mêmes, à tout sacrifier pour l'avenir de la „patrie". D'autres bien qu'individuellement animés d'un patriotisme tout aussi sincère, ne voient que du noir et qualifient le point de vue opposé de pures illusions; ils perdent l'espoir, croisent les bras, et ce qui n'est point rare, leur désenchantement n'est souvent qu'une étape qui les fait passer au camp ennemi, russe. Tels phénomènes sont à enrégistrer non seulement chez de simples pions qui se seraient enrôlés — en Ukraine — sous l'étendard de la cause „ukrainienne"; on trouve dans ce nombre d'apostates

qui renièrent l'idéal de leur jeunesse, des noms tels que: Kostomaroff[1]), Kouliche, Antonovitch, qui avaient mis une bonne partie de leur vie à la propagande nationale. Des patriotes inébranlables se trouvent bien gênés, en parlant et surtout en écrivant sur le réveil national de leur patrie: impossible de ne pas rendre hommage aux services rendus à la cause „ukrainienne" par un Kouliche ou Kostomaroff — difficile de ne pas les stigmatiser d'apostasie.

Cependant, pour apprécier justement ce phénomène, il faut faire observer qu'à côté de l'attachement à la culture populaire et aux anciennes traditions locales, il y eut d'autres éléments de grande vitalité, dont le réveil national en Ukraine se nourissait dès son début. Ce furent des tendances sociales d'une couleur plus ou moins radicale; ce furent aussi des vifs reflets du mouvement slavophile, un retentissement de ce qui s'accomplissait au sein des autres nationalités slaves, de la renaissance tchèque et „illyrienne". Le cercle kiovien de St. Cyrille et Méthode était empreint entièrement des aspirations analogues. Selon une très juste observation de A. N. Py-

---

[1]) Nicolas Kostomaroff, né 1817, mort 1885, avait fondé et dirigé à Kieff cette Société secrète (dite de St. Cyrille et de St. Méthode, v. ci-dessus p. 61) qui, découverte par la police russe en 1847, lui couta sa déportation à Saratoff et à Chévtchénko son enrôlement dans un bataillon de punition Amnistié après 10 ans d'exil, il en revint Russe, déploya ensuite une vive activité comme écrivain russe et fut reconnu digne d'occuper une chaire d'histoire à l'université de Pétersbourg.

pine[1]), ce fut précisement l'„exclusivisme moscovite" du slavophilisme russe, qui contribua beaucoup à pousser les Slavophiles de l'Ukraine vers des tendances plutôt séparatistes, au cachet „petit-russien". Or, on peut se rendre compte que dans l'évolution du réveil national „petit-russien", son fond slavophile pouvait produire facilement un brusque revirement des idées qui ne s'étaient pas encore fermement consolidées. Tel et tel enthousiaste „petit-russien" succombait souvent sous le pessimisme concernant l'avenir de la cause nationale, et c'était le slavophile qui prenait le dessus dans sa mentalité, aux pareils moments de découragement. Le slavophile devenait facilement panslaviste, et hypnotisé par la puissance, la grandeur de l'„Empire slave" par excellence, se révélait de plus en plus comme Russe tout court.

C'est pourquoi les pionniers mêmes du mouvement national ukrainien ,qui changeaient parfois si facilement leurs opinions, devraient être qualifiés plutôt de caméléons que d'apostates. S'il est permis de se servir de cette comparaison, l'analyse spectrale de leur mentalité présenterait un spectre solaire à trois couleurs visibles, polonaise, russe et petite-russienne". Il n'y manque pas non plus un large „espace invisible": ce sont les longs moments de désillusion sans une direction quelconque prononcée. Parfois — ces mêmes couleurs reparaissent, comme des velléités de revenir aux idées abandonnées, et des re-

---

[1]) А. Н. Пыпинъ, Исторія русской этнографіи III, 5.

chutes. Toutes ces observations concernent — répétons-le — l'Ukraine dans le sens propre du mot, et plutôt la génération qui disparaît ou qui vient de disparaitre. Pour revenir aux comparaisons tirées de la physique, on pourrait résumer ce que nous venons de dire, en qualifiant le mouvement national en Ukraine, d'une espèce de nébuleuse, dont on ne sait pas, si la matière va se condenser en corps céleste. Impossible de saisir les lois de gravitation, d'après lesquelles on pourrait pronostiquer sérieusement l'avenir de ce phénomène.

4. En Galicie.

On se plait à appeler la Galicie orientale: le Piémont de la „future Ukraine". Voyons de quelle manière s'est développé ce „Piémont", au courant de la seconde moitié du siècle écoulé[1]).

Il y a un bon mot, trop connu en Autriche, d'après lequel ce fut le comte Stadion qui „inventa" les Ruthènes. Bon mot comme tant d'autres, il se rattache cependant aux caractères essentiels du mouvement ruthène en Galicie, à son début même et durant la première phase de son développement.

Le comte François Stadion (né 1806, mort 1853) administrait la Galicie en qualité de Lieutenant de l'Empereur en 1847—1848. Ce fut une tâche bien dif-

---

[1]) Comme les observations générales, contenues sur les pages suivantes (69—73) pourraient facilement éveiller des soupçons de partialité, l'auteur désirerait vivement qu'on veuille prendre notice des détails contenus dans l'Appendice VII (renvois aux pages 68—73).

ficile que celle dont il se chargea, étant nommé à ce poste important dans des circonstances tout-à-fait exceptionnelles. L'Autriche de l'époque du prince Metternich — *quantum nunc mutata ab illa* — distançait de beaucoup la Russie et la Prusse en hostilité envers l'élément polonais[1]). L'effet en fut le funeste soulèvement des Polonais Galiciens en 1846, élan patriotique d'une légèreté inouie, qui au moment d'éclater, étouffa dans le sang d'un grand nombre d'insurgés et de leurs familles, assassinés par des bandes paysannes dans leurs foyers. Or, au lendemain de cette insurrection préparée mais subitement réprimée, Stadion fut chargé d'apaiser le pays, sans recourir, si c'était possible, aux moyens violents. L'expédient qu'il trouva, fut de combattre le mouvement polonais, en lui opposant un mouvement nationaliste ruthène organisé par le gouvernement auquel les Ruthènes étaient fidèlement attachés.

Mais où devait-on trouver à cette époque, au milieu des populations ruthènes, un noyau d'éléments intellectuels qui aurait pu servir de docile instrument aux vues du comte Stadion?

En Galicie la marque saillante de ce qui pouvait être considéré comme ruthène — c'était le rite „grec". Stadion trouva cependant dans le pays beaucoup d'ardents patriotes polonais du rite „grec", qui étaient inscrits comme politiquement suspects, dans „les

---

[1]) Comp. S. Smolka, L'Europe et la Pologne à la veille et au lendemain de son démembrement (Rome, 1915), p. 116—119, 128—131.

listes noires" de la police de Léopol. Peu importe, à ceux-là il ne s'adressait pas. Mais, en dehors de ce milieu, ce n'était pas trop difficile d'improviser un embryon de la future classe intellectuelle ruthène, en recourant au clergé du rite „grec", et à un certain nombre de fonctionnaires autrichiens du même rite. Ceux-ci parlaient polonais dans leurs foyers, mais cherchant à éviter tout soupçon d'attachement à la cause polonaise, ils étaient ravis de pouvoir se déclarer „Ruthènes", pour se trouver à l'abri non seulement d'un tel danger, mais en même temps d'un autre qui les préoccupait aussi sérieusement. Un grand procès politique qui venait d'être terminé en 1845, avait découvert ce fait bien fâcheux pour le gouvernement, que beaucoup de jeunes gens appartenant aux familles d'employés et „prédestinés", pour ainsi dire à suivre leurs pères en germanisateurs du pays, s'étaient laissé entraîner dans le mouvement polonais. La possibilité d'attacher ces „têtes exaltées" à la nationalité ruthène, c'était à la fois les préserver du danger imminent et leur assurer une belle carrière bureaucratique. Quant au clergé ruthène, marié bien entendu, on pouvait s'en servir comme pépinière pour former la classe intellectuelle, en promettant aux enfants des prêtres un brillant avenir sous les ailes protectrices du gouvernement; les jeunes gens se sentaient heureux de ne pas être obligés à manger le pain assez sec des curés aux nombreuses familles, et pour les trop nombreuses jeunes filles de ce milieu, quelles perspectives lumineuses de pouvoir facile-

ment trouver d'autres maris que les jeunes confrères de leurs pères. Il ne manquait pas sans doute de bons patriotes polonais parmi les prêtres ruthènes, ce que le procès politique de 1841—1845 avait évidemment démontré, mais en géneral le milieu du clergé uniate présentait un terrain d'autant plus favorable au recrutement du comte Stadion, que les autorités de l'Eglise unie en Galicie, étaient parfaitement disciplinées depuis 1772 par les réglements du système joséphiniste, et entièrement pénétrées de son esprit. Tout leur était sacré de ce qui venait de Vienne ou du palais du gouverneur.

Assurément, ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie de dire que le comte Stadion avait „inventé" les Ruthènes en Galicie: ils étaient là depuis des siècles, anciens maîtres de la partie orientale du pays, et unique population de ce territoire avant la moitié du XIV siècle où la colonisation polonaise commença à s'y répandre. Mais tout-de même la renommée d'habile organisateur ne peut pas être contestée à cet homme d'État autrichien. Il fut le premier à appliquer un système qui durant une vingtaine d'années prêta un puissant essor au développement du sentiment national parmi les Ruthènes en Galicie: celui d'inoculer le bacille politique ruthène pour neutraliser ce qui était à son avis le bacille polonais.

On observe avant Stadion, dans l'histoire de cette province, de faibles tentatives que l'on peut comparer plus ou moins à son système. Mais, comme elles n'apparaissaient que de temps en temps dans l'action

du gouvernement depuis l'annexion du pays en 1772, elles échouaient à chaque reprise, et on aurait pu s'imaginer qu'il n'y avait plus de sentiment ruthène à réveiller. L'initiative de Stadion, au contraire, fut favorisée par des circonstances tout-à-fait exceptionnelles. Quelques mois seulement après l'arrivée de ce fonctionnaire à Léopol, en mars 1848 éclata la révolution viennoise. Si funeste que fut cet évènement pour le régime du prince Metternich, qui le paya de sa chute, ses héritiers surent en tirer maints profits, pour faire ressortir le Phénix-Metternich de ses cendres. Quant au système Stadion, l'année 1848 elle même favorisait énormément le développement de ses bacilles. Le „Comité National Ruthène" à Léopol, les élections à la Constituante de Vienne, la longue session de ce premier parlement autrichien, où Stadion siégeait en député, entouré d'une garde fidèle d'analphabètes ruthènes sous le commandement d'un curé r. gr., promu conseiller aulique: tout cela, impossible avant 1848 aussi bien qu'entre 1849-1861, c'étaient les premières manoeuvres de l'armée politique, organisée par l'inventeur du système et s'exerçant sous ses ordres.

Les débuts du mouvement ruthène en Galicie, lui prêtèrent son cachet essentiel qu'il conserva dès lors, le cachet politique. *Tempora mutabantur;* des systèmes politiques de différentes couleurs se suivirent en Autriche, les Ruthènes, d'abord enfants gâtés des systèmes Bach et Schmerling, croyaient ensuite devoir se plaindre d'être opprimés: le caractère essentiel-

lement politique du développement national lui resta intrinsèque — aux dépens des intérêts de la culture ruthène qui ne prit pas à la même époque l'essort auquel on pouvait s'attendre.

Quel abîme sépare le caractère du réveil national en Ukraine et en Galicie: là, Tarasse Chévtchénko, condamné à être soldat dans un bataillon de punition, et ses amis exilés en Sibérie pour avoir admiré ses poèmes...

IV.

PREMIÈRE ÉTAPE.

1. Inter arma...

A travers les trois étapes que l'évolution du problème ruthène a parcourues en Galicie depuis 1848, le même élément qui faisait sa raison d'être dans les vues du comte Stadion, n'a pas cessé de lui prêter son caractère jusqu'à nos jours; cela contrecarrait même ensuite les vues du gouvernement, après les changements que l'Autriche avait depuis subis. Lutter contre le polonisme, lui contester le terrain dans cette partie de l'ancienne Pologne, qui est si chère à tout coeur polonais[1]): voilà le mot d'ordre du cortège de Stadion, transmis à la génération qui le suivit, et gardé fidèlement par la troisième, celle qui agit de nos jours. C'est ce qui rend malheureusement si difficile tout accord entre les deux nations cohabitant le même pays, quoique par une étrange ironie du sort, cet accord soit tant désiré depuis longtemps par la dynastie et les autorités centrales de la monarchie danubienne.

---

[1]) Comp. S. Smolka: *L'Europe et la Pologne à la veille et au lendemain de son démembrement* (Rome 1915), p. 9. En parlant du premier partage de la Pologne, l'auteur dit: „La Russie Rouge était particulière-

C'est en effet une querelle d'Allemands que de discuter, si l'on doit au comte Stadion ce mot d'ordre de mauvais augure, ou bien s'il fut imposé aux Ruthènes par la situation même, lorsque l'heure de leur réveil national eut sonné. Le fait est que la renaissance ruthène avait commencé sous les auspices d'un gouvernement oppressif envers les Polonais, et qu'elle

---

ment chère — elle l'est, elle le sera à jamais — à tout coeur polonais. Si l'on nommait la Pologne, pendant plusieurs siècles, *propugnaculum Christianitatis*, la Russie Rouge avec sa capitale Léopol, formait dès le XV siècle le rempart de la Pologne contre les invasions des hordes musulmanes. Ce pays qui acquit sous la domination de l'Autriche, le nom bizarre de la Galicie (orientale), trempé à fond du sang polonais, défendait la patrie commune d'une manière plus efficace que les provinces limitrophes, apparemment plus exposées aux incursions barbares (Podolie, Ukraine), mais peu peuplées et moins préparées à soutenir sérieusement ces chocs si fréquents qui se succédaient, en maintes périodes, d'année en année. Tartares, Turcs, puis Cosaques, passèrent en ouragan par de vastes plaines, par des steppes ukrainiennes, pour piller la Russie Rouge, et c'est là, aux murs de Léopol, que se brisaient leurs efforts, en laissant des plaies bien difficiles à cicatriser, sur un terrain très peuplé et florissant dans les rares intervalles de ces luttes acharnées. Ce n'est pas tout encore. Les habitants de la Russie Rouge, à moitié descendants des anciens colonisateurs polonais provenant des différents palatinats, à moitiè boyards ruthènes polonisés depuis le XV siècle et amalgamés à leurs voisins, étaient" (et ils le sont) „liés par d'innombrables liens de parenté à toute la Pologne. La Russie Rouge, c'était (et c'est aussi de nos jours) „pour ainsi dire, un microcosme de la grande patrie qui s'étendait des débouchés de la Vistule, plus ou moins jusqu'à ceux du Dniepr et du Dniestr".

lui devait, à son début, toutes ses ressources. Ce fait est aussi incontestable que ses deux principales conséquences. D'abord, ce qui en sortit, ce fut un profond ressentiment de l'élément polonais, qui, impressionné par l'attitude hostile de ses adversaires ruthènes, n'envisageait leurs aspirations nationales que comme une manoeuvre artificielle du gouvernement. Cette manière de voir eut des suites funestes, car, si légitime qu'elle pût être au début du mouvement ruthène, elle devint une faute, en survivant encore, quant le mouvement ruthène avait bien cessé d'être une quantité négligeable qui devait uniquement sa raison d'être à l'appui des autorités autrichiennes. Faute par laquelle les Polonais se faisaient tort à eux mêmes, puisque dans une lutte inévitable, mais qui devrait absolument finir par un juste accord, rien ne put être aussi préjudiciable que de méconnaître les forces réelles de son adversaire.

Cependant le point de départ que nous venons de signaler, a été peut-être encore plus funeste pour la cause ruthène elle même. Au risque de blesser les fils et les petits fils de ses premiers protagonistes, on doit à la vérité, de relever ce fait aussi incontestable que l'autre signalé plus haut. Engagés dans une lutte politique à outrance, les meneurs ruthènes en étaient tellement absorbés qu'ils négligèrent de s'occuper des intérêts culturels de leur nation destinée à renaître de sa racine paysanne. Si notre avis sur ce point délicat pouvait être soupçonné de partialité, qu'il nous soit permis de nous en remettre à l'opinion de

ces patriotes ruthènes dont les mérites vis-à-vis du réveil national sont au-dessus de toute discussion. Ce fut au moment qui sépare à peu près l'histoire du mouvement ruthène en deux moitiés, que Kouliche lança ces mêmes reproches à ses compatriotes de Galicie, en les engageant à mettre bas leurs armes belliqueuses, et à profiter plutôt du concours que les institutions du pays leur prêteraient pour employer toutes leurs forces au développement de la culture nationale.

Pour être juste, il faut se rendre compte de ce qu'étaient les ressources de cette culture, au moment où le réveil national avait commencé à se manifester, sous les ailes des autorités autrichiennes et grâce à leur faveur.

Elles étaient bien maigres, en effet, quoique la Galicie ruthène, en fait de sa riche culture populaire, soit certainement à même de tenir son rang à côté de l'Ukraine. Il lui manque, c'est vrai, les motifs de couleur héroïque, aventurière, qui abondent dans les chants et les récits cosaques; mais, en revanche, ce même élément y est représenté par les souvenirs d'exploits de brigands des Carpathes auxquels l'imagination populaire prête tant de merveilleux et de chevaleresque [1]). La physionomie du pays trace à l'es-

[1]) Des éléments de tradition cosaque, bien qu'ils soient étrangers à la population ruthène de la Galicie, y ont été transplantés dans les derniers temps par la propagande „ukrainienne", et commencent — paraît-il — à éliminer même peu à peu l'élément indigène de ce cer-

prit des voies toutes différentes à suivre, ne ressemblant elle-même en rien aux steppes ukrainiens, tranchés de ravins aux bords des fleuves qui les parcourent. Le gros de la Galicie orientale, l'ancienne Russie Rouge est un pays montagneux aux sommets s'élevant jusqu'à plus de 1700 m., aux forêts de sombre verdure éternelle — plus d'un tiers est une plaine fertile, monotone et somnolente, dorée de blé en été, couverte d'un linceul de neige durant un bon quart de l'année — au milieu une zône plutot terrassée, offre de pittoresques échantillons de ces deux contrastes. Ces caractères de paysage à tant de différentes nuances, se mirent visiblement dans tout ce que l'imagination créatrice du peuple réussit à produire

---

cle de contes populaires dont le héros est pour la plupart, le brigand légendaire Doboche. Si c'est exact que les réminiscences du fameux brigand des Carpathes, épanouies poétiquement en légendes, ont du céder aux traditions cosaques, rendues populaires par des récits imprimés: cela est bien à regretter. Pour l'élément chevaleresque, fécondant l'imagination populaire de sentiments élevés, le eercle légendaire carpathien n'est pas du tout inférieur à l'ukrainien. Au contraire ses héros brigands y apparaissent pénétrés de beaucoup de nobles instincts et d'un profond sentiment de justice; sans commettre de cruautés qui les répugnent, ils châtient le mauvais riche, pour disperser généreusement parmi les pauvres, des richesses qu'ils lui arrachent, au risque continuel de leur vie. En tout cas, l'ordre social de notre époque ne court aucun danger, que l'imagination populaire, hantée par de tels récits, puisse subir des tentations d'imiter l'exemple de Doboche et de ses compagnons légendaires, tandis qu'on ne peut pas en dire autant des traditions cosaques.

en mélodies, en sujets de chansons et de légendes, en ornements, en costunes, en usages. Tout cela ne mérite pas seulement qu'on l'„inventarise" scrupuleusement, il faudrait que le génie de l'artiste fouille et puise dans ces trésors accumulés à travers des siècles, qu'il leur consacre sa plume et son pinceau. Cependant pour voir de telles richesses de beauté et d'intelligence, mises en valeur par la main d'écrivains ou de peintres, il faut les chercher plutôt dans la littérature polonaise, dans l'art de la Pologne; la culture ruthène, telle qu'elle s'est développée jusqu'à nos jours, ne se sert que trop peu de ses motifs indigènes, s'absorbant presque entièrement dans la répétition stérile des motifs importés de traditions cosaques.

Avant 1848, il y eut en Galicie aussi bien qu'en Ukraine, des amateurs qui s'intéressaient au „folklore" ruthène, ramasseurs de contes populaires etc., mais comme c'étaient prsque exclusivement des Polonais, cela ne pouvait nullement faire surgir — comme en Ukraine — des velléites quelconques de mouvement national. En Ukraine — rappelons-le — ce mouvement avait trouvé à son début non seulement beaucoup de sympathies dans le milieu polonais, mais aussi de fidèles collaborateurs parmi les nombreux enthousiastes de tout ce qui était „de chez nous", de toute „couleur locale". En Galicie le mouvement ruthène organisé d'en haut par le gouvernement, et par conséquent essentiellement hostile à l'élément polonais, dut par principe s'en écarter et fut privé de son concours. Réduit à ses propres res-

sources intellectuelles, celles de la „prêtraille“ ruthène et de quelques familles de bureaucrates, le milieu ruthène n'était longtemps pas même capable de comprendre ce qu'il y aurait à faire, pour féconder le sol culturel de la nation renaissante.

2. Désorientation.

L'ancienne „Russie-Rouge“, unie à la Pologne depuis quatre siècles, se présentait après le premier partage de la Pologne comme un pays entièrement polonais, puisque les populations rurales ruthènes ne comptaient encore point à cette époque. Ce fut justement dans ce pays-là, qu'un célèbre écrivain polonais d'origine ruthène, Stanislas Orzechowski, s'était servi au XVI siècle — en parlant de lui-même[1]) — de l'expression devenue ensuite si populaire: *gente Ruthenus natione Polonus*. En 1848, cette expression prit la couleur d'une enseigne dans le milieu des patriotes polonais d'origine ruthène et de rite grec. Jouant parfois un rôle important dans le camp polonais, ils réclamaient néanmoins leur „bon droit“ d'être considérés comme Ruthènes pour pouvoir parler au nom le leur nation unie à la Pologne, et protester contre des manifestations séparatistes, suggérées par le gouvernement oppressif, de la garde du comte Stadion. Il faut se rendre compte de cette circonstance pour ne pas juger trop sévèrement une certaine désorientation des Polonais à l'égard du mouvement ru-

---

[1]) V. ci-dessus chap. II p. 44.

thène[1]). Rien de plus naturel que les Polonais ayant, à lutter contre l'attitude centraliste des sphères gouvernementales viennoises, et voyant ces *gente Rutheni natione Poloni* rangés de leur côté, se soient plu à les regarder comme des représentants légitimes du peuple ruthène, de sorte qu'il ne leur était pas facile de se familiariser avec le fait concret, de plus en plus indéniable, que la „question ruthène“ perdait de jour en jour le caractère d'une „chimère“ inventée par le comte Stadion. Une vingtaine d'années suffit pour qu'elle se présentât en „réalité“ incontestable.

Ce qui y avait beaucoup contribué, c'étaient les prémices de l'ère constitutionnelle en Autriche après 1861 — de cette ère à laquelle, d'un autre côté, l'élément polonais en Galicie doit tout ce qu'il a successivement conquis en faveur de sa vie nationale. Tant que les velléités nationalistes ruthènes à couleur noir-jaune ne trouvaient de terrain pour se manifester qu'entre les murs du *Narodnyi Dime*[2]) à Léopol, on pouvait s'illusionner, en effet, que le „prétendu mouvement national“ fut dépourvu de toute force vitale et que les *natione Poloni* prendraient finalement le dessus. Mais les premières élections à la Diète de Galicie, firent apparaître tout-à-coup une arène inconnue jusqu'alors et propice aux agitations qui entrainèrent facilement le peuple ruthène dans le mouve-

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 76.

[2]) Edifice cédé par le gouvernement au parti ruthène pour servir à ses réunions.

ment nationaliste; les élections se réitérèrent, et à côté de celles à la Diète, à mesure que les institutions autonomes du pays se développaient, il y avait à chaque instant des élections, pour les conseils régionaux, les autorités municipales etc. Dans toute la Galicie de l'Est, le candidat gouvernemental était d'abord partout un Ruthène à la marque inventée par Stadion — du côté opposé on voyait un propriétaire foncier polonais qui était en vue dans la contrée et avait de l'influence parmi la population rurale, ou bien tel avocat, médecin etc. *natione Polonus gente Ruthenus.* Le triste milieu du clergé ruthène servait d'instrument pour appuyer chaque candidature gouvernementale: des jeunes gens, des collégiens, fils de prêtres, accomplissaient avec un énorme zèle la tâche d'agitateurs et conquéraient leurs éperons au service de la cause nationale. C'est de leur nombre — du milieu de ces collégiens d'il y a un demi siècle — que sont sortis pour la plupart les meneurs du mouvement national, affermis de telle manière dans leur sentiment ruthène. De nouvelles perspectives s'ouvraient à la carrière de ces jeunes gens, qui, au lieu de suivre la voie routinière de leur milieu, préféraient étudier plutôt le droit et, en peu de temps devenaient fonctionnaires, notaires, avocats. Il se formait, en conséquence, le noyau d'une classe intellectuelle, imbue entièrement d'aspirations nationalistes, hostiles à tout ce qui était polonais.

Mais l'effet principal de telles agitations fut la conquête ruthène des masses populaires. Le moyen

le plus efficace de vaincre le candidat polonais — pour la plupart propriétaire foncier — ce fut d'exciter l'instinct, toujours latent, de la haine sociale. La devise, sous laquelle on luttait en faveur des candidats gouvernementaux et ruthènes, c'étaient les fameux mots *lisy y passowyska* (forêts et pâturages), objectif permanent des convoitises du paysan. Il le fut d'autant plus en Galicie à cette époque, où les droits seigneuriaux venaient d'être abolis et où on n'avait pa encore réglé définitivement l'affaire compliquée d fixer les parcelles de bois et de pâturages à assigne aux communes rurales (les servitudes). Il faut vraiment admirer la probité et le bon sens du paysan ruthène, qui ne se laissa pas entraîner, à force d'agitations acharnées, appuyées souvent par les fonction naires publics, à prendre une attitude dangereus menaçant la propriété, le foyer de son ancien sei gneur. Souvent telles agitations échouèrent, sur l'arè ne électorale, et le candidat polonais prenait le des sus dans des districts purement ruthènes. Mais ce qu en résulta pendant la première dizaine d'années c l'ère constitutionnelle, c'est que le paysan ruthèn embrassa la cause nationale. Auparavant les fils c paysans, qui avaient la chance d'étudier et d'entr dans les classes sociales supérieures, étaient précis ment les *gente Rutheni natione Poloni;* à partir c ce temps, cette espèce disparut presque entièremen les recrues de l'intelligence ne sont de nos jours qu des nationalistes ruthènes, et pour la plupart de co leur criante chauviniste.

Cette couleur-là est plutôt neuve — on la trouve rarement dans la première phase du mouvement ruthène. La cause principale en est que les Ruthènes de Galicie — ceux dont la conscience nationale s'était éveillée — ne savaient longtemps eux-mêmes ce qu'ils étaient. Cela paraît bien bizarre ou exagéré, et c'est pourtant la pure vérité. D'après les vues du comte Stadion, ils devaient former une „nationalité" à part, enfermée strictement dans les confins de la Galicie et ignorant, autant que possible, qu'au delà du Zbrucz vivait un beaucoup plus grand nombre de leurs connationaux qui auraient pu s'associer aux mêmes aspirations, si celles suggérées aux Ruthènes de Galicie étaient légitimes. On évitait donc toute allusion à ce fait-là, comme illoyale, puisque cela aurait pu gêner les excellentes relations de l'Autriche avec l'État avoisinant. On savait bien que cet État même — la Russie — s'obstinait à nier l'existence d'une nation ruthène, „petit-russienne", et prétendait que tel nombre de ses sujets parlant le ruthène, n'étaient que des Russes tout court. Or, si une seule et même vérité devait subsister à la rive droite et à la rive gauche du Zbrucz, de ce point de vue, les Ruthènes galiciens auraient été aussi des Russes, bien que sujets fidèles de l'Empereur d'Autriche, ce qui aurait pu même faciliter énormément leur développement en qualité de bacille antipolonais. Dans cette même suite d'idées, au lieu d'improviser un mouvement intellectuel quelconque au

cachet séparatiste, une langue littéraire à part etc etc. — et tout ceci n'avançait que très lentement — ils n'auraient eu qu'à s'associer à la grande patrie rus se: patrie culturelle, bien entendu, pas du tout dan le sens politique. Pour appuyer une pareille thèse on pouvait facilement recourir aux analogies de Suisses français et des Belges français, ainsi, que de barons de Courlande et de Livonie, qui étaient à l fois Allemands et excellents sujets russes. De telle idées ou plutôt de telles, velléités — bien qu'elles n se manifestassent que rarement et d'une manièr très timide — n'étaient même pas à méconnaître dar l'attitude de plusieurs protagonistes du mouvemer national en Galicie, et c'étaient précisément les plı intelligents parmi eux, qui inclinaitent vers un t point de vue. Rien de plus naturel: ceux-là avaier des besoins intellectuels à satisfaire — tout ce qı était polonais, leur faisait horreur et devait le leı faire sur la voie qui leur était tracée — cependant c ne voyait que trop que c'eût été une mer à boire qı de faire naître un monde intellectuel à part, ruthèr Heureusement de tels individus dévorés par la sc de l'intellectuel, n'étaient pas trop nombreux da ce milieu, et d'autres qui ne leur cédaient pas en i telligence, se trouvaient trop absorbés par la pure p litique, pour penser beaucoup à ces choses-là. C'e pourquoi de telles aspirations russophiles, à ce époque-là plus ou moins inoffensives et plutôt pl toniques, se limitèrent longtemps à un cercle bien re

treint de Ruthènes — pour ainsi dire — „initiés“, „éclairés“[1]).

Quant aux autorités autrichiennes de l'époque antérieure à l'an 1867, on ne peut pas leur épargner le reproche d'avoir traité la question ruthène à la légère, avec du dilettantisme et même avec une myopie politique impardonnable au point de vue des intérêts de la monarchie de Habsbourg. Cependant il faut avouer que l'insouciance du gouvernement n'allait pas jusqu'à méconnaître entièrement le danger de l'embryon russophile dans le mouvement ruthène; si excellents que fussent en général les rapports entre les deux Empires, on se rendait compte que cela n'aurait pas été commode de laisser tourner le bacille antipolonais en bacille russe, et, par conséquent, antidynastique. Pour le préserver d'une pareille transformation, on croyait disposer entre autres d'un moyen efficace en n'admettant longtemps dans les imprimés ruthènes que des types du caractère „vieux-slave“, usités dans les livres liturgiques et déclarés comme „ruthènes“ specifiques (*kirylitsa*); les types russes, arrondis et beaucoup plus commodes à lire, (*gragedanka*) furent longtemps en mauvaise odeur. Du reste, on se contentait de la réputation dont les Ruthènes jouissaient à Vienne, de „Tyroliens de l'Est“, et on croyait à leur fidélité inébranlable envers la

---

[1]) Pour les détails, on voudra bien consulter les renseignements contenus dans l'Appendice VII (notes aux pages 84—87).

dynastie et l'Etat. En général c'était tout-à-fait juste. A chaque jour suffit son mal, et en Autriche, à la veille de l'année 1866, il y avait trop de maux de différentes couleurs, pour qu'on se préoccupât d'un tout petit point noir à l'horizon, dont un pessimiste aurait pu prévoir l'agrandissement en nuage sérieux.

3. La propagande russe.

Cependant il y a aussi des nuages inoffensifs—qui ne font que couvrir le firmament, sans apporter l'orage. Tel fut longtemps celui de la propagande russe en Galicie — ou du moins, tel paraissait-il alors. C'est un fait indéniable que de grosses sommes affluaient de Russie dans la partie orientale de cette province pour soulager le sort, peu enviable en effet, du petit nombre de rédacteurs ruthènes, dont les journaux n'avaient pas d'abonnés — des agitateurs de métier, qui occupaient une place quelconque en apparence, mais se vouaient entièrement à la propagande nationale — enfin des légions de pauvres curés uniates mariés, dont les nombreuses familles se trouvaient de plus en plus aux abois, parce que la vie devenait de plus en plus chère, que les frais pour l'éducation de la jeunesse croissaient de manière à faire désespérer tout père de famille. Les conquêtes du rouble séducteur furent d'autant plus faciles, que ses exigeances se présentaient en effet minimes, au début du moins de cette propagande clandestine. On ne demandait en général rien qui aurait pu compromettre même la conscience d'un loyal citoyen autrichien. Si — en échange de subsides, accordés à de pauvres

patriotes ruthènes — l'on s'attendait à pouvoir éveiller un certain intérêt pour la grandeur de l'Empire des Tsars: tout loyal Galicien pouvait s'y rendre sans scrupule, puisque entre Vienne et Pétersbourg les relations amicales ne laissaient rien à désirer. „Le Polonais, voilà l'ennemi“ — ennemi d'un Empereur autant que de l'autre — et tout Ruthène savait parfaitement qu'il devait servir son souverain en luttant contre le „danger polonais“. Le „puissant rouble n'exigait point qu'on cessât d'être „Ruthène“ d'après la recette du comte Stadion — pas du tout. Ce n'étaient que de rares exceptions où quelques „porteurs de roubles“ se hasardaient à suggérer l'avantage d'apprendre le russe pour pouvoir participer aux jouissances de la littérature de cette grande nation dont l'énorme domaine s'étend au delà du Zbrucz jusqu'à la Kamtchatka. On réservait de telles suggestions à des intellectuels, des „initiés“, qui quittaient même pour la plupart le terrain galicien, peu propice à leurs idées, pour passer en Russie; là-bas — Russes déclarés — ils cherchaient à faire leur carrière. Mais de la part des simples curés uniates, on ne s'attendait alors point, qu'ils apprissent la langue de Pouchekine, pour ne lire que des livres russes, pourvu qu'ils ne touchassent plus à un imprimé quelconque polonais — car ils étaient habitués dans leur jeunesse à lire en polonais et, l'habitude prise, ils ne cessaient pas de le faire parfois malgré leur conversion au „ruthénisme“.

Ce n'est point exact, de prétendre, comme certains meneurs „ukrainiens“ d'aujourd'hui le font, que la

première phase du mouvement ruthène en Galicie (depuis 1848 jusqu'àenviron 1868) ait eu une couleur russophile. „Roublophile“ — elle l'était, et assurément pas du tout russophobe. Mais, sa roublophilie ne l'empêchait point de conserver longtemps son ancienne couleur jaune-noire et elle rendait d'inappréciables services au mouvement ruthène. Quoique celui-ci ait pris ensuite, dans la dernière vingtaine d'années, un caractère plutôt russophobe, c'est néanmoins un fait indéniable que les „Ukrainiens“ les plus prononcés d'aujourd'hui ne sauraient contester, car l'action du rouble contribua énormément à ce que l'élément ruthène de Galicie, après avoir manqué longtemps d'orientation précise, se consolidât en un camp politique parfaitement discipliné et imbu de fond en comble de sentiments hostiles au polonisme.

Tel était l'état des choses au moment où les sphères viennoises, après la grande débâcle, subie par l'Autriche en 1866, changèrent entièrement leur attitude envers les différentes nations qui composent la population de la monarchie. Les deux effets saillants d'un tel revirement, furent: 1° l'accord austro-hongrois constituant la Hongrie en Etat à part, uni à l'Autriche; 2° l'autonomie de la Galicie, assez large dès l'année 1867 et élargie au courant des années suivantes, jusqu'à la chute complète du système germanisateur qui pesait sur cette province depuis le premier partage de la Pologne (1772).

Dès que l'Autriche cessa d'être hostile au polonisme et à la cause polonaise, le bacille anti-polonais,

dont la culture forcée s'accomplissait en Galicie depuis une vingtaine d'années, perdit tout d'un coup, comme tel, sa raison d'être. Cependant le ruthénisme galicien avait gagné tant de terrain depuis 1848, qu'il pouvait se passer des faveurs du gouvernement, auxquelles il devait ses conquêtes. Les populations rurales ruthènes se trouvaient réunies autour de l'étendard national, et quant aux chefs de cette armée bien disciplinée, ils avaient pris tant de goût à la lutte contre le polonisme, qu'ils étaient disposés à la continuer, même contre les vues du gouvernement qu'ils avaient servi si longtemps. Ce serait injuste de prétendre que la „roublophilie" était leur unique ressort. A côté de nombreux individus qui furent entrainés par ce moyen, il y avait dejà une légion de prêtres uniates, de fonctionnaires, d'avocats etc., qui avaient embrassée la cause par conviction et la servaient avec beaucoup d'ardeur. C'était la nouvelle génération qui avait paru sur l'arène de la lutte nationale après 1848, disciplinée au courant de cette lutte et pénétrée du sentiment qui en faisait le ressort principal, une haine intransigeante envers tout ce qui était polonais.

On doit dire même que la cause ruthène — dans la phase de développement où elle se trouvait déjà vers 1867 — gagnait beaucoup à se voir émancipée de la longue tutelle gouvernementale. Rappelons ce que nous venons de relever tout-à-fait sérieusement, que les Ruthènes nationalistes de la première génération, ne savaient trop eux-mêmes ce qu'ils devaient être au point de vue national. Leur dépendance des auto-

rités autrichiennes, ne leur permettait pas d'élargir franchement leur horizon au delà des frontières de la Galicie. Une fois émancipés, ils n'étaient plus empêchés de diriger leurs visées dans une direction où dans l'autre, vers Pétersbourg ou vers l'Ukraine, où le mouvement ruthène ou „petit-russien", bien que toujours entravé par le gouvernement russe, ne cessait pas de donner des signes de vie.

C'est ainsi que l'évolution du problème ruthène franchit sa première étape.

V.

AUTOUR DU „PIÉMONT“.

1. L'Autriche-Hongrie.

On appelle la Galicie orientale: le Piémont ruthène — ou plutôt, dans le langage de ceux qui se plaisent à lancer cette phrase: „le Piémont de la future Ukraine“[1]). C'est plus qu'une phrase — c'est une conception. L'avenir va décider jusqu'à quel point on pourrait envisager une telle conception comme légitime. En tout cas, elle est neuve. A l'époque où le Piémont alpestre venait d'accomplir l'unité de l'Italie, on serait allé en vain à la recherche d'éléments, même les plus nébuleux, dont un Piémont ruthène aurait pu se développer ensuite. La monarchie à laquelle la Galicie appartient, n'y prêtait point, il y a un demi siècle, un sol propice.

En 1867 l'Autriche soi-disant allemande, celle de Metternich, de Bach, de Schmerling, fut tout d'un coup transformée en l'Autriche-Hongrie de nos jours.

Ce qui fit et ne cesse pas de faire le côté faible de l'accord austro-hongrois de 1867, c'est qu'on y sacrifia, en effet, les nations faisant partie de l'ancien roy-

---

[1]) Comp. ci-dessus chap. III. p. 67.

aume de Hongrie, à l'hégémonie écrasante de l'élément magyar. La seule nation croate eut à se féliciter d'avoir acquis dans cet accord des garanties d'autonomie et d'un libre développement national, en vigueur de l'ancienne législation respectée par les hommes d'Etat magyars, qui unissait au royaume de Hongrie, le royaume de Croatie et de Slavonie, jadis un Etat à part. Les Roumains hongrois, les Slovaques, les Ruthènes habitant la pente méridionale des Carpathes, les Serbes, les Allemands de Hongrie — toutes ces populations hétérogènes se trouvèrent à la merci de l'élément magyar qui pris à part, ne formait tout-de-même en 1867 que le tiers de la population entière de l'Etat hongrois réssuscité.

Dans l'ancien royaume de Hongrie — tel qu'il était avant l'insurrection hongroise de 1848—1849 — le problème national n'existait point ou bien il ne s'imposait que très faiblement et d'une manière pour ainsi dire, latente. Il y avait des luttes politiques, et la diète hongroise de Pressbourg en était la principale arène, mais il s'y agissait plutôt de la conservation et du développement des anciennes institutions autonomes du pays (*self-governement*) que de revendications d'une couleur nationale. Les Magyars eux-mêmes — l'élément qui avait fondé l'Etat hongrois et qui y fut toujours prépondérant — étaient à cette époque bien éloignés de toute aspiration nationaliste; il suffit de dire que dans les familles magyares (en dehors du bas peuple) on se servait plutôt de la langue allemande, et quant à la langue officielle, celle de la

diète, des assemblées régionales etc., c'était, à l'ancienne, le latin, de même que pour l'instruction publique. La littérature magyare ne se trouvait qu'à ses débuts et les patriotes les plus ardents n'en faisaient pas grand cas. Car les Hongrois ne manquaient point de patriotisme, ils étaient prêts à sacrifier tout à la cause de leur patrie, mais ce patriotisme était entièrement dépourvu du caractère national ethnique, et ne consistait qu'en attachement fervent au pays et à ses anciennes institutions. C'est pourquoi la noblesse hongroise d'origine roumaine, slovaque, serbe, rivalisait en patriotisme avec des concitoyens magyars, auxquels elle s'amalgama ensuite, dans l'évolution ultérieure du problème national; quant aux masses populaires (roumaines, slovaques, ruthènes, serbes), elles ne comptaient point — on le sait bien — à cette époque. Ce ne fut qu'en Croatie que le sentiment national, nourri par de lumineuses traditions historiques, se manifesta d'une manière prononcée en 1848 (et même avant cette date) — opposé au magyar, bien qu'il ne touchât pas à l'union politique traditionnelle du royaume de Croatie et de Slavonie avec celui de Hongrie. Le sentiment nationaliste magyar ne commença à se manifester qu'à la veille de la révolution de 1848, pour prendre ensuite son énorme essor sous le régime oppressif qui suivit l'écrasement de l'insurrection hongroise (1849—1860). Au courant d'une vingtaine d'années, cependant, on vit s'éveiller aussi les nationalités de la Hongrie non magyares, ce qu'il faut attribuer, d'un côté aux tendances génerales de

cette époque, de l'autre au principe appliqué en ce temps par les sphères viennoises: *divide et impera.* Rendons nous compte enfin de ce qui s'était passé à la même époque dans le voisinage de la Hongrie et qui devait nécessairement influencer le milieu hétérogène de ce pays: que présente p. e. avant 1848 l'élément roumain (14% de la population de la Hongrie) — et quelle vigueur acquit-il, quel horizon s'est ouvert devant lui, depuis qu'il voit au-delà des frontières hongroises un Etat indépendant roumain, la principauté d'abord, puis le royaume de Roumanie? Il faut le contaster: les éléments hétérogènes non-magyars de la Hongrie, faisaient en effet, à la veille de l'accord de 1867, plus ou moins l'impression de quantités négligeables. Il n'y eut à ce temps qu'un seul élément qui comptait à côté du magyar: c'étaient les Allemands qui formaient en Hongrie depuis des siècles, plusieurs îles ethnographiques compactes, dispersés en outre dans beaucoup de villes hongroises. Ce fut donc plus que tout autre chose, l'appréhension du „danger allemand", qui traça en 1867 les voies d'une magyarisation outrée appliquée avec tant de tenacité.

L'Autriche, depuis 1867 constituée elle-même en Etat à part, uni au royaume de Hongrie, entra nécessairement dans la voie de transformation, où se présentèrent de difficiles problèmes politiques et nationaux que jusqu'à nos jours l'on n'est parvenu à résoudre qu'à moitié. Historiquement, en effet, elle ne fut et elle n'est actuellement qu'un conglomérat de

plusieurs „territoires historiques“, unis par un lien dynastique[1]), et parmi ces territoires, „les pays de la couronne de St. Venceslas“ (la Bohême et la Moravie) eurent assurément, au point de vue théorétique, le droit de réclamer la même position qu'avait acquis l'ensemble des „pays de la couronne de St. Etienne“ (la Hongrie) dans l'accord austro-hongrois. Nous nous écarterions trop de notre sujet, en cherchant à tracer même les contours essentiels des luttes politiques qui s'engagèrent en Autriche depuis 1867, où les deux courants, fédéraliste et centraliste, continuèrent à se manifester d'une manière plus ou moins prononcée, sans que l'un ou l'autre pût prendre définitivement le dessus. L'état actuel, ou plutôt celui qui a duré pendant 35 ans écoulés, pourrait être qualifié de compromis, puisque aucun des deux courants opposés n'a jamais disposé de suffisantes ressources pour établir solidement un régime réalisant ses principes. Pour se rendre compte, de quelle manière cet état de choses influençait le développement du mouvement

---

[1]) Officiellement, l'Autriche ne signifie en effet depuis 1867 rien d'autre que deux provinces: la Basse Autriche (chef-lieu Vienne) et la Haute Autriche (chef-lieu Linz). Dans le langage diplomatique, on se sert de la dénomination „Autriche-Hongrie“ pour désigner l'ensemble des deux Etats unis. Dans l'intérieur, on n'appelle point dans les actes officiels la partie occidentale de cet „ensemble“: l'Autriche, mais: „Royaumes et territoires représentés au *Reichsrat*“ (parlement de Vienne). Cependant comme c'est trop long, on préfère habituellement — en dehors de la langue officielle — dire tout court l'„Autriche“.

ruthène, il faut se rappeler avant tout, quel fut, pendant toute cette époque, le groupement des partis politiques en Autriche. Les Allemands, jadis maîtres exclusifs de l'Etat „multinational", présentaient même après 1867 l'élément le plus puissant quant à leur ascendant et à leur nombre, s'élevant à environ 30—40% sur le total de la population. Dans leur milieu, le courant centraliste fut représenté par le parti allemand-libéral, tandis que le groupe allemand-catholique inclinait plutôt vers l'alliance avec les autres nationalités et leur programme fédératif ou au moins autonomiste. C'est pourquoi même les Tchèques, dans leur grande majorité pénétrés de libéralisme prononcé, se trouvaient toujours dans le même camp politique que les Allemands conservateurs et catholiques, disposés à appuyer leurs revendications nationales et les „droits historiques" du royaume de Bohême[1]). Les seuls Ruthènes, au contraire, se lièrent

---

[1]) Ce fut ainsi absolument jusqu'à la réforme électorale de 1907 qui introduisit dans les élections au parlement le suffrage universel, et en raison de laquelle le parti „chrétien-social" (*christlichsozial*) gagna sa grande importance d'aujourd'hui, tandis que l'ancien parti catholique conservateur (guidé autrefois par Hohenwart, Falkenhayn, Ebenhoch) disparut presque entièrement. Auparavant le groupe catholique conservateur (dont les faibles débris furent absorbés par le parti „chrétien-social") avait formé, en alliance ferme avec les Polonais, les Tchèques et les Slovènes, un parti politique compacte, poursuivant les tendances fédéralistes et opposé sur toute la ligne aux centralistes libéraux allemands qui n'étaient secondés que par les Italiens du Trentino et de Trieste. L'attitude du parti „chrétien-social", plutôt

toujours avec les Allemands libéraux et centralistes, en raison de leur hostilité envers les Polonais qui jouaient un rôle prépondérant dans le camp catholique-fédéraliste. La question des principes — libéral ou catholique — leur fut plus ou moins indifférente, et quant au „danger allemand", ils ne s'en préoccupaient point, puisque le spectre de ce danger cessa tout-à-fait d'inquiéter leur pays depuis 1867.

En effet, la Galicie fut en 1867 et depuis, la seule province autrichienne où l'on n'eut pas besoin de compter avec le „danger allemand", à partir du moment où les employés allemands quittèrent le pays; ceux qui y restèrent, à demi polonisées, exerçaient leurs fonctions, en se servant de la langue polonaise qui devint depuis ce temps la langue officielle de la

---

hostile au fédéralisme, et sa couleur allemande nationaliste, doivent leur origine surtout à la personnalité du fondateur de ce parti, Charles Lueger, et les caractères des „chrétiens-sociaux" s'affirment sous le régime du suffrage universel, particulièrement en conséquence des agitations nationalistes. Les députés de ce parti sont trop préoccupés de conserver leurs mandats, pour se rendre suspects de leur „peu de patriotisme allemand", au profit de candidats libéraux et socialistes. En parlant de toute l'époque depuis 1867, nous avons fixé le % de la population allemande en Autriche approximativement à 30—40, puisqu'il diminue de plus en plus et n'est aujourd'hui probablement que d'environ 30%. L'avant-dernier récensement de 1900 avait évalué le nombre des Allemands autrichiens encore au 38.5%, tandis que selon le dernier récensement il est tombé à 34.8%. Les données de récensements antérieurs à 1900 nous manquent.

province. Cependant, dans la partie orientale du pays, les autorités du gouvernement sont tenues de répondre en ruthène aux requêtes rédigées dans cette langue. Quant aux écoles primaires, le choix de la langue, dans laquelle on y enseigne, dépend de la commune; dans les gymnases et les lycées, on a introduit partout le polonais, à l'exception d'un seul gymnase à Léopol, où l'on avait enseigné en ruthène avant 1867; depuis cette date, la Diète de Galicie décide à l'érection de chaque école de ce type, si elle sera polonaise ou ruthène. Des deux universités du pays, celle de Cracovie, fondée en 1364, avait conservé son caractère polonais durant cinq siècles, et ce ne fut que pendant quelques années que la langue polonaise y dut céder à l'allemande[1]). A l'université de Léopol, fondée par le gouvernement autrichien et destinée à former un avant-poste du système germanisateur[2]) on introduisit depuis 1871 l'enseignement en polonais; la langue ruthène y fut cependant admise pour quelques chaires de la faculté de droit, et on en érigeait d'autres au fur et et à mesure qu'il se presentait des Ruthènes auxquels on pouvait les confier. Ce système qu'on appelle „utraquiste", d'enseignement en deux

---

[1]) Ce fut immédiatement aprés le troisième partage de Pologne 1796—1809, et puis après l'annexion de la libre ville de Cracovie 1850—1860.

[2])L'université autrichienne de Léopol, fondée après l'annexion de la Galicie par Joseph II et abolie en 1805, puis renouvelée en 1817 par François I, ne fut qu'une restauration d'un établissement universitaire polonais, érigé en 1661 par Jean-Casimir, roi de Pologne.

langues, appliqué en partie à l'université de Léopol, est obligatoire dans tous les établissements de la Galicie orientale, destinés à élever des maitres d'écoles primaires, pour que ceux-là connaissant à fond les deux langues du pays, soient en mesure d'enseigner dans les écoles polonaises aussi bien que ruthènes.

2. Le double „Piemont".

Les Ruthènes se plaisent à envisager cet état de choses comme système oppressif qu'ils ont à subir de la part des Polonais. Le lecteur qui a pris connaissance du sujet traité dans deux chapitres précédents, sera à même de juger, si cela aurait été simplement possible en 1867 — le système germanisateur d'autrefois aboli — d'accorder davantage à l'élément ruthène qui se trouvait alors au début de son réveil national. Depuis cette date, certainement, au courant d'à peu près un demi-siècle, cet élément s'est développé d'une manière qui lui permet de réclamer sans inconvénients, plus de chaires ruthènes à l'université de Léopol — sinon une université à part — plus d'écoles de type moyen, et, en proportion, d'autres concessions répondant au degré actuel de l'évolution du problème ruthène. Voudrait-on examiner, si de telles réclamations ont été satisfaites en effet, autant qu'elles le méritaient et le méritent de nos jours, on devrait soumettre au lecteur une si énorme foule de détails et de données statistiques que cela dépasserait absolument les limites tracées par le sujet même et le but essentiel de notre exposé. Il ne s'agit pourtant pas d'un plaidoyer pour faire prononcer la

sentence, laquelle des deux nations a raison dans leur malheureusse querelle. Constatons seulement que p. e. ,en fait d'instruction publique, les soi-disant „opprimés“ se trouvent dans une situation relativement plus favorable que les nommés „oppresseurs“, puisque les gymnases ruthènes qui ont été érigés depuis 1867, sont en général moins surchargés par rapport au nombre d'écoliers[1]); ils suffisent donc relativement bien plus aux besoins réels de l'élément ruthène que les écoles polonaises à ceux de leur nation. Augmenter le nombre de ceux-là au delà de tels besoins réels — seulement pour satisfaire les Ruthènes — ce ne serait que favoriser la production artificielle d'un prolétariat d'intelligence, qui n'est nullepart désirable et qui, dans un pays peu industriel, présenterait un vrai danger social.

Il serait probablement superflu d'expliquer, pourquoi et comment on put trouver tout à coup en 1867 un nombre suffisant de Polonais capables d'occuper tant de charges vacantes de fonctionnaires, de professeurs etc., jusqu'alors occupées par des Allemands, tandis que cela aurait été absolument impossible à l'égard des Ruthènes, si l'on avait voulu même leur délivrer entièrement la partie orientale de la Galicie. On sait pourtant que la nation polonai-

[1]) Il n'y a que deux gymnases ruthènes, ceux de Léopol et de Przemyśl, où le nombre d'écoliers avait augmenté, en effet, énormément, et c'est pourquoi immédiatement avant la guerre on fut en train d'ériger dans une et dans l'autre de ces deux villes, de nouveaux établissements ruthènes de ce type.

se — bien que démémbrée depuis 1795 et opprimée cruellement tantôt dans une partie tantôt dans l'autre de son vaste territoire — n'avait jamais subi le sort désastreux des Tchèques, celui d'un anéantissement total de sa vie nationale. La littérature polonaise avait pris son énorme essor justement au XIX siècle, et malgré qu'il y eut des dizaines d'années, où le système oppressif des trois puissances copartageantes entravait son développement, ce fut à l'étranger, sur le sol hospitalier de la France qu'à l'époque de ses grands écrivains, elle atteignit son apogée. Des légions d'émigrés polonais gagnaient leur pain à l'étranger, et beaucoup d'entre eux y étaient même parvenus à de hautes charges; on n'avait donc qu'à leur ouvrir les frontières de la Galicie pour combler facilement les lacunes produites par *l'exodus* des Allemands[1]).

Voilà la grande différence de position où se trouvent les deux nations — et c'est ce que les Ruthènes

---

[1]) Rappelons que le „Royaume de Pologne", établi en 1815 au Congrès de Vienne, avait formé pendant un demi-siècle un État autonome, uni seulement à l'empire de Russie; même après l'abolition de la constitution polonaise et de l'armée nationale en 1831, l'administration polonaise de ce pays resta intacte, et ce ne fut que précisément entre 1864 et 1870 qu'on y introduisit le russe comme langue officielle, en éliminant les Polonais des charges publiques. Donc, en 1867, on n'avait point besoin, en Galicie, d'improviser à la hâte une terminologie polonaise en fait de jurisprudenee. d'administration, de technologie: tout cela vivait et fleurissait au delà de la Vistule.

ne peuvent pas comprendre ou s'obstinent à ne pas admettre. S'ils réclament comme condition préliminaire de tout rapprochement, l'égalité absolue à accorder aux deux langues du pays, c'est vouloir créer une prétendue justice qui consisterait à mettre sur le pied d'égalité, des choses essentiellement inégales — inégales, tant qu'il s'agit, en effet, du ruthène et pas du russe sincère ou voilé.

Mais il y a dans cette malheureuse querelle une question de principe, à laquelle nous voulons toucher franchement pour préciser le point de vue polonais. La Galicie — répétons-le — est une province en partie tout-à-fait polonaise, en partie territoire mixte où la force numérique des deux éléments se présente en nuances bien différentes[1]). Or, le point de mire de la politique ruthène, c'est de partager la Galicie en deux provinces. L'élément ruthène acquerrait en conséquence la majorité dans la province à part, que l'on formerait des districts mixtes; cela ne serait néanmoins pas une majorité écrasante, puisque le nombre de Polonais qui habitent l'ensemble de ces districts, est d'environ 2,780.000 à côté d'environ 3,200.000 Ruthènes. Toutefois cela arrangerait bien ces derniers, d'avoir la prépondérance dans la diète d'une pareille province ou du moins d'y avoir une représentation tellement nombreuse, qu'elle les mettrait en mesure de réaliser toutes leurs réclamations, sans devoir se rendre aux compromis, comme ils sont

---

[1]) V. les détails ci-dessous, II partie, App. II, § 2.

obligés de le faire actuellement. La majorité absolue dans la diète ou bien cette autre alternative, cela dépendrait — bien ententu — du système électoral qu'il ne leur serait pas trop difficile de refaçonner à leur gré, s'ils réussissaient à gagner à leur programme un groupe quelconque de députés polonais. Comme la couleur radicale prête un cachet tout particulier à l'élément ruthène, la conquête ruthène de la diète, en alliance avec une fraction polonaise de la même couleur, présenterait un danger sérieux pour tous les intérêts du pays, même en dehors de la question nationale. Un tel danger n'est point à redouter dans la diète du „royaume de Galicie“ actuel, où les Polonais disposent d'une majorité assurée: mais ce serait tout autre chose dans une province à part, comme les Ruthènes voudraient l'établir. Se rendre à leurs désirs, ce serait simplement délivrer à leur merci, plus que deux tiers de la Galicie actuelle, en sacrifiant à un élément si peu développé encore de nos jours, tout ce que le travail culturel de la nation polonaise y a créé à travers cinq siècles.

Cependant, ce n'est pas le seul point de vue, qui détermine l'attitude des Polonais dans cette question épineuse. La Galicie, détachée de la Pologne au premier partage en 1772, ne cesse pas, bien que 4—5 générations se soient dès lors suivies, de former aux yeux des Polonais une partie de cette Pologne une et indivisible qui, déméмbrée et assujettie aux trois puissances copartageantes, survit néanmoins à la perte de son indépendance politique. Telle qu'elle a pas-

sé, il y a presque 150 ans, sous la domination des Habsbourg, la Galicie, formée d'un „palatinat" presque entier de l'ancienne Pologne ainsi que de parcelles de plusieurs „palatinats" avoisinants: est tout-de même un territoire „historique", comme on reconnaît un „fait historique" accompli dans l'annexion autrichienne de ce pays. L'opinion polonaise envisage donc cette province, pour ainsi dire, comme un dépôt, dont un parcellement quelconque serait inadmissible: son ensemble doit rester un *noli me tangere*. Des dizaines et des dizaines d'années se sont écoulées pendant lesquelles un tel point de vue pouvait paraitre doctrinaire ou imbu d'un sentimentalisme incompatible avec la „réalité" politique. Aujourd'hui, durant le terrible cataclysme que nous traversons, on serait plutôt disposé à reconnaître que les générations précédentes de Polonais galiciens, avaient grandement raison de s'obstiner qu'on respectât ce *noli tangere*[1]).

Il y a des devoirs sacrés envers le passé et l'avenir, envers la longue suite de générations, dont nous te-

---

[1]) A l'époque où l'on envisageait en Autriche le funeste principe *Divide et impera* comme un ressort de la sagesse politique, le danger de la division de la Galicie en deux provinces apparut plusieurs fois à l'ordre du jour. L'Empereur Ferdinand I avait même signé le 19 juin 1848 un décret en cette matière; cependant ce décret fut annulé en peu de jours, avant d'être promulgué. Pour les détails concernant les différentes péripéties de ce grave problème, nous renvoyons le lecteur à la Deuxième Partie, App. VII (V/2).

nons l'héritage, ainsi qu'envers celles qui vont nous succéder. Au nom de tels devoirs sacrés, les Polonais se voient obligés de considérer la Galicie comme un „territoire historique“ où ils ont à remplir la charge du maître de la maison. A la rive gauche du San, c'est l'héritage d'un millénaire; à la rive droite celui de cinq siècles, qu'ils ont là à défendre et à cultiver, pour le développement de la culture universelle, ainsi que pour le profit de l'Eglise dont ils sont fils fidèles. Fidèles de même à la mémoire de leurs ancêtres qui à travers cinq siècles ont versé leur sang en défense de l'Eglise et de la culture nationale, épanouie sous les ailes de l'Eglise, ils croiraient commettre un crime impardonnable, s'ils se trouvaient disposés à abandonner ce rempart qui leur est confié par la Providence. Nul avantage, nul expédient de compensation ne saurait les amener à trahir ce devoir.

Cependant, si sacré que soit ce devoir, l'élément polonais de la Galicie, en maître de la maison, est tenu néanmoins à respecter les droits imprescriptibles de l'autre élément qui l'habite. L'essentiel est donc de trouver le moyen d'accomplir ces deux devoirs et ne pas compromettre l'un, en cherchant à s'acquitter de l'autre. La génération qui vient de disparaître, s'illusionna longtemps — rappelons-le — d'avoir trouvé ce moyen dans l'ancienne et traditionnelle formule: *gente Ruthenus natione Polonus*. C'était en effet difficile de se familiariser avec l'idée que cette devise, qui avait été si longtemps une

„réalité“, venait de passer au monde des beaux rêves. La „nationalité“ ruthène qui ne veut avoir rien de commun avec la nation polonaise, c'est depuis un demi-siècle une „réalité“ indéniable avec laquelle il faut absolument compter. Mais avec la même force s'impose une autre réalité: celle de la „symbiose“ nécesssaire des deux nations qui habitent le même sol. En connaissance de cause, on doit malheureusement avouer, qu'il est infiniment plus facile d'établir cette réalité que de rendre la „symbiose“ harmonieuse, à l'avantage des deux éléments et des devoirs qu'ils ont à remplir.

Signalons ici-même que quelques mois seulement, avant qu'eût éclaté le cataclysme de la guerre actuelle, la diète de Galicie avait voté une réforme électorale, dans laquelle on espérait avoir trouvé la base solide pour un accord prochain entre les Polonais et les Ruthènes. Avant qu'on put procéder aux premières élections d'après cette nouvelle loi, la Galicie devint le théâtre de la guerre. Espérons que les souffrances que cette terrible crise inflige à l'une nation et à l'autre, ainsi que des perspectives qui s'ouvrent d'une manière inattendue devant elles, vont féconder le sol d'où naitra un accord plus sincère et durable que l'on n'aurait pu attendre des meilleures lois votées par une diète et sanctionnées par un souverain.

3. Tentatives d'un accord.

Pendant le presque demi-siècle écoulé, depuis 1867, on avait plusieurs fois repris de sérieuses ten-

tatives pour établir un accord entre les deux nations de la Galicie. D'abord ce fut au début de l'époque où les Polonais avaient pris entre leurs mains le gouvernement du pays, et cette tentative échouée se rattache aux noms de François Smolka et de Julien Lawrowski. L'autre, qui sembla pendant une courte suite d'annnées avoir abouti à un succès tant désiré, fut faite vers 1890 par le comte Casimir Badeni, alors gouverneur de Galicie, puis (1895—1897) président du Conseil autrichien. Entre ces deux moments qui marquent de différentes étapes dans l'évolution du problème ruthène, aussi bien qu'ensuite après la chute du comte Badeni, il ne manqua pas d'autres efforts pour amener la paix nationale dans la province, mais on ne peut pas les ranger à côté des deux actions ci-dessus signalées, pour leurs chances de réussite.

Au début de l'époque qui suivit 1867, les Ruthènes, privés de l'appui forcé du gouvernement autrichien, se trouvaient — plus ou moins désorientés, quant à la couleur que devait prendre l'évolution ultérieure de leur cause nationale[1]). Lawrowski fut plutôt disposé à ne pas s'écarter de la voie, dans laquelle le développement national avait avancé pendant la vingtaine d'années écoulée. Seulement, caractère intègre à qui répugnait aussi bien la „roublophilie“ de ses connationaux que le servilisme d'autrefois envers les sphères viennoises, il croyait

[1]) V. ci-dessus chap. IV p. 83.

à l'avenir de sa nation sans viser encore au-delà des frontières de la province: son sincère patriotisme ruthène avait conservé tout-à-fait la couleur routinière, spécifiquement galicienne[1]). Cependant autour de lui se produisaient de plus en plus des changements, auxquels sa manière de voir ne pouvait s'adapter. D'un côté, beaucoup de ses compatriotes — pour la plupart ceux de la même génération que lui — inclinaient davantage vers le point de vue, d'après lequel les Ruthènes ne seraient qu'une branche de la grande nation russe; d'autre côté, „les jeunes" étaient de plus en plus pénétrés de l'esprit de la renaissance nationale qui avançait, bien que lentement, en Ukraine, parallèlement avec l'évolution du problème ruthène en Galicie.

Ce qui est bien caractéristique, c'est que les premières manifestations de l'attitude entièrement russophile du ruthénisme galicien, datent de l'époque de la guerre de 1866. On croyait la monarchie des Habsbourg aux abois, et le moment paraissait propice à ce que les *éclairès*, les *initiés* pussent jeter ouvertement leur masque jaune-noire, pour lancer un mot d'orde propre à entraîner leurs connationaux dans le mouvement russophile sans phrase. Cela arriva juste une semaine avant la bataille de Sadowa, le 27 juin 1866, dans un article du principal journal ruthène de Léopol, *Slowo:*

---

[1]) Pour les détails concernant l'intéressante personnalité de Julien Ławrowski ainsi que ses nobles tentatives d'un accord, v. Appendice VII (V/2).

„Tous les efforts de la diplomatie et des Polonais, de faire de nous une nation ruthène à part, nation uniate, n'aboutissent à rien. La Russie galicienne, hongroise, moscovite, de même que celle de Tobolsk, constitue une unité géographique, ethnographique et religieuse (rituelle). A notre avis, il est bien temps de franchir enfin le Rubicon et de déclarer ouvertement que nous ne pouvons plus nous écarter du restant de notre monde russe, sur le terrain de la langue, de la littérature, de la religion et de la nationalité. Nous ne sommes plus des Ruthènes de 1848, nous sommes de vrais Russes“.

Deux mois après cette énonciation solennelle un jour seulement avant la conclusion de la paix de Prague, le 22 aout 1866, le même journal ruthène déclara d'une manière en effet brutale:

„Si nous nous sommes appliqués à assurer, en 1848, pour gagner les faveurs du gouvernement, que nous ne soyons pas des Russes mais des Ruthènes, l'histoire va nous pardonner ce mensonge, puisque au cas contraire, aurions-nous dit la vérité, on ne nous aurait pas permis de devenir Russes“.

Bientôt, on s'aperçut de l'extrême imprudence d'une pareille franchise. Malgré le traité de Prague, conclu le 23 août 1866 ou plutôt en conséquence de ce traité, l'Autriche ne cessa pas d'exister; elle aborda au contraire, une nouvelle voie de ses destinées, propre à son dévéloppement en une vraie puissance. Cette „réalité“-là s'imposa avec une telle force que la

presse ruthène se vit obligée d'adoucir le ton russophile trop criant à l'époque de la guerre de 1866, et l'élan par trop précoce de telles aspirations dangereuses pour l'Etat et la dynastie, se termina par le premier *exodus* de plusieurs notables ruthènes, Jacques Holovatskiy[1]) à la tête, qui préférreènt de quitter la Galicie pour s'établir en Russie et y acquérir des places bien lucratives.

Quant à la jeune génération dont l'attitude „ukrainophile" et, en conséquence, plutôt russophobe, s'accentua depuis ce moment de plus en plus, on doit constater que certaines velléités de cette couleur s'étaient fait jour déjà au courant et surtout vers la fin de l'époque précédente, avant les imprudences commises par les notables ruthènes pendant la guerre austro-prussienne. Pour être juste, il faut dire que le milieu où se manifestait l'intérêt toujours plus vif pour l'„ukrainien", c'étaient les meilleurs éléments de cette jeunesse ruthène dont les années d'enfance remontaient aux débuts du mouvement national à la couleur Stadion. Ils en avaient assez de cette couleur; ils étouffaient dans la lourde atmosphère du clergé ruthène où n'entrait pas le moindre souffle d'un idéal quelconque. La soif de l'idéal les entraînait parfois — même à cette époque — à embrasser l'ancien-

---

[1]) On voudra bien consulter l'Appendice VII (III/3) pour les détails concernant cet „éminent pionnier du réveil national ruthène"; c'est l'*epitheton ornans* dont on se sert si souvent en parlant de ce mouvement et du rôle prépondérant que Holovatskiy y avait joué.

ne devise *gente Ruthenus*, en bravant les sentiments de leur entourage hostiles au polonisme. Cependant, ce n'étaient que de rares exceptions. Si peu qu'il y eût alors de contact immédiat entre les Ruthènes de Galicie et les „Petits-Russiens" de l'Ukraine, on était déjà bien éloigné du temps où ce qu'on imprimait en dehors de l'Autriche, ne pénétrait que par miettes en Galicie. Les poésies de Chévtchénko qui venaient d'être publiées en Russie, se trouvèrent facilement entre les mains de cette jeunesse, à laquelle le seul „idéal" d'autrefois — celui de lutter contre le polonisme au service de l'ancien régime autrichien — ne suffisait point et ne pouvait suffire d'autant plus que la situation avait changé entièrement depuis 1867. Quant à cette malheureuse lutte, pour laquelle l'éducation n'avait que trop dressé ces jeunes gens, ils en trouvaient quand même assez d'éléments encourageants dans les traditions cosaques et haïdamaques dont retentissait l'oeuvre de Chévtchénko et de ses imitateurs. Si étrange que cela puisse paraître, on doit constater que la littérature polonaise même servit de puissant agent dans l'éveil de l'intérêt pour l'Ukraine et l'ukrainien, parmi la jeunesse ruthène de cette époque. Plus peut-être que toute autre chose, y contribua la lecture des poèmes et des romans polonais ainsi que de plusieurs remarquables ouvrages historiques[1]). Les vétérans de l'„ukrainisme" galicien ne sauraient contester cette assertion.

---

[1]) Rappelons seulement le remarquable ouvrage de

On peut, en effet, parler d'une espèce d'„ukrainomanie" polonaise qui se manifesta pendant plusieurs dizaines d'années après l'insurrection de 1831. Il n'y avait dans cette disposition d'esprit aucun élément politique, ou bien, s'il y pénétrait parfois, ce n'était que par le moyen de la littérature ukrainophile qui devait son origine à l'école ukrainienne de la poésie polonaise romantique. Non seulement les guerres cosaques du XVII siècle, qui avaient infligé tant de mal à l'ancienne Pologne, mais aussi la terrible jacquerie haïdamaque trouvaient grâce aux yeux des poètes et des romanciers polonais provenant de l'Ukraine, et des romans historiques glorifiant les Cosaques rébelles, étaient des plus populaires en Pologne entre 1850 et 1870. Un poète très apprécié, Sévérin Goszczyński, émigré polonais qui vivait en France, se laissa même entraîner à représenter en héros les chefs cruels du mouvement haïdamaque, ce qui fait le sujet de son oeuvre principale. C'est vrai, il était un des représentants prononcés du parti ultra-démocrate de l'émigration polonaise en France, et même de cette fraction qui attendait la reconstitution de la Pologne, d'un mouvement populaire des masses paysannes, dirigé contre la noblesse. En conséquence,

---

Szajnocha „Dwa lata dziejów naszych 1646 i 1648" (Deux années de notre histoire — la génèse des guerres cosaques) dont le premier volume parut à Léopol en 1865 — rappelons les romans de Michel Czajkowski, très à la mode à ce temps, et glorifiant les Cosaques.

à côté de son attachement personnel à son pays natal (Ukraine), son attitude politique le poussait jusqu'à glorifier ce qui est tellement contraire aux traditions nationales polonaises. Quant aux lecteurs qui avalèrent longtemps, avec un sincère enthousiasme, de tels produits littéraires, leur cercle s'étendait largement au delà des tendances de cette couleur; cependant c'était une époque, où le libéralisme prévalait dans la Pologne intellectuelle, et des velléites imbues plus ou moins d'indifférentisme religieux, servaient pour ainsi dire, de „bon conducteur“ même à des idées plutôt hostiles à l'„ultramontanisme“. C'est pourquoi des exagérations criantes en fait de prétendues injustices, que les Cosaques avaient à subir de la part des Jésuites et du „jésuitisme“ polonais, contribuaient à rendre populaire cette littérature ukrainophile qui servit à répandre pendant quelque temps des sentiments ou même des tendances, approchant de l'„ukrainisme“ politique, bien qu'elles restaissent imbues de pur patriotisme polonais.

Quoi qu'il en soit, il s'ouvrit un nouvel horizon devant la jeunesse ruthène: leur cause nationale, leurs aspirations cessaient de plus en plus d'être renfermées entre les barrières jaunes-noires; devant leurs yeux commença à s'étendre la grande patrie qui, dépassant de loin la rive gauche du Zbrucz, se perdait dans les vastes steppes au delà du Dniepr. On ne se livrait pas encore aux calculs statistiques, pour évaluer le nombre de dizaines de millions,

composant l'énorme ensemble de la nation „ukrainienne"[1]: telle révélation bien que fondée sur des bases assez solides, fut réservée à l'avenir. Les „Ukrainophiles" galiciens ne changeaint encore point de nom — ils continuaient à s'appeler Ruthènes.

Peu à peu, plussieurs représentants de cette jeunesse „ukrainophile" commençaient à jouer un certain rôle dans la vie publique nationale. Chez les „vieux", ils ne trouvaient d'abord ni trop de dispositions favorables à leur idéal ukrainien ni trop d'obstacles à gagner du terrain pour leurs idées. Cependant leur idéologie rencontrait plutôt de la sympathie dans le milieu polonais, pas partout — il est vrai — puisqu'il s'élevait même tout d'abord des voix de Cassandre qui pronostiquaient d'un tel mouvement de pires dangers pour la cause polonaise que ceux qui la menaçaient de la part des „vieux" Ruthènes. Il est vrai que les „Ukrainophiles"[2]) n'étaient en géneral que peu sensibles aux sympathies polonaises. Le côté essentiel de leurs tendances, pro-

---

[1]) En feuilletant les premiers annuaires du *Słowo*, journal ruthène cité ci-dessus, paraissant depuis 1861 et jouissant d'une grande autorité jusqu'à 1882, on y trouve bien souvent, avant la fameuse volte-face de 1866 (et surtont avant 1864) qu'il se considère à cette époque comme répresentant des Ruthènes galiciens, appelé à parler „au nom d'une partie des 15 milions du peuple *petit-russien*".

[2]) Pour cette dénomination, dont nous nous servons aux pages suivantes, nous renvoyons le lecteur à ce qui en est dit ci-dessous, chap. VI, § 1, p. 126—127, par rapport aux observations de M. Hoetzsch.

venant des traditions cosaques de l'Ukraine, fut imbu de tant d'éléments hostiles au polonisme, que leur attitude plus que froide envers certaines avances qu'ils auraient pu trouver facilement du côté polonais, ne fut que trop naturelle.

4. Obstacles.

Mais ce n'était pas le seul élément qui empêchait les Ukrainophiles de se rapprocher des Polonais; il y en avait d'autres et de beaucoup de vigueur.

Nous avons dit que l'ancienne devise *gente Ruthenus natione Polonus*, avait passé depuis longtemps „au monde des beaux-rêves“. C'est plus ou moins exact. Néanmoins il y avait des exceptions; on voyait dans le milieu ruthène des individus qui, au milieu de la lutte nationale de plus en plus exaspérée, étaient tout-de-même sensibles à l'influence de la culture polonaise et des aspirations politiques du camp opposé[1]. A travers cinq siècles, tant

[1]) Qu'il soit permis à l'auteur, de toucher à une réminiscence personnelle remontant à cette époque même, où le courant „ukrainien“ commençait à prendre le dessus dans le camp ruthène. En 1883 la faculté des lettres à l'Université de Cracovie, avait présenté à une chaire vacante d'histoire, un Ruthène qui s'était distingué par ses recherches de mérite, et il fut nommé professeur. C'était Anatole Lewicki né en 1841, mort en 1899. Nous le considérions comme Ruthène prononcé, bien que de couleur plutôt polonophile, et il ne manquait pas même de préoccupations, dans la faculté, qu'on y eut introduit inutilement un „faux-frère“. Ses travaux publiés en polonais ou en allemand, ne l'empêchaient pas de se consi-

d'élément ruthène a été absorbé par la nation polonaise, et en revanche, tant de population rurale s'est ruthénisée[1]). Numériquement, les Ruthènes ont plutôt gagné à cet échange de sang. Mais ils ont parfaitement raison de ne pas faire grand cas du nombre, surtout depuis qu'ils se sont aperçus de son total. Quelques disposés qu'ils soient à appuyer leurs reclamations nationales par des chiffres purs et simples et des données statistiques concernant leur

---

dérer comme Ruthène lui-même, puisqu'il n'y avait pas alors de périodiques ruthènes, où il aurait pu les faire imprimer. Lié intimement avec lui, je me suis hasardé une fois à engager la discussion au sujet de sa nationalité. Je lui ai dit franchement: „Cher ami, restez donc Ruthène — vous en avez tout le droit — de patriotes polonais, nous en avons assez, Dieu merci, mais de Ruthènes qui ne nous soient pas hostiles, il n'y en a malheureusement que peu". Il me répondit: „Arrivé à Cracovie, je ne doutais point que j'y resterais Ruthène, aussi bien que toute ma famille. Mais que voulez-vous: le château royal de Wawel, ses monuments, les réminiscences historiques qui y sont attachées, tout ceci a éxercé une telle influence sur notre coeur qu'il est devenu polonais, bien que nous ayons gardé notre attachement héréditaire pour notre rite, pour sa ravissante liturgie, enfin pour tout ce qui est ruthène"... Il était fils d'un curé uniate, marié à une fille de prêtre ruthène; ses enfants sont tous de braves Polonais — tous leurs parents sortis du même milieu de familles de prêtres uniates, sont des „Ukrainiens" prononcés. C'est un exemple — et bien caractéristique — où il serait légitime d'appliquer la phrase si souvent abusée: tout comprendre, c'est tout pardonner. On pourrait l'appliquer d'un côté et de l'autre.

[1]) V. ci-dessus Chap. II, § 4, p. 44 et ci-dessous II partie, App. II, § 3, App. V, § 3.

population: ils ne sont que trop sensibles à la „qualité" plutôt qu'à la „quantité" de ce qui compose leur élément national. Instinctivement donc, ils évitent, ils redoutent même tout contact avec les Polonais pour que l'ancienne devise *gente Ruthenus natione Polonus* ne séduise pas des individus de leur nationalité et ne diminue pas leurs rangs combattants en première ligne. C'est cela qui détournait les „Ukrainophiles" d'il y a 30 ans — plus peut-être que tout autre motif — d'un rapprochement quelconque avec les Polonais, bien que parmi ceux-ci, il ne manquât point de groupes disposés à leur tendre la main. De nos jours, la lutte nationale, malheureusement de plus en plus accentuée, rend trop difficiles de tels phénomènes de „désertion", néanmoins les mêmes appréhensions ne cessent pas d'empêcher tout contact immédiat entre les deux nations — surtout en fait de relations personnelles — et on peut se figurer, combien un tel état de choses est préjudicable à toute tentative de sérieux et sincère accord.

Enfin la bravoure du Ruthène ne prend pas facilement la forme de courage civil. S'il y avait, parmi les Ukrainophiles d'il y a trente ans, ceux qui auraient aimé braver de telles préventions, on en trouvait bien peu qui avaient la hardiesse de le montrer. Fermes en leur sentiment national et sûrs que le polonisme ne pourrait point les séduire, ils évitaient cependant d'entrer en rélations avec des Polonais, pour ne pas se rendre suspects à leurs

compatriotes Combien de fois a-t-on eu à regretter dans les milieux polonais, ce manque de courage de la part des Ruthènes. En causant amicalement avec eux — tant que cela était possible — on croyait pouvoir se rendre aux espérances d'une parfaite harmonie nationale, tant désirée et apparemment facile à réaliser: tout d'un coup ces „beaux rêves“ devaient s'évanouir, quant le même personnage, dont les opinions se présentaient si modérées dans un entretien amical, était en mesure de paraître sur la tribune parlementaire ou seulement de publier un article quelconque signé dans un journal. Enfin on ne le ressent que trop partout: la tribune parlementaire tyrannise d'une manière affreuse ceux qui y élèvent leur voix; c'est la crainte de perdre leurs mandats, ou plutôt de les voir disputés, menacés, par des candidats d'une couleur moins modérée. Malheureusement cette tyrannie-là va partout croissant, et même il y a trente ans, les „Ukrainophiles“, se trouvant alors aux débuts de leur carrière politique, n'avaient que trop à redouter les rivalités de leurs „vieux“ compatriotes. On les appelait pendant quelque temps „jeunes Ruthènes“ quoiqu'ils aient dépassé l'âge de la jeunesse — tandis que l'on commença de se servir du nom de „vieux Ruthènes“ pour distinguer l'autre groupe de leurs connationaux, inaccessibles à des idées „ukrainophiles“.

Cependant il faut tenir compte de ce que nous venons de mentionner: que les dispositions favora-

bles au mouvement ukrainophile, bien que très répandues à cette époque, dans le camp polonais, n'y étaient point unanimes. Surtout dans la Galicie orientale, sur le territoire mixte, parmi de vieux patriotes connaissant à fond leurs contrées natales, prévalait plutôt l'opinion que l'on ne devait pas se faire d'illusions sur les prétendus sentiments russophobes des Ukrainophiles, qui leur gagnaient tant de sympathie dans le milieu polonais. „Le Ruthène — prétendaient-ils — tant qu'il ne sera pas comme autrefois *gente Ruthenus natione Polonus,* ne prête point de garanties qu'il ne finira pas par être Russe pur et simple, peu importe, qu'il soit en attendant *vieux Ruthène* ou *Ukrainophile.* Voyons les meneurs du mouvement national dans l'Ukraine même: après avoir commencé par l'ukrainisme, à mesure que leurs têtes exaltées gagnaient de l'équilibre, ils devenaient de plus en plus de bons Russes. Toutes les concessions que l'on accorderait à leur mouvement soi-disant national, ne tourneraient en dernière analyse qu'à servir l'Empereur de toutes les Russies“... Voilà le raisonnement de ces pessimistes d'il y a 30 ans, mais dont le retentissement se fait entendre jusqu'à nos jours.

Nous ne l'enrégistrons — bien entendu — qu'à titre de renseignement.

VI.

„SOUS LE MÊME TOIT".

1. Le danger russe.

En considérant, de quels points de vue opposés, les deux nations qui habitent la Galicie, envisagent leurs droits à l'ancienne „Russie-Rouge", on serait porté au plus noir pessimisme au sujet de leur symbiose harmonieuse. Cependant ce profond pessimisme se dissiperait peut-être à l'examen des circonstances, au milieu desquelles, il y a 20—25 ans, Badeni réussit à réaliser un rapprochement sérieux, bien que passager, entre Polonais et „Ukrainophiles".

Ce fut le danger menaçant pour les uns et pour les autres de la part d'un commun ennemi — le „danger russe" — qui les détermina à oublier, un moment, leurs rancunes, pour s'unir contre les menées de la propagande russophile.

Après la soudaine éruption des tendances russophiles pendant la guerre austro-prussienne, elles cessèrent, au courant de deux suivantes dizaines d'années, de se manifester au dehors, d'une manière aussi bruyante comme en 1866. Les meneurs les plus hardis du mouvement russophile disparurent, en émigrant en Russie, et leurs partisans même les

plus dévoués aux idées de Holovatskiy, s'appliquèrent depuis à observer une ligne de conduite plus prudente, sous le vieux masque de couleur plus on moins jaune-noire. Cependant une évolution bien significative s'accomplit en attendant dans le milieu russophile, en élargissant de plus en plus son cercle: la propagande russe continua à miner plus assidûment qu'autrefois les larges couches de la population ruthène, en évitant des imprudences qui pourraient la compromettre. Tandis que, auparavant, le gros des Ruthènes „éveillés" ne se rendait pas un compte suffisant du caractère de sa nationalité, depuis 1866 le cercle des „initiés" à la conscience nationale russe, allait toujours croissant, cédant à la propagande schismatique comme moyen efficace de l'union avec la Mère-Russie. Le côté faible du mouvement russophile, consistait en ce que même parmi les plus „éclairés" d'entre ses partisans, il n'y eut qu'un tout petit nombre — *rari nantes* — qui connaissaient passablement la langue russe, bien qu'on s'appliquât ardemment à accentuer l'unité nationale de la grande patrie commune entre les Carpathes et l'Océan Pacifique. Néanmoins, les „initiés" commencèrent a renoncer à leur ancien ésotérisme, en cherchant à „éclairer" secrètement leurs compatriotes et à les „initier" assidûment à leurs idées.

Il serait inexact et injuste d'attribuer l'affermissement de la propagande russophile uniquement à la funeste „roublomanie". Il y a eu assurément assez de „roublomanes" parmi les Ruthènes galiciens de-

puis 1848; cette épidémie n'a fait certainement qu'augmenter après l'exodus de Holovatskiy et de ses compagnons en 1867, puisqu'ils réussirent à rendre plus vif le contact du milieu russophile en Galicie avec les cercles panslavistes de Pétersbourg et Moscou. Cependant il est aussi certain qu'il ne manqua pas, dès les débuts du mouvement ruthène en Galicie, des Russophiles intègres et convaincus. Si ce ne furent peut-être que de rares exceptions, elles méritent d'autant plus leur part de respect[1]).

Nons renonçons à résoudre la question, lequel de ces deux éléments prévalait dans ce groupe russophile qui dut paraitre en 1882, devant la cour d'assises de Léopol, accusé de haute trahison. Celui dont l'action infatigable prêta le cachet tout particulier à cette „cause célèbre", ce fut le fameux Ivan Naoumovytch, curé uniate mais champion acharné de la propagande schismatique, qui avait réussi à faire passer de l'Union au Schisme orthodoxe, une commune rurale entière (Hnilitchki). Bien que connu depuis longtemps comme propagateur ardent du mouvement schismatique, Naoumovytch jouissait néanmoins de la haute protection du chapître métropolitain grec-uni de Léopol, qui ne le désavoua qu'après l'apostasie effectuée des paysans qu'il avait séduits. Il fut même frappé d'excommunication — trop tard et visiblement à contre-coeur — par l'autorité ecclésiastique, ce qui jeta naturellement un jour vif sur

---

[1]) V. ci-dessous II-me Partie, App. VII (V/5).

l'attitude du haut clérgé ruthène: à la suite le métropolite Joseph Sembratovytch se vit obligé de renoncer à son poste.

Rien du plus significatif que l'idéologie de Naoumovytch, exprimée si lucidement dans son énonciation: „La religion serait une ineptie, si elle ne servait pas un but politique“.

Cette „cause célèbre“ fit une sensation inouïe. On l'appelait le proces d'Olga Hrabar et de ses complices, puisque cette dame servit d'intermédiaire entre son frère Miroslav Dobrianskiy (sujet autrichien mais fonctionnaire russe), son père Adolphe Dobrianskiy (haut fonctionnaire autrichien en rétraite), plusieurs panslavistes marquants en Russie et quelques Russophiles galiciens. Le père de Madame Hrabar était bien connu comme type caractéristique de cette phalange de bureaucrates qui, à partir de l'année 1848, avait embrassé la cause ruthène, pour servir le régime Bach, en opprimant les Polonais et les Hongrois; il s'était distingué surtout en Hongrie après la répression du mouvement insurrectionnel, en favorisant et en excitant les faibles velléités nationales d'alors, slovaques, ruthènes, roumaines. En qualité de fonctionnaire autrichien, apparemment dévoué aux sphères viennoises, il avait obtenu avant 1867 de hautes distinctions et il avançait dans sa carrière bureaucrate, tandis qu'il servait en même temps la propagande panslaviste. Tout fut significatif dans sa personnalité, même son nom de famille polonais — Dobrzański (pron. Dobjagneski) — qu'on

accomoda à la phonétique ruthène le changeant en Dobrianskiy. Dans ce nom et dans sa transformation se mire parfaitement l'histoire de sa famille ainsi que de ce type. Ces gens-là, Polonais du rite grec avant 1848, mais, bien ententu, pas patriotes polonais, ils se rangèrent d'abord en raison de leur rite, du côté des Ruthènes à la couleur Stadion, mais l'évolution ultérieure de leurs opinions politiques en fit pendant la même génération d'ardents patriotes russes.

Le procès l'Olga Hrabar se termina par la condamnation — tant soit peu legère — du P. Naoumovytch et de trois de ses complices. Adolphe Dobrianskiy, fut acquité; il émigra aussitôt en Russie pour rejoindre son fils, son gendre et ses petits fils qui y habitaient depuis longtemps; sa fille et Naumovytch, reçu chaleureusement à Pétersbourg, le suivirent. D'au delà des barrières jaunes-noires, ils continuèrent leurs efforts pour organiser d'une manière efficace la propagande russe dans leur pays natal, afin de le priver à jamais du caractére de „Piémont".

Cependant, ce caractère — celui du Piémont ruthène — se trouva sérieusement compromis non seulement par les menées des russophiles galiciens, mais en même temps par des reflets de ce qui se passait au delà du Zbrucz. En Ukraine proprement dite, dans cet autre centre du mouvement „petit-russien", l'élan du réveil national faiblissait visiblement — il y a 30—40 ans — et beaucoup de patriotes qui avaient

marché jusqu'alors à sa tête, passèrent à cette époque brusquement au camp russe. On se trouva pourtant là au lendemain de l'oukase de 1876 et sous l'accablante impression de sévères mesures que le gouvernement russe avait pris contre tout ce qui sentait le „séparatisme petit-russien“. En dehors d'un groupe de la jeunesse, qui fut disposé à lutter contre tous les obstacles, les „Ukrainophiles“ de l'Ukraine proprement dite, perdirent alors la foi dans l'avenir de leur cause nationale: *lasciate ogni speranza...*

On se heurte là à une intéressante idéologie, par laquelle maints rénégats cherchent à se disculper devant leur propre conscience nationale, et qui mérite d'autant plus d'attention, que de pareilles idées reparaissent à plusieurs reprises sur la surface de la vie nationale ruthène. On devrait en tenir compte sérieusement pour se former une juste opinion sur la vitalité de cette nation, qui se manifeste certainement des nos jours avec beaucoup de vigueur, mais dont l'avenir, à l'avis de nombreux sceptiques, est encore tout-de-même problematique.

Voilà l'essence de ce point de vue intéressant. „Les *Maloroussy* — disait-on dans ce milieu rénégat en Ukraine et peut-être continue-t-on de le dire — les *Maloroussy* („Petits-Russiens“, Ruthènes) ne vont jamais disparaître dans le grand Océan russe; pas de danger qu'ils s'assimilent aux Moscovites, malgré tous les efforts du Tsarat. C'est leur mission de régénérer la Russie, en recouvrant leurs droits d'ainesse que l'élément finno-mongol leur avait arrachés.

Tant que le centre de gravité de la Russie reste fixé à Pétersbourg, capitale allemande, ou à Moscou, capitale demi-asiatique, la patrie commune se trouve écartée de la voie historique sur laquelle elle devrait rajeunir le monde; c'est de l'ancienne capitale sur le Dniepr, c'est de Kieff que va surgir et s'étendre le courant régénérateur auquel la Russie devra sa nouvelle ère. Mais, pour que les *Maloroussy* qui sont appelés à cette mission, soient assez forts pour l'accomplir, ils doivent renoncer nécessairement à d'inutiles velléitéités séparatistes, comme la reconstruction d'une langue littéraire à part, comme les vains efforts d'improviser en hâte une littérature nationale etc. etc. A bas — dit-on — de tels mirages trompeurs qui ne font que nous détourner de notre vraie et fructueuse mission: envahir la culture russe par les éléments de notre mentalité, de notre type psychique — la conquête „petite-russienne" de l'empire russe — voilà à quoi la marche de l'histoire nous appelle"!

Il serait superflu de relever que ce n'est aucunement notre point de vue: nous ne reproduisons que des oppinions très répandues dans l'Ukraine proprement dite et auxquelles on ne peut pas refuser de l'intérêt.

1. Les Ukrainophiles[1]) pacifiques.

...*Etiam de alterius animae insania sanasti alteram*...

---

[1]) O. Hoetzsch trouve déplacée la dénomination „Ukrainophiles" (Russland, Berlin 1913, p. 464): „Abzu-

L'affaire Hrabar-Dobrianskiy ouvrit les yeux à Vienne: on s'aperçut quels fruits avait produits la semence du comte Stadion; il y eut d'évidentes preuves que l'opinion fixée à cet égard depuis longtemps dans le milieu polonais n'était point calomnieuse. Les révélations du procès ne furent pas non plus sans effet pour les „Ukrainophiles“. Ceux-ci n'en furent pas du tout compromis; ils virent s'ouvrir devant eux la perspective d'un appui efficace de la part du gouvernement central — appui d'une nuance certainement bien différente de celui dont avait joui la génération précédente avant 1866. La situation politique tout-à-fait changée n'admettait plus de „bacille“ ruthène anti-polonais. C'était précisément le moment, où l'ascendant politique des Polonais en Autriche croissait de plus en plus, sous le régime du cabinet Taaffe-Dunajewski (1880—1891), dont la longue durée présente dans l'histoire contemporaine

---

lehnen ist die in der politischen Erörterung in Russland gelegentlich auftauchende Benennung Ukrainophilen, die gar nichts besagt“. Comme M. Hoetzsch la cite à côté de celles des „Petits-Russiens“ (*Kleinrussen*), des „Ukrainiens“ (*Ukrainer*) ou „Russes-Ukrainiens (*Ukrainorussen*), il a parfaitement raison, puisque ce serait tout-à-fait déplacé de désigner ainsi un peuple, une nationalité. Mais c'est tout autre chose, s'il s'agit — comme dans le sujet en question — d'un parti politique ou d'un certain courant d'idéologie. On attribuait à cette époque, le nom d'„Ukrainophiles“ au groupe qui s'appelait lui même groupe national, pour se distinguer de Russophiles ouverts ou voilés. Ce nom est donc propre à une étape de l'évolution du problème ruthène.

un phénomène exceptionnel. Le comte Taaffe, ami de jeunesse de l'Empereur François-Joseph, ne fut qu'un fidèle et fort éxécuteur du programme personnel du souverain. Accorder la pleine liberté nationale à tous les éléments hétérogènes composant l'Autriche, favoriser sincèrement leur développement national: voilà le point essentiel de ce programme que nul cabinet après Taaffe n'a pu ouvertement renier. Les Ruthènes „ukrainophiles" pouvaient s'attendre à la protection du gouvernement pour soigner les prémices de leur culture et dévélopper la structure sociale de leur nation. On avait besoin d'eux pour paralyser la propagande russophile, mais, en revanche, on désirait les voir désarmer vis-à-vis des Polonais et se présenter acessibles à l'idée d'un accord.

La fraction ukrainophile — *„nationale"*, comme elle s'appelait elle-même — était encore bien faible au moment où le procès Hrabar de 1882 ouvrit les yeux du gouvernement autrichien sur les dangereuses tendances des meneurs du ruthénisme. Les adhérents de cette fraction, jeunes encore et plus connus jusqu'alors par leurs velléités littéraires que dans la vie publique, étaient parvenus seulement depuis 1880 à publier un modeste organe politique, le *Dilo,* ne paraissant au début que deux fois par semaine, et depuis développé en puissant réprésentant de l'opinion ruthène en Galicie. C'est dans ce périodique qu'au lendemain de la sentence prononcée, dans le procès Hrabar, parut une suite d'articles bien signi-

ficatifs marquant une nouvelle étape dans l'évolution du problème ruthène.

„Nous sommes malades et très malades“! — voilà l'idée essentielle de ces articles. „Nous sommes Ru-„thènes et voulons le rester. Il est bien temps que „tout sincère Ruthène affirme clairement l'idée na-„tionale, qu'elle dévienne la source unique de „toutes ses actions... A bas le pharisëisme nous écar-„tant de cette droite voie... Nos efforts pour notre dé-„veloppement national doivent avoir un caractère „tout-à-fait positif et ne pas se dissiper en inutiles „et bruyantes démonstrations“... En s'adressant aux Polonais, le chef du groupe „national“ dit: „C'est ici, „en Galicie, que se trouve le point d'Archimède qui „permet au Ruthène aussi bien qu'au Polonais de „servir avec succès sa cause nationale, pourvu qu'on „fût pénétré de la ferme conviction que toute la „nation ruthène ressent les torts infligés aux „Ruthènes galiciens et que de tels torts compromet-„tent sérieusement l'avenir de la nation polonaise“...

Donc, la main fut tendue à la nation polonaise entière, et en même temps fut proclamé le principe de la solidarité unissant la nation ruthène, en Galicie et au delà des frontières autrichiennes. Fait non moins significatif, que l'énonciation elle-même: le syndicat du *Dilo* obligea le rédacteur de renoncer à continuer la série des articles projetés. Ces idées étaient neuves; les meneurs du groupe „national“ ne volurent pas risquer une rupture avec les *„Ruthènes*

fermes", comme on appelait à cette époque les futurs „Vieux-Ruthènes".

Cependant la rupture dévenait de plus en plus inévitable, et le groupe „national" se vit bientôt obligé à provoquer *„les Fermes*" par une action qui creusa un abîme irréparable entre les deux camps.

De pareils symptômes comme ces paroles conciliantes du *Dilo* ne manquèrent point d'effet dans le milieu polonais. Certainement, tout d'abord ce ne furent souvent que des phrases polonaises en réponse à de phrases ruthènes: celles-là étaient plus fréquentes. Cependant un certain revirement de l'opinion polonaise vis-à-vis du problème ruthène s'effectuait visiblement pendant trois on quatre années qui suivirent le procès Hrabar. On s'apperçut qu'il fallait renoncer à la formule *gente Ruthenus natione Polonus;* on voyait que tel et tel Ruthène pourrait exceptionnellement suivre les traces d'un Zyblikiewicz, d'un Czerkawski, d'un Sawczyński, fidèles à l'ancienne devise et tant mérités de la cause polonaise en Galicie, mais que, comme moyen de résoudre la question ruthène, l'ancienne formule devint désormais hors d'emploi.

Comme cela sans doute prépara la voie à un juste accord entre les deux nations, on ne peut pas se dispenser d'analyser quels furent les éléments constitutifs de cette formule, longtemps pleine de vitalité, depuis entièrement surannée. Il n'y eut jamais, même parmi ses adhérents les plus prononcés, de chauvinistes pensant à la polonisation du peuple ruthè-

ne. Mais comme on se rendait bien compte du cachet entièrement artificiel caractérisant jusqu'alors tous les efforts de l'intellectualisme ruthène, le milieu polonais lui fut d'autant plus défavorable que celui-là se distingnait, à peu d'exceptions, par sa couleur russophile ou même ouvertement russe. Le programme polonais a été donc jusqu'à environ 1882—1888: peuple ruthène devant rester ruthène — intellectuels ruthènes *natione Poloni* s'appliquant, avec le concours des Polonais d'origine, à élever le niveau culturel de ce peuple dans le sens national ruthène. Analogie frappante avec l'attitude d'un nombreux groupe d'intellectuels en Ukraine et dans d'autres pays ruthènes appartenant à la Russie: s'obstinant à rester eux-mêmes Russes ou Polonais, mais pénétrés d'un profond sentiment pour la culture populaire des masses paysannes, ils réclamèrent et continuent à réclamer pour celles-ci, l'usage de l'idiome ruthène dans l'enseignement primaire, et favorisent le développement de la littérature populaire ruthène, conforme à l'horizon des populations rurales.

On peut comprendre que l'ancienne formule polonaise blessait les Ukrainophiles galiciens, en rendant impossible tout rapprochement sincère. En l'abandonnant, en reconnaissant le droit d'existence d'une „nation ruthène“, pourvu qu'elle se déclarât fermement telle, vis-à-vis de la propagande russe, les Polonais établirent une base solide pour un prochain accord. Cela fait, rien ne put compromettre davantage toute tentative d'un tel accord, que la

conduite longtemps vacillante des „Ukrainophiles“, suggérée par la crainte d'une rupture avec les Russophiles. Après le procès Hrabar, pendant la campagne électorale de 1883, l'harmonie entre les deux fractions ruthènes parut encore inébranlable; ce qui continuait à se manifester encore au courant des années suivantes, les „Ukrainophiles“ ne cédaient point aux Russophiles en intransigeance polonophobe.

On voyait alors à la tête de ce groupe plusieurs intellectuels qui se rendaient bien compte quel était le niveau de la culture ruthène, et combien son état était précaire, malgré les 40 ans écoulés depuis le début du réveil national. D'autres même qui ne se préoccupaient pas beaucoup de tels sujets — absorbés qu'ils étaient par la politique — ne pouvaient pas rester insensibles aux avertissements qui leur arrivaien de différents côtés. Des voix venant de s'élever de l'Ukraine même, devaient nécessairement impressionner les Ukrainophiles galiciens. En Ukraine, depuis quelques années, le fameux oukase de 1876, prohibait sévèrement l'emploi de la langue du peuple en tout imprimé quel qu'il fût: en Galicie, nul obstacle n'entravait le libre développement de la littérature nationale. Plus on entrait en contact personnel — bien que rare encore — avec des compatiotes ukrainiens, plus les Ukrainophiles galiciens avaient à entendre de vifs reproches, de ce que l'on continuait en Galicie à gaspiller les forces de la nation en stériles luttes politiques, au lieu de les concentrer sur le terrain trop négligé des intérêts cultu-

rels. Même les révélations du procès Hrabar-Dobrianskiy servirent de tels avertissements: on voyait clairement que parmi les russophiles prononcés il y avait des intellectuels dont l'attitude politique avait été influencée par un sentiment sincère d'admiration pour la culture russe. „C'est ridicule“ — disait-on dans ce milieu — de chercher à produire sur-le-champ quelque chose comme littérature, comme science nationale ruthène; inutile labeur de Sisyphe; c'est trop tard à la fin du XIX siècle“. Quelque différents que fussent les nombreux attraits de la „grande patrie russe“, séduisant l'âme ruthène, l'élément culturel y entrait pour sûr, en entraînant beaucoup de „fermes“, de „vieux Ruthènes“ à se sentir „Russes“ tout simplement.

Il fallait être bien myope pour ne pas apercevoir ce cachet particulier du „danger russe“ qui croissait de plus en plus.

Or, pour se vouer sérieusement aux soins des intérêts culturels de leur nation renaissante, les Ukrainophiles se voyaient nécessairement obligés de ne pas se refuser à un accord avec le Polonais. En cas contraire, ils n'auraient pas pu espérer un appui efficace de la part de la diète provinciale où les Polonais avaient une énorme majorité[1]). C'est la diète de Léo-

---

[1]) L'administration publique en Autriche, se divise dans toutes les provinces, en deux branches tout-à-fait distinctes et parallèles: 1° Administration gouvernementale, 2° Administration autonome. La première dépend des autorités centrales de l'Empire siégeant à Vienne, et

pol, qui pourvoit pour la plupart aux besoins culturels de la province, par des subventions accordées

ses ramifications territoriales sont dirigées dans chaque province par le Lieutenant impérial: les dépenses de cette branche de l'administration sont à la charge du budget de l'Etat, voté par le Parlement autrichien. L'administration autonome dépend de la diète provinciale, dont l'organe exécutif est le Comité provincial, élu par la diéte; celle-ci vote le budget de la province aussi bien que les lois provinciales qui sont soumises (de même que la législation du parlement central) à la sanction du souverain. Les branches principales de l'administration autonome sont: le contrôle de l'administration régionale (en Galicie districts) et communale — l'instruction primaire, l'encouragement du mouvement culturel et des entreprises qui s'y rattachent — les fondations humanitaires et d'utilité publique — hôpitaux — chaussées et chemins de fer secondaires — l'encouragement de l'industrie nationale — les finances de la province. Comme il dépend de la diète provinciale de prendre à la charge du budget autonome l'érection et le maintien de tel et tel établissement d'utilité publique, les terrains relatifs de ces deux catégories de l'administration ne sont point strictement précisés. En fait de l'instruction publique p. e., les écoles primaires se trouvent exclusivement à la charge du budget autonome, tandis que les gymnases et lycées ainsi que les hautes écoles dépendent en principe de l'administration gouvernementale, mais il y a aussi des écoles du même type (surtout écoles industrielles, commerciales etc.) érigées et maintenues par l'administration autonome, par l'administration régionale, par des communes. De même y a-t-il des établissements qui ont leurs propres fonds, mais dont l'activité dépend pour la plupart de l'importance des subventions qui leur sont accordées de la part de l'une et de l'autre des deux administrations, et c'est surtout le budget provincial qui pourvoit aux besoins de tels établissements et institutions.

aux établissements d'utilité publiques, aux recherches scientifiques, aux publications dont les frais ne pourraient pas être couverts par la vente des exemplaires imprimés, aux théâtres etc. Sous les auspices de la symbiose des deux nations, qui paraissait être inaugurée environ 1890, à l'époque où le comte Casimir Badeni était Lieutenant impérial, la diète de Galicie ne se montrait point avare pour protéger les aspirations ukrainophiles, et depuis ce temps en effet le niveau intellectuel du mouvement ruthène s'est beaucoup élevé.

3 „L'ère Badeni“.

L'activite du milieu ukrainophile sur le terrain culturel, eut un côté politique d'une importance particulière. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que de la consolidation — sinon de la création — de la langue intellectuelle nationale: tâche par trop négligée jusqu'alors, en conséquece de ce cachet exclusivement politique du mouvement ruthène qui le caractérisait dès son début. *Inter arma...* Le langage dont on continuait à se servir dans les périodiques, dans d'autres imprimés ruthènes au nombre toujours encore bien modeste, enfin dans les manuels destinés à l'usage des écoles ruthènes — cet idiome présente une fidèle image du problème ruthène même à cette époque, et peut-être aussi au delà. On y observe comme une espèce de nébuleuse dont on ne savait longtemps, si elle va se consolider en corps céleste, ou bien si elle sera absorbée par l'immense astre russe.

Pour éclaircir ce grave sujet, il faut remonter aux débuts du mouvement ruthène en Galicie.

En 1848, 99 „notables" ruthènes se réunirent à Léopol sous les auspices du comte Stadion, pour décréter l'existence de la nationalite ruthène. On a eu beau proclamer qu'il existe une langue ruthène, distincte du polonais, du russe aussi bien que du *vieux-slave;* on énonça ainsi plutôt un programme ou bien le désir de le voir réalisé, sans pouvoir constater une „rèalité". Certainement, une „réalite" incontestable, consistait dans l'idiome des paysans ruthènes: matière à transformer en langue littéraire, en instrument utile à exprimer des nuances de la pensée humaine, que le Ruthène devait dès lors aborder nécessairement, en franchissant l'horizon du modeste village galicien. Mais comme les pionniers de l'intellectualisme ruthène, avaient jusqu'alors parlé le polonais, entre eux et dans leurs foyers, ils s'appliquèrent à former leur langue nationale, en ne faisant habituellement que refaçonner à la ruthène les mots polonais, soit par des terminaisons grammaticales propres à leur langage populaire, soit par l'assimilation de sons polonais à la phonétique ruthène. Appelé à cultiver le „bacille" antipolonais, le ruthénisme galicien n'en pouvait pas moins renoncer longtemps a un pareil expédient. A grands maux grands remèdes... Celui qui de par sa position méme, se vit obligé particulièrement de diriger la formation de la langue intellectuelle ruthène, le professeur de la philologie ruthène à l'université de Léopol, P. Jac-

ques Holovatskiy, trouva un tel remède dans le fond lexicologique russe, ce qui l'arrangea beaucoup au point de vue politique. Il ne lui manqua pas d'adhérents, et bientôt le professeur fut entouré d'un cortège d'écoliers qui travaillaient assidument à *„ennoblir"* le ruthène, en l'assimilant à la langue de Pouchkine et Tourgéneff. Cependant leur tâche n'était point facile, puisque telles infiltrations russes, propagées ardemment dans la presse et dans les assemblées publiques, se heurtèrent à un grave inconvénient: on ne les comprenaient pas trop dans le milieu ruthène. Et comme le gros du monde intellectuel ruthène se composait, à cette époque, des prêtres grecs-unis connaissant le *vieux-slave* liturgique, on préféra parfois de substituer aux polonismes des mots pris de cette langue morte et artificielle, ce qui était, en outre conforme aux anciennes traditions ruthènes. Tout ceci fit de la langue à former, un étrange amalgame flottant et difficile à consolider, de sorte que chaque périodique, presque chaque écrivain même se servait d'un idiome propre à lui.

Un changement bien significatif se produisit sur ce terrain, depuis que les deux courants opposés de l'idéologie ruthène s'accentuèrent vigoureusement après la guerre austro-prussienne. Les „fermes", les Russophiles cherchèrent de plus en plus à introduire le russe dans la langue intellectuelle. Cela ne marcha pas sans difficulté, vu qu'un nombre minime de leurs propres adhérents connaissaient bien cette langue. Les Ukrainophiles, au contraire, s'appliquaient

à purifier leur langue aussi bien des infiltrations russes que polonaises — en puisant autant que possible dans le fond du langage du peuple, de poésie populaire, enfin dans tout ce qui pouvait leur servir de modèle dans les prémieées de la littérature „petite-russienne“ de l'Ukraine, dans ses produits de l'époque antérieure à l'oukase de 1876.

Une lutte acharnée s'engagea entre les deux camps ruthènes sur un terrain apparemment inoffensif de l'alphabet, de la grammaire, du vocabulaire et de l'orthographe. Sous l'aspect de telles querelles d'ordre scientifique, on se disputa l'avenir de la cause ruthène. Les Ukrainophiles l'emportérent, grâce au concours efficace des autorités provinciales, entièrement polonaises. Sans se concours, leurs efforts n'avaient aucune chance de réussite. Les règles grammaticales fixées, le fond lexicologique consolidé d'après le point de vue ukrainophile, l'orthographe réformée d'une manière radicale selon le principe phonétique[1]), et tout ceci introduit d'autorité dans l'enseignement public, dans la langue officielle des tribunaux ainsi que de toutes les magistratures se servant du ruthène à côté du polonais: voilà l'énorme succès obtenu per les Ukrainophiles pendant l'administration du comte Badeni. On y gagna, en effet, une arme précieuse de défense pour protéger la nationalité ruthène contre l'envahissement russe qui présenta, précisément sur le terrain intel-

[1]) Comp. II-e Partie, App. VI, § 3.

lectuel, un danger d'autant plus grave qu'il était presque invisible.

Il y eut en tout cela beaucoup d'obstacles à braver, puisque le parti „vieux-ruthène“ éleva des vifs protestations contre des pareilles „réformes“. Il n'était point difficile de dénoncer maintes imperfections dans leur détails provoquant parfois de sévères critiques. Mais les autorités provinciales prêtant leur appui à cette oeuvre d'une si grande importance pour l'avenir du ruthénisme, ne cédérent point devant les réclamations des „Vieux-Ruthènes“, bien que celles-là ne se manifestassent pas uniquement du côté des Russophiles: elles furent appuiées ardemment par leurs connationaux de l'ancienne couleur jaune-noire, dont l'attitude politique toujours irréprochable au point de vue autrichien, semblait présenter des garanties que ces attaques acharnées contre les „inventions“ ukrainophiles n'avaient rien à faire avec l'idéologie russophile. Cependant Badeni tint ferme, en s'exposant aux griefs implacables du camp „vieux-ruthène“.

C'est certainement au comte Stadion que le ruthénisme galicien doit sa naissance et son éducation — éducation passablement manquée, puisqu'elle lui suggéra d'idées de suicide. Mais quant aux ressources principales de sa vitalité culturelle dans le sens essentiellement national, il en est redevable au Polonais Badeni.

Pendant la courte époque pacifique, où Badeni se trouva à la tête de l'administration du pays, on

espéra que le rapprochement des deux nations, effectué par cet éminent homme d'Etat polonais, allait prendre de durables racines. On venait alors de terminer à Przemyśl la construction d'un édifice, où deux gymnases devaient être installés: un polonais à côté d'un ruthène. A l'inauguration de cet édifice, Badeni prononça un remarquable discours que l'on considéra comme son programme. Il dit que le nouveau bâtiment, doté largement de tout ce qui le rendait utile au bien public, devait être le symbole des rapports entre les deux nations habitant „sous le même toit".

Malheureusement la vingtaine d'années qui s'est écoulée depuis, n'a que trop crullement démenti la belle parole de Badeni. C'est que l'un et l'autre des habitants du même édifice réclament „sous le même toit" — les droits de maître de la maison. Les Polonais voient un devoir sacré à envisager l'ancienne „Russie-Rouge" comme un rempart de leur patrie, tel qu'elle le fut à travers cinq siècles; leurs adversaires se laissent de plus en plus entrainer par leur conception du „Piémont" ukrainien qu'ils désirent faire du même pays.

Néanmoins la vie pacifique „sous le même toit" ne serait pas un rêve irréalisable, s'il ne s'y présentait un obstacle insurmontable jusqu'à nos jours. C'est que les meneurs des deux éléments cohabitants, diffèrent beaucoup plus encore que leurs principes politiques.

VII.

LA CONQUÊTE UKRAINIENNE.

1. L'ukrainisme militant.

Jamais auparavant la propagande russe en Galicie n'avait fait de si alarmants progrès que pendant la dernière quinzaine d'années. Si donc — comme nous venons d'observer — le „danger russe" avait à son début même, engagé les Ukrainophiles à se rapprocher des Polonais, on devrait se demander quelle fut la raison de la rupture brusque et entière d'un tel rapprochement — rupture qui s'accomplit malheureusement vers 1900, en faisait renaître la lutte des deux nations avec une telle exacerbation de la part des „Ukrainiens"[1]) qu'on n'avait jamais rien

[1]) Nous sommes obligés de nous servir souvent ici et sur les pages suivantes de l'expression „Ukrainien", dans le double sens de ce mot, lui prêtant tantôt la signification 1° d'habitant du territoire historique appelé „Ukraine" (gouvernement de Kieff, de Połtawa, de Kharkoff) ainsi que (en adjectif) de ce qui se rapporte à ce territoire — 2° tantôt la signification du parti politique qui cherche à imposer cette dénomination à toute la nation ruthène. Comme le sujet que nous allons traiter sur les pages suivantes est des plus importants dans cet exposé, nous avons cru devoir attirer l'attention du lecteur sur le double sens de ce mot, pour éviter la confusion, en le renvoyant aux chapitres où cette question est éclairée longuement, ci dessus chap. I, §. 3. et ci-dessous App. V, §§. 5—9.

vu de pareil dans les étapes précédentes du mouvement ruthène.

Répétons ce nom „Ukrainiens“ et soulignons le, parce que c'est précisément depuis ce temps que les Ukrainophiles d'auparavant commencent à s'en servir, et parce que les circonstances qui se rattachent à leur „rébaptisement“, ont beaucoup contribué à prêter un caractère intransigeant à leur hostilité contre le polonisme.

La réception du nom „Ukrainien“ fut une conséquence immédiate des relations directes de plus en plus actives entre le mouvement ruthène de la Galicie et celui de l'Ukraine. Il est permis de parler des relations „directes“ entre ces deux centres du ruthénisme, jusqu'alors entièrement séparés, quoiqu'elles se développèrent moins par le contact immédiat entre la Galicie ruthène et l'Ukraine, que par des rapports personnels toujours plus suivis entre les Galiciens et les Ukrainiens „authentiques“, dont un assez grand nombre vivait en ce temps à l'étranger, pour la plupart en Suisse. C'étaient en général des jeunes gens, des étudiants qui fuyaient la persécution de plus en plus sévère que le mouvement national en Ukraine avait à subir de la part du gouvernement russe. Nationalistes, „Ukrainiens“ — ils l'étaient profondément de coeur, mais suivant l'individualité de chacun tantôt le patriotisme, tantôt l'esprit révolutionnaire prenait le dessus. Le sentiment national seul n'aurait peut-être pas suffi dans l'Ukraine d'il y a 25—35 ans, pour exciter tant d'abnégation, d'éner-

gie et de courage; tel était dans cette province l'abattement pessimiste apres l'oukase de 1876. Uni à l'esprit révolutionnaire de couleur socialiste, le patriotisme „petit-russien“ de cette époque y puisait ses forces vitales. Les jeunes émigrés ukrainiens, rangés autour du celebre révolutionnaire Dragomanow, hypnotisés par sa puissante individualité, étaient pénétrés du radicalisme le plus intransigeant, si l'on rencontrait dans leurs rangs des adhérents du socialisme „classique“, des „possibilistes“, on n'éxagérera pas en les qualifiant de spécimens les plus pacifiques et modérés de ce milieu. Malheureux jeunes gens — type trop connu à la veille de la révolution russe de 1905 — fruit vénimeux de l'administration bureaucratique du Tsarat, mûri depuis longtemps et prédit prophétiquement par l'inspiration de Tourguénéff dans ses „Pères et fils“. Têtes éxaltées, mais tout de même imbues d'idéal, d'un idéal pervers que leur avait suggéré la révolte instinctive du coeur et de l'intelligence contre le système oppressif du gouvernement russe — ils furent, ils sont bien à plaindre, ces victimes de la tyrannie contre laquelle se soulevait tout ce qui était noble dans leur âme, sans qu'ils puissent trouver l'autre remède au mal que la destruction de la société actuelle et de tout ordre social.

L'ukrainisme actuel se reconnait disciple du maitre Dragomanow, et même ses groupes modérés n'osent plus le contester. Bien qu'il n'y eût qu'un petit nombre des jeunes Galiciens qui entrassent en

contact immédiat et suivi avec cet apôtre du radicalisme „ukrainien" pendant son séjour en Suisse (1875—1889), ce furent précisément trois d'entre eux, Ivan Franko, Pavlyk, Terletskiy — dont l'intelligence brillante et le tempérament fougueux contribua le plus à la propagande de ses idées. En outre Dragomanov entreprenait souvent des tournées pendant lesquelles il entrait en rapport personnel avec la jeunesse ruthène de Léopol et de Vienne, pour élargir de plus en plus le cercle de ses disciples dévoués, et bien que les germes de son idéologie ne s'enracinassent que lentement en Galicie, la suivante génération — celle du commencement de ce siècle — en fut déjà entièrement envahie. Il y eut deux éléments constitutifs dans l'idéologie de cet éminent publiciste: la conception de l'Ukraine s'étendant des Carpathes le long de la Mer Noire jusqu'au Caucase — et l'idéal social à réaliser par le peuple habitant ce vaste territoire.

Or, la plus jeune couche de patriotes ruthènes se forma sous l'influence de Dragomanov et de ses disciples. Leurs pères ukrainophiles, aux sentiments plus ou moins platoniques pour l'Ukraine et les traditions historiques de ce pays, paraissaient trop „vieux" à la nouvelle génération qui n'était que trop disposée à qualifier aussi leur attitude politique de „vieux jeu". Pénétrée de traditions *haïdamaques*, essentiellement ukrainiennes mais refaçonnées à l'européenne et couvertes d'un vernis aux apparences scientifiques, la jeunesse s'acharna à suivre l'„idéal"

d'une valeur si problématique, qui s'attache à ces traditions, et à les réaliser dans les nouvelles méthodes adoptées sur le terrain politique. Terroriser l'adversaire et, si possible, l'écraser: tel fut le mot d'ordre de la génération qui — ne s'appellant plus autrement que „Ukrainiens" — fréquentait vers 1900 l'université de Léopol et les gymnases ruthènes de Galicie, et qui du haut des salles d'études de ces établissements, imposait ses idées au mouvement national. La „pédocratie" — c'est l'expression dont on se sert en Galicie, en parlant de ce sujet — la funeste pédocratie prête en effet depuis ce temps un cachet tout particulier au mouvement „ukrainien" de cette province.

2. Les pacifiques absorbés.

Et „les pères" — demanderait-t-on — quelle attitude prirent-ils vis-à-vis de cette méthode bruyante de la jeunesse — méthode, tellement contraire à la leur, d'il y avait 10—15 ans, quand ils ne s'étaient point refusés au système conciliant de l'„ère Badeni" se flattant même d'en avoir tiré beaucoup d'avantages pour la cause nationale, particulièrement sur le terrain culturel? Ils se trouvaient pourtant à la tête du mouvement national, et, en chefs reconnus du camp „ukrainien" — ils n'auraient eu, croirait-on, qu'à imposer silence à cette jeunesse turbulente et à réfréner ses menées *haïdamaques.* Mais ils se rendirent tout simplement et ne purent conserver leur ascendant qu'en se conformant aux idées, aux allures de la nouvelle génération. Les quelques uns d'entre

eux, qui avaient le courage de leur opinion, furent implacablement bannis de la vie politique: ils perdirent leurs mandats de députés au parlement, à la diète de Léopol, et se virent obligés de se retirer entièrement de l'arène publique.

On prétend que ce fut particulièrement l'appréhension de partager le sort de ces éléments conciliants, qui détermina les meneurs du parti „ukrainien“ à abandonner brusquement le terrain pacifique de l'époque Badeni. En réalité, cette espèce de volte-face devrait être attribuée à des motifs de nuances différentes; maints champions déclarés du courant pacifique de 1889—1895, se laissèrent peut-être entrainer par leur tempérament ou par leurs convictions changées, à suivre le courant belliqueux qui prenait de plus en plus le dessus au début du nouveau siècle. En outre, ce vernis apparemment scientifique brillant sur la surface des idées professées par les „fils“ — héritage de l'action de Dragomanov et de ses disciples — en imposait souvent d'autant plus à maints „pères“ qu'ils n'étaient pas eux mêmes, très au courant du mouvement intellectuel européen.

Cependant, si l'on parle de l'absorption du groupe ci-devant modéré par la nouvelle génération intransigeante, il ne s'agit pas — bien entendu — de „pères et fils“ dans le sens propre de ces mots. Particulièrement dans le milieu, dont nous parlons, ce furent plutôt des éléments tout-à-fait neufs, qui se trouvèrent à la tête du groupe intransigeant, à la couleur *haïdamaque,* en entrainant les ci-devant

Ukrainophiles, à leur suite. Dans la structure de la nation ruthène, qui renaît de sa racine paysanne, chaque génération fait affluer à la surface du mouvement national, un grand nombre d'individus qui, sortis de la chaumière paysanne, apparaissent sur l'arène politique, ornés de titres de docteurs en droit ou en médecine, de diplômes d'ingégnieur etc. Pénétrés de tendances radicales, et beaucoup plus en contact immédiat avec le milieu dont ils viennent de sortir, ils disposent sur les champs de bataille électorale, de moyens plus puissants pour l'emporter sur leurs rivaux, que les anciens députés qui désirent être réelus. Ceux-ci, s'ils préféraient même s'opposer au courant trop radical, risqueraient de perdre leur ascendant sur leurs électeurs, et cette crainte les oblige à ne pas trop s'écarter de la couleur criante des nouveaux-venus. La conséquence en sont les funestes enchères *in plus* en intransigeance politique où le plus offrant l'emporte: — caractère prédominant de la vie nationale „ukrainienne“ qui l'envenime de plus en plus et fait désespérer tout Polonais, désireux d'une symbiose pacifique des deux nations.

Signalons en outre une circonstance encore qui contribua énormément à pousser les Ukrainophiles pacifiques d'hier vers une attitude de plus en plus hostile contre les Polonais.

Depuis la courte „ère Badeni“, dans le sein du ruthénisme galicien s'accentuèrent vigoureusement, plus que ce ne fut autrefois, des contrastes et des ressentiments entre les „Vieux-Ruthènes“ et les ci-

devant „Ukrainophiles", dès lors „Ukrainiens" sans phrase. Au milieu de chacun de ces deux camps, s'établit en même temps une différenciation bien significative des nuances divergeantes. Les „Ukrainiens" se divisèrent en trois branches: le parti „national-democrate" suivant en général l'ancienne idéologie ukrainophile, mais soulignant de plus en plus son cachet nationaliste — la fraction „radicale" et le groupe socialiste. Parmi les „Vieux-Ruthènes", fidèles toujours à leurs idées russophiles, s'accomplit de même une ramification plus prononcée qu'auparavant: les uns se révélèrent bientôt en Russes sans phrase, „Russes de la Russie carpathienne"; les autres, au contraire, continuèrent à suivre des anciennes velléités d'un russophilisme plutôt pâle, en accentuant d'autant plus leur sincère ou prétendu loyalisme autrichien.

Or, les succès des Ukrainophiles, obtenus sur le terrain culturel sous les auspices du comte Badeni, ont aigri infiniment les „Vieux-Ruthènes" — aussi bien contre leur connationaux ukrainophiles que contre les Polonais dont le concours avait assuré la réussite du programme de leurs adversaires. En raison de leurs griefs contre les uns et contre les autres, la presse du camp „vieux-ruthène", des propos des agitateurs „vieux-ruthènes" aux nombreux meetings ruraux, enfin des discours des députés de cette couleur prononcés dans la diète de Léopol, tout ceci retentit à cette époque d'un ton si intransigeant et passionné, comme on ne s'en souvenait plus depuis

longtemps. Et comme ces attaques se dirigeaient avec le même acharnement contre les prétendus „oppresseurs“ Polonais et contre leurs prétendus „complices“ ruthènes, la position de ces derniers devenait de plus en plus délicate. Tout ce qui touche à l'idéologie „ukrainienne“, était encore bien neuf pour le paysan-électeur que l'on avait dressé depuis des dizaines d'années à haïr le propriétaire foncier polonais et à convoiter ses terres. La propagande russe continua donc à stigmatiser les prétendus polonophiles comme traîtres ayant vendu leur peuple, et l'action dangereuse de cette propagande sur l'arène électorale donna d'autant plus à penser aux récents „Ukrainiens“ qu'on croyait les „Vieux-Ruthènes“ capables de disposer de considérables moyens en roubles auxquels l'électeur-analphabète est toujours bien sensible. Voilà un échantillon des apostrophes que l'organe principal „vieux-ruthène“, *Halytchanyne,* se plaisait continuellement à lancer en 1900: „que des grands-seigneurs polonais trouvent dans leurs propres collèges électoraux des places pour un tel Barvinskyi ou Vakhgnanyne et pour d'autres pareils serfs politiques des comtes et des propriétaires fonciers“. Hommage au caractère de tels corbeaux blancs qui ne se firent pas terroriser; plussieurs d'entre eux, tout de même, croyaient devoir estomper considérablement leur couleur consiliante. Mais le gros du parti „national-démocrate“ s'appliqua assidûment à ne paraître moins intransigeant que les adversaires „vieux-ruthènes“ et les jeunes amis radicaux. En

politique comme à la table: l'appétit vient en mangeant...

3. Terrorisme.

On ne trouverait pas de nos jours en Galicie beaucoup de ces vétérans du mouvement ruthène, qui un demi siècle auparavant, alors jeunes collégiens ou étudiants, avaient conquis leurs éperons dans l'agitation politique parmi les populations rurales, à l'époque des premières élections parlementaires en Autriche. Rappelons-le: ce fut par les paroles magiques *lissy y passovyska* (forêts et pâturages) que ces agitateurs d'autrefois cherchèrent à conquérir les masses paysannes pour la cause ruthène. Quelle formule d'incantation inoffensive, en comparaison de celle, dont se sert la propagande radicale, dans la „conquête ukrainienne" d'aujourd'hui, vis-à-vis du même élément! On nourrit, on excite les convoitises du paysan par des principes, qui sont chers en effet et „sacrés" pour les jeunes agitateurs eux-mêmes, et qui ne consistent en rien moins qu'en la „nationalisation" de la propriété foncière, pour distribuer les biens des propriétaires polonais parmi les paysans ruthènes. Il y a un demi siècle, l'élément bourgeois polonais dans la Galicie orientale était encore bien faible; c'est pourquoi les agitateurs ruthènes de cette époque ne s'en préoccupaient point. De nos jours, il a cessé d'être une quantité négligeable, et les socialistes, „ukrainiens" sont là pour attaquer le „bourgeois". Lui, le bourgeois, écrasé, la propriété foncière polonaise disparue, „l'idéal" „ukrainien" — celui de

se débarraser des Polonais à la rive droite du San — serait à peu près réalisé. *Protche tchoudiy loudy* — „allez vous en, étrangers", des étrangers qui habitent le pays depuis le XIV siècle — voilà le programme, qui, couronné de succès, pourrait en effet engager les „Ukrainiens" de Galicie à conclure ensuite un accord avec les Polonais. Il en resterait tout-de-même, de cet élément polonais, un considérable nombre de paysans, dispersés dans la Galicie orientale ou même agglomérés en plusieurs îles ethnographiques. Et pas de doctrine socialiste qui servirait à anéantir les paysans polonais à la rive droite du San! Peu importe, à défaut d'un nombre suffisant d'églises du rite latin, ils se dénationaliseraient facilement, en fréquentant les *tserkvas* ruthènes, et quant à ceux qui resteraient polonais quand même, on leur rendrait la vie tellement insupportable, qu'ils quiteraient le pays pour émigrer en Amérique... Voilà le mot d'ordre ukrainien: la „Russie-Rouge" pour la future „Ukraine"!

Les pionniers de ce programme cherchent à fomenter les masses et à leur inoculer la haine acharnée des Polonais aussi bien que de l'ordre social subsistant. On ne néglige en effet rien de ce qui pourrait servir, de cette manière, la cause „ukrainienne": agitateurs disciplinés parcourant les villages pour „eclairer" le peuple par des conférences et des discours pénétrés de principes du socialisme agraire — illustration de ces principes soi-disant réalisés dans l'histoire de l'ancienne Ukraine, par des récits histori-

ques où les rébellions cosaques et *haïdamaques* sont glorifiés incessamment par écrit et de vive voix — culte de „héros“ *haïdamaques* pillant les manoirs de gentilshommes polonais... Hommage à l'âme ruthène de ce milieu paysan-prolétaire[1]), qu'à force de telles agitations systématiques, on n'est parvenu pendant la quinzaine d'années écoulées qu'à faire éclater sporadiquement de passagères grèves agricoles et des désordres de peu d'importance. Il ne manque pas pourtant de pessimistes qui redoutent l'avenir, quand la génération paysanne d'aujourd'hui sera remplacée par la jeunesse imbue de plus en plus de l'„idéal *haïdamaque*“. Ils n'ont qu'à citer ce qui se passe dans les gymnases ruthènes, parmi les fils de paysans élevés dans des internats où l'on continue à développer d'une manière systématique les principes

[1]) Comme l'industrie est encore de nos jours peu développée dans la Galicie orientale, on doit attribuer cette expression presque entièrement aux populations rurales; l'élément ouvrier des fabriques, miné toutefois par la propagande socialiste, ne compte pas encore beaucoup à l'heure qu'il est. Mais les populations rurales consistent presque uniquement en paysans, dont la propriété agraire est d'étendue minime, en conséquence de partages la deminuant en chaque génération, de sorte qu'elle ne suffit pour la plupart point à l'existence d'une famille, ce qui oblige les paysans à gagner leur pain en s'engageant comme ouvriers agricoles pour labourer le sol des grandes propriétés foncières. Mais ce qui mérite d'être relevé particulièrement, c'est que la minorité seulement des populations rurales ruthènes consiste en paysans propriétaires d'une chaumière et de 1—4 ha; au-dessus de cela les propriétes sont bien rares, et les grandes masses forment un prolétariat agraire

qu'ils ont apportés de leurs chaumières paternelles. Des faits tels que le brigandage organisé ou le meurtre d'un professeur peu populaire, ne sont certainement de nos jours que des échantillons isolés de l'esprit qui domine dans ces établissements. Mais ce qui est sûr, c'est que la jeunesse qui en sort, distance de beaucoup en allures *haïdamaques*, les meneurs de la propagande, sous l'influence de laquelle se forme son âme. On serait porté à croire que Dragomanov désavouerait, de nos jours, les disciples de ses disciples...

On ne s'en est que trop aperçu dans les fréquents excès dont les acteurs étaient des étudiants ruthènes et auxquels servirent d'arène les salles de l'université de Léopol ainsi que les rues et les places publiques de cette ville[1]). Enfin la longue suite de tels

---

pur et simple dont le seul moyen d'existence est la main d'oeuvre pour le labeur agricole, la construction ou la réparation de chaussées et de chemins de fer etc. Néanmoins on qualifie cet élément de „paysans", par ce qu'il habite les villages. D'après l'avant-dernier récensement (1900) le nombre de paysans ruthènes, propriétaires de petites parcelles, n'est qu'environ un demi-million, tandis que celui de prolétaires-agraires vivant seulement du labeur agricole, monte à 1,188,950. En outre, des centaines de ces pauvres gens quittent le pays pendant une bonne partie de l'année pour gagner leur pain comme ouvriers agricoles à l'étranger (en Allemagne, en Danemark, en Suède, même en France). Il faut tenir compte de tout cela pour comprendre, à quel point la propagande des idées les plus subversives est facilitée par ces circonstances.

[1]) La capitale de la Galicie est une ville essentiellement polonaise. D'après le dernier récensement, elle compte sur le total de 206.113 habitans, 172.580 Polonais, 21.769 Ruthènes, 5.922 Allemands.

excès fut couronnée par un éclatant meurtre politique: le 12 avril 1908 le Lieutenant impérial de la Galicie, comte André Potocki, fut assassiné par un étudiant ruthène, dans le palais du gouvernement, pendant une audience officielle.

L'histoire abonde en récits de meurtres politiques, mais il serait, en effet, difficile d'en citer un qui fût accompagné de circonstances semblables aux manifestations ukrainiennes qui suivirent la mort d'André Potocki. On ne pouvait rien reprocher à ce fonctionnaire pour justifier la haine sauvage dont ces manifestations étaient imbues — pas le moindre trait de sévérité, pas même une attitude hostile à la cause ruthène): et pourtant la jubilation générale qui s'em-

[1]) L'assassin, Siczyński, fils d'un prêtre ruthène, n'avait non seulement aucun grief personnel contre le Lieutenant impérial, mais au contraire, il lui était redevable de protection et de secours dont il avait joui pendant ses études. Il se présenta en audience sous le prétexte de concourir à une place qu'il désirait obtenir dans quelques mois, après ses études terminées. Entré dans la salle d'audiences, il tira immédiatement deux coups de révolvère et fut saisi par le service qui accourut au bruit de la détonation. Potocki ne survécut que d'une heure aux coups mortels, mais il conserva sa pleine connaissance jusqu'au dernier moment. Il eut la force de parler avec son entourage et dit: „Je ne crains pas la mort; je suis pourtant catholique“. L'archevêque Bilczewski, accouru de son palais avoisinant, assista à la belle mort du Lieutenant. Les dernières paroles du mourant furent: „Dites à l'Empereur que je meurs en son service“. Quelques semaines avant, il avait désiré de se retirer et ce fut que se rendant à la volonté du souverain, qu'il resta à son poste de confiance.

para du milieu „ukrainien“, aurait fait croire qu'on avait tué un tyran. Si cela avait été seulement une éruption spontanée du sentiment haineux de cette jeunesse turbulente, des rangs de laquelle était sorti l'assassin, cela aurait été regrettable mais pas trop étonnant, après tous les exploits *haïdamaques* qui avaient précédé l'attentat. Mais l'allégresse des „pédocrates“ dépravés fut surpassée en férocite par la joie cynique des politiciens de métier. Ceux-là, personnages responsables de la direction du mouvement „ukrainien“, loin d'exprimer leur désapprobation du meurtre accompli, l'acclamèrent au contraire vivement. Et ce qui fut bien triste: une lettre circulaire de l'épiscopat ruthène, publiée à propos de cet assassinat — document empreint de singulière faiblesse — ne fit presque que rappeler timidement la teneur du cinquième commandement de Dieu.

Vivat sequens! Tel est le texte authentique du télégramme qu'un député „ukrainien“ au parlement de Vienne s'empressa d'expédier a Léopol quand il recut la nouvelle de l'attentat réussi. Commentaire de cruelle éloquence. Un des meilleurs fils de la nation polonaise, apprécié par son souverain et dans toute l'Autriche comme un modèle de haut fonctionnaire, a dû périr à coups de révolvère, seulement pour qu'on pût stigmatiser comme système insoutenable, la prétendue „domination polonaise“ en Galicie. L'éclat du méfait fut énorme: on croyait pouvoir terroriser à la fois les Polonais et l'Autriche.

Ce fut dans le sens propre du mot: „un crime de sang froid“.

Le *Vivat sequens* est heureusement resté un voeu irréalisé; la mort d'André Potocki n'a pas été suivie d'autres attentats, comme on le craignait sérieusement. Même il serait permis de croire que la méthode terroriste de l'„ukrainisme“ atteignit son apogée en 1908; depuis, sans cesser de prêter son caractère immanent à la conduite de tous les trois partis „ukrainiens“, elle n'est pas au moins allée croissant.

Néanmoins toute idée d'accord entre les deux nations paraissait de plus en plus irréalisable[1]), bien qu'il ne manquât pas de tentatives poursuivies énergiquement par le successeur du Lieutenant assassiné.

---

[1]) D'entre les caractères terrorisants de la „méthode politique“ ukrainienne, il faut relever la fameuse „obstruction musicale“, appliqués par les députés ruthènes pendant les dernières sessions de la diète de Léopol. Ce terme technique (peu compréhensible probablement) est entré dans le vocabulaire politique. On le doit à la conduite de députés „ukrainiens“ qui cherchaient à empêcher les débats de la diète par un vacarne incessant, produit au moyen de trompettes, de tambours, de sifflets, de „gongs“ — de sorte qu'il fut absolument impossible d'entendre les discours prononcés dans la salle. On se vit en conséquence obligé de réduire l'action de la diète à voter seulement le budget provincial, dont les différents articles, discutés préalablement dans la commission budgétaire et présentés de la tribune parlementaire par les rapporteurs respectifs, furent simplement approuvés par l'énorme majorité polonaise sans discussion, bien entendu, mais en revanche avec l'accompagnement d'une musique infernale.

C'était M. Michel Bobrzyński, éminent historien et homme d'Etat polonais[1]). Sa tâche fut d'autant plus difficile, que les Polonais aussi, quoique en principe désireux d'un juste accord, croyaient avoir raison de ne pas vouloir se soumettre à la méthode terroriste de leurs adversaires, pour faciliter un accord „à tout prix"; il y eut de sérieuses divergences entre les différents partis polonais au sujet de ce qu'on devait considérer comme un *noli me tangere* du point de vue national. D'autre côté, les meneurs „ukrainiens" étaient moins accessibles que jamais aux idées de compromis, et s'ils consentaient à formuler leurs revendications, ils le faisaient d'une manière tellement intransigeante que cela amenait des ruptures réitérées de toutes négociations.

Ce ne sera pas éxagéré, si l'on qualifie leur attitude, d'une espèce de „manie de grandeur", qui s'empara du camp „ukrainien" en Galicie pendant les dernières années, et qui s'y manifesta sur toute la ligne, pour faire place cependant — si ce n'est pas trop optimiste de s'imaginer cela — à des idées un peu plus lucides et accomodées au „réel", peu de temps avant que la guerre éclatât.

---

[1]) Après avoir parlé ci-dessus (Chap. I, § 2) du comte Bobrinskiy qui gouvernait la Galicie pendant l'occupation russe de ce pays (septembre 1914 — juin 1915) en qualité de gouverneur-général russe, nous devons relever — pour éviter la confusion — que le successeur immédiat d'André Potocki, Lieutenant impérial (autrichien) de la Galicie 1909—1913, s'appelait Bobrzyński (pron. Bobjigneski). Etrange ressemblance de noms.

1. L'ukrainisme en Ukraine.

Pendant cette bruyante „conquête ukrainienne", s'accomplissant sur le modeste territoire de son „Piémont" galicien, quelle fut la position de l'ukrainisme au delà du Zbrucz et du Dniepr, dans l'Ukraine authentique et dans les pays voisins habités par les populations ruthènes?

La question n'est pas facile à résoudre. On se heurte en l'examinant, à des opinions contradictoires, rappellant telles rapportées au début de ce travail et signalées dans le dilèmme: „réalité ou chimère"?[1]).

Les optimistes même „ukrainiens" prononcés ne cherchent point à contester ce fait, que l'ukase de 1876 eut en Ukraine des conséquences désastreuses pour leur cause nationale: il amena un assoupissement complet du mouvement „petit-russien" auquel on avait pronostiqué un élan vigoureux avant cette date funeste. Les jeunes gens qui s'obstinaient quand même à continuer clandestinement les efforts de l'époque antérieure, travaillant à éveiller le sentiment national des populations rurales — ces „enthousiastes incurables" furent décriés comme tels, et taxés d'„insensés", par leurs propres pères, jadis enthousiastes eux-mêmes et pionniers du mouvement national. Ils s'attirèrent leur désaveu non seulement par le cachet de plus en plus révolutionnaire, socialiste et même anarchiste de leur idéologie, mais aussi par leur attachement obstiné à la cause nationale

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 3—7, 63—67.

que „les vieux" croyaient perdue. „Les jeunes" de cette époque-là, aujourd'hui meneurs „ukrainiens", provenant de l'Ukraine proprement dite, rapportent eux-mêmes ce fait, se plaisant à faire revivre ces réminiscences, puisqu'ils ont tout droit d'envisager leur entêtement d'alors comme titre de mérite et de gloire.

Ils avaient non seulement de grands dangers à braver, mais se heurtaient partout, dans leur action, à l'impassibilité décourageante de leur entourage. Un certain optinisme spécifique caractérisait tout de même ce groupe hardi d'agitateurs; ils auraient peut-être croisé les bras, s'ils ne s'exagéraient à eux mêmes les résultats de leur propagande voilée de mystére. C'est pourquoi il était si difficile de vérifier les dimensions réelles du succès obtenu par l'agitation clandestine des nommés „insensés". Dans le milieu connaissant bien l'Ukraine et sympatisant même avec l'idée de son réveil national, on s'obstina à qualifier ces „prétendus succès" de pures illusions. Les intellectuels de ce pays — assura-t-on — froissés par le cachet ultra-radical du nationalisme „ukrainien". auraient été plutôt hostiles à ce courant, tandis que les populations rurales continuaient à garder leur impassibilité traditionnelle à l'exception de tel ou tel symptôme isolé qui ne prouvait qu'apparemment le contraire, symptôme dû à une sensibilité surexcitée par les traditions cosaques et *haïdamaques* ainsi qu'à l'imagination enflammée par les mirages d'une prochaine répartition de grandes propriétés foncières.

Quoi qu'il en fût, la révolution de 1905 démontra, que l'on n'appréciait pas à leur juste portée les résultats de la propagande „ukrainienne“ en Ukraine pendant les dernières dizaines d'années du siècle écoulé. On le reconnaît au rôle important que les populations de la Russie méridionale avaient joué dans ce mouvement révolutionnaire. Cela s'accentue de même visiblement dans l'élan vigoureux de la conscience nationale, spécifiquement „ukrainienne“ et de la couleur Dragomanoff, qui s'est manifesté d'un coup en Ukraine après l'abolition de l'ukase de 1876, dès que la propagande souterraine des prétendus „insensés“ fut à même de se montrer à la surface des territoires „petit-russiens“. Il est juste de reconnaitre dans les élections à la première Douma les fruits mûris de cette longue propagande: ce fut un nombreux groupe „ukrainien“, composé de 44 députés et pénétré entièrement des idées de Dragomanoff.

Si, dans l'attitude de ce groupe, ses aspirations nationales ne se sont pas manifestées d'une manière aussi éclatante que ses tendances sociales, on l'attribue à sa tactique opportuniste, par rapport aux autres groupes parlementaires, ses alliés sur le terrain de la politique agraire, que l'on ne voulait pas froisser par un séparatisme trop prononcé. Une telle attitude aurait été même conforme à l'idéologie de Dragomanoff, laquelle, surtout à la dernière étape de son évolution s'était concentrée plutôt sur le terrain social que national.

La cause nationale „ukrainienne“ gagna tout de

même considérablement du terrain dans les gouvernements de Kieff, Poltawa, Tchernikhoff, Kharkoff, depuis que l'idiome populaire y fut admis dans la presse et d'autres imprimés — depuis qu'on se trouva en mesure d'entreprendre ouvertement une vive action nationale dans l'instruction populaire ainsi que dans les rapports économiques. Plusieurs journaux et périodiques „ukrainiens" commencèrent tout de suite à paraître dans les villes principales du pays (Kieff, Kherson, Połtawa, même Iekaterinoslaw); une Société savante fut érigée à Kieff, modelée sur celle de Léopol et tendant, comme celle-là, vers l'idéal d'une Académie nationale des Sciences et Lettres. Les publications de cette Societé ainsi que d'autres livres paraissant en „ukrainien", trouvèrent bientôt un cercle assez nombreux de lecteurs, ce qui prouve clairement que les efforts infatigables des „rêveurs", remontant à l'époque antérieure, n'avaient pas complètement échoué dans le milieu intellectuel du pays, comme le prétendaient les pessimistes.

Nullepart n'apparaît d'une manière aussi frappante l'inappréciable valeur de tout ce que les Ukrainophiles de l'„ère Badeni" avaient gagné pour l'ensemble de leur cause nationale, pendant cette courte période pacifique. Il suffit de comparer la langue littéraire de l'Ukraine proprement dite à celle des imprimés „ukrainiens" qui y paraissent de nos jours. Assurément, c'est de l'Ukraine que furent sorties en ce temps-là les premières impulsions pour les importantes réformes linguistiques et littéraires en Galicie

auxquelles l'ukrainisme actuel doit l'un de ses principaux ressorts. Inspirées par le sentiment, alors encore tout jeune, de l'unité nationale entre l'Ukraine et la Galicie ruthène, ces réformes decouvraient de vraies mines d'or dans le fond lexicologique et grammatical de la langue littéraire de l'Ukraine ainsi que dans sa poésie populaire. Mais sans leur introduction dans l'enseignement public et la langue ruthène officielle, sans tout l'épanouissement de l'intellectualisme „ukrainien", fondé depuis en Galicie sur cette base — l'essor du mouvement littéraire en Ukraine après 1905 serait simplement inimaginable.

Un grand réseau de coopératives et d'associations agricoles rurales, s'élargissant de plus en plus et s'étendant sur toute l'Ukraine, contribue considérablement à éveiller et à soutenir la conscience nationale des masses paysannes. Les meneurs du mouvement ukrainien déployèrent sur ce terrain une activité vraiment imposante, et bien que le gouvernement réactionnaire cherchât à l'entraver par tous moyens possibles, leurs associations organisées et dirigées ingénieusement se développèrent d'une manière étonnante au profit de la vie nationale ukrainienne. Le paysan est partout réaliste: la sensibilité du paysan de l'Ukraine pour le côté poétique de la vie, ne l'empêche point d'être en même temps réaliste, et ceci en un haut dégré. Tant qu'il voit que les organisations créées par les pionniers du mouvement national, lui procurent à chaque pas des profits réels dans sa vie quotidienne, il devient de plus en plus sensible à

leurs doctrines imbues à la fois du nationalisme ukrainien et de tendances radicales. L'Ukraine historique présente un sol particulièrement propice à la propagande de pareilles doctrines, vu que les anciennes traditions cosaques et haïdamaques y sont encore de nos jours profondément enracinées et maintenues parmi les populations rurales par leurs merveilleux chants et récits populaires. Tout ceci contribue énormément à l'extension et à l'affermissement de l'ukrainisme, ce qui ne laisse d'éveiller de préoccupations sérieuses pour l'avenir de la vie sociale dans ces pays.

Ce serait donc assurément une grande erreur que de méconnaître l'expansion actuelle et les forces réelles du mouvement „ukrainien“ dans la Russie méridionale. Mais on devient parfois victime d'une erreur encore plus nuisible, en généralisant ces phénomènes d'une manière trop inexacte, comme s'il était permis d'étendre les observations ci-dessus signalées à tout le territoire „petit-russien“ de la Russie. Les considérables progrès de l'ukrainisme dans l'Ukraine „authentique“ (gouvernements de Kieff, Poltawa, Kharkoff, Tchernihoff) ainsi que dans ses annexes méridionales (Iekaterinoslav, Kherson), sont un fait incontestable; cependant pour l'apprécier au juste, on fera bien de distinguer entre eux les différents districts de ces gouvernements. Mais il n'est pas moins sûr que la zone centrale de l'énorme territoire ruthène, située entre les susdits gouvernements et les confins de la Galicie, n'est point atteinte

jusqu'à l'heure qu'il est, par le mouvement ukrainien. Cette vaste zone, formée des gouvernements de Podolie et Volhynie ainsi que des districts polessiens des gouvernements de Grodno et de Mińsk, s'étend sur une superficie deux fois plus grande que la Galicie orientale, et bien qu'elle appartienne à la Russie depuis 120 ans, on y observe beaucoup de particularités la rapprochant plutôt de la Galicie ruthène que de l'Ukraine proprement dite.

Or, cette large zone centrale présente un tableau tout-à-fait distinct. En raison de vues politiques faciles à comprendre, le gouvernement russe s'appliqua dernièrement avec une assiduité toute particulière à russifier le peuple ruthène de ce territoire touchant à la Galicie, et il put se flatter en effet d'avoir obtenu de considérables succès. Cette tâche, bien que visiblement assez facile à effectuer, a été longtemps négligée: on croyait, paraît-il, que cela ne valait pas la peine de s'en occuper. Mais depuis un certain temps, la russification de ces pays ruthènes constitue la mission spéciale de l'Église officielle: de nombreuses écoles paroissiales augmentant d'année en année travaillent assidûment à dresser les enfants ruthènes en *vrais Russes;* les adolescents sortis d'un tel dressage, complètent cette transformation pendant leur service militaire. Les beaux temps sont passés où l'on pouvait parler de l'indifférentisme national du paysan volhynien: les vieux même, entrainés par l'exemple de la jeunesse, cessent d'être indifférents. Le jeune homme, de retour dans son village après le

service militaire, se plaît à manifester son mépris pour le patois *khakhol*, et marié, il bat sa femme, si celle-ci s'en sert; tous les deux s'enrôlent en pionniers du nationalisme russe sous le commandement du *diak* (sacristain) paroissial. Ces phénomènes apparaissent dans différents endroits d'une manière plus saillante ou moins accentuée selon les circonstances: cela dépend du zèle des personnages en question, du *pope* et du *diak*. Sans contester l'aveu des patriotes russes, que leur Église officielle n'est plus qu'une „institution bureaucratique et morte", on s'illusionnerait infiniment en ne lui attribuant pas la vigueur immanente à une telle institution. Elle est morte comme Église — mais comme une section de l'administration du Tsarat, elle reste forte et dispose d'énormes moyens.

En Volhynie, en Polessie, moins en Podolie peut-être, l'ukrainisme se trouve tout-à-fait impuissant vis-à-vis de cette action russificatrice; il lui est jusqu'à présent impossible y gagner du terrain. Ce n'est point un sol propice à la propagande ukrainienne; les traditions cosaques et *haïdamaques* y manquent. Les rares intellectuels pénétrés de l'ukrainisme, — corbeaux blancs dans ces contrées-là — y passent encore de nos jours pour „insensés": opinion probablement plus meritée que celle dont avaient joui avant 1905 les ci-devant „insensés" de l'Ukraine.

VIII.

LE BILAN DE L'UKRAINISME.

1. L'article des pertes.

Sur le terrain politique, l'offensive russe contre l'Autriche, commencée longtemps avant 1914, se voyait couronnée de succès plus sérieux que ne le fut l'offensive militaire après les neuf premiers mois de la guerre actuelle. Ingénieusement déployée sur deux fronts à la fois, celui du nord-est et celui du sud-ouest, l'offensive politique se servait depuis une suite d'années, de moyens tactiques rappelant les récentes inventions de l'art militaire. Les menées agressives de cette offensive politique, ressemblaient en effet d'une manière frappante à une guerre de positions. Sur le front galicien, on vit les „positions russes", fortifiées énormément par la russification toujours croissante des populations ruthènes des gouvernements avoisinants (Volhynie, Podolie), tandis qu'un puissant système de mines, destinées à éclater au moment propice, s'élargissait de plus en plus dans la Galicie même, en gagnant au Tsarat l'âme ruthène des ci-devant „Tyroliens de l'Est". Les considérables progrès d'une propagande à la fois religieuse et politique firent apparaitre, à la veille même de la guerre un imminent „danger russe" — dan-

ger de telles dimensions que toutes ses phases antérieures n'auraient pu lui être comparées. Auprès de lui les symptômes alarmants du russophilisme de 1866 ou de 1882, paraissaient bien inoffensifs.

Parallèlement avec la „conquête ukrainienne" avançait l'agitation qui tendait ouvertement à gagner le ruthénisme galicien au nationalisme russe. Les ci-devant Russophiles se révélèrent tout d'un coup patriotes russes sans phrase. Ils évitèrent — cela va sans dire — autant que possible, les collisions avec le code pénal, pour ne pas faire appliquer à leurs menées les articles concernant la haute trahison. Ils ne cessaient pas d'accentuer leur loyalisme envers l'Autriche et sa dynastie; ils assuraient à chaque pas que leur programme avait seulement en vue l'unité idéale, culturelle, de la grande nation russe, en combattant l'„inutile séparatisme ukrainien", dépourvu à leur avis, de toute vitalité et de toutes perspectives d'avenir.

L'arène sur laquelle s'effectua la manifestation solennelle de la nationalité russe d'une partie des Ruthènes galiciens, fut la Chambre des députés au Parlement de Vienne. Comme une langue d'Etat n'existe pas en Autriche (puisque l'allemand n'est que la langue officielle de l'armée austro-hongroise et des autorités centrales autrichiennes, résidant à Vienne), les députés au Parlement viennois peuvent en principe se servir dans leurs discours, de leurs langues nationales. Ce n'est donc que par des égards d'opportunité que les débats parlementaires

ont lieu en allemand, puisque un Polonais, un Tchèque, un Ruthène parlant sa propre langue, ne serait compris que par ses connationaux. Tout de même, il y a des députés chauvinistes qui prononcent leurs discours en tchèque ou en ruthène, ou au moins une partie de leur discours, pour garantir le principe qui les y autorise. Or, pendant l'avant-dernière session du parlement, les quelques députés ruthènes du parti russe (*moskalophile*) essayèrent de se servir dans leurs discours de leur langue préférée. Au premier de tels essais, le président ne comprenant ni le ruthène ni le russe, ne s'en aperçut pas, mais les députés ruthènes du camp „ukrainien" élevèrent tout de suite de vives protestations, en affirmant qu'il n'y a pas de nationalité russe en Autriche, et qu'une langue étrangère — comme s'il s'agissait du français ou de l'anglais — ne peut pas être admise aux débats du parlement autrichien. On peut s'imaginer que leurs connationaux *moskalophiles* s'obstinèrent d'autant plus, par principe, à continuer leurs discours en russe. Cette question de principe fut résolue finalement par la présidence en faveur du point de vue „ukrainien", c'est-à-dire ruthène, et les champions du mouvement russe dûrent se contenter de parler allemand, en alléguant comme motif, qu'ils n'étaient pas disposés à se servir d'un patois qui n'est (à leur dire) qu'un dialecte russe.

Une lutte acharnée s'engagea entre les deux camps, et quoique l'ukrainisme sût tenir le dessus, l'extension de la propagande russe devenait de plus

en plus inquiétante. Elle disposait de considérables moyens financiers, ce qui la mettait en mesure d'opposer au réseau toujours croissant de sociétés et de coopératives „ukrainiennes“, une organisation parallèle, dirigée par les meneurs du parti russe, et qui gagnait du terrain parmi les populations rurales, d'une manière surprenante. L'Eglise unie se vit sérieusement menacée par le mouvement schismatique qui secondait cette agitation. Des popes russes arrivés d'au delà du Zbrucz, se chargèrent de la propagande religieuse, en parcourant le pays et bravant le danger d'être saisis comme agents d'une intrigue hostile à l'Etat autrichien.

Ce furent les intellectuels „vieux-ruthènes“ — pour la plupart appartenant à la jeune génération — qui se trouvèrent à la tête de ce mouvement. Nous renoncerons à résoudre la question, par quels motifs ils s'étaient „convertis“ au patriotisme russe déclaré ouvertement; le rouble y contribua pour sûr, mais il y eut dans leur milieu certainement aussi des gens intègres dont la probité ne devrait être aucunement soupçonnée. Constatons seulement que plusieurs Polonais — malheureusement — furent dupes de l' attitude apparemment correcte de ces „Russes“ galiciens. Plus le mouvement „ukrainien“ prenait des allures *haïdamaques*, en alarmant tout paisible habitant de la Galicie orientale par son radicalisme social effréné — à mesure que la conduite de tous les trois partis „ukrainiens“ devenait de plus en plus intransigeante: à maints Polonais s'imposait la tentation

de ne pas se refuser entièrement à de certaines velléités de rapprochement manifestées par des „Moskalophiles“. En le cherchant, les „Russes“ galiciens s'appliquèrent d'autant plus à accentuer, leur prétendu loyalisme autrichien, ainsi que les vrais ou prétendus motifs qui les auraient détournés définitivement de l'ukrainisme par l'aversion contre son radicalisme. Ils ne manquaient pas de citer des analogies, en se comparant aux Italiens de Frioul, de la Dalmatie, du Trentino, où, à côté des irrédentistes prononcés, on voyait tant de bons Italiens et fidèles Autrichiens à la fois. On se rappelle bien d'un certain courant de l'opinion polonaise, il y a 10 ans, suivant lequel on n'aurait pas dû froisser trop brusquement les récents „Russes“ galiciens, ni les pousser vers de tendances irrédentistes, en les engageant plutôt à cultiver l'idéologie de l'unité nationale compatible avec le loyalisme autrichien. Vaines illusions, et bien passagères en même temps, puisque les „Moskalophiles“, après avoir gagné quelques mandats avec le concours des Polonais, cherchèrent bientôt à réparer leurs „péchés“ polonophiles par l'attitude non moins hostile que celle de leurs adversaires „ukrainiens“.

Quoi qu'il en fût, la „conversion“ d'un groupe assez considérable des intellectuels ruthènes au patriotisme russe, serait plus facile à comprendre que les rapides succès de leur propagande dans le milieu paysan, contrebalancée toujours par l'agitation ‚ukrainienne“. Si c'est vrai — comme les meneurs des

„Russes" galiciens se plaisaient à le prétendre — que ce furent les charmes de la littérature nationale, l'épanouissement grandiose de la science, de l'art, de la culture matérielle en Russie, qui les avaient déterminés à se sentir Russes: on ne pourrait imputer aucunément de pareils motifs aux paysans „moskalophiles". Ne connaissant pas la langue russe et ne l'apprenant point, les populations rurales ruthènes ne devraient pas être sensibles à l'idéal de la grande et commune patrie s'étendant des Carpathes à l'Océan Pacifique. Le rouble coula en ruisseaux, c'est sûr. Mais ce ne fut point le seul moyen d'agitation. On sût gagner le paysan appauvri par des avantages de différentes espèces que la propagande russe lui offrait: il y eut un vrai *exodus* d'enfants de paysans qu'on élevait en Russie à la charge du gouvernement ou aux frais de sociétés formées pour l'encouragement du nationalisme russe en Galicie. Rentrés chez leurs parents en vacances, ces enfants servirent à leur insu même, la cause de „la grande patrie russe", par leur imagination affectée des grandeurs du Tsarat. L'âme religieuse du peuple fut exaltée par le moyen de grands pélérinages au monastère „orthodoxe" de Poczajów, aux confins même de la Galicie. Ce couvent, jadis uniate, célèbre par l'image miraculeuse de la Ste-Vierge et cher à tout coeur ruthène par ancienne tradition — vrai rempart dominant „les positions" de l'offensive russe — réveilla de plus en plus le désir du „retour à la foi des ancêtres". Mais ce qui rendit la propagande

russe plus efficace que tout autre moyen, ce fut l'enchère d'agitation, l'appel aux convoitises du paysan demi-prolétaire, avide de la terre à labourer, qui lui échappe. Les agitateurs „ukrainiens" avaient beau lui prêcher le socialisme agraire. Le paysan est réaliste, et comme une session parlementaire passait après l'autre, sans qu'il vît se réaliser les promesses de distribution des propriétés foncières polonaises, il se sentait désenchanté. Les habiles „moscalophiles" n'avaient qu'à en profiter. „Vaines illusions" — prêchèrent-ils — „que de croire aux mirages par lesquels ces fourbes d'Ukrainiens cherchent à tromper le peuple. L'Empereur d'Autriche est lié aux Polonais — c'est clair, on le voit à chaque pas. Tout autre chose le Tsar, le plus puissant souverain du monde, vrai père des pauvres paysans. On n'a qu'à regarder au delà du Zbrucz, comment on y traite les Polonais: pas de fonctionnaires de cette nationalité, et les propriétaires fonciers polonais, comme ils sont rares là-bas en comparaison de la Galicie. Il n'y a qu'à attendre l'entrée des troupes victorieuses du Tsar, et la terre sera distribuée parmi ses enfants préférés"...

On ne se rendait pas compte du ravage qu'une telle agitation faisait dans l'âme ruthène, puisque les succès de la propagande russe furent mesurés d'après les résultats des campagnes électorales au Parlement et à la Diète; on se rassura en voyant les „Ukrainiens" tenir presque partout le dessus; dans quelques districts seulement eut-on besoin de faire

de sérieux efforts pour contrebalancer l'agitation des candidats „moskalophiles". Ce serait certainement inexact de prétendre que l'„ukrainisme" n'avait nullepart jeté de profondes racines parmi les populations rurales de Galicie; assurément, il y a des districts où son idéologie — malheureusement avec son penchant vers l'idéal *haïdamaque* — s'était effectivement emparée de l'âme paysanne ruthène. Cela ressortait parfois, même d'une manière criante, dans les luttes acharnées où les deux courants ennemis — l'„ukrainien" et le „moskalophile" — se heurtaient non seulement sur le champ de bataille électorale, mais dans les efforts quotidiens de leur propagande. Cependant nous croyons ne pas nous tromper en affirmant que, dans la plupart des districts où des candidats ukrainiens sortaient de l'urne électorale, les masses étaient beaucoup plus minées par l'agitation russe et schismatique, qu'on ne se l'imaginait d'après le résultat des élections. C'est que le paysan votait pour le candidat „ukrainien" dont l'appui pouvait lui être utile auprès des autorités centrales à Vienne — et néanmoins il était entièrement envahi par l'idéologie „moscalophile" qui flattait ses convoitises d'une manière plus efficace. „Tu l'as voulu"... — aurait-on le droit de dire aux agitateurs „ukrainiens": la longue agitation *haïdamaque* en excitant les haines sociales et nationales, avait préparé le terrain à la propagande russe.

On ne s'en aperçut que trop tard, aux débuts de la guerre actuelle, pendant l'invasion russe dont le

succès écrasant en août et septembre 1914 fut énormément favorisé par l'attitude d'une partie des populations ruthènes gagnées par la propagande russophile: trahisons, espionnage, concours efficace de toute espèce, prêté continuellement aux troupes ennemies. C'est vrai, le rouble coulait en ruisseaux, comme le sang. On vit clairement que tout avait été préparé ingenieusement de longue main.

2. Illusions.

Soixante-dix ans s'écoulent bientôt depuis les débuts du réveil national ruthène. Au courant de cette époque, trois dates marquantes seraient à signaler dans son évolution, où elle fut sérieusement menacée par „le danger russe": 1866, 1882 et au commencement de ce siècle. Dans ses deux premières apparitions le „danger russe" servit d'impulsion au rapprochement entre les Ruthènes et les Polonais; dernièrement rien de pareil ne s'est manifesté.

Pendant toute cette époque les tentatives d'accord ne manquaient jamais du côté polonais. Nul ne contestera ce fait, quoi qu'on puisse penser de la manière dont les Polonais envisageaient ce problème. Les Ruthènes, au contraire — abstraction faite d'un seul moment passager — ne se montraient jamais disposés à conclure un pacte aux conditions acceptables par le côté opposé. Quant à celui-là, l'erreur essentielle consista longtemps dans l'illusion que le grave problème pourrait se résoudre dans le sens de l'ancienne devise *gente Rutheni natione Poloni* — illu-

sion bien pardonnable, vu les circonstances dans lesquelles le réveil national ruthène fut improvisé en 1848[1]). Depuis 1882, on abandonna peu à peu cette formule visiblement surannée, mais tout-de-même compatible avec l'idée du développement progressif des Ruthènes en nation distincte; de nos jours personne ne s'obstinerait plus à la défendre. Cette pierre d'achoppement disparue, on aurait certainement trouvé une base solide de paix durable, si le même esprit de conciliation avait animé les deux nationalités. En manifestant cet esprit, le Polonais rend hommage à ses traditions nationales les plus sacrées; il le fait spontanément, entraîné par un sentiment qui lui est inné, par la sincère affection pour le peuple ruthène, pour les charmes de sa culture populaire, de ses chants et mélodies, pour le caractére psychique de ce peuple. Il y a dans ce sentiment l'héritage d'une suite de générations, cher à tout Polonais habitant les territoires mixtes: l'ancienne Russie-Rouge, la Volhynie, la Podolie. Celui-ci, aigri par les ennuis des luttes politiques, voudrait-il même se débarasser de cet héritage, il n'y réussirait que difficilement.

Etrange phénomène que cet héritage psychique — inaliénable, bien que mis à de plus en plus cruelles épreuves...

„Glaive tranchant — étalon fougueux — innom-

---

[1]) V. ci-dessus p. 43. 45. 67—71. 75—79, 80. 105—106, 111, 115—118. 130—132.

brables Ruthènes! Un seule pierre brise des centaines de pots fragiles"...

L'admirable chronique de Halitch, oeuvre du XIII siècle, met ces paroles provoquantes dans la bouche du „téméraire" Fila, vaillant capitaine hongrois qui — il y a précisement 700 ans — franchit en 1217 les Carpathes pour assaillir les jeunes princes héritiers de la Russie Rouge, les deux fils du célèbre duc Roman, tombé mort dans un combat contre les Polonais. Le Hongrois emporta la victoire, „mais Dieu le punit de sa témérité" — ajoute le charmant annaliste — car 30 ans après, il fut tué par Lève, futur fondateur de Léopol, petit-fils du duc Roman, à peine sorti de l'enfance alors.

En feuilletant les nombreuses brochures publiées pendant cette guerre en différentes langues et destinées à faire la propagande „ukrainienne", on y observe beaucoup d'illusions rappelant parfois la hardiesse du vaillant capitaine Fila.

„Peuple innombrable"!... Les mêmes paroles retentissent après sept siècles dans ces brochures, colportées avec un zèle infatigable. $34^1/_2$ millions, disait-on au début de la guerre, aujourd'hui on en compte 38 — chiffres vertigineux. C'est plus que les Français (35 millions) et les Italiens (33 millions), c'est le double des 18 millions d'Espagnols, chiffre surpassant de 6—13 fois les forces numériques des petites nations indépendantes et heureuses, comme les Hollandais et les Portugais (6 millions), les Suédois

($5^1/_2$), les Danois (3), les Norvégiens ($2^1/_2$). Les compatriotes du „téméraire“ Fila restent bien en arrière avec leurs 10 millions, tandis que les Polonais évalués à 20—25 millions selon leur propre calcul, se voient réduits à 16, d'après la statistique „ukrainienne“...

„Innombrable“, c'est quelque chose, mais cela ne suffit pas encore à établir la grandeur d'une nation; le téméraire capitaine hongrois en fut profondément convaincu. Une fiévreuse réclame cherche donc à répandre des renseignements aussi vagues qu'inexactes, et tend à informer l'Europe centrale que les $34^1/_2$—38 „Ukrainiens“ constituent une nation peu connue, mais bien respectable, non seulement en vue de leur multitude. Forts d'une culture très ancienne, ils possèdent à leur dire une riche littérature nationale dont les admirables produits remontent à une époque où l'on ne put pas même s'imaginer que les lettres auraient été cultivées dans la langue française, allemande, italienne, anglaise ou espagnole. De telles essertions paraissent neuves, risquées. Disposé même à y croire, on s'étonne, comment les nombreux joyaux de cette ancienne culture nationale aient pu rester ensevelis dans l'ombre de leur pays natal, à l'abri de l'intérêt des autres nations civilisées, sans l'accroissement de leur commun trésor culturel. Abstraction faite de pareilles petites nations, mais heureuses, comme les Hollandais ou les Scandinaves dont le développement n'avait été jamais entravé, le même phénomène ne se confirme point p. e. par rapport aux Tchèques ou

aux Croates, à leur littérature, leur science, leur art. Pour parer d'avance aux objections de ce genre, on dispose de deux expédients. A l'avis des „Ukrainiens", l'Europe de l'Est serait tout-à-fait „terre inconnue" dans l'Europe centrale, moins connue que l'intérieur de l'Afrique; il ne resterait donc rien à faire que de s'en remettre aux lumières des „connaisseurs", sans pouvoir toutefois vérifier par autopsie, pendant ce temps de guerre, l'exactitude des renseignements en question. Si ce raisonnement échoue, on touche une autre corde, celle de la prétendue martyrologie „ukrainienne". On n'a aucune idée dans l'Europe centrale — prétendent ces informateurs — quelles étaient les persécutions que l'Ukraine aurait eu à subir à travers les siècles[1]); si sa glorieuse culture nationale n'a pas entièrement péri sous une telle oppression, cela toucherait au miracle, et fournirait une preuve visible de sa vitalité, du patriotisme intarissable de la nation si durement éprouvée. On s'attend que le monde renseigné de la sorte, devra nécessairement accepter de pareilles assertions sans critique; il lui manque aujourd'hui la possibilité de les examiner de près, donc il croira ce qui lui convient, c'est si humain.

La (prétendue) continuité de la culture natio-

---

[1]) Pour le prétendu système oppressif de l'ancienne Pologne par rapport aux Ruthènes, comp. le récent opuscule de M. O. Halecki, Das Nationalitätenproblem im alten Polen (Krakau, 1916) p. 44—96.

nale[1]), maintenue dans des conditions tellement défavorables, n'est pas — dit-on — la seule preuve de la vitalité intarissable dont la nation „ukrainienne“ peut se flatter. Grâce aux caractères essentiels de sa mentalité, elle se sent appelée à résoudre, sur la vaste étendue de son sol natal, un ensemble de plus graves problèmes sociologiques de l'époque moderne, avant tout ceux du domaine de la politique agraire; sous les auspices de „l'ukrainisme“, la Russie méridionale d'aujourd'hui, régénérée, devrait servir de modèle au monde entier, pour la solution de la question sociale. On ne manque pas de se flatter que pour y arriver, l'„Ukraine“ indépendante n'aurait qu'à recourir à ses anciennes traditions nationales. Pour preuve indubitable de la vraie grandeur de la nation si longtemps opprimée, elle trouverait dans le sein même de ses traditions historiques — traditions cosaques, bien entendu — les lumières désirées pour une solution définitive des plus graves problèmes de l'époque actuelle. Quelle différence — ajoute-t-on — entre l'„Ukraine“ et la Pologne; là, les socialistes mêmes, se mettent à la remorque de leur noblesse rouillée: signe évident que ce peuple rétrograde, dépourvu de toute vitalité, ne peut aucunement s'élever au niveau des exigences imposées par l'évolution sociale et culturelle de l'humanité entière.

Mais pour être à même de remplir une mission de

[1]) Comp. II partie, App. VI, §§ 2, 3.

rajeunissement du Sud-Est de l'Europe et pouvoir se poser en modèle au monde civilisé, l'Ukraine unifiée et une dans son essence même depuis la Pripet jusqu'aux pentes méridionales des Carpathes, depuis le Don jusqu'à la mer Noire et au Kouban du Caucase, aurait dû non seulement secouer le joug du Tsarat et la domination polonaise, mais créer sa propre forme d'État. Cet État, ne devrait être qu'une reproduction de l'État ukrainien du XVII siècle au principe républicain[1]), qui après 1654 privé de son indépendance et assujetti par le Tsarat, attend depuis deux siècles et demi, le moment de sa résurrection. L'Ukraine ainsi comprise formerait une soi-disant entité au point de vue géographique, ethnologique et culturel. On passe sous silence le caractère national mixte d'une partie considérable de ces territoires. Leur réunion en un tout, „enfoncerait un glaive tranchant dans le coeur de la Russie".

Certains points de ces raisonnements, formant une suite serrée et qui exercent une influence séductrice sur bien des esprits, sont en partie tirés de toute une série de brochures qui se répandirent en profusion durant les 22 mois de guerre. Les énormités y émises se moquant des vérités historiques et actuelles, peuvent être qualifiées d'extravagances suscitées par une atmosphère de guerre et une surexcitation d'imagi-

---

[1]) Pour apprécier au juste la conception historique au sujet du prétendu „État républicain ukrainien" du XVII siècle, le lecteur voudra bien consulter les observations contenues ci-dessous dans l'App. V, § 8.

nation en résultant. L'essentiel en est cependant un produit de la dernière vingtaine d'années, qui fit germer les idées de Dragomanow. La jeunesse turbulente les cultivant par un travail constant de la pensée, les amena peu à peu à cette espèce de „maturité" qui caractérise le tableau ci-dessus esquissé de l'idéologie ukrainienne.

Ces idées étaient encore toutes neuves même pour les meneurs des „Ukraino-Ruthènes" d'alors — neuves quand elles se firent jour dans un état tout embryonnaire, en juillet du 1900 au congrès de la jeunesse universitaire à Léopol. L'esprit de Dragomanow y planait. Une académie en honneur du maître peu avant décédé en formait la principale attraction. On y écouta la conférence d'un jeune étudiant, qui produisit une sensation. C'est pour la première fois qu'il précisa d'une manière aussi frappante, en Galicie, la conception de la Grande-Ukraine, dûe à Dragomanow. Dans une dizaine d'années ce jeune étudiant refaçonna son nom de famille en une forme „ukrainienne"; il devint député et se fit connaître avant et surtout pendant la guerre parmi les siens et à l'étranger comme champion zélé des idées énoncées en 1900, qui depuis se cristallisèrent plus manifestement et devinrent dans l'intervalle du temps l' A, B, C, de l'ukrainisme moderne.

Bien qu'on y reconnaisse les résultats dus à l'activité du groupe auquel ce jeune homme appartenait, une aussi prompte popularisation et formation systématique de leur idéologie sembleraient impossi-

bles, si d'autres forces motrices en dehors de la sphère de leur pouvoir ne leur avaient prêté un concours qui ne laissa pas moins que d'exciter leur propre ardeur.

3. Succés réels et illusoires.

La couleur parfois mégalomane de l'idéologie „ukrainienne" que nous venons de signaler, constitue en effet un phénomène bien regrettable, même au point de vue des intérêts réels de cette nation renaissante. Pour un peuple comme pour tout individu luttant pour son existence, rien ne peut être à la longue si préjudiciable comme l'autosuggestion incessante d'opinions exagérées sur ses propres forces et les moyens pour continuer cette lutte. Il serait cependant injuste de contester ou de déprécier les succès réels dont l'„ukrainisme" militant aurait pu dernièrement se flatter. Aussi fier de ces succès inattendus et de la conscience nationale affermie à la suite, il se rend aux espérances exagérées et ne résiste pas facilement à la tentation d'escompter dans son imagination la future grandeur de son peuple. Trait caractéristique d'une nation neuve.

Dès le dèclin du siècle dernier le mouvement ruthène déploya une activité des plus vivaces sur le terrain économique. Mouvement ruthène, disons-nous, ce phénomène s'accentuant presque avec une même force dans les deux camps ruthènes de la Galicie, dont l'„ukrainisme" sut cependant profiter à un bien plus haut degré. Ceci s'explique par deux causes positives. Bien que l'agitation russe en Galicie

travaillât avec assiduité dans la dernière quinzaine d'années, les „Ukrainiens“ y gardèrent néanmoins la prépondérance, ce qui permit à leur organisation sociale d'embrasser un bien plus vaste terrain d'action, et surpassant les institutions analogues érigées par des Russophiles en nombre et en vitalité, ils purent se flatter d'avoir obtenu de bien plus importants succès, que ceux-là.

En second lieu le développement des coopératives „ukrainiennes“ en Galicie s'accomplit parallèlement au mouvement qui dans l'Ukraine „authentique“, c'est-à-dire dans le gouvernement de Kieff et les territoires voisins, soutint depuis l'année 1905 une incessante activité pour l'organisation de semblables associations. Le vaste réseau de ces institutions portant un caractère essentiellement national, leur assura aussi bien en Galicie ruthène qu'en Ukraine une importance particulière pour la propagande de l'„ukrainisme“. Celui-là y gagna un nombre considérable de positions bien fortifiées, d'avant-postes qui contribuèrent d'autant plus à l'essor de l'esprit national dans les masses populaires, que le bon sens pratique du paysan se laisse facilement entraîner par un mouvement qui envisage les intérêts immédiats de sa vie quotidienne et contribue à leur épanouissement avantageux. L'effet du parallélisme de ce mouvement en Galicie ruthène et la Russie méridionale n'est point à déprécier, il y concourut à développer en peu d'années un sentiment d'affinité qui avant 50 et 30 ans s'élevait à peine au-dessus du zéro, montait

lentement dans la suite et bien qu'éloigné encore du point d'ébullition, franchit décidément en peu de temps la ligne passive du tiède.

Les éléments du sentiment national s'accentuant dans le mouvement intellectuel des „Ukraïniens“ de la Galicie et depuis 1905 de leurs compatriotes en Ukraine, doivent être également prises en considération. Ceci présente — on le sait bien — depuis les débuts de leur renaissance nationale, un point faible, dont l'assainissement paraissait un problème presque insoluble. Aujourd'hui l'essor de l'intellectualisme ruthène coloré d'ukrainisme est chose manifeste que ne peuvent nier même ses adversaires de quelque parti qu'ils soient. Nous qualifions sciemment ce développement d'„intellectualisme“, car il serait plus que difficile de constater au sein de l'ukrainisme à un même degré un essor général culturel. Si un certain progrès obtenu sur toute la ligne ne se laisse point nier, il est tellement imbu d'intellectualisme et dépense si exclusivement ses efforts sur le terrain plutôt scientifique, que les autres champs de la vie culturelle semblent par comparaison presque complètement négligés et laissés en friche. L'art ukrainien est quelque peu long à se faire attendre — quant aux belles-lettres il serait bien difficile d'y signaler quelque chose qui pût correspondre avec l'essor général de la vie nationale des Ruthènes dans les dernierès dizaines d'années. L'Ukraine authentique a manifesté sur ce terrain une production tout-de-même plus riche (Hrintschénko, Kowalénko, Ne-

tschouy) que les „Ukrainiens" de la Galicie dont l'energie s'exerce traditionnellement de préférence sur le terrain politique.

Inter arma... L'atmosphère des luttes politiques semble moins défavorable à Clio et Uranie qu'aux autres Muses-soeurs. Si les recherches historiques dont les volumineuses productions se mettent en tête des publications de la société de Chéwtchénko de Léopol, sont pénétrées, à leur désavantage, de tendance politique, l'enthousiasme national qui les distingue contribue fortement d'autre part au développement de ces études. C'est sur ce terrain que germent les conceptions historiques non moins stupéfiantes par leur essence que par le développement subit de recherches en question elles-mêmes, conceptions dont on peut qualifier les traits marquants, de transposition de l'idéologie de Dragomanow dans le passé et jusqu'aux débuts de la soi-disant histoire „ukraïnienne"[1]). Quant aux autres genres de l'infatigable activité de la société de Chéwtchenko, ce sont les sciences naturelles et les travaux ethnographiques soigneusement conduits qui naturellement n'ont pas été influencés de tendances politiques, ce qui ne se constate point à leur dépens. Mais il n'est pas moins douteux que ces travaux assidus, si éloignés qu'ils soient de la politique, puisent leur force mobile dans l'idéal qui guide la jeune science „ukraïnienne" dans son rapide progrès: il s'agissait d'une documentation

[1]) Comp. ci-dessous II Partie, App. V, §§ 4—8, et App. VII „Détails" concernant l'App. V.

de la science „ukraïnienne“ qui motiverait la principale prétention du mouvement national à l'érection d'une université „ukrainienne“.

Tout ceci est dû à la gigantesque activité d'un seul homme qui, sans exagération, a su remplacer pendant une vingtaine d'années toute une légion de travailleurs scientifiques et les a dans la suite principalement façonnés. C'est un disciple du caméléon national typique, du professeur Wladimir Antonovytch[1]): l'infatigable Michel Hrouchevskiy. Jeune agrégé à l'université de Kieff, il fut nommé pendant l'ère Badeni professeur d'histoire à de l'université de Leopol. Après avoir occupé cette chaire, il déploya depuis 1894 une étonnante activité comme historien, auteur d'une histoire de l'Ukraine dont 8 volumes ont paru jusqu'à présent, comme éditeur d'un grand nombre de documents historiques. En dehors de ses travaux littéraires, il prêta un grand essor au développement de la Société de Chévtchénko dont il fut président et principal moteur. Il a trouvé certainement des conditions exceptionnellement favorables, sans lesquelles un pareil épanouissement de cette institution aurait été impossible. Un riche support pécuniaire, assuré dès son avènement à la Société de Chévtchénko — héritage de „l'ère Badeni“ — lui en procura les moyens. Cependant les sérieux resultats obtenus auraient été assurément inadmissibles sans le concours de l'éminent talent organisateur de Hrou-

---

[1]) V. ci-dessus p. 65—67.

chevskiy. C'est lui qui a su former cette société en un laboratoire scientifique qui, quittant son modeste cadre d'autrefois se développa en un grand mécanisme s'enrichissant de roues et de rais d'année en année. Après avoir surmonté les premières difficultés de la terminologie dans un idiome tout-à-fait étranger aux recherches scientifiques, il s'agissait seulement d'attirer les jeunes forces par lesquels on aurait atteint la possibilité de cultiver les différentes branches de science en se servant du langage national. Par suite des résultats des vingt années d'activité de la Société de Chévtchénko qui aux débuts de la présidence de Hrouchevskiy n'avait pu s'attacher à aucun legs du passé, on a pu avant et pendant la guerre entrer en lice avec environ 180 forts volumes, comme témoignage du haut développement culturel de la nation „ukrainienne“ pour conquérir l'avenir. A la suite de ses efforts se rangent les quelques périodiques des sciences spéciales (juridiques, pédagogiques) ainsi que plusieurs recueils paraissant en fascicules et dont l'origine date pour la plupart après l'année 1900, comme aussi les 15 volumes de la Société scientifique de Kieff fondée après l'année 1905. L'opinion que la littérature ukrainienne est en droit de revendiquer sa place immédiatement après la littérature polonaise et russe dans la rangée des littératures slaves, opinion qui retentit de plus en plus fort, est certainement plus qu'exagérée, vu qu'elle n'est pas encore en état de soutenir la comparaison avec la littérature tchèque et même croate, et aura

encore besoin d'un bon nombre d'années pour arriver à l'état de développement de celles-ci, tant par rapport à leur riche production littéraire que leur universalité et leur profondeur. Tout de même on peut comprendre facilement que cette rapide éclosion de la littérature scientifique dans la langue ruthène, son essor pour ainsi dire du néant dans une si courte période, a pu animer et raffermir la conscience nationale des Ukrainiens de Galicie et d'Ukraine.

Cependant, si l'on envisage la couleur parfois mégalomane de l'idéologie ukrainienne la caractérisant de nos jours, on se voit porté à en ramener les éléments à d'autres influences que les succès multiples obtenus sur le terrain social et culturel.

Il faut nous rendre compte que ces phénomènes dont l'importance pratique ne peut être traitée à la légère, se faisaient sentir d'abord seulement parmi la „jeunesse turbulente“, en dehors de laquelle ils trouvaient peu d'échos dans les cercles ruthènes. Ce n'est que depuis environ 1910 qu'ils s'accentuent d'une manière de plus en plus aigüe. Le moment en est tellement éloquent qu'il serait superflu de s'y attarder plus longuement: pendant que le danger d'une guerre universelle menaçait violemment le monde depuis 1908, on voyait s'appesantir sur le théâtre futur de guerre „le danger russe“ d'une manière des plus inquiétantes. Les progrès considérables de la fomentation russe parmi la population ruthène de la Galicie durant ces années se manifestaient évidemment. Or, si ces circonstances n'avaient

permis de justifier qu'à moitié la conjecture que 30 millions d'Ukrainiens aspirent au-dela des frontières autrichiennes à secouer le joug russe, les sphères gouvernantes de l'Autriche-Hongrie auraient commis une faute grave envers l'avenir de la monarchie Danubienne, en ne l'appréciant pas à sa juste valeur. Il était en effet d'autant plus urgent de n'épargner aucun effort pour distinguer le mirage de la vérité dans la considération de ce grave problème. Ce ne fut ni simple ni facile. Tout exagérée que semble l'opinion ci-dessus citée, d'après laquelle l'Europe, centrale serait mieux informée sur l'intérieur de l'Afrique que sur l'Est de l'Europe on n'y peut lui refuser un certain fondement, surtout par rapport aux problèmes qui ne pouvant être vérifiés exactement, s'appuient sur de vagues renseignements dont il est difficile de constater la source et en discerner la vérité de l'illusion ou même de la mystification.

Ce qui est incontestable c'est que l'interêt vif prêté à l'„ukrainisme" par les cercles dont l'opinion jouissent de considération, ne put que fortement réagir sur les milieux qui propageaient de pareilles informations.

Un intérêt pareil prêté en Prusse au problème „ukrainien" est de date plus ancienne; il remonte aux dernières années du siècle passé, accentuant d'abord et avant tout l'importance présumée du „Piémont ukrainien" par opposition à la conception de la Galicie comme „Piémont polonais". Cet intérêt a pu se raviver probablement plus tard par la me-

nace toute proche d'un conflit russo-allemand. Quel qu'a été effectivement le cours des choses, il fut cause de ce que certains traits de l'idéologie ukrainienne frisant une espèce de mégalomanie, prirent avec le temps une teinte de plus en plus forte.

Le caractère du sol parlamentaire de Vienne depuis la réforme électorale de 1908 a contribué de même beaucoup à créer, dans les circonstances des dernières années, la possibilité qu'une fraction minime au milieu d'une situation vraiment sérieuse a su au moyen de procédés obstructifs forcer pour son compte des avantages considérables. Ce n'est donc pas étonnant que les Ukrainiens se sentirent d'un côté encouragés à employer ces procédés sans réserve, d'un autre, le concours d'autres facteurs fit démesurément enfler leur conscience nationale vis-à-vis de Vienne et même de Berlin — ils crurent pouvoir obtenir au parlement autrichien ce dont quelques années auparavant ils n'ont même pas rêvé.

4. Perspectives d'avenir.

Quel avenir peut être réservé à un peuple qui au nombre de 30 millions s'éveille, depuis à peu près une génération, d'un sommeil profond de deux siècles — à un peuple, qui pas même remarqué dans le courant des quelques dernières dizaines d'années, attira l'attention générale pendant le cataclysme actuel?

L'auteur a eu l'occasion d'assister à une intéressante discussion sur ce sujet. Pas un Ruthène

(„Ukrainien") n'y a été présent et lui-même y fut le seul Polonais. On disposait, il est vrai, d'une certaine dose de connaissances concernant les questions essentielles — l'empreinte des informations provenant du milieu „ukrainien" n'y était point à méconnaître — et bien qu'on ne les adoptât pas tout à fait sans critique, les pronostics d'avenir faisaient percer une tendance à s'en laisser fortement influencer. Sans s'arrêter sur les stériles hypothèses touchant l'avenir de l'Europe, on avança d'une maniére intéressante la question: jusqu'à quel point les *Ukrainiens* (on s'entêta sur cette dénomination), en raison de leur évolution passée, peuvent être considérés sérieusement comme un élément apte à former un État — un grand État, conformément à leur nombre et à la position géographique de leur territoire. Si une discussion, il est vrai tout accadémique, est admissible sur ce problème aujourd'hui, bien qu'avant peu elle aurait été tout-à-fait inimaginable, ce phénomène est dû à la sympathie que les réclamations et les prétentions des meneurs „ukrainiens" ont fait naître dans les sphères dirigeantes et dans la presse des puissances centrales, notamment dans celle de l'Allemagne, moins dans celle de l'Autriche.

On releva des prétendues analogies entre la Bulgarie avant 1879 et l'état des valeurs idéales et matérielles de l'ukrainisme d'aujourd'hui. Les Bulgares ont réussi dans l'espace de 40 ans à peine, d'atteindre dans les cadres de leur propre État et grâce à ses bienfaits, un tel épanouissement de forces, qu'ils s'im-

posent aujourd'hui comme une nation importante, et dirigée par la sagesse de ses hommes d'État; sa position contribuera probablement beaucoup à trancher le sort de cette guerre universelle. On soutint dans la suite, que rien n'empêche de supposer que les Ukrainiens, dotés pareillement d'un État conforme à leurs besoins, seraient aussi capables d'obtenir dans un temps plus ou moins long, des résultats semblables. Cette analogie conjecturale se prête parfaitement à faire ressortir tout ce qu'il y a de problématique dans la maturité supposée de l'„ukrainisme", mieux voudrait dire, des éléments ruthènes.

Nous passons outre sur bien des détails dont une revue rapide suffirait à démontrer au jour de la vérité le peu de justesse de cette comparaison. „C'est un étrange suc que le sang" — dit le poète allemand. Le sang bulgare si abondamment versé dans les insurrections contre la domination turque (dernièrement en 1831, 1836, 1841, 1849, 1857, 1876) témoigne autrement des forces élémentaires des tendances nationales de ce peuple que les plaintes oiseuses sur les souffrances qu'endure la „nation ukrainienne" sous le joug du Tsarat. Ces gémissements qui s'exhalent dans de mordantes brochures et dans d'intéressants „interviews", ne manquent pas d'impressionner momentanément le public, mais on est quand même enclin à se demander, si ces paroles, ces phrases, jamais appuyées par un fait, peuvent témoigner d'une force réelle soutenant la conscience nationale des „Ukrainiens", comme l'en certifient oralement et

par écrit ses représentants? Et cependant il est brave ce Ruthène, s'il s'appelle „Ukrainien" ou autrement.

Il avait été déja question du nombre de zéros à retrancher du chiffre de 34—38 millions, s'il s'agissait d'établir sérieusement la force numérique de ceux parmi les Ukrainiens qui se trouvent au moins sur la voie menant vers une ferme conscience nationale[1]).

„Peuple nombreux" — on peut appliquer cette expression uniquement aux authentiques dizaines de millions d'individus qui parlent différents dialectes ruthènes; il faut bien remarquer en outre que beaucoup d'entre eux ont en même estime le ruthène et le russe, d'autres, pas moins nombreux, considèrent le ruthène comme idiome populaire, le russe par contre comme langue nationale. Qui voudrait le contester, serait simplement dupe d'une regrettable illu-

---

[1]) Ce serait déplacé d'appliquer le même jugement à d'autres nations, particulièrement aux Polonais. En ce qui concerne les peuples unis par le principe d'un État national, un tel État même ne manque pas de veiller, souvent par trop, l'affermissement de leur conscience nationale. Mais si l'on voulait soutenir que parmi les masses polonaises de certains territoires de l'ancienne Pologne, la conscience nationale n'est pas beaucoup plus développée que celle du paysan ruthène de la Russie méridionale, nous pourrions répondre que justement dans ces contrées-là, le paysan et l'artisan polonais, comme catholiques zélés, par opposition au schismatique russe et à l'Église officielle russe, trouvent dans leur confession religieuse un puissant levier pour la conservation et le développement de leur conscience nationale.

sion[1]) ou même l'objet d'une mystification bénévolement acceptée.

Les premiers connaissent l'Ukraine si peu qu'ils peuvent bien facilement s'illusionner sur les exagérations démesurées des *exaltés* d'au-delà du Zbrucz sur les progrès gigantesques du mouvement national dans la Russie méridionale, et l'accepter sans réserve comme un fait documenté. Quand aux exaltés eux — mêmes, l'élément révolutionnaire et social se trouve chez eux si étroitement lié à l'élément national, qu'il ne sont pas souvent en état d'apprécier froidement les résultats obtenus sur ce dernier terrain. Il faut remarquer en outre que les uns et les autres sont sur le point religieux, soit indifférents soit même ennemis déclarés de toute religion positive, aussi il leur échappe ce qui dans l'appréciation exacte des con-

---

[1]) L'illusion y joue un bien plus grand rôle qu'on ne soit porté à y croire de prime abord. Les champions de l'ukrainisme à l'étranger sont Galiciens ou Ukrainiens authentiques. Un étranger se représente difficilement jusqu'à quel point les relations entre les Ruthènes de la Galicie et la véritable Ukraine sont encore limités. Comparant l'état d'aujourd'hui à celui d'il y a 30 ou 50 ans, on y peut signaler certainement un grand progrès—mais nous n'exagerons pas en soutenant qu'il ne se trouve encore aujourd'hui en Galicie qu'un bien petit nombre d'„Ukrainiens" qui ne soient autrement informés sur l'Ukraine du Dniepr que par des ouï-dire, ce qui n'est point étonnant, vu que le sentiment et la conscience de leur affinité sont tout récents. Les Polonais se trouvent dans une bien autre position par rapport à tout ce qui peut être pris en considération au sujet des relations directes entre les habitants des différents territoires de

jectures sur le nationalisme „ukrainien“ aurait été d'une importance décisive.

Les soi-disant trente millions de la population ruthène des gouvernements de la Russie méridionale sont schismatiques-orthodoxes — et par conséquent unis à la Russie, aux cohabitants russes et aux masses grand-russes des gouvernements du nord par le lien de la même religion.

Privés d'une Église qui leur soit propre, ils manquent de cet élément de force que possèdent, par contre, les Bulgares dans l'union intime de leur peuple avec leur Église particulière. Son influence eut la force de conserver chez les Bulgares sous la domination turque et vis-à-vis des conquérants musulmans ainsi que des agents grecs (phanariotes) du gouvernement ottoman, la conscience nationale et la raviver

---

l'ancienne Pologne. En dehors des traditions toutes fraîches et jamais afaiblies de leur ancienne unité politique, les innombrables relations personnelles resserrent les noeuds entre le Royaume de Pologne, le Duché de Posen, la Galicie, la Lithuanie, la Podolie, la Volhynie et l'Ukraine. Ces rapports réciproques et pour ainsi dire, tout naturels, qui résultent de la parenté, des mariages, des affaires de fortune etc... forcent, tout simplement, en dehors des intérêts nationaux, un Galicien ou un habitant de Posen de prendre part personnellement à tout ce qui se passe à Varsovie, a Wilna etc... La conscience „ukrainienne“ moderne de la communauté des territoires ruthènes est au contraire chose artificiellement acquise; pour l'appuyer, nous n'avons qu'à citer le livre du reste soigneusement élaboré de M. Roudnitskiy: Ukraina, Land und Volk (Vienne 1916) qui en est une preuve frappante.

de plus en plus fortement durant des siècles entiers par des contrastes innés profondement ressentis. Pour éviter toute illusion dangereuse, il ne faut pas perdre de vue la vérité, que les Ruthènes, bien que si différents des Russes, ne sont pas moins membres du monde ruthéno-russe[1]). Aussi, n'est-ce point une tâche facile pour les Ruthènes que de garder leur individualité nationale sous la domination d'un géant qui, depuis plus d'un siècle pèse de tout son énorme poids sur la totalité de ce monde. Ils sont forcés de la cultiver et développer au milieu de brillants succès obtenus sur le terrain politique et culturel par ce même géant auquel ils sont de plus attachés par les liens d'une même religion.

Partant de ce point de vue, certains phénomènes doivent être appréciés avec plus d'indulgence qu'on ne le fait d'habitude. Une mesure générale qui ne tienne pas compte des spécialités du terrain „ukrainien“, ne peut y être appliquée, car on serait autrement porté à taxer certaines vaccillations typiques, d'apostasie, de trahison nationale etc... En tant que l'évolution de la nation ruthène n'est pas encore sortie de l'état de nébuleuse, on ne devrait pas s'étonner, que parallèlement avec de sérieux efforts pour la condensation nationale, se manifeste continuellement un courant de l'opinion tendant vers la fusion avec la Russie.

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 21—38 et ci-dessous II Partie, App. II, § 2.

L'énonciation de M. Hrouschewskyi, qui éveilla récemment l'attentation génerale, ne peut en aucune manière être envisagée comme un pareil phénomène de vaccillation. Ce patriote avéré „ukrainien“ dont le nom signifie une époque dans le développement culturel de l'ukrainisme[1]), débuta tout inopinément pendant la guerre universelle comme bon Russe — Russe dans le sens politique—qui sait parfaitement concilier son dévoùment à l'Empire des Tsars avec son ardent patriotisme „ukrainien“.

Nous n'allons pas apprécier ce fait, comment l'éminent double patriote, avec cet état d'esprit, n'a pas hésité à travailler à l'une des universités autrichiennes. On ne peut néanmoins le taxer de caméléon, car se tenant à l'écart de la politique, il n'avait eu même jamais l'occasion d'accentuer positivement le point de vue „austrophile“ de ses compatriotes galiciens. Ceux-ci, certainement „austrophiles“ sincères, purent seuls lui en vouloir d'avoir compromis par cette manifestation leur propre loyalisme autrichien et mis peut-être des entraves à leur action politique.

Admettant que les intentions des politiciens ukrainiens en Galicie soient au-dessus de tout soupçon, une lumière inattendue en rejaillit tout de même sur leurs assertions constamment répétées que 30 millions d'Ukrainiens de la Russie méridionale attendaient leur libération du joug moscovite. Si la totalité de l'Ukraine n'a pas tout de suite salué l'entrée

---

[1]) V. ci-dessus p. 186.

des libérateurs en Volhynie et Polessie par un soulèvement armé, on devrait à leur dire attribuer cela seulement à la prudence de la population, à un sage ménagement de forces nationales qui seraient devenues victimes d'une terrible vengeance des tyrans. N'étant pas à même de soutenir sensiblement les opérations de guerre — prétendait-on dans ce milieu — ce peuple déjà cruellement éprouvé ne pourrait pas subir les horreurs d'une pareille vengeance.

Quoi qu'il en soit, la franchise de M. Hrouchevskyi dévoila impitoyablement ce qu'il y avait d'idées préconçues dans une pareille conception de l'„Ukraine" russe. Désormais on serait obligé de corriger sensiblement à ce sujet les calculs politiques qui étaient parfois trop sérieusement basés sur des assertions purement phantastiques.

5. Problèmes culturels.

Hruchewskyi n'est pas un caméléon, comme l'ont été son maître Antonovytch ou autrefois Kouliche et Kostomaroff. Ce qu'il pense maintenant, il l'a pensé pour sûr au temps de la paix, occupant la chaise universitaire de Léopol. En raison de l'étonnante franchise qui caractérise l'énonciation de M. Hrouchevskyi, elle rapelle cependant la fameuse déclaration du *Slowo,* publiée pendant la guerre de 1866[1]). M. Hrouchevskyi dit en 1915:

„D'accord avec mes compatriotes en Russie et

---

[1]) V. ci-dessus p. 108—109.

partisans du même programme, je n'ai jamais cherché la solution du problème ukrainien dans le détachement des pays ukrainiens de la Russie, mais dans sa réglementation par voie constitutionnelle ainsi que par le concours réciproque de la societé de la Grande Russie, dans les cadres de l'État russe, sur la base d'un développement constitutionnel (russe), de l'autonomie et de la liberté nationale"... „Telle fut toujours notre conviction; nous continuons à y tenir sans nous laisser tromper par tout ce que nous avons éprouvé l'année dernière. Les Ukrainiens se détachent décidément de l'orientation autrichienne et j'ai personnellement accentué dans le temps et d'une manière catégorique dans mon article: *La tragédie de Sarayevo,* que l'orientation autrichienne ne fournit pas de moyens à la solution du problème ukrainien, que ce courant n'exerce aucune influence sur l'esprit de la société ukrainienne et ne peut en aucune manière compter sur sa sympathie".

Le patriote ukrainien a parfaitement raison en ce qu'il prétend sur les opinions politiques de ses compatriotes en Russie. Si les lecteurs de sa déclaration en sont surpris, ils n'ont qu'à attribuer leur désenchantement à leur propre faute: c'est qu'ils avaient négligé trop longtemps de discerner la vérité de l'illusion.

Cette tenue loyale des „Ukrainiens" de l'Ukraine vis-à-vis de l'État russe est d'autant plus caractéristique et digne d'attention, qu'elle ne trouve pas du

tout un bon accueil de la part du gouvernement russe. Bien des entraves en travers du mouvement ukrainien, furent, il est vrai, supprimés après 1905, mais on vient de les rétablir précisément pendant la guerre et on les applique rigoureusement. Dans ces conditions l'inclination des Ukrainiens pour la Russie présente assurément un phénomène très-curieux. Il faut qu'il soit le résultat des causes autrement sérieuses et mieux enracinées dans l'âme de l'Ukrainien de la Russie méridionale que ne sont celles auxquelles on les ramène d'habitude — ces causes sont plus profondes que les simples calculs opportunistes, du reste faciles à comprendre, qui ordonneraient de tenir compte de la puissance de la Russie, avec laquelle il aurait été par trop osé de soutenir à la longue un conflit. Le *Khakhol* ukrainien, fût-il simple paysan ou d'un milieu intelligent, bon croyant ou hérétique, indifférent ou même moniste, n'eût-il aucune sympathie pour le *Katsape* russe, il se sentira quand même si intimement apparenté d'âme avec lui et avec toute la culture ou le manque de culture de la Grande Russie, qu'il garde pour l'Occident et notamment pour l'Autriche, comme avant-poste catholique, tout au moins de l'aversion ou même de l'hostilité. Les nationalistes ukrainiens de quel parti qu'ils soient, s'unissent dans ce sentiment: progressistes démocratiques ou socialistes, à l'exception de plusieurs rêveurs, condamnent le séparatisme politique et flétrissent bien injustement du nom de „mercenaires autrichiens“ ceux qui, prenant ce séparatisme comme

point de départ, se sont groupés autour de „la Ligue pour la libération de l'Ukraine“.

Sur ce point solidaires, sur d'autres se faisant la guerre, surtout sur le terrain politique-agraire, les deux camps, accentuent tout de même une grande différence dans la conception du problème national. On observe une immense diversité de nuances dans les opinions sur ce sujet, depuis un ukrainisme formel jusqu'aux plus pâles teintes des aspirations nationales. Les modérés envisagent l'ukrainien comme idiome populaire qui mérite uniquement une certaine considération dans l'enseignement primaire; — le russe selon eux doit-être par contre traité comme langue littéraire et culturelle. Hrouchevskyi pourrait être cité comme un des représentants prononcés de la première tendance; elle paraît néanmoins dans son grand ensemble plus fortement représentée dans le camps socialiste que dans celui des progressistes démocratiques. L'élément conservateur ou mi-conservateur qui serait enclin de s'unir au mouvement ukrainien y manque totalement, à moins qu'on en cite quelques individus isolés qui ne comptent point.

Qu'il nous soit permis encore pour conclure de revenir à la discussion dont nous avons fait mention. Les problèmes analysés plus haut ont été pour la plupart neufs pour ceux qui y prenaient part. On s'arrêta à la fin sur la question de la froideur inexorable avec laquelle la Russie officielle et la société russe répondent aux avances des Ukrainiens.

La cause en est au séparatisme ukrainien qui aussi pâle qu'il soit, ne parait pas moins préjudiciable à la conception de l'État russe; il serait temps encore — dit-on — de l'écarter, pourvu qu'on ne lui prête pas d'appui. Le Grand-Russe est de plus, en général, très-méfiant à l'endroit du *Khakhol.*

Si cette défiance disparaissait, si une fidélité inébranlable des nationalistes ukrainiens pouvait offrir une garantie que leurs aspirations se soient nullement dangereuses, si une satisfaction partielle de leurs désirs pouvait les rattacher plus fortement à la Russie et certaines faveurs nationales leur accordées, arrêter le développement extrême des agitations politiques sociales colorées de nationalisme, on pourrait alors s'attendre à un changement dans la tenue de la Russie officielle envers l'Ukrainisme. Il serait bien difficile alors de maintenir ses positions en face de ce renversement des problèmes politiques et de la naissance d'une Irredenta ukraino-russe dans les pays ruthènes en dehors des frontières russes.

Il est superflu d'accentuer la portée de ce problème au point de vue politique. Sans analyser les influences que son dévéloppement éventuel exercerait sur les intérêts politiques des puissances centrales, il ne mérite pas moins l'attention *sub specie...* si l'on peut s'exprimer ainsi *sub specie saeculorum,* au point de vue des interêts culturels en général. Il faut se rendre compte des trois faits indiscutables:

1. Le peuple en question, l'appelle-t-on ukrainien, petit-russe ou ruthène tout court, est membre du

monde ruthéno-russe, et il le restera malgré tous les contrastes qui puissent s'accentuer encore entre lui et la Russie.

2. La conscience de l'unité nationale au sein de ce peuple — phénomène en tout ces neuf — s'affermit à un tel degrès, qu'on ne peut y passer outre sans commettre une grave erreur.

3. En 1914 des 34 millions, chiffre total supposé des Ruthènes, moins d'un huitième appartenait à l'Autriche-Hongrie et plus de sept huitièmes à la Russie. Quelqu'avenir qui leur soit réservé à l'issue de la guerre présente, il est peu probable que plus d'un quart puisse se trouver en dehors de l'empire russe.

Si l'on envisage dans les cadres des faits ci-dessus cités, le problème de l'autonomie nationale de ce peuple, réalisée dans les frontières russes — autonomie limitée ou éventuellement même bien large — on peut en déduire deux variantes d'une future évolution: la nébuleuse ruthène (petit-russe, ukrainienne) se condensera en un corps stable, ou elle se laissera absorber par le colosse russe. Cette dernière alternative est admissible même dans le cas d'une autonomie realisée. Les conditions changées pourraient, au contraire, favoriser un nivellement progressif des différences entre le Grand-Russe et le Petit-Russe et faciliter une fusion par voie d'un commerce amical entre les deux populations. La plus grande partie de la population ruthène attachée à la Russie, serait alors complètement perdue pour la culture de l'Oc-

cident. Mais un même sort au point de vue culturel, lui aurait été réservé dans le premier cas, celui de l'individualisation du petit-russien dans les cadres de l'État russe. Il est difficile de supposer que dans cette hypothese le développement futur de l'ukrainisme puisse évoluer autrement qu'en harmonie avec la culture particulière de la Russie. Ainsi s'évanouïraient complètement les rêves de maints „Ukrainiens" de Galicie qui comptent ennoblir et relever leur nation en la désignant à l'avant-poste de la culture de l'Ouest.

N'est-ce vraiment qu'un rève qui doit s'évanouir? Nous n'y croyons pas, et nous ne perdons pas l'espoir que ce programme puisse se réaliser partiellement dans une proportion plutôt modeste et territorialement limitée, mais non sans certaines perspectives d'une évolution ultérieure au-delà du cercle primitif.

Tout patriote ruthène à qui cet idéal est vraiment cher et qui n'en abuse pas pour une vaine phraséologie, devrait nécessairement ètre convaincu de la mission imposée à son pays natal — la Ruthénie Rouge ou la Galicie de l'Est devrait lui paraître précisément comme prédestinée au service de cette grande mission historique envers la multitude de ses compatriotes. A ce pays-là pourrait échoir en effet le rôle d'un „Piémont", non au point de vue politique mais sous le rapport culturel. Il n'y manque pas d'éléments particulièrement propres à l'ancienne Ruthénie Rouge, qui renforcés et développés, permettraient au ter-

ritoire du Dniestr et des Carpathes de s'engager dans la voie lumineuse des telles aspirations. C'est le terrain religieux où gisent ces éléments culturels, les seuls en effet — disons le franchement — qui rattachent de nos jours une partie tout de même importante du peuple ruthène à l'Occident et à sa culture: c'est donc l'Église ruthène uniate, Église essentiellement nationale, rajeunie et réconfortée, sous les auspices de laquelle la grande mission culturelle aurait les chances de réussite. Il n'est pas du tout inimaginable que d'abondantes influences d'Occident, pénétrant dans le sol national, ne rayonnent peu à peu par l'entremise des Ruthènes galiciens, jusqu'au delà du Dniepr, préservant leurs compatriotes d'un développement modelé exclusivement sur les éléments de la culture russe. Le terrain d'il y a trente ans n'était point propice à cette marche d'idées — mais la conscience de l'unité du peuple ruthène avait pris dans la suite un tel essor, qu'il lui a ouvert des voies auxquelles on n'aurait pas songé avant peu.

Mais pour être à la hauteur de cette noble tâche, les Ruthènes de Galicie seraient tenus à remplir une condition indispensable: tendre sincèrement la main à la nation que l'histoire a élevée en rempart de l'Occident contre la pression de l'Orient[1]) — ils de-

[1]) M. Roudnitskyi dit dans son récent livre devant servir d'une source particulière de renseignements sur sa patrie et sa nation à l'usage du public allemand (*Ukraina, Land und Volk, Wien 1916*, p. 232): „Voulons nous effectivement nous maintenir comme une nation distincte (s e l b s t ä n d i g e N a t i o n) il n'y a qu'une

vraient conclure un accord sérieux avec leurs concitoyens polonais et se départir loyalement des prétentions de jouer le rôle de maîtres exclusifs dans leur pays natal, prétensions incompatibles avec le respect dû aux droits historiques qui prennent leurs racines dans les temps reculés et auxquels les Polonais ne peuvent jamais renoncer sans commettre un suicide national. Sans cela — avouons le — une franche et sérieuse reconcilitation serait non seulement

---

seule voie pour notre développement culturel: celle de suivre pas à pas le progrès de la culture occidentale, de nous modeler culturellement sur les Allemands, les Scandinaves, les Anglais, les Français"... Ce désir est méritoire , mais le champion ukrainien de la culture occidentale, n'oubliant point les Scandinaves, exclue entièrement du nombre des modèles à suivre, les plus proches voisins, par l'intermédiaire desquels sa nation, à travers tant de siècles, subissait l'influence culturelle de l'Occident. Ce n'est pas une omission. M. Roudnitskiy dévéloppe savamment pourquoi, à son avis, le développement culturel de sa nation devrait se refuser aux influences polonaises. „En dehors de sa couleur patriotique" — dit-il — „la culture polonaise ne vaut rien (taugt nicht) pour les Ukrainiens. Elle est aristocratique de par son origine et son idéologie (Weltanschauung); elle est bien éloignée de sa propre base populaire (von der eigenen Volksgrundlage weit entfernt). Malgré tous les vains efforts, la culture polonaise des classes intellectuelles n'avait jusqu'à nos jours réussi à entrer dans une union organique (keine organische Verbindung) avec les masses populaires. Sa construction s'élève par dessus le peuple, elle n'est pas sortie de son fond (Sie ist über dem Volke aufgebaut und nicht aus ihm herausgewachsen). Modeler la culture ukrainienne sur la culture polo-

impossible, mais inadmissible même au point de vue de l'action civilisatrice en question. On devrait reconnaître une tâche historique dévolue à l'ancienne Ruthénie Rouge, celle de frayer le chemin à la commune activité des deux nations et faciliter par là aux Ruthènes l'accomplissement de leur mission, belle à reprendre après une interruption de deux siècles. L'aborderont-ils ou non, voilà ce qui décidera de leur avenir, nous le croyons fermement. Puissent-ils

---

naise, ce serait l'arracher de sa racine populaire dont elle tire ses sucs vitaux. Les Ukrainiens re rendent parfaitement compte depuis longtmps que ce serait pour leur culture nationale un coup mortel". La dernière phrase dit la pure vérité en tant qu'elle constate le fait même de l'aversion du milieu „ukrainien" pour la culture polonaise. Seulement cet argument n'a rien à faire avec les caractères de la culture polonaise; sous ce rapport celle-ci ne diffère pas sensiblement de celle des nations qui devraient servir, à l'avis du savant „ukrainien", de modèles à sa propre nation. Prenant les choses au sérieux, il faut dire franchement quel est le fond de cet entêtement à éviter tout contact avec le polonisme: c'est la crainte presque superstitieuse, devant une assimilation ou même une absorption fatale; comp. ci-dessus p. 41—44, 69, 79—80, 115—118 et ci-dessous II Partie App. V, § 4. Malheureusement, l'opinion de M. Roudnitskyi est tout à fait conforme à la disposition d'esprit dominant dans le camp „ukrainien". Si regrettable qu'elle soit à notre point de vue, nous espérons tout de même qu'elle s'effacera peu à peu, si les Ruthènes réussissent à effectuer leur consolidation nationale sur un sol sain, épuré et fertile. Plus ils se sentiront effectivement forts, moins ils auront à redouter le contact avec les Polonais. Au risque d'être taxé d'optimiste incorrigible, nous espérons cela sincèrement.

se rendre compte qu'un peuple aspirant à un avenir, ne peut nullement se méfier de ce que la *magistra vitae* lui enseigne, en se refusant brusquement à écouter les avertissements qui s'élèvent aussi bien du fond des siècles éloignés que du passé tout récent. Les premiers devraient leur rappeler le désastre subi, lorsque le cataclysme du XVII siècle creusa un abîme entre lui et la Pologne et obscurcit leur conscience nationale pour des siècles entiers[1]). En appréciant au juste ce fait, on ne devrait pas non plus oublier ce dont la renaissance ruthène est redevable à l'unique moment d'un rapprochement passager mais sérieux d'il y a un quart de siècle[2]).

---

[1]) V. ci-dessus 137—140, 161—162.

[2]) V. ci-dessus p. 44—45 et ci dessous II Partie, App. V, § 9.

IX.

LA QUESTION RELIGIEUSE.

1. Schismatiques et sectaires.

De nos jours, il n'y a que environ 11% des Ruthènes, qui appartiennent à l'Église grecque-unie — tout le reste des 34 milions qui devraient constituer leur total d'après les calculs de leurs meneurs, adhère au schisme (orthodoxe) ou aux sectes qui se sont séparées de l'Eglise russe officielle. Parmi ces dernières, la secte de la „Chtounda", très répandue dans la Russie méridionale („Petite Russie"), occupe le rang principal, et on la considère comme un des plus grands dangers menaçant l'„orthodoxie" russe (le *pravoslavié*). Nous regrettons de devoir renoncer à fixer même approximativement, combien de Ruthènes en Russie sont restés fidèles à l'Eglise officielle et combien d'entre eux ont embrassé l'hérésie „chtoundiste". Dans les circonstances où nous rédigeons cet exposé, il nous manque absolument des données exactes à ce sujet, mais il ne serait pas plus facile de s'en procurer à Pétrograde ou à Kieff, même dans les conditions les plus favorables pour consulter les sources officielles. Avant 1905, c'est-à-dire avant le nommé „édit de tolérance", la Russie officielle qui nie simplement l'existence de la nation ruthène, ne reconnaissait non

plus l'existence de la „Chtounda“, qui avait arraché tant de Ruthènes à l'Eglise officielle. On avoua donc seulement que le mouvement „chtoundiste“ faisait de jour en jour d'énormes progrès et qu'il était indispensable de recourir à des mesures extraordinaires pour arrêter son expansion. Dans la dizaine d'années écoulée la propagande „chtoundiste“ à fait de conquêtes de plus en plus considérables, puisqu'il est à présent officiellement permis de se déclarer adhérent de cette secte, bien que les autorités y mettent beaucoup d'obstacles. On prétend — ce qui est peut-être exagéré — que l'Eglise officielle risque d'être en peu de temps tout-à-fait abandonnée par les populations rurales de la partie orientale et méridionale des pays ruthènes, si l'expansion du „chtoundisme“ continue à avancer aussi rapidement que pendant les dernières années avant la guerre actuelle.

En Occident, on considère en général les Russes comme un peuple très pieux, et on ne se trompe pas, en leur attribuant un profond sentiment religieux. Cependant on néglige sur ce terrain, de tenir compte des divergences entre les deux éléments principaux du monde ruthéno-russe: le moskovite ou grand-russe et le ruthène („petit-russe“). Quant au premier, c'est effectivement trop peu dire que sa vive religiosité tienne essentiellement au côté extérieur du culte; l'énorme importance que le Grand-Russe attache aux plus minces détails des cérémonies religieuses, ressort de ce qui est essentiel dans sa conception du

surnaturel et se rattache probablement aux caractères ethniques du moscovite. Suivant l'avis de M. Mackenzie-Wallace, profond connaisseur de la Russie, les cérémonies religieuses auraient aux yeux du Grand-Russe la valeur d'un système merveilleux d'„incantations", par le moyen desquelles l'homme est en mesure d'obliger — pour ainsi dire — la Divinité à éxaucer ses prières, pourvu que les formules employées dans ce but soient tout-à-fait exactes et que les cérémonies ne s'écartent point du rituel légitime. Dans le cas contraire, lorsqu'on commet une erreur dans l'accomplissement de ces cérémonies, ou si l'on altère le texte sacré des formules à prononcer: tout le succès de telles „incantations" se trouve gravement compromis. Il ne sera peut-être pas exagéré d'apercevoir l'origine d'une telle idéologie religieuse dans la mentalité de l'élément finnois qui fait pourtant le fond essentiel du grand-russe. Rappelons que les Finnois orientaux — ceux-là précisément, qui, couverts du vernis slave, produisirent l'élément moscovite — avaient acquis depuis les temps les plus anciens la reputation de célèbres sorciers, d'enchanteurs connaissant des formules efficaces et des rites magiques propres à dominer les puissances surnaturelles. C'est sur une telle sève psychique que fut entée en Moskovie la branche russe de l'Eglise byzantine — séparée déjà à cette époque de l'Eglise universelle et depuis longtemps écartée du centre d'où coulent les sucs vivifiants de l'idéologie chrétienne. Il suffit de s'en rendre compte pour sai-

sir le caractère de la vie religieuse du milieu finno-slave, dont les éléments essentiellement païens se couvrirent extérieurement du vernis chrétien. Non seulement il s'y forma un mélange de croyances provenant de ces deux sources, avec une surface apparemment „orthodoxe", mais ce mélange — tel que l'idéologie religieuse populaire se l'était approprié — resta pénétré entièrement d'éléments propres à l'ancien finnois païen, d'il y a huit ou neuf siècles. La piété du peuple grand-russe est profondément imbue du sentiment que l'homme est assujetti, dans toutes les circonstances de sa vie, à des forces surnaturelles, dominées par des êtres puissants dont les faveurs peuvent être obtenues par l'observation scrupuleuse du rite doué d'une efficacité également surnaturelle (prières-incantations, splendeur du culte, jeûnes, pélérinages etc.). A la tête de ces êtres se trouve dans l'imagination populaire la Sainte Trinité, tout près d'Elle la Sainte Vierge, au-dessous l'abondante hiérarchie des Saints, avec St. Nicolas au premier rang[1]).

[1]) Pour ne pas trop nous écarter de notre sujet, nous devons nécessairement renoncer à développer ces pensées dans une analyse des caractères de la vie religieuse moskovite. Qu'il nous soit permis de signaler seulement ce qui suit. Nous croyons que le caractère essentiel ci-dessus relevé de l'idéologie religieuse moskovite tellement significatif dans la formation et dans la ténacité du *raskol* (schisme dans le sein de l'Eglise russe), se manifeste de même visiblement dans les origines et le développement des sectes qui se sont détachées de l'Eglise officielle dans la Grande-Russie. Il serait aussi

Or, il est difficile au peuple grand-russe de se passer de ses popes. On ne les aime point, mais on les envisage plus ou moins comme une espèce de mages, puisqu'on les croit doués du savoir nécessaire pour accomplir des rites efficaces. Difficile aussi de renoncer aux cérémonies rituelles et aux *tserkoffs* où ces cérémonies ont lieu le dimanche et les jours de fête. En général c'est même peu dire que le Grand-Russe n'aime pas son pope; il le déteste plutôt, aussi bien que le Ruthène „orthodoxe", mais on voit dans la personne du pope, le *tchinovenik* (fonctionnaire) appelé à pourvoir aux besoins religieux du peuple. C'est pourquoi la séparation sectaire de l'Eglise officielle, ne s'est pas étendue parmi les populations grand-russes dans les mêmes proportions que dans la Petite Russie où elle avance de plus en plus.

L'âme ruthène est aussi profondément religieuse, mais les caractères de sa religiosité sont entièrement différents. Il n'y manque pas assurément d'éléments superstitieux dont les traditions remontent de même

---

très intéressant de suivre, jusqu'à quel point ce caractère de la religiosité grand-russe se manifeste dans la mentalité des intellectuels. Le Grand-Russe se distingue en effet par le vif intérêt qu'il prête aux problèmes religieux — beaucoup plus que le milieu intellectuel des nations occidentales. Or, nous oserions demander, si ce n'est pas précisément le mystérieux, l'impénetrable (disons franchement l'*occulte*) de ces questions, qui excite la curiosité et l'imagination de l'intellectuel russe, d'autant plus que l'enseignement de l'Eglise officielle n'est pas à même de satisfaire une telle disposition d'âme.

aux temps du paganisme. Cependant, dans le sens propre du mot: ce ne sont que des superstitions, sortilèges, rites magiques pratiqués par des enchanteurs de métier (*znakhor*) qui jouissent parfois d'un grand ascendant et au „pouvoir" desquels le paysan ruthène recourt souvent dans ses misères. Ce monde mythique, merveilleux, peuplant les récits populaires, de fées, de démons de différentes espèces, de vampirs, de monstres fantastiques — est du monde imaginaire à part, qui influence l'âme ruthène par sa poésie immanente, mais qui ne se confond pas avec ses croyances religieuses. Tout au plus, il prête une certaine plasticité à ce que le Ruthène s'imagine sur le royaume du Démon, dont ces êtres imaginaires devraient faire partie. Il n'y a donc pas de système dans les éléments mythiques de l'imagination populaire ruthène, il n'en ressort rien de pareil à l'idéologie religieuse grand-russe, qui prête foi à des forces magiciennes intrinsèques aux cérémonies religieuses. C'est pourquoi le côté extérieur de ces cérémonies, „la formule" de la prière, les détails de la liturgie et du rite ecclésiastique n'ont point aux yeux du Ruthène cette valeur que le Grand-Russe attribue à tout ce décor de la vie religieuse, en y voyant le moyen efficace de gagner les bonnes grâces de la Divinité. Nous ne nous tromperons pas en prétendant que le Ruthène est effectivement beaucoup plus chrétien, s'il reste même aussi ignorant en matières religieuses que le Moskovite — chrétien au fond, malgré le penchant poétique de son imagination vers ce monde fantastique de

fées, de démons, de monstres, qui ne cesse pas de le préoccuper.

Nous croyons y reconnaître la raison — si étrange que cela puisse paraître à première vue — pourquoi le mouvement sectaire fait des conquêtes beaucoup plus considérables parmi les populations ruthènes du Tsarat que dans son centre, sur le sol grand-russe.

„Notre Église officielle n'est plus qu'une institution bureaucratique et morte" — voilà l'aveu sincère d'un patriote russe, écrivain distingué, dont l'ouvrage récent sur sa patrie jouit d'un succès bien mérité [1]). — Est-ce donc étonnant, qu'en Ukraine, les paysans ruthènes, ne considérant leur pope que comme instrument servil du régime détesté, se détournent de lui, des cérémonies qu'il accomplit dans l'église du village, enfin de toute cette „institution bureaucratique" et morte, en passant à la secte „chtoundiste" qui leur paraît pourvoir mieux à leurs besoins et sentiments religieux. C'est une hérésie importée par des colons allemands, dont la doctrine et le simple office divin se sont répandus dans la Russie méridionale, en s'accomodant aux goûts et à la mentalité des populations ruthènes. On se réunit en „cercles évangéliques", où lecture est donnée de l'Écriture Sainte et où le chant religieux remplace tout autre élément du culte. Le chtoudisme ne reconnaît qu'un seul sacrement, le baptême, que l'on re-

---

[1]) Alexinskiy, La Russie moderne (Paris, 1912), p. 296; comp. ci-dessous II-e Partie, App. IV, § 3.

çoit seulement à l'âge de la raison. Cependant les „cercles évangéliques" de ces sectaires ne sont point si inoffensifs qu'on pourrait se l'imaginer, puisque leur doctrine consiste en un communisme utopique, dont les principes, prêchés au nom de l'Évangile sur un sol retentissant de traditions cosaques et *haïdamaques*, ne sont pas dépourvus du caractère d'un sérieux danger social.

2 L'Église unie.

La grande oeuvre de l'union des Églises, établie dans les confins de l'ancienne Pologne sur un territoire presque 8 fois plus grand que celui de son domaine actuel, ne subsiste aujoud'hui que dans la Galicie orientale et dans deux districts avoisinants de la Hongrie. Comptant tout de même près de 4 millions de fidèles et confiée aux lumières, au zèle de ses éminents évêques, l'Église ruthène unie se trouverait peut-être actuellement sur la voie d'une considérable expansion territoriale, si elle n'était pas menacée de graves dangers intérieurs et extérieurs qui se rattachent étroitement au passé historique, ainsi qu'à l'état actuel de la province où elle continue à subsister.

L'ancienne Russie-Rouge — la Galicie orientale d'aujourd'hui — fut le territoire de deux diocèses ruthènes, ceux de Léopol et de Przemyśl[1]), dont les évê-

---

[1]) Il faut se rappeler que le troisième diocèse uniate qui se trouve actuellement sur le territoire de l'ancienne Russie-Rouge — celui de Stanisławów — fut érigé dans la seconde moitié du XIX siècle, formé d'une partie du diocèse de Léopol.

ques, seuls de tout l'épiscopat uniate, se détachèrent de l'Union immédiatement après son établissement. Ces deux diocèses restèrent en conséquence longtemps schismatiques, en formant un rempart du schisme „orthodoxe" aux confins sud-ouest du vaste territoire, composé de pays ruthènes et biélorusses, sur lequel l'Union s'affermissait de plus en plus au courant du XVII siècle. Ce n'est qu'au commencement du XVIII siècle que l'Union fut établie définitivement dans les diocèses de Léopol et de Przemyśl, et on peut facilement comprendre que les quelques dizaines d'années qui s'écoulèrent depuis ce mouvement jusqu'à l'annexion du pays par l'Autriche (1772), ne suffirent pas à consolider fermement le catholicisme de sa population ruthène uniate. Il faut relever ce fait avec lequel on ne compte pas autant qu'il le mérite, savoir qu'au démembrement de la Pologne, dans les diocèses uniates qui passèrent sous la domination des puissances copartageantes, les sentiments catholiques des fidèles n'étaient nullepart si faibles et si peu développés que dans la Galicie orientale. L'Autriche s'empara de ce pays justement à l'époque, où le joséphinisme autrichien se trouvait à son apogée. L'Empereur Joseph II eut une espèce de prédilection pour la province nouvellement acquise, dans ce sens qu'il n'était pas obligé d'y compter avec les „droits historiques" des autres pays autrichiens, et pouvait considérer la Galicie comme une *tabula rasa où* rien ne l'entravait dans ses expériences de „l'absolutisme éclairé". Entre autres, on s'y

appliqua avec soin à „réformer“ les séminaires, pour qu'un enseignement façonné d'après les principes de la théologie fébronienne préparât le futur clergé à administrer l'Église en qualité de dociles employés „impériaux-royaux“, chargés des affaires ecclésiastiques. Tout ce qui semblait toucher au „fanatisme romain“[1]), fut implacablement banni de ces établissements. On ne voit que trop en Autriche jusqu'à nos jours quels fruits véneux avait portés ce système. Nullepart — on peut bien se l'imaginer — il

---

[1]) Expression préférée sous le régime du système josèphin. Qu'il nous soit permis de relever ici-même un fait peu connu et pourtant bien caractéristique. Il ne sera pas éxagéré de considérer le joséphinisme (*sic!*) comme agent principal de l'apostasie du métropolite Siemaszko ainsi que de tout le clergé uniate de la Russie-Blanche et des pays ruthènes de l'Empire russe. Siemaszko, les évêques uniates qui dépendaient de lui et les plus éminents prêtres uniates de leurs diocèses, avaient fait leurs études à la faculté de théologie de l'Université de Wilna. Aux temps de leurs études, sous le règne d'Alexandre I. l'Université de Wilna (entièrement polonaise). se trouvait à l'apogée de sa gloire, à la suite d'une réforme effectuée au commencement du XIX siècle. Entre autres moyens de cette réforme, on se servit d'appeler à plusieurs chaires des professeurs étrangers jouissant de haute renommée. Malheureusement, quant à la faculté de théologie, on recourut à une source empoisonnée: à la faculté de théologie (entièrement joséphine à cette époque) de Vienne. Tout les manuels dont on se servit. depuis ce temps. à la faculté de théologie de Wilna, c'étaient des manuels autrichiens, pénétrés des idées joséphines et fébroniennes. Siemaszko, très intelligent et d'une rare assiduité, fut considéré comme modèle du jeune clergé. élévé d'après ces principes, et le fruit en mûrit dans son apostasie de 1839.

ne prit de si profondes racines que dans le milieu du clergé ruthène. C'était une caste où les fils suivaient la carrière ecclésiastique de leurs pères; rappelons que le catholicisme de cette caste ne datait que depuis trois générations et que d'anciennes préventions contre tout ce qui touchait au „romain", n'y étaient encore point déracinées. Ajoutons enfin que pour des prêtres mariés, accablés par les soucis de leurs nombreuses familles, l'accomodement aux principes préférés des autorités civiles était toujours un stimulant vigoureux dans leur carrière qui leur ouvrait d'attrayantes perspectives pour monter plus haut et occuper sous la protection du gouvernement de lucratives paroisses[1]).

Le comble de tels désirs — la mitre episcopale — n'est cependant accessible qu'aux veufs et aux célibataires. C'est pourquoi dans ce milieu, jusqu'à nos jours, un prêtre célibataire se rend toujours suspect d'être rongé par une excessive ambition. Quoi qu'il en soit, jusque vers le milieu du siècle passé, la suite d'ecclésiastiques ruthènes, qui occupaient les sièges de Léopol et de Przemyśl, depuis le démembrement de la Pologne, présente des personnages distingués certainement par leur intelligence, mais en même temps des ambitieux servant sur toute la ligne les vues du gouvernement: de vrais modèles d'évèques joséphins.

Depuis quelque temps il en est autrement. Cepen-

---

[1]) Comp. ci-dessus, p. 70.

dant, si éminents hommes, si fervents catholiques que fussent les métropolites et les évêques uniates de cette dernière période, leur zèle et leur intelligence se heurtèrent dans l'accomplissement de leur tâche difficile, à de si innombrables obstacles, qu'il leur fut impossible de rendre l'état de l'Eglise unie moins défavorable; au contraire: les choses allaient plutôt de pire en pire. Eux-mêmes, certainement ils ne furent point entachés de maux qui minent l'Église ruthène, car s'ils étaient sortis pour la plupart du milieu de la „caste", ils appartenaient cependant à ce petit groupe du clergé uniate, dont les membres élevés hors du pays, devaient leurs hautes qualités en première ligne à cette éducation. Toutefois ce cachet plutôt exotique de leur éducation serait peut-être de même à compter parmi les nombreux obstacles qui rendaient tellement difficile leur mission. Comme exemple de l'insuffisante connaissance du terrain et du milieu dans lequel ils devaient travailler — il suffit de citer le métropolite Joseph Sembratowicz. Catholique ferme et ardent, mais trop faible envers son chapître dont l'attitude plus que suspecte l'avait crullement compromis[1]), il s'apperçut lui-même après plusieurs années, qu'il n'avait pas été fait pour diriger l'Église unie dans des circonstances tellement déplorables. Il dût donc se démettre de sa haute charge, pour la céder à un autre dont on pouvait attendre plus d'énergie et plus de circon-

[1]) Comp. ci-dessus p. 122 et ci-dessous II Partie, App. VII (VI/121—124).

spection à l'égard de son entourage, ainsi que des individus dont il dût former les organes de son administration. Il faut se rendre compte qu'à force de tant d'éléments byzantins qui ont dominé la „caste" sacerdotale ruthène à travers plusieurs siècles, l'âme de ce milieu s'est empreinte d'un cachet tout-à-fait specifique, qui ne se manifeste que trop souvent dans une espèce de *graeca fides,* contre laquelle il est peut-être difficile pour une *anima candida,* de s'armer efficacement.

Affirmons le franchement: on se livre à de vaines illusions, si l'on croit pouvoir porter remède aux maux de l'Église unie, par des réformes réitérées des séminaires, dont sortiraient de nouvelles phalanges du clergé, propres à effectuer sa renaissance. Cela est impossible tant que le célibat obligatoire n'abolira pas la „caste sacerdotale", cette culture de microbes psychiques d'où surgissent tous les maux en question. Le jeune homme qui entre au séminaire, en est atteint par droit d'hérédité et pour avoir respiré jusqu'à sa 18-me année, l'atmosphère de la maison paternelle; en sortant du séminaire, pour se marier aussitôt, il retombe dans la même atmosphère. En séminariste, il partage son temps et ses pensées, entre les études de théologie et ses préoccupations personnelles sur son prochain mariage, puisqu'il est obligé de se marier avant la réception des ordres majeurs. On peut se rendre compte dans quelle dispositions d'âme il se prépare à aborder son ministère.

Il ne manque pas d'autres éléments qui rendent

si difficile la renaissance religieuse de l'Église unie — si superficiellement „unie" jusqu'à nos jours. D'accord avec des anciennes traditions byzantines, le clergé ruthène est entièrement jaloux des rites et des usages de son Église — ce qui le rend hostile à tout ce qu'il envisage comme des „innovations" propres à „latiniser" l'Union", comme on aime à s'exprimer. Peu importe s'il ne s'agit que de simples rites, mais on se plait à envisager comme inadmissibles au point de vue rituel, maintes pratiques, dont l'introduction serait tout à l'avantage de la vie religieuse. Il est pour sûr bien regrettable — pour ne citer qu'un seul exemple — que le rosaire continue d'être suspect de „latinisme", presque partout mal vu ou même banni entièrement des *tserkva's* et des chaumières ruthènes[1]). Mais il y a un sujet sur lequel il est impossible de passer outre, même dans un aperçu si rapide. Notre époque méritera — espérons-le — dans l'histoire de l'Église le nom de l'époque eucharistique, et on peut se figurer facilement, à quels obstacles se heurte dans l'Église unie la vie eucharistique, en face de la communion sous les deux espèces.

Cependant on pourrait espérer que tout ceci dis-

---

[1]) Quant à l'admission du rosaire, du mois de Marie et d'autres pareilles pratiques, le diocèse grec-uni de Stanisławów constitue depuis, quelque temps une exception bien méritoire, tant que l'enseignement et l'exemple de l'éminent évèque diocésain, Msgr. Khomychyne, a su braver les préventions invétérées de son clergé contre de tels prétendus „latinismes".

paraitrait peu à peu, s'il était possible d'accomplir la grande „opération" qui seule serait à même de délivrer l'Église unie du mal qui la mine à travers tant de siècles. Au moment où s'accomplissait l'Union de Brześć, le St. Siège poussa à l'extrême sa condescendance envers l'Église ruthène, en n'exigeant pas que le célibat obligatoire y fût immédiatement introduit: largesse de vues qui devrait être d'autant plus appréciée qu'on se trouvait alors au lendemain du concile de Trente. On se rendait aux espérances apparemment si légitimes, que la résurrection religieuse de l'Église ruthène demi morte, établirait peu à peu par elle même le célibat obligatoire. Et ces désirs auraient été probablement réalisés, si les dangers provenant du Schisme ouvert („orthodoxe") ainsi qu'ensuite du schisme voilé (joséphinisme) n'avaient pas entravé la renaissance du clergé uniate.

Ce ne fut pas assurément par une simple coïncidence chronologique que le Schisme oriental éclata irréparablement à la veille de la réforme grégorienne, dont les principes dirigeants avaient pris le dessus en Occident pendant les derniers pontificats avant l'avènement de Grégoire VII. Le célibat avait été toujours aussi odieux au byzantinisme que le césaropapisme lui a été essentiel: voilà l'abîme qui sépara l'Orient de l'Occident. C'est pourquoi le caractère catholique de l'Église unie ne pourra pas s'affermir efficacement et y prendre de profondes racines, tant que le mariage des prêtres servira de rempart à ses

traditions byzantines, peut-être à l'insu même de son clergé marié[1]).

3. Religion et irreligion.

La dénomination „Église nationale" est devenue un terme technique dans le vocabulaire ecclésiastique et politique. Chronologiquement, l'Église anglicane, constituée au XVI siècle, tient la première place parmi ces „Églises séparées". Elle est aussi la plus nombreuse parmi les Églises protestantes qui ont été établies plus ou moins d'après le modèle anglican comme „Églises d'État", „Églises territoriales" (*Landeskirchen*). Le même caractère est intrisèque aux Églises „autocéphales" du Schisme oriental. A leur tête marche l'Église russe, ayant à sa suite toutes ces nouvelles formations ecclésiastiques, nées de nos jours dans les États balcaniques: les Églises de la Roumanie, de la Bulgarie, de la Serbie, du royaume de Grèce, à côté de l'Église arménienne schismatique

---

[1]) On chercherait peut-être à contester ce point de vue en relevant le caractère profondément catholique de l'Église unie en Pologne, dans la seconde moitié du XVII et au courant du XVIII siècle, surtout dans la Russie Blanche. Pour y répondre d'avance, il suffit de constater, que l'état relativement florissant de l'Église unie à cette époque, est à attribuer précisément a la grande expansion et aux mérites des Basiliens uniates, donc de religieux non mariés. V. ci-dessous II Partie, App. III, § 3. Il sera superflu de rappeler qu'on a pensé à recourir au même moyen pour vivifier l'Église unie en Galicie — il y a 35 ans — par la réforme des Basiliens effectuée alors sous les auspices des Jésuites; comp. ci-dessous II Partie, App. VII (VI/121—124).

et de tout ce qui est resté du monde schismatique sous l'autorité suprême du Patriarchat byzantin.

Il faut rappeler ces choses trop bien connues, pour faire ressortir le caractère tout-à-fait à part de l'Église unie ruthène. Si nous n'hésitons pas à lui attribuer le caractère essentiellement national, nous ne faisons que constater un fait indéniable, sans vouloir atteindre par cette assertion même, son caractère catholique. C'est la seule Église nationale qui n'est pas une „Église d'État", „Église séparée" — la seule qui faisant partie de l'Église universelle, reste tout de même une Église entièrement nationale, puisqu'elle ne s'étend pas au-delà d'une seule nation, et parce qu'il lui manque tout-à-fait les éléments qui pourraient présenter la possibilité quelconque d'une pareille extension.

En conséquence de ce caractère unique, exceptionnel, l'Église ruthène prête à la vie nationale de ses fidèles un appui d'inappréciable valeur. C'est pourquoi tout Ruthène de Galicie, dont la conscience nationale est éveillée, a pour elle une si profonde affection. Il tient à ce que la Russie n'absorbe pas l'élément ruthène: et voilà le caractère „uniate" de son Église nationale qui constitue le rempart contre le „danger russe", contre la propagande schismatique. Mais ce que le Ruthène apprécie encore davantage dans l'essence même de cette Église, c'est qu'elle lui sert efficacement d'arme défensive et aggressive à la fois dans sa lutte contre le polonisme.

Le peuple ruthène, peu renseigné en matières re-

ligieuses, considère „la foi polonaise" comme quelquechose d'entièrement différent de sa propre religion. Inutile de dire qu'il ne se préoccupe guère de substilités dogmatiques (le *filioque* etc.), sur le terrain desquelles il se trouve uni à son insu aux croyances de ses voisins polonais, et séparé de ses compatriotes schismatiques de l'Ukraine. Il sait plus ou moins qu'à Rome réside le *„rimeskiy papa"*, le chef visible de la vraie Église — il sait peut-être que le pape s'appelle *„Lève"*, *„Piy"* ou *„Vénédycte"* — mais en dehors de ceci, en général on se garde bien de trop lui parler de ce qui concerne l'autorité du St. Siège, de ce qui pourrait rendre plus vifs ses sentiments pour celui qui remplace ici-bas Notre Seigneur. Cela pourrait lui suggérer l'„inutile" idée que les cérémonies religieuses qui s'accomplissent dans les églises „polonaises" — celles du rite latin — envers lesquelles il ne cesse pas de garder beaucoup de méfiance — ont la même valeur que la liturgie de ses propres *tserkva's*, puisque le rite latin est celui du Chef de l'Église. La différence frappante du rite et de la langue dans l'office divin, les prêtres „polonais" célibataires et ses propres prêtres mariés, entourés de leurs familles: voilà ce qui agit puissamment sur son imagination et son coeur. Et plus encore que tout ceci: la différence du calendrier, le „vieux style" ruthène et le nouveau „style" polonais. Quant il voit les Polonais célébrer Noël 13 jours avan. lui, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte à une distance parfois d'un mois entier — il lui est très difficile de se rendre à l'idée que c'est mal-

gré tout la „même“ foi[1]). Il récite le Symbole et répète l'article de la Communion de saints; mais il ne s'aperçoit que trop que les „Polonais“ ne se soucient point de ses Saints préférés — Vassyle, Ilia, Mithrophane, Paraskévia — et qu'ils en vénèrent de tout autres, pour lui entièrement étrangers, tels que St. François, St. Louis, St. Casimir, Ste Thérèse. Et la communion sous une espèce!...

Tout ceci tient au coeur du paysan ruthène et lui rend d'autant plus chère son Église nationale, qu'il la voit en face d'une autre dont le rite le choque comme étranger et qu'on lui représente comme une in-

[1]) Pendant l'impression de ces pages, les journaux apportent la nouvelle en effet sensationnelle, que Msgr Khomychyne, évêque grec-uni de Stanisławów a introduit dans son diocèse le calendrier grégorien, On ne saurait assez relever l'importance de cette „innovation“ au point de vue religieux — innovation“ tout à fait conforme aux larges vues de cet éminent prélat, dont nous venons de faire mention ci-dessus p. 222. Pour chacun qui est au courant du sujet en question, il est bien superflu de dire que Msgr Khomychyne, ardent patriote „ukrainien“ de couleur plutôt intransigeante, ne peut être aucunement soupçonné de „polonisme“. Sa courageuse décision n'a été assurément inspirée par d'autres motifs que d'abolir le mur séculaire séparant l'Église ruthène de l'Église romaine, et de détruire le lien néfaste que le calendrier *v. s.* constitue entre celle-là et l'Église schismatique-orthodoxe. L'attitude plus que défavorable des politiciens „ukrainiens“ envers l'ordonnance de Msgr. Khomychyne, devrait servir d'illustration à ce que nous venons de dire ci-dessus. Qu'il nous soit permis de renvoyer de lecteur aux développements de nos observations sur ce sujet, dans la II Partie, App. VII IX/3).

stitution aggressive, menaçant ses *tserkva's* par l'invasion du „polonisme". L'engage-t-on à réciter le chapelet: voilà un crime de lèse-majesté, inventé par les Polonais pour „latiniser" l'Église ruthène. Mais si cette Église est si chère instinctivement aux masses populaires, elle ne l'est pas moins pour les intellectuels, qu'ils soient croyants ou non. Les incroyants aiment l'Église nationale comme telle, puisqu' ils envisagent ses particularités comme un ressort d'une efficacité incomparable dans la lutte politique qu'ils ne songent pas malheureusement à abandonner. Ils sont particulièrement implacables envers tout ce qui leur parait être une tentative de „latiniser l'Union", ne serait-ce que les pratiques les plus inoffensives que la piété chrétienne fait naître et se répandre à chaque époque, tant que le pouls de la vie religieuse continue à battre vigoureusement. Et même ces incroyants —si indifférents qu'ils soient ou même hostiles à toute religion révélée — ne se laissent pas dépasser par les plus ardents catholiques de leur milieu, en manifestations de révérence et de sincère attachement envers les chefs de leur Église nationale. Le métropolite de Léopol — le seul grand seigneur ruthène — continue à être l'objet de leur vénération; l'écoute-t-on ou non, on ne cesse jamais de lui rendre les hommages les plus affectueux. Les meneurs de l'„ukrainisme" se gardent bien de froisser, en quoi que ce soit, la turbulente jeunesse ultra-radicale: cependant s'il s'agit de réprimer en elles des sentiments peu favorables au mé-

tropolite ou aux deux autres évêques ruthènes, ces meneurs ne craignent pas même de compromettre leur ascendant, pour se montrer solidaires avec l'épiscopat.

Il y a heureusement un groupe intellectuel, composé de laïcs, dont les fermes convictions catholiques ne peuvent être contestées[1]. Ce tout petit groupe, dont l'organe fut le journal *Rouslan*, paraissant avant la guerre, n'a malheureusement aucune influence et, quoiqu'il compte parmi ses membres tel et tel ancien député qui avait joué auparavant un rôle — même important — dans la vie publique, il se résigne actuellement à en rester absolument écarté. Le courant radical a pris tellement le dessus que les représentants de ce groupe n'ont plus aucune chance de se présenter aux élections à la Diète de Galicie ou au parlement autrichien. Il serait plus facile dans ce milieu qu'ailleurs de trouver des gens qui désirent la paix nationale, et un sincère accord avec les Polonais. Cependant ces vrais catholiques craignent tellement de se rendre suspects de polonophilisme, que leur excessive prudence à ce sujet empêche les Polonais d'entrer en contact avec eux.

Si les éléments catholiques parmi les intellectuels ruthènes se trouvent depuis quelque temps organisés dans le petit nombre des adhérents du *Rouslan* — presque tout le reste de ce milieu, à de minimes ex-

[1]) La personnalité la plus marquante de ce groupe est M. Alexandre Barwińskyi, ancien député, ci-devant professeur; comp. ci-dessus p. 149.

ceptions ne consiste qu'en catholiques de nom (uniates), indifférents ou hostiles en principe à l'Église et même au christianisme. L'indifférentisme prévaut dans la génération qui commence à s'éteindre — les sentiments et les opinions hostiles prennent le dessus dans celle à laquelle passe aujourd'hui la direction du mouvement national.

Dans la structure sociale de la nation ruthène en Galicie, à défaut de propriétaires fonciers et de bourgeoisie, la classe intellectuelle se compose seulement de deux éléments: 1° des laïcs, exerçant les professions d'avocats, médecins, ingénieurs etc., ou fonctionnaires publiques — 2° du clergé marié et de ses familles. De nos jours l'élément laïc, bien qu'il croisse de plus en plus, est encore numériquement le plus faible. Or, ce n'est pas, pour sûr, une spécialité ruthène, que justement ce milieu (avocats, fonctionnaires, médecins) présente un sol propice aux conquêtes de l'irreligion; c'est malheureusement un phénomène général, datant depuis plus d'un siècle. Mais on ne serait pas trop optimiste en prétendant qu'ailleurs, dans les pays catholiques — de même qu'en Galicie parmi les Polonais — la renaissance religieuse fait dans ce milieu d'incontestables progrès; partout les contrastes s'accentuent généralement de plus en plus. Sur le sol ruthène, „ukrainien", l'ancien agnosticisme plutôt bénévolent s'efface, et le radicalisme de toute couleur, qui s'empare du milieu intellectuel, y étend l'incrédulité d'une manière de plus en plus effrayante. Ce qui y contribu

certainement beaucoup, c'est le contact toujours croissant avec les Ukrainiens authentiques d'au delà du Dniepr, où le peuple passe aux sectes rationalistes, tandis que les intellectuels de la couleur Dragomanoff sont devenus depuis longtemps la proie de l'irreligion[1]).

Mais le phénomène le plus inquiétant, et qui menace l'avenir de terribles dangers, c'est que l'irreligion s'étend visiblement dans les rangs du clergé marié. En osant prononcer ces mots, je comprends parfaitement que je me rendrais coupable d'une grande frivolité, s'il ne s'agissait pas d'une chose, sur laquelle on ne peut plus fermer les yeux. Les familles des prêtres mariés d'un côté, de l'autre les internats „ukrainiens", où croit la jeunesse de ce milieu: voilà la pépinière de l'irreligion. Dans les internats pénétrés d'incrédulité, les pauvres garçons et jeunes filles qui n'y apportent pas de leurs maisons paternelles des principes religieux assez consolidés, ne résistent pas à la séduction de se voir tout d'un coup „éclairés", en s'appropriant les idées d'un Haeckel, d'un Ostwald, d'un Drews; et, moins ils sont instruits, plus s'affermissent leurs „convictions monistes". En conséquence les jeunes gens de ce milieu, imbus d'opinions qui envisagent toute religion révélée comme une vieille guenille de superstitions, importent leurs idées dans l'enceinte du séminaire[2]), et

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 143—150.

[2]) Peu de temps avant la guerre, le métropolite se vit obligé de décréter la clôture du séminaire uniate de Léo-

combien y a-t-il entre eux qui reçoivent les ordres sacrés, comme si ce n'était qu'une vaine cérémonie, indispensable pour exercer un métier? On prétend que beaucoup de tels jeunes prêtres uniates, mariés à des femmes aussi incroyantes qu'eux, ne recouvrent que peu à peu leur foi en contact avec leurs paroissiens paysans. En effet, on n'a qu'à suivre les détails du procès Siczyński — l'assassin d'André Potocki — pour se rendre compte de l'atmosphère empoisonnée qui règne dans les milieux d'où est sorti ce malheureux jeune homme: fils, petit-fils, arrière petit-fils... de prêtres mariés. Et de quelle auréole a été entourée, dans tout le camp „ukrainien", cette famille Siczyński, après l'attentat accompli: phalange de héros et d'héroines...

4. Religion et culture.

Revenons à la „nébuleuse ruthène"... Va-t-elle se condenser en corps céleste ou bien sera-t-elle absorbée par l'immense astre russe?

Il serait bien à désirer que ce peuple, doué de si remarquables talents, développé et discipliné dans une saine vie nationale, puisse enrichir de sa forte voix, le concert des nations. Est-ce à espérer? Nous croyons: oui — pourvu que les expériences de cette cruelle guerre puissent ouvrir les yeux, au moins à un grand nombre de ceux, qui à la veille se trouvèrent à la tête du mouvement national, pour les

pol, pour réagir contre les manifestations empreintes d'un esprit de rébellion ainsi que pour décharger l'établissement, à sa réouverture, des éléments les plus dangereux.

détourner des dangereux méandres, sur lesquels ils s'étaient égarés en conduisant leur peuple. *Sanabiles nationes* — il faut croire à cette parole sacrée. Mais ce n'est que sur une voie tracée par l'essence même de cette parole, que le futur développement de la nation ruthène devrait s'effectuer, pour garantir son existence et son avenir.

Et veritas liberabit vos... Avant tout, pour entrer sur cette voie, il faudrait qu'on secouât courageusement cet avilissant joug de fictions, sous lequel l'âme ruthène se prête si facilement à la funeste manie de grandeur. Le côté peut-être le plus dangereux du mensonge, c'est qu'en le répétant sans cesse, on s'en rend dupe soi-même. Qu'on rompe enfin avec la méthode d'escompter imaginairement la future grandeur de la nation „ukrainienne" — avec ses fictions dont on continue à se servir aussi bien devant ses propres connationaux, pour les affermir dans la foi dans l'avenir, que devant les étrangers qui ne peuvent pas même à la longue être trop flattés, si on leur impute continuellement d'ignorer l'existence d'une si „grande nation inconnue". Apprécier justement le réel, la situation réelle de ces 34 millions d'individus, dont se compose l'ensemble de la future nation ruthène, les ressources réelles de sa vie nationale: voilà le point de départ légitime, d'où devraient sortir à l'avenir tous les efforts de son développement — *et veritas liberabit vos...*

Vae illis qui malum bonum dicunt et pereant qui nigrum in candidum vertunt... Donc à bas les faus-

ses idoles du culte *haïdamaque* qui a fait de si épouvantables conquêtes dans l'„ukrainisme" de la dernière époque, en envenimant l'âme ruthene. Il ne manque pas en effet d'éléments, libres de ces malsaines traditions, qui devraient servir de pierres à construire le futur édifice d'une vraie culture nationale, et c'est dans l'enceinte de cette culture que le peuple ruthène mûrirait en nation, appelée à tenir son rang en Europe. Mais ce qui est essentiel pour son avenir, ce serait une juste sélection de ces éléments, inspirée par le sentiment de l'équité et par la conscience du devoir à accomplir sur la voie tracée par la Providence dans le développement historique des peuples. Impossible d'allier cette idéologie intrinsèque au christianisme, avec le prestige accordé aux souvenirs des „héros" cosaques et *haïdamaques*. Donc encore une fois, au nom de la vérité, réduire de telles réminiscences à ce qu'elles ont de réel; abattre les idoles essentiellement anti-chrétiennes, auxquelles on érigea trop longtemps des autels — voilà la deuxième étape à franchir nécessairement, pour qu'un noble idéal, un idéal élevé conduise la nation ruthène vers un avenir clair et lumineux.

Dans cette nouvelle ère que nous lui souhaitons ardemment, tiendrait-elle autant qu'aujourd'hui à sa dénomination moderne d'„ukrainienne"? Peu importe — pourvu que disparaisse ce qui est tendancieux dans ce nom! Mais ce à quoi les Ruthènes ne renonceront plus — et à bon droit — c'est la conception de l'unité nationale qui réunit l'ancienne Ukraine et

ses extensions territoriales, à l'ancienne Russie-Rouge à travers la zone centrale des pays ruthènes, la Podolie, la Volhynie et la Polessie.

La moitié de cette zone centrale ne se trouve plus depuis plusieurs mois sous la domination russe, dont le système oppressif rend si difficile le développement culturel du ruthénisme. Elle est pour le moment, occupée par les troupes autrichiennes et allemandes. Nous nous garderons bien d'énoncer de stériles hypothèses sur l'avenir politique de ce territoire, ainsi que des pays avoisinants habités par les Ruthènes, y compris l'Ukraine proprement dite. Mais ce n'est peut-être pas trop hasardé que de supposer qu'après la paix conclue les circonstances vont se présenter — d'une manière ou d'une autre — plus favorables aux Ruthènes, qu'elles ne l'étaient avant la guerre. Et quoique l'unification politique des pays ruthènes paraisse en tous cas plutôt inimaginable, c'est pourtant bien possible que leur unité nationale soit plus facile à maintenir à travers les frontières politiques, en conséquences des changements auxquels on peut s'attendre. Dans ce cas, tout l'avenir de ces dizaines de milions qui constituent le total de la population ruthène, dépendra en première ligne de leur futur développement culturel, qui va décider finalement, si leur caractère national s'effacera, ou bien, si du fond de tant de millions d'âmes nous verrons surgir une nation distincte — ruthène... ukrainienne... *malorusse*... peu importe le nom qu'on lui donnera.

Une chose, dont nous ne doutons pas, c'est que ce développement culturel — s'il doit atteindre son but — ne devra pas suivre exclusivement le modèle du travail intellectuel qui s'accomplissait dans le milieu „ukrainien“ pendant la dernière vingtaine d'années. Il serait injuste de contester que ce mouvement intellectuel puisse se flatter de sérieux résultats. Mais posons la question franchement: tel et tel nombre de volumes publiés par la Société de Chévtchénko et par sa soeur cadette de Kieff... est-ce la culture nationale? Le labeur dont les fruits s'étalent dans ces volumes, est assurément méritoire et ne sera point — nous l'espérons — une peine perdue pour l'avenir du ruthénisme. On a su, à travers d'énormes obstacles, braver avec beaucoup de succès, les épineuses difficultés qu'une langue telle que le ruthène, jusqu'alors idiome populaire, présente à chaque pas, quand on cherche à la manier dans le domaine scientifique. Comme gymnastique de la pensée, exercée dans un pareil idiome, les efforts des jeunes gens groupés autour de ces deux sociétés, forment peu à peu un instrument inappréciable au profit du développement culturel de la nation ravivée. Il serait à souhaiter seulement que le même savant, qui se plait à accentuer ses larges horizons par de fréquentes citations d'un Taine, d'un Haeckel, d'un Lombroso, n'encourageât pas en même temps les étudiants „ukrainiens“ à assaillir l'*Aula* universitaire et à y détruire les portraits des savants polonais —

pourvu qu'il ait trouvé au moins de paroles de blâme devant de pareils excès...

Or, la langue ruthène doit certainement beaucoup à ces études scientifiques rédigées bien correctement à l'allemande. Puisse-t-elle aborder victorieusement les terrains auxquels elle ne touche que peu jusqu'à présent et dont la valeur pour l'âme humaine est de la plus grande portée. Puisse le sol intellectuel ruthène être fécondé d'éléments propres à produire un mouvement digne du nom d'une l i t t é r a t u r e n a t i o n a l e.

Pas de vraie culture sans religion. Au risque de choquer maints lecteurs, affirmons franchement cette vérité, prouvée par l'histoire à travers tant de siècles; qui en serait choqué, voudra bien réfléchir que de nos jours, mêmes les apôtres du monisme désireraient substituer au christianisme une religion à inventer...

Pas de vraie culture sans religion. Dans l'hypothèse que le futur développement national des Ruthènes s'étendrait sur tout leur territoire ethnographique, demandons-nous d'où devrait jaillir le sentiment religieux fécondant ce mouvement culturel. Ni l'Église russe, essentiellement nationaliste, hostile au ruthénisme et „morte comme Église", ni la secte chtoundiste n'en serait moteur. Ce n'est que du catholicisme affermi dans l'Église unie régénérée, que l'on puisse attendre un souffle vivifiant.

Le Ruthène est de nature très intelligent, doué de nombreux talents. C'est étrange, à première vue in-

explicable, qu'après 65 ans de travail, sa production littéraire se présente si minime, le terrain artistique tout-à-fait stérile. On a beau dire que la résurrection de la nation tchèque à la même époque s'accomplit dans des conditions beaucoup plus favorables; quel abîme pourtant entre la culture tchèque et ce à quoi on se trouve presque gêné d'appliquer le nom de culture ruthène. *Poëtae nascuntur* — c'est vrai — grands écrivains, poétes ou prosateurs, de même qu'artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, impossible de les faire naître, même à force d'encouragements outrés, si le sol psychique, d'où ils doivent éclore, ne laisse pas un embryon de génie s'épanouir et s'élever vers l'idéal. Des haines et rien que des haines; haines nationales et sociales; ce n'est point une atmosphère où la culture puisse respirer. Et voilà la raison de cette nature de caméléon qui change tout d'un coup un „Ukrainien" acharné en „Moskalophile" ou pur et simple Russe. Fondé uniquement sur la haine, le sentiment national peut se manifester bruyamment en nationalisme aux plus criantes couleurs — mais sans culture nationale, sans ce profond attachement à ce qui en émane pour féconder l'âme de nobles instincts, ce sentiment ne s'élevera jamais jusqu'au vrai patriotisme, capable de subir fermement de sérieuses épreuves.

Poëtae nascantur — c'est ce qu'on doit souhaiter aux Ruthènes — *et instaurentur in Christo.*

DEUXIÈME PARTIE

Appendice 1.

TERRITOIRE-POPULATION.

1. Groupe oriental.

Le territoire habité par les Ruthènes, soit en masses compactes, soit mélangés à d'autres nationalistés (toutefois pour la plupart avec une grande prépondérance de l'élément ruthène), comprend environ 800.000 km². Les meneurs „ukrainiens" relévent ce fait avec beaucoup d'orgueil, en constatant qu'aucun État de l'Europe, à part la Russie, n'atteint de telles dimensions. Un peu moins d'une dixième partie de ce territoire appartient à l'Autriche-Hongrie (la Galicie orientale, le nord de la Boucovine et une partie du N.-E. de la Hongrie, tout ensemble environ 75.000 km² avec plus de 4 millions d'habitants ruthènes). Le reste se trouve sous la domination russe.

Les pays ruthènes (y compris les territoires mixtes) s'étendent entre les Carpathes, la rive gauche du Dniestr (à partir de Chocim), la côte septentrionale de la mer Noire et les bords du Kouban en Caucase — au sud; du côté du nord ils touchent à une ligne tracée à partir de l'embouchure du San dans la Vistule, à travers le cours moyen du Boug, par la source de la Narew et le cours entier de la Pripet jusqu'aux bassins de la Desna et de la Soż (Soge). Vers l'ouest le territoire ruthène est limité par le San

et le Boug[1]) tandis que ses frontières de l'Est forment une longue courbe qui part des environs de Briańsk (35° de Gr.), s'incline doucement vers le sud-est, touche la rive droite du Don, traverse ce fleuve près de ses embouchures et atteint les terrasses septentrionales des montagnes du Caucase, près de Stavropol.

Dans des études dialectologiques on distingue sur ce vaste territoire 12—14 différents patois[2]) qui pourtant ne sont pas trop éloignés l'un de l'autre. Ce n'est donc pas d'après ce point de vue que nous chercherons à grouper les populations habitant ce pays; nous lui préférerons celui de l'histoire et de l'influence de différentes nuances de culture, qu'elles avaient subies pendant les siècles écoulés. Ce critère ne serait pas difficile à trouver. Un groupe contiendrait les pays qui appartenaient à la Pologne avant son démembrement; l'autre ceux qui étaient situés en dehors des anciennes frontières de cet État. Le choix de ce critère nous dispense presque d'en développer les raisons. Le premier groupe, s'il n'est pas même entré tout-à-fait dans le cercle de la culture occidentale, s'en est toutefois beaucoup approché sous la domination polonaise et ne cesse d'en subir l'action, puisque les Ruthènes habitant ce territoire y sont plus ou moins

[1]) Il d passe la rive gauche de ces deux fleuves seulement par une étroite zone où la population polonaise prévaut.

[2]) Tchoubinskiy distingue 14 dialectes „petit-russiens", Roudnytskiy en énumère 12 et les réunit en 4 groupes.

mêlés aux Polonais. Les populations de ces pays furent longtemps uniates ou le sont encore. L'autre groupe, au contraire, qui présente une partie essentielle de l'Orient chrétien, profondément schismatique, ne se trouva jamais en contact immédiat avec l'Europe occidentale.

Il y a cependant deux territoires ruthènes dont l'histoire aussi bien que la situation actuelle se prêtent peu à trancher la question, s'il faut les placer dans le premier groupe ou dans le second. Ce sont les gouvernements russes de Tchernihoff et de Kieff. Il nous paraît pourtant préférable de les compter parmi les pays du groupe oriental, puisque l'action de l'élément polonais et catholique n'y a été ni puissante ni durable, excepté toutefois les confins ouest du gouvernement de Kieff[1]).

La contrée où l'élément ruthène se présente le plus condensé, est le gouvernement de Poltawa vrai noyau du groupe oriental. Les Ruthènes forment 93% du total de la population, tandis que dans les deux gouvernements à l'est, ceux de Kieff (79%) et

[1]) Quant aux districts ouest du gouvernement de Kieff, ceux de Radomyśl (4.7% des Polonais), de Skwira (4% Polonais) et surtout celui de Berdyczów (10.2% des Polonais) on ne devrait point hésiter à les placer dans le groupe occidental. Les chiffres cités évalués d'après les données de la statistique officielle russe, se trouvent assurément au dessous du nombre effectif des Polonais habitant ces districts, quoiqu'on eût cherché a y introduire certaines corrections dûes aux rapports des autorités ecclésiastiques catholiques du territoire en question.

de Kharkoff (80%), leur force numérique ne se tient plus à cette hauteur. Elle se présente moins favorable pour l'élément ruthène dans le gouvernement de Tchernihoff, au nord de celui de Poltawa, où il atteint la moyenne de 66.5%.

Dans ces quatre gouvernements le total de Ruthènes est d'environ 11,950.000, et si l'on en déduit les parties ouest du gouvernement de Kieff, plus de 10 millions. Ce territoire appartient aux Ruthènes depuis 5—10 siècles. Ce n'est que sur le terrain du gouvernement de Kharkoff, jusqu'au XVIII siècle très peu peuplé, qu'ils se sont répandus pendant la domination russe. S'étendant de ce noyau vers le sud et le nord-est, ils ont occupé dans un fort élan colonisateur, au courant des deux siècles écoulés, les provinces avoisinantes, jusqu'à ce temps-là désertes. De cette manière il s'est formé surtout au sud, une longue et large chaîne, pour ainsi dire, de jeunes pousses de l'ancienne Ukraine proprement dite. Ce sont les gouvernements: Kherson avec Odessa chef-lieu (54% Ruthènes, 21% Russes), Iekaterinoslav (69% Ruthènes, 17% Russes), Crimée (42% Ruthènes, 28% Russes), enfin la partie occidentale du vaste territoire du Don sur la rive droite de ce fleuve, où l'on compte près d'un million de Ruthènes. Ne trouvant point d'obstacles au sud, la colonisation ukrainienne, proprement dite, qui monta dans les gouvernements cités au nombre d'environ 6,600.000, se heurta au nord, dans les confins méridionaux des gouvernements de Koursk et de Voronège, à l'expansion grand-russe, et

n'y atteignit que le nombre d'environ 1,880.000 habitants ruthènes (Koursk 670.000 — 22%, Voronège 1,210.000 — 36%), établis sur les bords des rivières Seym, Oskol et Don[1]).

Le domaine du groupe oriental, auquel on peut sans inconvénient attribuer le nom „ukrainien", se compose donc: 1° de l'ancienne Ukraine proprement dite, étendue sur une surface de 155.390 km², ou de 130.000 km² si l'on déduit les districts occidentaux de Kieff. (Gouv. de Poltawa 49.896, de Kharkow 54.495, de Kieff superficie entière 51.000 km²) — 2° du gouvernement de Tchernihoff (52.400 km²) 3° de l'énorme plaine d'environ 340.000 km² où se trouvent dispersés les colonisateurs méridionaux de l'ancienne Ukraine — 4° d'un terrain d'environ 50.000 km², occupé par sa colonisation septentrionale. Ce territoire présente dans son total une superficie d'à peu près 600.000 km², peuplée de plus que 20½ millions de Ruthènes. Décompte sus-mentionné fait, ces chif-

---

[1]) Les % cités ci-dessous sont évalués d'après les données du récensement de 1897, seule source pour ce sujet. Elles sont contenues dans la publication officielle: Первая общая перепись населенія Росс. Имп. 1897 г., вып. 7 (Родн. языки) Спб. 1905 C'est de cette même source que M. Roudnytskiy a tiré les évaluations de son ouvrage récemment publié: *Ukraina, Land und Volk* (Wien 1916), p. 147—157, où l'on rencontre toutefois de petites inexactitudes, probablement fautes de calcul ou d'impression, parfois même au détriment d'élément ruthène (gouv. de Kharkoff 70% au lieu de 80%, Tchernihoff 86%, au lieu de 66.5%, Poltawa 95% au lieu de 93%).

fres représenteraient environ 580.000 km² et 19 millions d'habitants.

Cela constitue les $^3/_4$ de l'ensemble territorial et environ les $^2/_3$ de la population ruthène entière.

2. Groupe occidental.

Deux tiers du territoire occupé par le groupe occidental, se trouvent sous la domination russe; un tiers appartient à l'Autriche-Hongrie; en fait de nombre de la population, la partie russe contient 7,404.000 (64.87%), ou correction susdite faite, environ 9 millions; celle d'Autriche-Hongrie 3,977.500 (35.13%). Malgré les grandes différences qui caractérisent ces deux parties distinctes, aussi bien en raison de l'Union ecclésiastique qui subsiste en Autriche-Hongrie, qu'en conséquence des différentes particularités du régime russe et autrichien, il y a néanmoins dans l'une et l'autre une quantité de traits communs qui les distinguent d'une manière saillante de celles du groupe oriental. L'abolition de l'Union, qui s'accomplit en Russie pendant le règne de Nicolaus I en 1839, présente dans un petit coin nord-est de son territoire (le territoire de Chelm) un fait relativement neuf, datant seulement de 40 ans; les détails tragiques de cet évènement sont enregistrés à jamais par l'histoire en titre d'honneur glorieux pour le peuple ruthène, celui d'une ferme fidélité à l'Église catholique, d'un héroisme noyé dans le sang des martyrs[1]). Sur tout le

[1]) Rappelons la raison pour laquelle ce petit coin de territoire ruthène, dont on avait formé le gouvernement de Chełm, fut exempt en 1839 de mesures qui partout

reste de ce territoire — le Schisme s'étendant sur trois ou quatre générations, y règne d'une manière incontestable et s'affermit de jour en jour. De vagues traditions même de l'Union s'y sont évanouies. Si certaines traces de son action sur l'âme humaine se sont conservées dans son fond, la mémoire ne garde plus de réminiscences du passé catholique de ce peuple. Tout ceci se rattache à la manière dont l'Union y fut abolie. Le pauvre paysan uniate ne s'est presque pas aperçu qu'il y avait eu un changement quelconque. On y avait mis exprès beaucoup de précaution de la part du gouvernement et des autorités ecclésiastiques, le métropolite Siemaszko apostat à leur tête. Les prêtres uniates qui suivirent en apostates leurs supérieurs, restèrent presque tous à leurs places; la liturgie, très peu différente de cette de l'Église schismatique, ne subit d'abord point de changements. Ce

---

ailleurs en Russie abolirent l'Union ecclésiastique. C'est une population mixte qui l'habite et le nombre des Polonais (catholiques du rite latin) y prévaut (47% vis à vis 36.2% Ruthènes). Au Congrès de Vienne 1815 il entra dans les limites du Royaume de Pologne. attaché par l'union personnelle à l'Empire de Russie — Etat jusqu'à 1831 entièrement autonome — et même jusqu'au 1867 placé sous une administration tout à fait séparée, où en raison directe de ce fait, l'Union ecclésiastique survécut à son abolition dans tout l'Empire russe. et se conserva jusqu'à 1875. Pour certaines particularités concernant le territoire de Chelm. dont les rapports ethnographiques avaient subi, au courant de la guerre actuelle, beaucoup de changements, le lecteur voudra bien consulter plusieurs détails contenus ci-dessous dans l'Appendice VII (II I 2).

n'est que peu à peu, au courant des dernières 30 années, qu'on a abordé, dans les églises jadis uniates, le fameux procédé de la „purification“ liturgique, en substituant maints détails de l'office divin propres à l'Église schismatique, au céremonial longtemps toléré et cher aux paroissiens, se heurtant parfois au vif mécontentement et même à l'opposition du peuple. Quant aux prêtres, uniates jusqu'à 1839 et devenus depuis popes schismatiques, ils se montrèrent pas en général trop de zèle à faire ressortir leur nouveau caractère, et il y eut même longtemps beaucoup d'entre eux qui prétendaient secrètement être restés cryptocatholiques. Si funeste donc que fût le fait de leur apostasie, il est toutefois indéniable que tant que leur phalange ne s'éteignit pas, le fanatisme schismatique et anticatholique ne prit point racine dans le milieu pope de ce vaste territoire. Malheureusement il en est tout autrement depuis que des popes provenant de la Russie centrale ou même fils et petits-fils des apostates, élevés dans les séminaires russes, y occupent des charges ecclésiastiques. Dernièrement, à la suite d'une action outrée des autorites ecclesiastiques russes en Volhynie, en Polessie et en Podolie, l'orthodoxie schismatique du peuple ruthène de ces territoires s'est consolidée visiblement, en prenant parfois une couleur fanatique.

Tout de même maintes traces de l'Union disparue, ne sont pas à méconnaitre dans le caractère du peuple ruthène qui habite le territoire russe du groupe occidental; elles se présentent en nuances plus ou

moins saillantes dans les différentes contrées. Ce territoire même s'étend, y compris les districts occidentaux du gouvernement de Kieff, sur environ 170.000 km² et contient (outre les susdits districts) les gouvernements attenants à la Galicie, savoir: 1° la Podolie (81% de Ruthènes); 2° la Volhynie (70% de Ruthènes) à laquelle se rattachent au nord les parcelles méridionales des gouvernements de Grodno et de Mińsk, peu différentes de la Volhynie pour les rapports etnographiques et la culture de la population; 3° enfin l'ancienne „Podlachie", c'est à dire le territoire de Chelm, et le coin S. O. du gouvernement de Grodno, détaché depuis le troisième partage de la Pologne, mais ressemblant encore beaucoup pour l'aspect général au reste de l'ancienne Podlachie.

Le trait typique de tout ce territoire, — celui qui le distingue essentiellement du groupe oriental — consiste en ce que sur toute sa surface l'élément polonais s'y trouve depuis 5 siècles abondamment dispersé parmi la population rurale ruthène. Il a subi, il est vrai, d'énormes pertes depuis le partage de la Pologne, en étapes marquées par les dates des insurrections de 1831 et 1863, et en raison de nombreuses confiscations ou ventes forcées de la propriété foncière polonaise[1]), ainsi que par suite de rigoureuses mesures du gouvernement russe qui n'admettaient pas les Polonais à occuper des charges publiques

---

[1]) Comp. S. Smolka l'Europe et la Pologne à la veille et au lendemain de son démembrement (Rome 1915) p. 100.

dans l'administration et aux écoles. Voudrait-on consulter sur ce sujet la statistique officielle ou plutôt apprécier la force numérique de l'élément polonais habitant ce territoire d'après les données qu'elle contient, on devrait évaluer la population polonaise en Volhynie seulement à 6.2% et dans la Podolie même pas plus qu'à 2.3% (récensement de 1897). Mais vu la tendance criante de cette statistique et recourant aux renseignements fournis par des comptes-rendus des autorités ecclésiastiques de l'Église catholique, on parvient à fixer la force numérique actuelle des Polonais en Volhynie à 10.5% (353.600) et dans la Podolie à 8.9% (305.000). Elle diffère cependant beaucoup selon les districts de ces deux gouvernements, de sorte que dans plusieurs d'eux, elle monte au dessus de 12% (et même dans les district de Ploskirow jusqu'à 22.7%), tandis que dans tous les districts sud de la Podolie, elle tombe à 2%. Mais — fait important — environ la moitié de la propriéte foncière y est restée encore entre les mains des Polonais, en Volhynie presque la moitié, en Podolie un peu plus de la moitié (53%). Tous les coups cruels de confiscation et de ventes forcées n'aboutirent pas à ramener au dessous de ce niveau, le fonds inépuisable de la vitalité du polonisme et du catholicisme de ce territoire. Chaque manoir de propriétaire polonais y constitue un rempart d'où rayonne incessament l'influence de moeurs et d'idées propres à ce qui est catholique et occidental. Les relations entre les ci-devant seigneurs polonais et les paysans ruthènes y sont en

général bonnes. On peut dès lors s'imaginer facilement que cette population ruthène qui n'est schismatique que depuis trois générations, diffère énormément des „Ukrainiens“ proprement dits d'au delà du Dniepr et des plaines attenantes à la mer Noire.

En passant à l'autre partie du groupe occidental, celle qui appartient à l'Autriche-Hongrie, constatons que c'est en d'autres termes la Galicie orientale. Les Ruthènes de la Boucovine (305.000), schismatiques, se rangent, au point de vue politique et national, entièrement du côté de leurs connationaux galiciens et ne forment qu'une espèce de détachement de la grande phalange de ceux-ci; le presque demi million (462.000 d'après la statistique officielle) des Ruthènes de la Hongrie, ne compte presque point, puisqu'ils sont trop peu développés et trop faibles, pour résister aux efforts du gouvernement qui cherche à les magyariser.

Sur 81 districts de la Galicie, 23 sont purement polonais, les autres sont habités par une population mixte où la proportion des éléments polonais et ruthènes varie beaucoup, en commençant par celle de 96.78% Polonais et 3.06% Ruthènes. (Lańcut) ou de 95.46% Polonais et 4.46% Ruthènes, (Strzyżów) et en parvenant par une longue chaine de différentes nuances à celle de 12.12% Polonais et 87.08% Ruthènes (Peczeniżyn) ou de 13.72% Polonais et 84.94% Ruthènes (Bohorodczany). Dans cinq districts la population ruthène est de 80—87%, dans dix 70—80%, dans huit 60—70%, dans la plupart des ter-

ritoires mixtes c'est à dire dans dix-sept districts 50—60%, dans cinq 40—50%, dans un district 30—40%, dans deux 20—30%, dans quatre 10—20% et dans trois 3.06—8.4%. Comme les confins de deux gouvernements russes avoisinants aux frontières est de la Galicie (Volhynie et Podolie) présentent une énorme prépondérance de la population ruthène (70.81%), on serait porté à croire que sa force numérique en Galicie devrait monter de l'ouest vers l'est, ce qui n'est point exact. Au contraire, dans les confins est de la province, qui appartenaient jadis à l'ancien palatinat de Podolie, il y a trois districts où l'élément polonais prévaut (Skałat 52%, Tarnopol 51.43%, Trembowla 51.78%), et dans quelques uns avoisinants il ne tombe que de 4 à 9% au dessous de 50% (Buczacz 46.63% Pol., 53% Ruth.), Husiatyn à la frontière russe 44.24% Pol., 55.66 Ruth., Zbaraż de même à la frontière russe (42.93% Pol., 56.98 Ruth.), Brzeżany (40.92% Pol., 58.92% Ruth.), Złoczów (40.13% Pol., 59% Ruth.). L'élément ruthène se trouve le plus condensé aux Carpathes, où il dépasse même le cours supérieur du San, dans les districts montagneux de Lisko (69% Ruthènes), Sanok (45.36%), Krosno (15.36%), Jaslo (8.4%), en se condensant dans les deux districts avoisinants de Gorlice (24.2%) et de Grybów (17.74%), pour y atteindre ses limites à l'ouest dans le districts de Nowy-Sącz (12.83) et au nord ouest dans celui de Brzozów (12.05%). A côté de cette large zone montagneuse, l'élément ruthène en Galicie se trouve le

plus condensé dans les plaines qui s'étendent au nord du Dniestr vers le nord-ouest de la Volhynie — terrain où la population ruthène prévaut, à l'exception du district de Léopol, qui forme une île ethnographique plutôt polonaise (75% Polonais, 22.23% Ruthènes) et des districts avoisinants ci-dessus nommés, où la population est mixte, en raison de 50% plus ou moins. Sur cette plaine qui contient 12 districts, la force numérique moyenne de l'élément ruthène est de 63.99%, dépassant même 70%, dans deux districts (Żydaczów 74.92%, Żółkiew 72.35%) et tombant dans celui de Cieszanów à 51.38%.

C'est donc un territoire de population mixte dans le vrai sens du mot, que la Galicie orientale sur la rive droite du San, et nous avons cru devoir nous occuper tout particulièrement de ce pays là que l'on se plaît à appeler le „Piémont" ruthène. On devra donc trouver juste que nous n'avons pas considéré inutiles les détails ci-dessus cités, dont la connaissance nous paraît absolument nécessaire pour que le lecteur soit en mesure de ce former sa propre opinion sur le sujet essentiel de notre travail.

3. Absorptions ethniques.

Après avoir groupé les populations ruthènes d'après le point de vue que nous avons indiqué au commencement de ce chapitre nons croyons devoir signaler du moins un autre point de vue, qui serait néanmoins parfaitement scientifique: celui de la race.

C'est un fait indéniable qu'en Podolie et en

Ukraine, il est entré dans le sein de la population ruthène beaucoup d'éléments polonais qu'elle a entièrement assimilés. Dans le vigoureux courant de la colonisation de ces pays depuis le XV jusqu'à la moitié du XVII siècle, de grandes masses du peuple rural polonais émigraient vers les confins d'Est de l'État, pour s'établir dans ces provinces peu peuplées et que les écrivains contemporains aimaient à appeler *terra lacte et melle fluens*. Ce fut même la vive part prise par le peuple polonais, au courant du XV siècle, à cet énorme élan colonisateur, qui provoqua dans le royaume de Pologne proprement dit, l'établissement des lois destinées à restreindre peu à peu la liberté d'émigration de la population rurale, et qui aboutirent enfin à l'attacher à la glèbe.

Demande-t-on, de quelle manière ces masses paysannes polonaises se dénationalisèrent entièrement sous le régime de l'État polonais, on touche à une question dont l'objet accuserait l'ancienne Pologne d'un grave „péché d'omission" historique. Dans son expansion vers l'Est, elle se rendait coupable de négliger énormément les intérêts religieux des provinces nouvellement acquises, ce qui était une faute impardonnable du point de vue politique aussi bien que religieux. Ce fait indéniable, plus ou moins excusable tant qu'il s'agit de l'époque avant 1569, quand ces provinces faisaient partie du Grand-Duché de Lithuanie, se présente sous un aspect différent depuis l'Union de Lublin (1569), qui les incorpora au royaume de Pologne. Avant 1569, l'Église catholique du

Grand-Duché de Lithuanie, établie seulement depuis 1386, n'avait pas elle même assez de force pour s'occuper beaucoup de la périphérie méridionale de cet État, et comme le difficile problème de l'Union ecclésiastique ne disparaissait jamais de l'ordre du jour, on ne se préoccupait pas trop, si la colonisation polonaise en Podolie et en Ukraine, nullepart compacte mais plutôt dispersée parmi la population ruthène, devrait rester à jamais catholique du rite latin ou devenir en peu de temps uniate. Bientôt après 1569, la question de l'Union religieuse ressortait de plus en plus à la surface des problèmes de nature même essentiellement politique, mais avant que cette oeuvre s'accomplit et s' a f f e r m i t, les colons polonais des pays ruthènes avaient perdu peu à peu leur religion et en même temps leur nationalité distincte de la population indigène. A défaut d'églises catholiques qui ne se trouvaient que dans les rares villes semées dans le pays, les paysans polonais fréquentaient les cérémonies religieuses dans les églises schismatiques (*tserkwa's*), ce qui fit de cet élément catholique, en une ou deux générations, des schismatiques prononcés, aussi attachés au culte de l'Église nationale ruthèno-russe, que l'étaient les indigènes ruthènes; des mariages mixtes accomplirent rapidement cette évolution si funeste à la cause catholique et polonaise. Il y eut deux évèchés catholiques r. l. sur cette vaste surface d'à peu près 300.000 km², ceux de Kieff et de Kamieniec-Podolski, mais ils étaient trop insuffisamment doués de moyens pécuniers,

pour faire face aux tâches importantes à accomplir en fait de paroisses à ériger et d'églises à construire. Relativement aux richesses dont jouissaient les évêques et les prélats du royaume de Pologne dans leurs trop grands diocèses, dont l'étendue ne diminuait point à travers 7 siècles; les deux évêques de Kieff et de Kamieniec n'étaient vraiment que des gueux, et ils ne se montraient que rarement dans leurs diocèses, profitant d'opulents bénéfices auprès de cathédrales de Cracovie, de Płock, de Posen, qu'ils avaient obtenus avant leur consécration, et qu'ils retenaient en vigueur de trop faciles dispenses. C'est triste, mais on doit l'avouer: le haut clergé polonais de ces temps, trop soucieux de son bien-être, vendait pour ce plat de lentilles aussi bien les âmes de ses ouailles qu'il trahissait la cause nationale. L'État, trop faible surtout en matière de finances, s'y rendit coupable d'une négligence à jamais irréparable.

Si ce fait d'absorption d'un élément étranger mais toutefois consaguin, entièrement slave, est nécessaire à signaler dans la structure ethnique de la population ruthène en Podolie et dans l'Ukraine occidentale, il faut remarquer à côté de lui un phénomène tout-à-fait différent d'absorption d'un élément ethnique essentiellement hétérogène. C'étaient des débris des anciens nomades de race turque qui végétaient dans les steppes de l'Ukraine et du Pobéreże[1]) — et que l'invasion mongole n'avait pas absorbés pour les

---

[1]) Pobéreże = territoire entre le Dniestr et le Boh.

amalgamer aux Tartares. Il paraît que l'absorption de cet élement sauvage et entreprenant, par la population ruthène, de nature pacifique et plutôt même indolente, contribua beaucoup à la formation des bandes cosaques, sur laquelle nous renvoyons le lecteur à l'analyse de la question cosaque, que nous essayons de faire dans l'Appendice V. Il n'y a que très peu d'indices, dans des documents historiques, de ce mélange d'éléments ethniques, qui a pourtant exercé tant d'influence sur les destins ultérieurs de la nation ruthène. Mais il ne manque pas, de documents conservés et inaltérés jusqu'à nos jours, dans les caractères anthropologiques du type des habitants de ces contrées, type si différent et d'une si saillante manière, du type podolien et volhynien (extérieuremnt: teint, couleur de cheveux et d'yeux, taille, marques anthropométriques etc. en traits psychiques: tempérament, mentalité).

C'est un terrain trop neuf que celui des études anthropologiques pour qu'on puisse dans un tel rapide aperçu, faire autre chose que de signaler seulement le sujet en question à peine effleuré par de sérieuses recherches scientifiques. Toutefois, il suffit de recourir à ce que M. Tchoubinskiy fut à même d'enregistrer dans son ouvrage de tant de mérite, sur l'ethnologie des pays ruthènes. On y voit d'abondants indices qui font constater une forte influence d'éléments de la race turque dans la formation ethnique d'une grande partie de la population. C'est un fait scientifique incontestable et particulièrement intéressant en

raison de ce que le groupement des populations ruthènes que nous venons de tracer, en suivant le point de vue historique, ne s'éloignerait pas, paraît-il, beaucoup de celui qu'il faudrait faire du point de vue de l'anthropologie[1]).

---

[1]) Il ne sera pas tout à fait inutile d'observer comme l'expérience récente nous renseigne qu'en fait de soi disants „résultats" de recherches anthropologiques accomplies jusqu'à l'heure actuelle on devrait éviter absolument ce que M. Roudnitskyi a fait dans son opuscule *Ukraina, Land und Volk;* p. 179—182, en calculant des moyennes de différentes marques anthropologiques pour toute l'étendue des pays habités par le Ruthéniens (stature, circonférence thoracique, longueur des bras et des jambes, index du crâne et du nez, largeur de la face, couleur des cheveux et d'yeux). Labeur tout à fait stérile, qui ne sert qu'à embrouiller la question, surtout s'il s'agit du sujet auquel nous touchons, où de sérieuses investigations scientifiques tant qu'elles ne sont pas encore trop avancées, suffisent tout de même à établir des différences saillament typiques entre les différents pays ruthéniens en matière des indications ci dessus citées. Que diraît on, si un anthropologue se plaisait à calculer de telles moyennes pour toute la population des États-Unis ou seulement pour celle de l'Empire de Russie.

Appendice II.

L A N G U E.

1. Langue et dialecte.

Comme on trouve discutable la question, s'il existe une nation ruthène que ses meneurs d'aujourd'hui préfèrent appeler ukrainienne, on se dispute de même sur le sujet à savoir: y a-t-il une langue à part, ruthène nommée „ukrainienne" — ou n'est-ce qu'un simple dialecte de la langue russe, que cet idiome propre à la nombreuse population du vaste territoire que nous venons de passer en revue?

En abordant ce sujet, l'auteur se voit entraîné sur un terrain qui ne se rattache qu'indirectement à celui de ses études spéciales. Néanmoins il ne croit pas pouvoir reculer, puisque ce serait laisser dans l'ombre beaucoup de points essentiels de la question qu'il s'est proposé de traiter dans ce travail. En sa qualité d'historien, il se croit être à même de rendre fidèlement compte de ce que disent sur ce sujet des autorités reconnues sur le terrain de la philologie slave, pour en tirer des conclusions auxquelles il n'a pu rester indifférent durant la longue série d'années qu'il avait consacrées à l'étude de l'histoire de l'Est de l'Europe.

Ce qui devrait être relevé au début même de cette espèce de compte-rendu, c'est qu'il est vraiment inu-

tile de se servir, en traitant ce sujet, de deux dénominations, l'une à côté de l'autre, celle dont on désignait jusqu'à nos jours les Ruthènes, et celle qu'ils viennent de choisir comme nom de bataille (Ukrainien). La philologie slave, quelque disposés que soient ses représentants de différentes nationalités à toutes les condescendances envers les „Ukrainiens", ne saurait leur sacrifier l'ancien terme „petit-russe" ou „petit-russien", fixé dans la terminologie dès l'origine des études scientifiques sur cette branche de la linguistique. C'est une chose bien fâcheuse dans toutes les branches de la science qu'une confusion en fait de terminologie, et dans notre cas la confusion serait d'autant plus grave que la philologie connait parfaitement le terme technique „ukrainien", mais seulement comme nom d'un groupe de patois de l'idiome dont les Ruthènes („Petit-Russiens") se servent.

Nous avons préféré de dire „idiome" — sans y attacher naturellement un sens quelconque qui pourrait choquer qui que ce soit seulement pour ne pas devancer l'opinion à émettre: le ruthène est-ce une langue à part, ou n'est-ce qu'un dialecte?

Qu'il nous soit permis, de faire observer que cette question traitée du point de vue de la science linguistique, nous paraît bien stérile en fait de conséquences qu'on pourrait en tirer. S'agit-il du principe d'après lequel un idiome quelconque devrait être considéré comme une langue distincte ou comme un dialecte seulement, ce n'est que du point de vue de

bon sens pur et simple qu'on devrait résoudre une telle question. En risquant cet avis, nous pouvons nous flatter que des linguistes distingués, appelés à prononcer leur opinion scientifique, ne lui refuseraient aucunement leur adhésion.

A côté des langues dont le développement fait la gloire des grandes nations qui marchent à la tête du mouvement intellectuel mondial, à côté de l'anglais, du français, de l'allemand, il est impossible de refuser le caractère de „langue à part", à de tels idiomes comme le basque ou même l'aïno qui meurt; impossible de leur attribuer le caractère de dialecte. Au contraire, en affirmant que ce sont des „langues à part" dans toute l'étendue de ce mot, un érudit, tant qu'il se vouerait aux études approfondies du basque ou de l'aïno, constaterait l'existence de différents dialectes de l'une et de l'autre de ces langues, si mince que soit le nombre des Basques et des Aïnos et si restreint que soit l'usage de leurs idiomes. D'autre côté ce serait simplement insensé et ridicule de contester le caractère de „langue à part" au hollandais, tandis qu'au point de vue de la philologie germanique, le hollandais n'est rien d'autre qu'un modeste dialecte du groupe dialectique bas-allemand, à ranger parmi d'autres espèces de ce groupe, tels que le flamand, le frison et les différents patois du *Plattdeutsch*, idiome de la population d'Oldenbourg, du Hanovre, du Schleswig-Holstein, du Mecklenbourg. Autrefois dialecte, comme les autres produits différenciés du bas-allemand, le hollandais a cessé de l'être depuis long-

temps et s'est élevé au niveau d'une „langue à part“, grâce à la position mondiale des Pays-Bas et de la littérature nationale que cette position fit éclore.

Mais comme les Ruthènes, jaloux de titres qui pourraient les ranger à côté des autres nations de l'Europe, n'ont pour y prétendre ni l'histoire des Pays-Bas, ni une littérature à comparer à la hollandaise, rien de plus naturel qu'ils soient sensibles à ce qu'on reconnaisse leur idiome comme „langue à part“, et qu'ils s'opposent avec tant de tenacité à l'opinion qui ne lui attribue que le caractère d'un dialecte russe. C'est d'autant plus légitime qu'ils ont parfaitement raison au point de vue de la science linguistique, tandis que les Russes, ceux du moins qui préfèrent ignorer ce que dit cette science, s'obstinent à traiter le ruthène en dialecte ou plutôt en patois.

Parallèlement à toutes assertions de ce genre, qui ne cessent pas de se manifester d'une manière outrée au milieu des sphères officielles, les savants russes, peu suspects d'une tendance trop favorable aux Ruthènes („Petits-Russiens“), ayant l'Académie Impériale de Pétrograde à leur tête[1]), rendent parfaitement honneur à la pure vérité scientifique, en affirmant, de nos jours au moins, que le „petit-russien“

---

[1]) En 1905 l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg énonça cette opinion dans un mémoire sur l'abolition du fameux oukase de 1876, qui avait interdit l'usage du „petit-russien“ dans les imprimés paraissant en Russie.

est une langue slave, distincte du russe. Cela leur est d'autant plus facile que la reconnaissance loyale de ce fait indéniable, n'entraine aucunement des conséquences politiques, et n'empêche point tel ou tel savant, champion prononcé de cette vérité scientifique, de partager entièrement les vues du gouvernements et d'approuver les mesures dont celui-ci se sert pour opprimer tout ce qui touche au „séparatisme mazépin“ [1]). En dehors de tout ce qui serait sympathique ou ne le paraîtraît pas dans l'attitude de ces savants, il est incontestable qu'au point de vue scientifique, leurs opinions ne renient nullement ce point de vue là. De nos jours, ce ne serait que du „vieux jeu“, que de prétendre que la structure originelle d'un idiome quelconque, ne permettant pas de le ranger parmi les dialectes de telle ou telle langue (v. le basque et l'aïno) devrait autoriser le peuple en question à réclamer le rang de n a t i o n par ce fait même d'ordre scientifique.

Cependant pour opiner en de telles matières du point de vue purement linguistique, on se tient particulièrement aux trois critères, savoir: 1⁰ celui de la *phonétique* (lois qui régissent les transformations des sons), 2⁰ celui de la structure gramaticale (morphologie), et 3⁰ celui du *vocabulaire* et surtout de la *sémasiologie* (signification des mots). La syntaxe n'y entre pas, nous le croyons du moins, en raison de ce simple fait que ses principes tellement assujettis aux

---

[1]) V. ci-dessus p. 22.

circonstances historiques au milieu desquelles une langue se développe, ne se présentent fixés que sur une échelle d'évolution, qui n'admettrait plus de ranger un tel idiome parmi les dialectes d'une langue quelconque, mais nous obligerait absolument (comme c'est le cas du hollandais) à lui attribuer le caractère d'une „langue à part". Pour le sujet qui nous occupe, la structure grammaticale n'y entre cependant que d'une manière bien restreinte, puisque elle est presque la même (excepté le bulgare) dans toutes les langues slaves, entre lesquelles, si éloignées qu'elles puissent être aux deux autres points de vue, les différences en cette matière-là sont minimes.

2. Le grand-russe — le ruthène — le biélorusse.

Dans la branche orientale des langues slaves, il y a trois groupes distincts de dialectes: 1° le grand-russe, du fond duquel (et nommément de celui du dialecte moscovite) s'est développée la langue russe actuelle, littéraire et officielle de l'Empire russe; 2° le ruthène („petit-russien"), et 3° le biélorusse.

Le lecteur qui aura pris connaissance du contenu du chap. II, (p. 28—45) va trouver que cette ramification linguistique répond parfaitement à l'évolution historique du monde ruthèno-russe[1]).

Chacun de ces trois groupes dialectiques constitue une unité linguistique à soi, composée de plu-

---

[1]) V. ci-dessus p. 28—39.

sieurs dialectes qui ne diffèrent pas sensiblement entre eux. Tous les trois cependant, bien que chaque groupe se distingue par de saillants traits phonétiques qui le caractérisent, forment un ensemble entièrement distinct de la langue polonaise (surtout au point de vue phonétique), ou bien de celles qui appartiennent à la branche méridionale de la famille slave, savoir la langue bulgare ou serbo-croate. C'est un fait indéniable. Mais d'autre côté — et c'est précisément le côté pratique qui vaut le plus dans la vie quotidienne — tout Biélorusse s'entend parfaitement non seulement avec le Ruthène, mais aussi avec son voisin Polonais, de même que celui-ci comprend facilement le biélorusse et le ruthène, tandis qu'il est très difficile de s'entendre entre Grand-Russes d'un côté et Ruthènes ou Biélorusses de l'autre.

Ce fait, aussi incontestable que le précédent, n'est pas difficile à expliquer. Une circonstance qui y contribue sans doute beaucoup, c'est que les Polonais se trouvent jusqu'à présent abondamment dispersés presque dans toutes les contrées où l'on parle le biélorusse, et dans une grande partie du territoire ruthène. De plus, il faut se rappeler que pendant plusieurs siècles, ces deux territoires appartenaient à l'ancienne Pologne, de sorte que leurs idiomes, le ruthène aussi bien que le biélorusse, subirent longtemps l'influence du polonais, tandis que séparés entièrement du grand russe, ils ne se trouvaient pas du tout en contact avec lui[1]). Mais l'une et l'autre de

[1]) Comp. ci dessous les App. III—V.

ces raisons ne sont que secondaires; la cause qui produit un tel abîme entre le ruthène et le biélorusse d'un côté, et le grand-russe de l'autre, surtout en fait de la sémasiologie, est à chercher sur un tout autre terrain, et d'une plus grande importance.

Le ruthène et le biélorusse, que la ramification du langage fit éclore sur le sol slave, s'y développèrent en faisant ressortir de plus en plus leurs particularités phonétiques, sans subir l'influence d'aucun élément de race hétérogène. Le grand-russe au contraire, naquit sur un sol tout à fait étranger [1]); ce fut le langage de colonisateurs slaves et slavisés dispersés en îles clair semées parmi des populations finnoises qui se firent peu à peu absorber par les immigrés, en s'appropriant leur idiome slave. En conséquence, le fonds lexicologique du grand-russe abonde en éléments non-slaves, accomodés seulement phonétiquement à la prononciation du langage des immigrés. Ces changements-là s'effectuèrent nécessairement sur un terrain écarté et longtemps tout à fait isolé, en contact immédiat avec les indigènes qui parlaient alors leur langage finnois, et sous l'action incessante d'un rigide climat septentrional, propre à influencer physiologiquement les organes de la voix. Cependant ce ne fut pas la seule invasion de l'élément tout à fait étranger au slave, sur le ter-

---

[1]) Pour cette assertion, fondée à notre avis d'une manière inébranlable, nous renvoyons le lecteur aux observations contenues, ci dessous, dans l'Appendice IV, § 1.

rain de la lexicologie grand-russe. Pendant la longue durée du joug mongol qui pesait sur la Moscovie, une quantité d'éléments mongols y entrèrent en se substituant aux expressions slaves des anciens immigrés. C'est surtout à cause de tels éléments héterogènes, infiltrés en abondance dans les dialectes grand-russes, et particulièrement dans ceux de leur partie orientale, qu'il se sont éloignés énormément de la souche dont ils étaient sortis.

Mais ce n'est pas encore tout. Dans cet éloignement-là, il y est entré encore un agent de majeure importance, dont la portée précisément pratique ne peut pas être assez accentuée. Tant qu'il ne s'agit que des mots exotiques, d'origine finnoise ou mongole, que le grand-russe s'était appropriés, la difficulté de les comprendre n'est pas tellement insurmontable, puisque leur nombre ne se présente pas enfin si écrasant qu'il soit trop difficile d'apprendre leur signification. Mais ce qui porte le plus de confusion c'est qu'il y a en grand-russe un grand nombre de mots purement slaves dont la signification s'est tellement écartée de leur caractère sémasiologique primitif, qu'ils signifient tout autre chose, parfois même le contraire de ce que le Ruthène leur attribue. Cela présente un intérêt tout particulier au point de vue ethnopsychologique, surtout en fait d'adjectifs. On y observe de précieux échantillons de métamorphose sémasiologique, propres à illustrer d'une façon bien significative, quels brusques transformations d'idées s'effectuèrent au sein des popula-

tions grand-russes dans la manière d'envisager certaines qualités psychiques et morales, exprimées par des adjectifs, particulièrement en ce qui concerne le bien et le mal.

Ces observations, si succinctes qu'elles soient, vont suffire pour caractériser les principales différences qui se manifestent entre les trois branches du monde ruthéno-russe sur le terrain linguistique. Dans d'autres, celles du domaine purement ethnopsychologique, on ne devrait pas méconnaître des traits de distinction encore plus marquants qui nous obligent de réunir les deux branches occidentales dans un même groupe contrastant avec les Grand-Russes ou Russes tout court. On y reconnait aussi bien un fait anthropologique que le produit de l'évolution historique. Après avoir touché ce sujet rapidement ci-dessus, dans le chap. II de la Première Partie, nous chercherons à en relever les caractères saillants ci-dessous, dans les Appendices III—VI.

Les Ruthènes et les Biélorusses sont, pour ainsi dire, des cousins germains qui, jusqu'à l'heure qu'il est, ne se connaissent pas trop, mais qui, l'un et l'autre ne voient dans le Russe (le Moscovite, comme ils l'appellent) qu'un parent éloigné. Ils se trouvent et se sentent encore à l'heure actuelle aussi séparés de lui moralement et mentalement, que le sont géographiquement leurs territoires respectifs: l'un contenant les populations ruthènes et biélorusses, situé tout entier dans le bassin de la mer Noire et sur le cours supérieur de deux affluents de la Baltique —

l'autre, le grand-russe, étendu dans le vaste bassin de la mer Caspienne. En dehors de l'histoire qui forme les peuples, ce sont deux zones géographiquement distinctes: celle de l'extrême Est de l'Occident, et celle de l'extrême Ouest de l'Orient qui s'étend à travers l'Oural jusqu'à l'Océan Pacifique.

Cependant ce serait une erreur aux conséquences de grande portée que de se laisser impressionner par ces saillants contrastes et trouver illégitime la conception même du monde ruthéno-russe dont l'ensemble embrasse les deux extrêmes avant-postes de l'Occident et de l'Orient.

Voilà un étrange, un unique phénomène historique et culturel. Sans apprécier justement son essence, on risque de commettre à chaque pas de regrettables erreurs, en analysant les difficiles problèmes de l'Est de l'Europe, de son passé historique et de son état actuel. Cela arrive en effet par trop souvent.

Appendice III.

LA RUSSIE BLANCHE.

1. Formation.

En parlant de la Russie Blanche, il faut observer avant tout, qu'on se sert de ce mot: 1° dans le sens strict qui est en rapport avec la géographie historique, et 2° dans le sens large, celui de l'ethnographie.

D'après la première signification, la Russie Blanche se compose:

1° de la partie S. E. du gouvernement de Witebsk, au delà de la ligne tracée entre Dünaburg et Siebież;

2° des gouvernements de Smoleńsk (exceptés ses confins E.) et de Mohileff (tout entier);

3° de la partie orientale du gouvernement de Mińsk au delà de la Berezyna.

Tout ce territoire — l'ancien noyau de la Russie Blanche au XI siècle, ensuite appartenant au Grand-Duché de Lithuanie — avait passé sous la domination russe lors du premier partage de la Pologne (1772), et dans sa partie orientale (Smoleńsk) même antérieurement, en conséquence des guerres entre la Pologne et la Moscovie. Dans le langage usuel on

n'attribue la dénomination de la Russie-Blanche qu'au territoire ci-dessus indiqué.

Mais s'agit-il de la superficie habitée par la population, parlant le biélorusse, son domaine comprend en dehors de ce territoire:

1⁰ La plus grande partie du gouvernement de Wilna, à l'exception de ses confins N., qui sont peuplés par les Lithuaniens, ainsi que de plusieurs îles ethnographiques lithuaniennes et polonaises dispersées sur la surface de ce gouvernement;

2⁰ presque tout le gouvernement de Grodno, excepté sa zone méridionale (districts ruthènes de Brześć-Litewski, et de Kobryń);

3⁰ presque tout le gouvernement de Mińsk, exceptés ses confins méridionaux à la rive droite de la Pripet (districts ruthènes) [1]).

La superficie entière de ce territoire ethnographique est d'environ 200.000 km.; la population polonaise y est partout dispersée abondamment, condensée particulièrement dans ses confins d'ouest (districts de Białystok, Sokólka, Bielsk) ainsi que dans les contrées de Wilna.

Rappelons quel a été le point de départ de la formation de l'élément biélorusse[2]). Le noyau en fut l'ancienne tribu slave des Krivitché qui, à peine subjuguée par les Rourikides, s'était détachée de leur empire russe pour former le duché indépendant de

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 249.
[2]) Comp. ci-dessus p. 34.

Polock. Bien que ce fût une lignée des Rourikides, qui y avait régné dès lors pendant plusieurs siècles, elle se voyait repoussée par les siens, et se sentait attachée plutôt aux traditions de l'ancienne dynastie des Krivitché, dont elle descendait par la mère de son fondateur. En raison de ce fait, tout le développement ultérieur de la Russie Blanche s'était accompli à l'écart des autres parties du monde ruthéno-russe.

En dehors des particularités dûes à son développement historique, l'élément biélorusse se distingue aussi au point de vue d'ethnologie, par des traits saillants qui lui prêtent un caractère tout à fait distinct. La Russie Blanche s'élargissant de plus en plus par les conquêtes de ses souverains dans le bassin du Niémen, absorba de grandes masses de l'élément lithuanien qui y était indigène. Ce fait est prouvé par beaucoup d'indices tirés particulièrement de la nomenclature topographique de cette partie de la Russie Blanche. Il y a parmi les noms de rivières, de ruisseaux, de forêts etc. un grand nombre de mots lithuaniens, revêtis seulement d'un extérieur accomodé au slave (d'après les lois de l'étymologie populaire), d'une telle manière qu'il n'est pas parfois facile d'y reconnaître une racine lithuanienne. Il faut donc constater qu'une grande partie des Biélorusses ne peuvent pas même être considérés comme descendants des anciens colonisateurs slaves du territoire originairement lithuanien, mais plutôt comme des Lithuaniens slavisés qui s'approprièrent le langage

de leurs souverains aussi bien que d'un certain nombre des colons éparpillés sur leur sol et provenant du territoire des anciens Krivitché. Le même procédé se réitère encore de nos jours, dans des contrées où l'on parlait, il y a quelques dizaines d'années, le pur lithuanien; les vieillards seuls le comprennent, la nouvelle génération se servant uniquement du biélorusse.

Nous devons signaler cependant un autre problème d'ethnologie historique, concernant la formation du biélorusse, et qui ne serait pas aussi facile à résoudre que le fait indéniable de l'absorption de l'élément lithuanien.

La plus ancienne chronique de Kieff, celle du commencement du XII siècle, mais dont certains éléments remontent au XI siècle, énumère (précisément dans ces éléments-là) 14—20 différentes tribus slaves dispersées jadis au X siècle à partir du golfe finnois jusqu'à la mer Noire, et les cite comme celles qui, envahies par les Normands, formèrent sous leur domination le grand empire des Rourikides[1]). Ces populations ont dû se trouver au temps de la conquête normande, depuis assez longtemps sépa-

[1]) Comp. ci dessus p. 29—31. Le nombre de ces tribus est difficile à fixer d'une manière tout à fait précise, puisqu'on ne peut pas se rendre compte, si telle ou telle dénomination dont la chronique parle et qu'elle répète plusieurs fois au courant de son récit, serait à attribuer à une tribu entière ou seulement à une certaine partie d'une tribu (p. e. les Boujagné, les Drevlagné, les Drégovitché).

rées des autres groupes des Slaves, pour que leur langage se soit déjà distingué par plusieurs particularités phonétiques saillantes, qui caractérisent le russe, le biélorusse et le ruthène, et distinguent ces trois langues de celles des Slaves occidentaux, nommément de leurs plus proches voisins (*Lékhites*[1]) ou) Polonais. C'est assurément de ce point de vue aussi bien que de celui de coutumes propres à toutes ces tribus, que le chroniqueur les envisage comme un ensemble distinct, bien qu'aucun lien politique ne les eût unis avant l'arrivée des Normands. Cependant il relève ce fait, et d'une manière très précise, que deux tribus de ce groupe (Radimitché et Viatiché) étaient des *Lékhites* (Polonais) qui se détachèrent de leurs consanguins pour s'établir dans le bassin supérieur du Dniepr et au delà de celui-ci vers l'Est. Si c'est exact, ces deux tribus entrèrent ensuite néanmoins dans l'ensemble du monde varégorusse, aussi bien en ce qui concerne leur langage que pour ce qui tient à leur culture d'origine byzantine. Mais comme le territoire des anciens Radimitché serait à chercher

---

[1]) La philologie slave attribue la dénomination conventionnelle du Lékhite (léchique) aux idiomes parmi lesquels seulement le polonais s'est élévé au rang d'une langue à part, distinguée par sa riche littérature, tandis que les autres (le vende, l'obotrite, le polabe etc.) se sont presque entièrement éteints. Leur domaine d'autrefois s'étendait au X siècle jusqu'au delà de l'Elbe inférieure, mais ils n'en est resté que des débris survivant dans les dialectes slaves des Wendes de la Saxe et du Brandebourg. La population qui parle de nos jours ces dialectes n'est que d'environ 90.000.

précisément dans une partie de la Russie Blanche, c'est bien possible que cet élément *lékhite* fut absorbé par le biélorusse. Telle opinion trouverait même un appui solide dans une particularité saillante du biélorusse, qui le distingue aussi bien du ruthène que du grand-russe. Ce sont les consonnes ć et dź, propres exclusivement au polonais et où on pourrait voir l'influence phonétique du *lékhite* radimitchien absorbé par le biélorusse.

Cependant ce serait un anachronisme criant que d'envisager tels phénomènes d'absorption comme une espèce de „russification" imposée aux tribus lithuaniennes ou lékhites qui entraient peu à peu dans le cercle de la domination du duché de Polock où des apanages accordés aux branches collatérales de sa maison ducale. A cette époque, on ne se préoccupait point quel langage parlait la population des territoires acquis, pourvu qu'elle s'acquitât des redevances imposées. Mais le Lithuanien s'approprie facilement un idiome étranger, ce dont on s'aperçoit jusqu'à présent aussi bien aux confins des territoires lithuaniens et biélorusses qu'en Amérique parmi les nombreux émigrés lithuaniens établis aux États-Unis. Ce fut donc une dénationalisation tout-à-fait spontanée de l'élément indigène qui élargit vers l'Est non seulement la domination de la maison ducale de Polock, mais aussi le territoire de la langue biélorusse.

Cet accroissement de la Russie Blanche, qui augmenta au moins du double le territoire primitif des

Krivitché, s'accomplit dès la seconde moitié du XI siècle, surtout au courant du XII-e. La population lithuanienne était, à cette époque, divisée en minces tribus qui, d'après ce qu'on sait, n'avaient ni la force ni même peut-être l'envie de s'opposer à ces faciles conquêtes. D'après ce qu'on sait — répétons le — puisque l'histoire du duché de Polock, écarté tout-à-fait des centres du monde russe, est presque entièrement couverte de l'obscurité. Ce que nous en savons, c'est que ce duché ne réussit jamais, malgré sa grande extension vers l'Est, à former un centre quelconque de puissance politique, comme ceux du nord-est et du sud, la Moscovie et le duché de Halitch, dont nous traitons ci-dessous dans l'App. IV et V. Des partages du patrimoine ducal, réitérés progressivement dans chaque génération, amenèrent bientôt son démembrement en miniatures de principautés souveraines qui n'étaient liées entre elles que par la parenté de leurs chefs[1]). Ce qui est aussi presque sûr, au sujet de la partie occidentale de la Russie Blanche, c'est que l'assujettisement de ce territoire origi-

---

[1]) C'est de ce milieu qu'est sorti un certain nombre de familles princières de la race de Rourik, aussi bien russes que polonaises, selon que ces petits princes biélorusses sont passés ensuite en Moscovie ou sont restés sur leur sol natal, sous la domination lithuanienne et puis polonaise. Leur filiation généalogique aux anciens ducs de Połock est établie exactement pour la maison princière de Drucki, qui descend des souverains de la petite principauté Druck sur la Orsza, et qui est divisée, depuis le XV siècle en deux branches: la polonaise des Drucki-Lubecki et la russe des Drucki-Sokoliński.

nairement lithuanien à la maison ducale de Połock, établit dans le bassin du haut Niémen, déjà à cette époque si éloignée, non seulement l'usage du langage biélorusse, mais aussi le christianisme et la domination de l'Église nationale russe.

Au courant du XIII siècle, lors de la formation d'un vigoureux centre politique au fond de la Lithuanie, d'une puissance d'abord passagère mais qui recouvra son ascendant au commencement du XIV siècle [1]), la Lithuanie s'empara non seulement du bassin du Niémen, mais même du duché de Połock, sans que cela pût cependant modifier la physionomie nationale fixée depuis longtemps, de ce pays. Au contraire, l'élément biélorusse qui s'était développé sous les auspices de son Église nationale, exerça dès le début de la domination lithuanienne, une influence de plus en plus sensible sur ses nouveaux maîtres.

Après l'Union du Grand-Duché de Lithuanie au Royaume de Pologne (1386), la Russie Blanche s'est trouvée sur la même voie pour ses destins ultérieurs, que les pays ruthènes au delà de la Pripet. Nous en traitons ci-dessous dans l'App. V.

2. La Russie Blanche religieuse.

Nous croyons cependant devoir relever ici-même, un point de grande importance, où l'évolution ultérieure du biélorusse diffère beaucoup de celle du ruthène: c'est le terrain religieux. L'Union ecclésiastique de Brześć-Litewski une fois établie (1595), la

---

[1]) V. ci-dessous App. V, § 3.

Russie Blanche se trouva sous son action éducatrice, de même que les pays ruthènes. Mais dans ceux-ci, le Schisme prêta longtemps à l'Union une résistance beaucoup plus forte et plus efficace, et ce n'est que quelques dizaines d'années après les guerres cosaques (1648—1654) que l'Église unie s'y est affermie, c'est-à-dire, après que la Pologne eut arraché à la passagère domination des Turcs, les palatinats de Podolie et de Bratslav. Dans la Russie Blanche, au commencement, l'Église unie était aussi exposée à l'assaut de l'élément schismatique, et il y eut là des luttes, dont le point culminant se présente dans le martyre de St. Josaphat Kuncewicz, archevêque uniate de Polock. Mais ce qui se répète à chaque pas dans l'histoire de l'Église, le sang des martyrs fut la semence d'où germa et s'épanouit rapidement la renaissance religieuse de la Russie Blanche. Pendant deux siècles, jusqu'à l'abolition de l'Union par Nicolas I, l'Église unie y trouva un rempart, qui même pour ce puissant Tsar n'était pas si facile à prendre d'assaut que celui du sud, au delà de la Pripet.

Wilna, la capitale de la Lithuanie — ville depuis 2—3 siècles entièrement polonaise, et située sur une île ethnographique polonaise aux confins des territoires lithuanien et biélorusse — formait le centre de l'administration de l'Église unie. C'est là que siégeait son chef, le métropolite titulaire de Kieff, mais résidant à Wilna: c'est de là que partaient les vaillantes ripostes à des libelles agressifs des Schismatiques provenant de Kieff: c'est là que brillait le mo-

nastère des Basiliens, au voisinage de l'image miraculeuse de la S-te Vierge d'Ostrobrama — couvent entouré d'une auréole par le séjour prolongé de St. Josaphat qui s'y préparait au martyre, en luttant héroiquement pour la sainte cause de l'Union des Églises. Les nombreux monastères basiliens, dispersés dans toute la Lithuanie et la Russie Blanche, furent durant deux siècles autant de boulevards de cette cause, pour laquelle St. Josaphat avait versé son sang — boulevards inexpugnables, jusqu'à ce qu'après le partage de la Pologne, le gouvernement russe sut faire glisser sporadiquement, même dans leur enceinte, les miasmes de l'indifférentisme religieux par le docile instrument du métropolite uniate Siemaszko. Répandus en tirailleurs dans tout le pays, les monastères basiliens biélorusses, cherchaient à subvenir aux besoins religieux des fidèles, là où n'y suffisait pas le clergé séculier uniate, assez nombreux mais atteint du „péché originel" de l'Union: le manque de célibat. Cependant l'exemple des Basiliens agissait beaucoup sur ce clergé même, et s'il ne pouvait pas le détourner du mariage — ce que l'usage invétéré rendait trop difficile — c'est néanmoins un fait incontestable que les prêtres uniates biélorusses étaient de vraies perles parmi leurs confrères. Les Basiliens biélorusses s'étaient acquis tant de popularité et d'ascendant dans tout le pays, que leurs écoles étaient préférées à d'autres par les gentilhommes du Grand-Duché de Lithuanie. Presque à la veille de l'abolition de l'Union, ces écoles ren-

daient encore d'énormes services au développement intellectuel du pays, et c'est à elles que cette partie de la Pologne doit l'éducation de beaucoup de ses meilleurs fils dans la première génération après le troisième partage.

A vrai dire, c'étaient des Polonais, ces Basiliens biélorusses, pour la plupart même pas Biélorusses polonisés, mais Polonais d'origine ou au moins depuis plusieurs générations. A défaut de vocations dans le milieu biélorusse, réduit de plus en plus aux masses populaires, c'étaient des Polonais qui passaient du rite latin au rite oriental, pour entrer en religion dans les monastères basiliens. La question nationale n'existait point dans la Russie Blanche. Tout ce qu'on y trouvait élevé au dessus des masses populaires, était depuis longtemps polonais. C'était non seulement l'innombrable noblesse polonaise du pays, qu'on appelait „nation", parce qu'il y avait dans son sein tant de nuances de position sociale et économique, à partir des nombreuses couches de la basse noblesse (rien d'autre que de libres paysans) jusqu'aux grands seigneurs dont la fortune et la puissance dépassait souvent celle du roi de Pologne[1]). Polonaise était de même la bourgeoisie des grandes villes de Wilna, de Grodno, de Mińsk, de Polock, de Witebsk. En dehors des grandes masses rurales biélorusses, ce caractère national n'était à attribuer qu'à l'artisan et au petit boutiquier de ces

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 41.

villes-là aussi bien que de nombreuses petites villes, tant que cet élément n'y était encore éliminé déjà à cette époque, par les juifs. Même les familles de prêtres uniates étaient plutôt polonaises ou l'étaient entièrement. La polonisation du pays — au moins de ses couches sociales supérieures — s'y était accomplie aussi spontanément comme plusieurs siècles auparavant s'y était effectuée la dénationalisation des indigènes lithuaniens devenus biélorusses sans le savoir. Il y eut cependant une grande différence dans l'une et l'autre évolution, en raison directe de la différence qui existe entre la langue polonaise et biélorusse d'un côté et le lithuanien de l'autre. Les paysans biélorusses n'oubliant point leur idiome compréhensible facilement à tout Polonais, continuaient à le parler entre eux et avec leurs maitres, et ils restèrent Biélorusses.

Mais notre époque même, si propice au réveil des nationalités oubliées, n'a pas fait éclore tel mouvement national biélorusse qui serait à comparer aux tendances du même genre dans le milieu ruthène, et d'insignifiantes velléites qu'on pourrait signaler en cette matière, paraissent jusqu'à présent dépourvues de toute vitalité. Cela tient à différents éléments dont l'analyse nous écarterait trop de notre sujet, et dont il suffira de signaler les principaux. Les Ruthènes, à défaut d'une continuité de leur passé historique national, avaient conservé toutefois des réminiscences historiques qui contribuèrent beaucoup à leur éveil national; la Russie-Blanche eut un passé, pourrait-on

dire, sans histoire nationale, et il y manque entièrement de tels éléments de tradition. L'âme des populations rurales ruthènes était toujours plus ou moins sensible à la suggestion de haines sociales envers les classes supérieures, et comme ces classes dans la plupart des pays ruthènes, étaient et sont jusqu'à présent polonaises, il est tout-à-fait naturel que la propagande nationale ruthène y puisait sa principale vigueur. Le Biélorusse, au contraire, qu'on qualifie d'apathique, se présente infiniment moins sensible à de tels éléments de suggestion, ce qu'il faudrait à notre avis attribuer moins à sa prétendue apathie, qu'à l'éducation de l'âme biélorusse, durant deux siècles au moins, par les soins de son clergé uniate, éducation dont le Schisme ne réussit pas à détruire les effets.

Il est tout-à-fait impossible de constater en ce moment, combien de Biélorusses appartiennent à l'Église schismatique, et combien sont catholiques du rite latin. Ceux-ci n'ayant jamais été Uniates, ne furent pas frappés par l'abolition de l'Union, en dehors des cas plus ou moins exceptionnels d'abus de lois en vigueur[1]. Les schismatiques se sentent en géné-

[1]) Il sera intéressant de signaler une exception d'autre genre et tout-à-fait particulière. Une famille noble polonaise d'origine biélorusse (Jaczynowski) doit son privilège d'avoir pu rester catholique, à un singulier événement. Ces Jaczynowski étaient Uniates et en vigueur d'ukases concernant l'abolition de l'Union (1839), ils furent reconnus officiellement „orthodoxes". Un d'eux, fervent catholique, frappé en conséquence de mélancolie, passait des journées entières à genoux devant l'image miraculeuse de la S-te Vierge d'Ostrabrama à Wilna;

ral attirés vers le nationalisme russe qui ne néglige rien pour les gagner — les catholiques gravitent plutôt vers l'élément polonais.

Cependant entre 1839 et 1905, il y eut beaucoup de Biélorusses reconnus officiellement „orthodoxes" mais qui restèrent cryptocatholiques. C'est un fait incontestable qui se révéla en effet après 1905, quand beaucoup de ces malheureux, profitant de l'édit de tolérance, se convertirent officiellement.

Pendant trois générations ils continuaient à s'exposer à de grands dangers, en fréquentant les églises catholiques et ne se présentant dans leur église paroissiale schismatique que pour y faire leurs Pâques, se qui est assujetti à un sévère contrôle; quant à pratiquer, ils se heurtèrent à d'énormes difficultés pour ne pas exposer les prêtres à la déportation en Sibérie ou au fond de la Russie. On s'attendait même, après la publication de l'édit de tolérance, à un plus grand nombre de conversions. Mais le Biélo-

on le laissait faire, en l'envisageant comme aliéné. Cependant, à l'arrivée de Nicolas I. à Wilna, Jaczynowski sortit de la chapelle où se trouve l'image d'Ostrabrama, et près de laquelle devait passer l'Empereur avec son cortège, se jeta devant le carrosse impérial, un papier à la main. On l'arrêta, mais le Tsar se fit présenter le papier: c'était une requête contenant la pétition de permettre à la famille Jaczynowski de rester catholique. Le coeur de l'inébranlable Nicolas fut ému et il écrivit au bas de la requête les fameuses paroles: *Astavitt Iatchinovskikh ve zablougedeniou* (laisser les Jaczynovski dans l'erreur). C'est authentique, l'auteur connaît parfaitement la famille.

russe est méfiant. On connaît beaucoup de cas, où des Biélorusses cryptocatholiques ne pouvaient pas se décider à embrasser officiellement le catholicisme, en disant: „Ce n'est pour sûr qu'un piège — attendons". Puis les fonctionnaires russes hérissaient d'obstacles chaque tentative de conversion, et il n'était pas facile à un pauvre paysan biélorusse de trouver un appui pour le protéger contre les chicanes des fonctionnaires, puisque tout ce qui peut être envisagé comme propagande catholique, est jusqu'à présent sévèrement interdit...

Voilà un des problèmes de l'avenir.

Appendice IV.

LA GRANDE-RUSSIE.

1. Le finno-slave.

Comme dans la formation de la Russie Blanche, l'absorption d'un élément ethnique hétérogène fut le principal agent dans l'évolution historique de la „*Grande Russie*“, noyau, originairement modeste, de la grande Russie actuelle. Son embryon se fait apercevoir presque au moment où s'accomplit la séparation de la Russie Blanche, mais les étapes successives de son développement s'étendent à travers deux siècles et se rattachent étroitement à l'histoire politique de la monarchie des Rourikides, pendant la division de cet empire en nombre de principautés, d'abord subordonnées à la suzeraineté des Grands-Ducs de Kieff, ensuite absolument souveraines.

Le noyau primitif de la *Grande Russie*, se trouvait précisément dans ces pays au nord de l'empire varégo-russe, avec Novgorod comme chef-lieu, qui s'étaient soumis les premiers aux roitelets normands[1]), pour être ensuite négligés par leurs successeurs au profit de Kieff: il y avait là dès les temps les plus reculés, une population mêlée d'éléments slaves et finnois. Les Rourikides ne faisaient pas grand cas

[1]) V. ci-dessus p. 29.

de ces contrées septentrionales de leur empire, c'est pourquoi elles servaient d'apanages aux cadets de la maison régnante, qui s'empressaient de les échanger, le cas échéant, pour quelque-chose de mieux au centre de l'empire varégo-russe. Comme en conséquence les princes de Novgorod changeaient souvent sans pouvoir y fixer une branche à part de la dynastie, c'était justement à Novgorod que se maintenaient inaltérés les rapports primitifs entre le souverain invité à prendre les rênes du gouvernement, et le peuple qui se contentait d'être gouverné et défendu par lui au prix de redevances qu'on lui payait. Ce désir bien bizarre apparemment, de se débarasser de tout ennui en fait de gouvernement, n'est pas tellement étrange, si l'on considère que Novgorod était déjà avant l'invasion normande, un centre de commerce assez important. Dans la suite, cette ville devint de plus en plus un centre commercial de premier ordre, un grand marché des produits d'Orient qui arrivaient de la mer Caspienne par la Wolga, pour se répandre dans l'Occident par la voie de la Baltique. En commerçants obligés d'entreprendre de longs voyages, les Novgorodiens appréciaient bien la faculté de ne songer qu'à leurs affaires, en laissant leurs souverains Rourikides s'occuper de leur métier de gouvernants.

A l'élément *grand-russe* qui a formé la Russie actuelle et qui y domine, se rattache si étroitement l'idée du principe autocratique, que cette étrange particularité du noyau, dont il s'est développé, pourrai

vraiment paraître étonnante. On chercherait en vain dans l'histoire un tel exemple de l'idée chimérique du „contrat social“ effectivement réalisée comme dans ces rapports entre le pouvoir et la population de l'ancienne Novgorod. Peu à peu cela se transforma en vrai régime républicain dans la cité de Novgorod et dans celle de Pskov, qui s'en détacha ensuite, toutes les deux florissantes à travers quatre siècles, et où les princes régnants, choisis toutefois parmi les Rourikides au gré de la population, n'étaient réellement que des *condottieri* loués et payés par la république. Sous les auspices d'un tel régime et dans les vues de son commerce florissant, Novgorod déploya un vif mouvement colonisateur vers l'Est et le Nord-Est, sur le cours supérieur de la Wolga et de ses affluents, sur la vaste superficie peuplée par des tribus finnoises. C'était aussi au profit du commerce auquel „Novgorod-la-Grande“ devait sa grandeur, que ces étapes de la colonisation russe avançaient de plus en plus dans le bassin de la Wolga, pour atteindre, au XII siècle, le territoire de la Kama, où, à une distance de 1000 km. de Novgorod, se forma sur le modèle de la patrie-mère, la république de Wiatka.

La zone méridionale des pousses demi-slaves, demi-finnoises de cette vaste mais clair-semée colonisation novgorodienne, excita peu à peu la convoitise de la race tous les jours plus nombreuse des Rourikides. Ces pays tellement écartés du centre de leur empire, avaient vu toutefois plusieurs générations de pionniers y planter les premiers germes de la culture

nationale, si étroitement rattachée à l'Église russe. Pour les destins ultérieurs de tout le monde ruthéno-russe ce fut un fait d'énorme importance, que dans la première moitié du XII siècle ce territoire passa en apanage à Georges „aux-Longs-Bras", le plus jeune parmi les nombreux fils du dernier Grand-Duc de Kieff Vladimir Monomaque (1113—1125), qui avait encore exercé une vraie souveraineté sur presque toute l'étendue de l'ancien État des Rourikides. Georges qui, pendant les longues luttes intestines entre les princes de cette dynastie, s'empara ensuite lui-même du trône grand-ducal, fut un des plus marquants souverains russes. Sincèrement attaché au rude sol de son apanage septentrional, dont le chef-lieu était Sousdal[1]), et prévoyant — paraît-il — le rapide déclin de la grandeur de Kieff, il fit du territoire finno-slave du bassin de la Wolga le centre d'une nouvelle puissance „grand-russe", que l'on commença peu à peu à appeler ainsi, en donnant à l'ancien centre méridional de la monarchie des Rourikides, le sobriquet de „Petite Russie". Querelle d'Esaü et de Ja-

[1]) Sousdal, aujourd'hui petite bourgade à environ 200 km. au N. E. de Moscou, dans le bassin de la rive droite de la Volga. Ensuite, la capitale de cette nouvelle puissance fondée par Georges Dolgoroukiy (aux-Longs-Bras), fut transférée à Vladimir sur la Klazma, et puis après que dans la rivalité des lignées ducales de Twer et de Moscou, toutes les deux descendant de Georges Dolgouroukiy, celle de Moscou l'emporta, ce fut pour une suite de siècles cette cité-ci qui s'éleva en centre de l'État grand-russe ou moscovite.

cob ou plutôt d'Isaac et d'Ismaël, ou les droits d'aînesse et de légitimité s'évanouirent devant les ressources de la force réelle.

De cette manière, le territoire finno-slave de la Grande-Russie se composait dès le XII siècle de deux parties distinctes qui ne s'unirent que 300 ans après. L'une, c'était la longue zone septentrionale, au régime républicain, qui dépendait de Novgorod; l'autre, celle du midi, avec Sousdal, puis Wladimir, finalement Moscou, comme chef-lieu — berceau de l'autocratie moscovite. Ce n'étaient encore que de bien faibles germes du principe autocratique que Georges Dolgoroukiy y transplanta de Kieff — produits du byzantinisme intrinsèques à l'enseignement de l'Église nationale qui dépendait de Byzance — mais ces germes-là trouvèrent dès le début un sol propice dans l'empire moscovite, sous la forte main de son fondateur et de la lignée Rourikide qui en était issue. Ce n'est point injuste, d'attribuer le nom d'empire à cette nouvelle puissance qui ne prit celui de „Tsarat" qu'au XV siècle, en héritage et après la chute de Constantinople, puisque l'empire moscovite forma longtemps un monde tout-à-fait à part et peu ressemblant au reste des territoires Rourikides. Politiquement, il suivit longtemps en dehors la même voie par laquelle tout l'ancien empire de cette dynastie s'émiettait en petites principautés, en conséquence des partages du territoire qui se réitéraient à chaque génération; mais en Moscovie ces principautés-là n'étaient réellement que de simples apanages prin-

ciers, et sur tout leur amas s'étendait la suzeraineté des souverains résidant à (Sousdal, Wladimir) Moscou, qui s'appelaient Grands-Ducs, en réminiscence de l'autorité grand-ducale des anciens souverains de Kieff. Tant que l'ascendant de la capitale ne s'était pas encore assez consolidée pour que le nom „moscovite“ fût devenu propre à désigner ce monde à part, on appelait son territoire: celui *au delà des forêts,* parce que une large zone d'immenses forêts le séparait du reste des principautés Rourikides avec lesquelles il n'eut longtemps presque aucun contact.

Même de nos jours encore, après tant de sérieuses études anthropologiques, il ne manque pas de slavistes qui s'obstinent à contester le caractère d'amalgame ethnique propre à la souche d'où s'est développé l'élément grand-russe. Dans ce milieu savant on se trouve particulièrement choqué par l'assertion que nous n'hésitons pas de soutenir, que surtout dans la formation du moscovite prévalut foncièrement le finnois oriental, couvert d'un vernis slave. Si cette assertion choque maints slavistes, d'autant plus en sont scandalisés les nombreux milieux, écartés de toute érudition, pour lesquels le slavisme de la Russie constitue un article de foi, cher à leur coeur et à l'ensemble de leurs idées. Cependant le seul terrain sur lequel on s'obstine à défendre le prétendu slavisme du grand-russe, est celui de la linguistique. „Le russe est pourtant une langue essentiellement slave“: voilà l'argument provenant de ce domaine et dû à un

point de vue entièrement exclusif, d'après lequel il n'est aucunement permis d'analyser ce problème; sans recourir à ses autres éléments, on renonce à l'examiner conformément aux exigences scientifiques. Assurément, nul ne conteste que le russe ne soit une langue slave, bien qu'infiltrée abondamment d'éléments hétérogènes. Mais pour faire clairement ressortir l'insuffisance d'un pareil point de vue, il suffit de formuler la question, comment serait à déterminer, du point de vue purement scientifique, le langage connu sous la dénomination du jargon juif. Nul ne saurait contester que ce n'est rien d'autre qu'un dialecte allemand, même très peu infiltré d'éléments hétérogènes, et pourtant personne ne considère les populations se servant de ce langage comme une branche de la race germanique [1]).

Tout croisement de sang contribue à féconder la vigueur: fait biologique, vérifié sur le terrain de l'histoire. N'est ce donc pas simplement puéril que l'on

---

[1]) Nous ne devrions pas nous attendre, du moins du côté de linguistes, à l'objection qu'une telle langue comme le russe ne serait à comparer à un jargon, langage corrompu. On sait bien que ce que le laic appelle corruption, n'est dans ce domaine, au point de vue de la science, qu'un phénomène linguistique. Personne ne pourrait en répondre de ce que peut-être deviendra un jour le jargon juif, s'il se développe, le cas échéant, en langue littéraire, consolidée et reglementée grammaticalement. La langue russe, avant Lomonossoff, se trouvait peut-être plus éloignée de l'étape actuelle de son développement que ne l'est relativement, de nos jours, le jargon juif.

s'obstine à nier un fait anthropologique qui ne devrait être aucunement tourné au désavantage de la nation russe. Inutile de relever que de la souche ugro-finnoise sont sorties deux nations de l'Europe, jouissant d'une sincère sympathie dans tous ses pays; elles le méritent par leurs qualités ethniques aussi bien que par leur épanouissement culturel. Même s'il s'agit des aspirations russes à l'égard des nations dont le caractère slave ne pourrait être mis en question, la langue vaut sur ce terrain certainement plus que tous les éléments impondérables s'attachant au problème de la race, et la langue slave de Pouchkine, Tourguénieff, Tolstoy, constitue une propriéte inaliénable de la culture russe dont elle a tout droit d'être fière.

2. La Moscovie.

Les deux parties de la Grande-Russie, celle de Novgorod républicaine et celle de Moscou autocratique, toutes les deux empreintes vis-à-vis d'autres territoires russes, de leur caractère particulier finno-slave, ne différaient cependant pas entre elles uniquement en raison de l'antinomie de leur régime politique respectif. Novgorod était dès le début plus slave que finnois — en Moscovie c'était le contraire. Les colons mêmes du territoire *d'au delà des forêts,* étaient déjà de l'élément slave mêlé au finnois; de cette manière, l'élément ethnique qui s'y établit, consistait pour la plupart en Slaves qui avaient passé par deux filtres finnois. L'élément indigène du bas-

sin de la haute Wolga, qui se débarrassait facilement de son idiome finnois pour s'approprier celui des immigrants, ne se présentait point faible sous d'autres rapports en contact avec ceux-là. On en voit la preuve dans les îles ethniques des Finnois de l'Est, conservées jusqu'à l'heure actuelle, dans la partie orientale de ce territoire, et restées même païennes jusqu'à nos jours, particulièrement dans des contrées où des masses compactes de l'élément indigène prêtaient plus de résistance à l'absorption par la population immigrée.

Cependant cette différence entre les deux parties du territoire grand-russe s'effaça peu à peu au courant de quatre siècles, depuis 1478, date de la conquête moscovite qui fit de Novgorod une province du Tsarat. Elle s'éteignit d'autant plus facilement que l'élément pur novgorodien cessa bientôt presque d'exister, par suite de cruels massacres réitérés et de grandes déportations en masse, mesures que les conquérants trouvaient bon d'appliquer envers leurs nouveaux sujets. C'était à la moscovite du XV siècle et cela répondait parfaitement à cet énorme changement que la partie orientale du monde grand-russe avait subi durant les deux siècles précédants, en s'éloignant de plus en plus non seulement de ce qui caractérise l'âme slave, mais aussi de sa souche finno-slave, d'où étaient sortis à la fois le moscovite et le novgorodien. La puissante influence mongole avait pénétré la Moscovie de fond en comble, à partir de la moitié du XIII siècle, depuis son assujettissement

à l'immense empire des Gengiskhanides. Les grands-khans de cet empire aussi bien que les khans qui se trouvaient à la tête de ses différentes parties, ne tendaient point à anéantir les différents États conquis qui entraient comme annexes dans l'ensemble de leur formidable puissance. On laissa pour la plupart subsister les dynasties qui y régnaient souverainement avant la conquête mongole, sans se mêler trop de leurs affaires intérieures. Il suffisait que leurs chefs accomplissent strictement leurs devoirs de tributaires. Tout soupçon d'un effort quelconque de résistance, amenait — cela va sans dire — de terribles coups de répression, et l'histoire de la Moscovie présente toute une suite de Grands-Ducs qui payèrent de leur tête telle ou telle futile dénonciation touchant à leur fidélité. Le Khan cherchait à terroriser de cette manière ses vassaux moscovites pour agrandir le tribut à payer par les successeurs des Grands-Ducs décapités, ou même pour extorquer de fortes sommes en dehors du tribut ordinaire. Plusieurs d'entre ces malheureux princes, appelés à la résidence des Khans pour y être décapités, sont vénérés comme des Saints dans l'Église russe.

Mais — fait étrange — cette nuance d'oppression, forma précisément le ressort qui a doté l'Etat moscovite d'une vigueur toute particulière. On avait beau adorer la sacrée personne du Khan, en baisant religieusement le morceau de cire, où se trouvait l'impression de sa plante de pied (*basma*) — acte de vénération pratiqué en présence des hauts fonctionnai-

res mongols délégués par le Khan et devant le peuple assemblé. Le Khan exigeait cela, mais ne s'en contentait point: il fallait payer, payer et encore payer. Or, comme il s'agissait de la tête grand-ducale, et que de pleins sacs d'or et d'argent étaient le seul moyen d'en détourner le glaive de Damoclès, les Grands-Ducs de Moscou s'appliquaient d'une façon très assidue à avoir leurs sacs toujours pleins. Mais soucieux de l'avenir, ils se gardaient bien de trop ravager les bourses de leurs sujets, si ce n'était pas en cas de suprême urgence. Pour être toujours à même de satisfaire les exigeances des Khans et de leurs fonctionnaires, il était indispensable d'établir une administration réglée des finances de l'Etat, et ce fut précisément l'administration de l'énorme puissance mongole qui y put servir d'incomparable modèle.

On aurait tort de croire que cette puissance formidable et barbare ait été dépourvue d'éléments d'une administration bien réglée, même beaucoup mieux organisée que ne l'était celle de l'Europe occidentale à l'époque des Croisades et dans la période qui la suivit. Sans cela les Mongols n'auraient été qu'une horde, comme celle d'Attila, tombant en ruines avec la mort du terrible conquérant.

Les Gengiskhanides dont le pouvoir pesa sur toute l'Asie et l'Europe orientale à travers plusieurs siècles, devaient ces éléments d'administration non seulement au génie de leur fondateur, mais surtout à l'instruction bien soignée, dont celui-ci avait joui dans sa jeunesse, passée en Chine en qualité d'ôtage. Il sût

mettre ingénieusement au profit de son empire, sa connaissance profonde de ce mécanisme merveilleux d'administration, qui sert l'État et anéantit l'individu: produit mûr de la longue évolution de la culture chinoise; ayant atteint son comble, elle devint stationnaire déjà aux temps de Gengiskhan. L'héritage de ce mécanisme, transmis par l'intermédiaire de l'empire mongol, éparpillé ensuite, passa en propriété inaliénable à l'État moscovite, pour en former la force apparemment indestructible, et au fond la faiblesse[1]). Sa marque, c'est te *tchine* — mot chinois signifiant le rang d'hiérarchie bureaucratique— et c'est sous les auspices du régime *tchinovnik*

[1]) Lit-on les récits de Guiragos, écrivain arménien de l'époque des conquêtes de Gengiskhan, on se croirait en pleine Russie d'aujourd'hui, tant il y a là de plaintes au sujet des vexations et des chicanes administratives pratiquées par les autorités mongoles. Citons en l'intéressant résumé donné par M. Léon Cahun (Lavisse-Rambaud, Histoire générale etc., II. 947): „Guiragos nous donne la vive peinture de cette terreur administrative et de cette tyrannie paperassière, effroyables pour les gens du moyen âge. Ce n'était pas le désordre mongol qui les terrifiait: c'était l'excès d'ordre. Partout où ces terribles administrateurs ont passé, ils ont laissé leur empreinte dans la langue par trois mots: *Yassak*, „le réglement"; *Ya-Men*, „le bureau"; *Yam*, „la station de poste où on vise les passeports". D'abord, c'était le désarmement général. Puis venaient la conscription des cheveaux et des mulets, et le grand fléau de la paperasserie, le cadastre, le récensement. „Ils inscrivaient toutes les personnes à partir de l'âge de dix ans, à l'exception de femmes... Ils assujettirent à l'impôt tous les artisans... les étangs, les lacs où on faisait la pêche, les mines de fer, les forgerons et les maçons".

aussi bien que par l'instrument de ce régime, que s'accomplit le développement ultérieur du Tsarat, pour prendre possession de l'héritage territorial des Gengiskhanides.

Grâce à la vigueur produite par le fonctionnement inaltérable du mécanisme administratif emprunté aux Mongols, la Moscovie parvint après un siècle et demi de servitude, à secouer leur joug, dans un moment où la Horde d'Or, sous la domination de laquelle elle se trouvait, était affaiblie par des luttes intérieures entre les Gengiskhanides, prétendants au Khanat. Mais l'affranchissement de ce joug, servit en réalité par les conquêtes qui en furent la suite, à introduire peu à peu et à consolider l'élément mongol dans la structure ethnique de la Moscovie, ce qui l'écartait de plus en plus de sa souche slave. Car prenant la revanche sur son long et dur assujettissement, la Moscovie entra dans la voie des vastes conquêtes vers l'Orient, qui étendirent sa domination, déjà à la fin du XVI siècle, jusqu'au bassin de l'Irtiche et de l'Ob, et la rendirent bientôt maîtresse de la Sibérie. Elle ne trouva de limites à cette expansion inouie qu'aux côtes de l'Océan Pacifique, occupées par les conquérants moscovites dans la première moitié du XVII siècle. Ce n'étaient pas de trop difficiles conquêtes, après l'ébranlement et la destruction de la puissance mongole, à laquelle les ressources de l'héritage chinois ne suffisaient pas à la longue pour entretenir sa vigueur. Dès le début de ces conquêtes, durant et après l'assujettissement des Khanats de Ka-

san et d'Astrakhan — débris épars de la Horde d'Or tombée en ruines — l'élément ethnique mongol commença de plus en plus à pénétrer le moscovite, par la voie des absorptions de la population mongole, partout où elle ne se trouvait pas condensée en masses compactes, aussi bien que par l'adoption de maisons princières mongoles dénationalisées qui firent leur entrée dans les rangs de l'aristocratie moscovite. Ce n'était donc pas le mécanisme politique et social, qui seul s'est transplanté, ce fut le sang mongol qui entra en abondance dans les veines de ses anciens serviteurs devenus ensuite ses maîtres.

3. Le Tsarat.

En Europe on envisagea longtemps la Moscovie comme une puissance entièrement asiatique, tandis que les deux autres parties du monde ruthéno-russe, la Russie Blanche et les pays ruthènes, territoires unis à la Pologne, s'approchaient par ce lien même plus que jamais de l'Occident, et s'éloignaient de plus en plus du grand-russe. Le représentant le plus saillant de la Moscovie asiatique de cette période (XIV au XVII siècle), était l'avant-dernier des Tsars Rourikides, le fameux Ivan le Terrible (1533—1584) dont le règne demi-séculaire prêta un cachet si caractéristique à son empire. Une cruauté effrénée, tout-à-fait à la mongole, unie à une mesquine bigoterie byzantine, en fit le représentant typique du moscovite. Car il faut relever ce fait bien important: l'élément byzantin, sous les auspices duquel s'était formé, six

siècles avant ce Tsar, la monarchie des Rourikides, acquit beaucoup de vigueur dans la période asiatique de la Moscovie. Ce fut la suite immédiate de prétentions et d'allures impérialistes, accentuées de plus en plus à la cour de Moscou après la chute de Constantinople, depuis le grand-père d'Ivan le Terrible, le premier „Tsar" Ivan III (1462—1505). Celui-ci ayant épousé l'héritière des souverains du Bas-Empire, avait pris ce titre de Tsar-César avec l'enseigne de l'aigle à deux têtes et se considérait déjà comme héritier du seul pouvoir légitime mondial propre aux autocrates de la „Nouvelle Rome".

La dernière étape de l'évolution grand-russe, celle qui en fit la puissance „eurasiatique" de l'actuelle Russie, et qui se rattache à la personne de Pierre le Grand (1689—1725), n'altéra presque point la structure ethnique du monde moscovite, fixée depuis trois siècles. Cependant elle en changea non seulement la physionomie extérieure mais rendit aussi son essence bien différente de l'ancienne Moscovie, en y introduisant de nouveaux éléments constitutifs qui s'amalgamèrent peu à peu à ceux d'origine byzantine et mongole. C'étaient des éléments de culture occidentale, mais tenant essentiellement du protestantisme et de l'„absolutisme éclairé" du XVIII siècle. Ce double caractère leur resta si profondément attaché que, de nos jours, tout ce qui est occidental en Russie, en garde le cachet bien prononcé. On l'observe dans la mentalité russe, tant que l'élément occidental est parvenu à la pénétrer; malgré tant de réformes, ac-

complies au courant de deux siècles, il caractérise jusqu'à présent les principes de l'administration russe, dont les contours essentiels avaient été tracés par Pierre le Grand d'après les conseils de son ami allemand, Leibnitz — il domine — fait le plus saillant — tout le terrain ecclésiastique, en conséquence des réformes que ce Tsar avait imposé à la constitution de l'Église russe.

Ce dernier point est d'une importance capitale, puisqu'il influe puissamment sur la vie religieuse d'un peuple dont l'âme en est si profondément pénétrée, et tandis que d'autres terrains de la vie nationale sont à même de se soustraire beaucoup plus facilement à la domination de cet héritage de Pierre le Grand, il se présente tellement enraciné dans la constitution de l'Église, qu'il est infiniment difficile de s'imaginer de quelle manière il pourrait en disparaître.

Pierre le Grand a su concilier très ingénieusement deux principes bien disparates qui n'avaient de commun que ce qui est profondément anticatholique dans l'un et dans l'autre: celui de césaropapisme byzantin et celui de la *Landeskirche* (Église d'État) protestante. Cette espèce d'amalgame a été accomodée très habilement à la fiction de la constitution soi-disant synodale de l'Église schismatique, celle que l'Orient chrétien prétend avoir conservé dès les premiers siècles du christianisme. Le pouvoir du patriarche de Moscou supprimé et le gouvernement de l'Église russe dévolu au „St. Synode" siégeant à Pétersbourg, celle-

ci est administrée fictivement par ce corps composé des délégués du haut clergé russe. Cependant à la tête du „St. Synode“ se trouve un fonctionnaire laïc au rang de ministre, le „Procureur“, et ce n'est effectivement que ce *tchinovnik* qui régit l'Église russe, tandis que les membres du „St. Synode“ qui changent fréquemment, ne servent de même que leurs subalternes laïcs ou ecclésiastiques, qu'à faire marcher la machine bureaucratique destinée à gouverner les âmes. C'est du césaropapisme, en édition revue et augmentée, — césaropapisme beaucoup plus efficace que celui qui était issu de son sol natal de Byzance, et détaché des couleurs criantes qui ne convenaient plus aux exigeances modernes de l'„absolutisme éclairé“[1]). Là, à la Corne d'Or, si servils qu'eussent été les patriarches envers l'„Autocrate de la Nouvelle Rome“, la surveillance de l'État ne disposait aucunement de pareils moyens pour façonner la vie religieuse à son gré — ici l'Église est entièrement dégradée à un „département“, une branche importante de l'administration du Tsarat.

Le dernier descendant mâle des Romanoff, Pierre le Grand, trouva à son avènement le Tsarat „moscovite“, il le transmit „russe“ à ses successeurs de race allemande, protestants passés à l'orthodoxie

---

[1]) Tout Russe se met facilement en colère et qualifie de grande ignorance, s'il entend parler du Tsar comme chef de l'Église russe. Rien de pareil — affirme-t-il — la constitution ecclésiastique de sa patrie est celle des temps des catacombes: „synodale“.

schismatique. Par son oeuvre il conquit à cet immense empire sa place au concert européen, où la puissante basse du nouveau concertiste se fait entendre depuis avec tant de succès. Dès le règne de Pierre le Grand, à travers les deux siècles écoulés, à côté d'une admiration presque générale pour le vrai fondateur de la Russie, on se heurte aussi dans ce pays même à des opinions bien défavorables à l'ensemble de son oeuvre, surtout pour la manière brusque qui caractérise sa rupture avec les anciennes traditions nationales. C'est pour la plupart du milieu soi-disant „slavophile" que sortent jusqu'à nos jours de telles récriminations. Sans entrer dans l'analyse de ce sujet, on doit reconnaître que la Russie de Pierre le Grand, malgré son rapprochement à l'Occident, s'est écartée néanmoins des deux autres parties du monde ruthéno-russe (la Russie Blanche et la Petite Russie) encore beaucoup plus qu'aux temps de l'ancienne Moscovie. C'est l'effet du caractère spécifique de cet élément occidental que nous venons de signaler, et d'où le grand Tsar cherchait à tirer les ressources propres à rendre son empire „européen".

Appendice V.

LA PETITE RUSSIE.

1. „Le péché d'omission".

La séparation de la Russie-Blanche et de la Grande-Russie accomplie, ce qui était resté de l'ancien empire varégo-russe sous la suzeraineté des Grands-Ducs de Kieff, constituait le territoire ruthène au sud de la Pripet, s'étendant vers le sud-est jusqu'aux Carpathes et au delà, et se perdant au milieu des steppes pontiques dans les environs des grandes cataractes du Dniepr. Celles-là formaient la limite méridionale que la colonisation ruthène n'osait pas dépasser, pour ne pas se heurter à des peuplades d'origine turque, plutôt nomades, dont elle avait à subir les fréquentes invasions. Ce territoire, appelé généralement la Russie dans l'ancienne signification de ce nom ou bien la Ruthénie *par excellence (Rousse)* se trouvait gouvernée, au déclin de la grandeur de Kieff, par une multitude de princes Rourikides, souverains de minces duchés, qui, à partir de la moitié du XII siècle, ne reconnaissaient qu'en apparence la suzeraineté des Grands-Ducs de Kieff, en se disputant toutefois cette dignité dans des guerres intestines. Le seul héritage imprescriptible jusqu'à nos jours, de l'ancienne splendeur varégo-russe, qui fut transmis au peuple habitant ce territoire,

c'était le nom de Ruthènes, auquel personne ne touchait. En Occident on connaissait bien les Ruthènes dont les princes s'alliaient parfois par mariage avec des maisons régnantes féodales du moyen âge. Eux mêmes étaient fiers de s'appeler *Roussyny* ce qui répond à la dénomination latine *Rutheni*[1]).

Mais à Byzance dont dépendait l'Église nationale des trois grandes branches séparées de l'ancien empire varégo-russe — le seul lien qui les unissait pendant plusieurs siècles — dans la chancellerie du patriarchat byzantin, un autre nom s'est acclimaté au moins depuis le XIII siècle, pour désigner le territoire ruthène. Il parait qu'en fait de la „terminologie" géographique et ethnographique de l'immense territoire ci-devant varégo-russe, ce n'est pas seulement de nos jours que se présentent maints embarras propres à embrouiller la chose. Les Byzantins, se rendant bien compte de la vigueur dont pouvait se vanter la nouvelle puissance finno-slave *d'au delà des forêts* (la Moscovie), même à l'époque du joug mongol, l'appelaient la Grande Russie *Megalè Rossïa,* en reservant le nom de Petite Russie *Mikrà Rossia* à l'amas de petites principautés ruthènes au sud [2]).

La grandeur à ce temps là éteinte de l'ultérieure *Petite Russie* se trouvait étroitement liée à celle de Kieff, son centre naturel et en même temps, pendant

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 19—20.

[2]) Comp. ci-dessous App. VII (II. III/1).

$2^1/_2$ siècles, centre puissant et incontestable de tout l'empire varégo-russe.

Durant tout le X et XI siècle cette ville fut beaucoup plus que la capitale d'un vaste empire. Elle ne fut pas même et ne devint capitale que parce que son importance commerciale, à cette époque, en faisait l'attraction pour décider les Rourikides à y siéger et à profiter de ses ressources pour l'agrandissement de leur monarchie. Kieff servait alors d'intermédiaire entre l'Orient et l'Occident, en échangeant les marchandises de l'Asie, qui arrivaient par les voies du continent et de la Mer Noire, contre celles du Nordest de l'Occident, qui y parvenaient par la Baltique, les lacs de Peïpus et de Ladoga ainsi que leurs affluents méridionaux, et enfin par le Dniepr: échange lucratif de drogues et de produits de l'industrie orientale contre les matières brutes, et des fourures, alors très appréciées en Orient.

L'importance de ce commerce commença à diminuer dès le début de l'époque des Croisades, lorsque les relations commerciales immédiates entre l'Occident et l'Orient furent rendues de plus en plus vives par la voie plus courte de la Méditerranée. Cependant on ne connaît que trop cette loi d'inertie conservatrice qui domine habituellement le terrain du commerce mondial; il est facile de s'imaginer qu'elle s'imposait d'autant plus à ces temps reculés, où il y avait tant de difficultés à surmonter pour faire vivre de nouvelles artères. Or, il est permis de supposer que Kieff aurait pu rivaliser sérieusement avec des communes

italiennes, pleines d'initiative commerciale, si l'ancienne artere continentale, aux débouchés de laquelle la capitale des Rourikides avait brillé longtemps dans sa splendeur, n'avait été coupée brusquement, à la même époque, par l'insouciance de ses souverains et de ses trop commodes habitants. Ce fut un grand „péché d'omission" qui fut châtié rapidement, en faisant passer les droits d'ainesse du monde ruthéno-russe à l'entreprenant milieu historique *d'au delà des forêts,* celui de la future Moscovie.

Comme les débouchés de l'artère commerciale asiatique se trouvaient effectivement sur la côte septentrionale de la Mer Noire, concentrés dans la Crimée, l'intérêt vital du commerce kiovien exigeait un passage libre par le cours inférieur du Dniepr ou plutôt par les steppes aux bords de ce fleuve qui y rendait la navigation difficile par ses grandes cataractes. On s'y heurtait à maints inconvénients, même à l'époque de la plus grande splendeur de Kieff, puisque ces steppes inhabités, abritaient, comme nous venons de le mentionner, des tribus nomades de race turque, qui vivaient de pillage, gênaient le passage des commerçants et se hasardaient même jusqu'aux florissants ports de la Mer Noire. Mais tout-de-même, les vaillants Rourikides du X et XI siècle étaient assez forts pour assurer ce libre passage des steppes: c'est pourtant à Kherson que Wladimir le Grand reçut le baptême, et pendant plusieurs générations il existait même une principauté varégo-russe sur le promontoire entre la Mer Noire

et celle d'Azow, la principauté de Tmoutarakane, qui servait d'apanage aux cadets Rourikides. Cela prouve suffisamment que les tribus nomades des Pétchénègues n'étaient pas assez considérables pour entraver sérieusement les relations continues entre les côtes Pontiques et la résidence des Grands-Ducs.

Mais le caractère et l'aspect général des steppes aux bords du Dniepr, changea et cela fut aux dépens des intérêts de Kieff, lorsque la place de Pétchénègues fut occupée par la horde beaucoup plus nombreuse, paraît-il, et plus hardie, de leurs consanguins Komanes *(Polowtsy)* qui avait absorbé les débris des anciens nomades de ces contrées. Il ne s'agissait plus de protéger le libre passage des steppes contre ces barbares, il fallait de plus en plus se défendre contre leurs affreuses incursions. Non seulement elles anéantirent la zone méridionale de la colonisation ruthène et arrêtèrent brusquement sa marche vers les côtes Pontiques, mais de plus en plus les environs de Kieff se trouvaient exposées aux pillages de ces barbares, et même au danger de tomber sous leur joug. On ne se rendait pas compte, paraît-il, que c'était une question de vie ou de mort. Au lieu de déployer toutes leurs forces, pour rompre la puissance de cet ennemi, c'est-à-dire pour anéantir ou repousser entièrement les Komanes et s'assurer la domination des côtes maritimes, les Rourikides se contentaient de succès passagers qui faisaient reculer les barbares des portes de Kieff, ou même ce qui était le plus fréquent, ils transigeaient avec eux pour se

préserver de jour en jour de leurs incursions. Il y avait des ducs Rourikides qui se mariaient à des princesses Komanes pour apaiser la horde. La conséquence principale de tout cela fut que la grandeur commerciale de Kieff s'éteignit à jamais. Quand au XIII siècle, l'inépuisable volcan asiatique des hordes sauvages lança vers l'Europe des Mongols des Gengiskhanides qui absorbèrent à leur tour les Komanes; ceux là, se jetant sur Kieff n'y trouvèrent que des monuments à demi ruinés de l'ancienne gloire de cette cité.

C'est pourquoi au déclin et à la chute de la grandeur de Kieff, on ne se disputa plus la possession de cette capitale qu'en réminiscence du titre grand-ducal qui distinguait ses princes et qui leur prêtait toutefois une ombre d'ascendant. Kieff valait encore quelque chose de plus comme résidence du métropolite de l'Église nationale. Mais le siège métropolitain fixé à Kieff, devenait effectivement de plus en plus un anachronisme; les Grands-Ducs de Moscovie surent en profiter pour le transférer à Moscou, et la capitale de la *Petite Russie* tomba définitivement au rang d'un lieu tout à fait insignifiant, faisant partie de telle ou telle principauté avoisinante, de sorte que son territoire s'efface presque entièrement dans l'histoire au courant du XIV siècle.

2. La Russie Rouge.

Au moment où Kieff se trouvait à l'apogée de sa gloire, immédiatement avant la conversion de Wla-

dimir le Grand (988)[1], l'empire varégo-russe s'était agrandi d'une nouvelle conquête. Ce fut le pays de Chrobates situé dans le bassin du Dniepr supérieur — plus ou moins la Galicie orientale d'aujourd'hui. Dans l'histoire de la puissance varégo-russe, la conquête de ce pays ne fut qu'une des nombreuses étapes de son expansion — une des dernières étapes ou peut-être même la dernière, puisque à partir de la fin du X siècle, l'empire des Rourikides cessa de s'agrandir par des acquisitions à main armée.

Il n'est pas tout-à-fait clair, à quel groupe de tribus slaves appartenaient les Chrobates, asservis par Wladimir le Grand: au groupe *lékhite* (polonais)[2] ou bien à ce groupe oriental — disons tout court ruthène — sur le fond duquel s'était formé le monde ruthéno-russe. La plus ancienne chronique de Kieff, rapportant la conquête de ce pays, dit positivement que Wladimir l'arracha aux Polonais. On pourrait y voir la raison de ce que ce territoire fut longtemps la pomme de discorde entre les Rourikides et la dynastie des Piastes, sous le sceptre desquels la Pologne se formait à cette époque, en conséquence de leurs acquisitions territoriales sur le terrain des tribus *lekhites*. Tant que la puissance des Piastes prévalait, ils cherchaient à conquérir cette province, ce qu'ils firent à deux reprises, de sorte qu'au courant du siècle qui suivit la conquête de Wladimir, le ter-

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 31.
[2]) Comp. ci-dessus p. 274.

ritoire sur le Dniestr appartenait pendant 40 ans à la Pologne, pendant 60 ans aux souverains de Kieff. Enfin ceux-ci prirent définitivement le dessus, et à partir de la fin du XI siècle la *Russie Rouge* — tel était le nom de ce pays — faisait désormais partie de l'empire warégo-russe servant d'apanage aux lignées cadettes des Rourikides. En tout cas, comme le christianisme se répandit dans la Russie-Rouge, ou du moins y prit racine, sous les auspices de l'Église orientale avec le rite slave, elle entra entièrement dans le cercle du monde ruthéno-russe, et si même ses indigènes avaient été une tribu *lekhite,* ils se ruthénisèrent tout-à-fait sous la domination des Rourikides.

C'est sur le sol de ce pays litigieux qu'au déclin de la splendeur de Kieff, il se forma un autre noyau de puissance politique, qui sembla se consolider sérieusement pendant un court espace de temps, mais qui se trouva très exposé après quelques dizaines d'années et disparut vers le milieu du XIV siècle. La cité de Halicz sur le Dniestr, fut le chef-lieu de cette éphémère puissance ruthène. Ses limites s'étendirent même passagèrement, le long du Prouth, jusqu'aux embouchures du Danube, en embrassant de l'autre côté tout le cours supérieur du Boug, et traversant au nord-est la rive gauche de la Pripet. C'était à peu près un triangle renversé, dont le sommet touchait à la Mer Noire, et dont la base d'environ 500 km. s'étendait au delà de la Pripet; la hauteur de ce triangle était de presque 1.000 km. Sur cette vaste

surface il y avait nombre de minces principautés dépendantes du souverain de Halicz, Roman le Vaillant, fondateur de cet empire foncièrement ruthène (1198—1205), et de ses descendants.

Mais ce qui valait plus pour l'empire de Halicz que son étendue territoriale, c'était sa position géographique qui le mettait nécessairement en contact immédiat avec l'Occident de l'Europe. A la même époque où la jeune puissance russe *au delà des forêts* (ensuite moscovite) tombait sous le joug mongol, pour être pénétrée de plus en plus d'éléments asiatiques, au pôle opposé du monde ruthéno-russe se développait cette autre puissance d'un grand avenir, semblait-il, dont les intérêts vitaux la faisaient entrer dans la chrétienté occidentale; l'effet de ses rapports suivis avec les États avoisinants ou peu distants, la Pologne, la Hongrie, la Bohême et l'Autriche. Rien de plus naturel que cet État ruthène se trouvât bientôt sur la voie d'entrer en union avec l'Église catholique, en abandonnant le schisme byzantin qui apparu quelques dizaines d'années après le baptême de Vladimir le Grand, n'y était point assez enraciné pour que sa réunion avec Rome pût présenter au XIII siècle des grandes difficultés. Ce fait s'accomplit même sous le pontificat d'Innocent IV, dont le légat couronna en 1254 le souverain de Halicz, Daniel Romanovitch, en lui conférant la couronne royale de la „*Ruthénie*". On y voit le fruit malheureusement trop tôt fané, du zèle de St. Hyacinthe; ce ne fut pas en vain que ce grand disciple

polonais de St. Dominique, avait voué la moitié de sa vie sanctifiée à l'oeuvre de l'Union des Églises, en parcourant avec un cortège de ses confrères les plaines ruthènes jusqu'aux bords du Dniepr, pour y lutter contre le Schisme et prêcher l'idéal de *l'Unus pastor*. Mais comme le rapprochement avec Rome, du roi passager de la Ruthénie, fut plutôt un calcul politique pour intéresser l'Occident à une croisade contre les Mongols, les faibles velléités catholiques de la dynastie régnante à Halicz s'évanouirent en peu de temps et l'influence des évêques ruthènes attachés au Patriachat de Byzance, prit rapidement le dessus, sans laisser même subsister des traces de cette Union éphémère. Cependant pour se rendre compte du but, vers lequel était orientée cette évolution de la Ruthénie, il suffit de lire la chronique contemporaine de Halicz (*Ipatievskaïa liétopisse*), précieux document et oeuvre de grand talent. On se voit, en le lisant, transporté au milieu de ce monde ruthène du XIII siècle, qu'elle nous peint si fidèlement, monde purement ruthène, et on y respire à chaque page un tel souffle bienfaisant de la culture d'Occident, qu'on ne peut pas se séparer de cette lecture sans un profond regret que l'élan vers l'Occident se soit arrêté si brusquement, et que le territoire de Halicz soit retombé, sous le règne des derniers Romanides, dans l'inertie stagnante du byzantinisme. Un siècle après la mort du fondateur de cette puissance éphémère, il est même difficile de reconstruire exactement la série de ses derniers descendants, tant était nul leur rôle hi-

storique et celui de leur État pendant les premières dizaines d'années du XIV siècle. On attribue cette chute rapide de Halicz au voisinage des Tartares qui, en avantpostes de la Horde mongole, occupèrent les steppes Pontiques aux confins du territoire des Romanides, en gênant la liberté d'action de ces princes. En tout cas, cela valait mieux que le joug mongol, tel qu'il pesait à cette époque sur la Moscovie, située près du centre de cette puissance barbare. Halicz étant seulement en contact avec sa périphérie, se tirait assez bien de cette situation incommode, en ne payant qu'un léger tribut; il n'y avait même pas à redouter dans l'avenir de trop grandes exigeances à ce sujet, puisque l'excellente administration financière de la Horde mongole connaissait parfaitement les ressources de ses tributaires, et savait ménager les territoires appauvris. Or, la *Russie Rouge*, n'était pas riche à cette époque, se trouvant repoussée de la côte maritime et gouvernée par des princes sans initiative, qui restaient hésitants entre une dépendance pas trop dure vis-à-vis de la Horde mongole, et un essor courageux quelconque, qui aurait pu les en délivrer par une alliance avec les États catholiques avoisinants. Mais ces princes ne s'y hasardaient pas, sûrs en cas d'insuccès, de payer cela de leur tête.

C'est dans cet état de végétation à demi servile, que la *Russie Rouge* passa (1340—1350) sous la domination polonaise. En qualité de parent des derniers princes indigènes de la race éteinte des Roma-

nides, Casimir le Grand, roi de Pologne[1]), occupa leur territoire, une *res nullius* dans le vrai sens du mot, dont la possession était disputée à la fois par les Tartares et par l'empire lithuanien. Ce dernier, païen encore, s'agrandit rapidement dans la première moitié du XIV siècle s'étendant de son noyau sur le cours du Niémen, jusqu'aux steppes occupés par les Tartares.

3 Conquêtes lithuaniennes et régime polonais.

Ce fut un étrange phénomène historique que la formation du Grand-Duché de Lithuanie, oeuvre de deux conquérants, père et fils (Ghédymine 1315—1340, Olguerde 1345—1377) qui réunirent sous leur domination un territoire présentant à peu près un carré dont chaque côté avait 700 km^2 de longueur. Difficile d'observer dans toute l'histoire universelle d'aussi faciles conquêtes. La jeune puissance lithuanienne absorbait, sans se heurter à aucune résistance, tout cet amas de petites principautés, dont l'ensemble formait la Russie Blanche, et dont plusieurs s'étaient soumises déjà, à la suprématie des prédécesseurs de Ghédymine au courant du XIII siècle. Plus tard la conquête lithuanienne s'étendit sur de semblables principautés ruthènes, détachées de l'empire de Halicz à son déclin. On se soumet-

---

[1]) Le dernier souverain indépendant de la Russie Rouge, Boleslas-George (1324—1340), neveu des deux derniers Romanides, fut un Piaste de la lignée mazovienne (cadette) de cette dynastie nationale polonaise.

tait volontiers à cette domination qui protégait ses vassaux contre la Horde, toujours menaçante de loin et dont les organes fiscaux (*baskaks*) apparaissaient parfois même dans ces contrées éloignées pour y extorquer le tribut. Dans ces conditions le Grand-Duché de Lithuanie n'était en effet lithuanien que sur $^1/_5$ de sa surface — dans le coin nord-ouest; sur $^4/_5$ de son étendue, au moins, il était au fond plutôt biélorusse ou ruthène. Dans ces provinces biélorusses et ruthènes, on laissait végéter les anciens princes indigènes de la race de Rourik, tombés plus ou moins au niveau de grands propriétaires fonciers et subordonnés aux ducs de la race de Ghédymine qui y furent installés par le Grand-Duc résidant à Wilna, en qualité de ses Lieutenants. Les ducs lithuaniens se rapprochèrent sensiblement à la population indigène; ils se faisaient baptiser et, devenus fidèles membres de l'Église nationale russe, ils épousaient des princesses biélorusses et ruthènes. De cette manière l'influence de l'Église russe et de la culture russo-byzantine aussi bien que celle de l'idiome des provinces si facilement acquises, s'empara rapidement de la maison régnante et gagna de plus en plus du terrain dans la Lithuanie même, qui continuait à rester païenne ainsi que le chef de l'État et ceux parmi les membres de la dynastie, qui ne se destinaient pas à la carrière administrative dans les territoires ruthènes.

Dans le courant de cette évolution rapide qui menaçait de faire fondre la Lithuanie dans l'élément

ethnique de ses provinces conquises, en 1386, sous le règne d'un des nombreux petits-fils de Ghédymine, s'accomplit ce fait inopiné qui, dans ses conséquences, changea entièrement l'aspect général de l'Est de l'Europe: l'union du Grand-Duché de Lithuanie au Royaume de Pologne. Le Grand-Duc Jagellon abandonna le paganisme lithuanien pour se faire catholique, épousa la reine régnante de Pologne, Hedwige d'Anjou, et monta sur le trône polonais. Au point de vue politique, c'était une espèce de compromis. Depuis l'acquisition de la Ruthénie Rouge par Casimir le Grand, la Pologne et la Lithuanie entrèrent dans un contact hostile sur le terrain ruthène des anciennes dépendances de ce territoire. Il s'agissait de choisir entre la lutte acharnée et l'union des deux États rivaux; d'un côté et de l'autre on se décida pour la deuxième alternative. A l'avènement du Grand-Duc de Lithuanie au trône de la Pologne, le catholicisme fit son entrée triomphale dans la Lithuanie proprement dite, jusqu'alors païenne, tandis que ses provinces biélorusses et ruthènes restèrent en leur essence schismatiques, ce qui fit de la question d'une Union des Églises, un problème particulièrement vital pour la Pologne, au point de vue politique aussi bien que religieux. Quant à la Russie Blanche et aux pays ruthènes, ces territoires se trouvèrent tout d'un coup réunis sous le sceptre des Jagellons, après une séparation entière de quatre siècles. Il fallait remonter quatre cent ans pour trouver un moment très court

du reste où ils faisaient ensemble partie de l'ancien empire varégo-russe[1]). A la même époque, *au delà des forêts,* dans la Moscovie qui, ayant secoué le joug de la Horde, se dessinait sous forme de puissance finno-slave pénétrée d'éléments mongols, on était réduit à regretter sensiblement que la Lithuanie eût pris les devants en fait de faciles conquêtes sur les territoires biélorusses et ruthènes. Quelque disparates que fussent, vis-à-vis de la Moscovie, ces deux branches du monde ruthéno-russe, elles ne cessèrent pas de faire le point de mire de la politique expansive du Tsarat moscovite qui, luttant longtemps en vain, pour les arracher à la Pologne, s'étendait d'autant plus aisément vers l'Orient, en y trouvant d'inépuisables ressources pour atteindre son but de réunir „toutes les Russies".

En attendant, les pays biélorusses et ruthènes, durant les quatre siècles de leur union à la Pologne, s'éloignaient progressivement tant de la Moscovie que plus tard de la Russie de Pierre le Grand, à mesure qu'ils s'approchaient sous le régime polonais, de l'Occident et de la culture occidentale. Le seul élément commun à ces trois branches du monde russien, à travers les siècles écoulés c'était leur Église nationale. D'abord elle était partout essentiellement la même, russienne et schismatique; ensuite après l'établissement de l'Église ruthène uniate et son triomphe dans les confins de l'État polonais, la liturgie slave qui lui restait propre aussi bien que le ma-

[1]) Comp. ci-dessus App. III, § 1, p. 271.

riage des prêtres ménagé par l'Union de Brześć, ne cessaient pas de présenter au moins extérieurement, certains points saillants de ressemblance et d'affinité.

L'union avec la puissance des Jagellons ouvrit à l'élément ruthène de plus brillantes perspectives de développement qu'il n'y en eut jamais auparavant. Ce fait mérite d'être relevé d'autant plus que non seulement de certains côtés on s'obstine à l'ignorer par système, mais que d'autre part plusieurs écrivains rénommés, sous le coup de tendances par trop visibles, établirent sur ce grave sujet, une opinion peu conforme à la verité historique [1]).

Au XVI siècle on se plaisait, dans le Grand-Duché de Lithuanie, à réciter ces vers populaires d'une simplicité touchante:

La Pologne fleurit par son latin,
La Lithuanie fleurit par son ruthène,
Sans celui-là tu n'aboutiras à rien en Pologne
Sans celui-ci tu te rendras ridicule en Lithuanie.

Tel était en effet l'état des choses durant les deux premiers siècles de l'Union de la Lithuanie à la Pologne, dans les cadres de l'État fédératif des Jagel-

---

[1]) Les historiens russes suivis sur ce terrain assidûment par M. Hrouchevskiy et ses disciples, s'appliquent depuis longtemps à établir et soutenir la fiction du prétendu système oppressif dont les Ruthènes et Biélorusses auraient eu à se plaindre dans la monarchie Jagellonienne. Le lecteur voudra bien consulter à ce sujet les détails contenus ci-dessus dans l'Appendice VII (II/V/4).

lons. Le ruthène — ou plutôt le „vieux-slave" liturgique ruthénisé — constituait la langue intellectuelle de l'État autonome lithuanien uni au Royaume de Pologne par une Union personnelle ou plutôt dynastique. On s'en servait exclusivement dans le milieu des classes supérieures, non seulement, bien entendu, parmi les „innombrables" Ruthènes et Biélorusses, mais de même dans les foyers lithuaniens; il prédominait également dans la chancellerie grand-ducale, dans la rédaction de tous les actes officiels et comme langue de tribunaux. Bravant le contraste qui s'accentua depuis l'union de 1386 entre l'élément lithuanien converti au catholicisme et les Ruthènes restés fidèles à l'orthodoxie schismatique, l'idiome de ceux-ci maintenait son ascendant acquis avant 1386, grâce à la supériorité culturelle des Ruthènes vis-à-vis du grossier élément lithuanien. Qu'on veuille s'imaginer les lumineuses perspectives qui s'ouvraient alors devant la nation ruthène, aussi bien dans les territoires du Grand-Duché de Lithuanie que dans les pays ruthènes appartenant à la Pologne (Ruthénie-Rouge, Podolie) et jouissant d'une large autonomie provinciale. La réunion des territoires biélorusses et ruthènes sous le scèptre des Jagellons semblait devoir favoriser la consolidation nationale de ces deux branches du monde ruthéno-russe, jusqu'alors séparées au courant de quatre siècles: fait dont l'importance ne saurait être assez relevée. En effet, la fusion, pour ainsi-dire, de l'élément ruthéno-biélorusse, dans le sens national, fit de con-

sidérables progrès sous les auspices de la dynastie des Jagellons. On n'observe à cette époque point de divergences entre les deux parties de la branche occidentale du monde ruthéno-russe; tout y est simplement ruthène: *Rousse* (territoire et population) — *Roussyny* (substantif désignant à la fois les Ruthènes proprement dits et les Biélorusses) — *rousskyi* (adjectif) — en latin *Rutheni, ruthenicus*. Une même langue intellectuelle en état de formation leur sert de lien particulier: le vieux slave liturgique modernisé et accommodé tant aux besoins de la vie quotidienne, qu'aux exigeances du mouvement politique, se développe et traverse une intéressante évolution linguistique, où la différentiation dialectique du ruthène et du biélorusse ne ressort qu'en proportions minimes. Dans les classes supérieures, la conscience nationale ruthène s'affermit incessamment sur toute l'étendue de l'Est de l'empire Jagellonien, et cela tourne à l'avantage de plus en plus évident de l'élément ruthène proprement dit (méridional). Ce dernier phénomène devrait être attribué principalement à deux causes. L'une consistait dans l'ascendant particulier des maisons princières de la Volhynie; l'autre — dans les traditions historiques ruthènes, datant de Kieff et de Halitch, auxquelles les pays biélorusses ne peuvent opposer qu'un passé sans l'histoire. La cohésion nationale de ces deux éléments fut en outre favorisée par l'action sumultanée de deux contrastes différents. D'un côté, dans

l'enceinte même de l'empire fédératif des Jagellons l'opposition entre les Lithuaniens ou Polonais catholiques et les Ruthènes schismatiques; — ensuite, au delà des frontières de cet empire devenu si cher aux Ruthènes grâce à sa structure fédérative, — l'hostilité de l'élément ruthène vis à vis de la Moscovie, ennemie héréditaire de cet empire.

On aurait cependant raison de se demander, comment fut-ce possible qu'au milieu de circonstances aussi favorables au développement national des Ruthènes, leurs classes supérieures se soient entièrement polonisées?

C'est un fait bien compliqué que cette évolution historique, unique dans son genre et accomplie durant le XV-me et le XVI-me siècle [1]. Nous en avons signalé rapidement le caractère essentiel en traitant dans la I-re Partie de notre conception du *monde ruthéno-russe* [2]. Une chose est certaine: que parler d'une polonisation outrée, forcée, serait simplement absurde; ce que nous venons de dire sur l'ascendant que le langage ruthène conserva longtemps en Lithuanie, devrait suffire pour trancher cette question. Ajoutons seulement que personne n'eut jamais l'idée d'y toucher. C'est du pur anachronisme que de vouloir accomoder une conception politique de ce genre à une époque où la conscience nationale commençait seulement à se former. Au XV siècle la Prusse

---

[1]) Comp. O. Halecki, *Das Nationalitätenproblem im alten Polen* (Krakau, 1916) p. 65—77.

[2]) V. ci-dessus p. 41.

occidentale s'assujettit pourtant de bon gré au Royaume de Pologne pour se délivrer de la domination de l'Ordre Teutonique, et les villes allemandes de cette province, Dantzick à leur tête, rivalisaient entre elles en sacrifices de sang et d'argent pour rester unies à la Pologne; elles y réussirent jusqu'au démembrement de cet État, bien qu'elles fussent essentiellement allemandes mais imbues politiquement du patriotisme polonais. Quant au Grand-Duché de Lithuanie, formé en majeure partie des territoires biélorusses et ruthènes, il ne cessa jamais de constituer un État tout à fait autonome, en union d'abord seulement personnelle ensuite aussi parlementaire, avec le Royaume de Pologne. Comme cet énorme ascendant, dont le langage ruthène y jouissait fut le fruit d'une longue évolution historique d'avant l'Union, il augmenta encore après celle-là au dépens de l'idiome national, lithuanien. Celui-ci ne végétait que comme langage des populations rurales. Personne ne s'y intéressait. Il avait à subir le même sort que le basque ou le breton en France. La nécessité de parler et d'écrire le ruthène, ou plutôt le vieux-slave liturgique ruthénisé, s'imposa même d'une manière toute particulière après l'Union avec la Pologne, puisque en mesure du développement culturel qui s'y attachait, la vie quotidienne des classes supérieures les forçait à choisir entre le latin et le ruthène qui était en usage dans ce milieu depuis longtemps. Néanmoins le latin „par lequel la Pologne florissait", langue liturgique de l'Église, faisait peu à peu son

entrée en Lithuanie, pour céder finalement sa place au polonais qui, à partir du XVI siècle, se répandait de plus en plus dans toute l'étendue du Grand-Duché de Lithuanie, par le contact continu avec les Polonais et sous l'influence du développement rapide de la littérature polonaise[1]).

Ce fut donc une polonisation tout-à-fait spontanée que celle qui eut pour conséquence la dénationalisation entière des classes supérieures de l'élément lithuanien, biélorusse et ruthène. Neuf à dix générations se suivirent avant que ce changement s'accomplit entièrement, en gagnant du terrain de dizaine en dizaine d'années, sans que les autorités polonaises eussent pour y contribuer. En outre dans les confins du Grand-Duché autonome, ces autorités-là, n'avaient jamais rien à dire, tandis que dans les provinces méridionales détachées de l'État lithuanien aux termes de l'Union définitive de 1569 et incorporées depuis au Royaume (Volhynie, Podolie, Ukraine) — territoires exposés continuellement aux incursions tartares — on avait bien d'autres graves préoccupations que celle de leur prétendue „polonisation", entièrement étrangère à l'esprit de cette époque[2]).

---

[1]) Pour le rôle important que l'expansion passagère du protestantisme en Pologne avait joué dans cette évolution, comp. ci-dessus p. 43 et ci-dessous dans ce même Appendice § 5.

[2]) Nous croyons devoir renvoyer ici le lecteur à ce que nous disons au sujet de la rapide polonisation spontanée de la noblesse ruthène pendant les guerres cosa-

Quant aux populations rurales qui continuaient à parler le biélorusse ou le ruthène, si peu qu'on s'occupât en ce temps là de cette classe aussi bien en Pologne que dans toute l'Europe, elles ne man-

---

ques et en leur conséquence, ci-dessous § 10. Ce qui est très caractéristique en cette matière, est le fait qui arriva précisément quelques dizaines d'années après ces guerres et qui signale, d'une manière saillante, l'accomplissement définitif de cette intéressante évolution. Sur toute l'étendue du Grand-Duché de Lithuanie, donc aussi dans les provinces méridionales ci-dessus citées qui furent incorporées depuis 1569 au Royaume de Pologne, la langue officielle des tribunaux régionaux (*Judicia castrensia et terrestria*), était pendant à peu près trois siècles (XV—XVII), le biélorusse et le ruthène, conformément à la nationalité de la nombreuse noblesse de ces pays aux débuts de l'Union. Mais les progrès successifs de la polonisation spontanée, se fait apercevoir visiblement au courant de ces trois siècles dans la construction même des actes officiels de ces magistratures, où tels actes que les dépositions de témoins, déclarations en fait de testaments etc., etc., se présentent de plus en plus fréquemment rédigés en polonais, tandis que des formules stéréotypes à l'introduction et à la fin du document restent rédigées, à l'ancienne, en biélorusse ou en ruthèné. Ce n'était que du conservatisme officiel avec lequel les fonctionnaires polonais ou polonisés se gardaient de rompre, n'empêchant pas toutefois les particuliers qui dictaient la teneur essentielle du document, de le faire en polonais, puisque c'était déjà leur langue maternelle. Enfin comme ce conservatisme trop scrupuleux présentait beaucoup d'ennuis inutiles, on rompit à la fin du XVII siècle avec l'ancienne tradition depuis longtemps surannée, et ce n'est que depuis ce temps que les actes des magistratures du Grand-Duché de Lithuanie aussi bien que de la Volhynie, de la Podolie et de l'Ukraine, se trouvent rédigés entièrement en polonais.

quaient pas cependant de subir l'influence de l'élément occidental, représenté par le polonisme. C'était tout à fait naturel, en conséquence du contact continuel avec les seigneurs polonisés, et plus encore à cause du triomphe de l'Église uniate qui, dès le commencement du XVIII siècle, prit finalement le dessus sur le Schisme, dans les confins de la Pologne. Cependant une grande partie du peuple ruthène, celle qui se trouva en dehors des frontières polonaises après les guerres cosaques, ne subit point cette influence du catholicisme et du polonisme, ce que nous avons tâché de faire ressortir, en parlant de la population sur la rive gauche du Dniepr et dans les gouvernements situés sur les côtes de la Mer Noire[1]).

4 L'Ukraine.

Parmi les torts infligés à la Pologne après son démembrement, il y aurait à signaler l'injustice d'une nuance toute particulière: le dénigrement systématique de son passé historique de la part de ses ennemis naturels. On y voit une action préméditée, poursuivie assidûment depuis quelques dizaines d'années. Plusieurs historiens — il est vrai — s'en sont rendus coupables, en se laissant entrainer par les simples préventions et des idées préconçues dont ils n'ont pas su se libérer faute d'études approfondies sur un terrain qui leur était neuf. Mais il n'est pas moins certain que dans plusieurs points de vue di-

---

[1]) V. ci-dessus p. 242.

rigeant l'opinion sur ce sujet et fixés de nos jours dans la science historique, il est impossible de méconnaître les fruits d'une action systématique et tendancieuse qui ne fait que servir sciemment des visées politiques hostiles à la nation polonaise, pour prouver ou exagérer ses prétendus ou vrais défauts et pour établir son inaptitude à se gouverner elle-même.

Ces injustices, auxquelles la science historique polonaise avait opposé en général une attitude par trop impassible, dépassent toute mesure, lorsqu'il s'agit d'apprécier le fait qui constitue en réalité le titre de gloire le plus lumineux du passé de la Pologne, savoir son Union à la Lithuanie. L'altération outrée de la vérité historique au sujet de ce fait, est l'oeuvre des écrivains russes, mais ses éléments constitutifs trouvèrent bon accueil dans la science allemande; quant à la jeune historiographie „ukrainienne", elle n'a rien négligé pour exagérer encore ce que les Russes avaient avancé en défaveur de l'Union polono-lithuanienne.

L'Union „des libres avec des libres, des égaux avec des égaux" — selon les sublimes paroles constituant la devise de l'acte de 1569 — fait unique dans l'histoire — est représenté comme oeuvre de violence, de l'insatiabilité nationale polonaise. Pour rendre vraisemblable un pareil accroc à la vérité historique, on relève ingénieusement la longue et obstinée opposition des grandseigneurs lithuaniens et ruthènes contre la consolidation définitive de l'Union.

On ne tient pas compte du fait que l'élément nationaliste n'y jouait aucun rôle et que les menées des aristocrates étaient déterminées uniquement par les intérêts de leur caste. En même temps, bien entendu, on passe sous silence l'attitude du vaste milieu de la moyenne et petite noblesse, continuellement, héréditairement favorable à l'affermissement de l'Union, dans laquelle elle voyait le seul moyen efficace de défense contre les présomptions de l'oligarchie lithuanienne. Il a fallu en effet recourir à de réticences inouïes dans des études historiques et commettre des anachronismes frappants pour transformer ce fait lucide d'une union libre et spontanée de nations, ce couronnement définitif d'une fédération internationale, ce vrai triomphe des principes d'une saine liberté et d'une solide autonomie territoriale, en un acte lugubre de violence[1]). On se sent en effet porté à dire: *Vae illis qui bonum malum dicunt et pereant qui nigrum in candidum vertunt!*

Par suite de l'Union de 1569 tous les pays ruthènes proprement dits („petits-russiens") furent incorporés au Royaume de la Pologne, à l'exception seule de la Polessie; ce dernier territoire, situé aux bords de la Pripet, marécageux et peu peuplé, lié plus étroitement au Grand-Duché de Lithuanie, resta y attaché. Passant au Royaume de Pologne, l'élément ru-

---

[1]) Comp. O. Halecki, *Das Nationalitätenproblem im alten Polen* (Krakau 1916), p. 56.

thène qui avait acclamé vivement ce changement, obtint toutes les garanties législatives désirables pour le maintien des droits nationaux[1]) ainsi que pour la conservation des privilèges de son Église nationale. Les nouvelles acquisitions du Royaume, réunies sous le même régime à la Ruthénie Rouge et à la Podolie, formèrent en conséquence, un territoire ruthène presque compact, constituant dans son ensemble plus de la moitié de l'étendue entière de la „Couronne" — c'est ainsi qu'on appelait l'État polonais par opposition au lithuanien.

Les Ruthènes avaient toute raison de désirer ce changement au courant des péripéties politiques d'avant l'Union 1569. Il offrait en effet des avantages évidents pour leur cause nationale. Dans ce moment elle ne perdait rien par leur séparation politique du Grand-Duché de Lithuanie, où la polonisation spontanée des leurs connationaux biélorusses avait déjà fait de tels progrès pendant le XVI siècle qu'une sérieuse consolidation nationale de l'élément ruthène et biélorusse ne présentait plus aucune chance de réussite pour l'avenir. En revanche, la réunion des pays ruthènes dans les cadres du Royaume servait puissamment la consolidation spécifiquement ruthène. Tous les territoires faisant partie de cet État jouissaient d'une large auonomie provinciale, et

[1]) Le lecteur voudra bien consulter pour les détails de cet important sujet, ce qui en est dit ci-dessous dans l'Appendice VII (II/V/4).

l'État même se trouva à la mort du dernier des Jagellons sur la voie de cette étrange évolution politique qui le transforma en „République" — ce fut son nom officiel — République fédérative au régime parlamentaire, avec un roi élu à sa tête. Or, depuis la fin du XVI siècle, dans la vie politique de la Pologne, son centre de gravité se déplace continuellement vers l'Est, en faveur de l'ascendant de sa partie orientale où dominait l'élément ruthène. A cette époque il y prédominait partout, à l'exception de la Ruthénie Rouge et de ses annexes septentrionales — territoires, dans les limites desquels la colonisation polonaise, parallèlement avec la polonisation progressive de la noblesse indigène, avait fait de considérables progrès au courant des deux siècles avant l'Union de 1569. Ce fut plus ou moins la même chose dans les districts ouest de la Podolie, par suite du puissant élan colonisateur qui s'y était développé depuis le XIV siècle. Mais en dehors de ces deux provinces, tout le territoire s'étendant vers l'Est et le Sud — la Volhynie, le Pobérégé[1]), l'Ukraine — présentait au lendemain de l'Union de 1569 une physionomie entièrement ruthène.

[1]) On appellait ainsi habituellement la partie orientale du palatinat de Bratslav, située entre le Dniestr et le Boh. Ce palatinat — la marche méridionale de l'empire Jagellonien — n'était, pour vrai dire, qu'une annexe de la Podolie: annexe incorporée jusqu'à l'Union de 1569 au G. D. la Lithuanie, tandis que la partie occidentale de la Podolie faisait partie, aussi à cette époque, du Royaume de Pologne.

L'Ukraine... C'est la première fois qu'il nous est permis, dans ce rapide aperçu historique, de nous servir de ce terme, sans commettre un évident anachronisme, comme le font obstinément M. Hrouchevskyi et ses disciples, en parlant de l'Ukraine même dans l'histoire du X ou du XIV siècle. Que diraiton d'un récit sur la conquête de l'Autriche par les légions de Tibère?...

Le substantif *ukraina* (pron. *oukraïna*) signifie dans différentes langues slaves: pays limitrophe[1]); en ruthène il prit depuis une époque bien reculée — parait-il — une nuance spécifique par rapport aux contrées exposées à des incursions des hordes barbares, en raison directe de la position géographique des pays ruthènes en question. C'est dans ce sens que se sert de ce vocable l'ancienne chronique de Halitch,

---

[1]) *Kraj* (pron. *craï*) vocable commun à tous les idiomes slaves, signifie originairement *le bord* d'un objet quelconque, ses *limites* extérieures; dans son évolution sémasiologique, il acquit, dans toutes les langues slaves. la signification de pays, territoire, et c'est dans ce dernier sens qu'on s'en sert habituellement (comp. *fines* en latin). Le préfixe *u-* (pron. *ou*) ajoute à un mot la signification du partiel; la terminaison *-ina* (Sapieha-Sapieżyna) transforme le masculin en féminin, en diminuant parfois la conception de sa grandeur ou de son importance (ród-rodzina), en y ajoutant même une certaine nuance de dégradation (człowiek-człowieczyna). C'est par le concours de ces éléments étymologiques que le vocable *ukraina* (pron. *oukraïna*) avait acquis dans différents idiomes slaves la signification: pays limitrophe, annexes d'un territoire. Comp. ci-dessus p. 6 et 20.

à la date de 1187, où l'on rencontre pour la première fois le mot *oukraïna*. Il y est question de la mort du vaillant duc de Pereïaslav, Vladimir Hlébovitch, héroïque défenseur de son apanage contre les assauts des hordes komanes[1]). Le duché de Pereïaslav fut en effet un pays limitrophe par excellence; inondé continuellement par les incursions komanes et cruellement dévasté, il disparait aussi pour longtemps de l'histoire, peu de temps après la mort de ce prince, ne pouvant plus se relever de désastres subis. Conformément à cet usage, on parlait des différentes *ukraines* (oukraïny), ukraines septentrionales et méridionales, ukraines biélorusses et celles aux bords du Dniepr. Mais comme précisement ces dernières ukraines constituaient, dès la fin du XV siècle, l'objet continuel des incursions tartares, en attirant sur elles par cela-même l'attention générale, cette dénomination se localisa spécialement pour désigner les énormes steppes sur le cours inférieur du Dniepr, entre les limites méridionales de la puissance moscovite et les côtes de la Mer Noire, occupées par les nomades tartares.

---

[1]) Les „Ukrainiens" d'aujourd'hui se croient autorisés à citer ce passage de la chronique de Halitch à l'appui de leur opinion phantastique que le nom préfére qu'ils viennent de choisir pour leur nation et son territoire, remonte à une époque si éloignée. Une fois lancée, cette assertion, fondée sur un simple malentendu, mais répétée continuellement sans critique, commence déjà à s'acclimater dans la littérature de la question „ukrainienne". Voilà un échantillon des „illusions" que nous avons signalées plus haut, p. 176—181.

Or, cette ukraine — Ukraine par excellence — embrassait à l'époque de l'Union de 1569 une vaste zone territoriale sans limites, faisant partie de deux palatinats limitrophes (Kieff et Bratslav) lesquels, détachés par le susdit acte, du Grand-Duché de Lithuanie, furent incorporés au Royaume de Pologne. Sans limites — disons-nous — puisque vers l'Est et le Sud l'Ukraine manquait entièrement de frontières, en territoire se perdant dans les steppes inhabitées, mais même du côté de l'Ouest, le terme manquait de précision en ce qui concernait l'appartenance de telle ou telle contrée à l'Ukraine. On n'y pensait pas du tout, en parlant de Shitomir ou de Bratslav. Tout ce qui s'étendait au delà, c'était la pure Ukraine au milieu de laquelle s'élevait la ci-devant glorieuse cité de Kieff, toujours, même dans son entière décadence, chère à tout coeur ruthène par les ruines de sa grandeur et par ses celèbres monastères. En un mot, l'Ukraine commençait là où le terrain en question était peu peuplé, et elle s'éteignait loin, au delà du Dniepr et du Boh, sur les bords de la Soula et du Psiol ainsi que dans les déserts contigus aux épouvantables gites des Tartares, énormes, mystérieuses plaines pontiques, que l'on appelait habituellement „les Steppes Sauvages“ (*Dzikie Pola*).

L'Ukraine partagea le sort des pays ruthènes avoisinants, en gagnant plutôt à son incorporation au Royaume de Pologne en 1569, puisque celui-ci disposait en tout cas de moyens beaucoup plus efficaces pour la protéger contre les incursions tartares, que

n'en possédait le Grand-Duché de Lithuanie. Assurément ils n'étaient pas suffisants ces moyens de défense que la Pologne sut y appliquer; mais néanmoins — à la suite de l'Union de 1569 — les steppes de l'Ukraine commencèrent à prendre une toute autre physionomie que sous le régime lithuanien. C'est à partir de cette époque qu'un énorme élan colonisateur se déploya sur les plaines ukrainiennes, en peuplant de plus en plus cet immense territoire jusqu'alors presque inhabité et entièrement écarté de toute culture; cette colonisation l'armait, en même temps, aussi que les pays avoisinants, contre les assauts des barbares. La Volhynie ruthène — rempart et pepinière de l'élément princier de cette nation — fut appelée en première ligne à fournir de grands entrepreneurs dirigeant ce mouvement colonisateur, auquel les grandseigneurs volhyniens, les Wiśniowiecki et les Zbaraski à leur tête, devaient l'accroissement de leurs fortunes aux dimensions phantastiques. Parallèlement avec ce phénomène historique d'une grande importance pour le développement ultérieur du problème ukrainien, s'en produisit un autre d'une portée encore plus décisive. La colonisation progressive des steppes ukrainiennes contiguës aux territoires plus peuplés, fit surgir sur leur périphérie l'évolution rapide de l'élément cosaque lequel, taxé encore à la veille de l'Union de quantité négligeable, renfermait dans son sein même, le noeud d'un problème de premier ordre pour les futures destinées de l'Ukraine. Nous allons y revenir

(§ 6), après avoir analysé les problèmes religieux concernant la population ruthène — problèmes dont l'évolution, effectuée à cette même époque, imposa au caractère politique de l'élément cosaque une empreinte toute particulière et décisive pour son avenir.

5. L'Union des Églises.

En Pologne, l'Union de l'Église ruthène avec l'Église catholique constituait à travers plusieurs siècles l'objet continuel de sérieuses préoccupations, bien que ce problème manquât encore entièrement de couleur politique. Le vif désir de ramener les voisins immédiats à l'Église universelle se fait appercevoir déjà au moment même où le Schisme oriental venait d'éclater. Ses premiers symptômes s'attachent à la personne de l'illustre évêque de Cracovie Matthieu, contemporain de St. Bernard de Clairvaux; il avait cherché à déterminer ce dernier, célèbre promoteur des croisades, puissant réformateur des âmes humaines, à se rendre chez les Ruthènes pour y prêcher l'Union des Églises. Plus tard, au XIII siècle, le saint disciple du fondateur de l'ordre dominicain, Hyacinte Odrowąż employa une bonne partie de sa vie à cette oeuvre. Au XIV siècle, le dernier roi de la race indigène des Piast, Casimir le Grand, (1333—1370) après avoir acquis la Ruthénie Rouge, poursuivit les mêmes efforts. Peu de temps après, au lendemain de l'acte de 1386 incorporant l'État lithuanien au royaume de Pologne, les Ruthènes et les Biélorusses constituaient numériquement l'élément prépondérant dans la mo-

narchie Jagellonienne; rien de plus naturel donc que l'idée de leur réunion à l'Église romaine s'y élevât d'un coup au premier rang de problèmes religieux, culturels et politiques, pour n'en plus jamais disparaître. Sous le règne de Jagellon (1386—1434), pendant le concile de Constance, cet idéal semblait même se réaliser, au moment où les évêques ruthènes, assemblés au synode de Nowogródek, se décidèrent à reconnaitre la suprématie du St. Siège et se rendirent à Constance pour accomplir l'oeuvre de l'Union. La clôture soudaine du concile fit seulement l'ajourner; en attendant, à sa réouverture, à Florence en 1439, fut conclue l'Union générale des Églises — malheureusement si passagère — avec le concours de toute l'élite de l'Orient chrétien, l'Empereur et le Patriarche de Byzanze à sa tête. Après l'écroulement subite de l'Union dans le Bas Empire, et ensuite, la ruine totale de cet État depuis longtemps en agonie, l'Union se maintint pendant quelques dizaines d'années uniquement dans les provinces ruthènes de la monarchie Jagellonienne, tandis que la Moscovie s'y opposa brusquement, s'érigeant en rempart inébranlable du Schisme, même au moment où il fut abandonné par le Patriarchat de Constantinople[1]). Dans

[1]) A la suite de l'opposition outrée de la Moscovie contre l'Union de Florence, on érigea définitivement à Moscou une métropolie séparée de celle de Kieff, ce qui rompit entièrement les liens unissant les deux hiérarchies „orthodoxes", celle de la Moscovie et celle de la monarchie Jagellonienne. Cette rupture, fait important au point de vue politique, fut le seul effet sérieux et durable de l'Union de Florence.

la même suite d'idées d'où est née l'Union de Florence, le fils ainé de Jagellon, Ladislas II, roi de Pologne et de Hongrie, entreprit sa celèbre croisade contre les Turcs qui menaçaient Constantinople, et la paya héroïquement de sa vie dans la bataille de Warna (1444). Depuis ce temps, croisades en vue de délivrer les chrétiens des Balcans, et l'Union des Églises devant les libérer d'un coup du marasme schismatique: ces deux grandes idées se complétant réciproquement, se fondirent étroitement, et trouvèrent en Pologne un sol propice, plus favorable qu'ailleurs à leur sérieuse réalisation. Ce ne sont point des suppositions, ni des illusions; ces idées-là se manifestent effectivement aussi bien dans la littérature polonaise de l'époque que dans les débats des diètes polonaises — leur fruit mûri apparait au XVII siècle dans l'élan belliqueux contre les Turcs, couronné par les glorieuses victoires de Sobieski.

Cependant il y eut une période — quelques dizaines d'années du XVI siècle — où l'intérêt pour l'Union des Églises faiblissait visiblement en Pologne: effet évident de l'échec total de l'Union de Florence. Bien que présisément dans la monarchie Jagellonienne, l'oeuvre de l'Union survécut à la chute de Constantinople, elle ne végétait là qu'à la surface de l'Église ruthène, ne prenant point de racines dans la vie religieuse des populations ruthènes et biélorusses. C'est que même le clergé était resté fidèle aux traditions byzantines et à ses anciennes préventions contre le St. Siège dont la suprématie était né-

anmoins formellement reconnue par les évêques ruthènes malgré leur attitude peu sincère et vacillante entre Rome et Byzance [1]). Enfin ce faible lien même unissant la hiérarchie ruthène à l'Église romaine se rompit au début du XVI siècle. Cela fit naître un grand désenchantement quant à l'idée essentielle de l'Union et les chances de sa sérieuse réalisation. Ensuite, le terrain religieux de la monarchie Jagellonienne au courant du XVI siècle n'était point propice aux tendances d'une Union ecclésiastique. Le protestantisme avait fait de si considérables conquêtes aussi bien en Pologne qu'en Lithuanie, que le catholicisme devait chercher son principal appui dans sa consolidation interne, plus forte que celle de ses ennemis affaiblis par leurs discordes et les luttes entre les différentes sectes. L'intérêt pour le problème religieux ruthène manqua dans une pareille atmosphère de toute vitalité, d'autant plus que la conception malsaine d'une Église nationale, modelée plus ou moins sur celle de l'Angleterre contemporaine, était à cette époque en Pologne des plus populaires. Le dilettantisme théologique de la noblesse envisageait la future Église nationale comme une espèce d'amalgame à former de différents éléments dogmatiques et rituels, tirés de toutes les confessions, savoir du catholicisme, de différentes doctrines sectaires et du Schisme oriental.

Mais dès le moment où le revirement rapide de

[1]) Comp. ci-dessous App. VII (II/V/5).

la conscience catholique prit un puissant essor grâce à l'activité des premiers Jésuites polonais, au milieu de soudains progrès de ce mouvement, s'éveillèrent aussi les tendances de l'Union des Églises, en se manifestant tout d'un coup avec une vigueur jusqu'alors inconnue. Leur promoteur principal fut le célèbre Jésuite Skarga (1536—1612), prédicateur inspiré, le plus éminent prosateur de cette brillante époque de la littérature polonaise qualifiée d'âge d'or, auteur d'une longue suite d'ouvrages qui lues et relues pendant trois siècles, sont jusqu'à nos jours en Pologne un objet permanent d'admiration. L'oeuvre magistrale de ce Bossuet polonais „Sur l'unité de l'Église Divine", publiée en 1577, réimprimée en 1590, fut le point de départ d'un vif mouvement tendant à l'Union ecclésiastique. Cet ouvrage contribua puissamment à éveiller le milieu ruthène d'un long et profond sommeil et à féconder en même temps le sol intellectuel de cette nation. Au début le réveil se manifesta particulièrement par des polémiques contre les dures vérités lancées par Skarga, dures en effet mais énoncées avec beaucoup de coeur et inspirées par une sincère affection pour la nation ruthène; ensuite, à mesure que l'intérêt pour le problème de l'Union croissait au milieu de ces polémiques, l'Union commença de plus en plus à prendre racine parmi les Ruthènes mêmes. Rarement — on peut le dire sans exagération — rarement une oeuvre littéraire produisit de tels effets immédiats sur le terrain réel religieux et politique: son analyse profonde et

juste de l'état de l'Église ruthène, en dévoilant l'essence du mal qui la rongeait, raviva puissamment l'esprit national assoupi dans l'atmosphère du mouvement sectaire et de ses conquêtes[1]).

---

[1]) La sensation produite par l'ouvrage de Skarga se laisse mesurer par son succès: à sa réimpression, au bout de 13 ans, il fut difficile à l'auteur de s'en procurer un exemplaire. Des schismatiques aussi bien que des protestants se jetèrent avidement sur la première édition, le plus souvent, il est vrai, pour en détruire les exemplaires. Tout de même, bien qu'on brulât l'excellent livre, on le lisait. Il sera intéressant d'en citer le passage traitant du „vieux-slave" ecclésiastique. „Par le moyen de la langue slave, personne ne réussira à devenir un savant. De nos jours il n'y a presque personne à le comprendre même exactement. Il n'existe plus une nation qui parlerait ce langage, tel qu'on le trouve dans les livres; aussi y manque-t-il de règles grammaticales; pas de moyens de les fixer, pas de manuels pour les enseigner. C'est pourquoi vos popes, pour comprendre les textes „vieux-slaves", se voient obligés de recourir au polonais — tant ne sont ils docteurs qu'en récitation et en lecture. Point d'écoles autres que celles de l'art de lire. C'est toute la perfection scientifique du clergé. Voilà la source de l'ignorance et d'erreurs sans fin; des aveugles conduisent les avengles". En relevant ainsi le côté faible essentiel du clergé ruthène, l'auteur démontre que l'Union avec l'Èglise romaine serait le seul moyen de porter remède à une pareille ignorance. En vain le chercherait-on chez les Grecs, „où la scienne a dépéri et s'est tournée entièrement vers les catholiques". En outre, ceux-là ne connaissent ni le „vieux-slave" ni le ruthène. Autre chose dans l'Église romaine où le seul latin domine, de sorte que même „un catholique des Indes peut parler de Dieu avec un Polonais et le comprend facilement". Rappelons que c'est le maître incomparable de la prose polonaise, qui écrit tout cela, en ajoutant: „Les Grecs ont su bien vous duper, vous autres Ruthè-

L'état déplorable de cette Église au milieu du XVI siècle, pouvait faire désespérer, en effet, tout Ruthène dont l'affection héréditaire pour son ancienne liturgie nationale l'empêchait encore de se détourner d'elle pour embrasser telle ou telle des différentes sectes qui gagnaient de jour au jour du terrain en Pologne et en Lithuanie. Il fallait compter sérieusement avec le danger de l'absorption entière des classes supérieures ruthènes par le mouvement sectaire, dont l'effet final aurait été que seulement les ignorantes masses populaires seraient restées fidèles à la foi de leurs ancêtres. Dans le seul palatinat de Nowogródek où l'on comptait plus de 600 maisons de gentilshommes „orthodoxes" au début de la propagande protestante, en peu de temps il n'en resta que seize, telles furent les dimensions de cette rapide désertion dont les suites étaient des plus désastreuses pour la cause nationale ruthène. En abandonnant son Église nationale, le Ruthène devenait sur le champ Polonais, attiré au polonisme par la langue de l'office divin protestant, par le vif intérêt qu'il prêtait aux querelles entre les diverses sectes dirigées par leurs chefs polonais. Ensuite, à l'époque de la restauration catholique aussi rapide que l'avaient été les conquêtes protestantes, la plupart des familles ruthènes polonisées par leur adhésion au mouvement

nes, en vous donnant la sainte foi, sans vous donner leur langue grecque, et en vous réduisant à votre slave, pour que vous ne puissiez jamais acquérir de sérieuse instruction et la science".

sectaire, se convertirent bientôt au catholicisme, et restèrent à jamais polonaises, ayant perdu leur caractère ruthène au cours de l'étape protestante[1]).

Ce fut donc certainement une réaction du sentiment national qui contribua beaucoup à éveiller, dans le milieu ruthène, un vif intérêt pour des problèmes traités dans le livre de Skarga. Il y eut en outre d'autres éléments agissant à la même époque, et de beaucoup de vigueur, qui servaient la cause de l'Union, en familiarisant peu à peu les Ruthènes avec son idée essentielle. Dans le milieu polonais, elle se manifestait déjà sensiblement, quand Skarga sut lui donner une forme si expressive dans son livre. Le roi Étienne Batory (1576—1586) en fut lui-même l'ardent promoteur, sensible aux suggestions de son intime ami, le génial Jésuite italien Possevino. Dans l'esprit de ces deux grands hommes, embrassant d'horizons rarement accessibles à leurs contemporains, l'idée de l'Union des Églises se liait étroitement aux plans d'une croisade contre les Turcs; ce fut, parait-il, en effet le seul projet solide et réalisable d'une entreprise sérieuse pour délivrer du joug ottoman les peuples schismatiques du Balkan — une idée grandiose échouée au milieu de rivalités entre les puissances chrétiennes et par le peu de sincère interêt que l'on prêtait en Occident à cette oeuvre. Il est tout à fait naturel que le retentissement des pareilles idées, sur un terrain politique où la noblesse ruthène

[1]) Comp. ci-dessus p. 43.

jouait un rôle considérable, ne pouvait pas manquer de l'impressionner. Il est néanmoins certain que l'on se gardait bien, du côté polonais, vivement, par précaution parait-il, de faire parmi les Ruthènes une propagande trop visible pour l'idée de l'Union ecclésiastique. Si elle gagnait peu à peu du terrain, elle le faisait plutôt par sa propre force et grâce à la réaction du sentiment national alarmé par les conquêtes du protestantisme suivies d'une rapide dénationalisation.

On reconnaissait, en effet, de plus en plus dans l'Union, la seule arme de défense pour protéger efficacement ce qui constituait le caractère essentiellement national de l'Église ruthène, savoir son ancienne liturgie. Pourvu que l'Union ne touchât pas à cet objet d'une profonde affection, héritage de 15—20 générations passées, le *filioque*, le problème du purgatoire, même le primat du Siège apostolique romain, étaient des choses assez indifférentes pour la plupart de la noblesse ruthène. Aussi parmi les protagonistes du mouvement uniate — évêques sortis du milieu seigneurial ruthène — l'intérêt pour la couleur nationale du problème prenait effectivement le dessus sur les points de vue théologiques. Dans leurs rangs il y eut de sénateurs d'hier, qui devenus veufs [1]), renonçaient à la dignité séculière pour

[1]) Dans l'Église orientale, le célibat obligatoire étant réservé seulement aux évêques et au clergé régulier, ce sont presque exclusivement des moines qui occupent les sièges épiscopaux. Cependant ce n'est nullepart une rè-

l'échanger contre un siège épiscopal, position habituellement plus lucrative. Il faut se rendre compte que, grâce au contact suivi de leur milieu avec la noblesse polonaise, ils n'étaient point atteints de trop fortes préventions contre l'Église romaine et sa prétendue „hérésie“ — préjugés profondement enracinés dans la caste sacerdotale ruthène et surtout parmi ses „élus“ appartenant au clergé „noir“, monastique. Ils s'étaient donc inspirés facilement de l'idée de l'Union, en ne voyant point en dehors d'elle, de moyens d'une réforme efficace de leur Église nationale. L'organisme paralysé de celle-là ne put pourtant point attendre un souffle quelconque vivifiant de la part du Patriarchat byzantin, organe toujours demi-mort et depuis plus d'un siècle instrument servil des Sultans. Y a-t-il eu même des illusions à ce sujet, elle devaient s'effacer entièrement, parmi de gens de bonne foi du moins, au milieu de vains efforts que le Patriarchat ne manqua pas à entreprendre pour galvaniser la vie religieuse de l'Église ruthène, sous l'impression du mouvement éveillé par l'action de Skarga et de ses compagnons. Car il ne resta pas inaperçu à Byzance, ce mouvement intellectuel et religieux: le Patriarchat, dont dépendait immédiatement l'Église ruthène, se rendait parfaitement compte du danger menaçant l'*orthodoxie* de cette partie de son domaine,

---

gle, et dans les pays ruthènes appartenant à la Pologne. On dévia à cette époque souvent de cet usage, dû uniquement au simple fait qu'il n'y avait point, en dehors de veufs, des célibataires parmi le clergé séculier.

et comme cela touchait de près à ses intérêts pécuniaires, il en était sérieusement préoccupé.

La crainte de compromettre l'oeuvre de l'Union vis-à-vis de cette attitude du Patriarchat, imposa la nécessité d'une grande prudence aux évêques ruthènes, adhérents de tendances uniates. C'est que par suite d'une action zélée et remuante, déployée par plusieurs légats du Patriarchat, qui parcourraient de temps en temps les diocèses ruthènes, on put observer un certain revirement de la conscience religieuse du milieu orthodoxe-schismatique, touchant même parfois au fanatisme, notamment dans quelques villes, où l'élément bourgeois ruthène était assez nombreux. A ce but servit l'organisation ou plutôt une réorganisation adaptée à de pareilles tendances, de confréries de marchands et d'artisans, au cachet religieux essentiellement schismatique (*bratstwa*). Cependant beaucoup plus que de ce côté-là, le mouvement uniate était menacé par les efforts assidus du Patriarchat et de ses organes, tendant à gagner pour sa cause les grandseigneurs ruthènes, jusqu'alors orthodoxes encore ou du moins orthodoxes de nom, parmi lesquels l'indifférence croissante pour leur Église s'accentuait toutefois visiblement; plusieurs d'entre eux pourtant, notamment en Lithuanie, avaient dejà embrassé le protestantisme ou venaient même de passer, par leur courte étape protestante, au sein de l'Église catholique.

Dans ce milieu, la première place occupait le duc Constantin Vassyle d'Ostrog (1527—1608), chef de cet-

te celèbre maison princière volhynienne descendant de la race Rourikide.

La puissance du duc Constantin s'éleva à un tel degré qu'elle suggéra même au nonce Spanocchi, diplomate bien renseigné et très intelligent, la curieuse conjecture énoncée dans ses rapports au St. Siège, de placer cet oligarque ruthène, après la mort du roi Étienne Bathory, au premier rang parmi les candidats à la couronne de la Pologne. Sa fortune, en effet, touchait à de dimensions fabuleuses, ses propriétés foncières s'étendant sur environ 12.000 km^2 [1]), superficie sur laquelle on comptait 80 villes et bourgades (selon d'autres même 200—300) et 2700 villages; son revenu annuel fut taxé d'un million de ducats. La préoccupation toute naturelle de Byzance de faire de ce prince un fidèle champion du Schisme orthodoxe, était d'autant plus compréhensible que son mariage avec la fille unique du celèbre Grand-Hetman Tarnowski avait inondé le château d'Ostrog d'éléments polonais et même le fils ainé du duc Constantin provenant de ce mariage s'était converti au catholicisme. Lui même — intelligence très superficielle, caractère faible, rempli d'orgueil au delà de toute mesure — il vacillait longtemps entre la fidelité aux

---

[1]) C'est précisément l'étendue de la Haute Autriche (11.982 km^2), plus que celle de la Carinthie (10.326) ou de la Boucovine (10.441), un peu moins que celle du royaume de Saxe (14.993). presque deux fois plus que le Grand-Duché d'Oldenbourg et trois fois plus que celui de Brunswick; parmi les États de l'Empire Allemand il y en a 12 d'une superficie 4—13 fois plus petite.

traditions religieuses de ses ancêtres et la tentation bien forte de s'élever à la hauteur de son époque par la condescendance pour les doctrines protestantes et sociniennes. Le splendide château d'Ostrog retentissait de discours bruyants de sectaires se disputant l'âme ou plutôt les faveurs et la protection du puissant maître; mais de même que tant d'incursions tartares s'étaient brisées contre les remparts de cette magnifique place forte, les assauts de la propagande sectaire ne réussirent point à ébranler la fermeté orthodoxe du duc Constantin. La fermeté du descendant direct de „Saint" Vladimir le Grand se nourissait cependant pas tant de son sentiment religieux que de sa vanité flattée particulièrement par sa position tout à fait exceptionnelle vis-à-vis de l'Église ruthène. Fondée sur l'ascendant traditionnel dont ses ancêtres jouissaient à cet égard, cette position avait été, pour ainsi dire confirmée officiellement par le privilège royal lui conférant le patronat de l'Église ruthène, avec le droit formel de présenter les candidats aux sièges épiscopaux vacants. Patron reconnu de cette Église, il ne pouvait pas la trahir en passant à telle ou telle secte. Tout autre chose la réformer à sa manière, en refaçonner le fond dogmatique par d'éléments protestants et sociniens, sans une aversion même prononcée pour certaines concessions envers le catholicisme. C'est pourquoi on s'illusionnait longtemps qu'il ne serait pas inaccessible à l'idée de l'Union[1]). En parlant de ce sujet avec les promoteurs

[1]) Skarga s'adressa directement, au duc d'Ostrog, en

du mouvement uniate, il les affermissait dans de pareilles illusions. En envisageant la question d'une façon superficielle et dilettante, l'idée l'arrangeait certainement de faire renaître en sa personne son saint patron, Constantin le Grand, unificateur de deux Églises depuis longtemps séparées. Mais, lorsqu'il laissait échapper des opinions théologiques tendant à éliminer, dans cette grande oeuvre, tout inutile fatras d'„inventions humaines", savoir les sacrement et autres choses pareilles, les illusions des catholiques devaient nécessairement se dissiper. On se vit obligé d'accomplir l'oeuvre de l'Union clandestinement à l'insu du patron de l'Église ruthène. Après de longues délibérations de cinq synodes qui se suivirent, année par année entre 1590 et 1595 à Brześć Litewski, l'épiscopat ruthène, réprésenté par le métropolite de Kieff et de Halitch, l'archevêque

---

lui dédiant son ouvrage sur l'Union. Dans la dédidace. il ne manqua point de l'appeler: „le premier (par son rang) dans l'Église grecque", il releva l'origine dynastique de sa famille, son „intérêt pour les choses divines", ses vertus, son énorme fortune. Cela ne suffisait aucunement au Duc qui était habitué à des flatteries de tout autre genre. Aussi l'ouvrage magistral du célèbre Jésuite ne trouva pas bon accueil dans le château d'Ostrog d'où sortit immédiatement une mordante riposte, oeuvre d'un courtisan du Duc, certain Motovilo, socinien prononcé. C'est pourquoi un ami intime du Duc Constantin. le prince Kourbskiy, champion inébranlé de l'orthodoxie schismatique, mais intelligent et renseigné en matières religieuses, fit au Duc des vifs reproches pour avoir prêté main à la propagande de telles „infamies antichrétiennes" dont abondait l'opuscule de Motovilo.

de Polotsk et de Witebsk, ainsi que six évêques diocésains, décréta définitivement l'Union de l'Église ruthène à l'Église Romaine et délégua les évêques de Vladimir et de Loutsk auprès de Grégoire XIII pour lui présenter sa soumission au St. Siège. Le duc d'Ostrog se trouva inopinément en face du fait accompli.

Si, par exception, nous nous sommes arrêtés longuement sur la personnalité du duc Constantin d'Ostrog, c'est pour ne pas manquer de signaler son funeste rôle dans l'évolution ultérieure non seulement religieuse de la nation ruthène mais aussi dans celle de ses destinées politiques.

Tenu à l'écart de l'accomplissement de l'Union, atteint au vif dans son orgueil, il mit le reste de sa vie à la vengeance. Il survécut 13 ans à l'acte de l'Union et cette douzaine d'années suffit pour opposer à cette oeuvre un puissant mouvement antiuniate — désuniate, comme on appelait depuis en Pologne tout ce qui se rattachait au Schisme orthodoxe — une action organisée ingénieusement avec le concours de ses inépuisables moyens et appuyée vigoureusement par les menées du Patriarchat de Constantinople. L'effet immédiat de l'attitude du Duc fut d'abord la désertion de deux évêques ruthènes, ceux de Léopol et de Przemyśl, à la suite de laquelle, après leur retour au Schisme, l'ancienne Ruthénie Rouge devint pour longtemps le foyer de la lutte acharnée contre l'Union. Ensuite dans tous les pays ruthènes un grand groupe de la noblesse, auparavant

favorable à l'Union, s'affermit dans son orthodoxie schismatique, s'inclinant devant l'ascendant du Duc qui était considéré comme chef né de leur nation. Cependant ce fut en première ligne l'élément bourgeois ruthène de plusieurs villes, Léopol et Wilna à leur tête, élément miné par d'anciennes rancunes contre ses concitoyens catholiques et en conséquence facile à fanatiser, qui servit d'instrument docile à l'action du Patriarchat et de ses organes. Organisé dans ses „confréries" (*bratstva*), affermi par leurs chefs dans son acharnement désuniate, il entreprit une lutte passionnée contre les évêques résidant dans les villes, où s'étaient formé ces „confréries". Il ne suffissait pas, bien entedu, de proclamer l'Union; — ce qui était essentiel, sa réalisation effective dans les âmes des fidèles, se trouvait sérieusement compromise, paralysée même totalement par l'action bruyante des „confréries" orthodoxes dont les tendances entrainaient dans cette lutte contre l'Union le clergé formellement uniate, mais au fond de coeur schismatique.

Les mots désunion, désuniate, dont on se servit depuis ce temps en Pologne pour désigner le Schisme orthodoxe, exprimaient en effet tout à fait justement ce qui était essentiel dans le mouvement fomenté par le Duc d'Ostrog. Il n'y eut pas là tant d'opposition contre le catholicisme comme tel, que l'acharnement fanatique, implacable contre l'Union. Dans cette couleur fanatique de la „Désunion" ruthène on voit l'oeuvre de son promoteur, le fruit veni-

meux de l'orgueil blessé du Duc d'Ostrog. Tout le mouvement désuniate garde longtemps l'empreinte de sa mentalité, de ses aspirations, et cela se manifeste aussi clairement sur le terrain politique. Comme lui-même, ses adhérents désuniates restent sincèrement attachés à la Pologne; non seulement ils ne manquent point à leur fidelité loyale envers le roi et l'État, mais leur milieu rivalise en patriotisme politique avec leurs concitoyens des palatinats d'ouest, purement et originairement polonais. C'est plutôt dans le camp opposé, uniate, que le nationalisme ruthène ressort avec des couleurs plus vives, sans le faire néanmois dévier d'une voie politiquement tout à fait correcte: comme le point de départ du mouvement uniate était surgi de l'affection profonde pour le ruthène, la couleur entièrement nationale continue à constituer le cachet essentiel de l'Union et de ses adhérents les plus zélés. Il ressort d'une manière frappante sur le terrain intellectuel, fécondé par les polémiques entre uniates et désuniates: tandis que ceux-ci se servent pour la plupart du polonais dans leurs produits littéraires, ceux-là cherchent à braver toutes les difficultés d'appliquer le „vieux-slave" aux problèmes à discuter, et tracent la voie, de cette manière, à la formation d'une langue littéraire nationale.

La vitalité du principe immanent à l'Union apparaît évidemment dans ce fait même qu'au milieu de circonstances tellement défavorables, elle ne dépérit pas et tint ferme contre les assauts de ses ennemis.

bien que privée d'un appui efficace de la part des autorités polonaises et du clergé polonais[1]). Elle sut se maintenir au sud, en Volhynie et dans les pays ruthènes avoisinants, à travers l'action hostile, si puissante, qui déchaînée par l'orgueil blessé du duc d'Ostróg, ne faiblit point après sa mort; au nord elle trouva son rempart inébranlable dans la Russie Blanche, sur un terrain religieux fécondé par le sang de son premier martyr, archevêque de Polotsk St. Josaphat Kuncewicz († 1623).

Au moment du meurtre de St. Josaphat, le Patriarchat de Constantinople croyait avoir porté le coup mortel à l'Union par la restitution de la hierarchie désuniate en Pologne, effectuée en 1620. Ce fut l'oeuvre ingénieuse du Patriarche Cyrille Loukaris, ci-devant recteur de l'Académie d'Ostróg, mauvais génie du duc Constantin. L'Union ne succomba pas non plus sous ce coup, bien qu'il la frappât sensiblement par l'impulsion qu'il avait donnée à l'évolution de la question cosaque.

6. Les Cosaques.

En présence de la „question cosaque" que nous allons aborder dans la suite de nos observations, constatons qu'il sy' agit d'un moment critique dans l'évolution ruthène.

Au commencement même de ce rapide aperçu (p. 303) il a été question d'un fait d'une portée toute particulière que nous n'avons pas hésité de qualifier

---

[1]) Comp. ci-dessous App. VII (II/V/10).

de „péché d'omission“ historique [1]). C'était une question d'existence pour le puissant État de Kief de s'assurer de la possession des côtes voisines de la mer Noire, tâche historique irréalisable tant qu'on ne serait pas parvenu à subjuguer, voire à exterminer, au besoin, les hordes nomades errantes dans les steppes des rives du Dnieper. [2])

Cela exigeait assurément des efforts extraordinaires de la part du jeune État et l'incessante mise en oeuvre de moyens qui incombaient à un souverain véritablement supérieur. Les qualités nécessaires étaient, à ce qu'il parait, réunies dans un Wladimir Monomaque. C'est peut-être justement pour avoir tenté de diriger son État dans les voies de ce problème historique imposé par l'instinct de conservation, qu'il doit la gloire dont l'a honoré, malgré son règne si court, la tradition ruthène. Nombre de fautes commises par les générations ultérieures constituent, pour ainsi dire, dans leur ensemble la „*faute tragique*“ de la décadence de l'État de Kief disparu sans avoir favorisé l'élan nécessaire au développement d'une nation en état de formation sur son territoire; développement conforme à ses riches ressources, à ses forces matérielles et spirituelles.

Les mêmes fautes se répètent, il est vrai, sur ce

[1]) Comp. ci-dessus p. 303—308.

[2]) La distance entre Kief et la mer Noire est, en ligne droite, d'environ 400 kilomètres; à l'apogée de l'empire de Kief, les limites méridionales de la colonisation ruthène se trouvaient à distance d'à peu près 350—300 kilomètres de cette ville.

même terrain quatre siècles plus tard, sous des conditions tout-à-fait différentes dans l'histoire des steppes pontiques sauvages, fautes expiées également comme une sorte de culpabilité tragique dans le sort de l'Etat atteint de ses conséquences. Là, ce ne fut pas la faute de l'élément ruthène mais celle de l'Etat polonais dans l'engrenage duquel il était entré; on ne saurait en absoudre la nation polonaise, elle se présente même sous un aspect beaucoup plus grave que celle des Ruthènes des XI-e et XII-e siècles, puisque la nation entière était devenue responsable dans cet État, plus qu'ailleurs à cette époque, de son propre avenir et de la mission historique qui s'y rattachait. On devait absolument considérer comme une question vitale pour la Pologne d'étendre son empire jusqu'aux rivages de la mer Noire. Cette route avait été déjà tracée par un de ses plus grands rois, le dernier des Piast. Sans pouvoir, malheureusement, obtenir des succès sérieux, ses successeurs en tant qu'ils parvenaient à saisir l'essence de la mission historique de la Pologne, ne manquèrent pas de marcher sur les traces de Casimir le Grand. Cette tâche n'était certes pas plus facile aux XVI-e et XVII-e siècles; de même qu'à l'époque de l'empire de Kief s'y opposèrent d'énormes obstacles, peut-être plus difficiles à surmonter que cinq siècles auparavant, car il s'agissait non seulement d'écraser les bandes nomades errant librement dans les steppes mais d'en finir avec la horde des Tartares de Pérékop établies en Crimée et s'appuyant sur la

puissance paraissant inébranlable de l'Empire Ottoman. Quoi qu'il en soit, le „péché d'omission", commis par les Polonais au sujet des „Steppes sauvages" de la mer Noire, fit naitre sur leur territoire u[n] problème d'une importance immense — tout d'abor[d] rien qu'un nuage insignifiant dont on ne se préoccupait pas beaucoup, mais d'où surgit une épouvantable tempête: le désastre de la Pologne et de l'élémen[t] ruthène. Ce fut le problème cosaque.

Kasak est un mot turc commun à toutes les tribus de race turque; il exprime ce qui constitue un[e] des particularités les plus essentielles des moeurs d[e] cette race dans l'Asie centrale, sa mère-patrie. *Kasa[k]* n'est rien d'autre qu'une créature qui s'est séparé[e] de sa troupe, que ce soit un animal égaré errant o[u] un homme ayant quitté sa horde pour courir le[s] aventures. Maint Cosaque, ennuyé de la vie monotone de sa horde, rencontre, après l'avoir quitté[e] d'autres Cosaques entreprenants dont la bande grandissait de plus en plus par suite d'heureuses aventures, il réussit à se mettre à la tête d'une nouvell[e] horde et plusieurs d'entre eux, particulièrement favorisés par la fortune, deviennent sans s'en apercevoir, inconsciemment les initiateurs de grands évènements historiques. Cela arrivait parfois quand u[n] héros cosaque avait réussi à rassembler une band[e] de compagnons aussi entreprenants que lui-mêm[e] Cette bande, produit de sélection d'éléments particulièrement vigoureux, s'élevait en puissance a[u] dessus des hordes dont leurs chefs étaient issus. L

renommée de succès guerriers obtenus par de tels chefs de bande étaient souvent capable d'hypnotiser des hordes entières et, de les entraîner à se lancer dans d'autres aventures, et ainsi se formaient ces avalanches émanées d'un noyau imperceptible dans l'Asie centrale, florissant rapidement, entraînant les hordes qu'elles rencontraient en route et acquérant une grande puissance pour venir inonder l'Europe orientale.

Tel a dû aussi être le développement des hordes dont l'invasion ébranla d'abord l'empire des Khasars pour l'anéantir complètement plus tard. Après la chute de cet empire elles s'établirent dans les anciennes limites de celui-ci et durent céder, finalement absorbées à leur tour par de nouveaux venus de même race. Quant à d'autres plus grandes entreprises vers l'Occident à l'instar de leurs prédécesseurs les Huns, les Avares, ou leurs successeurs les Mongols, le chemin leur était barré depuis le X-e siècle. Trop faibles ou trop peu nombreux qu'étaient, à ce qu'il parait, les Pétchénègues, les Polovtsy, les Klobuks noirs etc. pour marcher sur les brisées des Huns, ils durent se contenter de mener une vie nomade avec les indigènes dans les steppes situées entre les embouchures du Volga et du Danube, en pillant les pays ruthènes limitrophes et des villes grecques du bord de la mer.

L'existence cosaque — particularité spécifique de cette race — ne cessa jamais de prospérer dans les steppes infinies que ces hordes saccageaient, mais

prit justement sur ce sol une physionomie parti culière, tout à fait différente de la vie du cosaqu primitif de l'Asie centrale. Son charme séducteu entraînait de plus en plus des aventuriers habitar les pays avoisinants à courir dans les steppes, pou y mener, à l'instar des Cosaques, une vie de plein liberté ou à s'associer à des bandes belliqueuses entreprenantes. Cela avait un énorme attrait pou de tels éléments, car le brigandage et le pillage r furent jamais dédaignés des Cosaques qui, en de hors de ce métier, s'occupaient de chasse, de pêch ou d'apiculture. Mais de temps en temps, rassembl en bandes plus considérables et conduits par d chefs expérimentés et énergiques, ils cherchaient obtenir des succès plus brillants que n'était leur br gandage habituel exercé dans les steppes et dont butin était les marchandises des commerçants. E grandes bandes, qui se formaient en vue d'une en treprise guerrière plus étendue et qui se dissipaie bientôt après le succès, ils pouvaient hasarder d expéditions dans les provinces méridionales de l'em pire des Jagellons, ou les pousser même aux c tes de la mer, où, s'ils avaient réussi à trouver u commandant doué d'intelligence, ils arrivaient que quefois jusqu'au Bosphore sur leurs barques légère le long du Dnieper et ensuite par mer. Cela r vissait le Cosaque, séduit autant par le caractè aventureux de pareilles courses que par le ric butin.

La particularité de la vie cosaque de ces stepp

contraire à celle de sa patrie asiatique, consistait principalement dans l'effacement successif de son caractère ethnique primitif. A mesure qu'augmentait l'affluence toujours croissante d'aventuriers venant des territoires septentrionaux, le genre cosaque des steppes de l'Europe orientale perdait sa première physionomie, turque (turcomane) — il se slavisait de plus en plus ou pour mieux dire, il se ruthènisait. parce que l'affluence provenant des pays ruthènes y prédominait de plus en plus. Dans les steppes orientales, sur les bords du Don, l'élément cosaque croissait de même par l'immigration provenant des contrées septentrionales, mais comme elle affluait particulièrement, des pays grand-russiens, moscovites, les Cosaques du Don prirent un caractère décidément grand-russien, tandis que celui des Cosaques ukrainiens du Dnieper garda le type ruthène. Il ne manquait pas, à vrai dire, dans leurs rangs de nouveaux-venus de tous les pays. A côté des débris des anciens nomades de la race turque, qui végétaient dans les steppes et s'assimilaient peu à peu aux Cosaques, il y eut aussi beaucoup de Polonais — de simples aventuriers ou des malfaiteurs, qui avaient échappé au bras de la justice — et qui jouèrent un grand rôle, vu l'instruction qu'ils apportaient dans la vie sauvage des steppes. Cependant l'élément ruthène y était si considérablement représenté, qu'il absorba les autres, de sorte que déjà dans le courant du XVI-ième siècle les Cosaques ukrainiens offrent un amalgame de caractère ruthène décidé.

L'importance plus considérable que les Cosaques de l'Ukraine avaient atteinte en comparaison avec ceux du Don, tient de la situation géographique de leur territoire et aussi des relations avec l'empire polonais, qui en résultaient. Par le voisinage des côtes de la mer Noire et aussi celui de Constantinople, ils furent à même d'entreprendre de grandes razzias dans les domaines turcs. On ne peut nier que le caractère de ces expéditions approche quelquefois de l'héroïsme. Cela élargissait évidemment leur horizon et contribuait sans doute beaucoup à fortifier le sentiment de leur propre valeur. Mais c'est au voisinage direct de la Pologne qu'ils durent de pouvoir entreprendre de si grandes expéditions guerrières qui exigeaient un commandant expérimenté, disons le ouvertement, un commandant intelligent, car c'est de là que vinrent leurs chefs les plus éminents de la première étape historique de l'élément cosaque ukrainien: ordinairement des fils dépravés de grandes familles de la haute noblesse polonaise. La patrie leur étant devenue trop étroite, ils se perdaient dans les lointaines „Steppes sauvages“ et en se mettant à la tête des bandes cosaques, ils cueillaient des lauriers dans les combats contre des Turcs et des Tartares. Un Lanckoroński était devenu au XVI. siècle l'idole des Cosaques; il vit encore dans les chansons et traditions ukrainiennes. Si la Pologne avait songé sérieusement à étendre sa puissance jusqu'à la mer Noire, à partir de la moitié du XVI. siècle où les Cosaques ukrainiens avaient gagné déjà un

certain ascendant, cette tâche eut exigé non seulement l'extermination des nomades qui pillaient dans „les Steppes sauvages", non seulement l'assujettissement de la horde Tatare de Pérékop, mais en même temps la solution bien difficile de la question cosaque qui n'était plus, à cette époque, une quantité négligeable. Les Cosaques ukrainiens avaient en effet, cessé déjà de présenter comme auparavant, un élément vagabond et flottant, mais il tendaient visiblement vers une organisation plus solide. Ceci n'a pas eu lieu sans la coopération de ces „nobles" nouveaux-venus polonais; sans eux il aurait été bien difficile aux Cosaques d'arriver à quelque chose qui ressemblât à une organisation plus ferme. Au milieu du XVI. siècle on venait de fortifier quelques îles rocheuses du Dnieper, difficilement abordables. Elles se trouvaient au dessous des grandes cataractes de ce fleuve (*Porohy*), où se maintinrent continuellement des points d'appui solides pour l'élément cosaque qui jusqu'alors en avait manqué (*Ssitch*) [1].

[1]) Il faut signaler ici-même la légende cosaque qui a aussi bien pris racine dans la littérature polonaise, (surtout dans les belles lettres) et que l'historiographie russe ne prenait pas moins au sérieux.

Plus tard il s'en est développé un des éléments constitutifs de l'idéologie ukrainienne. Cette légende, se servant d'un point d'appui consistant dans un fait réel survenu en 1556. l'enveloppa d'un prestige, en effet, légendaire, ce qui fit dévier la conception historique du problème ruthène sur une voie bien écartée de la realité. Un oligarque volhynien de ce temps, le prince Démétrius Wiśniowiecki qui comme avant lui Lanckoroński, joua un rôle éminent dans l'organisation (ou

Grâce à ces points d'appui, les Cosaques ukrainiens *Zaporogues* — d'au delà des cataractes — parvinrent à une certaine cohésion. Jusqu'alors les bandes cosaques ne se réunissaient généralement que dans la „saison" des excursions et des razzias projetées, au printemps ou en été, pour se disperser en automne. Il va de soi que cette vie cosaque „saisonnière" continua en prêtant encore longtemps à tout l'élément cosaque un cachet tout particulier, tandis que les *Ssitchs* formaient depuis un noyau fixe de leurs bandes guerrières. Au commencement d'une nouvelle saison les troupes cosaques qui s'étaient de nouveau reformées, étaient toujours à même de s'y appuyer.

---

désorganisation) de l'élément cosaque, avait érigé en 1556 sur Khortytsa, île du Dnieper, une fortification qui avait pour but positif „de maintenir en discipline les hommes méchants". Cela lui valut la reconnaissance du dernier des Jagellons, le roi Sigismond Auguste. Il est possible qu'a cette entreprise s'attachassent des projets plus étendus, mais la nature inconstante de Démetrius Wiśniowiecki l'empêcha de les réaliser. La fortification de l'île Khortytsa se maintint cependant et on l'appelait *Ssitch*, ce qui signifie une fortification formée d'abattis et de palissades. Comme la grande *Ssitch* historique — création du hetman Sirko — se forma sur le Dnieper dans la seconde moitié du XVII. siècle, comme elle devint le centre et le symbole de la libre vie cosaque de ce temps, et comme après sa décadence les souvenirs de sa gloire étaient liés à cette *Ssitch*, on s'explique, que la tradition (mais surtout la tradition „lettrée") transporta l'origine de la *Ssitch* de Sirko au XVI. siècle et qu'elle l'associa à l'innocente *Ssitch* de Wiśniowiecki sur la Khortytsa. Toute la conception

Néanmoins la Pologne, en commettant son déplorable „péché d'ommission“ concernant ses pays limitrophes du Sud-Est, n'a pas cessé de vouer son attention au problème cosaque. C'eût été impossible autrement, car les Cosaques tout en entreprenant avec prédilection de grandes excursions dans la Crimée et les provinces turques, ravageaient plus souvent les provinces ruthènes de la Pologne. En outre, leurs expéditions contre la Crimée et les côtes turques, contrecarraient souvent d'une façon bien facheuse la politique de la Pologne. Elles provoquaient non seulement des mesures répressives de la part des Khans de la horde de Pérékop, qui se vengeaient en ravageant la Podolie et la Ruthénie-Rouge, mais ce qui était bien plus important encore, ils donnaient

de l'histoire des Cosaques fut altérée dans ses points les plus essentiels par cette fausse tradition, d'une manière bien plus fâcheuse que les opinions sur l'état primitif des tribus slaves. par les fameuses falsifications de Hanka. Quand on se représente, qu'un fait qui représentait la forme finale d'un devéloppement, fut pris pour son point de départ et que cela était devenu, pour ainsi dire, un article de foi, on pourra se figurer facilement, quel désastre s'en est suivi — non seulement dans l'ordre d'idées purement scientifiques. Si la tradition populaire avait attribué à la *Ssitch* de Wiśniowiecki une importance qui dépassait de beaucoup les faits, cela a été dû probablement à ce qu'elle a servi sans doute depuis de modèle à de pareilles fortifications des îles du Dnieper. L'importance de ces fortifications pour le développement progressif de l'élément cosaque ne peut être en outre contestée, et — que je sache — il n'est pas en effet question de *Ssitch* dans les documents antérieurs à 1556.

toujours lieu à des plaintes sérieuses de la part de la Porte et menaçaient la Pologne d'un dangereux conflit avec l'empire ottoman. Tout cela conduisit à des essais souvent renouvelés de soumettre l'indisciplinable élément cosaque à une certaine réglementation. Discipliné, cet élément aurait pu être une force militaire pas à dédaigner. Ce n'était pas facile à réaliser, et comme le gouvernement polonais ne réussit pas à éviter sous ce rapport maintes fautes, „la question cosaque" devint dans les premières dizaines du XVII. siècle une espèce de quadrature du cercle, contre laquelle échouait constamment la politique du royaume de Pologne. Toutefois la plaie saignante que l'élément cosaque toujours grandissant avait causé à l'État polonais, ne représentait pas un danger trop sérieux, tant qu'on n'avait pas réussi à fusionner à la „question cosaque" le problème religieux rattaché à l'antithèse de „l'Union" et de „la Désunion".

C'est ce qui arriva en 1620, en vertu d'un évènement par lequel le duc d'Ostrog, décédé en 1613, porta — comme on serait tenté de le dire — de l'au delà un coup au coeur de l'éxécrée Église unie.

7. Union et „Désunion".

M. Kloutchevskyi, professeur de Moscou, décédé récemment, assurément un des grands maîtres de l'historiographie moderne, dit des Cosaques de l'Ukraine ce qui suit: [1])

[1]) Курсъ русской исторіи профессора В. Ключевскаго III. 140. (Москва, 1908).

„Le Cosaque manquait de tout fond moral. Dans tout l'empire polonais, il n'y eut guère de classe qui, sous le rapport du développement social, se soit trouvée à un niveau éthique si bas, excepté toutefois le clergé de l'Église petite-russienne (orthodoxe) qui, vu sa dépravation eut pu être comparée à l'élément cosaque (*Kasatchestvo*)".

Nous n'aurions pas certainement osé, de nous exprimer d'une façon aussi forte sur ce sujet délicat, et nous sommes charmés de pouvoir citer les paroles du rémarquable historien russe, sans devoir contester la justesse de son opinion.

Parmi les nombreux récits fantastiques et légendaires, dont on avait glorifié les Cosaques [1]) et qui maintiennent aujourd'hui encore son culte perpétuel dans le camp „ukrainien", il n'y a rien de si faux que la légende de la soi-disante profonde piété de l'élément cosaque.

Il serait sans doute mal placé de traiter les Cosaques comme de simples brigands, mais il serait tout aussi injuste, si l'on leur attribuait le caractère

---

[1]) Il faut avouer que la littérature polonaise (surtout celle des belles lettres) du XIX. siècle a produit des choses incroyables concernant ce sujet, vu que le romantique, le fantastique du turbulant élément cosaque impressionnait vivement l'imagination des différents écrivains polonais. Ce n'est que chez Sienkiewicz qu'on remarque à ce sujet un certain retour à l'état normal dû à ses sérieuses études et à son extraordinaire intuition historique. C'est pourquoi cet écrivain reconnu par tout le monde civilisé comme une grandeur littéraire de premier ordre, est traité d'ignorant pitoyable par des collaborateurs gradés de périodiques „ukrainiens".

idyllique de pêcheurs, d'apiculteurs et de chasseurs, ou bien si on était porté — ce qui arrive aussi souvent — à les croire d'héroïques défenseurs du christianisme contre le choc de la barbarie orientale. Chose étrange, chez les Cosaques tous ces éléments mélangés étaient plus ou moins représentés, mais celui-ci assurément bien moins que les autres. Ils étaient tout simplement des Cosaques et cela dit tout, autant qu'on peut pénétrer dans l'essentiel de cette conception particulière.

Si l'on prétendait que, surtout dans la première période de leur histoire, ils étaient indifférents en ce qui concerne la religion, ce serait un criant anachronisme. Leurs contemporains qui les connaissaient bien, les désignaient néanmoins comme des „hommes sans aucune religion"; des écrivains étrangers ont même cru qu'ils étaient musulmans. Avec l'affluence constante d'éléments les plus aventuriers, venant de tous les pays limitrophes et qui caractérisaient la nature de l'élément cosaque, il est tout simplement inimaginable, qu'une direction d'esprit touchant à une sérieuse piété eût pu se maintenir dans leurs rangs. Les aventuriers errants qui s'attroupaient de temps en temps en bandes guerrières pour entreprendre des razzias, manquaient de tout genre de culte religieux, même le plus primitif, et bien moins encore de pratiques religieuses ou d'enseignement sur les choses divines. N'étaient-ils pas, pour la plupart, des fuyards audacieux et impies, vivant intimement avec la nature sauvage des

steppes désertes et devenus sauvages eux-mêmes. Dans leur vie quotidienne, ils étaient sans cesse exposés à tous les dangers possibles de la vie farouche des steppes, pendant la saison des razzias ils allaient dans les pays lointains pour y chercher de riches butins. Au commencement de l'évolution cosaque, l'élément turcoman des vieux nomades des steppes y était sans doute fort représenté, mais beaucoup plus d'adorateurs des esprits païens que de musulmans. Plus tard, avec l'affluence croissante des contrées voisines ruthènes, s'introduisirent certainement dans leur milieu de faibles souvenirs de maints dogmes chrétiens, mais fortement influencés par la superstition populaire ruthène, extrêmement riche en éléments démonologues, avec tous les accessoires de ce monde fantastique: démons, vampires, bonnes et méchantes fées, dragons et d'autres terribles monstres [1]) Sur ce terrain fabuleusement fertile en pareilles idées, sur ces voies de la libre vie cosaque, tout cela s'amalgama en quelque chose d'entièrement particulier, ce qui faisait croire à l'observateur étranger que les Cosaques étaient des païens ou même „des hommes sans aucune religion“.

Les Cosaques que le gouvernement polonais, après avoir entrepris la réglementation de cet élément, avait transmis et fait entrer dans une situation plus réglée, n'en étaient pas arrivés si loin. [2])

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 214.

[2]) Du temps du hetman Konachewytsch-Sahaïdatchnyi (vers 1620) l'armée cosaque régulière se com-

Vers 1620 il existait toutefois une armée cosaque plus ou moins disciplinée, sous le commandement d'un chef (*hetman*), qui à vrai dire avait toujours, à cause des affinités d'âmes, certaines relations avec les libres Cosaques de la steppe, mais qui malgré cela ne tombait pas sous le dur jugement de Kloutchevskyi dans toute son étendue. Le hetman Konachewytch-Sahaïdatchnyi était depuis 1614 à la tête de cette armée royale de Cosaques. C'était un chef célèbre, sincèrement et fidèlement dévoué à son roi Sigismond III, mais aussi partisan fidèle de l'Église orthodoxe. Son jeune âge remonte au temps de l'Union de Brześć Litewski et au commencement du mouvement „désunioniste" que le duc d'Ostrog avait fait surgir; il était donc mal disposé pour l'Union et pour les Jésuites, déjà avant 1620.

Par des motifs purement idéaux cet héroique chef cosaque devint en 1620 l'appui de la „Désunion", son champion enthousiaste. Commandées par lui et

---

posait de 6 régiments de cavalerie, de 1000 hommes chacun, qui étaient en garnison dans leurs camps permanents près de Biała Cerkiew, Korsuń, Kaniów, Czehryn. Czerkassy et Pereiasłav. Ils pouvaient assister dans ces villes, dans les *tserkwas* ruthènes au pompeux office divin du rite oriental, qui ne manquail pas sans doute de faire une profonde impression sur ces troupes guerrières. En dehors d'une telle influence des cérémonies ecclésiastiques sur l'âme cosaque il ne pouvait être question d'autres éléments d'une éducation religieuse, mais la propagande fanatisante exercée par les Tcherntsy (moines) schismatiques, dirigée contre l'Union ainsi que contre le catholicisme en général, faisait de grands progrès dans ce milieu.

par ses successeurs, officiers sortis de son école (atamans, essaoules) les troupes cosaques régulières furent d'ores et déjà entraînées dans une lutte fanatique contre l'Union, sur quoi ce mouvement se propagea aussi de plus en plus parmi les sauvages Cosaques des steppes, ceux qui jusqu'alors avaient été plutôt considérés comme demi-païens. N'est-il pas plus facile d'inspirer à de pareils éléments la haine, le fanatisme, l'intolérance que le sentiment religieux ?

Tout cela fut l'oeuvre de l'ancien recteur de l'Académie d'Ostrog, Cyrille Loukaris, qui dans l'intervalle était parvenu à de hautes dignités dans l'Église schismatique, dont il avait pris la direction peu auparavant comme patriarche de Constantinople. Ce Grec — autrefois le démon du duc Constantin d'Ostrog, qui avait beaucoup contribué à son attitude hostile à l'égard de l'Union des Églises — connaissait la Pologne à fond, non seulement du temps où il était attaché à l'„Académie“ d'Ostrog, mais aussi celle de l'époque postérieure, lorsqu'il visitait comme émissaire du Patriarcat les provinces ruthènes, afin d'activer le mouvement „désunioniste“ que favorisait le duc Constantin. C'était un homme fort doué, très instruit, ce qu'il devait aux longues études faites dans les universités allemandes, protestantes. Schismatique acharné d'origine, imbu de doctrines protestantes pendant ses années d'apprentissage et de voyage, il était pénétré contre l'Église catholique et le St. Siège, d'une haine

acharnée, qui aurait pu à peine être dépassée par celle de ses correligionaires ou par un sectaire quelconque, et qui dans son âge avancé augmenta à mesure que le spirituel Grec put parfaitement se rendre compte de l'essor progressif du catholicisme rajeuni par le Concile de Trente. La Pologne lui était particulièrement odieuse, la Pologne de Skarga et de la restauration catholique qui était en marche de progrès perpétuel. Au courant des affaires polonaises, surtout bien instruit à l'égard de la situation des pays ruthènes, il fut peut-être le premier en état d'apprécier l'importance de l'épineux problème cosaque, car il y aperçut le moyen de provoquer pour l'empire polonais un danger excessivement sérieux sur le domaine politique, et comme chef de l'Église schismatique d'aider celle-ci à obtenir une victoire sur l'odieuse Union.

Bientôt après son avénement au siège patriarcal, son émissaire se présenta (1620) à Kief, un des plus hauts dignitaires de l'Église orientale schismatique, non le premier venu, mais Théophane, patriarche de Jérusalem, et réussit à rétablir la hiérarchie orthodoxe schismatique dans l'empire polono-lithuanien. Jusqu'alors depuis l'union de Brześć, il n'y avait pas en Pologne — en dehors de la Ruthénie Rouge, dont les deux évêques ruthènes s'étaient détournés de l'Union — d'hiérarchie schismatique régulièrement organisée, puisque l'Union fut accomplie par l'épiscopat ruthène et qu'en raison directe le mouvement schismatique „désunioniste“ était dirigé

en première ligne contre ces hauts ecclésiastiques fermement attachés à l'Union. Aussi actif que ce mouvement se montrât, aussi fanatiquement qu'il fût fomenté de la part des „confréries" (*Bratstva*) schismatiques, il n'était, en lui-même pas autre chose qu'une rébellion contre l'autorité régulière de l'Église; elle le fût jusqu'en 1620, aussi longtemps que tous les sièges épiscopaux de l'Église ruthène, excepté ceux de Léopol et de Przemyśl, furent occupés par des princes écclésiastiques, fidèlement devoués à l'Union, et régulièrement consacrés et installés. Quoique exposés à de violentes persécutions de la part des „confréries" schismatiques et de leurs protecteurs, quoique fussent possibles d'horribles excès rebelles, comme celui de Witebsk, où l'évêque diocésain fut assassiné, jusqu'en 1620 l'Union régna officiellement d'une manière incontestée dans l'Église ruthène de la Pologne et elle fit des progrès toujours croissants. On voit même dans l'assassinat de l'archevêque de Polotsk, pour ainsi dire, le point culminant du mouvement schismatique dirigé contre l'Union, mouvement, qui, à partir de cette époque, baissa visiblement, au moins en Russie - Blanche, pour rendre bientôt les armes devant l'Union victorieuse. Si le rétablissement de la hiérarchie schismatique n'avait pas excité les „désunionistes" de la Volhynie, de la Ruthénie Rouge, de la Podolie et surtout ceux de la vaste Ukraine, à une manifestation fanatique de leur ardeur anticatholique, les pays ruthènes auraient aussi pu être amenés un jour ou

l'autre à un développement semblable. Mais à partir de 1620 la situation changea tout d'un coup, et fut tout à fait différente de celle de 1596—1620: dans tous les sièges épiscopaux de l'Église russienne en Pologne, les évêques schismatiques se trouvaient en face des évêques unionistes et ils jouissaient d'un attachement de la population ruthène, qui dans certaines contrées, atteignit un véritable enthousiasme, tandis que ces derniers, considérés pendant un certain temps par le gouvernement comme l'unique autorité légale de l'Église, ne devaient qu'à sa protection de se maintenir pitoyablement sur leurs sièges épiscopaux.

On se demandera sans doute, comment Théophane put oser entreprendre dans le royaume polonais, dans la capitale d'un palatinat, une mesure d'une portée aussi grave de même au point de vue politique, sans se heurter à la résistance du gouvernement, surtout justement du temps de Sigismond III, ce roi, qui se distingua parmi tous les souverains de la Pologne, par ses principes catholiques, touchant presque au fanatisme.

Pour expliquer ce fait il ne suffit pas de constater qu'il se passa dans le plus grand secret et que le roi s'est trouvé sans rien savoir, devant un fait accompli. Le premier Wasa sur le trône polonais n'était pourtant pas un roi de parade, consentant dans tout autre moment à une ingérence aussi inouïe dans les droits du souverain. Il était vraiment génial de la part de l'ancien recteur de „l'Académie"

d'Ostrog, d'avoir choisi ce moment; on aurait pourtant tenté, aussi auparavant, d'essayer quelque chose de semblable, autant que cela eût pu paraître exécutable.

Le Patriarcat de Constantinople, depuis un siècle et demi, instrument docile et esclave de la Sublime Porte, lui a rendu par l'action de Cyrille Loukaris un service d'une énorme importance. Rappelons que tout ceci arriva juste au commencement de la guerre de Trente Ans, où il s'agissait plus que jamais du prestige de la maison de Habsbourg, ce boulevard inébranlable du christianisme contre la pression de la puissance ottomane. Sigismond III était intimement lié à la cour de Vienne et fermement décidé, justement avant 1620, à reprendre énergiquement la lutte, depuis si longtemps ajournée, de la Pologne contre les Turcs, d'un côté pour protéger ses provinces méridionales toujours ménacées par l'invasion des Tartares de Pérékop, de l'autre pour tendre la main aux Habsbourg, en déchargeant le front Sud-Est de leurs troupes d'une manière efficace. Pour parer à ce projet de Sigismond, le Sultan Osman II prépara en 1620 sa grande expédition contre la Pologne. Son action la plus saillante fut la bataille de Cecora (10. septembre 1620) qui finit, il est vrai, par une défaite des Polonais et ou le vieux et célèbre connétable Żółkiewski paya de sa mort heroïque, mais qui forçant néanmoins les Turcs à la retraite. La grande victoire, gagnée par les armées polonaises

l'année suivante près de Chocim mit les domaines méridionaux en sécurité pour un certain temps.

Il suffit de se rappeler cette situation, pour que la mesure du Patriarcat, exécutée à la veille de la guerre de 1620, apparaisse quant à son but essentiel et à ses conséquences immédiates dans un jour véritablement frappant. Loukaris connaissait trop bien la situation d'alors de la Pologne, il se rendait surtout trop bien compte de la plaie saignante qui s'étaient ouverte dans les pays ruthènes par l'antagonisme entre l'Union et de la „Désunion", pour apprécier exactement l'importance du rétablissement de la hiérarchie schismatique à Kief. Bien que la mesure du patriarche de Jérusalem fût exécutée secrètement, on n'avait pas manqué d'y initier le *hetman* des Cosaques, Konachewytch-Sahaïdatchnyi. S'étant rencontré avec Théophane à Kief, il assista à la consécration des évêques „orthodoxes" et prêta le serment solennel de défendre et de protéger avec toutes les forces de l'élément cosaque la hiérarchie schismatique nouvellement rétablie. Il est fort caractéristique que le patriarche avait cherché à inculquer comme une espèce de dogme au croyant hetman cosaque, de ne plus combattre contre la Moscovie. Sahaïdatchnyi avait acquis de grands mérites dans les derniers temps, pendant les guerres de la Pologne contre Moscou.

Tout cela explique parfaitement l'attitude du roi à l'égard du rétablissement de la hiérarchie schismatique. Si la défaite de Cecora n'avait pas fini par

une débacle compléte de l'armée polonaise, si l'on avait même pu réussir si promptement à la venger victorieusement à Chocim, on le devait en grande partie à la conduite dévouée et fidèle de Sahaïdatchnyi, autant qu'à l'assistance vaillante des Cosaques, non seulement à la petite armée „royale“ des Cosaques, composée de six régiments, mais aux puissantes troupes accourues des steppes ukrainiennes au premier appel de leur célèbre hetman Dans quelque contrainte que se trouvât la conscience de Sigismond III., il lui était tout simplement impossible d'agir énergiquement contre la hiérarchie schismatique nouvellement rétablie. Il fallait donc avoir ressource en une manière d'agir bien pitoyable et humiliante: les „évêques orthodoxes“ furent simplement ignorés du vivant de ce roi. Non reconnus officiellement, nullement en contact avec l'administration publique, partant sans contrôle, il leur était d'autant plus facile de combattre l'Union avec beaucoup d'efficacité et de donner à la propagande schismatique une teinte de plus dangereuse pour l'État.

La faiblesse dont Sigismond III. se rendit coupable — assurément contre sa conviction la plus intime — était devenue pour ainsi dire une nécessité à cause de l'attitude plus que tiède de la société polonaise et aussi du haut clergé à l'égard de l'Union. Skarga, aumônier du roi, qui avait exercé sur lui une grande influence, était mort depuis 1611; il avait averti en vain en prophète de se garder des fai-

blesses et des demi-mesures, qui d'après lui devaient être le germe de la décadence, même de la lacération future de sa patrie. La génération animée d'une conception plus profonde de la mission historique de la Pologne, qui ne se laissait pas facilement troubler par des „échecs" de l'Union, disparaissait peu à peu; un de ses réprésentants les plus considérables, le connétable Żółkiewski, venait de tomber sur le champ de bataille de Cecora. La nouvelle génération apparaissant sur la scène, inclinait de plus en plus vers l'opinion, que l'Union était une oeuvre manquée et qu'elle avait manqué son but essentiel autant en rapport religieux que politique, vu que l'élément ruthène, au lieu de se rapprocher de l'Église catholique, se fortifiait considérablement dans sa disposition hostile à l'égard du catholicisme, à la suite de l'antagonisme entre l'Union et la „Désunion". C'est ainsi que le successeur de Sigismond III, son fils, le „libéral" Ladilas IV, ne se heurta pas à une résistance considérable, lorsqu'il reconnut officiellement ce qui existait depuis 1620, en installant régulièrement sur le siège métropolitain orthodoxe de Kief, Pierre Mohyla, fils du duc de la Valachie voisine.

Mohyla ne manquait pas non plus de sentiment loyal envers la couronne de Pologne; il avait peut-être même plus de sympathie pour le polonisme que ses adversaires uniates. C'était un homme supérieur sous tous les rapports. Son oeuvre fut un tel rajeunissement de l'Église schismatique, que le juge-

ment sévère de Klutchewskyi sur son bas niveau sous le gouvernement des prédécesseurs de Mohyla. aurait été complètement déplacé pendant son administration.

8. Sur terrain volcanique.

Pierre Mohyla n'était pas ami des cosaques. Ce prince extraordinairement doué, qui, dans son jeune âge, à l'époque de Henri IV, avait véeu à Paris et y avait reçu une éducation soignée, éprouvait une espèce de répugnance pour l'état rude et barbare de l'élément cosaque. Après avoir, pendant un certain temps, cherché sa voie sous les drapeaux polonais et s'être distingué à la bataille de Chocim, il renonça bientôt aux lauriers de la guerre, se fit tondre, devint moine de St. Basile cinq ans après la restauration de l'hiérarchie schismatique en Pologne, puis archimandrite de la célèbre Petcherska Lavra de Kief et, un peu plus tard, occupa le siège métropolitain de l'Église ruthène. Il était impossible qu'on s'attendît à ce qu'un prince valaque, ex-étudiant de Paris, puis brave guerrier s'occupât assidûment de la direction des âmes dans son diocèse si étendu, ce qui, du reste, n'était nullement dans les traditions du haut clergé schismatique. Par contre ce qu'il à fait comme haut ecclésiastique „orthodoxe“ sur le terrain de la culture, est considérable par suite de son initiative efficace dans la sphère des études scientifiques, surtout par l'érection de la célèbre Académie de Kief où prit naissance une pépinière d'un vigoureux mouvement littéraire, non seulement

sur le terrain théologique mais aussi où commença à se développer, sous l'aile du spirituel métropolitain, une vive lumière de science dans les pays ruthènes. Ne s'agissait-il pas de débarrasser l'Église „orthodoxe“ de ce joug humiliant d'ignorance crasse dont les particularités criantes ne devaient certainement pas moins dégoûter l'élève distingué de la Sorbonne que jadis le Jésuite Skarga, dans la précédente génération? Issu d'un milieu entièrement schismatique, hostile à l'Église catholique — celui d'une famille régnante de princes roumains — encouragé dans ses tendances anti-catholiques par l'atmosphère parisienne des luttes contre les huguenots, Mohyla entrevit le salut de l'„orthodoxie“ schismatique dans le rajeunissement intellectuel de l'élément ruthène qu'il en considérait comme le pionnier le plus indiqué. Quant à Constantinople qui souffrait sous le joug turc, c'était une utopie, Moscou à demi-asiatique entrait alors tout aussi peu en ligne de compte, la patrie roumaine de Mohyla ne pouvait non plus être prise en considération.

On ne sera donc pas surpris que Mohyla, regardant les Cosaques avec mépris, détournât son attention des devoirs spirituels qui pouvaient naître sur ce terrain grossier pour le chef de l'Église orthodoxe. C'est avec d'autant plus de zèle qu'agirent — il est vrai, à leur manière — les nombreuses troupes de sa suite „militante“, les tcherntsy (moines) des vieux monastères de la glorieuse capitale russienne ainsi que leurs établissements frères d'au delà du

Dnieper. Tarés des mêmes défauts qu'en son temps Skarga sut reprocher si magistralement à l'orthodoxie russienne, ignorants et brutaux mais d'autant plus fanatiquement dévoués à l'orthodoxie schismatique et combattant avec acharnement l'„hérésie" catholique, ils se chargèrent avec enthousiasme des âmes mi-païennes de leurs compatriotes cosaques afin de leur influer une haine implacable du catholicisme, surtout de l'Union des Églises qui, naturellement leur semblait une horrible trahison envers l'orthodoxie traditionnelle de leur nation. [1])

---

[1]) Parmi les nombreuses observations de Mackenzie-Wallace, véritablement incomparables de sagacité sur les traits caractéristiques essentiels de l'idéologie religieuse russe, il n'est pas inutile de faire ressortir ici une de ses observations qui convient plus ou moins à tous les Russiens en ce qu'elle est, sans conteste née sur le terrain commun du byzantinisme russien. „D'après les idées russes" — dit Mackenzie-Wallace (La Russie, le pays, les institutions, les moeurs, I. 421) — „il existe deux sortes d'hérésie distinctes, se distinguant l'une de l'autre non par la doctrine, mais par la nationalité de l'adhérent. Il semble à un Russe que, dans l'ordre naturel des choses, les Tartares doivent être mahométans, les Polonais catholiques romains et les Allemands protestants; et le fait pur et simple de devenir sujet russe n'est point supposé mettre le Tartare, le Polonais ou l'Allemand dans l'obligation de changer sa foi... Si le gouvernement a quelquefois tenté de convertir des races étrangères, son motif a toujours été politique, et ses efforts n'ont jamais éveillé beaucoup de sympathie parmi le peuple en général ou même chez le clergé. De même, les sociétés de missions qui ont parfois été formées pour imiter les nations de l'Ouest, n'ont jamais trouvé beaucoup de sympathie ni d'appui chez le peuple. Donc, par rapport aux étrangers, cette théorie par-

Maintes circonstances ont contribué à ce que l'affouillement incessant des fanatiques *Tcherntsy* (moines) trouve d'année en année un terrain plus favorable au milieu du peuple cosaque. Il s'est étendu effectivement — ce monde cosaque — en même temps que s'est agrandie l'Ukraine, lorsque ses territoires frontières, par suite d'une colonisation progressive des steppes inhabitées, ont franchi la Soula pour s'approcher du Psioł et de la Worskla.

Ce fut un puissant mouvement colonisateur que celui qui eut lieu dans la première moitié du XVII

---

ticulière a conduit à une tolérance religieuse très-large. Les Tartares, les Polonais, les Allemands, sont dans un certain sens des hérétiques: mais leur hérésie est *naturelle et justifiée.* Par rapport aux Russes de race, la théorie a eu un effet très-different. S'il est dans la nature des choses que le Tartare soit mahométan, le Polonais catholique romain et l'Allemand protestant, il est également dans cette même nature des choses que le Russe soit membre de l'Église orthodoxe. Sur ce point, la loi écrite et l'opinion publique sont en parfait accord. Si un Russe orthodoxe devient catholique romain ou protestant, son hérésie n'est point de la même espèce que celle du Polonais ou de l'Allemand. Quelque purs et élevés que puissent être ses motifs, son changement de religion ne peut se justifier: au contraire, il en est responsable d'après la loi criminelle, et sera en même temps condamné par l'opinion publique comme un apostat, presque un traître"... En d'autres termes: Quant à l'orthodoxie, elle est de droit innée et le privilège d'un *Rousskyi tcheloviėk,* la gloire de la *Matouchka Rassia* contre laquelle le Russe pèche gravement s'il est infidèle à l'orthodoxie. Le même sentiment, peut-être plus ou moins inconscient, existait certainement aussi dans l'animosité du Russien du sud au XVII. siècle à l'endroit de l' Union des Eglises.

siècle sur le terrain fabuleusement luxuriant de l'Ukraine orientale — source inépuisable de la richesse immense des familles princières de Volhynie — sur les brisées desquelles apparurent bientôt comme créateurs d'immenses territoires, des Polonais de raze, des magnats de la trempe des Potocki, des Kalinowski, des Koniecpolski. C'étaient généralement des donations royales faites à des guerriers de mérite ou à de puissants et ambitieux oligarques dont le roi s'attirait les faveurs par de faciles dons de steppes désertes et sans maîtres. La couronne s'y appropria aussi de vastes plaines sans en tirer, malheureusement, beaucoup de profit en faveur du trésor de l'État, vu que les *starosties* créées ainsi furent confiées comme *panis bene merentium* (c'est le terme technique) à des sénateurs importants qui, alors, comme usufruitiers à vie des contrées colonisées n'étaient obligés de fournir à l'État, pour l'entretien de l'armée, que le quart des revenus de leurs *starosties*, calculés sur une échelle très modérée. [1])

---

[1]) Quiconque serait disposé à approfondir cette question, ne regretterait nullement de prendre connaissance de l'atlas historique des Pays ruthènes vers 1600, publié récemment par l'Académie des Sciences de Cracovie. C'est, sans contredit, une oeuvre grandiose du plus éminent savant de l'histoire du peuple ruthène, Alexandre Jabłonowski († 1913). Cet atlas, comprenant 16 cartes à l'échelle de 1:300.000, offre un tableau fort intuitif des relations de propriété du Royaume de Pologne dans les pays ruthènes vers 1600 (Ruthénie-Rouge, Volhynie, Podolie et Ukraine). Les différents groupes de propriété (grands territoires, petites possessions, *sta-*

Il est certain qu'ils coulèrent de beaux jours ces très puissants colonisateurs de l'Ukraine dont les territoires immenses dépassaient en étendue celle de maint petit État d'alors en Europe et qui commencèrent, à l'aurore du nouveau siècle, puis dans le courant du XVII-e à transformer en pays cultivé les steppes désertes du Dnieper. Dans la suite, par contre, ils n'ont pas eu de bonheur devant le tribunal de l'histoire, non seulement de l'histoire russe ou de l'histoire jeune „ukrainienne" qui la suit *pede claudo,* mais aussi chez les historiens polonais les plus en renom. Le jugement courant fixé non seulement dans la tradition mais aussi dans la littérature historique, sur ces potentats qu'on accuse généralement d'être la principale cause du cataclysme ukrainien du XVII. siècle, a été, à notre avis, un peu outré par manque de justes balances, on n'a pas assez tenu compte des nombreux rayons lumineux répandus par ces magnats comme conséquence de leur oeuvre colonisatrice. En tous cas, on ne devrait pas oublier un point qu'on a presque mis à part en traitant cette question. Le type oligarchique qui

---

rosties et biens de l'Eglise tant catholique qu'orthodoxe) sont indiqués par différentes couleurs. On peut même distinguer, grâce à des numéros qui figurent, les propriétés de chaque puissante famille, non seulement de celles des grands de marque mais aussi de celles de la haute noblesse célèbre. Le titre en est en polonais: *Atlas historyczny Rzeczypospolitej Polskiej — Epoka przełomowa, w. XVI. — XVII. Dział II. Ziemie ruskie Rzeczypospolitej, opr. A. Jablonowski.* Warszawa — Wiedeń 1889—1904.

fleurit sur le terrain de la colonisation ukrainienne était à l'origine, non polonais mais ruthène. N'étaient-ce pas surtout des princes volhyniens de race dynastique, [1] descendants de maitres souverains des pays du Dnieper (Rourikides) qui, comme pionniers de la civilisation, entreprirent cette oeuvre de culture peu après l'Union de 1569? Tant que le cataclysme du XVII. siècle ne les eút pas entrainés, la plus grande partie des immenses territoires ukrainiens ne restèrent-ils pas aussi au nombre de leurs propriétés, à eux et à leurs successeurs? Leur manière de vivre, leur conduite, aussi bien au point de vue politique que social ou de la culture, ont été, en quelque sorte, pris pour des modèles sur lesquels s'est transformé le type ultérieur de la haute noblesse polonaise, si foncièrement différent du vieux type primitif des Tenczyński, Tarnowski, aussi des Rytwiański, des Łaski, même des Zborowski. Si l'on se rappelle les particularités de ce nouveau type oligarchique, c'est à dire ses deux variétés: d'une part celle des Wiśniowiecki, Zasławski, Kowelski volhyniens, d'autre part celle des parvenus polonais qui les ont vuivis, les Potocki en tête — il faut être certainement partial pour ne pas accorder une équitable compréhension aux nombreuses parties lumineuses de ce type; là il n'a certainement pas manqué d'ombres ni de désir de les produire au premier plan de l'exposition historique.

N'étaient-ce pas de courageux et belliqueux pa-

[1] Voir p. 233, 245.

ladins des combats héroïques contre ces hordes tartares qui laissaient rarement s'écouler une année sans venir, dans leurs courses pillardes, visiter ces marches frontières? Sous les ordres de ces vaillants défenseurs se trouvaient leurs propres troupes de guerriers éprouvés, entretenus par leurs richesses fabuleuses et à la résistance héroïque desquels se brisait toujours le flot des barbares. Leurs magnifiques résidences, leurs châteaux-forts, qui résonnaient de la vie bruyante et joyeuse d'une gent de guerriers chevaleresques, formaient autant d'avant-postes de culture pénétrant dans les vastes steppes avec un cachet européen occidental prononcé; par leurs donations pieuses, par les cloîtres appartenant à beaucoup de différents ordres, qui s'élevèrent au milieu des déserts de jadis, fut répandue la semence d'une vie religieuse dont les fruits ont été détruits au milieu du siècle par les funestes guerres des Cosaques.

Malgré ses défectuosités nombreuses, il y a lieu de reconnaître, dans cette colonisation, un trait grandiose qui rappelle les Othons du X siècle et leurs mérites civilisateurs. Lorsqu'en observant les événements variés en connexion avec cette colonisation, on se reporte à des temps encore plus éloignés, on arrive facilement à l'origine d'un développement historique mondial qui remonte jusqu'à l'époque des Mérovingiens. Dans ces territoires immenses se trouvait quelque chose qu'on pouvait comparer aux donations des rois francs, dans ce quelque chose pa-

raissait germer un développement particulier analogue à la féodalité du moyen-âge; il n'eût peut-être pas eu de difficulté à s'assimiler aux nécessités de la vie constitutionnelle moderne. Etouffé dans le germe ou lancé sur une fausse route, ce développement s'est arrêté à moitié chemin; trop peu formé pour produire quelque chose de mûr et d'utile, il n'a contribué qu'à affaiblir et à désorganiser l'État dans la périphérie duquel il se formait. Comme oligarques, ces seigneurs étaient trop forts pour que cette force fût compatible avec les conditions de prospérité de l'État dont ils faisaient partie, d'autre part ils restèrent trop faibles pour servir les intérêts de la patrie commune par l'adjonction éventuelle en règle à celle-ci de leurs propriétés qui avaient déjà une espèce de forme d'État. [1])

Pour coloniser les immenses territoires ukrainiens, on fit appel à différents éléments. Les paysans polonais des palatinats occidentaux du royaume

[1]) Dussé-je m'exposer aux risées de maints collaborateurs des *Ukrainer Nachrichten*, qui parlent avec un mépris incroyable des „fables“ de Henri Sienkiewicz, j'ose affirmer que dans toute la litterature mondiale, rien ne m'est connu qui puisse être comparé, comme chef-d'oeuvre d'intuition historique, aux descriptions contennes dans le I. volume de sa célèbre trilogie. En disant cela j'ai surtout en vue le merveilleux tableau de la residence de Jérémie Wiśniowiecki à Łubny. Qui, d'ailleurs, connait plus intimement la manière de travailler de cet auteur, accordera sans conteste autant d'admiration à la vigueur de son imagination qu'à son étude des sources fondée sur ses investigations des détails minutieuses et approfondies.

fournirent aussi pendant un certain temps un contingent considérable. [1]) Cependant les puissants planteurs de l'Ukraine cherchèrent surtout à utiliser les indigènes, c'est à dire les Cosaques libres jusqu'alors et habitués à une liberté complète. On peut facilement se figurer combien cela déplut aux Cosaques. Il ne s'agissait pas — surtout au commencement de la colonisation ukrainienne — d'attacher les Cosaques à la glèbe en les employant comme laboureurs; mais si même on leur permettait de continuer leur manière de vivre comme pêcheurs, chasseurs, apiculteurs, et ne leur demandait, pour le moment, que de fournir des droits modérés aux administrateurs des grands territoires colonisés, il leur était toutefois difficile de se plier à un tel état de dépendance. C'est d'autant plus compréhensible que, par là, ils étaient empêchés de faire ce qui donnait à la vie du cosaque un attrait incomparable et avait attiré toujours de nouveaux Cosaques venant des contrées voisines: il leur était défendu de prendre part, pendant la saison des guerres, aux

---

[1]) Comme il a été déjà indiqué plus haut, les colons polonais se dénationaliserènt promptement après leur établissement dans les marches du sud, par suite du manque partiel ou complet de satisfaction de leurs besoins religieux, vu qu'en l'absence d'églises catholiques et de prêtres catholiques, ils se virens forcés d'assister aux cérémonies religieuses dans les *tserkwas* ruthènes. Ceci a eu lieu en grand lors de la colonisation de la Podolie à laquelle l'élément polonais prit part sur une bien plus grande échelle, mais il en a été de même dans l'Ukraine.

courses pillardes ou du moins cela leur était rendu beaucoup plus difficile. Mais que valait le Cosaque, s'il devait renoncer à des expéditions guerrières pendant la saison du butin? Il cessait tout bonnement d'être Cosaque.

L'état de l'élément cosaque ressembla toujours au phénomène physique du flux et du reflux. A côté des habitants des steppes, qui n'étaient rien d'autre que de vrais Cosaques, fourmillaient dans les steppes des Cosaques pour ainsi dire de passage, — vagabonds hardis et audacieux provenants des contrées voisines ou éloignées qui arrivaient dans l'Ukraine pour y jouir des plaisirs de la libre existence des Cosaques. C'était un délice pour eux de prendre part à l'une ou à l'autre des courses de pillage; puis, ayant assez joui de cette existence, il rentraient dans leur pays chez leurs femmes et leurs enfants, aussi dans leurs villages où ils se soumettaient au service de la corvée en faveur de leurs seigneurs. Plus l'ordre commença à s'implanter dans les régions voisines, ce qui marchait de front avec la colonisation des steppes, plus les seigneurs, surtout leurs sévères régisseurs, cherchèrent à enrayer le désordre. Ils prirent des mesures toujours plus coërcitives au sujet du traitement des grandes propriétés foncières et des territoires frontières de l'Est. Cette dureté croissante engendra des révoltes qui se firent jour cruellement et barbarement. Il est compréhensible que la libre nature cosaque, dans les mouvements renouvelés de révoltes se laissa entraîner à de terri-

bles excès qui amenèrent une répression aussi cruelle et amassèrent avec le temps de nombreuses matières de déchainement des passions auxquelles il ne manquait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres.

Par leurs agitations fanatiques, les nombreux *tcherntsy* (moines) de Kief et de plusieurs autres *monastyrs* sis au delà du Dnieper, avaient beau jeu pour produire de telles dangereuses étincelles. Les éléments les plus différents d'une irritation toujours croissante qui semblait même justifiée, née des duretés sans égards des régisseurs, se mêlèrent à l'action de la propagande fanatique d'une haine impitoyable contre ceux d'une croyance différente, de sorte qu'à la longue il fut impossible d'établir en Ukraine un ordre durable. Ce pays luxuriant et béni du ciel, qui marchait vers un marquant développement de culture des deux côtés du Dnieper, devint, par suite, le terrain de rébellions endémiques toujours renouvelées, toujours réprimées cruellement dans le sang, mais continuant à couver sous la cendre d'une impassibilité factice.

Paralèllement avec le progrès de la colonisation ukrainienne, l'élément cosaque avait subi, dans son développement, des tranformations essentielles. A la veille du grand cataclysme, vers la moitié du XVII siècle, il présentail tout un autre aspect que lors de l'Union de 1569 ou même encore dans le courant du XVI siècle, époque où l'on commence à en entendre parler. Outre l'élément cosaque véritable des steppes,

libre, mi-„nomadisant“ qui n'avait pas cessé d'exister mais qui, à la longue, était intenable auprès de la colonisation croissante de l'Ukraine, il s'était formé plusieurs variétés de l'élément qu'on désigna, en bloc sous le nom de „Cosaques“. Tous étaient, de fait, moralement apparentés aux cosaques des steppes de vieille marque, et leur manière de vivre — la chasse, la pêche, l'apiculture qui se laissaient allier à l'état nomade, auréolée des appas de courses pillardes sur un grand pied ou sur un petit pendant la saison des guerres — était toujours l'idéal du vrai Cosaque.

Si l'on veut réunir en un tout les observations ci-dessus afin de fixer plus précisément la ramification accomplie de la grande population cosaque à la veille du grand cataclysme, il en résulte la division suivante, sans toutefois oublier que parmi les variétés de l'élément cosaque, il y avait certaines nuances de transition au milieu desquelles s'effaçaient en partie leurs caractères distinctifs déterminants. Les régiments cosaques „royaux“ réguliers se distinguaient le plus des autres Cosaques ou du moins devaient se distinguer le plus, ce qui n'était pourtant pas facile à obtenir, vu le caractère fondamental de la nature cosaque. Leur contingent a été toujours instable malgré les ordonnances suivant lesquelles le nombre de soldats était fixé règlementairement. En avait-on besoin pour les mener à la guerre, les ordonnances en question étaient sans valeur. Ceci n'arrivait pas ou alors fort rarement par des mesures

régulières qui eussent pu être comparées à une mobilisation des réserves, mais plutôt d'une manière irrégulière, vu qu'aux Cosaques „royaux" se joignaient des contingents immenses d'éléments cosaques. En temps de danger sérieux une importante recrudescence de la puissance militaire obtenue si facilement par ce moyen, arrivait si bien à propos qu'on laissait dormir les ordonnances par lesquelles il était défendu aux paysans des grands territoires et des *starosties* de quitter la terre du grand seigneur. Ces derniers produisirent une variété spéciale de Cosaques — comme il est dit plus haut — qui formèrent un élément fort instable visant toujours à l'ancienne existence libre des Cosaques et sachant, malgré toutes les défenses, y trouver de temps en temps leur plaisir. C'est dans les rangs de cette population qu'on prit les troupes régulières de Cosaques seigneuriaux dont beaucoup de *ssotnies* (centaines, escadrons) étaient sous les ordres du potentat, d'un Wiśniowiecki ou d'un Potocki, et commandées par leurs officiers éprouvés. Ceux-ci étaient ou des nobles clients fidèles de ces potentats, ou aussi des Cosaques qui s'étaient distingués par leurs actions belliqueuses.

Dans le fond de cet étrange tableau se trouvait, plein de mystère, le vieux monde cosaque des steppes dont l'immense superficie n'avait pas encore été influencée par la marche de la civilisation; c'était un élément complètement sauvage et insoumis. Il était tout à fait impossible d'estimer sa valeur numérique,

même approximative, d'autant moins qu'il était continuellement sujet à des fluctuations. Le phénomène du flux et reflux — de l'arrivée constante de fugitifs audacieux, généralement farouches, ou d'aventuriers issus de pays voisins ou éloignés, formait pourtant toujours le signe distinctif de ce dangereux élément.

Il était dangereux effectivement au plus haut degré, surtout vu les particularités du terrain volcanique de l'Ukraine colonisée. En plus ou moins de temps il eut été possible d'en finir avec les Cosaques „royaux". soit avec les Cosaques „seigneuriaux", d'autant plus facilement qu' avec les habitants des grands biens territoriaux et des *starosties*, quoiqu'ils aspirassent toujours tous vers la „Terre promise" de leurs ancêtres, vers la vie cosaque des bons vieux temps. Mais si, sur le terrain volcanique de l'Ukraine colonisée, une violente éruption éclatait et que la *tchergne*, (la „masse noire") de sauvages Cosaques des steppes, s'unissait à une rébellion déclarée, il pouvait naître pour l'État polonais, un danger dépassant de beaucoup ses forces.

Comment, se demandera-t-on, fut-ce si longtemps possible de se préserver contre cet effrayant danger sur le territoire volcanique de l'Ukraine?

La prudence politique des cercles dirigeants de Pologne n'y fut pour rien. La *tchergne* — élément sauvage des steppes — était une masse qui sans direction ne présenta pendant longtemps aucun danger véritablement sérieux. Et ce n'était pas chose fa-

cile que de dominer la sauvage *tcheryne,* il fallait, pour cela des dispositions d'âme et d'esprit toutes spéciales. Sur le même modèle il y eut aussi depuis des siècles, dans l'Asie centrale, d'immenses hordes de race mongole inconscientes de leur force inhérente, sans que les nombreuses éruptions de leur terrain volcanique lesquelles se montrèrent dans différentes invasions successives dans l'Europe de l'Est, parvinssent à jouer un rôle d'importance historique. Seul Gengis-Khan était parvenu à créer de ces éléments une terrible puissance d'importance mondiale.

Au milieu du XVII-e siècle l'Ukraine a offert une miniature ou plutôt une caricature de Gengis-Khan. C'est l'hetman cosaque Bohdan Chmielnicki.

9. „La Ruine".

Telle est l'appellation qu'on emploie depuis toujours, à partir des contemporains, pour désigner l'ensemble d'évènements qui eurent lieu en Ukraine et dans les pays limitrophes après qu'eut éclaté la grande révolution cosaque sous Bohdan Chmielnicki (1648). Cette appellation correspond fidèlement à l'état des choses, elle se trouve dans les traditions polonaise et ruthène.

Bohdan Chmielnicki était un gentilhomme polonais aux armoiries de Habdank, d'origine ruthène. représentant typique de la variété très répandue *gente Rutheni, natione Poloni*. S'il est question de Chmielnicki, il est impossible d'échapper aux anecdotes qui, du reste, sont complètement confirmées

par les sources, au romanesque qui forme le point de départ de son apparition et des évènements d'importance historique mondiale qui s'y rattachent. Assurément, en général, en pareils cas, on doit se garder d'attribuer trop d'importance à des incidents personnels, mais dans la carrière de Chmielnicki, l'individuel pur saute tellement aux yeux qu'on effacerait complètement et défigurerait l'essentiel — ce qui n'arrive que trop souvent dans ce cas — si l'on passait sous silence l'incident romanesque auquel le modeste gentilhomme aux armoiries de Habdank doit certainement de jouer un rôle important dans l'histoire.

Sans le concours de toutes les différentes circonstances dont nous traitons dans le chapitre précédent, il eut été certainement impossible, même à un personnage beaucoup plus éminent, d'amener une telle „ruine“; il est d'autre part très certain que sans un homme de sa trempe, de disposition d'âme telle qu'il l'avait, l'élément cosaque du XVII. siècle eut difficilement éxécuté quelque chose de plus que toutes ses actions jusqu'alors, qui frisaient l'impuissance aussi bien avant 1648 qu'après la mort de ce capitaine sans conscience.

Il est né à la fin du XVI. siècle comme fils d'un employé subalterne de l'administration de la *starostie* de Czehryn. [1]) Cet employé occupait en temps

---

[1]) Czehryn, un des points sud-est du royaume de Pologne sur la Tasmina, à la rive droite de laquelle les steppes dites „Steppes Sauvages“ commençaient.

de guerre la charge de *Sotnik* cosaque (quelque chose comme capitaine de cavalerie) et trouva la mort des héros sur le champ de bataille de Cecora (1620).

Instruit dans une école des Jésuites, Bohdan Chmielnicki avait vaillamment combattu auprès de son père à Cecora et y fut fait prisonnier par les Turcs. Les quelques années qu'il passa en Turquie, peuvent être regardées comme ses années „d'apprentissage", deuxième école qui mérite de prendre place à côté de celle passée chez les Jésuites. De retour de captivité il administra un petit bien de la *starostie* de Czehryn qui avait été déjà laissé à son père et entra en querelle à cette occasion, pour une femme, avec le vice-staroste. Dans la suite il perdit le bien qui lui avait été laissé, et son fils aurait été fustigé. Cette dureté le toucha profondément car il n'avait pas l'habitude de se laisser traiter comme le premier venu. Comme élève des Jésuites et homme lettré — ce qui était assez rare au milieu de gens qui, en vertu de leurs traditions de famille, étaient en intime contact avec les Cosaques — il jouissait près ceux-ci d'une certaine considération, il avait même deux fois pris part à des missions diplomatiques envoyées par les Cosaques au roi Ladislas IV; il disposait donc d'inappréciables connaissances au sujet de la vie cosaque, il savait aussi comment s'y prendre relativement à la *tchergne,* à ces Cosaques sauvages qu'il était si aisé d'assembler en troupes guerrières puissantes.

Il est évident que le traitement que lui avait fait

subir le petit satrape de Czehryn, fit bouillir le sang du modeste gentilhomme imbu de traditions cosaques. Il ne pensa qu'à la vengeance, dût le monde y sombrer. Mais sa soif de vengeance pouvait au mieux s'exercer à la tête de bandes cosaques révolutionnaires et plus que jamais, il s'offrait alors en Ukraine, l'occasion de provoquer une puissante rébellion.

En tant que l'élément cosaque d'alors était, de fait, susceptible de mouvement politique, il visait instinctivement à deux buts. Le plus grand nombre aspirait à la „liberté“ de pouvoir sans contrainte jouir de la vie cosaque — les troupes cosaques se trouvaient pressées par les réglementations et réclamaient surtout une augmentation aussi grande que possible de leur contingent. Ces deux aspirations se touchaient de près, s'entrelaçaient presque, car s'il n'y avait plus eu de limites à l'augmentation du contingent cosaque — ce qui était impossible d'ores et déjà pour des raisons financières — tout cosaque belliqueux aurait pu entrer dans l'armée cosaque, elle eut alors acquis une telle puissance guerrière qu'aucune autorité n'aurait été capable de la gouverner.

Ces aspirations ne sont, il est vrai, pas précisées rigoureusement par des documents, il n'en est pas moins certain qu'elles dominaient d'instinct l'esprit cosaque. Le Cosaque était même prêt à une „fidélité envers le roi“, et ils auraient été sans nul doute prêts à verser la dernière goutte de leur sang pour

un roi héroïque qui, à l'instar de leurs ancêtres, les eût laissé combattre les Turcs et entreprendre de vastes courses pillardes. On peut donc se représenter quel mouvement puissant s'empara de tout l'élément cosaque aux bruits indécis qui couraient depuis des années et suivant lesquels le roi Ladislas IV préparait, contre les Turcs, une grandiose campagne dans laquelle les Cosaques joueraient un grand rôle. Ceci les impressionnait d'autant plus, moins étaient précis les bruits des „libertés“ promises par le trône royal dont devaient jouir tous les Cosaques comme récompense méritée après une guerre heureuse contre les Turcs. Il n'est non plus difficile de se figurer le danger, sur le terrain volcanique de l'Ukraine, créé par une amère déception quand on commença à apprendre que la grande campagne annoncée était tombée dans l'eau et que les seigneurs, les oligarques si exécrés avaient empêché le bon roi d'exécuter ses projets, ceux-là même dont les administrateurs exerçaient une si sévère oppression sur la population mi-cosaque de l'Ukraine.

Une éruption puissante était donc proche sur le „terrain volcanique“ de l'Ukraine, lorsque Chmielnicki parut sur les îles du Dnieper au milieu des libres Saporogues et qu'il se répandit, dans les vastes steppes, la nouvelle qu'on allait bientôt partir en guerre. Même parmi les Cosaques que l'on ne pouvait qualifier de sauvages, couraient des bruits suivant lesquels il était arrivé un homme envoyé par Sa Majesté, pourvu de pleins-pouvoirs étendus pour mener

les braves Cosaques contre les oligarques exécrés ou au moins pour les protéger contre ces seigneurs. Ceci dut agir grandement sur maints groupes cosaques car il y en avait certainement où le sentiment de la „fidélité au roi“ était profondément enraciné. Ces derniers ont dû être, au premier moment, fort surpris lorsque, sur les îles du Dnieper, au lieu d'un envoyé du roi, ils virent de tout autres personnages: le général de la horde de Pérékop Toukhay-Bey en personne, entouré des commandants de la horde et de leurs troupes. Le Khan Ismaël-Ghirey était depuis longtemps irrité contre la Pologne, il comprenait fort bien que la campagne projetée visait à l'anéantissement complet de la horde de Pérékop. Chmielnicki versé dans les questions turques et tartares, sut décider le chef tartare à paraitre dans les *Ssitch* du Dnieper, puis, en un tour de main, à s'allier aux forces effrayantes en formation sous ses ordres.

Ces forces étaient en effet effrayantes parce que, naturellement, la *tchergne* accourue de toutes les steppes y était en majorité et leur imprégnait un cachet de sauvagerie cosaque; tous les autres éléments étaient, pour ainsi dire, absorbés par la *tchergne*, quoique celle-ci, en bande guerrière, se montrât disposée à obéir aux ordres du „hetman“ Chmielnicki et à ses officiers subalternes tirés généralement d'éléments cosaques choisis. Une horde — et c'en était une — se laisse longtemps tenir instinctivement en discipline, si elle voit à sa tête un Khan capable — qu'il se nomme „hetman“ ou non et ami intime d'un

véritable Khan tartare. L'instinct des hordes attache un élément de ce genre à un chef dont l'éducation et les dispositions spirituelles permettent d'espérer d'heureuses courses guerrières ainsi qu'un riche butin, car le manque de commandement intelligent amène rapidement l'anéantissement d'une horde.

Fut-ce un soulèvement national lorsqu'au printemps 1648 de nombreuses masses guerrières se réunirent près des iles du Dnieper pour aller piller vers le nord et l'est en compagnie des Tartares et à la leur manière? Fut-ce un mouvement national — comme le prétendent les Russes et les „Ukrainiens" — lorsque, l'existence nationale ruthène n'était nullement menacée par l'État auquel ce mouvement devait donner la mort? On serait peut-être tenté de croire qu'alors le sentiment national était tellement confondu avec le sentiment confessionnel qu'il s'agissait effectivement d'une question nationale quand on se proposait de protéger la „Désunion", le Schisme, contre l'Union, les Jésuites et finalement contre la Pologne catholique. Cette supposition néanmoins, ne correspond point au moment où a éclaté la rébellion des Cosaques, à la fin du règne de 14 ans d'un roi qui avait inauguré son gouvernement en reconnaissant officiellement l'hiérarchie „désuniate" rétablie d'une manière si sournoise et tolérée longtemps aussi par son père „archicatholique" auquel on ne saurait épargner le reproche d'avoir obéi à des motifs politiques pour retirer presque complètement à l'Union la protection

que lui devait la Couronne de Pologne. Il est certain que ce soulèvement fut le résultat de la haine irréconciliable contre l'Union, alimentée depuis des années par les *tcherntsy* (moines) schismatiques parmi la *tchergne* (masse noire) cosaque — haine, haine, rien que haine qui parvint à se faire juur en s'unissant aux cruautés inouies exercés par les alliés tartares. Ce qui, toutefois est hors de doute, tous ces — *sit venia verbo* — éléments idéaux étaient complètement étrangers à l'homme que la soif de vengeance avait entrainé à la trahison et conduit sur une route où, uni aux Tartares, il ignora longtemps où il allait...

La révolution éclata. L'orgueil des deux hordes alliées fut, au commencement rehaussé jusqu'à la folie par suite de succès inattendus. On opposa, tout d'abord, à la rébellion qu'on n'avait pas appréciée à sa juste portée, des forces insuffisantes: dans deux batailles (Żólte Wody et Korsuń) toutes forces à la disposition des Polonais, commandées par les deux hetmans de la Couronne, furent anéanties. Tout à coup arriva la nouvelle inattendue de la mort prématurée du roi Ladislas IV, et le royaume du roi électif restait sans souverain livré à la terrible invasion et exposé aux dangers intérieurs de l'élection royale. Tels furent les premiers sons de l'ouverture étourdissante du terrible spectacle cosaque, de la „Ruine" unique dans l'histoire.

Dans la troisième année de ce terrible carnage, la bataille de Beresteczko,[1]) une des plus grandes batailles de l'histoire universelle, décida de la direction que le problème cosaque prit dans son évolution ultérieure. Cette bataille eut lieu depuis le 29 juin jusqu'au 6 juillet 1651. Plusieurs centaines de milliers y combattirent d'un côté et de l'autre, le roi Jean Casimir à la tête de toute la noblesse polonaise mobilisée, Bohdan Chmielnicki et le khan Toukhay-Bey à la tête des Cosaques et des Tartares. Le patriarche schismatique de Jérusalem se trouvait dans le camp tartaro-cosaque pour bénir les combattants, champions de la cause commune, et pour assister à l'écrasement définitif de la Pologne et du catholicisme dans l'Est de l'Europe. Car c'était une victoire sûre qu'on se promettait au milieu de ces masses armées, protégées par les prières du patriarche et par des pompes liturgiques propres à exciter puissamment l'imagination des Cosaques — telles étaient les forces numériques des deux hordes, tels les préparatifs de cette immense expédition. On ne s'était pas borné à des préparatifs proprement militaires:

---

[1]) Beresteczko en Volhynie, sur le Styr, depuis le 3 me partage de la Pologne, sur le territoire russe, aux confins du gouvernement actuel de Volhynie et à 6 km. de distance de la frontière galicienne. Au moment où l'on imprime ces pages, les environs de Beresteczko viennent de recouvrer leur célébrité comme théâtre de combats acharnés. Nous croyons absolument indispensable pour le sujet que nous traitons, de signaler même dans ce rapide aperçu les traits saillants de cette grande bataille de 1651.

depuis plusieurs mois tout un monde d'émissaires travestis en mendiants parcourait tous les palatinats de la Pologne pour avertir les paysans du coup mortel qui devait atteindre cette „République de gentilshommes“ et pour faire éclater une rébellion générale des populations rurales, pendant que la noblesse mobilisée combattrait pour la défense de ses foyers. En un mot, la bataille de Beresteczko, fut une lutte grandiose, aux traits vraiment symboliques, de deux mondes ennemis qui se disputaient si non l'empire de l'Europe orientale, tout au moins leur droit d'existence sur ce vaste territoire.

La Pologne l'emporta, repoussa encore cette fois les deux hordes alliées, et, malgré le choc terrible qu'elle subit par les guerres cosaques ainsi que celui de deux invasions qui les suivirent immédiatement — celle des Moscovites (schismatique) et celle des Suédois (protestante) — elle conserva pour le moment assez de forces pour paraître après 32 ans (en 1683) sous le commandement de Jean Sobieski devant les remparts de Vienne et y écraser la puissance ottomane.

Mais pas plus de trois ans oprès la glorieuse victoire de Vienne, en 1686, ce même roi Sobieski, le plus célèbre capitaine de son époque, se trouva forcé de céder définitivement aux Tsars de Moscovie, toute l'Ukraine au delà du Dnieper ainsi que, à la rive gauche de ce fleuve, le chef-lieu de cette province, Kief, la vénérable capitale de l'ancienne Ruthénie. Il dut se rendre à cette dure nécessité pour éviter

une guerre continuelle sur deux fronts. L'oeuvre de sa vie à accomplir, l'obligea à ce sacrifice: celle de recouvrer les provinces méridionales de la Pologne, l'Ukraine sud-ouest et la Podolie, où sur les tours de l'ancienne cathédrale de Kamieniec-Podolski, convertie en mosquée, brillait, depuis 1673, le croissant musulman.

La conquête, par les Turcs, de ces deux provinces était le fruit des guerres cosaques, de la rébellion de Chmielnicki, mais n'en fut pas le seul résultat. En dehors des malheurs indicibles qu'ont causés les guerres cosaques aussi bien à la nation polonaise qu'à la population ruthène sur le terrain politique, la „Ruine" de l'Ukraine, conséquence immédiate de la rébellion de Chmielnicki, est un fait d'importance majeure pour le développement ultérieur du problème ruthène. Car il est constant qu'il y eut dans l'histoire, peu d'évènements où la „bête humaine" se démena d'une manière si effrayante que dans les guerres cosaques du XVII. siècle. La population cosaque, non trop douce et idyllique en elle-même, non dénuée pourtant de certains traits chevaleresques, fut, pour ainsi dire, infectée par ses alliés tartares. Alors disparut sans laisser de traces, l'oeuvre entière de colonisation en cours de l'Ukraine, surtout sur la rive gauche du Dnieper, avec ses riches résultats culturels, avec ces centaines d'églises et de cloîtres, ses milliers de villages et de métairies florissants, tous ses avant-postes déjà bien fortifiès de la cul-

ture d'Occident dont les rayons s'étendaient toujours plus loin dans l'Europe de l'Est. Il fut difficile de reconstruire tout cela et l'on n'y parvint plus, au moins jamais — à tout rétablir sur la même voie où la civilisation occidentale marchait en avant avec tant de succès, déjà au XVII-e siècle, dans ce territoire destiné par la nature à devenir le grenier de l'Europe. La „Ruine" extérieure du pays fut peut-être moindre que la „Ruine" intérieure de la population. La contrée fut semée de gibets où étaient pendus des nobles, des prêtres catholiques et — des Juifs. Durent s'estimer heureux ceux qui furent pendus; les Cosaques amis des sauvages Tartares, se plaisaient particulièrement à empaler leurs victimes et à les exposer des heures entières à des tortures atroces en comparaison desquelles la mort au gibet était une délivrance. Ces cruautés durent envenimer l'âme cosaque, elles passèrent par atavisme aux petits-fils et aux arrière-petits-fils de ceux-ci, d'autant plus que le souvenir de ces méfaits était constamment tenu en éveil par des chansons célébrant l'admiration pour l'„héroïque" hetman Chmielnicki. Leur action se fait encore sentir de nos jours. Heureusement la population ruthène des pays limitrophes ne prit part que dans une mesure limitée à la rébellion de Chmielnicki — de la Ruthénie-Rouge, seulement un petit nombre de transfuges.

10. Scission et Paralysie.

Comme conséquence des guerres cosaques se trouve la scission en Ukraine: après différents états tran-

sitoires une scission durable en une partie polonaise et une partie russe. En même temps qu'eut lieu cette séparation mécanique entre deux États, se fit jour une scission pour ainsi dire spirituelle de l'élément cosaque laquelle dominait le pays la veille de la division territoriale. Ce dernier évènement doit être aussi considéré comme conséquence du premier.

A son origine la rébellion des Cosaques sous Chmielnicki n'était pas dirigée contre la Pologne elle-même ni contre l'État polonais. Ne disait-on pas même que le but en était de protéger le roi contre les oligarques qui le dominaient? Il était donc tout naturel qu'au commencement on s'efforçât d'amener une entente avec Ladislas IV d'abord, puis avec son successeur et avec la „République“ à la tête de laquelle se trouvait le roi de Pologne.

Les premiers essais de rapprochement eurent encore lieu sur le terrain des circonstances réelles jusqu'alors, comme si — malgré l'effroyable carnage — il ne s'agissait de rien d'autre que de satisfaire autant que faire se pouvait, les anciennes réclamations des Cosaques, c'est à dire l'augmentation du contingent de l'armée cosaque régulière.

Il parut un moment que, de ce côté, on se fut contenté du double du contingent antérieur (12.000 au lieu de 6.000), on ne toucha nullement à des questions plus épineuses, plus ardues — telles que, par exemple la question religieuse — pas plus, malgré tous les succès inattendus des Cosaques, à quelque chose qui eut valu une position autonome de

l'Ukraine au milieu de l'État polonais. C'est une preuve frappante que malgré les commentaires historiques qui visent tendancieusement à attribuer à la rébellion la couleur „nationale", on n'y pensait aucunement. Si, sur ce terrain on n'arriva pas à s'entendre, c'est parce que pendant l'interrègne on ne put prendre des dispositions fermes dont peut-être le peuple cosaque se fut contenté et parce qu'après l'élection du roi Jean Casimir (frère du feu roi Ladislas IV) la situation était complètement changée.[1]

L'élection eut lieu suivant les voeux de Chmielnicki, ce qui prouve la prédominence en Pologne d'une opinion de conciliation. Dans l'intervalle il s'était produit un grand changement chez Bohdan Chmielnicki ainsi que dans les troupes qu'il commandait. Quoiqu'il eût été naturel qu'il attendît l'élection du roi — bien qu'il eût même désiré l'attendre — cela lui fut impossible — impossible à l'apprenti en sorcellerie qui avait su évoquer les forces démoniaques de la *tchergne.* sans connaitre, d'autre part, la formule magique nécessaire pour forcer à s'apaiser cet élément barbare. Aussitôt la cessation des courses

---

[1]) Pendant l'intérrègne de 1648 il ne s'agissait que du choix entre deux candidats sérieux: Jean Casimir et Charles Ferdinand, deux Wasa frères du feu roi Ladislas IV., fils de Sigismond III. Celui-ci était regardé comme irréconciliable ennemi des Cosaques rebelles dont. à son idée, un châtiment exemplaire seul permît de faire des progrès: Jean Casimir au contraire était. comme feu son frère. disposé à faire les concessions les plus étendues.

pillardes, sa puissance s'évanouissait. Il lui fallut recommencer ses excursions — la résistance trop faible cette fois encore fut facilement brisée — les troupes de Chmielnicki derechef unies aux Tartares se répandirent non seulement en Ukraine mais aussi dans les territoires limitrophes, la Volhynie et la Podolie; ce n'est qu'en Ruthénie-Rouge que Léopol résista à la terrible invasion. Pendant qu'on assiégeait Zamość, arriva la nouvelle de l'élection du roi; Chmielnicki se retira en Ukraine, à Kief, la capitale ruthène des reliques.

Mais c'était alors un tout autre Chmielnicki qu'auparavant, beaucoup plus puissant et en même temps infiniment plus faible. Avoir surpris à l'improviste la Volhynie et la Podolie, a pu certainement flatter son orgueil, mais cela a néanmoins fortement contribué à donner à sa rébellion un cachet très étranger. Jusqu'alors il n'avait pas manqué de transfuges de ces contrées qui s'étaient joints aux bandes de Chmielnicki, le sauvage peuple cosaque des steppes était continuellement alimenté par l'affluence de cet élément. Alors seulement, à l'invasion de la Volhynie et de la Podolie, exécutée pendant l'interrègne, de nombreux paysans de ces deux territoires furent entraînés par les Cosaques et absorbés par eux. Par suite la *tchergne* parvint à devenir une puissante horde qui ne fut anéantie que sur le champ de bataille de Beresteczko [1]), mais elle fut aussi au-

---

[1]) Voir p. 398.

trement nuancée que ne l'étaient les bandes de Cosaques de Chmielnicki lors de leur apparition. L'appellation de „horde", que nous n'hésitions nullement d'employer pour ces bandes au risque de provoquer des protestations — cette appellation leur convient certainement encore plus qu'à celles à l'aide desquelles Chmielnicki avait commencé ses méfaits car, à partir de ce moment, l'élément *tchergne* dépassait de beaucoup en nombre les gens mi-civilisés de l'armée cosaque. N'étaient-ce pas des paysans rebelles, obéissant à des passions déchaînées, n'ayant, à partir de ce moment rien à perdre après avoir satisfait leurs pires instincts dans le sang de leurs seigneurs, excités qu'ils étaient par les bandes de Cosaques survenues et dépassant en férocité les Tartares leurs modèles? Ce qui d'un autre côté donnait un nouveau cachet à la rébellion de Chmielnicki depuis l'adjonction des nombreux paysans volhyno-podoliens c'était la transformation du mouvement, jadis rébellion des Cosaques, maintenant devenu émeute ruthène immense avec l'élément cosaque en tête.

Chmielnicki prit aussi une attitude différente en arrivant à Kief, il y parut comme l' „Envoyé de Dieu" [1]) pour venger les masses populaires ruthènes. Il va de soi qu'il ne pouvait manquer de paraitre à Kief, dans la ville de „Saint Wladimir l'égal des Apôtres", près des reliques des „innombrables saints

---

[1]) „Bohdan" est la traduction ruthène du grec Théodore - Adeodatus = Donné par Dieu.

vieillards" de la Petcherska Lavra, l'inévitable patriarche de Jérusalem afin de bénir les bandes cosaques grossies et leur „hetman favorisé par la victoire", afin de les exciter au combat pour la sainte Église orthodoxe contre les „hérétiques latins oubliés de Dieu".

La tchergne, depuis longtemps fanatisée, fut vivement poussée par là à de nouveaux carnages, sans se laisser influencer par le fait que les succès obtenus et à obtenir étaient et seraient aussi bien dus au secours des sauvages musulmans qu'à la bénédiction du patriarche de Jérusalem. La gloire de la Ruthénie *(Rousse)* — naturellement personne ne parlait de l'Ukraine — ne parut pas non plus ternie parce que son oeuvre avait été inaugurée par l'anéantissement de la noblesse ruthène, la représentante du sentiment et de la conscience nationales.

La „décapitation" de la nation tchèque eut lieu, par ses ennemis les plus violents, le 21 juin 1621, devant l'hôtel de Ville de Prague; [1]) 37 ans plus tard, il était donné au peuple ruthène de recevoir ce cadeau d'Hérode de la main de son „libérateur" si célébré.

De fait, ce ne furent que des restes de la noblesse ruthène, florissante jusqu'en 1648, qui furent effectivement absorbés par la nation polonaise car, vu l'entrelacement intime de la barbarie cosaque et des visées nationales, cette noblesse avait, dans la suite, oublié la tradition des ancêtres. L'élément fon-

[1]) Voir p. 47—48, 54.

damental qui avait toujours marché à la tête de la nation, a été détruit par la rébellion de 1648 [1]). En 1648 et dans le courant des années qui suivirent, il n'a pas, dans les rangs de ces restes, manqué de personnages qui, dévoués à la cause nationale, en prenant de même comme devise l'orthodoxe „Désunion", firent tous leurs efforts pour trouver un terrain de compromission entre les Cosaques rebelles, couverts de sang, et la nation polonaise; à leur tête se trouvait le digne palatin de Kief Adam Kisiel. Il est vrai que le développement ultérieur des évènements ne leur a pas donné raison mais plutôt à ceux de leurs compatriotes qui n'espéraient point de résultats par des tentatives de compromis et pensaient que le seul moyen de réussir était d'étouffer la rébellion dans le sang, puis de créer une réglementation de l'existence cosaque en y faisant participer l'élite de ces éléments. Le pionnier le plus éminent de l'irréconciliation était le célèbre général Jérémias Wiśniowiecki de famille Rourikide [2]) grand-neveu de l'aventureux héros dont le nom s'était mêlé à la

---

[1]) En ce qui concerne maintes rares exceptions dans l'attitude de la noblesse ruthène à l'endroit de la rébellion de Chmielnicki, voir plus loin p. 408—409, 417. Remarquons seulement ici que les nobles qui s'unirent à la rébellion, n'agirent, en général, que sous la pression d'un terrorisme inouï.

[2]) On a regardé longtemps les Wiśniowiecki comme des Ghedyminides néanmoins les recherches récentes paraissent avoir prouvé qu'ils descendaient de princes ruthènes, les Rourikides.

légende de l'origine de *Ssitchs* et père du roi de Pologne futur Michel Wiśniowiecki.

Dans le camp cosaque il ne manqua pas non plus d'éléments conciliateurs sur l'appui desquels Kisiel et les siens pouvaient compter. Ce n'étaient pas seulement des nobles ruthènes isolés séduits ou simplement entraînés par un cruel terrorisme, qui las depuis longtemps du carnage de la „Ruine" et de toutes les cruautés commises désiraient franchement la paix, mais, dans le sein de la grande masse cosaque elle-même, il existait un courant polonophile pénétré de conscience nationale ruthène plus fort que la tchergne trop sauvage pour s'élever au niveau d'idéaux nationaux. Ces belliqueux *gente Rutheni natione Poloni* représentés surtout dans les régiments de Cosaques réguliers, n'ont jamais cessé d'être les gardiens des glorieuses traditions d'un Konaschevytch-Sahaïdatchnyi et de beaucoup d'autres héros comme lui. Au point de vue de la confession, il est vrai qu'ils étaient ennemis acharnés de l'Union, rêvaient aussi à l'idéal cosaque, c'est à dire à l'augmentation des cadres de l'armée cosaque régulière, mais au point de vue politique, ainsi qu' à tous les autres points culturels, ils étaient aussi proches de la Pologne et de la nation polonaise, quelques uns même plus proches que leurs nobles connationaux et corréligionaires. Il est vrai qu'ils s'étaient révoltés en 1648 avec la *tchergne* et les Tartares, plusieurs y avaient été entraînés par la fausse idée de faire, par ce moyen, preuve de „fidé-

lité" au roi; la plus grande part, n'ayant pas eu le courage de résister énergiquement, fut entrainée par le torrent. Ce furent des héros dans les combats et des lâches dans la *Ssitch* sur une île du Dnieper.

Deux ou trois ans après le carnage, après la „Ruine", leur seul désir était de s'amender. Les remords de conscience à cause des atrocités commises le leur criait à haute voix; il est tellement humain, lorsque la conscience se réveille, de s'attacher à ce qui peut amener un soulagement quelconque au coupable! N'avaient-ils pas été bénis par le patriarche? N'avaient-ils pas combattu pour la „sainte cause de l'Église orthodoxe"? Plus ils étaient désireux de créer une voie de réconciliation avec la Pologne pour documenter leur „fidélité au roi", plus grand était, dans leurs rangs, le voeu d'assurer et de fortifier, dans la paix désirée, les droits de l'Église désunie. Alors ils pourraient espérer en la miséricorde de Dieu pour toutes les cruautés inhumaines qu'ils avaient commises ainsi que pour le sang innocent répandu à torrents. [1])

---

[1]) Le connaisseur le plus profond du monde cosaque du XVII. siècle, Alexandre Jabłonowski décédé récemment, (voir p. 379) pense que la plus grande erreur de la politique polonaise dans la question cosaque fut, que du côté polonais, on ne se soit pas lancé dans une action sociale et politico-agraire sur un grand pied (assurément pas dans le sens des — *sit venia verbo* — idées démocratiques des historiens „ukrainiens" d'aujourd'hui) dans une grandiose réforme à peu près à l'instar du modèle politico-social de l'Union de Horodło de 1413. Parmi les Cosaques d' avant 1648, les éléments polonophiles,

Le gentilhomme polonais qui avait jeté ses armes aux orties, Chmielnicki, restait-il sourd à de telles pensées? Des sources documentées prouvent qu'il était tourmenté de remords, mais ces mêmes sources disent qu'il cherchait assidûment à les chasser par la boisson et l'ivresse, et pensait à s'aventurer sur des routes complètement nouvelles plutôt que de

---

capables de s'acquérir de l'instruction et ayant déjà quelque teinte de culture, généralement depuis plusieurs générations des officiers cosaques (atamans, essaoules), auraient pu devenir, suivant l'opinion de Jablonowski, un soutien inébranlable de l'État polonais, si on les eût acceptés dans les rangs de la noblesse et leur fait des donations territoriales dans les steppes. Il faut remarquer en plus que des dispositions polonophiles de ce genre se rencontraient aussi hors des cercles élevés des officiers, parmi les simples Cosaques, nommément chez les troupes cosaques régulières et dans les escadrons de Cosaques „seigneuriaux": elles étaient toujours très répandues et avaient de profondes racines. On observait l'existence d'une teinte spéciale de fidélité cosaque qui s'est prouvée souvent même pendant la terrible rébellion de 1648, surtout au commencement, et qui, plus tard, à l'honneur de l'âme ruthène, au milieu des émeutes des *haïdamaques* (v. p. 18) en a fréquemment fourni des preuves. L'attachement de tant de Cosaques pour la *Polcha* (Pologne) était simplement proverbiale dans certains cercles et marchait de pair avec leur amour prêt à tous les sacrifices pour leurs seigneurs et les familles de ceux-ci. Cela prouve que la pression détestée de la part des seigneurs n'était pas, en général, si sévère que se plait à le dépeindre la description historique tendancieuse ou simplement égarée. Sans les agitations fanatiques des ignorants *tcherntsy* (moines) sans conscience, n'aurait certainement pas eu lieu la „Ruine" amenée par la terrible rébellion de la *tchergne* (peuple sauvage).

suivre les voies que lui indiquaient ses officiers disposés à la réconciliation. Quelques années auparavant modeste fermier dans la starostie de Czehryn, maintenant „hetman“ des Cosaques, maître de l'Ukraine cosaque auquel la dignité officielle d'hetman avait été plusieurs fois offerte par les cercles polonais conciliants, parfois même honoré de lettres de souverains — il se trouvait certainement dans une position différente de celle d'un Wyhowski ou d'un Tetera. Pensait-il à l'avenir de la „Ruthénie“? On ne le sait. Il est certain qu'il pensait à sa personne, avant tout à sa tête — non moins à la grande puissance où il était arrivé et qu'il désirait la léguer à son jeune Tymochko avec les immenses trésors qu'il avait amassés. Pouvait-il atteindre ce but par un compromis avec la Pologne? Ce n'était pas facile; il fallait lui pardonner tout ce qu'il avait fait et même le récompenser en lui accordant la dignité d'hetman — toutefois non héréditaire. Car si l'on parvenait à établir un compromis avec la Pologne, si même celle-ci se montrait ultra-conciliante, il fallait que fussent offertes pour l'avenir des garanties qu'il n'était pas difficile de préciser, il est vrai, mais dont-il était par trop difficile de répondre. Chmielnicki connaissait trop bien les *tchergne* pour savoir qu'il était en état de la maîtriser — mais seulement pendant les excursions pillardes ou tant qu'on en avait en vue. Si peut-être, à l'origine, le puissant parvenu s'était fait quelques illusions à ce sujet, après le traité de Zborów (1649) il fut bientôt

instruit par certains indices de son manque d'autorité sur la *tchergne* en temps de paix. Durant les courses pillardes il en était l'idole, mais pendant la paix il se voyait menacé de payer de sa tête sa souveraineté, qui semblait intangible, sur les forces démoniaques déchaînées. Maintenir longuement sa domination de brigandage, était aussi, dans les steppes, une impossibilité au XVII siècle: c'était de même déjà difficile aux Tartares.

Il ne restait donc plus qu'à essayer tout autre chose en complète contradiction avec toutes les traditions du peuple ruthène dont Chmielnicki avait décidé de devenir le souverain héréditaire. Premièrement il fallait soumettre l'élément cosaque au tsar de Moscou, à cette puissance toujours croissante, apparentée sur le terrain religieux et qui, néanmoins avait fourni à un nombre de générations tant d'occasions, pour les troupes cosaques combattant de concert avec les Polonais, de se couvrir de gloire. La chose n'était pas non plus aussi facile qu'elle pouvait le paraître vue superficiellement. Le tsar Alexey Michaïlovitch (1645—1676), deuxième Romanoff, était beaucoup trop prudent pour prêter facilement l'oreille aux offres que Chmielnicki ne se lassait de lui faire dès l'origine. D'abord il ne crut pas à un tel ébranlement du royaume de Pologne par suite des guerres des Cosaques et n'était pas disposé à entrer en conflit avec ce puissant voisin, car c'eût été une lutte à la vie ou à la mort. Dans le courant même des années lorsque le tsar, confiant en la

coopération de puissants alliés, fut plus disposé à une guerre contre la Pologne, pendant un certain temps, il fut assez éloigné de s'enthousiasmer pour l'offre qui lui avait été faite maintefois par le hetman cosaque de l'Ukraine. Sans compter qu'il n'avait pas confiance en un traitre, le tsar connaissait trop bien l'instabilité et le danger de l'élément cosaque pour vouloir acquérir pour le Tsarat, par sa soumission, l'attrayant territoire du Dnieper, l'une des plus magnifiques des „Russies". Jusqu'ici toutefois le tsarat n'avait pas affaire aux Cosaques ukrainiens ou Zaporogues, seulement sur plusieurs champs de bataille il avait eu occasion de mesurer leur valeur. Par contre, Moscou était depuis longtemps en relation avec d'autres Cosaques, surtout avec ceux du Don et quelle que fût la distance qui existait entre les Cosaques du Don et les Zaporogues, ceux-ci étaient prisés à Moscou au même taux, c'est pour quoi il ne paraissait pas très désirable — au moins pour le moment — d'adjoindre ce turbulent élément au tsarat autocratique. Déçu par l'attitude du tsar sur la domination supérieure duquel le hetman cosaque s'était promis, en cas de nécessité, un appui suffisamment puissant contre la *tchergne*, Chmielnicki fut forcé de faire l'essai désespéré de soumettre à la domination turque, l'Ukraine occupée par ses Cosaques. Etait-ce sérieux ou visait-il par cet essai seulement à exciter les convoitises du tsar? Nul ne le sait: l'essai échoua de même. Ce n'est que le troisième successeur de Chmielnicki

dans la dignité d'hetman, en 1666, qui parvint en s'appuyant sur la tradition de celui-ci, à courber, pour un temps, l'Ukraine sous le joug musulman. C'était ce Dorochénko mal-famé, ce caméléon typique ukrainien, tantôt ami des Polonais, tantôt serviteur du tsar, tantôt esclave volontaire de la Turquie, élu par la *tchergne* aidée inévitablement par les Tartares.

Dans l'intervalle toutefois, encore du temps de Chmielnicki, 12 années entières avant le méfait de Dorochénko, fut conclue la fameuse entente de Pereïaslav (1654), par laquelle l'Ukraine cosaque fut livrée au tsar Alexey.

Quoique cet acte soit présenté, de nos jours, par l'historiographie „ukrainienne", comme un traité d'États véritable conclu entre des éléments plus ou moins égaux, il nous faut affirmer péremptoirement que, suivant le texte des documents s'y rapportant, ce ne fut rien d'autre que la soumission au tsar, de Chmielnicki et des troupes cosaques sous ses ordres ainsi que des territoires effectivement dominés par lui.

Il est vrai qu'on obtint, par là, pour l'armée cosaque ainsi que pour les villes situées sur le territoire qui était livré, et pour les autorités ecclésiastiques, certains privilèges que, dans la suite des temps, on s'efforça de grossir jusqu'à en faire de la part du tsarat, une lésion de l'autonomie de l'Ukraine. Mais si l'on veut se faire une idée précise de ce qui était considéré comme véritable autonomie, il

faut consulter les documents de même époque — p. e. le traité de Hadiatch 1658 dont nous allons parler — par lesquels l'acte de sujétion de 1654 ne peut être infailliblement envisagé autrement que comme l'entrée des Cosaques ukrainiens au service du tsar. Elle fut accordée, à leur prière, par grâce spéciale avec restriction de certains voeux exprimés dans la supplique en question, avec la promesse de la solde désirée pour les chefs, les troupes cosaques et, sous réserve de quelques particularités de l'armée cosaque. Les Zaporogues furent traités par le tsar presque comme les Cosaques du Don en relation depuis toujours avec Moscou. [1])

L'acte de soumission de Pereïaslav provoquait d'une manière si inouïe tous les éléments restés fidèles aux vieilles traditions [2]) qu'il devait amener fatalement sous peu une réaction polonophile. C'est

[1]) Notre opinion basée sur le texte du nommé „traité" de Pereïasław s'éloigne tellement de celle généralement répandue, dans ces derniers temps surtout par les publicistes „ukrainiens" que nous nous voyons obligés de réserver la discussion de cette question pour un travail spécial sur lequel l'attention du lecteur est attirée dans l'avant-propos.

[2]) Après l'entente de Pereïasław, c'est à dire dans le court laps de temps de trois ans, Chmielnicki fit différents essais désespérés pour maintenir sa position par une autre combinaison quelconque, en tous cas sur une base qui, au point de vue moscovite, ne pouvait être considérée que comme une félonie. Ce furent des essais de rapprochement à la Suède, à Rakocsy, même à la Pologne. Comme, néanmoins, ces tentatives ne réussirent pas, il resta jusqu'à sa mort, formellement „fidèle" au tsar Alexey.

ce qui est arrivé aussitôt la mort de Chmielnicki (1659), à l'époque de la première scission de tout l'élément cosaque ukrainien: tandis que la *tchergne* proclamait comme successeur le fils mineur du „papa Bohdan décédé, la *starchyna* (le corps d'officiers) élisait hetman le principal représentant du courant polonophile Wyhowski. Sans désemparer, celui-ci conclut avec la Pologne un compromis qui fut bientôt sanctionné par le traité de Hadiatch (1658), première tentative, malheureusement bien tardive de régularisation des relations entre Ruthènes et Polonais sur une base constitutionnelle correspondant aux faits patents. Par ce traité, vu qu'on y commençait à donner une nouvelle forme à l'Etat polonais, se présentait le principe trialiste, substitué au principe dualiste polono-lithuanien éprouvé et fondé historiquement. A côté de la Pologne et de la Lithuanie, la „Ruthénie“ devait former la troisième partie autonome de droits égaux. Il est vrai que sous l'autonomie ruthène on ne comprenait pas tous les territoires ruthènes de la „République polonaise“: ni la Volhynie et la Podolie, voire la Ruthénie-Rouge ne furent séparées de la Pologne, ni la Poléssie de la Lithuanie. Sous le nom de „Ruthénie“ l'élément cosaque seul dominant en Ukraine éleva des prétentions sur les contrées qui étaient effectivement en son pouvoir et d'où il tirait ses forces vives: les palatinats de Kief, de Tchernikhoff et de Bratslaw. Toutefois les éléments groupés autour de ces aspirations, étaient trop faibles pour main-

tenir avec succès leur réalisation. La scission eut aussi lieu territorialement: Wyhowski ne put se maintenir que sur la rive droite du Dnieper, la tchergne unie aux troupes moscovites qui s'y trouvaient, avaient la haute main sur la rive gauche. C'est ainsi qu'on gravita vers la division de l'Ukraine: la rive droite du Dnieper sanf Kief, d'où les Moscovites ne se laissèrent plus chasser, resta à la Pologne jusqu'au partage — la rive gauche fut dévorée par l'empire des tsars.

Cet état de choses fut sanctionné par un traité entre les deux puissances, conclu en 1667 et ratifié finalement en 1686, après de nombreux incidents de peu d'importance sur les détails monotones desquels il est d'autant moins nécessaire d'insister ici qu'ils n'amenèrent aucune modification importante dans l'état de choses créé par la séparation parfaite. Son épisode le plus marquant est la soumission, dont il a été question plus haut, de Dorochénko à la domination turque; elle mérite d'être relevée non seulement comme trait caractéristique de l'idéologie cosaque, mais aussi (en tant qu'elle s'élève au dessus de la monotonie accablante, alternant constamment, des trahisons et des violations de traités) parce que, par elle, fut perpétrée la domination passagère du Croissant sur les pays méridionaux ruthènes.

La courte période des guerres cosaques, si triste sous tous les rapports, est regardée comme l'ère de floraison du soi-disant „État particulier ukrainien" qui, délivré de l'oppression polonaise, aurait fini par

la violation du traité par le tsarat. Si la marche des évènements, décrite à grands traits ci-dessus, ne suffit pas pour se rendre compte de cette étrange *illusion*, un travail spécial sur cette question, annoncé dans la préface de ce livre, servira à documenter ce rapide aperçu.

Voilà l'essentiel de ce funeste élan destructif vers un idéal séducteur de liberté effrénée, d'indépendance anarchique. S'il y avait eu des fautes commises d'un côté et de l'autre, qui firent éclore ce cataclysme, l'un et l'autre le payèrent cher. La Pologne s'acquitta par l'ébranlement de sa position en Europe — ce fut le commencement de sa fin. L'élément cosaque ne le paya pas moins cher. Après avoir repoussé avec horreur ce qui lui semblait un joug insupportable — les conditions d'une vie réglée en paisibles paysans, avec la chance toutefois de s'élever comme officiers des Cosaques „royaux" — le peuple ukrainien dut échanger cela contre le servage pur et simple sous la domination russe, dans des propriétés foncières de nouveaux seigneurs moscovites qui en furent régalés par de larges donations des Tsars.

Mais c'était à la cause nationale ruthène que ce cataclysme du XVII. siècle fit subir les conséquences les plus funestes et irréparables, sinon à jamais toutefois jusqu'a l'heure actuelle. Se rendrait-on à l'excès d'idées ultra-démocrates, que les meneurs

„ukrainiens" de nos jours affirment à chaque pas, en relevant leur prétendue réalisation glorieuse dans les splendeurs trompeuses de l'imaginaire „République cosaque", c'est tout-de-même un fait indéniable, qu'il est infiniment difficile à un peuple quelconque de s'élever au niveau de „nation", tant qu'il est dépourvu de telle classe sociale supérieure qui présenterait un milieu propice à la condensation et au développement ultérieur de la culture nationale latente dans ses traditions populaires. A la veille de la rébellion de Chmielnicki, cette classe-là se trouvait encore au front des populations ruthènes qui habitaient les vastes territoires s'étendant à partir du San vers l'Est jusqu'au delà du Dnieper. Le gentilhomme ruthène de ces temps — pour la plûpart polonisé déjà au courant de deux siècles dans une parcelle de ce territoire, savoir dans son coin extrême d'ouest (Ruthénie-Rouge) — ne l'était encore pas du tout dans les palatinats avoisinants l'Ukraine. Uniate n'importe ou schismatique, plein d'affection, de même que le paysan ruthène, pour les charmes de la liturgie orientale, il subissait certainement peu à peu l'influence de la culture occidentale, intrinsèque au polonisme, et s'y rendait de plus en plus sensible, mais il se sentait tout-de-même Ruthène, profondement Ruthène, et fier de l'être, il l'affirmait toujours à haute voix. Politiquement fidèle à la Pologne et à son idée fédérative — *gente Rutheni natione Poloni* — la noblesse ruthène de la

Volhynie, de la Podolie, du Poberégé [1]) et des palatinats méridionaux de la Lithuanie, se rangea avec enthousiasme du côte de la Pologne à l'explosion de la révolte cosaque de 1648 et combatit glorieusement sous les étendards polonais. La prochaine génération appelée à agir sur le terrain politique après que les vagues du „déluge“ cosaque se calmèrent — se présente déjà tout-à-fait amalgamée à la noblesse polonaise et pénétrée entièrement du polonisme, ce qui s'est fait simplement en raison directe du même idéal patriotique qui conquit l'âme des héros combattants sur les champs d'honneur dans les luttes désespérées contre les Cosaques, Tartares et leurs alliés moscovites ou suédois. C'est précisément aussi au courant de la seconde moitié du XVII. siècle que la plûpart des familles nobles ruthènes rénièrent le Schisme, non pour se faire uniates mais catholiques du rite latin. Rappelons qu'en conséquence de la révolte du 1648, dans la vingtaine d'années qui la suivirent, la Pologne paraissait tout-à-fait perdue et morcellée en lambeaux dont s'emparaient ses voisins ou rebelles. C'est pourquoi, entraînée par ce puissant, cet unique élan du sentiment national et à la fois religieux qui délivra la patrie de l'invasion schismatique et protestante, la noblesse ruthène perdit l'affection de ses ancêtres pour le rite qui leur était cher, et embrassant le catholicisme du rite latin, se détourna spontanément des traditions nationales ruthènes.

---

[1]) V. ci-dessus p. 329.

Mais ce n'était pas la seule perte que le cataclysme ukrainien du XVII. siècle avait infligé aux Ruthènes, à leur cause nationale.

Il est certainement plus facile de se passer d'une classe sociale supérieure qui peut enfin renaître des racines populaires, que de manquer de tout ce qui s'attaché aux ressources intellectuelles empreintes du caractère national et qui trouvent leur couronnement dans la littérature. Chants populaires, charmants contes fantastiques en vers ou en prose, transmis fidèlement de génération en génération, coutûmes imbues de tant de poésie, art populaire décoratif si riche en motifs au caractère essentiellement national. ravissant costume de paysan, typique et pourtant si différent dans chaque pays ruthène, — tout ceci est assurément un fonds inappréciable de ressources artistiques et même intellectuelles, de ressources pour ainsi dire latentes, dont pourrait ressortir dans des conditions favorables un puissant mouvement intellectuel. Mais sans littérature, un peuple, si doué d'intelligence qu'il le serait, reste toujours condamné à n'être qu'un peuple, sans pouvoir réclamer sa place au banquet de nations. D'autant plus est-il regrettable pour la cause nationale ruthène, qu'à la veille des guerres cosaques, il y eut dans leur milieu de féconds germes d'un tel mouvement intellectuel dont on pouvait se promettre beaucoup, mais dont le développement fut coupé brusquement par le cataclysme ukrainien. On voyait surgir ce mouvement au terrain des polémiques entre uniates et schisma-

tiques. Il trouva, du côte du Schisme, un fort rempart bien passager dans l'Académie d'Ostrog [1]) mais l'élan qu'il commença à prendre depuis, se rattache à la personne du métropolite Pierre Mohyla, mort en 1647 (un an précisément avant la rébellion cosaque), schismatique prononcé mais imbu d'influence de la culture occidentale, qu'il devait à ses études faites à Paris. Son oeuvre fut l'Académie de Kief, appelée d'après lui Académie Mohylienne, qui réussit à acquérir en peu de temps une renommée bien méritée. Ce n'étaient pas seulement des études théologiques qu'on y cultivait; pour leur prêter une base solide, on s'appliquait à en faire un centre littéraire et scientifique. Tout ce qui était à attendre de cet établissement pour faire éclore une littétature ruthène vraiment nationale, fut soudainement anéanti par les vagues destructives du cataclysme cosaque, et bientôt, lorsque Kief eut passé sous la domination moscovite, l'Académie Mohylienne se fit son docile instrument. La littérature ruthène tarit à ses débuts. Après deux siècles il a fallu recommencer à la faire renaître, sans pouvoir facilement recourir aux traditions intellectuelles si brutalement interrompues.

---

[1]) V. ci-dessus p. 375.

Appendice VII.

CULTURE.

1. Le byzantin.

Ce fut — rappelons-le — le petit fils du fondateur de la monarchie varégo-russe, qui y introduisit le christianisme en 988, en épousant la fille de l'Empereur de Byzance.

Un des contemporains de ce prince, l'évêque de Crémone Liutprand, Longobard d'origine, envoyé en ambassade à Constantinople à deux reprises (en 949 par le roi Bérenger, en 968 par l'Empereur d'Occident Otton I) nous a laissé deux comptes-rendus de ses missions, avec une description de la capitale du Bas-Empire et de la cour byzantine. Le rapport de sa première ambassade constitue un document des plus précieux, pas tant même par une foule d'intéressants détails sur la Constantinople du X siècle, mais surtout comme miroir de l'impression surprenante que la grandeur de Byzance et de sa culture fit sur l'âme d'un occidental de l'époque. Et ce n'était pas un occidental des premiers venus, que l'évêque de Crémone; écrivain très apprécié, il avait été choisi par ses souverains parmi ses confrères italiens, comme celui à qui l'on pouvait confier le plus sûrement,

en vertu de son intelligence, la difficile mission auprès de perfides Grecs. Il est particulièrement intéressant de suivre dans le récit du savant ambassadeur, comment sa patrie même, l'Italie, lui paraissait pauvre, stérile et presque barbare en comparaison de Byzance dont l'opulence et la riche culture écrasait l'évêque de Crémone. Enfin ce n'est point étonnant, bien que cela paraisse bizarre à première vue: l'Italie, cet éternel bijou de l'Occident, quoiqu'elle eût conservé des traditions thésaurisées de la culture romaine ainsi que des monuments à demi survivants de cette culture — l'Italie même, déjà dans les deux derniers siècles de l'Empire romain de plus en plus minée par sa croissante anémie, ravagée ensuite par des tribus germaines, celles qui s'y établirent définitivement et celles qui se contentèrent de la piller — l'Italie tant admirée parmi les pays occidentaux, devait paraitre bien pauvre en ressources et en culture à côté de Byzance qui maintenait à cette époque des traditions ininterrompues, et accumulées depuis des dizaines de siècles, de la culture du monde antique.

Dans cette abondante source de culture, le jeune monde varégo-russe, contemporain de Luitprand de Crémone, puisait les germes de la civilisation à planter et à cultiver dans l'énorme plaine entre le Pont-Euxin et la Baltique. Au début, du moins, on y mit tant d'assiduité qu'en peu de temps, des voyageurs arrivés de l'Occident, se plaisaient à envisager Kieff, la résidence des souverains varégo-russes, comme

une copie réussie de Byzance en miniature. Comme un pendant du récit de Luitprand de Crémone, il est intéressant de lire les renseignements sur la cité de Kieff, contenue dans la chronique de Thietmar, évêque de Mersebourg. Elle date précisément de 30 ans après la conversion de Wladimir le Grand: l'auteur, compté parmi les plus hautes intelligences du clergé occidental de son temps, se sent de même atterré par ce qu'on lui raconte de la splendeur de la Nouvelle Byzance aux bords du Dniepr.

Rappelons cependant que la Russie varègue n'était pas seule à ressentir le puissant élan qu'avait prêté le milieu byzantin au développement rapide de la culture nationale. Aux temps du baptême de Wladimir le Grand, fleurissait encore la culture anglo-saxonne au cachet si essentiellement national, dont le produit tellement riche et tellement éphémère est la plus ancienne littérature nationale de l'Europe, la première qui se soit servie de l'idiome populaire au lieu du latin. Ce peuple anglo-saxon, si fort et si intelligent, devait sa conversion à Rome, aux soins de Grégoire le Grand; mais les éléments essentiels de sa culture venaient plutôt de Byzance, transmis par l'intermédiaire d'un des premiers archevêques de Canterbury, Théodore de Thessalonique. Une certaine analogie — quoique lointaine — n'y est pas à méconnaitre, même dans le fait analogue du trop rapide épuisement de la littérature nationale à ces deux pôles de l'Europe médiévale: en Angleterre elle se trouva à son déclin, après deux siècles d'un dé-

veloppement florissant, à la veille de la conquête normande — en Russie, elle s'évanouit avant l'invasion mongole.

Dans l'Angleterre saxonne l'épanouissement précoce de la littérature nationale devait son origine aux égards du clergé étranger pour le profond attachement de ce peuple, récemment converti, à l'idiome germanique de ses ancêtres. Beaucoup plus de ressorts pour faire éclore la culture des lettres en langue nationale, existaient dans la Russie varègue par la liturgie slave ainsi que par la traduction complète de l'Écriture Sainte, effectuée par les disciples de St. Cyrille et de St. Méthode, et apportée à Kieff par la phalange des missionnaires après la conversion de Wladimir le Grand. Les „Slavophiles" aimaient toujours à relever ce fait comme un avantage particulièrement précieux pour la branche orientale des nations slaves, qu'elles devaient à Byzance et à leur fidélité au Patriarchat de Constantinople. Et ce n'est que depuis peu de temps qu'on commence à analyser ce sujet sans préventions, sans se soumettre aveuglément à des idées préconçues, pour réfléchir, si ce ne fût pas plutôt une arme à deux tranchants, que ces nations avaient reçue a leur entrée dans la famille chrétienne de leurs parrains byzantins.

Témoignage éternel de l'enthousiasme ardent des apôtres slaves pour leur oeuvre, aussi bien que de la condescendance du St. Siège, poussée aux limites extrêmes, la liturgie nationale contribua certainement beaucoup à la conversion accélérée d'une par-

tie du monde slave. Cependant le Schisme oriental éclaté dans la moitié du XI siècle, eut pour conséquence l'écartement complet des Slaves qui continuaient à jouir de ce privilège, non seulement du St. Siège et de Rome, mais de tout l'Occident.

Le grec byzantin dont la culture littéraire devenait de plus en plus stationnaire, ne put servir aux Slaves orientaux d'un pareil moyen d'éducation, comme le fut en Occident la longue domination du latin médiéval. En outre, le grec fut très peu connu dans le milieu du clergé russien qui n'avait pas besoin de l'apprendre, comme le clergé occidental était obligé de savoir le latin, puisque celui-là se contentait de son „vieux-slave" liturgique, langage de l'ancienne traduction de l'Écriture Sainte et des livres sacrés servant à l'office. Doublement stationnaire, pour ainsi dire, par sa dépendance de Byzance et par le défaut de tout élément intellectuel, commun à ce qui se passait dans le monde contemporain de l'intelligence — la jeune littérature nationale du monde russien, après avoir produit de charmants échantillons au début de son précoce développement, s'évanouit bientôt, frappée de marasme prématuré. On le dût assurément beaucoup à ce que malheureusement le monde russien — encore avant de s'être ramifié dans ses trois branches distinctes — avait suivi le Schisme de Byzance. Son écartement géographique de l'Occident, lui rendait de même bien difficile tout rapprochement avec l'évolution intellectuelle qui s'y accomplissait dès le

début de l'époque des Croisades mais surtout l'assujettissement de son Église nationale au Patriarchat de Constantinople, fermait hermétiquement ses portes à tout ce qui sentait l'occidental, „le latin", donc, au point de vue byzantin „l'hérétique".

On s'en rend parfaitement compte, en analysant les caractères de la culture de Novgorod avant la destruction entière par la Moscovie. La riche bourgeoisie de Novgorod ne pouvait pas soustraire sa cité à maintes influences occidentales, en conséquence de ses larges relations commerciales et de son contact immédiat avec des commerçants hanséatiques, belges, anglais, même italiens, qui arrivaient à Novgorod. Ces symptomes de l'influence occidentale ne sont pas à méconnaître surtout dans l'architecture novgorodienne du moyen-âge. Voulait-on construire une nouvelle église, peu importait si c'étaient des „hérétiques latins", arrivés de loin, auxquels on confiait cette besogne, pourvu qu'ils fussent à même de s'accomoder strictement aux exigeances du culte „orthodoxe" aussi bien qu'aux lignes fondamentales des traditions de l'architecture byzantine. C'est ce qui a produit ces éléments saillants du style roman, si faciles à reconnaître dans la structure et surtout dans l'ornementation des anciennes *tserkoffs* de Novgorod, tant que le goût moscovite n'a pu les effacer par des reconstructions ultérieures à partir du XVI siècle. Beaucoup moins de traces de cette influence occidentale se présentent dans les arts plastiques, puisque les sévères règles de l'iconographie byzan-

tine ne laissaient presque point de liberté au talent de l'artiste étranger qui ne pouvait que copier et recopier les modèles traditionnels. Enfin, dans les peu nombreux documents littéraires — il n'y en a presque pas en dehors des chroniques de Novgorod — on chercherait en vain une marque quelconque, en ce qui concerne la mentalité de leurs auteurs, de ces rapports suivis du milieu commercial novgorodien avec les communes d'Occident. Sur ce terrain-là toute âme „orthodoxe" se fermait à double tour pour empêcher l'entrée au plus léger souffle intellectuel, suspect d'„hérésie latine".

2. La langue littéraire.

Quant aux produits de l'historiographie novgorodienne, ils se trouvent tout-à-fait hors du terrain de la lutte, engagée entre les Russes et les Ruthènes, par rapport à leurs plus anciens documents littéraires. Novgorod-la-Grande, est incontestablement „grand-russe". Les Ruthènes n'y touchent point. Mais la querelle de Jacob et d'Esaü (Russie et „Petite Russie") au sujet de la littérature nationale, porte sur les produits datant du XII siècle ou remontant même jusqu'à des temps peu éloignés du baptême de Vladimir le Grand. Est-ce de la littérature russe? Est-ce de la littérature ruthène? L'une et l'autre les réclament, et on ne peut pas s'en étonner, car ces ouvrages, bien que peu nombreux, sont d'une haute valeur et dignes d'être rangés à côté de ce qu'il y a de meilleur dans la littérature contemporaine de l'Eu-

rope Occidentale. Or, en considérant cette difficile question sans préventions, nul jugement de Salomon ne pourrait la trancher autrement qu'en déclarant ce vrai titre de glorie du monde russien: propriété commune, datant de l'époque où la séparation entre la „Petite Russie“ et la „Grande Russie“ ne s'était pas encore tout-à-fait effectuée. Tout au plus on pourrait ajouter que les Ruthènes auraient peut-être plus de droit à réclamer ce trésor culturel, puisque son sol natal fut Kieff, territoire originairement ruthène, et qui l'est resté jusqu'à l'heure.

Mais dira-t-on probablement: si c'est de la littérature nationale, ne serait-ce donc pas la langue qui devrait décider quelle branche du monde russe aurait le droit de réclamer cette précieuse propriété intellectuelle?

Nous touchons là à un sujet de majeure importance, et qui n'a pas encore été en effet, ni analysé assez exactement, ni apprécié dans ses conséquences, autant qu'il le mérite à notre avis.

La langue de ces documents littéraires du XI et du XII siècle, n'est ni le ruthène ni le grand-russe, même dans la forme ancienne du développement de ces deux langages; impossible d'y trouver quelque analogie p. è. dans le rapport entre la langue de la poésie allemande médiévale et l'allemand moderne. Ce n'est point une étape du développement historique d'une de ces deux langues, du russe ou du ruthène, c'est plutôt le „vieux-slave“, une langue morte et dès

le début jusqu'à un certain point a r t i f i c i e l l e[1]), l'idiome des livres sacrés slaves qui firent leur entrée dans l'empire varégo-russe après sa conversion au christianisme. Ou bien, pour être exact, il faut dire, que le fond de la langue de cette littérature est le „vieux-slave ecclésiastique", dont les auteurs se servaient, en le maniant d'une telle façon qu'il s'approchait plus ou moins du langage vivant, mais en restait toutefois bien écarté. C'est facile à comprendre, si l'on considère que les écrivains de cette épo-

---

[1]) Je n'hésite pas d'appeler le langage des livres sacrés slaves une langue „artificielle", je crois m'y trouver parfaitement d'accord avec ce que les études linguistiques avaient établi définitivement sur ce sujet si longtemps discuté. Les disciples de St. Cyrille et de St. Méthode ainsi que leurs successeurs, traduisant la Sainte Écriture et les livres liturgiques, ne se servaient spécialement d'aucune langue slave vivante de leurs temps, mais comme ils en connaissaient plusieurs dialectes qui ne différaient pas certainement encore beaucoup, ils en formèrent une espèce d'amalgame compréhensible à tous les Slaves de cette époque. En vertu du profond respect dû aux livres sacrés, cet amalgame linguistique restait dans l'office divin intact et presque pétrifié, tandis qu'en langue littéraire il prenait plus ou moins les plis du milieu pour se rendre plus compréhensible à celui-ci (milieu ruthène ou moscovite, bulgare, serbe). C'est pourquoi beaucoup de ces pétrifications du „vieux-slave" ecclésiastique sont entrées dans les langues vivantes des Slaves du rite oriental, et malheureusement il n'y en a que trop, de valeur plus que problématique, puisqu'elles reposent sur de simples malentendus ou sur des fautes de traduction. L'exemple très saillant" de tels malentendus se présente dans la dénomination même *pravoslavié, pravoslavnyi,* qui devrait signifier „orthodoxie", orthodoxe" et dont se servent les

que étaient exclusivement des clercs qui connaissaient parfeitement le langage des livres sacrés, et ne pouvaient pas s'imaginer qu'on aurait pu, en s'adressant à leurs connationaux, se servir d'un autre instrument pour exprimer par écrit ses pensées, que celui du „vieux-slave" artificiel, de la „langue sacrée". Cependant, comme le fond lexicologique de l'Écriture Saintée et de la liturgie, ne suffisait pas à traiter toute matière profane en fait d'histoire ou de législation, on était obligé d'introduire dans ces

---

Schismatiques vis-à-vis de l'Église catholique. On sait bien que le mot grec *doxa* a subi la même évolution sémasiologique que le mot français qui lui répond: *opinion.* Il signifie donc 1° Opinion „avis, sentiment de celui qui opine sur une affaire mise en délibération" — 2° Opinion: „ce que le public pense sur quelqu'un, sur quelque chose". En grec — c'est aussi parfaitement connu — *doxa* prit finalement, dans cette seconde signification, la nuance du favorable, et signifie par excellence: *la gloire.* Or, les traducteurs du grec en vieux-slave, trop craintifs probablement en fait de traduction entièrement littérale, traduisirent le composé *orthodoxos* en *pravoslavnyi* (droit et glorieux) au lieu de dire *pravoviernyi* („conforme à la droite opinion en matières religieuses"). D'une semblable manière fut altérée la traduction du Salut angélique. On sait que l'impératif *chaire* prit en grec la signification „Salut", „Sois salué" (en latin *Ave*), mais que la signification primitive de *chairein,* c'est „se rejouir". Et voilà pourquoi le Salut angélique commence en vieux slave aussi bien que dans les prières de plus de 100 millions de Slaves „orthodoxes" par *Radouisa Maria* = „Réjouissez vous Marie". On y voit un échantillon marquant du bénéfice d'inventaire, apporté à tant de Slaves par l'avantage problématique de leur liturgie nationale. Ces deux exemples vont suffir: il serait bien facile d'en citer une foule.

écrits, des expressions tirées du langage vulgaire, ce qui rapprochait peu à peu la langue littéraire, de la langue vivante sans pouvoir pourtant combler l'abime qui les séparait[1]).

Les *infiltrations* du langage vulgaire augmentaient de plus en plus, à travers les siècles, dans le développement de la langue littéraire. Ce ne fut pas d'ailleurs, pour vrai dire, un développement de la littérature même, puisque celle-là tarissait à partir du XIII siècle dans toutes les trois branches du monde russien; c'était plutôt l'évolution ulterieure de la langue dont on se servait pour écrire, non pour faire de la littérature, mais pour rédiger des documents officiels. Tout de même, si cette influence du milieu n'est pas à méconnaitre, en comparant p. e. la langue de la chancellerie lithuanienne du XV et XVI siècle, à celle de la chancellerie moscovite de la même époque, on se tromperait tout à fait en jugeant d'après les documents officiels la différence qui existait alors entre l'idiome biélorusse et le grand-russe de ces temps [2]). Au fond, on n'y trouve ni l'un

[1]) Comp. ci-dessus p. 339 l'intéressante opinion du célèbre écrivain polonais Skarga. énoncée sur ce sujet en 1577.

[2]) La langue officielle de la chancellerie lithuanienne du XV et du XVI siècle (v. ci-dessus App. V, § 3) devrait être considérée comme un produit linguistique tout à fait spécifique, en raison de ses particularités dûes aux abondants polonismes. Il n'y eut point de langue littéraire d'après laquelle les employés rédigeant ces actes auraient pu façonner leur rédaction, et comme ceux-là, notamment au XVI siècle, parlaient parfaite-

ni l'autre, mais le „vieux-slave" ecclésiastique, et même ces *infiltrations* du langage vulgaire ne font point ressortir assez clairement les particularités de ces deux langages, bien distincts déjà à cette époque. C'est l'effet de l'orthographe employée dans ces écrits, laquelle, essentiellement etymologique et provenant du „vieux-slave", restait inaltérée et commune aux trois branches ramifiées de l'ancienne Russie varègue. On écrivait à l'ancienne les voyelles aussi bien que les consonnes, d'après la tradition conservée dans les livres sacrés, tandis que la prononciation s'en était depuis longtemps énormément écartée dans la Russie Blanche, dans les pays ruthènes et dans la Grande Russie. On pourrait s'imaginer que, grâce au fond commun vieux-slave de la langue littéraire, grâce à l'orthographe commune, les trois branches du monde russien auraient pu faire vivre une littérature nationale commune, au déclin du moyen âge et au début de l'histoire moderne. Mais ce fut impossible, en raison de ce simple fait qu'il n'y avait point à cette époque, de ce qu'on pourrait appeler littérature, ni en Moscovie, ni dans la Russie

---

ment le polonais et lisaient en polonais, ils introduisaient dans la langue de la chancellerie de plus en plus des vocables purement polonais refaçonnés seulement à la ruthène, soit phonétiquement soit par de terminaisons propres à ce dernier idiome. C'est pourquoi ce langage officiel parcourt durant deux siècles une intéressante évolution, en s'écartant de plus en plus du vieux-slave infiltré d'éléments de la langue vivante, et s'approchant du polonais, corrompu par son assimiliation au ruthène

Blanche, ni dans les pays ruthènes. En Moscovie on ne s'intéressait absolument pas à ces choses là, les Biélorusses ou les Ruthènes qui étaient assez instruits pour s'appliquer à la lecture, étudiaient et lisaient en latin ou en polonais. Le développement littéraire de celui-ci au XVI siècle contribua même beaucoup à la polonisation spontanée des classes supérieures dans ces pays.

Cependant la floraison même de la littérature polonaise dans son „âge d'or" (XVI siècle) entraina peu à peu les Biélorusses et les Ruthènes à imiter sur ce terrain leurs concitoyens polonais, d'autant plus que la question religieuse après l'établissement de l'Union ecclésiastique (1595) fit éclater des polémiques entre Uniates et Schismatiques soi disant „orthodoxes"[1]. Passagèrement ce fut plutôt sur le territoire biélorusse, que les prémices de cette littérature nationale renaissante commençaient à éclore, mais en peu de temps le centre du mouvement littéraire se déplaça en Volhynie (Ostrog) et en Ukraine (Kieff), ce qui lui prêtait de plus en plus le cachet ruthène. Quoiqu'il n'eût pas été facile de se délivrer des entraves de l'idiome littéraire par excellence „vieux-slave", on pouvait s'attendre dans l'évolution ultérieure de ce mouvement à voir naître une littérature nationale ruthène dans le vrai sens du mot, alors que les éléments vitaux de la langue du pays auraient pris le dessus sur les traditions pétrifiées de l'idiome liturgique. Cependant les guerres cosaques et leurs conséquences

[1]) V. ci-dessus p. 338 et suiv.

funestes étouffèrent bientôt cette jeune littérature qui n'avait fait que ses premiers pas sous les auspices bienfaisants de l'influence occidentale[1]).

3. Les littératures nationales.

En attendant nacquît la Russie de Pierre le Grand. Comme il fallut y créer tout sur le modèle de ce qui se trouvait en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, on érigea aussi dans la nouvelle capitale allemande du Tsarat rajeuni, l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg (1725), exactement un quart de siècle après la fondation de celle de Berlin. Ce n'était pas trop difficile de faire subsister un tel corps savant russe, composé d'érudits allemands bien soldés et rangés parmi les *tchines* de la bureaucratie du Tsarat; mais cela ne suffisait pas pour faire éclore une littérature nationale, ce qui, d'après le plan de régénération de l'empire, paraissait indispensable à l'oeuvre de Pierre le Grand. Il se trouva cependant un pauvre fils de pêcheur d'Arkhangelsk, Grand-Russe donc en première ligne, qui sût accomplir cette tâche. Ce fut Lomonossof (1711—1765) homme d'une rare intelligence et d'une avidité de savoir exceptionnelle. Chimiste, ingénieur, poète, théologien et grammairien, il donna un élan merveilleux au développement non seulement des études scientifiques dans sa patrie, mais surtout à celui de la langue littéraire nationale. A la fois législateur et exécuteur des lois établies, Lomonossoff, père de la grammaire,

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 351.

russe, eut le courage de rompre avec les traditions entravantes du „vieux-slave“ liturgique, en cherchant à lui substituer la langue vivante de ses compatriotes — et en même temps, dans ses poésies bien que sèches et dépourvues de tout essor poétique, il fournissait des modèles qui devaient enseigner, comment manier la langue moscovite trop longtemps condamnée à n'être qu'un langage vulgaire[1]). Assurément la législation grammaticale de Lomonossoff — quoique d'un tel mérite comme premier pas sur ce terrain neuf — ressemblait pourtant un peu aux réglementations forcées de Pierre le Grand, aussi les échantillons qu'on doit à sa plume, de la culture des belles lettres en langue nationale, se rapprochent encore trop du „vieux-slave“ ecclésiastique, et pas assez

[1]) La tâche de créer une littérature nationale grand-russe ou „moscovité“, était jusqu'à un certain point facilitée à Lomonossoff par d'assez faibles efforts de ses prédécesseurs qui s'étaient appliqués pendant quelques dizaines d'années avant les réformes de Pierre le Grand, à cultiver à Moscou les belles lettres. Les produits bien insignifiants de ce timide mouvement littéraire, qui ne se hasardait pas encore à rompre brusquement avec les traditions du „vieux-slave“ liturgique, consistaient presque entièrement en traductions du polonais ou en imitations d'ouvrages polonais contemporais, refaçonnés plus ou moins à la moscovite. Il est bien à regretter que ces emprunts-là datent précisément d'une époque où la littérature polonaise s'était déjà beaucoup écartée de ses vraiment illustres modèles de l'„âge d'or“ (XVI siècle) et ne se trouvait encore que trop éloignée de sa renaissance à la deuxième moitié du XVIII siècle. Epoque assez stérile et où le goût s'était tellement gaté qu'on l'appelle „macaronique“.

de la langue vivante russe On ne se servait, de celle-ci, à vrai dire, que trop peu dans la société russe contemporaine où l'on parlait français. Mais heureusement pour la langue et la littérature, Lomonossoff trouva dans la génération suivante ainsi que dans la troisième après lui, des successeurs doués de vrai génie et qui n'étaient pas préoccupés, comme lui, de législation grammaticale ni surtout de l'administration des mines récemment établies. Le commencement du XIX siècle qui vit naître le règne d'Alexandre I, fit briller un prosateur et un poète: Karamzine (1765—1826) et Pouchkine (1799—1837).

C'est à ces deux noms inoubliables à jamais pour tout patriote russe, que se rattache le merveilleux élan de la littérature de cette nation qui aboutit aux chefs-d'oeuvres de Gogol, de Tourguéneff et de Tolstoy. Et il ne faut pas oublier, que ce ne sont pas seulement les belles-lettres, qui doivent à ces grands écrivains leur épanouissement si rapide qu'aujourd'hui on se rendrait simplement ridicule en voulant refuser à la littérature russe un rang égal parmi celles des nations les plus avancées dans le développement millénaire de leur culture. La langue russe, maniée si magistralement par ces auteurs et leurs satellites, s'est transformée en un tel instrument perfectionné pour exprimer toutes les nuances les plus délicates de la pensée humaine, qu'il serait injuste de ne pas reconnaitre aussi son concours d'une puissante efficacité dans le développement de la science russe pendant les dernières dizaines d'années.

Quant à la „Petite Russie", elle n'a eu ni son Pierre le Grand — ce dont on n'aurait pas à se désoler — ni un Lomonossoff, un Tourguéneff, un Tolstoy. Gogol (1809—1852). Ruthène de coeur aussi bien que d'origine, a écrit lui aussi en russe, contribuant de son côté énormément à la marche glorieuse que la littérature russe avait déjà parcourue[1]). Un de ses contemporains, Kotlarevskiy (1789—1838), cherchait à imiter l'exemple des écrivains russes de la génération précédente, en se servant du langage populaire ruthène dans ses ouvrages littéraires. Mais ces prémices de la littérature ruthène sont plutôt une espèce d'originalité de l'auteur, non moins bizarre est le sujet de son poème principal, parodie de l'Énéide en langage populaire des paysans ukrainiens. Il est difficile de faire naître une littérature nationale avec de telles velléités littéraires. Néanmoins on envisage la parodie épique de Kotlarevskiy ainsi que ses quelques comédies, comme le point de départ de la „renaissance" littéraire ruthène.

Au moment de la mort de Kotlarevskiy commençait à écrire Tarasse Chévtchenko; ce furent les vraies prémices de la littérature ruthène. Quant à ce sujet, nous renvoyons le lecteur à ce qui en est dit dans la I-e partie, chap. III, p. 61. Ici nous constatons seulement qu'à notre avis, on fait tort à Chévtchenko, en lui attribuant le mérite d'avoir inauguré la „renaissance" littéraire de sa patrie; il au-

---

[1]) V. ci-dessus p. 61—62.

rait certainement le droit de réclamer le titre de paternité.

Assurément la littérature ruthène ne date que de trois générations. Cette vérité-là, il faut la relever comme fait indéniable vis-à-vis d'assertions opposées qui ne sont que trop propres à embrouiller l'essence même du probleme ruthène.

Nous avons cherché à élucider jusqu'à quel point il serait légitime d'envisager les documents littéraires du XII siècle, dont la langue est le „vieux-slave" liturgique, aussi bien que le petit nombre d'ouvrages de polémique compilés dans la même langue à Kieff 500 ans après, comme appartenants à la littérature nationale ruthène. Le lecteur sera à même, nous l'espérons, de former sa propre opinion à ce sujet. Mais parler de la prétendue continuité de la littérature ruthène à travers neuf siècles et à partir d'une époque où n'existait encore ni la littérature française, ni l'anglaise, ni l'italienne — c'est plus qu'inexact. Cela ne sert qu'à une espèce d'autosuggestion, en tout cas malsaine, qui, à la longue, serait nuisible aux intérêts mêmes de la bonne cause ruthène[1]). Si l'on était disposé à croire que la prétendue, l'imaginaire continuité de la littérature nationale à travers tant de siècles, devrait nourrir d'une manière efficace le patriotisme: il faudrait se rappeler que toute nourriture avec des éléments faussés est d'une valeur bien

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 177.

problématique. Pourrait-on vraiment envisager le mouvement intellectuel à partir Chévtchénko comme „renaissance“ littéraire, nous croyons que tout patriote ruthène serait plutôt envahi de découragement, en constatant le peu qu'on a réussi à accomplir sur ce terrain pendant les 70 ans écoulés. On n'aurait qu'à comparer l'état actuel de la littérature ruthène à celui de la littérature tchèque, pour laquelle il est tout-à-fait juste de parler de „renaissance“ littéraire[1]).

Nous croyons devoir signaler ici-même un seul détail concernant cette étape que le mouvement littéraire a parcourue jusqu'à l'heure actuelle, puisqu'il se rattache étroitement aux sujets que nous venons de traiter. Si peu d'importance qu'on puisse lui attribuer à première vue, il mérite d'être relevé d'une manière saillante; les Ruthènes y tiennent beaucoup, et, du point de vue national, ils ont parfaitement raison.

Il s'agit de la réforme radicale de l'orthographe ruthène, accomplie il y a 20—25 ans.

En Russie, Lomonossoff, après avoir rompu avec la tradition du „vieux-slave“ littéraire, en y substituant la langue nationale vivante, conserva toutefois l'ancienne orthographe du slave ecclésiastique; après lui, personne n'a eu le courage de faire une propagande sérieuse pour une telle „révolution“. Et il aurait certainement fallu pour cela du courage révolutionnaire, depuis que tant de chefs d'oeuvres chers à tout intellectuel russe. avaient paru, vêtus de cette

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 51—54.

toilette traditionnelle; réimprimer tout, pour y introduire une orthographe réformée, plus conforme à la prononciation, cela aurait dejà été une mer à boire au moment où Pouchkine, Lermontoff, Gogol brillaient au firmament littéraire. On ne trouvait pas trop d'inconvénients à ce qu'à travers tant de siècles, non seulement la langue elle même s'était écartée de son ancien fond vieux slave, mais aussi que la prononciation avait beaucoup changé[1]).

Quant au ruthène, la prononciation s'y est aussi écartée de l'orthographe étymologique du „vieux slave", bien que ce soit d'une façon moins saillante. Kotlarevskyi se servit, comme ses contemporains russes, de l'ancienne orthographe étymologique. Après lui, Chèvtchénko et ses imitateurs n'y touchèrent pas non plus d'abord. Le poète rural ukrainien n'était pourtant analphabète, et puisqu'il avait appris à lire avant qu'il s'imaginât devenir écrivain, il se serait gêné d'écrire *phonétiquement*, les mots tels qu'on les prononçait[2]). En conséquence tant que la littérature ruthène marchait en avant — bien qu'à pas lents —

---

[1]) En fait de voyelles, on prononce celles qui sont le plus usitées, savoir *e* et *o*, tout-à-fait différemment, selon la position des syllabes et selon que l'accent tombe sur la syllabe respective ou non: p. e. on écrit *e* et on prononce *e* (très ramerent), *ié* ou *io* — on écrit *o* et on prononce pur *o* ou (plus souvent) *a*; la lettre grecque *g* (gamma) qui s'écrit de la même manière dans l'alphabet „vieux-slave" et russe, se prononce en russe parfois comme le pur *v* etc.

[2]) V. ci-dessus p. 61.

ou se servait de l'orthographe étymologique, en Galicie longtemps sans contredit, tandis qu'en Ukraine Kouliche donna l'initiative à une réforme radicale de l'orthographe d'après le principe phonétique.

Que résulta-t-il de l'usage de l'orthographe basée à l'ancienne sur le principe étymologique? Le Russe, en lisant p. e. Chévtchénko, prononçait: *gavarille* au lieu de *hhovorulle*[1]), *ariolle* au lieu de *orelle*, *one* au lieu de *vine*, *adnavò* au lieu de *odnohhò*, *gaspadine* au lieu de *hhospodune* etc. Peu importe, il n'y eut jamais trop de Russes disposés à admirer les oeuvres du poète ukrainien. Mais ce qui n'était point indifférent, c'est que les russophiles galiciens profitaient de l'orthographe étymologique pour faire de la propagande politique en faveur de leurs idées. Certainement, l'orthographe — chose, paraît-il, la plus inoffensive — s'y prêtait parfaitement. On n'avait qu'à faire de la propagande pour la prononciation moscovite — prononciation soi-disant du monde „d'élite" — et les deux tiers peut-être du fond lexicologique communs à ces deux langues, auraient pu prendre tout d'un coup la couleur russe, bien que les paroles sonnent tout-à-fait différemment, quand on les prononce à la ruthène[2]). Comme la littérature nationale ne se trouvait alors qu'à ses

---

[1]) *h* (*g*) a en ruthène l'aspiration beaucoup plus prononcée que dans tels mots français comme hache, haut, hisser etc., ce que nous marquons par le redoublement de la lettre.

[2]) Comp. ci-dessus p. 138.

débuts et que le langage populaire ne suffisait point à exprimer beaucoup de conceptions qui dépassent l'horizon du paysan, il fut absolument nécessaire — comme il l'est jusqu'à l'heure actuelle — de recourir à chaque pas à des néologismes. Or, rien d'étonnant, que les russophiles galiciens, au lieu d'imaginer de tels néologismes, prenaient pour leurs périodiques de Léopol, la marchandise prête qu'ils tiraient à discrétion du vocabulaire russe. A force de ces deux moyens de propagande — le ruthène se trouva sérieusement menacé d'être transformé en moscovite.

A grands maux grands remèdes: les patriotes ruthènes se décidèrent à une réforme radicale de leur orthographe „nationale“, en substituant la pure „phonétique“ à l'„étymologie“ traditionnelle. On a eu beau plaisanter: „c'est une chance que de pouvoir se permettre le luxe d'une orthographe rationnelle, puisqu'on n'a rien à réimprimer; une nouvelle édition des quatre volumes de Chévtchénko, ce n'est pas enfin grand'chose“. La réforme de l'orthographe, effectuée en Galicie pendant l'„ère Badeni“[1]) avec le concours des autorités gouvernementales, a eu assurément son côté sérieux: elle fut, dans le sens entier du mot, un moyen de défense nationale, en conséquence de cette réforme, depuis 20—25 ans, le ruthène écrit et imprimé diffère tellement du russe, qu'il est tout-à-fait impossible de confondre les deux langues.

---

[1]) V. ci-dessus p. 137—139.

Comme la réforme de l'orthographe ruthène eut un fond essentiellement politique, ses conséquences se manifestèrent de même sur le terrain purement politique d'une manière très prononcée. Le parti „vieux-ruthénien" en Galicie — à couleur plus ou moins russophile au moment de la réforme — ne voulut pas se rendre; il condamnait l'orthographe phonétique comme un excès de „barbarie" et continuait à se servir de l'ancienne orthographe étymologique — orthographe millénaire, comme ils se plaisent à l'appeler. Peu à peu, le groupe sincèrement ruthène de ce parti-là diminua de plus en plus, tandis qu'augmentaient les rangs des russophiles prononcés de sorte que ceux-ci, groupés sous l'étendard apparemment inoffensif de l'orthographe étymologique — se déclarèrent enfin être le parti russe pur et simple[1]).

4. Caractères de la culture populaire.

A défaut de Lomonossoff, de Pouchkine etc, les Ruthènes avaient toujours, à travers des siècles, dix siècles peut-être ou même plus, l'âme sensible à tout ce qui est beau et poétique, à tout ce qui charme les sens et le coeur.

Et cette âme ruthène a toujours été douée, non seulement d'une vive sensibilité esthétique, mais aussi de puissantes forces créatrices propres à satisfaire ce sentiment. C'est de là que surgit le riche trésor de la culture populaire des Ruthènes: vrai titre de gloire

---

[1]) V. ci-dessus p. 147—150, 166—173.

nationale, dont ils ont bien le droit d'être fiers. Leur haine du *Moskal* (Grand-Russe) du *katsape,* tient peut-être le plus à ce que celui-ci est si profondément prosaïque et dépourvu de toute sensibilité pour le côté poétique de la vie quotidienne. Cela les choque, et leur répugne instinctivement, en leur rendant leurs voisins du nord, leurs maîtres d'aujourd'hui, simplement insupportables — beaucoup plus que ne le font les vagues et nébuleuses réminiscences de leurs libertés cosaques, anéanties finalement par la Russie de Pierre le Grand et de ses successeurs — plus même peut-être que toutes les chicanes et les vexations qu'ils ont eu à subir de la part des *tchinoveniks* d'origine grand-russe[1]).

---

[1]) Comme la poésie artistique de la Pologne a élevé la littérature polonaise au premier rang parmi les littératures slaves, on pourra trouver peut être étrange, qu'un Polonais se sente obligé d'émettre l'opinion, que le Ruthène surpasse beaucoup le Polonais en sensibilité envers tout ce qui est poétique. Mais nous n'hésitons point à relever ce fait incontestable. Cependant, il faut se rappeler, que l'âme polonaise, telle qu'elle s'est formée depuis les 2—3 derniers siècles, est au point de vue de la race et du caractère d'hérédité, plutôt un amalgame du polonais et du ruthène: tige polonaise où la greffe ruthénienne a été entée, ou bien le contraire. Nous pouvons nous dispenser de développer cette pensée, en renvoyant le lecteur aux chapitres précédents, où il est question de la polonisation spontanée d'une si grande masse d'élément ruthène. La dénationalisation de cet élément au profit du polonais, s'est accomplie surtout dans les classes supérieures de la société; et c'est pourquoi des alliances de famille dans un milieu certainement bien diffus, mais qui ne surpassait pas

Renonçons à signaler les caractères essentiels de cette riche culture populaire présentant un type particulier aux traits plus ou moins communs à tous les pays ruthènes et pourtant pleine de différentes, de si abondantes nuances dans chacun d'eux. Il faudrait plus d'espace que toute l'étendue de cet exposé, pour relever les charmes tout particuliers qui caractérisent les produits de l'âme esthète ruthénienne. A partir de la décoration rustique qui prête un cachet typique à toute chaumière de ces pays, on les trouve partout, dans le costume national, distinct dans chaque contrée et pourtant subordonné inconsciemment à certaines règles générales du goût populaire — dans les coutumes dont les traits saillants ressortent surtout dans la célébration des grandes fêtes de famille et de l'Église — enfin dans ce qui est la fleur

---

tout-de même le nombre de quelques milliers de familles, firent pénétrer le sang ruthène presque dans chacune d'elles. Le territoire polonais qui en a été le moins atteint, le plus éloigné des pays ruthènes, est l'ancienne „Grande Pologne" sur la Warta (Posen), et il n'est point difficile en observer l'effet dans les caractères psychiques des habitants de cette province, aussi bien que dans ceux du paysan polonais. Rappelons de même que parmi les grands maîtres de la poésie polonaise, surtout depuis Mickiewicz, les plus marquants ont été d'origine ruthène ou biélorusse. Quant aux grands écrivains russes, signalons seulement la race négro-arabe de Pouchkine; en rapport à Lermontoff, Tourgnéneff, Tolstoy — nous ne faisons que noter ce problème peut-être digne d'être examiné, par qui s'y intéresserait; savoir si l'élément ethnique hétérogène n'y entrait pas pour faire éclore ces éminents talents d'artistes sur la souche grand- russe (moscovite).

et le fruit même d'une telle sensibilité estétique, les mélodies, les chansons, les contes et les légendes populaires. Il suffit de n'en connaître que des échantillons pour admirer ces éclosions d'une merveilleuse imagination créatrice, qui puise dans les abondants éléments traditionnels d'une haute antiquité, et sait les refaçonner ingénieusement, en y ajoutant le tribut des richesses de chaque génération. Il suffit aussi d'écouter une mélodie ruthène, de quelque pays que ce soit, entre le Dniestr et le Don — et puis de prêter l'oreille à l'air national grand-russe *Pa matouchkè pa Wolguè*[1]: pour crier haut que ce sont deux peuples tout à fait différents que celui du Dniestr et du Dniepr, et celui de la „Maman-Wolga".

Cependant ces vraies gemmes de la culture nationale, semées abondamment au fond des couches populaires de tous les pays ruthènes, ne sortaient jamais à la surface, pour être serties de mains d'artiste et faire naître les trésors d'un art national et d'une littérature. On serait porté à y voir une conséquence naturelle de ce que les Ruthènes ne pardonnent jamais à la Pologne: la dénationalisation de leurs couches sociales supérieures. Ce fait y contribua certes pour une bonne part sans être une cause unique. L'assujettissement du milieu ruthène au byzantinisme dépourvu de toute force vitale, et peu propre à faire éclore une culture nationale, puis sa mise à l'écart, en conséquence du Schisme oriental: voilà les

---

[1]) *Sur la Wolga, la bonne maman* — vieux chant populaire préféré, répandu dans toute la Grande Russie.

deux agents qui empêchèrent les riches éléments d'une culture nationale de se développer dans les pays ruthènes, tant avant leur union à la Pologne que pendant les premiers siècles de cette union, lorsque leurs classes sociales supérieures n'étaient encore point polonisées. Ensuite, et surtout à partir du XVII siècle, beaucoup de ces éléments de culture au cachet essentiellement ruthène, entrèrent dans la formation de la culture polonaise, et amalgamés à celle-ci, ils contribuèrent énormément à son développement. Ces éléments dont l'origine ruthène n'est pas à méconnaitre, ont été pour ainsi dire, refaçonnés par l'esprit polonais, qui s'était formé sous l'influence de l'Occident, mais ils prêtent un cachet tout-à-fait particulier à la littérature polonaise aussi bien qu'aux caractères de l'art national, qui s'est développé au XIX siècle dans la Pologne démembrée.

Est-ce à regretter que ce soit uniquement par cette voie, ou presque, que le ruthène a pu payer son tribut au développement de la culture universelle? Cela paraitrait oiseux que de vouloir se figurer ce qui aurait pu éclore de cette culture populaire, à travers les siècles écoulés, si les circonstances défavorables ci-dessus signalées, n'avaient pas entravé son développement dans le sens purement national. Cependant il n'est pas tout-à-fait impossible de se l'imaginer, en observant les rares échantillons de cette culture nationale, qui datent de l'époque antérieure à la dénationalisation du milieu intellectuel ruthène. On en trouve moins dans les produits littéraires du XVII

siècle que sur le terrain de l'art plastique, surtout de l'architecture monumentale. Ce qui dans la construction et dans l'ornementation de plusieurs églises du rite oriental de cette époque (*tserkvas*), leur prête un charme particulier et original, ce sont les motifs artistiques entièrement ruthènes, développés ingénieusement sous l'influence de l'art contemporain occidental. On dirait: une sélection d'éléments byzantins, effectuée par le goût artistique du pays, alliée aux éléments de la Renaissance italienne — c'est du byzantin passé par le filtre de la culture populaire ruthène: Byzance, l'ancienne Kieff et Florence — à la fois.

Malheureusement ces points d'appui pour l'imagination historique, ne sont pas moins rares que ces quelques *tserkvas* de Volhynie et de Galicie, celles-là gâtées en partie par des reconstructions d'un goût différent. Mais aussi bien dans ces deux provinces qu'au delà de leurs frontières, presque sur toute la surface des pays ruthènes, on rencontre partout et en plus grand nombre des produits du génie artistique ruthène, entièrement populaire: de petites, modestes *tserkvas* rurales, construites en bois et dûes à la main et au talent d'artistes inconnus, paysans, analphabètes pour sûr. On en rencontre des spécimens, entre les Carpates et au delà de la Pripet, mais en train de disparaître[1]), faisant place aux constructions en briques ou en pierre. Là où elles se sont encore conser-

[1]) Beaucoup de ces églises disparurent en effet récemment, victimes de la guerre actuelle.

vées — ces touchantes petites églises ruthènes avec leurs toits étagés en bois, sous lesquels résonne leur également touchante liturgie — elles se distinguent à leur avantage comparées à leurs soeurs cadettes au criant goût moscovite: en regardant les unes et les autres, on se rend compte de l'âbime qui sépare le ruthène du grand-russe.

La Moscovie a créé une architecture essentiellement nationale dont les monuments les plus splendides ornent l'ancienne capitale des Tsars et impriment leur cachet spécial à tant de villes le long de la Wolga et de ses affluents, par de nombreux *Sobors* (cathédrales russes). Leur signe distinctif — on le sait bien — c'est la coupole moscovite à forme d'oignon, si différente du modèle byzantin qui en fut l'origine; elle couronne les tours et les tourelles accrochées à l'édifice principal. Le doré et le vert y domine; des couleurs criantes à l'extérieur aussi bien que dans la décoration intérieure caractérisent cette architecture entièrement nationale, la seule peut-être qui mérite ce nom.

Tout cela est imposant et parfois beau, en tant que l'architecte était un vrai artiste et non pas un ingénieur — *tchinovenik*. Mais on ne peut pas s'empêcher d'y voir de frappantes affinités avec une pagode indienne.

On prétend que la forme typique de la coupole à l'oignon ne s'est développée que pour des raisons constructives, des anciens édifices en bois, dont on fut longtemps obligé de se servir dans le pays *au de-*

là des forêts, au défaut de briques et de pierres, de sorte que cela ne devrait point être un emprunt aux motifs artistiques de l'Orient. Mais si cette forme au cachet tellement singulier, ne doit pas être même qualifiée d'emprunt direct à l'Orient, la manière dont elle se serait développée dans les constructions en bois, ne serait pas moins caractéristique comme évidente preuve que le goût moscovite s'est formé en cherchant son idéal en ce qu'il y avait à voir dans la résidence des Khans de la Horde d'Or sur le Wolga. Ce caractère d'évolution propre à l'architecture moscovite et à son ornement, ressort d'autant plus, si l'on considère que ce furent pour la plupart des maîtres italiens qui en dessinèrent les modèles, depuis qu'on avait pu renoncer aux constructions en bois. Artistes appelés de loin et habitués à regarder, à bâtir tout autre chose dans leur patrie, leur génie créateur fut obligé de s'accomoder au goût différent de ceux qui les avaient loués comme architectes et qui les payaient largement. Ce n'est donc qu'un témoignage trop éloquent, de ce qu'était le goût moscovite, essentiellement distinct de celui des Novgorodiens ou des grands-seigneurs volhyniens, des éparques de la Ruthénie Rouge, à la commande desquels des architectes italiens aussi, batissaient aux différents siècles des tserkvas romanes ou renaissance, sur les bords du lac Péipous, du Horyń ou à Léopol. Rien ne fait ressortir d'une manière aussi sail-

---

[1]) V. ci-dessus p. 290.

lante que cette architecture moscovite, l'influence écrasante du mongol greffé sur le finno-slave. En la comparant à l'architecture des pays ruthènes, celle au cachet monumental, empreinte de l'influence occidentale, et celles des modestes *tserkvas* villageoises dûes au goût populaire, on ne peut vraiment pas s'empêcher de faire cette même reflexion que suggèrent les différents caractères des mélodies ruthéniennes et moscovites: il n'y a rien à dire, ce sont deux peuples qui ne se ressemblent point, bien qu'ils fassent partie, l'un et l'autre, de l'ensemble du même monde culturel, monde russien.

En resteront-ils là à jamais, ou s'y accomplira-t-il un nivellement qui fera disparaître leurs caractères si différents? Voilà un des grands problèmes de l'avenir.

Appendice VII [1]).

DÈTAILS.

(Premiere Partie. — Chapitre I).

Suppléments aux pages 5—6.

En ce qui concerne les assertions rapportées aux pages 5—6 et formulées comme inattaquables, des célèbres auteurs français Anatole Leroy-Beaulieu et Melchior de Voguë sur la soi-disante „densité“ nationale de la Russie, qu'il soit permis de rappeler l'interpellation faite en 1869 au Sénat français par l'écrivain renommé Casimir Delamarre. A cette époque elle a fait sensation; le même problème fut déroulé devant le Sénat dans un sens diamétralement contraire à celui qui eut court plus tard. Delamarre n'a rien moins que demandé d'en finir dans l'enseignement public „avec ce tissu de mensonges inventés seulement par des motifs politiques“, suivant lesquels le 15 millions de Ruthènes étaient comptés comme Russes. Se basant sur des autorités telles que Henri Martin, Brullé, de Noailles etc., il demanda la rectification indispensable de ce mensonge fla-

[1]) Les renvois aux différents §§. des chapitres et appendices précédants sont marqués de la manière suivante: p. e. (I/I/2) signifie: *Première partie, Chapitre I. §. 2* — (II/V/3) signifie: *Deuxième partie, Appendice V, §. 3.*

grant sur toute la ligne dans les livres d'enseignement et que les instructions nécessaires fussent données au corps enseignant. Ceci eut lieu 25 ans avant la publication du premier volume de l'oeuvre en question de A. Leroy-Bealieu sur lequel s'appuie M. de Voguë, en parlant de „l'erreur encore bien répandue". Du temps de Delamarre existait encore la France du Second Empire et la démarche de cet écrivain n'avait certainement pas été faite à l'instigation des Ruthènes, de l'existence desquels seuls des hommes tels que lui-même ou Henri Martin etc. avaient connaissance, mais l'initiative est venue sans aucun doute des cercles de l'émigration polonaise. Nous n'avons pu nous dispenser de mentionner ce détail pour illustrer ce que nous prétendons ci-dessus (p. 5): que ce problème attirant de nos jours si fort l'attention de cercles même qui en sont bien éloignés, est, de tous temps, tombé *exclusivement sous le coup de l'intérêt politique du moment.*

Aux pages 8—12.

Il ne faut nullement confondre le Gouverneur russe de la Galicie occupée par les Russes (septembre 1914 à juin 1915), le Comte Georges Alexandrovitch Bobrinskyi, membre de la Douma et, depuis toujours en mouvement comme nationaliste imperturbable sur le terrain politique, avec son cousin le Comte Wladimir Alexeïevitch Bobrinskyi, un des promoteurs du „néo-slavisme" qui, à peine né, se

meurt déjà de caducité. Par suite de ses nombreuses tournées peu d'années avant la guerre, à Léopol même qu'il ne négligeait pas, celui-ci s'était plus imposé à l'attention générale que son cousin G. Alexandrovitch, plus réfléchi, plus sérieux. C'est pourquoi il est nécessaire de faire expressément remarquer au lecteur qu'à la page 8—12, il est question du Comte Georges. Le Gouverneur général, certainement moins éloquent que son cousin, ne laissait pas de pérorer aussi et commit un impair lorsque la domination russe disparut subitement de Galicie, ses déclarations faites avec tant d'emphase sur l'avenir de ce pays faisant d'autant mieux ressortir le tragique de la réalité.

Les expectorations de l'archevêque orthodoxe-russe de Volhynie et de Shitomir, Eulogius, résonnent naturellement encore plus que les discours du Gouverneur général russe. Le journal russophile *Prikarpatskaïa Rousse*, fondé à Léopol quelques années avant la guerre et disparu naturellement après le départ des Russes, publia dans son Nr. du 25/12 janvier 1915 le discours tenu pendant le service divin organisé dans la principale église uniate de Léopol, alors passagèrement délivrée au Schisme. Nous en publions ci-dessous un extrait fidèlement traduit.

Après avoir remercié de leur assemblée si nombreuse, le clergé présent (uniate jusqu'alors) ainsi que les protecteurs et les paroissiens (*papiétchitiéli i prikhojagné*) de la respectable église, l'archevêque

continue comme suit en parlant de la „réunion effective“ du pays à la Russie:

„Eh bien! comme elles parlent, ces églises russes qui sont vôtres, aussi bien l'Église *Ouspiénskaïa* où nous avons prié hier que celle de *Préobrajénskaïa* où nous prions aujourd'hui, comme elles parlent à l'âme russe, aux sentiments et aux coeurs, de cette consanguinité qui est nôtre, de notre union spirituelle intérieure! L'Église de l'Assomption (c'est à dire: *Préobrajénskaïa*) la „stauropigie“ de Léopol de célébrité historique qui y est adjointe, qui a été confirmée par les mains des patriarches de l'Orient Joachim et Jérémie, n'est-elle pas la preuve éloquente de l'union de la Galicie russe avec l'Église orthodoxe orientale, avec Byzance (*Tsar-grad — Cité de Tsars*) d'où notre sainte foi a été transmise au peuple russe par le prince Wladimir, l'égal des Apôtres? Qui ne connait la lutte admirable, virile et pleine de sacrifices de la Confrérie de Léopol (*Staurópigie*) [1]) contre l'Occident, contre Rome, contre le latinisme, pour les sanctuaires nationaux. pour la sainte orthodoxie. L'histoire ne nous a-t-elle pas conservé les noms glorieux de vos héroïques champions, de vos inébranlables défenseurs et martyrs de la foi orthodoxe?

„Il est vrai, qu'avec le temps, cet inexpugnable

---

[1]) Comparer ci-dessus, p. 349 sur les Confréries „désuniates“ (*Bratstva*) à la têtè desquelles en effet, se trouvait à la fin du XVI. siècle et au commencement du XVII-me la *Stauropigie* de Léopol.

boulevard de l'orthodoxie dut partager le sort commun de la Galicie (*Galitchina*) si éprouvée, en courbant la tête sous le joug, mais, chers frères, après 200 ans encore tous les coins, toutes les pierres de ce sanctuaire, qui est nôtre, parlent de l'orthodoxie orientale. Allez seulement au musée admirable de votre église Ouspiénskaïa et voyez: tout — icones (*images* saintes), livres, ornements d'église — tous ces accessoires du service divin orthodoxe-oriental témoignent de la vie ecclésiastique commune de la Galicie avec toute la Russie.

„Cette église historique, ainsi que toutes les autres vieilles églises de Galicie, n'était pas non plus un monument mort et muet de notre passé ecclésiastique, là furent toujours les refuges de l'esprit national auxquels on doit d'avoir maintenu intacte, jusqu'ici, parmi le peuple, cette relique inappréciable: l'âme orthodoxe. C'est à cela qu'on doit que le peuple galicien, même entrainé malgré lui, il y a deux siècles, sur une mauvaise voie, soit resté, de coeur, toujours orthodoxe (*pravoslavnyi*). [1])

„Oui, chers frères, nos ennemis ont longtemps et avec passion, mis tout en mouvement pour nous diviser. Ils ont aussi fait pénétrer dans nos basiliques l'esprit de discorde ainsi que dans notre Église, mais ils ne sont pas parvenus à diviser le coeur de la nation russe, ce partage n'a pas pénétré dans le

---

[1]) Comp. ci-dessus p. 216—217, 348 et ci-dessous p. 468, 476, 478.

fond de nos coeurs et il ne s'est montré que superficiellement, dans les formes extérieures de la vie.

„Maintenant a pris fin cette scission violente et navrante qui a duré deux siècles. La vie de la Galicie s'épand comme un brillant torrent dans l'incommensurable mer russe"... etc., etc.

Il ne manque pas de lieux-communs tels que: „Tout le peuple russe où qu'il soit, de l'Océan Pacifique aux Carpathes, est un seul coeur, une seule âme, il doit n'être qu'une même foi, qu'une même prière et ne rester qu'une seule Église afin de n'être qu'un même corps et qu'une même âme"...

En ce qui touche le passé, surtout la période récemment écoulée, on ne peut disconvenir que l'homme entre les mains duquel passèrent, pendant des années, les fils principaux de la propagande schismatique en Galicie, doit être considéré comme le plus expert en la matière et dont le témoignage mérite d'être apprécié tout particulièrement.

Sous ce dernier rapport est remarquable le manifeste qu' Eulogius en décembre 1914 adressa au peuple galicien russe et à son clergé et qu'on trouve dans le No 32 du *Golos Naroda* du 11 décembre 1914. On y lit textuellement dans le passage adressé par Eulogius au clergé (catholique-grec, c'est à dire: *à convertir*): „Chers pasteurs de la Russie galicienne! Le peuple vous doit beaucoup, c'est surtout aux efforts de son clergé qu'il doit d'avoir jusqu'ici conservé intacte son âme russe"... etc., etc.

(Chapitre II).

Aux pages 29—31.

Je crois être déchargé de la nécessité de prendre une attitude au sujet des opinions énoncées par M. Hrouchevskyi dans le premier volume de son histoire de l'Ukraine, concernant l'invasion scandinave. Cette question fort discutée, il y a quelques dizaines d'années, peut être regardée comme depuis longtemps décidée en faveur de la théorie dite scandinave, et les cercles érudits ont été fort surpris lorsque M. Hrouchevskyi est venu rafraichir le „théorie antiscandinave" défendue jadis si passionnément, depuis Pogodine [1]) et ses acolytes. La première apparition ainsi que la seconde en retard de la théorie antiscandinave n'avaient qu'un but politique tout franc, si même elle a pris naissance chez Hrouchevskyi avec d'autres aspects que chez Pogodine. Comparez les justes remarques de M. Alexandre Brückner dans *Kwartalnik historyczny XX.* volume, p. 664, de même comme cette question a été traitée d'une façon concluante par Kloutchevskyi, *Kurs russkoi istorii* I, 151.

(Chapitre III).

Aux pages 67—72.

Les Ruthènes galiciens avant 1848.

L'exposition concise de cette question, pages 67—72, nous a engagé à renvoyer le lecteur à des détails

---

[1]) V. ci-dessous p. 513.

présentés dans l'Appendice VII, en le priant d'en prendre connaissance car la manière de voir des faits, exprimée sommairement dans ces pages, pourrait facilement éveiller le soupçon de la partialité. Comme le chap. III n'était que pour initier le lecteur à un nombre de questions qui, probablement, lui sont inconnues, il semblait inopportun de les entourer de différents détails peu intéressants qui supposent une certaine connaissance de la matière historique traitée dans la seconde partie de ce livre. Ce qui suit est destiné à le mettre en état de se former sur cette question une opinion tout à fait impartiale.

M. Hrouchevskyi décrit comme suit l'origine du réveil du sentiment national ruthène en Galicie [1]:

„Le passage de l'Ukraine occidentale (c'est ainsi que, d'après sa manière complètement non historique, il désigne la Ruthénie-Rouge et les contrées limitrophes) de la Pologne à la domination autrichienne a eu pour conséquence un nouveau réveil de la vie nationale dans le pays. Le Gouvernement autrichien qui avait eu récemment l'occasion de prendre connaissance de la triste positon de la population ukrainienne (lisez: ruthène) en Hongrie (Comitat Marmaros), a pris des mesures pour relever le niveau intellectuel et pour améliorer l'état matériel

---

[1]) M. Hrouchewskyi, *Die ukrainische Frage in ihrer historischen Entwicklung*. Wien, 1915 p. 35. et suiv. Sur le professeur Hrouchewskyi, comparez ci-dessus. p. 186, 198.

de l'Église grecque-unie non seulement en Hongrie mais aussi en Galicie. Vu l'importance de l'Église unie dans ce pays car cette Église s'était, en Galicie, transformée en une Église ukrainienne (lisez: ruthène) et partageait, sous tous les rapports, le sort de ses adeptes, ces mesures, ainsi que les soins qu'a pris le Gouvernement pour favoriser l'éducation des habitants des campagnes et des villes, puis pour améliorer la position sociale et économique du peuple, ont eu des résultats importants. Quelque modestes qu'aient été les améliorations véritablement introduites et de quelque peu de durée que se soit montré, dans la politique gouvernementale, le mouvement ruthénophile, il a néanmoins fait une grande impression et relevé, dans le pays, la conscience de soi-même du peuple ukrainien (lisez: ruthène) en le délivrant du sentiment du désespoir qui s'était fait jour dans les dernières années du régime polonais. Il s'ensuivit qu'après que le Gouvernement se trouva sous l'influence de la noblesse polonaise et que prit place, dans son attitude envers l'élément ukrainien (lisez: ruthène), une réaction péniblement ressentie, l'énergie du mouvement national ne perdit pas de son intensité et que certains progrès, non seulement dans la conscience nationale mais aussi sur le terrain de la culture nationale en Galicie, furent de plus en plus perceptibles dans la première moitié du XIX-e siècle".

Cette description des origines du réveil national se rapportant expressément à la première moitié du

XIX siècle, on est forcé de considérer comme tout à fait contraire à la vérité l'assertion suivant laquelle le Gouvernement autrichien serait, à cette époque, *tombé sous l'influence de la noblesse polonaise après la disparition du mouvement de courte durée ruthénophile, et, en conséquence de laquelle, une réaction ressentie péniblement se serait montrée dans son attitude vis-à-vis des Ruthènes.*

L'affirmation d'assertions de ce genre allant directement à l'encontre de la vérité historique, et leur publicité par des écrits destinés à un cercle de lecteurs tout à fait étrangers à la question [1]) est d'autant plus inqualifiable qu'on ne saurait prétendre que ce soit par ignorance qu'elles ont échappé à la plume d'un professeur de l'Université de Léopol, d'un savant de l'acabit du professeur Hrouchevskyi. Il ne peut ignorer quelles étaient, vers la fin du XVIII siècle et dans la première moitié du XIX, les relations de la noblesse polonaise et du Gouvernement autrichien, et que tout mouvement du sentiment national polonais était alors réprimé sévèrement par des mesures coërcitives des autorités gouvernementales.

Passant à l'année 1848 (l. c., p. 45) le professeur Hrouchevskyi continue ainsi:

---

[1]) L'opuscule du professeur Hrouchevskyi fut édité par „l'Union pour la libération de l'Ukraine", ce qui n'est pas seulement déclaré en petites lettres sous: „Vienne 1915" mais démonstrativement en grosses lettres au titre de la feuile de couverture.

„Après un mouvement de ralentissement au deuxième quart du XIX siècle — on en était à l'ère Metternich et, en Galicie, le servage florissait encore dans toute sa vigueur [1]) ce qui impliquait un grand obstacle dans la renaissance nationale, vu le caractère rustique du peuple ukrainien (lisez: ruthène) en Galicie — parut le printemps des peuples autrichiens: l'année 1848. Les Ruthènes étaient alors, en Galicie, les soutiens du Gouvernement autrichien, ce qui favorisait leurs progrès. L'émancipation définitive des serfs, la reconnaissance culturale et politique du peuple ukrainien (ruthène — dit lui-même, entre parenthèse, M. Hrouchevskyi) l'établissement des premières institutions politiques et culturales, les importants postulats culturaux et politiques établis par les Ukrainiens (lisez: Ruthènes) et approuvés par le Gouvernement, la nationalisation de l'école y compris une Université ukrainienne (lisez: ruthène) à Léopol, qui fut mise en perspe-

---

[1]) C'est une erreur — *ici probablement rien d'autre qu'une erreur.* Le servage était inconnu en Pologne et n'a, naturellement, pas été non plus introduit en Galicie après son annexion, par le Gouvernement autrichien. La population rurale était tenue envers le seigneur à des corvées dans la culture des champs et à différents droits, elle était soumise aussi à la juridiction patrimoniale exercée, après l'annexion autrichienne, par des „mandataires", fonctionnaires payés par les seigneurs et nommés par le Gouvernement — mais ce n'était pas le servage comme il existait dans l'Ukraine authentique sous la domination russe.

ctive certaine par le Gouvernement [1]), tout cela a créé une nouvelle ère dans la vie des Ukrainiens (l. Ruthènes) autrichiens, nommément de ceux de la Galicie. Mais le printemps des peuples n'a pas duré longtemps, beaucoup d'espérances et de réclamations qu'on y attachait, durent être abandonnées. Lors de l'ère suivante, de l'absolutisme reconstitué, les Ukrainiens (l. Ruthènes) autrichiens, peuple rustique, n'ayant ni aristocratie ni bureaucratie, ne purent résister à la concurrence des Polonais bien plus développés chez lesquels on trouvait une aristocratie influente et un milieu bourgeois intelligent [2]), il

[1]) Ces mots sont spaciés dans le texte de M. Hrouchevskyi ce qui est pour faire certaine impression sur le cercle des lecteurs peu au courant. Quant aux faits réels, cela montre plus ou moins avec quelle légèreté on traitait de telles questions. Il était certainement plus facile au cortège du comte Stadion de promettre avec certitude une chose de ce genre que de tenir la promesse vu l'état de la lanque ruthène (voyez ci-dessus p. 136—139) ainsi que les circonstances rapportées ci-dessous par les dépositions des pionniers du mouvement ruthène.

[2]) M. Hrouchevskyi devrait pourtant savoir que, justement pendant l'ère d'absolutisme (*régime Bach*), *après 1848, il fut, au contraire, plus facile que jamais* aux Ruthènes relevés en 1848, de *se maintenir contre la concurrence polonaise* c'est à dire, contre son aristocratie et son milieu intellectuel bourgeois. Ne furent-ils pas choyés d'une manière toute particulière tandis que la noblesse polonaise et l'intelligence polonaise des villes, soupçonnées de continuelles menées revolutionnaires par suite de ses tendances nationales affichées ouvertement en 1848, avait à subir des persécutions sérieuses de la part du régime policier d'alors, persécu-

s'ensuivit donc qu'après l'introduction du parlementarisme et de la prétendue autonomie (autonomie provinciale et régionale) lors de l'année 1867 (*in den sechziger Jahren*), toute l'administration passa aux mains des Polonais".

Telles sont les paroles de M. Hrouchevskyi. Son exposé, qui ne saurait pourtant être soupçonné d'hostilité envers les Ruthènes, nous servira de base pour essayer, afin de mieux comprendre la question, de compléter les détails autant que faire se pourra, conformément aux très intéressantes dépositions des pionniers d'alors du mouvement ruthène.

---

tions auxquelles étaient même exposés ceux dont l'attitude loyale envers l'Autriche eût dû être au dessus de tout soupçon. Citons seulement deux exemples. Le comte Adam Potocki, député en 1848, celui auquel la Pologne galicienne doit surtout d'être entrée, aux débuts de l'ère constitutionnelle, dans la sphère de la politique dynastique, entièrement autrichienne, fut accusé de haute trahison sous le régime réactionnaire après 1848 et emprisonné assez longtemps dans l'ancien château royal de Cracovie transformé alors en caserne. Il était pourtant le principal représentant de l'aristocratie polonaise de Galicie — père du celèbre Gouverneur An dré Potocki assassiné en 1908 (v. ci-dessus p. 154) François Smolka, représentant principal en Galicie d l'intelligence polonaise des villes à cette époque, président de l'Assemblée Constituante de Vienne et d Kremsier (1848—1849) fut interné à Léopol dans les années 1850—1859 et ne pouvait visiter ses terres sites dans le district de Stryi qu'en se procurant, chaqu fois, une autorisation de la police. En 1862 ou 1863 le futur ministre des finances Dunajewski, auquel l'Autr che doit tant, lui fut conservé d'une manière bien curieuse. On n'ignore pas qu'alors le marquis Wielopo

En premier lieu il convient néanmoins de considérer de plus près, en consultant les sources documentaires et complètement certaines, les évènements précédant le mouvement de 1848, rapportés assez vaguement par M. Hrouchevskyi.

Il est difficile de se rendre compte, vu ses expressions indécises, de ce que Hrouchevskyi veut dire par le prétendu *désespoir qui s'était emparé des Ruthènes de la Ruthénie-Rouge échus en 1772 à l'Autriche, dans les dernières années du régime polonais*. Un lecteur peu au courant pourra bien se figurer que, justement dans les dernières années

---

ski s'occupait de l'établissement d'une Ecole Normale polonaise à Varsovie, qui bientôt après fut transformée en Université russe. Comme il cherchait de tous côtés, pour elle, des savants renommés, il avait jeté son dévolu pour la chaire d'économie politique sur Dunajewski, alors professeur de cette branche à Cracovie. Sur la liste noire de la police cracovienne, Dunajewski était, cependant, noté comme: Polonais national — fait partie du groupe de subversion (*ein Nationalpole — gehört zur Umsturzpartei*). Ceci suffit naturellement au Gouvernement russe pour refuser l'appel de celui qui devait devenir plus tard un homme d'état autrichien si méritoire pour les finances aussi bien que pour la consolidation intérieure de celui-ci. M. Hrouchevskyi ne sait-il donc rien de tout cela? — s'imagine-t-il vraiment les circonstances de l'ère absolutiste de Bach si favorable à la nation polonaise en Autriche et si défavorable aux Ruthènes qui étaient alors toujours mis au premier plan, ainsi que n'en douteront nullement la plupart de ses lecteurs peu au courant de la question et qui croiront à la parole du professeur de Léopol?

qui ont précédé le premier partage de la Pologne, la pression exercée par le régime polonais sur les Ruthènes, s'était aggravée sensiblement. Dans la littérature au cachet de l'opuscule de M. Hrouchevskyi, les plaintes en sont nombreuses (voir ci-dessus p. 178). Il saurait à peine être détourné d'une supposition de ce genre par la considération que — en tant que l'oppression de l'élément ruthène en Pologne ne serait pas une fiction — ce royaume, justement avant le premier partage, était trop affaibli pour se montrer vigoureux sur ce terrain. Si donc la mention d'un prétendu „désespoir" n'est pas un mot vide de sens, il devrait se rapporter à un assez long laps de temps antérieur à 1772, à des circonstances non en relation immédiate avec la situation du ruthénisme, en Russie-Rouge, pendant les dernières dizaines d'années qui précédèrent le partage de la Pologne, mais qui, tout de même touchaient de près les couches supérieures de l'élément ruthène de ce pays.

Il est vrai qu'un certain malaise s'était emparé de la caste des popes de la Ruthénie-Rouge, encore schismatique peu auparavant, depuis que les deux évêques ruthènes de Léopol et de Przemyśl s'étaient définitivement détournés du Schisme et avaient introduit dans leurs diocèses l'Union si haïe par les „Désuniates". C'est facile à comprendre: la Ruthénie-Rouge n'était-elle pas, depuis plus d'un siècle, le solide boulevard de la „Désunion" en Pologne? — et après l'entrée, dans l'Union, des évêques russiens-

rouges, les perspectives de la „Désunion" étaient vraiment désespérantes dans ce pays, sous le régime polonais. Quelque faible que fut le zèle des autorités supérieures ecclésiastiques pour la consolidation de l'Union dans le pays, on peut facilement se figurer avec quelle aversion la caste de popes formellement „uniates", qui, pendant de nombreuses générations, maudissait fanatiquement l'„hérésiarque" latin résidant à Rome, se vit forcée d'introduire tout à coup le *papa rimskyi* dans ses prières et de le reconnaître comme vicaire de Jésus-Christ sur la terre [1]).

Le bas niveau intellectuel de cette caste au moment de l'annexion du pays par l'Autriche ressort d'une manière frappante dans les rapports officiels conservés aux archives autrichiennes et des mesures prises par suite des ordres de l'Empereur Joseph II.

Le noble fils de Marie-Thérèse, qui a fait tous ses efforts pour rendre ses sujets heureux mais a glissé sur un faux terrain surtout au point de vue religieux, prit à coeur de civiliser le grossier clergé ruthène de la Galicie. On ne saurait nier qu'il a été beaucoup fait dans cette direction et il n'est pas étonnant que l'Empereur Joseph tienne, avec raison,

[1]) Voir ci-dessus p. 458. Quelque exagérées qu'aient été les protestations emphatiques de l'archevêque Eulogius concernant la fermeté schismatique de la „Galitchina tant éprouvée", on ne saurait lui dénier un certain fond de vérité surtout à l'égard du milieu pope des XVII. et XVIII. siècles.

jusqu'aujourd'hui encore, une place prépondérante dans la tradition ruthène [1]), de même que les réformes „joséphinistes" introduites par lui, apportèrent un soulagement dans le clergé qui avait cessé seulement depuis deux à trois générations d'être composé de popes schismatiques. Furent dissous les deux séminaires diocésains dans lesquels on inspirait aux fils et petits-fils de popes, il est vrai sans un zèle outré, la foi en la représentance de Notre-Seigneur par le pape. Dans les instituts nouvellement destinés à l'éducation du clergé catholique-grec on parla du pape le moins possible [2]).

[1]) Le souvenir de l'Empereur Joseph II. est longtemps resté, dans les milieux écclésiastiques des Ruthènes galiciens et cette tradition se fait aussi jour dans l'exposition citée ci-dessus de M. Hrouchevski qui. venant de Kief. s'est approprié, à Léopol, cette tradition par ses relations avec ses compatriotes galiciens. Ceci eut lieu peu de temps après les manifestations démonstratives ruthènes qui, le 30 novembre 1880. ont eu lieu en l'honneur de Joseph II. pour célébrer le 100-me anniversaire de son avènement au trône et à l'occasion desquelles fut arrangé le premier *meeting* général national ruthène à Lèopol.

[2]) C'étaient deux établissements destinés spécialement à l'éducation du clergé catholique-grec: 1. le séminaire *ad S. Barbaram* créé déjà en 1775 par Marie-Thérese à Vienne. aboli par Joseph II. en 1784, rétabli en 1804 par François I. où 14 prêtres galiciens furent instruits; 2. l'institut ruthène de philosophie et de théologie de Léopol, qui fut créé par Joseph II. et subsista jusqu'en 1804. Dans le décret du 9 mars 1787 de la Chancellerie de la Cour, touchant la création de cet établissement, il est dit: „Relativement aux propositions faites pour remédier à temps au manque de prêtres du

Les jeunes fils de prêtres qui commencèrent leurs études dans l'institut ruthène de philosophie ouvert en 1787, ne virent certainement aucun inconvénient à ce que les cours fussent tenus en polonais ce dont, à cette époque, étaient privés leurs camarades du même âge de nationalité polonaise. Après s'être convaincu que le ruthène, pur idiome populaire, ne s'appropriait nullement à l'enseignement, on s'était vu forcé d'abandonner le dessein primitif de se servir provisoirement, dans cet institut, de ce langage, tant que la jeunesse ruthène ne comprendrait pas assez le latin [1]).

Comme il est dit plus haut, cela ne pouvait être désagréable aux élèves de l'institut ruthène car ils savaient tous le polonais et n'étaient nullement hostiles à la Pologne.

Il est compréhensible néanmoins que tout cela ne favorisait aucunement le réveil d'inspirations intellectuelles au sens national ruthène et les temps étaient encore bien éloignés où cela devait arriver.

Pour jeter un coup d'oeil dans l'intérieur de l'institut ruthène, il faut prendre, comme point d'appui, la personne de Pierre Lody qui, lors de la création de celui-ci, se chargea de l'enseignement des „ma-

---

rite catholique-grec, Sa Majesté a daigné décider ce qui suit: Il est, sans contredit, nécessaire que, tant que n'existera pas un nombre suffisant de candidats sachant le latin, soit créée une chaire spéciale provisoire en langue ruthène". V. Zschocke, *Die theologischen Studien und Anstalten in Oesterreich*. p. 986.

[1]) V. Zschocke, l. c., p. 988 et suiv.

tières philosophiques“ [1]) et fut considéré comme une des principales colonnes du jeune établissement.

Lody, né dans le territoire ruthène de Hongrie, avait terminé ses études au séminaire général de Léopol peu après l’annexion autrichienne. Lorsque Joseph II s’occupa de ses idées tendant à instruire un clergé plus civilisé, il s’informa, à l’occasion de sa présence à Léopol, des élèves les plus doués du séminaire auxquels on pourrait confier la direction de l’institut ruthène à créer. On lui désigna trois jeunes gens, entre autres Lody, mais tous trois étaient déjà partis pour — la Russie. Seul Lody, qui, dans l’intervalle était devenu conseiller d’État russe et inspecteur de l’École de commerce de Pétersbourg, était encore libre. Appelé à l’institut ruthène de Léopol, il s’occupa de suite d’établir un guide pour l’instruction philosophique, traduisit, à cet effet, e n r u s s e, le livre d’instruction en vogue alors de Christian Baumeister [2]) et s’en servit en chaire sans que ses supérieurs y vissent à redire. Le professeur de philosophie si actif était certainement bien loin de penser à faire quelque chose qui pût être regardé comme une propagande russe voulue — dans les

---

[1]) En 1789 on ordonna ce qui suit: Ne peuvent être admis à l’étude ruthène de la philosophie que ceux qui, de la 1-e à la 4-e classe ont obtenu une note de succès.

[2]) Христіяна Баумайстера Право естественное... Ифику иполитику съ латинскаго на россійскій языкъ перевед. отъ Петра Лодия. Въ Львовѣ 1790 (Droit naturel éthique et politique par Chr. Baumeister, traduit du latin en russe pa Pierre Lody. Léopol 1790,

années 80 du XVIII siècle, il ne pouvait y être aucunement encouragé par Pétersbourg. Lomonossoff, le créateur de la langue littéraire russe était mort peu de temps avant l'arrivée de Lody à Pétersbourg, la grande histoire russe de Tatichtcheff, publiée justement à cette époque, était universellement admirée, les étoiles de Dierjavine et de Kniagenine brillaient au firmament littéraire comme à la Cour de Catherine — faut-il s'étonner qu'il lui semblât tout à fait logique d'enseigner en russe la sagesse aux Ruthènes, si cela devait avoir lieu dans leur langue?[1]) Le polonais n'était pourtant qu'un moyen de se tirer d'affaire dans cet institut „provisoire" tant qu'avec le latin l'enseignement serait trop difficile. Je le répète, il n'y eut certainement pas de propagande voulue; si, par suite, involontairement ne furent pas éveillées, dans la jeunesse ruthène, des pensées qui, avec le temps, pouvaient contrecarrer les vues de l'État autrichien, c'est difficile à dire.

En tous cas la date 1804 — où l'institut ruthène de Léopol fut aboli — est significative. Justement en 1804 il y avait sinon une tension, du moins des symptômes qui paraissaient éveiller la méfiance envers

---

[1]) Dans les listes officielles du corps enseignant on trouve indiqués pour les années 90 Lody et Zemantsek, tenant des cours premierèment en langue russe, plus tard, dans la „langue du pays". Lors du concours ayant pour but l'occupation de chaires d'enseignement vacantes, on devait voir à ce que les candidats fussent en état de tenir leurs cours en russe ou en polonais.

le jeune Alexandre I, et il fallait agir à toutes forces contre cette disposition pour parfaire l'alliance de 1805 qui a conduit à Austerlitz. Les menées de la flotte russe dans la mer Adriatique faisait, depuis quelque temps déjà, naître à Vienne un malaise qui donna même lieu à des représentations diplomatiques à Pétersbourg à cause de l'immixtion dans la sphère autrichienne (Monténégro). C'était le moment où la voix prophétique de l'Archidue Charles s'était élevée pour dire: „Quoique la Russie, pour le moment, s'allie à l'Autriche, c'est dorénavant, pour nous, un voisin redoutable et qu'on ne saurait trop observer". [1]) Il faudrait faire des recherches plus approfondies si l'on voulait découvrir une corrélation possible avec l'élèvement en 1806 de l'évêché catholique-grec de Léopol au rang d'archevêché métropolitain (cn renouvelant les réminiscences du vieux siège métropolitain passager de Halitch du XIV siècle).

Il y avait déjà juste 20 ans de passés depuis 1784 et l'on aura, par suite, peut-être cru que, dans l'intervalle, les Ruthènes avaient assez appris de latin pour se passer de leur institut ruthène provisoire de Léopol. La date de son abolition permet, cependant de croire que des raisons politiques y ont

---

[1]) En son temps l'auteur a fouillé le matériel des archives imp. et roy. de Vienne (*H.-H.- u. St. Archiv*) y ayant rapport, sans être parvenu jusqu'ici à en faire une élaboration. Comparez, du reste: *Wertheimer*, *Geschichte Oesterreichs und Ungarns im ersten Jahrzehnt des XIX. Jahrhunderts*, 2 vols. 1884—1890.

été en jeu, d'autant plus que François I. fit, en même temps, revivre à Vienne le *Barbaraeum* thérésien. Dans la résidence impériale on a peut-être cru que l'élite des fils de prêtres ruthènes s'approprierait plus facilement les idées jaunes-noires, sans confondre d'une manière déplaisante le russe et le ruthène. Ce but a été aussi atteint tant qu'on avait effectivement raison de le désirer. On pourrait reprocher, dans la suite de trois générations suivantes, n'importe quoi d'autre aux nombreux élèves de cet institut plutôt que de n'être pas d'un jaune-noir décidé et l'on ne peut nier que l'institut de Vienne a joué un rôle influent dans le développement du problème ruthène car l'élite véritable des fils de prêtres galiciens, au point de vue de l'intelligence et de la position de ses pères, y a acquis son éducation, de sorte que l'admission au *Barbaraeum* était regardée en quelque sorte comme moyen d'arriver aux hautes charges dans la carrière ecclésiastique.

Il est compréhensible que chez les élèves de cet établissement le sentiment catholique ne prit pas de fortes racines. L'atmosphère de la résidence constituait pourtant le plus solide boulevard du „joséphinisme"; les nombreux détails qui se sont fait jour à l'occasion de la canonisation de St. Clément-Marie Hofbauer fournissent, à ce sujet, de surprenants éclaircissements pour ceux même qui s'en rendaient complètement compte. La première moitié du siècle dernier peut être considérée comme l'ère

de floraison du „joséphinisme“ viennois en ce qu'il avait duré assez longtemps pour avoir pris de fortes racines dans l'esprit du clergé autrichien et qu'à cette époque, toute divergence des idées joséphinistes — disons simplement, tout ce qui était correct au point de vue de l'Église romaine — se heurtait en Autriche à d'insurmontables obstacles. Il ne faut pas non plus oublier de prendre en considération que l'ère Metternich semblait porter le cachet du catholicisme le plus sévère de sorte que les catholiques les plus convaincus eux-mêmes qui, dans leur vie intérieure parvinrent à un haut degré de perfection religieuse, ne s'apercevaient même pas comme ils s'étaient laissés influencer dans leurs idées sur l'Église, par — disons-le nettement — des idées essentiellement schismatiques. Quelle impression cela pouvait-il faire sur le opinions des fils de prêtres ruthènes qui se trouvaient sous le joug si séculaire de traditions „orthodoxes“-schismatiques russiennes? Il est inutile de l'expliquer plus longuement [1]).

Le *Barbaraeum* ne leur offrait pas d'occasion d'entrer en relation avec les cercles très clairsemés — par exemple les Redemptoristes etc. — par lesquels ils eussent été dirigés dans des voies éloignées de leurs traditions, par contre ils ne manquaient pas de relations avec des étudiants, des théologiens et des laïques de race slave, ce qui, pour maints élèves de

---

[1]) Comparez ci-dessus p. 200 et suiv.

cet établissement devint important dans le cours de leur développement. On n'ignore pas que c'était l'époque des débuts d'un mouvement national parmi les Tchèques, les Slovènes, les Slovaques. Par cela les fils de prêtres ruthènes prirent, d'une part, un certain intérêt à la culture populaire — dans ces timides vagissements on n'avait que rarement dépassé cette limite — et aussi aux tentatives d'employer la langue populaire dans la littérature. En même temps, leurs yeux s'ouvrirent peu à peu au „slavisme" commun à toutes ces petites nationalités. Ce n'est certainement pas une exagération que de fixer les premières dizaines d'années du XIX siècle comme époque de la „découverte" du slavisme; auparavant, par exemple, les „Illyriens" ne se rendaient pas trop compte de leur slavisme, (les Tchèques eux-mêmes, en étaient presque au même point) on ne pensait pas non plus au problème slave comme tel ce qui est illustré par maintes erreurs comiques de la diplomatie d'alors qui rangeait telle ou telle population arbitrairement parmi les Slaves.[1])

Au point de vue politique, la „découverte" du slavisme n'avait pas encore d'importance alors car généralement seuls en avaient conscience les cercles

---

[1]) L'auteur ne doute pas que ces observations paraitront, à maint lecteur, hasardées ou, au moins, entachées d'exagération. Il prend toutefois la liberté de faire remarquer d'avance qu'il n'a pas manqué de soupeser ici chaque parole. Sans penser à étabilr ici en détail ce qui est dit à ce sujet, il espère y revenir dans une étude spéciale.

restreints des „érudits“ parmi les Slaves autrichiens, on ne saurait toutefois contester qu'elle donna lieu à un développement d'idées qui, avec le temps, devaient prendre une teinte chatoyant vers la politique. Parallèlement avec la dépression spirituelle qu'amenait la mise à part organisée du slavisme dans le développement de l'histoire contemporaine, la conscience slave commença à suggérer l'observation que les Russes étaient aussi des Slaves, que, conséquemment, il existait une vigoureuse Puissance slave qui éblouissait le monde par sa splendeur surtout lors des guerres de Napoléon.

Si donc les Slovaques et d'autres Slaves autrichiens furent entraînés à tourner les yeux du côté des puissants „frères“ slaves de la Néva, faut-il s'étonner qu'en relation avec eux, les fils de prêtres ruthènes de l'institut viennois aient commencé peu à peu à admirer la citadelle de la communauté ecclésiastique qui avait toujours été chère à leurs pères et à leurs aïeux? Cela ne leur parut nullement contraster avec leur qualité sincère connue de fidèles „Tyroliens de l'Est“, depuis surtout que le Tsar Blanc était regardé comme l'allié le plus sûr de l'Autriche, presque comme le tuteur moral du jeune empereur Ferdinand et choisi à cet effet par le père de celui-ci.

Nous nous sommes arrêtés si longtemps sur le milieu issu du *Barbaraeum* pendant plusieurs dizaines d'années car ce fut d'importance primordiale pour l'évolution du problème ruthène.

C'est de là qu'on prenait les évêques ruthènes ainsi que leur entourage, les chanoines des deux chapitres catholiques-grecs de Galicie, les *krylochagné* qui jouirent traditionnellement d'une immense considération dans la caste des prêtres ruthènes — puis généralement les recteurs et les maîtres des séminaires ruthènes ayant pour tâche de former l'âme des nouvelles générations.

Etaient-ce des Ruthènes d'esprit national? — Oui et non! selon le sens qu'on veut attacher à cette épithète — et il doit en être de même au sujet de ceux qui, issus de la caste des prêtres, ne suivaient pas à la vocation de leurs aïeux mais choisissaient la carrière de fonctionnaires. Le nombre de ceux-ci était encore fort resteint. Ils n'y trouvaient pas de difficultés si par suite de leur rite catholique-grec ils étaient hors de tout soupçon de se sentir patriotes polonais et trouvaient l'occasion d'offrir des garanties suffisantes. Toutefois ils n'étaient qu'en petit nombre simplement parce qu'il était extrêmement difficile aux prêtres entourés d'une nombreuse famille, de faire passer un fils par les études dispendieuses du droit et de le soutenir pendant un nombre d'années où le jeune homme devait encore attendre ses premiers appointements. Au point de vue national tous ces éléments — les nombreuses familles de prêtres et le petit nombre de fonctionnaires catholiques-grecs — ne sauraient être que difficilement déterminés car, suivant leur langage usuel, ils devraient être comptés comme Polonais tandis que,

sauf cela — à de nombreuses exceptions près, il est vrai — ils n'avaient rien de commun avec la nation polonaise. Les prêtres parlaient ruthène avec leurs paroissiens rustiques et les employés avec leurs serviteurs. Entre eux ils ne parlaient point ruthène. Dans leur famille, ils se seraient peut-être volontiers servis de la langue allemande pour laquelle ils avaient une espèce de dévotion toute particulière, mais cela leur était impossible car les femmes très peu instruites de ce milieu, comprenaient rarement un mot d'allemand et vu que les prêtres — naturellement hormis ceux du clergé supérieur — ne s'y connaissaient que peu dans les arcanes de *der, die, das*. Le latin dominait encore en partie dans les écoles et dans les tribunaux et le peu d'allemand que le curé de village avait été en état d'apprendre à l'école, était bientôt oublié par suite du manque d'exercice car les milieux des employés allemands ou tchèques germanisés ne se plaisaient pas à entretenir des relations avec le clergé marié ruthène.

Le polonais, comme langue usuelle, a néanmoins contribué considérablement à la polonisation consciente d'une partie des intellectuels ruthènes — moins dans le milieu des familles d'employés du rite grec, qui, ayant été averties, s'en abstenaient de crainte d'être „mal-notées", que dans beaucoup de presbytères dont un si grand nombre, en dépit du dépérissement éthique des traditions de la caste, se distinguait, en effet, par une touchante noblesse de sentiment.

En général ce développement fut favorisé par les relations amicales des Ruthènes parlant polonais avec leurs concitoyens polonais, surtout par l'école où les fils de prêtres uniates se trouvaient en contact avec leurs condisciples polonais. Quelque peu que l'école galicienne d'alors paraisse appelée, par son organisation et l'esprit régnant dans son personnel enseignant, à favoriser la polonisation de la jeunesse ruthène, elle en devint pourtant l'instrument moteur sans que les directeurs s'en rendissent compte. La matière sêche d'enseignement offerte d'une manière peu attrayante éveilla dans la jeunesse la soif d'éléments culturaux qui étaient fort éloignés de ce qu'on enseignait à l'école et étaient tellement entourés du charme du fruit défendu qu'ils influaient de l'enthousiasme aux coeurs et aux âmes de la jeunesse. Il s'y mêlait en première ligne la littérature polonaise, un fruit défendu tout particulièrement, dont les productions — les poésies de Mickiewicz, de Słowacki, de Krasiński — arrivaient en cachette de Paris et étaient dévorées par les jeunes gens dans leurs conventicules „cachés“ de même aux yeux de la police et occasionnaient des nuits blanches et rêveuses aux Ruthènes ainsi qu'aux Polonais. Bientôt l'enseignement „clandestin“ de l'histoire de Pologne se joignit à la lecture; il était fait aux jeunes par les camarades plus âgés, et des Ruthènes d'origine y remplissaient souvent le rôle d'instructeurs. Le retentissement de la martyrologie polonaise contemporaine qui résonait dans la grande poésie d'une

verve enflammée et artistique — la répercussion de ce qui se passait au bord de la citadelle de Varsovie, sous les coups du knout ou dans la Sibérie lointaine, et trouvait souvent, bien plus près, son pendant affaibli — tout cela faisait, pour toute la vie, une impression puissante sur les jeunes éléments des deux peuples dans l'atmosphère vivifiante de l'amitié entre camarades. Les gens *rassis* s'en tenaient éloignés ou en étaient tenus éloignés par circonspection.

Ce ne serait certainement pas trop s'avancer que de dire que, même dans l'ancien royaume de Pologne, en aucun temps, il n'y eut tant de fils de prêtres ruthènes vrais patriotes polonais qu'alors en Galicie, surtout sous le régime Metternich. Il n'était pas facile, dans la République de la noblesse polonaise, pour un *popovitch* (fils de prêtre) d'arriver à quelque chose, et y arrivait-il, par exception, qu'il était alors traité comme *un popovitch* c'est à dire avec mépris. Par contre, il y a 70 à 100 ans, le sentiment national polonais se mêlait généralement si étroitement, en Galicie, avec les opinions démocratiques prononcées qu'un *popovitch* enthousiaste de l'idéal polonais n'était plus exposé au désagrément d'être relégué à cause de sa naissance. Depuis que l'ancienne variété des familles nobles ruthènes imbues du sentiment national polonais, eut presque disparu après leur complète polonisation, un fils de prêtre ruthène qui affirmait son patriotisme polonais était regardé comme moderne *gente Ruthenus, na-*

tione Polonus et accepté avec sympathie unanime par la société polonaise.

La sympathie qui se manifestait pour ces Polonais *du rite grec* pouvait être, pour aïnsi dire, instinctive, mais elle avait des bases éthiques profondes car, à cette époque, personne ne pouvait se promettre des avantages à cause de son patriotisme polonais. S'il n'y avait pas moyen d'empècher le Polonais galicien de jouir du *beneficium inventarii* du polonisme, il ne faisait que son devoir en restant, par son sang et son héritage, fidèle à la tradition de ses aïeux; sans cela il eût perdu l'estime de soi-même et celle de ses compatriotes. Mais si un fils de prêtre ruthène, dans les circonstances existantes, s'exposait, de plein coeur à avouer son patriotisme polonais, tout en reconnaissant les dangers qu'il courait de ce fait, s'il n'en était détourné, ni par son père, pauvre curé de village auquel cela pouvait créer des désagréments, ni par sa mère, simple mais non insensible à des pensées idéales, ni par ses frères et soeurs parmi lesquels se trouvaient de jeunes prêtres ou des femmes de prêtres compromis par conséquent chez les ordinariats et les chapîtres diocésains — il existait dans cette action une telle quantité de valeur estimable éthique que chacun, et d'autant plus la société polonaise de cette époque, lui devait une sincère estime. Et ce n'étaient pas des individus isolés, ils étaient légion ceux qui, de cette manière, s'ils ne prenaient pas la route des prisons d'État du Spielberg ou de Kufstein, s'ils ne marchaient pas

vers la mort des héros sur les champs de bataille de Grochów et d'Ostrołęka, renonçaient du moins irrémissiblement à un avenir supportable quelconque.

Plus bas, à côté de ces deux éléments foncièrement différents, se trouvait le peuple ruthène des campagnes, la grande masse de paysans, chez lesquels, naturellement, il n'y avait pas le moindre sentiment national. Le paysan était dévoué à son Eglise ainsi qu'au *Tsissar* (empereur), allait avec amour au service divin de ses *tserkvas*, le regardait, ainsi que le calendrier „ruthène" comme éminemment meilleur que celui du peuple polonais („vieux style" et „nouveau style"), et envoyé comme conserit en Lombardie, était étonné de voir que l'Italie n'était habitée que par des „Polonais". Non corrompu — le byzantinisme avait passé auprès de lui sans l'atteindre — plutôt apathique, sauf les ordents Houtsoules des Carpathes, sans aucune instruction à cette époque, grossier et analphabète, mais riche en esprit naturel, c'était un élément doué et susceptible de culture. On en avait presque toujours la preuve quand un jeune fils de paysan ruthène était envoyé par son seigneur, à la ville pour y faire ses études et, en conséquence, y' avait pris son essor. Des parvenus de ce genre se trouvaient fort rarement parmi les prêtres car cette caste avait trop de descendants à placer; un genre spécial des *gente Rutheni, natione Poloni* issus de ce milieu a joué un rôle vers 1850 dans la société polonaise.

Tels étaient les éléments avec lesquels le comte Stadion commença ses expériences visant à la formation de la nationalité ruthène, lisez: ruthène car, à cette époque on ne confondait plus le ruthène et le russe, comme 60 ans plus tôt, du temps du brave Lody.

Mais le comte Stadion n'avait-il pas trouvé certaines dispositions vers un mouvement national comme par exemple les faibles velléités de ce genre se manifestant alors chez les Slovaques hongrois et dont, plus tard, le régime Bach sut se servir si habilement contre les Magyars. Il faut constater que, sous tous les rapports, les Slovaques de cette époque étaient beaucoup plus avancés que les Ruthènes. Pálacky est né dans leurs rangs, il est vrai qu'il troqua bientôt le chétif „slovaquisme" pour le „tchéquisme" ouvrant des horizons vastes et plus attrayants pour l'historien, mais on peut en déduire quels étaient les éléments culturels chez ce peuple. Ceci soit dit aussi pour les pauvres Slovènes qui, déjà alors, pouvaient se glorifier de leur Kopitar (1780—1844), de leur Miklosich (1813—1893). Tous deux il est vrai, brillaient dans le monde scientifique de Vienne, c'étaient des savants de premier ordre et la patrie slovène était trop petite pour leur envergure. Jamais pourtant ils ne renièrent leur nationalité de sorte que, par leur considération, l'orgueil justifié de leurs compatriotes s'éleva dans le monde érudit. Il n'était pas indispensable que parût au milieu d'eux un aristocrate étranger pour leur

suggérer d'autorité qu'ils constituaient une „nationalité à part", „différente aussi bien des Polonais que des Russes".

On affirme que trois Ruthènes s'en étaient aperçus eux-mêmes un peu avant 1848, Marcien Szaszkiewicz, Jacques Glowacki (plus tard comme Ruthène nationaliste Holovatskyi, finalement, comme „Russe" Galavatskyi) et Jean Wagilewicz [1]. Dans les années 40 ce cercle intime d'amis était nommé à Léopol la *triophilie ruthène*. Il fut cependant bien difficile à ces trois amis de s'entendre pour savoir dans quelle voie il fallait diriger, à son réveil, leur nationalité vivifiée, puisque, dans leurs opinions d'alors on pouvait observer déjà en germe les trois courants principaux diamétralement opposés de l'évolution ultérieure du problème ruthène. Głowacki-Galavatskyi est bientôt devenu Russe *sans phrase* — Wagilewicz penchant toujours plus vers la couleur *gente Ruthenus* s'est, dans les années suivantes, presque complètement écarté du mouvement ruthène et est mort avec la réputation de *pérékintchyk* (transfuge-traître) — Marcien Szaszkiewicz mourut jeune, cinq ans avant la „promulgation offi-

[1]) Nous n'hésitons pas, eu égard aux „Ukrainiens" d'aujourd'hui, de rendre exactement. dans la transcription, la prononciation de leurs noms de famille (Roudnitskyi, Cehelskyi) même avec les modifications phonétiques, subies récemment, comme ils le font eux-mêmes — par contre on ne doit pas écrire les Szaszkiewicz, Dobrzański etc. autrement qu'ils ne signaient eux-mêmes.

cielle" de l'existence d'une nationalité ruthène à part, et même s'il est hors de doute qu'ils l'eût saluée avec enthousiasme, on ne saurait dire quelle eût été son attitude, s'il avait vécu plus longtemps, vu les transformations de ses amis intimes. Quoi quil en soit, sa mort prématurée est considérée comme un désastre pour la solution du problème ruthène au point de vue national, on prétend même que les erreurs ultérieures des Ruthènes eussent pu être évitées si Szaszkiewicz avait vécu dans les années 50 et 60. Toutefois les représentants du courant national, surtout ceux plus modérés, se plaisent à le regarder comme le véritable créateur du vrai mouvement national qui, suivant la manière de voir de ces cercles, a été repoussé par le courant russophile pour reparaître vigoureux dans les années 80. Szaszkiewicz faisait tous ses efforts pour devenir un Lomonossoff pour les Ruthènes et érigeait invariablement en principe que, pour former la langue littéraire ruthène, il fallait s'adresser à l'idiome populaire. Comme son action n'a duré que quelques années, il n'a pu beaucoup faire, il n'a que marqué la route à suivre par quelques poésies non sans valeur et par la publication d'un almanach paru en 1837 et regardé comme le premier mouvement littéraire du „ruthénisme" nommément de celui de Galicie. Il est remarquable que ce timide essai littéraire dans le sens national ait eu à souffrir d'obstacles presque insurmontables de la part des Ruthènes d'opinion différente, qui néanmoins sont comptés parmi les quelques pion-

niers du mouvement ruthène. Il n'est pas moins remarquable que malgré sa nuance nationaliste fortement saillante, Marcien Szaszkiewicz quand il quittait la poésie pour la prose et traitait des matières plus ou moins scientifiques, se servait de la langue polonaise (sur le choix à faire entre l'alphabet latin ou russe). Il est très instructif, à la lumière des souvenirs concernant l'un des trois compagnons de la triophilie ruthène, de jeter un regard dans leur âme aux années 30, afin de se rappeler comme leur conscience nationale était incomplète et flottante, comme leurs timides vagissements de nationalité se détachent en un point à peine perceptible et comment, plus tard, grâce à l'action énergique de Stadion fut parfaite la tâché brumeuse ruthène au firmament galicien.

„Au séminaire, dit Głowacki, nous commençâmes à causer sur le peuple ruthène, sur son éducation et l'idiome populaire... Chacun avait là-dessus son opinion particulière; néanmoins, par là fut amené un puissant mouvement des jeunes esprits". C'était — il faut l'avouer — un point de départ fort louable du mouvement national naissant, si de jeunes clercs, issus des presbytères de campagne et devant bientôt être en contact avec le peuple comme prêtres, s'entretenaient si vivement du problème latent de l'éducation populaire; c'était nouveau ainsi qu'il appert du rapport de Glowacki. Malheureusement il ne s'exprime pas assez clairement et ne transmet pas à la postérité un détail, que l'on dé-

sirerait bien connaître, savoir: ce qu'en pensait chacun d'eux et en quoi leurs manières de voir différaient tellement, *quot capita tot sensus*. Là, sur le canevas de ces conversations naquit la triophilie ruthène. „Nous nous réunissions continuellement, ajoute Głowacki, chez nous, dans les salles d'études, dans les promenades, partout nous causions ensemble à trois, nous nous instruisions mutuellement, nous disputions, lisions ensemble, critiquions, nous entretenions de littérature, de nationalité, d'histoire, de politique etc. et presque toujours nous parlions ruthène ensemble". Voilà encore du nouveau, de là le „presque", n'était-il pas usuel de ne parler que polonais au séminaire? Il était aussi très lonable et tout nouveau que les jeunes gens traitassent des sujets si sérieux car c'était vers 1830, à l'époque où, d'en haut on avait enjoint non seulement à la jeunesse mais aussi à tout fidèle sujet de „ne pas raisonner!"

En 1833 la triophilie se trouvait sous l'impression puissante d'un livre polonais nouvellement paru. C'était la première collection de chansons populaires ruthènes, accompagnée d'une longue préface de l'éditeur, l'oeuvre méritoire de Venceslas Zaleski qui avait été même aidé dans ses recherches par Szaszkiewicz, le compagnon le plus doué de la triophilie [1]). Celle-ci n'avait aucunement l'intention

---

[1]) Venceslas Zaleski (1800—1849), à cette époque un des quelques Polonais galiciens qui s'était voué au service de l'Etat et y restait. Pendant *le printemps des*

de se tourner contre le polonisme. En ce qui concerne Glowacki, il se trouvait alors — lui, le Gaławatskyi à venir dont la haine passionnée pour la Pologne ressort aussi dans les mémoires qu'il a publiés plus tard — sur une route polonophile beaucoup plus dangereuse que les relations innocentes de son ami Szaszkiewicz, avec un fonctionnaire imp. et roy. de l'État, de nationalité polonaise, qui s'occupait dans ses heures de loisir de collectionner des chansons populaires. Glowacki s'étend en paroles mordantes sur les „intrigues polonaises" par lesquelles furent séduits, pendant sa jeunesse, plusieurs de ses connationaux pour en faire d'ardents patriotes polonais. Il ajoute avec humeur: „Ce n'est qu'à contre coeur (*oddavalsia nieochotno*) que je cédais à de telles influences[1]) et ne croyais pas en les rêveurs polonais en me disant: Laissons-les à leurs machinations, qu'ils marchent à leur gré et nous au nôtre, nous éclairerons notre peuple et chercherons à maintenir notre nationa-

---

peuples 1848 il fut nommé Gouverneur de Galicie, le premier Polonais distingué de cette charge, et mourut peu après. Il fut le père du Gouverneur, plus tard ministre Philippe Zaleski et grand-père du ministre des finances autrichien Venceslas Zaleski décédé en 1913.

[1]) A. N. Pypine (Исторія русской этнографіи *III.* 228) demande très à point quoique d'une manière un peu naive: „Pourquoi se sont-lts donc laissé influencer par les Polonais?" Il se moque aussi du *terminus technicus* de Głowacki „l'intrigue polonaise" à laquelle attribue tout le mal l'ex-polonophile, puis Ruthène national, finalement le compatriote de Pypine.

lité". Les bonnes intentions qu'il formait à l'endroit de l'éducation du peuple, ne l'empêchèrent pas de reprocher à l'enthousiaste Wagilewicz d'être allé au milieu du peuple plutôt que de penser aux examens; il est vrai que, dans les années 30 le camarade polonophile de Glowacki paya cette imprudence par des désagréments, il fut arrêté à la campagne et remis à son père pour être châtié. On remarque que Głowacki était d'une nature complètement pratique, c'est sans doute la raison pour laquelle il tourna si tôt le dos à la *rêverie* polonaise par laquelle il ne s'était laissé enlacer que pour un moment passager.

Les souvenirs qu'on a d'un ami de la triophilie Nicolas Ustianowicz ne sont pas moins intéressants. Il était en relations intimes avec les trois amis sans pourtant être un quatrième parmi eux, dans leur union. Plus tard il a suivi la même route que l'ami Głowacki, c'est pourquoi l'on a ses souvenirs écrits en „russe commun" (un russe très mauvais mais qui a la prétention d'être du russe).

Suivant ses aveux il ne s'en est pas manqué de beaucoup qu'à la fin de 1830 il se fut enrôlé sous les drapeaux de Chlopicki — mais l'insurrection polonaise lui a „désillé les yeux" de sorte qu'il se convertit à la nationalité ruthène. Il ne cherche pas à expliquer quelle coordination il y a entre l'un et l'autre mais on ne se trompera pas, si l'on rapporte cette volte-face subite à sa nature profondément pratique comme chez Głowacki.

Subitement il reconnut vers quels chemins glissants conduisent les „rêves“ polonais et heureux d'avoir échappé à la tentation de répandre son sang aux côtés de maint de ses braves connationaux pour la cause de la Pologne, il trouva dans sa conversion le plus sûr moyen de fuir un tel danger. Afin de protéger les élèves du séminaire ruthène contre ces rêves, de temps en temps furent convoquées des réunions solennelles *„où des clercs tenaient des discours approuvés par la direction du séminaire sur les devoirs des sujets vis-à-vis du souverain“*. La direction du séminaire ne pensa pas à faire tenir ces discours en langue ruthène. „Szaszkiewicz“ — ici le rapport *in extenso* — „souleva la question et la recommanda, pourquoi ne devait-on pas tenir ces discours en ruthène? Il réussit à obtenir, sur ce point, l'agrément de l'autorité et s'offrit lui-même pour tenir le premier discours. La minute en fut écrite dans le même langage en lequel il écrivait ses poésies (savoir dans l'idiome populaire). Le proviseur ne refusa point son assentiment et la chose réussit à merveille, tout le séminaire était enchanté, le sentiment national ruthène crût de 100%.[1]) Les pasteurs donnèrent leur parole d'honneur de ne prêcher qu'en ruthène dans les églises du rite grec de Léopol. Pleszkiewicz fut le premier qui composa avec zèle un sermon pour l'église paroissiale de la ville — main-

---

[1]) Telles sont les paroles d'Ustianowicz: c'est ainsi qu'il calcule l'effet du discours de son ami — nature réfléchie et pratique.

tenant voyez comment les préjugés étaient vivaces! Le prédicateur parut en chaire, fit le signe de la croix, lut le texte vieux-slave mais lorsqu'il jeta les yeux sur le public intelligent réuni, il ne parvint pas à dire un mot en ruthène. Embrouillé à l'extrême, il prit en main son cahier, traduisit mot à mot du ruthène en polonais, et ce n'est qu'avec de grandes difficultés que, de cette manière, il arriva à la fin de son sermon. Au séminaire on en conclut unanimement qu'à Léopol il était impossible de faire des sermons en ruthène et qu'on devait s'en tenir aux villages; Szaszkiewicz n'obtint que ce qui suit: personne, parmi les séminaristes, ne devait faire le signe de la croix *en polonais,* le prédicateur devait, même dans une église du rite latin, lire le texte de l'évangile en vieux-slave, ne mettre sous aucune condition l'aube, bref devait, à chaque pas paraitre Ruthène et ne pas se laisser masquer (*ne slusovyvatsia*) en latin. A cette époque on nommait cela remporter une victoire nationale" — ajoute Ustianowicz.

N'y avait-il donc pas alors des Ruthènes d'esprit national sauf le petit groupe des séminaristes enflammés par Szaszkiewicz dont la hardiesse laissait fort à désirer, ainsi qu'il appert du cas Pleszkiewicz?

Déjà à la fin des années 30 se trouvait pourtant au séminaire diocésain du rite grec de Przemyśl le professeur Antoine Dobrzański (1810—1877, plus

tard Dobrianskyi) dont le biographe dit en paroles emphatiques: „le digne fils de notre patrie galicienne-russe, l'apôtre prophétique de la vérité russe (*Prorokom-Apostolom russkoj pravdy*), patriote et père de la patrie" [1]). A ses côtés se trouvaient des camarades peu plus agés qui ne reniaient pas leur nationalité ruthène, tels l'érudit en philologie Joseph Lewicki, de même élève du Barbaraeum de Vienne et disciple préfére du celèbre slaviste Kopitar; Denys Zubrzycki autodidacte assidu s'occupant d'études historiques; Joseph Loziński, antagoniste de Lewicki, qui défendit la cause de l'alphabet latin pour le ruthène; enfin Antoine Petruszewicz, jeune encore alors, plus tard auteur de nombreuses recherches de mérite historiques et archéologiques. Tous ceux-ci étaient des écrivains se servant naturellement, dans leurs travaux littéraires. de la langue polonaise mais avaient déjà coutume alors de mettre en évi-

---

[1]) Dobrzański fit sensation lorsque en 1847, lors de la consécration d'une nouvelle *tserkva* il tint, avec l'adhésion de l'évêque diocésain Sniegurski le sermon solennel non en polonais — (comme le fait remarquer son biographe enthousiaste) — mais en langue russe-rustique (на хлопско-русскомъ язикѣ) Ce biographe, le fameux russophile vieux type B. Diedytskyi (autrefois Dziedzicki) s'efforçait d'écrire en russe (la biographie parut en 1881, immédiatement après le procès Hrabar. voir ci-dessus. p. 122 et suiv.) c'est pourquoi il est si difficile de traduire exactement quelquesunes de ses expressions. Il est vraiment ingrat de la part des écrivains russes de se rire si impitoyablement du mauvais russe de ces patriotes galiciens-russes de l'ancienne époque.

dence leurs sentiments nationaux-ruthènes: phénomène très significatif si on le compare à la négligence complète du domaine culturel après *„l'éveil national“* qui eut lieu en 1848 [1]). En dehors d'eux et de la „triophilie“ susnommée il serait difficile d'ajouter encore quelqu'un à la courte liste des „nationaux ruthènes“ de cette période.

On pourrait croire cependant qu'outre la caste des prêtres, c'est à dire dans les familles de fonctionnaires du rite grec, qui étaient issus de cette caste mais qui, vu leur position, n'étaient liés à celle-ci que par la parenté, de semblables mouvements se montraient paralèllement avec les timides velléités nationales du séminaire de Léopol. Il n'en était rien pourtant — jusqu'en 1848 on n'en trouve point d'indices.

Dans ces milieux, tant qu'on ne savait comment le „haut Gouvernement“ prendrait la chose, on restait complètement indifférent au sujet de la nationalité, c'est-à-dire: *correct* suivant la manière de voir des cercles gouvernementaux. Etre *national* de *quelque* manière que se soit, n'était, en haut lieu aucune bonne recommandation; être trop „allemand“ hors des strictes limites des ordonnances était aussi vu du même oeil. Etre *ruthène* dans le sens *antipolonais* aurait avant Stadion, plutôt que tout autre chose, trouvé grâce près les autorités, toutefois ce n'était pas certain; une rectitude indifférente pa-

---

[1]) Voir ci-dessus p. 52 et suiv., 75 et suiv., 110 et suiv., 132 et suiv.

raissait bien plus recommandable.[1]) Est-il alors étonnant que, manquant du stimulant idéal dont étaient animés un Szaszkiewicz ou un Wagilewicz et dont l'action parvint à influencer les Głowacki et les Ustianowicz si réfléchis, les fonctionnaires du rite grec fissent mine de complète indifférence — il va sans dire que jusqu'a l'époque de Stadion — à l'endroit des rèveries ruthènes et de toutes les autres?

Mais qu'en pensaient les évêques ruthènes qui, chargés de la direction de l'Église ruthène, paraissaient appelés avant tous à favoriser, à protéger et à soigner paternellement la nationalité qui trouvait son expression dans l'essence de cette Égise?[2])

---

[1]) Après qu'eût paru en 1837 l'almanach ruthène publié par Szaszkiewicz (Днiстровая Русалка v. ci-dessus p. 489.) le directeur de la police de Léopol s'en fâcha. „Nous avons, — s'écria-t-il — à faire jusque par dessus la tête avec les Polonais et ces fous veulent encore faire revivre la nationalité ruthène depuis longtemps enterrée“. On voit, ce bureaucrate routinier manquait de la sagesse d'homme d'Etat propre à un Stadion.

[2]) On remarque une grande différence entre les évêques ruthènes des deux générations consécutives, ceux qui étant de l'époque précedant le partage de la Pologne, apportèrent des traditions polonaises dans l'ère autrichienne, et les suivants qui portent déjà complètement le cachet du Barbaraeum de Vienne. Harasiewicz peut être considéré comme le représentant de celui-là. Fils d'un curé de village, très doué et assidu, enseignant à l'institut ruthène depuis la création de celui-ci, du temps de l'insurrection de Kościuszko rédacteur d'une feuille patriotique polonaise, Harasiewicz s'est défait, lors de 1795, de tout *rêve* polonais, fut élevé à la

Etaient-il donc aussi tombés tous victimes du „péril polonais", comme quelques uns du clergé sous leur obédience? Ils sortiraient de leurs tombeaux s'ils savaient qu'on puisse leur imputer une pareille

baronie et mourut avec le titre de baron de Neustern comme métropolite catholique-grec. L'idéologie des princes de l'Eglise ruthène de la deuxième génération continua à suivre ces mêmes ères jusqu'à 1848. Mais depuis cette date, autoritativement ils durent bon gré mal gré abdiquer leur indifférence nationale. Comme le métropolite Angełłowicz était trop vieux pour s'accommoder à de nouvelles exigeances, le rôle de chef officiel du mouvement national échut à l'évêque de Przemyśl Jachimowicz qui occupa bientôt le siège métropolitain. Par exagération il en fut célébré comme instigateur de la renaissance nationale ruthène. Sa mort (1863) donna lieu dans les *tserkvas* à de pompeuses solennités funèbres par lesquelles l'esprit national devait être élevé et qui par manque d'autres excitants de ce genre devaient être opposées aux manifestations polonaises du temps de l'insurrection de 1863. On ne renonçait pas à ce stimulant quoique Jachimowicz n'ait, jusqu'à sa mort, jamais parlé que polonais ou allemand et plus d'un modeste curé fut rudement réprimandé pour avoir osé interpeller le métropolite en ruthène *vulgaire*. Chez lui il n'y avait certainement pas de préference pour le polonisme, comme tel, contre lequel il s'éleva hostilement en 1848 à toute occasion. Qu'est-ce qui pourrait mettre plus en un jour éblouissant l'artificiel et le préparé du mouvement ruthène à l'époque des Stadion et des Bach? Le successeur de Jachimowicz, continuateur de son oeuvre et visant au même but, le métropolite Litwinowicz (1863—1869) dont l'action nationaliste et profondément antipolonaise fut de grande importance pour le développement du problème ruthène dans sa première étape (v. ci-dessus p. 73—90), mériterait bien une étude spéciale que nous nous proposons d'insérer dans la Deuxième Suite de ces essais.

„horreur". Chez ces élèves modèles du Barbaraeum de Vienne c'était, à l'époque de Metternich, une impossibilité. Dans leurs palais épiscopaux, ils parlaient, il est vrai, polonais avec leur entourage ruthène car de quelle autre langue se fussent-ils servis? — mais en face de tout de ce qui était en corrélation avec le sentiment national polonais, ils auraient fait le signe de la croix (peut-être, par habitude *en polonais*), comme devant le diable en chair et en os. Si l'on faisait appel à leur autorité sur des questions lesquelles, quoique apparement bien inoffensives, étaient néanmoins d'une grande importance pour le développement ruthène (par exemple au sujet du choix entre l'alphabet latin ou slave) — ils savaient se tirer d'affaire en étant tantôt d'une opinion tantôt d'une autre.

Pourtant il ne serait pas exact de reprocher aux évêques ruthènes de cette époque ou de les louer — suivant sa manière de voir de la question — d'avoir été indifférents au peuple ruthène en lui-même. Même si ce n'était par sentiment national, vu leur position toute particulière, les deux chefs officiels de leur peuple étaient guidés par la conscience vague que c'était „leur simple devoir" de se montrer toujours Ruthènes. Seulement ils ne savaient comment s'y prendre pour réveiller la conscience nationale. Ils avaient surement appris de Vienne le proverbe: „Où il n'y a rien, l'empereur perd ses droits", d'autant plus un évêque, surtout un joséphiniste. Ils croyaient avoir assez fait *en affirmant leur ruthé-*

nisme par la négation du polonisme, en ne repoussant pas la langue polonaise toutefois, vu que, pratiquement, cela eut été trop incommode. Prendre une attitude antipolonaise au point de vue politique — protéger autant que possible leur clergé contre le „péril polonais", à côté de cela conserver sèchement le rite oriental et la liturgie slave, enfreindre les accès de „latinisation" qui de part ou d'autre se montraient chez les curés ruthènes, cela leur semblait accomplir suffisamment leurs devoirs pour la cause ruthène comme princes de l'Église nationale. Les cercles gouvernementaux n'en demandaient pas plus — au moins jusqu'à l'ère Stadion — vu qu'ils s'étaient convaincus que, sur ce terrain, on ne pourvait en demander plus des Ruthènes.

Et l'ensemble du clergé ruthène, la caste des prêtres avec ses ramifications des deux sexes, était-elle donc tellement sous le coup de l'invasion du „péril polonais" que son terrain était insensible au mouvement national-spontané et non commandé en haut lieu? Certainement non, au moins en ce qui concerne les progrès du polonisme qui, s'ils avaient avancé étaient loin d'être généraux. Ce n'étaient toujours que des merles blancs — il est vrai beaucoup plus nombreux qu'en ornithologie — à cette époque, que ceux dont le dangereux sentiment national polonais avait passé dans le sang et dans l'âme, généralement amené par les fils de retour de l'école dans le presbytère. La plus grande quantité de la caste

était indifférente à l'endroit de la nationalité ou bien il s'y trouvait déjà des éléments atteints d'aspirations, alors encore très faibles mais qui se manifestèrent visiblement après l'ère Stadion. Laissons là-dessus derechef, la parole à l'incomparable Glowacki.

Dans la maison paternelle — sa mère était, il va de soi, une fille de prêtre — on parlait indifféremment polonais ou ruthène; mais il est à constater que les parents de Glowacki parlaient polonais entre eux par habitude et par contre, ruthène avec les enfants. Qu'on se rappelle que ses années d'enfance tombaient après 1810 et on comprendra qu'à cette époque un certain mouvement vers les rêves nationaux a dû se produire dans les familles de prêtres ruthènes. Il serait par trop osé de le mettre en rapport avec l'abolition de l'institut ruthène de Léopol et le rétablissement du Barbaraeum de Vienne[1]). Le père de Glowacki était certainement élève de l'institut ruthène aboli en 1804, là où l'on enseignait de préférence en polonais mais où l'on confondait le „ruthène" et le „russe". Ce père aimait à parler de la Russie à ses enfants, de la guerre de 1812, des troupes russes qu'on avait vues en Galicie, des généraux russes sous l'administration desquels était la Galicie en 1809(!).... „Mon père, dit Glowacki, m'enseigna le ruthène suivant un abécé *vieux-slave* imprimé; il s'agissait de lire *po russki* (faut-il traduire cela par: r u t h è n e ou r u s s e?), je n'ai pas appris à écrire le ruthène (russe?) parce que ni mon

[1]) Voir ci-dessus p. 474—475.

père ni le *diak* (sacristain) ne savaient l'écriture courante russe [1]). Les souvenirs de Głowacki touchant la politique dans sa jeunesse sont naturellement très minimes, un village galicien était alors bien loin du mouvement politique. Il note que les Ruthènes et les Polonais [2]) sympathisaient avec les insurgés grecs, se réjouissaient des succès de Diebitsch et de Paskievitch dans la guerre contre les Turcs tandis que les Allemands et les Juifs exécraient et les Grecs, et les Russes. Que les sympathies, dans ce cas, des Polonais d'une part et de l'autre celles des Ruthènes se rencontraient sur ce point, c'était par des raisons tout à fait différentes qui échappent à l'observation de Glowacki: ceux-là ne sympatisaient avec les insurgés grecs qu'en raison

[1]) L'alphabet ruthène était si peu répandu dans la jeunesse de Głowacki qu'en 1796 le gouvernement de Léopol se vit obligé d'ordonner au séminaire général ruthène de n'accepter que des élevès sachant lire le ruthène. Cet ordre, toutefois, était limité à l'écriture imprimée, il n'était pas non plus facile d'apprendre l'écriture courante et d'écrire en ruthène. Le père d'Alexandre Barvinskyi, prêtre ruthène aussi (ordonné en 1830), savait écrire en lettres courantes ruthènes, ce qui parait avoir été exceptionnel à cette époque, et ne le devait qu'à un heureux hasard: il était neveu de l'archiprêtre du chapître métropolitain de Léopol, vicaire général de l'archeveché catholique-grec Martin Barwiński. Néanmoins il écrivait ses sermons en ruthène avec des lettres latines.

[2]) Ces Ruthènes étaient des curés catholiques-grecs, les Polonais probablement des employés subalternes des administrations économiques entretenant des relations avec ceux-là.

du caractère national de leur soulèvement. Ce qui suit est aussi intéressant et mérite d'être rapporté mot à mot: „Lors du couronnement (de Nicolas I. comme roi de Pologne) à Varsovie en 1829, les Polonais étaient enchantés, ils disaient que le tsar Nicolas allait reprendre la Posnanie et que le Royaume (de Pologne) allait être agrandi jusqu'aux bornes de fer (limites du royaume de Boleslas Chrobry 1025). Sur ce point les deux traditions et aspirations se rencontraient. Nous croyions que le tsar prendrait Posen mais à aucun prix nous ne voulions livrer la Volhynie, la Podolie, la Russie Blanche ou Rouge à la Pologne. Nous tenions ferme aux pays russiens, nous nous querellions à ce sujet avec les Polonais, enfin nous déclarions sans ambages *que nous ne leur cédions pas une pierre de terrain russien; tout est à nous tant que s'étend la Tserkva* — comme si cela dépendait de nous".

Il est certain que cela ne dépendait nullement d'un modeste curé de village ruthène de l'ère de Metternich, ni de ses voisins, ni de leurs familles, ni de la jeunesse d'alors dont les représentants eurent plus tard à en parler plus longuement. Pour le développement des problèmes en corrélation avec ces faits et auxquels il était assigné d'agir à cette jeunesse et à sa postérité, il est important de constater de quelle manière on envisageait dans ces milieux, les éléments essentiels des relations entre Ruthènes et Polonais: „On se résignait à accepter le polonais comme langue usuelle dans la famille ru-

thène, le sermon polonais dans les *tserkvas*, renoncer à tout ce qui pouvait être considéré comme mouvement littéraire ruthène, comme culture nationale ruthène, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement — mais „à aucun prix au monde une pierre de Ruthénie-Rouge, de Volhynie, de Podolie à la Pologne"...

Cela explique beaucoup et l'essentiel!

Lorsqu'en 1848, sous l'aile de Stadion fut créé à Léopol le „Conseil national ruthène" et se réunit en même temps le „Congrès des savants ruthènes"(!) afin de tracer à la nation sur le réveil, la route à prendre pour son développement culturel, s'éleva la voix remarquable du seul véritable savant parmi les personnes présentes, celle d'Antoine Petruszewicz, alors très jeune encore et mort depuis peu à un âge très avancé:

„Continuons l'oeuvre que les Russes ont commencée par la tête — et nous monterons par les pieds. Tôt ou tard, un jour, nous nous rencontrerons au coeur".

Fut-ce bien compris? Stadion a certainement laissé passer cela sans l'apercevoir et on trouverait difficilement quelque chose là-dessus dans ses rapports à Vienne. Tout de même ce fut une grande exagération de la part de Głowacki-Hołowatskyi-Gaławatskyi, de déclarer sans réticences, 18 ans plus tard, aussitôt après la bataille de Sadowa en 1866:

„En 1848 nous nous sommes efforcés d'assurer

que nous ne sommes pas des Russes mais des Ruthènes afin d'obtenir la faveur du Gouvernement; l'histoire nous pardonnera ce mensonge car, en cas contraire, eussions-nous dit la vérité, qu'on ne nous eût pas permis de devenir Russes" [1]).

A notre avis, le futur Galawatskyi était encore, en 1848, tout à fait indécis de ce qu'il devait devenir, au plus — professeur de ruthène à l'Université de Léopol où il fut du reste bientôt nommé. Ce par quoi il serait à protéger peut-être, lui et ses compagnons, contre sa propre calomnie de 1866, par l'impartiale histoire. Sans l'essayer, nous tenons à fixer définitivement ici-même que la légende de l'attitude soi-disant essentiellement *nationale* du „Conseil National" ruthène de 1848, de laquelle se seraient détournés, déjà dans le cours des dix années suivantes, les chefs du mouvement ruthène, et aux traditions de laquelle le parti national des années 80 se serait rattaché, n'est rien d'autre qu'une légende basée sur l'une des nombreuses „illusions" analogues [1]).

---

[1]) V. ci-dessus p. 109.

[1]) La littérature touchant le sujet de ces explications sera difficilement accessible aux lecteurs de ce livre. Nous ne saurions néanmoins nous dispenser, vu le caractère particulier des matières traitées ici, de citer au moins les sources les plus importantes et décisives sur lesquelles est basée cette exposition et dont on peut prendre connaissance:

Онышкевичъ, Руска бібліотека III. (Léopol 1884).

Літеватурныи Сборникъ выд. Галицко Рускою Матыцѣю (Léopol 1885)

Дѣдыцкий. Антоній Добрянскій, его жизнь и дѣятельность въ Галицкой Руси. (Léopol 1881).

Quant aux évènements de 1848 pendant lesquels effectivement *la faveur du Gouvernement* (paroles de Galavatskyi) s'est répandue en torrents sur le nouveau mouvement ruthène, nous pouvons d'autant plus facilement les mettre ici hors de discussion que le matériel s'y rapportant et les principaux détails se trouvent dans l'ouvrage de J. Helfert: *Geschichte der österreichischen Revolution in Zusammenhange mit der europäischen Bewegung der Jahre 1848 und 1849,* 2 volumes (1907).

Le trop libre dilettantisme du comte François Stadion (1806 à 1853) a compromis profondément les intérêts de l'Autriche non seulement sur le terrain de sa grande province nord-est, mais aussi sous d'autres rapports vitaux. N'avait-il pas été mis à la tête du Gouvernement à un moment décisif lorsqu'après la révolution viennoise d'octobre il fallait prendre des résolutions relativement aux voies d'où dépendaient l'avenir et le développement ultérieur de la monarchie? — car le bon-vivant prince Félix Schwarzenberg ne lui avait pas donné beaucoup plus que son nom tandis qu'on attendait de l'intelligence

---

Finkel, Historya Uniwersytetu lwowskiego do roku 1869. (Léopol 1894).

Пыпинъ, Исторія русской этнографіи III (Pétersbourg 1891)

Les inestimables mémoires d'Alexandre Barvinskyi (Спомини с мого життя, 2 vols., Léopol 1912—1913) se rapportent à la période depuis 1860, néanmoins il s'y trouve plusieurs détails (sur le foyer paternel de l'auteur etc.) qui sont d'un intérêt tout particulier pour l'époque précédante.

de Stadion la véritable direction de l'État au moment de la crise la plus terrible qu'il eût jamais à passer. Non à la hauteur de la tâche par trop ardue, Stadion a payé le déploiement d'énergie qu'exigeait l'état des choses par une perturbation d'esprit qui l'a forcé de quitter sa position peu après son entrée en fonctions et l'a conduit prématurément au tombeau.

Il était regrettable — et ce l'est encore aujourd'hui — que ses expériences en Galicie n'aient pas été reconnues comme présages précoces de la perturbation d'esprit mais qu'au contraire elles aient été regardées comme l'unique et juste voie, pour l'homme d'État, dans la politique à suivre dans cette province et qu'en conséquence elles servirent de gouverne pendant une longue série d'années. Ce chemin fut frayé déjà à l'époque où Stadion, depuis novembre 1848, était ministre de l'intérieur. Une de ses premières oeuvres fut le décret par lequel les concessions qui avaient été faites, lors du printemps des peuples, sur le terrain de l'instruction publique, à la langue polonaise ou furent annulées ou au moins très réduites et où les écoles moyennes de la Galicie de l'Est furent livrées aux Ruthènes; mesure au sujet de laquelle ce serait peine perdue de dire un mot vu l'état ci-dessus décrit de la langue ruthène à cette époque. Comme cela créa de grands embarras aux Ruthènes eux-mêmes, cette circonstance a, sans contredit, plus contribué à une modification des décrets y ayant rapport, beaucoup plus que les remontran-

ces des Polonais contre lesquels on prit incontinent une attitude impitoyablement hostile — ceci aussi l'oeuvre de Stadion et qui a reculé à des années une évolution politique désirable pour les intérêts aussi bien de la Galicie que de la monarchie des Habsbourg. La querelle qui s'était élevée à cause des écoles moyennes fut apaisée par un jugement de Salomon conformément au courant germanisateur prenant la prépondérance. Le vieux latin, en accord avec la réforme entière de l'enseignement public, dut complètement céder la place à la langue allemande, à la domination sans partage de laquelle furent délivrées les écoles galiciennes. La chaire créée en 1849 à l'Université de Léopol pour la langue et la littérature ruthènes fut confiée à un Jacques Holovatskyi — c'est assez significatif et pour la connaissance des choses et pour celle des hommes dans les cercles gouvernementaux d'alors. Cette nouvelle chaire jouissait dans les années 50 et 60 de la sollicitude toute particulière du Gouvernement tandis que Holovatskyi visait de plus en plus à pousser le *ruthène* dans la voie du *russe*. Dans l'intervalle la chaire de langue et de littérature polonaises, érigée en 1817, resta un certain temps inoccupée [1]) et après qu'on fut parvenu à la faire revivre ce qui fut re-

[1]) L'érection, en 1817, de cette chaire était en connexion étroite avec les intentions de peu de durée d'un rapprochement à l'élément polonais; cette politique de Metternich perça immédiatement après le Congrès de Vienne et fut amenée par l'attitude d'Alexandre I. comme „Restaurateur", du Royaume de Pologne.

gardé comme un succès national de haute importance, on chercha à influencer l'homme de valeur qui y fut appelé, pour qu'il traitât sa matière plutôt dans le sens de la philologie slave. On peut se faire une idée de la puissance des idées de Stadion, lesquelles après sa mort, dominaient encore longtemps dans les cercles gouvernementaux, si l'on se souvient qu'en 1862, lorsqu'on érigea à la faculté juridique de Léopol deux chaires en langue ruthène et que lorsque les Polonais de leur côté élevèrent en vain des prétentions à une concession analogue, on donna pour motif de la mesure prise, dans le décret ministériel du 29 juin 1862, la *nécessité de procurer, à la langue ruthène, l'occasion de se développer* [2]).

Stadion n'a pas inventé les Ruthènes, comme on disait en plaisantant, mais on ne saurait lui dénier l'invention du moyen de déchaîner et d'alimenter les luttes nationales dans le pays. Ceci était intentionnel de sa part. Mais c'est, par contre, sans intention qu'il a trouvé moyen de favoriser dans la population ruthène de Galicie, fidèle à l'empereur, et de faire s'enflammer les étincelles latentes depuis toujours sur le terrain confessionnel d'un russophilisme mi-conscient; personne ne saurait le nier qui, s'appuyant sur des études des sources, approfondit de plus près et sérieusement cette question presque non soulevée jusqu'ici. Son excuse pourrait être qu'il

---

[1]) Comparez p. 463 l'opinion de Hrouchevskyi sur l'état des choses à cette époque.

ne connaissait que très superficiellement la question, partant, qu'il traita ce problème ardu tout de travers. Il n'aura non plus eu connaissance des dossiers antérieurs — les *Vorakten* (voir ci-dessus page 473).

Le Gouvernement autrichien a, de tout temps, montré une grande bienveillance à l'élément ruthène de Galicie et a fait, déjà avant 1848, mainte tentative pour trouver en lui un point d'appui contre le polonisme par sa revification nationale. Tant que l'essence du système dominant ne permit pas de faire du citoyen polonais un élément soutien de l'Etat ou de s'en défaire, de telles tentatives, qui ont été notées avec reconnaissance par un Hrouchewskyi, étaient toutes naturelles et correspondaient au but fixé par la manière de voir du Gouvernement. Mais lorsque le mot d'ordre *Ruthène*, prononcé à Vienne, ne trouva en Galicie aucun écho ou fut, tout bonnement, transfiguré en *Russe*, on renonça bientôt à s'engager plus loin dans d'autres expériences sur ce terrain. Cependant toute action du ruthénisme pouvait compter, même avant 1848, sur plus de bienveillance de la part du Gouvernement qu'il n'en était accordé à la nationalité polonaise, si même ses efforts s'en tenaient aux limites les plus loyales. Le dépit d'un préfet de police qui redoutait la „découverte" d'une nouvelle nationalité [1]), ne saurait certainement être cité comme preuve du contraire car il ne peut être attribué qu'aux soucis d'un brave bureaucrate, puisque le nombre des „dossiers" ne

---

[1]) Voir ci-dessus p. 496.

pouvait, par suite, que croître par cela, sans augmentation correspondante du personnel de fonctionnaires. Il fut plut regrettable que, plus tard, un problème si ardu, dépassant de beaucoup, par son importance, la portée des embarras du moment, fut traité à des points de vue à peine au dessus du niveau de la routine bureaucratique d'un préfet de police de Léopol de l'ère Metternich.

En toute justice il faut néanmoins se reporter aux circonstances de l'époque. Il serait tout simplement historiquement injuste de demander à des hommes issus de l'école de Metternich, de grandioses points de vue dans la compréhension des problèmes de politique intérieure, même s'il y en avait parmi eux qui n'avaient aucune raison pour être enthousiastes de Metternich lui-même [1]). D'autant plus faudrait-il dorénavant, pour éviter des fautes irrépa-

[1]) Le comte Jean Philippe Charles Stadion (1763—1824), père de François Stadion, eut une brillante carrière diplomatique. De 1805 à 1809 chancelier de la Cour et de l'Etat, de 1815 à 1824 ministre des finances, il créa en 1817 la Banque Nationale, qui, après l'accord avec la Hongrie (1867) devint la Banque austro-hongroise actuelle. Un des hommes d'Etat les plus mérités d'Autriche, l'adversaire le plus dangereux de Metternich, il dut quitter son poste à l'instigation de celui-ci. Tous deux, père et fils, méritent bien une appréciation monographique de leur carrière, Stadion père à cause de sa politique à grandes vues, unique à son époque puis à cause des services essentiels qu'il a rendus à la dynastie et à l'Etat sur le terrain financier. S'il y avait un ouvrage monographique sur ce sujet, on pourrait calculer jusqu'à quel point François Stadion qui, à l'âge de

rables, ne pas mépriser l'avertissement de l'histoire — *magistra vitae.*

Il serait certainement oiseux de se demander ce que serait devenu le peuple ruthène si le dilettantisme de Stadion ne s'était pas mêlé de sa destinée. On peut, en tous cas, se figurer que, sans son intervention, la variété *gente Rutheni natione Poloni* ne se serait pas si vite éteinte que cela eut lieu par le système influencé des idées de Stadion. Il serait tout de même erroné de se figurer que, sans Stadion, le mouvement ruthène n'eut pas surgi spontanément comme du côté polonais on est souvent disposé à le croire. Quelque faibles et indéterminées qu'aient été les velléités nationales d'un Marcien Szaszkiewicz et de ses compagnons, il est néanmoins difficile de se figurer qu'en conséquence, dans le courant des années, il ne se serait pas développé, pa-

---

18 ans, perdit son père et dont le développement intellectuel ne put nullement être influencé par lui, fut néanmoins dirigé par la tradition de l'antagonisme rigoureux existant entre Metternich et Philippe Stadion. Des indices paraissent prouver que dans sa manière irréfléchie, souvent frivole, sa pensée ambitieuse eut été en état de mieux attaquer les questions que le vieux chancelier enterré politiquement en mars 1848. Cela conviendrait complètement aussi à la politique ruthène de Stadion, comparée à Metternich qui eut presque quarante ans les Ruthènes galiciens à sa disposition et ne sut les jouer contre le polonisme. Les inestimables mémoires de Kübeck (1780—1855) publiés depuis peu et trop peu considérés, fournissent d'importants points de repère pour apprécier l'action des hommes d'Etat autrichiens de cette époque.

rallèlement avec la renaissance d'autres nationalités latentes depuis des siècles, un mouvement comparable à tous ces évènements, favorisé ou non d'une manière forcée même, par un Gouvernement réactionnaire. La singularité d'un Antoine Dobrzański, d'un Joseph Lewicki, des disciples du slaviste Kopitar, fait présumer sur quelle route se fût trouvé alors un mouvement spontané de ce genre. Sans poursuivre cette idée plus longuement, il faut néanmoins faire ressortir un fait d'importance primordiale. Les Ruthènes galiciens eussent évité de faire leur aveu — unique dans son genre — de l'année 1866, d'avoir „menti" 18 années durant, en se disant „Ruthènes" tandis qu'ils étaient „Russes" mais ne négligeant rien pour le devenir. Cette assertion est peut-être exagérée, mais elle correspond aux faits patents et il n'est pas difficile de juger comment peut avoir été préjudiciable un mensonge coutumier pendant des dizaines d'années sur un terrain depuis des siècles entièrement imbibé de byzantinisme.

On se demande donc encore si la manière de voir les mérites de Stadion au sujet de la renaissance du peuple ruthène, quoiqu'elle se soit pétrifiée comme un axiome, ne devrait pas être soumise à une révision.

Au chapitre IV.

(Aux pages 83—89 — I/IV/3).

Les origines de la propagande russe, à but fixe, parmi les Ruthènes de Galicie, mise en oeuvre avec

des moyens considérables, demanderaient un examen détaillé. Suivant mon intention première, elles eussent fait le thème d'explications spéciales d'une pareille étendue que celles concernant les Ruthènes avant 1848 (voir p. 460 à 512). Qu'il soit, en attendant, rappelé ici que cette agitation se rattache à la personne du fameux panslaviste Michel Petrovitch Pogodine (1800—1875, professeur d'histoire à l'Université de Moscou, de 1833 à 1849). Pogodine passa depuis 1838, aux frais de l'État, nombre d'années, l'été dans les villes balnéaires d'Autriche, de Bohême surtout, et en profita pour développer une vaste propagande panslaviste parmi les Slaves d'Autriche, naturellement avec considération spéciale des Ruthènes qu'il considérait tout bonnement comme ses compatriotes, comme de vrais Russes. Ses menées ayant commencé en 1838, les succès obtenus par lui sur territoire galicien vont jusqu'aux années précédant le soi-disant é v e i l n a t i o n a l suivant la recette du comte Stadion, ce qui peut être affirmé p. e. avec certitude de Petruszewicz. Ses rapports fort instructifs impreignés d'une haine excessive contre l'Autriche et ses propositions positives basées sur ses observations, qui, de temps à autre, étaient soumises au tsarewitch Alexandre (plus tard empereur Alexandre II), sont connues depuis longtemps et ont été publiées en extraits par François Smolka dans son ouvrage *Autriche et Russie* (Paris 1869) p. 165 et suiv. Il est aussi instructif de lire ce que dit sur ce sujet Alexandre Barvinskyi (l. c. passim).

Au chapitre V.

(p. 104 — I/V/2).

Aussitôt que, dans le camp ruthène, une direction d'esprit touchant à la mégalomanie prend la haute main, ce qui arrive chaque fois avec la certitude d'être puissamment appuyé en haut lieu, on voit apparaître incontestablement le désir du partage de la Galicie en deux provinces — l'une polonaise et l'autre ruthène.

La séparation de fait en deux parties administratives de la Galicie a eu déjà lieu, passagèrement, sous le régime Bach; elle a été accueillie, par les Polonais, avec grande exaspération et regardée par eux comme le tort le plus acerbe qui leur ait été fait depuis l'annexion de la Galicie. Cette province était alors divisée en 20 districts dont 19 consistaient en territoires détachés de la Pologne lors du premier partage, le 20-me, territoire de la Bukovine, fut réuni à eux depuis 1786. En vertu du rescrit du 31 décembre 1851 et des décrets qui l'ont suivi pendant les années 1853 et 1854 (en connexion avec l'organisation nouvelle de l'administration judiciaire par laquelle fut. ordonnée la création de deux ressorts du Tribunal supérieur de dernière instance, l'un à Léopol l'autre à Cracovie) la Bukovine fut installée comme province distincte tandis que sept districts de la Galicie occidentale, retirés à l'administration immédiate de Léopol, furent soumis à une Présidence speciale ayant son siège à Cracovie. A l'aube de l'ère constitutionnelle de 1860, cette scission administra-

tive passagère fut abolie et *le Royaume de Galicie et de Lodomérie* fut derechef reconnu comme une unité historique.

(*p. 107—108; I/V/2*).

En 1848, Julien Ławrowski faisait partie de ce groupe des fonctionnaires catholiques-grecs qui, après les journées de mars, se sont joints au mouvement ruthène. Il fut aussi membre du Conseil National Supérieur ruthène créé sous les auspices du comte Stadion. Si alors il assurait que les Ruthènes étaient des *Ruthènes et non des Russes* [1]), c'était véritablement sa conviction ainsi que celle de ses amis et de certains de ses collègues tels que Joseph Zajączkowski, Etienne Kaczala et beaucoup d'autres, ce qui ne saurait être dit de tous les membres du Conseil National de Stadion. Lawrowski, marié à une Polonaise, jamais, par suite, séparé des cercles de la société polonaise par un mur impénétrable, comme chez la plupart des fils de prêtres ruthènes, a su, dans l'avenir, non seulement résister aux influences russophiles mais s'est, au contraire, toujours distingué par une disposition plutôt polonophile et conciliatrice; sous ce rapport il a fait exception parmi les patriotes ruthènes des années 50 et 60. Il n'était ni un *gente Ruthenus natione Polonus* ni un Ruthène national intransigeant du genre noir-jaune de Stadion, dont les représentants, non encore entraînés par le courant russophile, observaient une

[1]) Voir ci-dessus p. 109.

attitude non moins hostile envers les Polonais tels que: Holovatzkyi, Ustianowicz et consorts. Mais si l'on considère Lawrowski comme un pionnier de l'ukrainisme ultérieur, c'est aussi une erreur. Nous ne nous trompons pas en disant qu'il concentrait même moins son attention sur l'Ukraine qu'en moyenne un lecteur polonais des romans cosaques de Michel Czajkowski, en vogue à cette époque. C'était un Conseiller au tribunal n'ayant pas beaucoup le temps de lire, un vrai type de Ruthène galicien, de cette nuance, en effet déjà assez rare alors qui ne faisait pas dépendre le droit d'existence du ruthénisme s e u l e m e n t de la haine contre la Pologne [1]).

Après que, par suite de l'énonciation monstrueuse du *Slowo* pendant la guerre contre la Prusse [2]), le ruthénisme jaune-noir eut été compromis au plus haut degré, que, d'autre part, aux débuts de la nouvelle ère amenée par la guerre, se présentèrent pour le polonisme, des aspects qui n'avaient pas été rêvés depuis l'annexion de la Galicie, Lawrowski était, plus que tout autre, appelé à frayer une nou-

---

[1]) Il me faut ici exprimer mes regrets sincères d'avoir dû renoncer, à citer ici des extraits des souvenirs de jeunesse d'Alexandre Barvinskyi (voir p. 505) car on y trouve tant de différents détails fort caractéristiques qui rendent clairement le mouvement antipolonais de la jeunesse ruthène vers 1860. Toute action provocatrice. parfois brutale, contre les sentiments nationaux polonais semblait, à ces jeunes gens, être un exploit héroïque, même si c'étaient des actions approuvées par l'autorité et propres à en acquérir les faveurs.

[2]) Comparez ci-dessus p. 109 et suiv.

velle voie au ruthénisme. Il faut se rappeler que l'attitude du *Slowo* de 1866 fut une défaite politique sans pareille de tout le ruthènisme. Elle ne pouvait être attribuée à une fraction qui eût eu à supporter les conséquences d'un tel manque de tact car alors, le *Slowo* était le seul journal paraissant en langue ruthène et, si nous nous souvenons bien, n'avait paru aucune énonciation contraire aux déclarations inqualifiables de cette feuille, qui eût pu essayer d'amoindrir l'impression de ce méfait politique. Quant à un rapprochement du polonisme, qui, vu les circonstances politiques du moment, eût pu être considéré comme désirable, il faut remarquer que l'ami personnel de Ławrowski, François Smolka, était disposé à employer toute son influence pour créer parmi ses compatriotes un terrain favorable à ce courant d'idées. Il est regrettable que ce homme politique regardé de tous temps, comme un des chefs des Polonais de Galicie, n'ait plus été le François Smolka de 1848—1849 ou de 1860—1862 et pas encore celui de 1880—1893, ce qui ne saurait être expliqué sans entrer dans des détails qui n'ont pas à trouver place ici. Il fallait pourtant rappeler cela pour indiquer que le concours offert avec chaleur par François Smolka à l'action de Ławrowski n'eut presque aucun effet.

Ce n'est qu'en tenant compte des faits susdits qu'on s'explique qu'en 1869 Ławrowski soit parvenu à réunir autour de lui tous les députés ruthènes à la diète de Léopol pour les décider à une

action commune visant à un compromis polono-ruthène.

Parmi ceux qui ont signé la proposition en question, on trouve des noms comme Naumowicz, Basile Kowalski, Pawlikow, Malinowski, Guszalewicz, Pietruszewicz et même le fameux Kowbasiuk.

La motion datée du 23 octobre 1869, fut soumise en première lecture à la diète le 26 octobre et inaugurée par les paroles vraiment élevées du respectable proposant:

„J'ai l'honneur de déclarer que nous ne sommes plus disposés à continuer plus longtemps la politique que jusqu'ici nous avons poursuivie à votre endroit: Nous prenons une autre route. Depuis 1866 notre monarchie a sa configuration pour l'avenir sur de nouvelles bases, nous devons d'autant plus nous entendre mutuellement. Les Polonais et les Ruthènes sont des nations soeurs, unies par des milliers de liens, par des relations de famille, des rapports sociaux et d'autres fort nombreux. La mort même ne saurait nous séparer car nos tombeaux sont à côté les uns des autres, et le catholicisme dont nous sommes les fils fidèles, maintient ce lien même au delà de la tombe.

On nous reproche du côté ruthène que nous, qui sommes toujours en minorité dans les questions de principe, tendons pourtant la main pour une entente.

Les Ruthènes partaient autrefois du principe que la Galicie occidentale était polonaise, la Galicie orientale, par contre, ruthène, et demandaient en conséquence le partage de la Galicie.

Par notre motion présente nous ne demandons pas qu'on divise la Galicie et reconnaissons notre pays comme un territoire commun où nous voulons travailler la main dans la main. Nous visons à l'égalité de notre nationalité chérie et, sous ce rapport, nous sommes prêts à faire les concessions qui entraînent (textuel) la communauté (textuel) de notre pays; par exemple nous consentons à ce que la Lieutenance et toutes les autorités du pays (*upravytelstvo krajeve*) se servent de la langue polonaise car notre union commune demande une autorité centrale commune.

A l'extérieur nous ne représenterons pas deux camps différents, encore moins deux camps hostiles l'un à l'autre (*dva protyvni tabory*) mais serons représentants (*zastupnykamy*) d'un même pays. Des différends intérieurs ne devront pas nous faire paraître désunis à l'extérieur.

Je suis convaincu qu'une telle consolidation de nos relations mutuelles contribuera au bien de toute notre monarchie. Il y a mécontentement dans toute l'Autriche. Toute la politique doit être refondue. La politique de l'Autriche ne doit pas être allemande mais autrichienne, elle doit servir à la prospérité de l'Autriche, au bien de la dynastie, non au bien de telles et telles races qui cherchent à régner sur les autres.

Une certaine pression (textuel) pourrait, dans ce sens, être exercée par notre pays sur la politique de notre monarchie seulement si ses deux nationalités

jouissent des mêmes droits car ce n'est que dans ce cas que nous pourrions agir solidairement et en commun pour le bien de l'Autriche.

Nous ne défendons pas les intérêts du peuple allemand. Nous ne voulons pas supprimer la langue allemande (textuel). L'allemand est une langue européenne, c'est pourquoi nous voulons l'apprendre et le ferons mais nous ne voulons pas en faire un principe (textuel) et nous engager pour un tel principe.

En ce qui touche les autres questions, nous nous sommes essentiellement tenus aux principes qui, en 1848, ont été traités entre les Ruthènes et les Polonais au Congrès slave de Prague. Nous avons abandonné maint principe de ce compromis(?) afin de faciliter l'entente mutuelle".

On comprendra qu'il me soit, personnellement, difficile de formuler mon jugement sur l'insuccès de l'action de Lawrowski quoique je ne puisse faire autrement que de constater que les postulats exprimés dans sa motion, malgré une certaine modestie relativement marquante, dépassaient de beaucoup surtout pour l'instruction supérieure, les limites qui convenaient aux Ruthènes vu l'état du devéloppement de leur langue à cette époque.

Man merkt die Absicht und man wird verstimmt [1]) — ces quelques mots disent ce qu'on en pensait.

---

[1]) *On voit l'intention et le malaise s'ensuit* — paroles de Wallenstein dans la tragédie de Schiller.

Au lieu de faire espérer que l'union de tous les députés ruthènes à la diète contribuerait, sous la direction de Ławrowski, au maintien certain de la paix, la composition des adhérents à sa motion éveilla, au contraire, la méfiance. Faut-il, se disait-on, aider à leur réhabilitation à la manière polonaise, désintéressée, pour plus tard laisser agir leur *graeca fides* sur le terrain de l'entente projetée — les éléments qui, il y a trois ans, se sont tellement compromis par leur brutale franchise? Ne connaissons nous pas les Pawlikow, les Malinowski etc? Jussqu'au dernier moment nous avons eu des preuves de leur haine enragée pour nous et de leurs visées, ne serait-il pas par trop naïf de croire à leur conversion d'un jour à l'autre? Dans le fond, ces messieurs sont des Russes et tout ce qu'on leur accorderait, ne profiterait qu'à „l'Empereur de toutes des Russies"!

Il est fort remarquable que, dans toute l'action de Ławrowski non seulement il ne soit pas soufflé mot d'„ukrainien" — personne ne pourait demander qu'en 1869 il eut pu deviner le nom que, 40 ans plus tard, porterait sa „nationalité chérie" — mais aussi qu'on n'y trouve non plus un écho quelque faible qu'il soit, de la conscience de l'union de la nationalité dont la langue résonne des pieds des Carpathes au Kouban. Il serait faux de croire cette réticence, après les dévoilements de 1866, dirigée par des égards de tactique ou par un sentiment de tact: pour ne pas regarder derrière les bornes frontières jaunes-noires. Parmi les 29 notables ruthènes qui

signèrent la motion Lawrowski, il n'y en avait surement pas un seul qui, à cette époque, se fût intéressé à l'Ukraine.

Julien Lawrowski mourut en 1873, peu après la session de la diète dans laquelle il avait proposé sa motion. On entend souvent dire que, s'il avait vécu dans les années suivantes, vers 1880—1890, le développement de la question „ukrainienne“ eût pris une autre route. Il avait à peine dépassé sa cinquantième année.

Au chapitre IX.

(Aux pages 227 et suiv.; I/IX/3)

La circulaire du Msgr. Khomychyne.

L'introduction du calendrier grégorien dans le diocèse de Stanislawów par l'évêque grec-uni Msgr. Khomychyne a occasionné dans certains cercles des partisans de ce rite des dissonances et une opposition, en vue desquelles cet éminent prélat fit paraître avant peu une circulaire, document d'extrême importance pour l'appréciation de l'état actuel de l'Église ruthène. Nous croyons ne pas pouvoir nous dispenser d'en donner un résumé en relevant les passages les plus essentiels [1]).

L'évêque y déplore avant tout que l'Église et la foi soient subordonnés à la question nationale et que ces éléments de rang supérieur soient réduits au rôle

[1]) La première circulaire de Msgr Khomychyne sur ce sujet est du 15 février 1916, la deuxième du 10 avril 1916. Nous résumons ici l'une et l'autre.

de moyens pour atteindre des buts d'un rang inférieur. Par là l'ordre établi par la loi divine naturelle et révelée, a été complètement renversé et les questions de foi reléguées à une place secondaire. Des individus incompétents et même ennemis de l'Église sont arrivés à se mêler de ses affaires. L'autorité de l'Église a complètement sombré, la liberté de ses mouvements a été limitée. On l'enchaîna bouche close. L'évêque remarque dans la suite, qu'après l'invasion russe, lors de son séjour à Vienne, où l'intelligence de l'Ouest et des centaines d'ecclésiastiques se rassemblèrent, le rabaissement de l'Église parmi le peuple ruthène s'accentua d'une manière encore plus frappante. Après l'expulsion des Russes on forma différents plans d'avenir, mais personne ne songea à l'Église. L'évêque Khomychyne fit paraître alors sa lettre épiscopale sur „La Mission du peuple ukrainien", et entreprit des mesures pour remplacer le calendrier julien par le grégorien.

„J'ai fait paraître ma lettre épiscopale et j'ai mis des dispositions ni en vue de plaire à qui que ce soit, ni me soumettant à la pression de facteurs étrangers.

„C'est ma conscience seule, les raisons de la sainte foi et le bien de mon peuple qui m'y ont uniquement décidé.

„Je ne m'attendais nullement à une opposition de la part de l'Église nationale ukrainienne, tout au plus à celle du côté des russophiles masqués ou des gens inconsidérés ou bornés. Je ne fus donc pas peu

étonné, quand une délégation du Comité ukrainien du district parut chez moi le 27 février et essaya de me persuader d'ajourner la réforme projetée du calendrier pour un temps plus opportun".

La délégation remit à l'évêque une adresse dans laquelle on produisit contre l'introduction du calendrier grégorien l'objection: que ce fait amenerait une différence entre les Ruthènes de Galicie et ceux d'au delà des frontières russes et élèvera „un mur de refend entre nous et les orthodoxes"; que le peuple ruthène se trouvait maintenant dans un état de grande surexcitation et d'irritation; qu'il fallait tenir compte de conservatisme des grandes masses et leur attachement à l'ancien ordre des fêtes, que cette reforme était contraire aux intérêts politiques et militaires de l'Etat, en engageant certains éléments à violer la paix conclue entre les différents partis pendant la guerre.

Sur ce l'évêque répondit:

„En ce qui concerne le détachement des orthodoxes, la dite reforme avait justement en vue la tâche d'amener les Ukrainiens à la vraie foi. Quelle que soit l'irritabilité générale, on aborde quand même toutes les questions actuelles et vitales, pourquoi éviterait-on les problèmes religieux? Si l'on prenait en considération le conservatisme des masses, ne devrait-on pas compter aussi avec le préjugé des masses"? L'évêque continue: „Beaucoup d'entre les meneurs du parti radical et libéral ne prennent aucunement en considération le conservatisme des masses

en tant qu'il s'agit de répandre leurs idées contraires et nuisibles à la religion et à la morale, ils le font, soutiennent-ils, au nom du progrès et rejettent l'entêtement rétrograde de l'Église, car elle veille et garde les saints, immortels et éternels facteurs".

Quand l'Église entreprend maintenant et publie des mesures nécessaires, ces mêmes messieurs lui font le reproche de n'avoir pas d'égards, pour le conservatisme des masses.

En réalite la principale opposition contre la réforme du calendrier est soutenue par les éléments radicaux pour lesquels la lutte contre l'Église est un des points de leurs programme politique.

L'objection que les intérêts de l'État pourraient en être atteints, l'Évêque réfute en démontrant que le projet de la réforme a été avancé par les facteurs politiques.

Malgré cet éclaircissement ces messieurs ne renoncèrent point à leurs objections.

„J'apprends — écrit l'Evêque — que les éléments dirigeants ukrainiens organisent dans les cercles ecclésiastiques et séculiers de Léopol, qui croient être sous la commande des patriotes de Vienne, une opposition contre les ordonnances de l'Église, qui relèvent uniquement du pouvoir épiscopal, qu'ils y soulèvent des objections et préparent des protestations. Il en est de même de la presse ukrainienne; connue par son hostilité envers la religion, elle travaille à déprécier et décrier mes ordonnances, et n'en publie

même pas de texte et n'en cite point les raisons et les commentaires".

Aussi l'évêque Khomychyne pose la question suivante:

„Supposant que la Russie avait accepté plus tôt le calendrier grégorien, assisterions-nous alors chez nous à une semblable opposition contre le nouveau calendrier? Cette question nous fera ouvrir de grands yeux, mais nous ne saurions y répondre, vu, qu'il est dur et honteux de confesser une faute à laquelle nous succombons. Il est difficile d'avouer que si la Russie avait accepté le calendrier grégorien, cette réforme aurait trouvé aussi chez nous un plein consentement. Personne n'aurait alors le courage d'objecter que l'Évêque n'eût pas le droit d'introduire ce calendrier das son diocèse, que la question nationale soit mise en danger, que le peuple n'y soit point préparé; tout doute et toute appréhension sembleraient alors déplacés. Et l'on s'en prendrait même à l'Évêque qui ne voudrait pas introduire dans son diocèse le calendrier accepté par la Russie. Pour ne pas trop m'étendre, je dirai que le byzantinisme oriental par une force mystérieuse nous enchaine au cadavre russe, son influence qui s'est emparé de notre âme y veille toujours et s'oppose à tout rapprochement de l'Église catholique, fût-ce même sous forme d'introduction du nouveau calendrier".

L'Évêque accentue dans la suite que le cérémoniel vide et inerte de l'Église orthodoxe étouffe l'esprit de la foi, ce qui se laisse observer aussi chez

les Ukrainiens. C'est pourquoi les tendances russophiles radicales ont trouvé chez eux un terrain favorable.

„Ce phénomène ne se laisse expliquer, continue la circulaire, que par les tendances des milieux ukrainiens qui, quoique ennemis des russophiles, s'y associent, tant individus que groupes, s'il s'agit d'une action anticatholique. Pour appui je rappellerai ici certains moments. Quand il s'agissait dans les temps de la réforme de l'ordre de saint Basile, les Ukrainiens et les Russophiles y protestèrent unanimement, bien qu'aujord'hui personne ne mette en doute les effets bienfaisants de cette réforme pour la foi et l'Église catholique de notre peuple.

„N'étaient-ce pas encore les Ukrainiens et les Russophiles qui s'opposaient à l'activité du cardinal Sembratowytch? N'étaient ce pas encore les Ukrainiens qui menaient la campagne contre les soeurs Basiliennes à Stanislawów, voulant perdre le couvent? N'étaient-ce pas encore eux, qui de concert avec les Russophiles, entreprirent une lutte contre le séminaire ecclésiastique de Stanislawów, car il était fondé sur des bases catholiques? Qui donc prit la défense d'un prêtre russophile qui s'étant jeté ivre sur son Évêque voulut l'insulter et qui est-ce qui le déclara martyre du despotisme épiscopal? N'étaient-ce pas encore les milieux ukrainiens en parfait accord avec les russophiles? N'était-ce pas encore un des organisateurs du parti radical qui soutint le schisme allumé dans une de nos cures par un agent russe.

L'opposition contre le calendrier grégorien de la part des milieux ukrainiens les fait passer décidément du côté des Russophiles"...

„Je déclare que ma démarche n'a pas été influencée par les éléments gouvernementaux; j'ai jeté mon ordonnance au milieu de ce ferment malsain régnant chez nous en plein chaos d'opinions, dans le but d'amener une consolidation de tous les bons éléments et séparer les courants sains des malsains. C'est après avoir fait imprimer ma circulaire que j'en ai averti les autorités respectives. D'après leur réponse mon ordonnance concordait entièrement avec leur désir. La lettre que m'a écrite le gouverneur Collard en est encore une preuve, par laquelle il m'assurait que la réforme projetée a fait la meilleure impression dans les cercles officiels de Vienne et dans ceux de l'armée et que tout le monde désirait que cette réforme du calendrier s'effectuât aussi vite que possible dans les diocèses de Léopol et de Przemyśl"...

„Certains milieux ukrainiens, pour terroriser les fidèles et le clergé, répandirent le bruit que des personnages de haute importance, tels que le prince Lichtenstein, le ci-devant ministre Gessmann, ainsi que le gouverneur de Bukovina, le comte de Méran, protestèrent auprès du gouvernement à Vienne contre l'introduction du calendrier grégorien. Ayant lu cette nouvelle dans les journaux ukrainiens, j'ai instantanément interpellé sur ce fait le comte de Meran qui me répondit officiellement qu'il n'avait jamais protesté contre la réforme et que la notice relative dans

le *Dilo* est mensongère. On peut présumer par là, que les informations sur le prince Lichtenstein et son Excellence Gessmann sont également inventées".

L'évêque Khomychyne conclut ses éclaircissements ainsi qu'il suit:

„Certains indices m'assurent que le clergé se montrera digne de sa sainte mission. Le nouveau calendrier fut introduit tranquillement dans tout le diocèse. On m'avertit que dans bien des endroits les fidèles se soumirent avec satisfaction au nouvel ordre de fêtes et quelques uns m'en exprimèrent même leur reconnaissance. Que le clergé ne se laisse donc pas terroriser, qu'il prenne courageusement la défense de son honneur et de sa dignité et ne permette point qu'on lui enlève la charge de guider des fidèles, qui lui a été confiée par le droit divin et humain".

Nous regrettons infiniment qu'il nous a été impossible d'insérer dans le texte même de ce volume les sublimes paroles de l'éminent prélat, citées ci-dessus. Personne ne saurait contester qu'on doit considérer Msgr. Khomychyne comme juge le plus compétent en fait des matières dont nous traitons dans le chapitre IX de ce livre. Mais les circulaires de Msgr. Khomychyne parurent en février et avril 1916, quand ce chapitre se trouvait déjà sous presse: il a été écrit à Naples en septembre 1915.

Deuxième partie.

A l'Appendice I.

(*Aux pages 247 et suiv.*).

L e t e r r i t o i r e d e C h e l m.

Les particularités du territoire de Chelm ainsi que des contrées limitrophes où la population ruthène des campagnes vit mêlée à la population polonaise, mérite d'être observée spécialement déjà parce que nulle autre part ne s'est montré si distinctement par quelles excellentes qualités se distingue le peuple ruthène, jusqu'à quelles hauteurs éthiques il lui est possible de s'élever s'il est débarrassé des influences d'un clergé dépravé ou d'une agitation sociale sans conscience.

Cette observation s'applique à tout le territoire dont les différentes parties formaient, immédiatement avant la guerre, le gouvernement russe de Chelm, dissout actuellement par les autorités d'occupation austro-hongroises.

Son noyau consiste en cette contrée qui formait une unité administrative spéciale, le t e r r i t o i r e d e C h e l m, à l'époque de l'indépendance du royaume de Pologne, de sorte qu'il parait, pour deux raisons différentes tout indiqué de parler du territoire de Chelm si l'on pense à l'ensemble des contrées faisant partie, à l'époque polonaise, des palatinats

de Belz, de Lublin et de Podlachie, et plus tard des gouvernements de Lublin et de Siedlce.

District		Population catholiques	Population orthodoxes
Krasnostaw	. . . .	81.7%	5.9%
Zamość	. . . . .	76.5%	9.5%
Biłgoraj	. . . . .	64.7%	25.9%
Chełm	. . . .	38.8%	32.1%
Hrubieszów	. . . .	36.4%	47.6%
Tomaszów	. . . .	49.8%	38.2%
Konstantynów	. . .	77.9%	7.6%
Biała	. . . .	52.7%	24.7%
Radzyn	. . . . .	78.6%	3.6%
Włodawa	. . . . .	39.1%	38.6%

Toutefois l'inexactitude de ces chiffres basés sur des renseignements officiels appert non seulement de ce qu'ils ont été fixés par les autorités gouvernementales russes pour faire passer un projet de loi, présenté à la Douma et au Conseil d'État et visant à la création d'un gouvernement russe extrait du „Royaume de Pologne". Il faut remarquer que, suivant le rapport du Gouverneur de Siedlce, en 1907, le chiffre total de la population de langue russe (lisez: ruthène) était de 23.293 (29.2%) dans son gouvernement contre 42.315 (53.1%) de langue polonaise. Deux ans plus tard lorsqu'en s'occupa avec un zèle tout particulier de la solution du problème de Chelm, ce même gouverneur se crut obligé d'attribuer aux Russes le chiffre de 50.598 (62%) et aux Polonais celui de 18.261 (22.7%). Ceci était évidemment, en 1907, en corrélation avec le désir du Conseil des ministres d'abandonner le projet de Chelm, proba-

blement non sans que la France et l'Angleterre y eussent la main afin de ne pas trop irriter les Polonais, tandis que le projet fut repris activement en 1909, par suite d'une instigation outrée des nationalistes russes.

En ce qui concerne les chiffres du tableau ci-dessus, il faut remarquer que sous la dénomination „orthodoxe“ on comprenait généralement „ruthène“; cependant beaucoup de Ruthènes de ces contrées, qui depuis 1875 étaient restés cryptocatholiques, se déclarèrent officiellement catholiques après la publication de l'„édit de tolérance“ de 1905.

Pour éclairer néanmoins cette question de Chelm, il faut se rappeler les détails les plus marquants de l'abolition de l'Union dans ce pays en 1873—1875, fait unique dans l'histoire du XIX siècle et dont il n'a été touché qu'en quelques mots plus haut (voir p. 247).

Après le Congrès de Vienne, en 1815, le territoire de Chelm — ainsi que les districts avoisinants habités par une population mixte, ruthène et polonaise — se trouva dans les limites du „Royaume de Pologne“ autonome, constitutionnel et réuni à la Russie seulement par une union personnelle. Si même, par suite de l'insurrection de 1831, ce Royaume perdit sa Constitution et si son autonomie fut grandement restreinte, l'Église unie (grecque-catholique) s'y est maintenue, après son abolition par Nicolas I, dans les gouvernements polonais de l'Empire de Russie. Malgré la surveillance hostile introduite par

le Gouvernement russe entre 1815 et 1875, l'Église unie a fleuri tellement dans la „Pologne du Congrès" qu'on peut regarder cette courte période comme la plus brillante de toute son histoire de plus de 300 ans d'existence.

S'il ne manque pas de sceptiques qui, après tant d'expériences, nient, en principe, la vitalité de l'Église ruthène unie et cherchent à contester la possibilité de défendre son caractère catholique contre les empiètements de courants schismatiques, il leur faut rendre les armes devant la glorieuse preuve de sa vitalité manifestée si péremptoirement par l'histoire de l'Union de la „Pologne du Congrès". C'est que les singularités de l'état dans lequel se trouvait précisément l'Église unie de ce pays, contribuèrent énormément à en éloigner les plaies toujours si difficiles à extirper, et à affermir vigoureusement son esprit catholique.

Les clercs uniates de la „Pologne du Congrès" sortis du séminaire de Chelm, recevaient leur instruction supérieure à l'Académie ecclésiastique de Varsovie [1]). On ne saurait affirmer qu'entre les années 1830 à 1860, cet établissement se soit élevé à un haut niveau religieux et scientifique; trop d'obstacles de

---

[1]) Même avant 1864, du temps de l'évêque uniate de Chełm Jean Teraszkiewicz (administrateur du diocèse 1851—1863, évêque diocésain 1863), personnellement bon catholique mais d'une faiblesse regrettable, il ne manquait pas dans son entourage de représentants du courant schismatique, parmi lesquels se distinguaient Joseph Wójcicki, plus tard le chef des apostats, et

tous genres s'y opposaient, en première ligne le système administratif de Paskiewitch. Le côté scientifique toutefois, ne s'y trouvait pas alors pire qu'au séminaire ruthène de Léopol et l'atmosphère religieuse de l'établissement varsovien était assurément plus propice à élever les jeunes clercs dans le sens strictement catholique: à Varsovie, la théologie était libre de fébronianisme. L'élan malheureusement si passager des études théologiques à Varsovie dû à l'archevêque Feliński, fut néanmoins d'une grande importance pour l'avenir; c'est que l'inoubliable action de cet éminent prélat (archevêque de Varsovie 1863, déporté en 1864, mort à Cracovie. en 1895) — action fort courte mais riche en germes qui crûrent pendant les années suivantes, fait en effet époque dans l'histoire religieuse de la Pologne. Le développement des semences de Feliński n'est pas non plus à méconnaître dans la fermeté par laquelle le clergé uniate du territoire de Chelm, pendant la persécution religieuse de 1875, s'est acquis une place glorieuse dans l'histoire religieuse du XIX siècle.

Dans la tradition „ukrainienne" telle qu'elle s'est formée dans ces dernières dizaines d'années, on ne trouve pas des sentiments bienveillants pour le mi-

---

Jean Pociej recteur du séminaire diocésain de Chelm. Ce dernier eut même la témérité d'envoyer plusieurs de ses élèves à l'Académie „orthodoxe" de Moscou pour y terminer leurs études, mais comme quelquesuns d'entre eux se sauvèrent clandestinement à Rome, et la fâcheuse affaire acquit du bruit, on renonça dès lors à cette mesure profondément anticatholique.

lieu particulier du clergé ruthène de la „Pologne du Congrès". On leur reproche qu'ils auraient renié leur nationalité, qu'ils se seraient „polonisés". Il est incontestable que leurs relations personnelles avec les Polonais pendant leurs études théologiques à Varsovie et pendant leur office de pasteurs avaient influencé puissamment ces prêtres ainsi que leurs familles. On peut les considérer en effet comme les derniers *gente Rutheni, natione Poloni,* comme épigones de cette variété jadis si nombreuse, survivant à l'èpoque où elle avait disparu entièrement en Galicie depuis les transformations survenues en 1848. Comment leur en vouloir, même au point de vue nationaliste prononcé, d'avoir parlé polonais non seulement dans leurs relations amicales avec leurs voisins polonais mais aussi entre eux ainsi que dans leurs foyers et lors des sermons tenus en polonais dans leurs *tserkvas.* Leurs confrères galiciens n'ont-ils pas fait de même avant 1848 ? [1]) Quelle langue eussent-ils dû parler? Si, parmi eux, l'on ne pouvait remarquer des mouvements analogues à ceux qui surgirent avant 1848 chez quelques prêtres galiciens catholiques-grecs (genre Dobrzański et Szaszkiewicz, voir ci-dessus p. 486. 493) cela ne doit pas surprendre. Sans parler des traditions schismatiques inextirpables qui n'avaient jamais cessé d'agir dans le clergé galicien et en détournaient une grande partie des sentiments polonophiles, il y entrait en outre

---

[1]) Voir ci-dessus p. 480. 488 et suiv., 492, 500.

chez ceux-ci l'impression de maint rapport avec les *frères slaves* pendant leurs études à Vienne, ce qui manquait, d'un côté et de l'autre dans les rangs du clergé de Chelm.

Une circonstance néanmoins fut, dans ce cas, d'importance toute particulière. Les prêtres ruthènes de la „Pologne du Congrès“ ainsi que leurs familles étaient toujours en relations amicales avec les propriétaires fonciers polonais qui exerçaient le droit de patronage sur les *tserkvas*, tout à fait sur le même pied que leurs confrères du rite latin, ce qui, naturellement, contribuait d'une part à l'élevation de leur niveau intellectuel et d'autre part faisait naitre dans leur milieu des idées tout à fait étrangères à la caste des prêtres galiciens. A peu d'exceptions près, il n'y avait pas là de commerce social entre le presbytère ruthène et le manoir du gentilhomme de l'endroit. Ceci donnait de l'humeur à celui-là, en faisant naître des sentiments qui, assez souvent tournaient même en haine sociale et — c'est si humain — s'accentuaient parfois d'autant plus que beaucoup de curés ruthènes n'avaient aucunement à souffrir de cette blessante exclusion, mais au contraire jouissaient du „privilège“ de relations intimes toujours attrayantes avec les manoirs de l'endroit et du voisinage. Ceci et cela était en rapport immédiat avec l'éducation, avec le niveau intellectuel de chaque individu [1]). Il m'a paru nécessaire de fixer l'attention

[1]) Qu'il me soit permis de rappeler mes souvenirs personnels datant de mon enfance mais qui se repro-

sur ces détails qui font ressortir la distance existant entre le clergé uniate de Galicie et celui du territoire de Chelm parce qu'elle contribue essentiellement à la caractéristique de celui-ci. Sans se rendre exactement compte de la singularité de l'éducation et du caractère du clergé de Chelm, il serait difficile d'apprécier au juste son oeuvre — son oeuvre c'est l'éducation religieuse que la population ruthène du territoire de Chelm dut à l'action pastorale de ce clergé et dont les fruits se sont manifestés d'une manière inoubliable dans la fermeté héroïque de sa foi.

Par contre il sera d'intérêt à part d'apprendre ce que Jacques Holovatskij pensait du territoire de

---

duisent dans ma mémoire avec beaucoup de précision. Nous passions toujours l'été dans les terres de mon père près Stryj. Malgré les meilleures intentions qu'on apportait de Léopol dans la villégiature et quoique mon père tînt à entretenir des relations suivies avec le presbytère ruthène, la chose ne réussissait point. Mes frères ainés et ma soeur étaient certainement sans aucun préjugé qui eût pu rendre plus difficile des relations de ce genre, et savaient très bien que, vu l'agitation continuelle ruthène contre le polonisme, il fallait éviter soigneusement tout ce qui aurait pu brusquer le presbytère ruthène. Pourtant ils se convainquirent finalement que, dans l'intérêt de la chose en question, il valait mieux se limiter aux visites conventionnelles de salutations d'arrivée et de départ, peut-être à une visite au milieu de la saison, pour ne pas provoquer d'incidents qui, fort souvent, pouvaient changer automatiquement, pour ainsi dire, en aigreur les dispositions du presbytère. Par contre je trouve aussi dans mes souvenirs de jeunesse le type bien plus rare d'un presbytère ruthène où l'on pouvait causer à son gré d'autre chose que de l'art culinaire etc. et où la *popadia* (femme de prêtre)

Chelm. Dans ses souvenirs au sujet de la querelle concernant l'alphabet dont on aurait dû se servir dans la littérature nationale à créer — le slave ou le latin — il fait la remarque caractéristique suivante:

„C'était une question vitale: les Ruthènes de Galicie devaient-ils disparaitre ou non; si les Galiciens avaient accepté l'alphabet polonais (? *sic!*) dans les années 30, la nationalité individuelle ruthène eût disparu (*propala by russkaia individualnaia narodnost* — il écrit cela en russe), l'esprit ruthène (russe?) se serait en allé en fumée et la Galicie fût devenu un second territoire de Chelm".

Tel n'était pourtant pas le ruthénisme du terri-

---

et les nombreuses *popadianki* (filles de prêtre) quoique n'ayant que peu d'éducation et non sans reproches quant au savoir-vivre, étaient de société même très agréable. Qui se souvient de cette époque, ne saurait nier qu'on ne peut reprocher, en général, à la société polonaise d'avoir dédaigné les maisons de ce genre. Lorsque, environ 15 ans plus tard — c'est à dire après 1875 — des fugitifs du territoire de Chelm, prêtres ruthènes ayant été forcés de quitter leur pays avec leurs familles par suite des persécutions russes, arrivèrent en Galicie et furent très mal accueillis par leurs confrères galiciens (*ritus graeci*), nous nous rappelâmes vivement le type sympatique presque complètement disparu du vieux presbytère ruthène. Il était déjà malheureusement tout à fait impossible d'entretenir des relations sociales avec le nouveau type d'environ 1880. Dans les milieux polonais on regretta d'autant plus que l'abolition de l'Union dans le territoire de Chelm ait amené la disparition, probablement pour toujours, du vieux presbytère ruthène qui laissait parfois de si bons souvenirs.

toire de Chełm lorsque Hołovatskij écrivait ces mots, à peu près à la même époque où le Gouvernement russe mettait tout en mouvement pour prévenir la polonisation redoutée du peuple des campagnes de ce pays et le diriger vers le nationalisme russe par *„réunion renouvelée“* avec l'Église orthodoxe.

Cela commença dès les premières années qui suivirent l'insurrection de 1863 et fut inauguré par les mesures que le prince W. A. Tcherkasskyi, alors directeur du Département de l'Intérieur dans la „Pologne du Congrès“, prit à partir de 1866. En quittant bientôt son poste, il trouva un zélé continuateur de son oeuvre dans le Procureur supérieur du „S. Synode“ le comte D. A. Tołstoy (voir ci-dessus, p. 301). Au commencement ce ne furent que des mesures inoffensives ne visant pour le moment qu'à dépouiller de soutiens naturels de ses sentiments et convictions religieux, la population tuthène restée fidèle et inébranlable dans le catholicisme et la traditionnelle liturgie nationale. En premier lieu le droit de patronage des seigneurs fut aboli. Ne s'agissait-il pas d'intimider, autant que faire se pouvait, le clergé ruthène ayant des sentiments catholiques? — de laisser s'éteindre les vieux éléments parmi le clergé pour les remplacer incontinent par de nouveaux sur la soumission desquels le Gouvernement pouvait compter? En même temps ou abolit les cloitres uniates des Basiliens, un boulevard de l'Union dans le territoire de Chelm. Ce n'était d'ailleurs que la mise en action d'une mesure générale prise après 1863 dans

toute la „Pologne du Congrès", mesure qui fit disparaitre tous les cloitres du Royaume sauf quelques uns où les moines des couvents abolis, s'ils ne s'étaient sécularisés, furent concentrés attendant de s'éteindre. Comme il y avait sur le territoire de Chelm plusieurs cloitres catholiques-romains de différentes communautés religieuses qui déployaient un grand zèle parmi les paysans et jouissaient d'une grande considération aussi dans la population ruthène uniate [1]), on espérait, en les abolissant, aider vigoureusement à la propagande du *Pravoslavié*.

Ces premiers pas furent finalement couronnés par le bannissement de l'évêque catholique-grec de Chelm, Jean Kaliński, qui dut expier par la dépor-

---

[1]) Qu'il soit permis de demander à qui connait les questions concernant la Galicie orientale, si l'on pourrait simplement se figurer comme idéal de l'avenir aussi bien aujourd'hui que dans les années 60 ou antérieures, des relations aussi édifiantes entre le clergé catholique-romain et le clergé uni ainsi que la possibilité d'une action analogue de la part du clergé ordonné catholique-romain, sur la population ruthène, pour l'affermir dans ses sentiments catholiques etc., et cela non seulement sans trouver d'obstacles chez le clergé ruthène mais bien plus avec sa joyeuse coopération. Toute tentative pour frayer une voie semblable verrait s'élever des protestations et les réclamations les plus acerbes contre la „polonisation" et la „latinisation", contre le tort fait à l'Église et à l'essence nationale ruthènes. Qu'on veuille bien observer, sous cet aspect, les paroles significatives de Holovatskyi: il les a écrites à la veille de sa „conversion" à l'Église orthodoxe russe sans s'appliquer déjà à masquer son nationalisme russe par ses ci-devant aspirations ruthènes.

tation à Wiatka sa résistance à la „purification" du service divin uniate commandée par le Gouvernement, ce qui voulait dire son adaptation graduelle à la liturgie de l'Église orthodoxe russe.

Michel Kuziemski, membre du chapitre métropolitain de Léopol *ritus graeci*, dont le passé paraissait offrir des garanties suffisantes pour se montrer à la hauteur de la tâche qui lui incombait dans sa nouvelle position fut appelé à ce que, sous sa houlette, les boucs uniates du territoire de Chelm se changeassent en moutons orthodoxes. Il n'y était pourtant pas apte — sa conscience de prêtre catholique-grec mais néanmoins de catholique qui a pris le siège épiscopal avec l'assentiment du St. Siège, s'est-elle révoltée ou fut-ce par manque d'énergie — la littérature russe s'y rapportant dit: „Kuziemski ne répondit pas aux espérances" — il se démit de sa charge et il fallut réoccuper le siège épiscopal de Chelm.

Le choix tomba sur un ancien collègue de Kuziemski, le ci-devant chanoine *r. gr.* de Léopol, Marcel Popiel, le plus zélé parmi ces prêtres uniates de Galicie lesquels, aussitôt après la répression de l'insurection de 1863, avaient quitté leur pays natal pour faire leur carrière dans le territoire de Chelm comme instruments dociles du gouvernement russe [1]. Popiel

---

[1]) Popiel était le plus intelligent dans cette phalange des curés uniates galiciens qui, aussitôt après 1863, se rendirent à Chelm pour s'y mettre à la tête de la propagande schismatique. Les plus marquants

occupa bientôt la charge de *protoiérey* (doyen du chapître) et, appelé par le Gouvernement, après la démission de Kuziemski, à l'administration du diocèse, ne fut arrêté par aucun scrupule pour répondre à la tâche qui lui fut confiée, d'ètre le bourreau de l'Union dans la „Pologne du Congrès". Après être entré en fonctions, le 2 octobre 1873, il publia de sévères ordonnances touchant l'adaptation complète du service divin à celles existant dans l'Église orthodoxe russe, il fixa un terme, le jour de l'an 1874, et ne souffrit pas plus de trois mois d'ajournement. Le pauvre peuple se lamenta, les vrais bons pasteurs cherchèrent à le tranquilliser en maintenant les vieux usages liturgiques tant qu'il était possible de le cacher à la police ou en apaisant son zèle par des cadeaux faits par les seigneurs. En juin 1874 l'empereur Alexandre II arriva à Varsovie. Une députation de paysans venant du territoire de Chelm

---

entre eux étaient: Hippolite Krynicki, Nicolas Liwczak, Philippe Diaczan, Cybyk, Orłowski, Semik, Stecula, Sitnicki, Lawrowski. Leur exemple fut suivi dans une dizaine d'années, lors du commencement de la persécution sanglante de l'Union dans le territoire de Chelm, par un beaucoup plus grand nombre de leurs confrères galiciens, pionniers acharnés du Schisme triomphant par moyen de coups de fusil et du knout. Comme ces étranges „émigrés" ne rompirent point leurs relations de famille et d'amitié avec leurs anciens confrères en Galicie, tous prêtres grecs-catholiques — comme ils faisaient souvent des visites à ceux-ci et s'entretenaient dans leurs foyers, leur exemple et leur influence sur certains cercles du clergé ruthène entre 1875—1890 furent des plus funestes.

parut devant l'empereur et, tout en larmes, le supplia de laisser sa „foi" au peuple.

Il s'agissait de plusieurs milliers d'hommes; le tsar ne consentit pas — comme l'avait fait jadis son rigoureux père dans l'affaire de la famille Jaczynowski — à ce que les masses populaires restassent dans leur „erreur". On leur répondit qu'il fallait „se défaire des malheureuses erreurs et repousser les suggestions déloyales par lesquelles elles avaient dévié du droit chemin"[1]. Encouragé par les hautes sphères, Popiel marcha vite de l'avant. Dans les cercles compétents on désirait en finir de cette „affaire désagréable", afin d'éviter des incidents contrariants qui eussent pu annuler ce qui avait déjà été fait; des indices se montraient même d'après lesquels l'Europe indifférente — „l'Europe pourrissante" comme on se plaisait à dire dans ces cercles — commençait à s'intéresser au territoire de Chelm. Il fut donc envoyé à Pétersbourg quelques mois après le refus exprimé à Varsovie à la députation, une tout autre députation du territoire de Chelm. Des gens pervers sur lesquels dès lors pesait longtemps la malédiction des Ruthènes de Chelm, furent découverts par Popiel et sous sa direction, se rendirent à Pétersbourg (mars 1875)

[1] Voici le texte original de cette réponse: освободяться отъ несчастныхъ заблужденiи и неблагомѣренныхъ внушенiи сбивающихъ ихъ съ должнаго пути. La famille Jaczynowski avait, par contre, obtenu de Nicolas I le privilège: Оставить Ячиновскихъ въ заблужденiи (Les Jaczynowski peuvent être laissés dans l'erreur): comp. ci-dessus p. 283.

afin de supplier le tsar de réintégrer leurs connationaux dans le sein de l'Église „orthodoxe". Le 15 mai la „réintégration officielle" eut lieu, de l'évêché de Chelm jusqu'alors uniate dans l'Église de l'État russe (*officialnoïe vossoïedinenie s Pravoslavnoju Cerkoviu*).

Alors commença le martyre de Chelm qui, en effet rappelle les premiérs siècles de la chrétienté. Il fut touchant de voir l'attitude héroïque du peuple qui plein des sentiments les plus nobles, sans réfléchir à l'inutilité de son opposition, se plaçait, dans beaucoup d'endroits, comme des murs impénétrables devant leurs *tserkvas* adorées pour les protéger contre l'intrusion de popes schismatiques, généralement des apostats galiciens arrivés avec Popiel[1]). Le sang coula à flots, partout les coups de fusil et les knouts des cosaques firent des brèches dans ces murailles vivantes composées d'hommes, de femmes et d'enfants, et les „récalcitrants" restés en vie durent quitter le pays natal pour être expédiés par „mesure administrative", sans varier dans leur foi dans les contrées éloignées du Volga afin d'y périr. Nonobstant, la fermeté inébranlable de ceux qui étaient restés, fut encore plus édifiante — leur héroïsme silencieux, non issu avec une vigueur correspondant à la grandeur des évènements qui faisait que

[1]) Parmi les prêtres ruthènes immigrés de la Galicie entre 1864 et 1875 dans le territoire de Chelm, le *seul* P. Emilien Piasecki résista à la tentation de l'apostasie.

les martyrs sacrifiaient leur sang à la chose sainte, mais se maintenant courageusement au milieu des souffrances indicibles de la vie journalière en dépit de toutes les persécutions et des tentatives d'embauchage. Quoiqu'ils fournissent toujours de nouveaux contingents à l'„expédition par mesure administrative", des milliers et de milliers ne purent être, pendant des années, détournés de leur foi. C'est en vain que l'on employa les knouts des Cosaques pour les faire visiter leurs *tserkvas* dont avaient pris possession les popes, d'apostats venus généralement de Galicie. Ils tinrent bon, ne se laissèrent influencer par aucun moyen à assister au service divin schismatique, à recevoir les sacrements de la main des popes. Qui y faillait, était généralement méprisé. Enfin les autorités russes lassées par leur attitude inébranlable, leur permirent de ne pas laisser baptiser leurs enfants par les popes, de ne pas faire enterrer les leurs aux cimetières ou de ne pas faire bénir leurs mariages dans les *tserkvas*. Il arrivait souvent qu'un missionnaire de Cracovie paraissait dans la contrée, disait, de nuit, la messe dans un endroit caché de la forêt, confessait, répandait la sainte communion, prêchait, affermissait la foi des malheureux et donnait des conseils touchant l'attitude à maintenir vis à vis des choses inouïes qui se passaient. Il y eut pendant des années des missionnaires déguisés — naturellement non des Ruthènes vu qu'ils étaient tout à fait indifférents au martyre de leurs compatriotes de Chelm, sinon hostiles —

il y avait des prêtres ordonnés pleins de zèle, des Polonais, cela va de soi, qui, sans craindre les plus grands dangers se fixèrent, établis dans différentes contrées du territoire de Chelm, exerçant *pro forma* un métier quelconque, de menuisier ou de cordonnier appris à la hâte, afin d'accomplir, dans la nuit leur office de prêtres dans des endroits cachés de la forêt. Si le service divin dans la forêt attirait toujours de nouveaux croyants qui par leur participation s'exposaient continuellement à être envoyés en Sibérie, si l'on put pendant des années cacher ces actions aux yeux de la police, si des époux mariés dans la forêt par un missionnaire ou sans lui, seulement en présence de deux témoins, furent regardés comme vivant en concubinat et leurs enfants envisagés et traités comme illégitimes, tout cela doit être considéré comme un martyre silencieux et inaperçu, digne d'autant plus d'admiration.

Tous n'ont certainement pas résisté. Le nombre des faibles qui ont succombé à la tentation de se soumettre et d'accepter des circonstances régularisées, ce nombre minime pendant un nombre d'années après 1875 encore restreint, augmenta avec le temps, plus grandit la génération qui ne se souvenait plus des journées sanglantes de 1875, plus chaque année le service militaire alimentait la moisson de l'„orthodoxie". Vers la fin du siècle passé les missionnaires à leur retour du territoire de Chelm apportèrent des nouvelles toujours plus tristes; le nombre des „recalcitrants"commençait à diminuer sensiblement, le fameux

Eulogius, alors évêque de Chelm, triomphait. Enfin, après les défaites de la guerre contre le Japon parut en 1905 „l'édit de tolérance", juste trente ans après l'apostasie de Popiel. On n'y voulait pas croire, tellement la tolérance paraissait incompatible avec le tsarat. Bientôt se montra ce qu'on nomme „tolérance" en Russie. Il n'était resté qu'un petit nombre de vieillards de ceux qui en 1875 avaient vu couler le sang comme hommes faits ou femmes mariées, la plupart d'entre eux, sauf quelques exceptions, ainsi qu'une grande quantité de leurs enfants annoncèrent leur entrée dans l'Église catholique en laquelle ils avaient gardé la foi pendant les trente années de persécution. Il ne leur fut pourtant pas donné de revenir à la touchante liturgie de leurs aïeux que les vieillards avaient, dans leur jeunesse, tant appris à aimer et dont les jeunes gens n'avaient entendu parler que par les rapports de leurs parents, savoir: qu'il était possible de prier dans les *tserkvas* ornées d'images au fond d'or, d'assister au service divin en langue vieux-slave et de recevoir la communion sous les deux espèces selon l'ancienne coutume sans être infidèle à l'Église catholique. L'édit de tolérance permettait de se convertir à l'Église catholique — mais on ne pouvait pas devenir „uniate", l'Union n'était pas soufferte par la tolérance russe, il fallait accepter le rite latin. On assure que, parmi les jeunes surtout, peu le regrettèrent. Le rite, la liturgie qu'ils avaient appris à connaitre dans le service divin de la forêt leur étaient déjà devenus chers. Sont-ils restés Ru-

thènes? Il serait assez difficile de répondre avec certitude. Les vieux — certainement si même eux, sachant depuis longtemps le polonais, commencèrent pendant la persécution à se servir de plus en plus de cette langue — langage de leurs chers missionnaires du temps de la persécution. Ils avaient des livres de prière polonais apportés par les hardis missionnaires, ils ne trouvaient nulle part que dans les manoirs des gentilshommes polonais la protection dont ils avaient tant besoin, et les familles, surtout les dames de ces manoirs s'occupaient avec beaucoup de zèle des besoins religieux des pauvres uniates, avec la prudence nécessaire pour n'être pas envoyées en Sibérie. Il n'est donc pas extraordinaire que, en raison de ces circonstances, dans la nouvelle génération — pour se servir des paroles de Holovatskyi — le ruthénisme de ce peuple s'en allât complètement en fumée.

On ne peut non plus facilement prétendre que même parmi leurs connationaux qui ayant cédé à la pression gouvernementale s'étaient depuis longtemps soumis à l'orthodoxie, plus d'essence ruthène, de leurs ancêtres ruthènes, se soit conservée. L'oeil du Gouvernement ainsi que celui des organes cléricaux-orthodoxes était continuellement fixé sur eux depuis *l'arkhiereï* (évêque) jusqu'au *palamar* (sacristain) afin que les moutons rentrés au bercail ne fussent pas dérobés à l'orthodoxie par l'„intrigue catholico-polonaise“ (terme technique). Ils furent choyés de toute manière, confiés aux soins de nonnes russes

dont, à cet effet, une véritable élite fut envoyée dans le territoire de Chelm, à de nombreux établissements de bienfaisance, à des asiles de vieillards et d'orphelins d'où sortirent des pionniers pleins de zèle, non seulement de l'orthodoxie mais aussi du moskovitisme et qui exerçaient dans les basses terres leur apostolat politique et ecclésiastique. D'années en années le ruthène, l'idiome rude du paysan, reculait devant la langue des gens instruits, des popes et des *tchinovniks*, même du tsar adoré. On ne saurait contester qu'en ce qui concerne le territoire de Chelm, les gouverneurs qui n'ont, dans leurs rapports statistiques, fait de distinction qu'entre les Russes et les Polonais, peuvent l'avoir fait avec assez de raison.

Lorsqu'en été 1915, à l'approche de l'offensive austro-allemande, les autorités russes se virent obligées de quitter le pays et, comme nul n'ignore, le saccagèrent à qui mieux-mieux tout à fait à la tartare, ils forcèrent la population indigène surtout celle orthodoxe à abandonner ses foyers. Nous soulignons: *surtout la population orthodoxe* car la population catholique fut aussi sommée de quitter le pays avec les troupes, y fut même souvent forcée avec sévérité mais en général on souffrit plutôt qu'elle restât et ne s'opposa pas à ce qu'après plusieurs jours de marche, le catholiques cherchassent à rentrer dans leur pays. Par contre, les orthodoxes durent, bon gré, mal gré émigrer tous ensemble et là où l'on remarquait des tentatives isolées de rester en se cachant dans les forêts, d'une part on punit

sévèrement ou l'on décrivit l'„ennemi" sous des couleurs si effrayantes que ces pauvres gens perdirent bientôt l'envie de ne pas s'enfuir et de se jeter dans les griffes du diable.

Il s'ensuivit que la population orthodoxe, sauf quelques très rares exceptions, disparut du territoire de Chelm: dans le district de Hrubieszów par exemple où elle était très nombreuse et en 1906 fut officiellement calculée comme à 50% il n'est pas en effet facile de trouver maintenant un „orthodoxe". Ce n'est pas exagéré et ne saurait être mis en doute.

Il y avait donc un „système dans la folie", mais quel système? Sans connaitre les motifs par lesquels les autorités russes se sont laissé influencer, il serait possible que ces étranges mesures eussent été prises par égard à la fidélité à la foi catholique jadis si ferme et récemment éteinte de la population actuellement „orthodoxe", surtout de la génération précédente. C'est avec raison qu'on a craint que le Russe et „orthodoxe" tout frais émoulu dont les parents avaient souvent été des martyrs pour l'Union, ne se rappelât les traditions uniates après le départ des popes russes et des *tchinovniks* aussitôt qu'il remarquerait que les beaux jours de l'„orthodoxie" étaient passés et qu'on n'en pouvait plus tirer de profit. Que ce soit qu'on ait craint pour le salut de l'âme des nouveaux convertis qu'on ne voulait pas exposer à un tel danger, ou craignait-on, que l'orthodoxe de Chelm reconverti au catholicisme puisse, lors de la reconquête du pays se montrer récalcitrant à l'instar

de ses pères, peu importe, il fut forcé de quitter le pays et l'on assure qu'on ne l'y laissera pas revenir.

C'est ainsi que s'est accomplie la prophétié de Holovatskyi: le territoire de Chelm n'est plus une région à population mêlée — c'est actuellement un pays polonais et il faut espérer qu'il le restera.

Il est vrai que ce n'est pas l'oeuvre de l'alphabet *polonais*, comme se le figurait Holovatskyi.

Un certain temps après l'occupation du territoire de Chelm, les „Ukrainiens" de Galicie ont réclamé cette ancienne „perle du vieux royaume des Romanides" (XIII siècle) en termes fort vifs pour leur „ukrainisme". Mais comme on s'est convaincu que non seulement il n'y a là-bas aucun „Ukrainien" mais qu'il est assez difficile de rencontrer un Ruthène, ces prétentions auront probablement cessé [1]).

---

[1]) Ces derniers mots demandent malheureusement une rectification. Pendant que ces feuilles nous parviennent en brosse on publie dans les journaux les rapports des séances tenues par le „Conseil national général ukrainien" au commencement du juillet passé et dont les décisions, comme le fait ressortir le *Dilo* de Léopol n'ont pas été publiées de suite pour des raisons qu'on ne précise point. L'article premier de ces décisions serait conçu ainsi: „Le Conseil national prend note des démarches et reconnait les efforts que la Présidence a faits près les cercles compétents pour éviter l'annexion à la „Pologne du Congrès" du territoire de Chelm historiquement et ethnographiquement ukrainien(!) où les Ukrainiens en partie orthodoxes en partie catholiques-romains l'emportent en nombre". — Ce qui à été dit plus haut suffira complètement pour juger de l'autorisation de telles démarches. Vu le rôle des Ruthènes galiciens de la génération précédente dans les

Quoiqu'il en soit on ne saurait blâmer les chefs du camp ukrainien de n'avoir pas manqué de faire des tentatives semblables, n'est-il pas coutume chez eux de croire obstinément ce qu'on désire?

Il en est tout autrement quand, de leur côté, ils parlent du territoire de Chelm au point de vue de son passé religieux. L'héroïsme de la population ruthène de ce pays sera toujours un chapitre glorieux de l'histoire moderne de l'Église, devant lequel, croyant ou non, il faudra courber la tête. Quiconque a suivi avec intérêt les évènements sanglants qui ont eu lieu en 1875, sait quel rôle y a joué le polonisme et quel fut celui du ruthénisme galicien. Si donc dans les brochures „ukrainiennes" fabriquées *ad usum Delphini*, la fermeté de la foi soi-disant propre aux Ruthènes est mise en évidence est si, comme exemple on cite l'attitude héroïque du territoire de Chelm, mais si, à la même page ou à la suivante on se lamente sur le „martyre" que, de tous temps, leur „nation si éprouvée" a eu à souffrir de la part des Polonais, le lecteur peut se faire une idée de la confiance qu'il doit avoir en une telle littérature de brochures et ce qu'il doit penser de ses promoteurs [1]).

---

années 1865—1880 sur le territoire de Chelm, rôle auquel ils doivent la renommée dont ils y jouissent, la génération actuelle ferait bien de garder le silence sur ce pays des martyrs de notre époque.

[1]) Pour les détails concernant l'abolition de l'Union dans le territoire de Chelm et les persécutions religieuses dont ce pays fut le théâtre, on voudra bien consulter:

Aux pages 251—253.

Chaque fois qu'on cherche à tirer des conséquences des comparaisons pourcentales des populations

---

Esposizione documentata sulle costanti cure del Sommo Pontefice Pio IX a riparo dei mali che soffre la Chiesa cattolica nei dominii di Russia e Polonia. Roma, 1866.

Lescoeur, L'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe depuis le premier partage jusqu'à nos jours (1772—1875). 2 vol. Paris 1875.

Encyclique de Pie IX *Omnem sollicitudinem* du 13 mai 1874 adressée au métropolite r. gr. de Léopol Joseph Sembratowicz et à tous les évêques ruthènes.

Documents officiels publiés par le Gouvernement anglais au sujet du traitement barbare des Uniates en Pologne. Zurich 1877 (Rapports des ambassadeurs anglais à Pétersbourg, Loftus et Marshal, ainsi que des consuls anglais à Varsovie, Odessa et Kherson).

Chotkowski, Münchener historisch-politische Blätter 1890. p. 641—658, 730—745, 801—815. 883—902: Die katholischen Glaubenszeugen in der Verbannung am Uralgebirge.

Des lecteurs connaissant le polonais et le russe, et qui voudraient approfondir la question, devraient recourir en outre à l'abondante littérature dans ces deux langues, concernant ce sujet, dont nous citons les plus remarquables récits des témoins occulaires ainsi que les rapports officiels russes:

Bojarski, Czasy Nerona pod rządem rosyjskim czyli ostatnie chwile Unii w dyecezyi chełmskiej. Lwów 1878.

Bańkowski. Ruś chełmska od czasu rozbiorów Polski. Lwów 1887.

Ottonówna, Podlaskie Hospody pomyluj. Kraków. 1907.

Демьяновичъ. Матеріалы для исторіи возсоединенія униатовъ бывшей Холмской епархіи съ православною Церковью. Варшава 1878.

ruthène et polonaise indiquées p. 251—253 et calculées sur les données du dernier recensement, les Ruthènes disent qu'on ne saurait avoir confiance en ces chiffres et qu'ils sont incorrects à deux égards. En premier lieu on met leur foi en suspicion parce que les recherches statistiques ont été faites par des autorités „polonaises" et par suite auraient été façonnées tendancieusement. Si l'on voulait maintenir cette manière de voir à l'égard de la statistique officielle, il faudrait tout simplement renoncer à se rendre compte de la statistique des nationalités, et la Galicie, on le sait, n'est pas la seule qui, sous ce rapport, est soupçonnée de façonnement tendancieux des données en question. Qu'il soit donc permis de faire remarquer que le recensement dans les terrains plats — et, dans ce cas il s'agit principalement, presque exclusivement de la population des campagnes — a été fait par les maires des villages, partant par des Ruthènes dans les villages ruthènes, la suspicion de falsification de l'état réel qui, certainement pourrait être justifiée dans quelques cas, ne saurait s'appliquer, en général, qu'à des endroits habités par des Ruthènes et des Polonais. Cela arrive naturellement quelquefois mais est généralement rare de sorte que le façonnement qui peut-être y aurait eu lieu serait de peu d'importance pour le chiffre total. Le fait suivant prouvera que, d'ailleurs les recherches

---

Холмско-Варшавскій Епархіальный Вѣстникъ 1877 et suiv.

statistiques faites par les chefs des villages n'ont pas toujours été défavorables aux Ruthènes. Les rendements basés sur la statistique officielle donnent 23.615 Ruthènes de religion israélite. Qui connait tant soit peu l'état des choses, accordera certainement qu'il n'y a pas, en Galicie, même 1% de ce chiffre total de Juifs qui puissent véritablement se dire de nationalité ruthène. Comme malheureusement, pourtant, la statistique officielle autrichienne ne discerne pas, jusqu'ici, les différentes nationalités mais s'occupe seulement dans ses recherches, de la langue usuelle (*Umgangssprache*), il est facilement compréhensible de se figurer comment tant de Juifs ont augmenté le chiffre total de l'élément ruthène — ceci certainement à la grande surprise des „Ukrainiens" eux-mêmes. Le chef de l'endroit, qu'il soit „Ukrainien" ou „Russe" (car il n'a pas manqué en Galicie, déjà en 1900 de Ruthènes qui prétendaient l'être) ne s'est fait aucun scrupule de mettre au nombre des gens se servant de la langue ruthène les Juifs vivant dans cet endroit et avec lesquels il pouvait s'entretenir en ruthène.

Voici néanmoins un point capital qui, lors de l'établissement d'une statistique des nationalités de la Galicie, basée sur le dernier recensement ainsi que sur le précédent, demanderait d'être largement rectifié, certes en défaveur de l'élément polonais, si l'on voulait se rendre fidèlement compte du chiffre de celui-ci en Galicie. C'est aussi le reproche le plus important, fait à cet égard, par les Ruthènes à la stati-

stique officielle. En tant que les Juifs galiciens n'ont pas indiqué la langue allemande expressément comme leur langue usuelle, ils ont été comptés dans la population qui se sert d'ordinaire du polonais parce qu'ils savent cette langue et le jargon juif qui, de fait, est la langue usuelle de cette population, a été ignoré, par principe, par la statistique officielle quoique il soit un vrai fait patent.

Comme il est certainement d'intérêt pour les Polonais de soustraire leur force numéraire effective à toute déformation, on n'a pas manqué de remédier aux défauts de la statistique officielle par des corrections *ad hoc*. Mais c'est énormément difficile et les tentatives s'y rapportants ressemblent à peu près à un travail de Sisyphe dont il ne vaut même pas la peine de signaler les résultats.

En face de ce fait les „Ukrainiens" sont évidemment en avantage s'ils affirment avec emphase qu'en ce qui concerne les rapports de nationalité en Galicie, la statistique officielle ne saurait fournir des points d'appuis sérieux. La chose, pourtant n'en est pas à ce point et comme c'est une question d'éminente importance, nous ne pouvons nous empêcher — sans faire nous-mêmes des rectifications éventuelles — de présenter au lecteur des points de repère fixes pour juger critiquement les chiffres donnés 251—253, qui ont été pris de la statistique officielle et se rapportent à cette malheureuse „langue usuelle".

Le chiffre total des Juifs en Galicie est de 871.895 suivant le dernier recensement, c'est donc les 12.9%

de la population. L'élément juif est moindre dans les districts de l'Ouest, purement polonais, et plus nombreux dans ceux de l'Est: population mêlée. Nous rappelons ceci afin qu'on ne nous fasse pas le reproche de cacher cette circonstance au lecteur. Il nous faut toutefois faire ressortir qu'en comptant exactement le pourcentage s'y rapportant il n'en appert aucunement des différences aussi frappantes entre l'Est et l'Ouest, qu'on serait disposé à le supposer par suite de l'impression générale si l'on ne prend connaissance des chiffres. Par contre, des divergences frappantes sautent aux yeux si l'on compare les pourcents de la population juive dans certains districts même avoisinants si dans l'un se trouve une ville, dans l'autre seulement de petites villes ou des bourgs. Par exemple les Juifs sont le plus nombreux dans le district de Léopol où leur chiffre % atteint même 19.4% c'est à dire presque le double du chiffre % moyen des districts avoisinants. Les sceptiques les plus endurcis ne sauraient dénier relativement à la conscience nationale polonaise de l'élément juif que sur les 57.387 habitants iraélites de Léopol, une grande somme pour cent se compose de gens de sentiments nationaux polonais. Il en est de même pour Przemyśl (total des habitants 54.078), Kolomea (46.676), Drohobycz (34.665) [1], Tarnopol

[1]) Pour être exact qu'on remarque qu'à Kolomea et à Drohobycz les Juifs qui s'accusent franchement Polonais, constituent relativement une insignifiante minorité.

(33.871), Stanislawów (33.228), Stryj (30.942), Nowy-Sącz (25.004), Jaroslaw (23.965), Sambor (20.557).

En ce qui concerne les districts à langage mixte qui ont été indiqués p. 251—252 relativement au pourcentage des deux nationalités, pour fournir une base caractéristique générale des circonstances en question le calcul suivant servira de données qui permettront de s'en faire une idée: Bohorodczany 10.8% Juifs, Brzeżany 10.25%, Brzozów 12.6%, Buczacz 12.5%, Cieszanów 12.4%, Gorlice 8.6%, Grybów 5.5%, Husiatyn 11.6%, Jaslo 6.5%, Krosno 7.5%, Lisko 14.1%, Nowy-Sącz 9.3%, Peczeniżyn 9%, Sanok 10.3%, Skalat 13.1%, Tarnopol 13.17%, Trembowla 8.9%, Zbaraż 7.5%, Zloczów 11.4%, Żólkiew 9.55%, Żydaczów 8.24%.

Si l'on se rappelle que sur le chiffre de 90.114 indiqué pour la population galicienne qui est désignée comme parlant usuellement l'allemand, au moins la moitié revient aux Juifs, si l'on ajoute les curieux 23.615 prétendus Ruthènes de religion israélite ainsi que le grand nombre de Juifs auxquels on ferait grand tort en doutant de leur conscience nationale polonaise qu'ils viennent d'affirmer tout nouvellement en prenant part aux héroïques combats des Légions polonaises, le chiffre de la population juive de Galicie qu'équitablement on ne devrait pas considérer comme faisant partie de la nationalité polonaise, diminuerait sensiblement. Par suite on ne pourrait constater, comme on le fait dans le camp „ukrainien“, une différence aussi

grande entre le chiffre fourni par la langue usuelle et celui du rendement effectif de l'élément polonais dans les districts de la Galicie orientale. Espérons que nous ne sommes plus loin du recensement prochain et comme, très probablement, on ne s'en tiendra plus au principe de la „langue usuelle" qui est insoutenable mais comme la nationalité individuellement exprimée lui servira de base, nous pouvons nous attendre à ce que les observations ci-dessus se justifient d'une manière indéniable.

(Appendice V — II/V/4).

Aux pages 325—327.

M. Oscar Halecki qui travaille à un ouvrage sur l'Union de Lublin (1569) devant paraître en peu de temps, a bien voulu mettre à notre disposition un résumé de ses recherches sur ce sujet, pour l'insérer dans ce volume. Quant aux plusieurs faits essentiels qui avaient échappé aux historiens traitant ce sujet, ou bien qui constituent l'objet de leurs „réticences", M. Halecki cite à l'appui de ses assertions des documents respectifs, surtout s'il s'agit des documents inédits.

Attendu que le traité d'Union de 1501 n'a pas été décidément accepté en Lithuanie, il se passa plus d'un demi siècle avant que les rapports des deux moitiés de l'empire des Jagellons fussent officiellement fixés. Les représentants lithuaniens ne purent se décider longtemps à accepter les propositions polonaises tendant au raffermissement du lien politique.

bien que dans la politique étrangère la communauté d'intérêt des deux pays joints uniquement par l'union personnelle s'accentuât de plus en plus fort, et que la libre réception de l'organisation polonaise en Lithuanie et une assimillation culturelle y fissent de rapides progrès dans le développement intérieur de l'État. Cette contradiction nous laisse constater deux faits: Il ny eut, avant tout, aucune pression du côté polonais pour forcer les Lithuaniens à conclure une nouvelle union — on se proposa seulement, comme l'a décidément accentué à la diete polonaise en 1548 un des premiers dignitaires polonais, le célèbre Hetman Jean Tarnowski, un progressif et libre rapprochement. Le second motif de l'hésitation des Lithuaniens provenait de ce que les cercles exclusifs de certains grandseigneurs qui dominaient en toute maîtrise le pays, craignaient, que par un rapprochement plus immédiat avec les Polonais, la noblesse lithuanienne, à l'exemple de l'avoisinante, ne conquît sa désirable part aux libertés et droits et n'obtînt par là une grande influence politique.

La justesse de cette assertion est soutenue par le fait que les grandes masses de la noblesse lithuanienne dès qu'elles gagnèrent assez de force sous l'influence polonaise pour débuter indépendemment, et profitant de la première occasion favorable, présentèrent au souverain commun, Sigismond Auguste, une demande positive pour raffermir l'alliance entre les Lithuaniens et les Polonais, ce qui les mit en une violente opposition avec le parti compacte de

la haute noblesse. Cette pétition présentée en 1562 nous est parvenue dans sa première rédaction. (Archives des princes Czartoryski à Cracovie Ms. 1604, pag. 58—74).

En y appellant aux anciens traités et appréciant pour l'État lithuanien les avantages de l'alliance avec les voisins et „frères" polonais, les représentants lithuaniens proposèrent déjà alors exactement la même définition du rapport des Polonais et des Lithuaniens que celle qui fut acceptée 7 ans plus tard par l'union de Lublin.

A côté de la noblesse ethnographiquement lithuanienne, l'élément ruthène, prit aussi une vive part dans ce mouvement.

A la tête du parti de l'union en 1562, à côté des deux nobles Lithuaniens, se trouve un gentilhomme volhynien et ce furent les représentants de Volhynie et de Podlachie, qui, dans les années suivantes, présentaient des requêtes réitérées pour la convocation d'une diète polono-lithuanienne. Le parti contraire qui entrava pendant longtemps ces démarches, se composait pour la plupart, comme le démontrent clairement les documents contemporains, des membres de la puissante maison des Radziwill et de ses partisans. Il est donc foncièrement faux de qualifier leur attitude, de mouvement national, parce que cette famille était déjà alors tout-à-fait polonaise et que son chef, le prince Nicolas le Noir déclarait pendant les débats de l'Union en 1564, qu'il se considérait comme tout-à-fait Polonais!

La noblesse lithuanienne se solidarisant avec les aspirations polonaises, on essaya d'empêcher la totalité d'élever la voix pendant les pourparlers d'Union qui après la confédération des nobles lithuaniens 1562 parut inévitable.

Le parti de l'opposition sut s'arranger de la sorte qu'une diète commune des deux nations ne fut pas convoquée pendant longtemps; les représentants, pour la plupart, de la haute noblesse de la Lithuanie furent seulement délégués à la diète polonaise. Pendant que les Polonais se montrèrent tout portés à réserver aux Lithuaniens une position politique indépendante dans la nouvelle union projetée, les pourparlers se brisaient ordinairement contre l'opposition de la haute noblesse et des dignitaires lithuaniens, contraires à l'introduction d'une diète commune à laquelle néanmoins leur population aspirait aussi chaleureusement que les Polonais. Ce n'est que la grande réforme des lois lithuaniennes dans les années 1564—6, qui brisât la prépondérance absolue des grandseigneurs, et la conscience de plus en plus claire que la Lithuanie ne se sentait pas de force de tenir tête à elle seule à la puissance moscovite, facilita la réalisation de la diète commune à Lublin, en 1569.

Son oeuvre, le traité du 1 juillet, fut élaboré, non sans difficultés, après une demi année de travail. Le groupe des grandseigneurs oppositionnistes du côté de la Lithuanie a su prendre au commencement le dessus et parvint à faire élire des députés complète-

ment dévoués à la haute noblesse et lui tenant de près. Ils confièrent la direction des pourparlers à Radziwiłł. Quand le roi, dans l'intérêt bien compris des deux États, voulut hâter une entente décisive, ce groupe décida les Lithuaniens à s'esquiver de Lublin la nuit du 1 mars. C'est alors seulement, quand la conclusion de cette union parut indéfinitivement différée, que les Polonais se décidèrent à détacher de la Lithuanie les provinces limitrophes, la Podlachie et la Volhynie avec le territoire de Braclaw, contestés depuis 200 ans, pour les incorporer à la partie polonaise de la monarchie. Il se passa en tout cas trois mois, avant que tous les représentants de ces provinces reconnussent cette décision. Leur retard a été causé uniquement par deux motifs. Premierèment, ce fut l'opposition lithuanienne qui fit les plus audacieuses tentatives pour les en détourner, soit par la persuasion, soit par la menace — secondement, ils voulurent s'assurer une juste part aux privilèges polonais. Une lettre privée du prince Christophe Radziwiłł à son père (Archives de Nieśwież, partie IV) prouve que les Volhyniens ne furent pas moins contents de leur adoption par l'État polonais — *egerunt Deo gratias quod essent Regno adiuncti.* (Archives de la Bibliotèque des Jagellons à Cracovie Ms. $^{28}/_{11}$ fol. 36). Les Podlachiens, pour la plupart Polonais, se seraient présentés au premier terme d'appel à Lublin, si les grandseigneurs lithuaniens ne les en avaient détournés à plusieurs reprises. Mais quand tous se décidèrent à revenir à la diète, il n'a-

36*

vait fallu pour les réconcilier avec leur ralliement à la partie polonaise de l'État, que de l'énonciation polonaise qui „invitait les nouveaux sujets en frères à prendre part aux libertés, à s'unir à eux en égaux et à partager en commun tout bonheur et tout malheur". — On se plaît à soutenir qu'on avait dépouillé les oppositionistes de leurs charges et de leurs biens; les cas uniques de ce genre se présentent ainsi qu'il suit. Deux grandseigneurs Podlachiens, qui contre le gré de la contrée portaient la dignité de sénateurs, furent remplacés par deux autres dignitaires du pays avec la compensation d'autres dignités sénatoriales encore plus hautes dans le Conseil lithuanien; on retira au troisième la gestion d'un domaine contesté de la Couronne à la frontière de la Podlachie, mais il ne fut privé d'aucune de ses hautes dignités tant celles de ses starosties ni dépourvu de ses biens! Quand l'incorporation de la Podlachie et de la Volhynie au Royaume polonais fut accomplie, les meneurs de l'opposition lithuanienne durent avouer franchement dans leur correspondance intime, que les Polonais ont acquis ces pays non seulement „aux moyens de décrets royaux, mais plus encore par la libre et volontaire adhésion de ces terres", que „les Podlachiens désiraient eux-même, sans contredit, se détacher de la Lithuanie" et que, „les Volhyniens n'y furent point trop forcés et s'y soumirent avec le plus grand empressement". (Arkheografitcheskoï Sbornik k'istorii sievierozapadnoï Roussi, vol. VII, N-o 26). Ce n'est pas encore tout: ce furent les

Volhyniens ruthènes qui pressaient sans cesse de joindre aussi les autres provinces ruthènes de la Lithuanie à la partie polonaise de la monarchie (ibid. NN. 22, 23, 24, 26), ce qui leur réussit pour le palatinat de Kieff; quand à la Polessie et le palatinat de Brześć Litewski, c'est la Lithuanie qui les garda, bien que parmi la noblesse ruthène de ces contrées un parti assez fort désirât la jonction à la Pologne. Ses représentants sont aussi mentionnés dans la correspondance des grands-seigneurs lithuaniens. (Archives de Nieśwież partie V, Wołłowicz à Radziwiłł $^{2}/_{1}$ 1569). Il est donc tout naturel dans la suite, qu'après l'extinction des Jagellons, quand les Radziwiłł voulurent ressaisir pour la Lithuanie les pays ruthènes perdus, les Lithuaniens déclarèrent ce projet sans avenir, même en cas que les Polonais ne s'y opposassent point, vu que les habitants de ces provinces sympatisaient plutôt avec les Polonais qu'avec les Lithuaniens (*Haus- Hof- und Statsarchiv* de Vienne, Polonica 1/XII 1572).

Bientôt après ces grands changements territoriaux, la question de l'union des autres terres lithuaniennes mûrit parfaitement pour la diète de Lublin. Certaines circonstances ont tout naturellement facilité l'entente. Ce fut avant tout le triomphe de la majorité sympatisant avec l'idée de l'union, sans aucun concours de l'influence polonaise, pendant l'assemblée du Conseil lithuanien au mois de mars à Wilno: on y élabora un projet d'union (Archives des princes Czartoryski, Ms. 77, N. 41) partant du même

principe, que celui qui fut accepté le même jour par les Polonais à Lublin. On fit élire en Lithuanie de nouveaux députés au mois de mai, moins influencés par le parti de l'opposition, et quand au commencement du mois de juin les représentants de l'État lithuanien revinrent à Lublin, ce n'est plus un Radziwiłł, mais un Chodkiewicz qui était à leur tête, désirant en toute garantie des droits individuels de la Lithuanie, une réalisation de l'union. Quand des difficultés formelles émergèrent encore finalement, on mit au jour un acte de la noblesse lithuanienne, tenu longtemps secret par l'opposition, dans lequel les nobles déclaraient au roi, qu'ils traiteraient sans aucun égard ceux des grandseigneurs qui les priveraient encore une fois de l'union tant souhaitée avec les Polonais. (Archives des princes Czartoryski Ms. 1609, p. 1623). Ainsi s'approcha le moment solennel, dans lequel les Lithuaniens déclarèrent: „Ce n'est pas la peur de la mort qui ne nous menace point, ni une pusillanimité, ni une ambition, mais l'égard au bien des États, à l'amour fraternel réciproque, c'est en hommage à notre roi et pour gagner l'amour de nos frères polonais que nous y apportons notre consentement". (Des Bulletins de la diète). Les actes de l'union tout en affermissant les liens unissant les deux États pour toujours par une commune élection du souverain et une diète commune, assuraient en même temps au Grand-Duché de Lithuanie clairement et en peu de mots son indépendance politique, avec une administration en tout point in-

dépendante des Polonais, et lui garantissaient solennellement ses propres lois, sa propre armée, ses propres finances.

Appendice V. (I/V).

Aux pages 303—422.

L'histoire falsifiée.

Pour de nombreuses raisons exposées dans l'avant-propos, je me vois obligé de renoncer, pour le moment, à la discussion de certains détails concernant les questions traitées dans l'Appendice V et n'essaierai ici que de clore par quelques observations générales. Indispensables comme conclusion à ce livre, elles devraient en quelque sorte servir d'introduction à la „Nouvelle Suite" de ces études que je me propose et où j'espère de pouvoir combler certaines lacunes qui se présentent dans mon rapide aperçu sur le passé du peuple ruthène.

L'Appendice V a pour but d'offrir au lecteur la possibilité d'embrasser d'un seul coup d'oeil les péripéties du sort de ce peuple jusqu'au grand cataclysme du XVII siècle — les guerres cosaques. J'y ai tâché de résumer succinctement les résultats de l'historiographie polonaise sur ce sujet et je crois ne pas devoir dire expréssément que j'ai fait aussi tout mon possible pour prendre suffisamment en considération les recherches des savants russes ainsi que celles du prof. Hrouchevskyi et de ses quelques élèves. Quoique ma manière de voir, dans des questions essentielles, différe sensiblement de la leur, j'ose

espérer qu'on ne saura me reprocher d'avoir omis, dans mon ébauche synthétique du sujet, de prêter mon attention aux résultats concrets de la littérature russe et des recherches de M. Hrouchevskyi.

Mes opinions pour la plupart diamétralement opposées ne m'ont pas fait passer sous silence ce en quoi les recherches et écrits susdits pourraient avoir équitablement contribué, de fait, à éclaircir les faits historiques. Dans un aperçu rapide qui traite de plus de six siècles en 120 pages, il va de soi qu'on ne pouvait d'ores et déjà penser à étayer les preuves de mes assertions, par la citation et l'examen des documents sur lesquels elles sont fondées.

Néanmoins il me faut fort regretter de devoir renoncer à l'examen méthodique de plusieurs points essentiels concernant les matières traitées dans l'Appendice V — examen muni de citations des documents s'y rapportant — surtout là où mes assertions vont au delà d'un simple résumé de recherches dûes aux historiens polonais ou russes.

Dans l'attente que la „Nouvelle Suite", en vue, de ces études ne tardera pas longtemps à paraitre, j'espère bientôt satisfaire à ce besoin qui me touche personnellement, puisque je désirerais parer le plus tôt possible l'objection que j'eusse avancé d'opinions paraissant nouvelles sans les avoir appuyées par de preuves nécessaires. Finalement, qu'il me soit permis de faire remarquer que j'ai passé presque la moitié de ma vie, même un peu plus, aux problèmes traités dans les pages susdites et toujours fort regretté

de ne pouvoir publier que quelques échantillons de mes recherches sur ce terrain. Occupé dernièrement par d'autres travaux, j'avais déjà pensé être obligé de renoncer — pour ainsi dire — à mettre en sureté les fruits de longues études, si ce n'est qu'en les laissant à titre de legs à un confrère plus jeune. Les événements de la guerre mondiale actuelle, ouvrant de perspectives tout à fait inattendues dont les éléments historiques se rattachent si étroitement au sujet de mes longues et préférées recherches, m'ont pourtant encouragé à en résumer synthétiquement, quoique d'une manière si incomplète. les résultats essentiels.

Je regrette, en outre, vivement que, pressé par la nécessité de terminer ce travail, il m'ait fallu remettre à la „Nouvelle Suite" projetée, la discussion de deux points qui auraient dû être traités à la fin de l'Appendice V. Leur sujet aurait grand attrait pour l'historien polonais, car, d'une part, il lui offre beaucoup de satisfaction au point de vue national, de l'autre parce qu'il n'a presque pas été touché par l'historiographie polonaise en laissant trop de jeu aux Russes ainsi qu'à leurs satellites pour faire valoir des manières de voir manquant, à mon avis, de toute base scientifique sérieuse. Si je me propose de traiter ces deux points plus en détail dans la „Nouvelle Suite", en vue, il est toutefois contrariant, à mon âge, quelle que soit ma précipitation, de me contenter un certain temps de cette consolation. Ce seraient 1-o la sujétion de Perejaslaw et le traité de Ha-

diatch, 2-o La situation de l'Ukraine de la rive gauche et du „cosaquisme“ dans le courant du XVIII siècle ainsi qu'au commencement du XIX-me. Les particularités du sujet de ces deux études lesquelles, pour ainsi dire, je redois au lecteur, m'autorisent néanmoins à croire que leur absence ne fait pas un tort sensible au présent travail. A vrai dire et à notre grand regret, le traité de Hadiatch n'est, sur la scène de l'histoire, qu'un beau rêve non réalisé, et à mon avis, malgré Mazepa et l'agonie mouvementée du peuple cosaque, les destinées de l'Ukraine de la rive gauche au XVIII siècle, ont été de peu d'importance pour l'évolution du problème ruthène.

En terminant, je vais essayer de toucher aux divergences inconciliables qui existent entre l'historiographie polonaise, d'une part et celle russe d'autre part (y compris Hrouchevskyi) dans leur manière d'envisager les questions se rapportant au sujet de l'Appendice V. Pour cela il ne suffit pas de se servir du lieu-commun usuel: le terrain de l'histoire n'est une science ni mathématique ni expérimentale et même dans cette dernière (mathématique supérieure, géologie, biologie) il existe tant de théories se contredisant et s'annulant l'une l'autre; on doit donc d'autant moins être surpris de tous les contrastes émanant de différentes compréhensions historiques car il s'y rencontre des opinions si variées influencées par des points de vue disparates, religieux, politiques ou nationaux, s'appuyant néanmoins sur le même matériel des faits, de sorte que

l'accord désiré au point de vue scientifique ne saurait être obtenu. Abstraction faite de tout ceci, en ce qui concerne la question que nous venons d'aborder, le point de départ des divergences marquantes dominant le terrain de ces études, doit être attribué à un fait tout particulier et unique dans l'historiographie.

L'historiographie russe — il faut bien dire „russe", *russienne* conviendrait ici difficilement — a produit il n'y a pas longtemps une élucubration ne trouvant nulle part sa pareille. Cette monstruosité a non seulement embrouillé complètement le traitement scientifique du passé de l'élément ruthène mais a aidé virtuellement à l'apparition d'une idéologie nationale exerçant sur ses prochaines destinées une influence que n'a jamais eue une oeuvre littéraire et qui ne cesse de l'influencer. Un auteur, qui s'est occupé dernièrement de cette question, dit avec raison: „Différentes littératures ont commis des falsifications de documents prétendus anciens mais, sur le terrain ruthène, on a d'un seul coup, falsifié toute l'histoire nationale et ce produit a joui, pendant nombre d'années, du respect d'une source respectable et digne de foi" [1]).

---

[1]) C'est ainsi que s'exprime, sur *l'Istoria Russow*, L. Janowski dans sa dissertation parue dernièrement. (*O tak zwanej Historyi Russów*, Cracovie 1913). Veuille le lecteur, comprenant la langue polonaise, fixer son attention sur cet opuscule dans lequel il trouvera des indications bibliographiques traitant la littérature déjà volumineuse qui s'occupe de *l'Istoria Russow*. On ne connait ni l'auteur de cette élucubration ni l'époque où

C'est *l'Istoria Russow* anonyme si décriée — si mal famée depuis quelques dizaines d'années. Si l'on dit: „décriée", „mal famée", on ne risque plus

---

elle a été fabriquée. Avant 1830, lorsqu'elle parut et n'était d'abord répandue, pendant assez longtemps, que par copies manuscrites, on l'attribua à l'archevêque „désuniate" Konisski et la compilation en fut fixée vers 1770 — 1780. C'etait donc — on serait porté à croire — une falsification semblant assez innocente. En tant que l'époque où son apparition documentairement avérée est éloignée d'un peu moins d'un demi-siècle des derniers évènements y relatés, il serait même très possible, qu'écrite déjà au XVIII siècle, elle fût restée inaperçue un certain temps. Si des raisons puissantes portent à croire que Konisski n'en est pas l'auteur, il est néanmoins possible qu'elle fût composée dans un milieu hanté par le même esprit que ce prince de l'Église „orthodoxe", pionnier zélé du schisme, et qu'elle ait été répandue exprès sous son nom, très populaire dans certains cercles, pour gagner en considération sous le couvert de son autorité. On n'a jamais vu nulle part de tissus de mensonges aussi nombreux que dans *l'Istoria Russow*. Tel qu'il appert de la contre-épreuve à l'aide de sources contemporaines, il est rare qu'une seule syllabe en soit véridique. On y crée des mensonges pour inventer des guerres, des batailles, des actions héroïques incroyables que les sources contemporaines prouvent être impossibles. Seuls les personnages mis en scène sont historiques mais ce qui s'y dit sur elles, et généralement inventé de pied en cap. Ce qu'il y'a de perfide dans cette élucubration c'est qu'on y cite comme source principale, les papiers d'un cloître où le moine tonsuré fils de Chmielnicki, aurait déposé toutes les archives de son père. Il est compréhensible que, vu l'état d'alors des recherches historiques — que ce soit vers 1770 ou vers 1830 — de tels mensonges pouvaient être alignés bout à bout sans que leur auteur

de trouver des contradicteurs car aujourd'hui personne n'oserait en appeler à cette falsification sans vergogne, reconnue actuellement comme un tissu de

---

eût à craindre qu'on dévoilât ses supercheries. Il faut avouer qu'il ne s'est pas trompé, il fut, en cela, guidé, en quelque sorte, par le bon sens. Même s'il s'était donné beaucoup de peine pour se servir avec soin du matériel à disposition (ce qui n'aurait pas été facile à son époque) afin de moins s'éloigner, quant aux faits, de la vérité historique et d'assurer à son élucubration une plus grande considération chez les érudits, il ne serait pourtant pas parvenu à tellement voiler les signes de la falsification qu'on ne la découvrît dans un temps plus ou moins long. Mais si rien ne l'arrêta, ni égards, ni scrupule pour lacher la bride à son imagination guidée par une passion effrenée, il lui fut plus facile d'atteindre son but. Amassant mensonges sur mensonges et retenu par aucune considération, il put facilement glorifier le monde cosaque et diffamer la Pologne catholique d'odieuse manière, ce qui lui eût été impossible s'il avait tenu compte, tant soit peu, des faits historiques. Pour avoir été longtemps manuscrite et ne s'être répandue que grâce à de nombreuses copies, cette misérable élucubration n'a nullement manqué son but, au contraire, l'attrait du fruit défendu ne fit qu'en augmenter la popularité et si quelqu'un d'autorisé était en état d'y trouver quelque trop impertinent mensonge, il se figurait devoir l'attribuer à l'insuffisance de la copie à sa disposition — défiguration du texte, interpolation etc. On se consola longtemps en se disant que si l'on pouvait trouver l'original du „chef d'oeuvre" de Konisski, tous les doutes seraient levés. Seulement, quand cette découverte mit trop longtemps à venir, on publia, imprimée, *l'Istoria Russow* en 1846, donc encore à l'époque où florissait la sévère censure de Nicolas I. Le titre en est: Исторія Руссовъ, сочиненіе Георгія Кониссваго, Moscou 1846. L'éditeur Bodianskyi, professeur de la philologie slave à l'Université de

mensonges unique dans son genre. Mais ce qui est surtout remarquable et en effet un cas entièrement isolé, c'est que quoique tout historien — même russe ou „ukrainien" — considère *l'Istoria Russow* comme une infâme falsification, l'historiographie russe en partie et celle „ukrainienne" entière sont toujours sous le joug de l'idéologie historique issue de cette élucubration et qu'il leur est impossible, surtout à ceux-ci, de se défaire de l'hypnose de amas d'infâmes fictions. Mais, s'il ne s'agissait que de l'historiographie! Ce qui surtout est extrêmement fatal, c'est que la fausse maitresse de la vie

Moscou, en regardait sérieusement Konisski comme l'auteur et défendit énergiquement son opinion pendant trois dizaines d'années suivantes, ce qui n'a pas peu contribué au maintien de cette thèse déjà mise en doute alors. Georges Konisski (1717—1795) est issu d'une famille bourgeoise considérée de la ville de Nieżyn (territoire de Tchernihow), qui avait obtenu des lettres de noblesse sous la domination russe dans le service militaire et bureaucrate. Il passa la première moitié de sa vie dans son pays natal „petit-russien", fit son éducation à l'Académie de Kiev, entra dans les ordres en 1744 et fut occupé dans ladite Académie dont il ne tarda pas à devenir directeur. En 1755 il monta sur le siège épiscopal „désuniate" de Mohilew et devint le chef du mouvement „désuniate" machiné par Catherine II, qui a joué un rôle important dans les péripéties du premier partage de la Pologne. Depuis que son diocèse échut en 1772 à la Russie, il jouit d'une grande considération à la Cour de Catherine II et devint un membre influent du „St. Synode" de Pétersbourg. Ses parents, nobles „petits-russiens", acquirent une certaine renommée dans l'Ukraine avec laquelle Konisski, après l'avoir quittée entretenait toujours de vives relations.

a tellement agi sur tout l'esprit du peuple entier qu'il est difficile de se figurer comment et quand on en pourra chasser le poison en émané par torrents qui a pénétré dans l'organisme psychique de toutes les couches de la population [1]).

A l'honneur des recherches historiques russes il convient de constater qu'elles ont annihilé la fausse croyance qui, mettant *l'Istoria Russow* sur un piédestal, la considérait comme une oeuvre historique — toutefois son influence n'a pas affaibli la puissance magique qu'avait produit cette machination sur les esprits. Peu après sa publication, le doute sur son authenticité commença à percer et la foi en celle-ci, à s'ébranler par suite de travaux critiques de S. Solovieff (1848), néanmoins durant vingt années entières ou encore plus, on regarda comme une espèce d'„hérétiques", dans les cercles érudits „petits-russiens", ceux qui épousaient les opinions „hypercritiques" de Solovieff. Karpow enfin, disciple de celui-ci vint donner le coup de grâce à l'Evangile de la croyance historique ukrainienne.

Toutefois le but que le faussaire s'était proposé dans son imagination passionnée, fut pleinement atteint. Deux générations successives ont été dominées par la direction de pensées donnée par *l'Istoria Russow,* et aujourd'hui la troisième en a déjà hérité: grandsparents, parents et fils. Cela n'eut pas lieu seulement par la lecture de ce bousillage. Le

---

[1]) Comp. ci-dessus Introduction p. 21*—22*.

tissu de mensonges de la falsification qui d'elle même tombait dans l'oubli, fut inconsciemment érigé en sanctuaire national du peuple dupé, de sorte que même un Gogol[1], profondément impressionné des atrocités racontées d'une manière empoignante, eut mis, de bonne foi son magnifique talent d'écrivain au service des idées qui s'y reflètent — qu'elles eussent trouvé, ces mêmes idées, leur apôtre enthousiaste en le père de la poésie nationale Tarasse Chévtchénko tandis qu'en même temps, par les nombreuses *doumka* imitées de vieilles chansons populaires authentiques, les mensonges de *l'Istoria Russow* se répandirent dans le peuple et furent acceptés partout avec enthousiasme sous ce nouvel accoutrement.

Tout cela ne fut possible — il est vrai — que parce que les traditions cosaques non encore oubliées étaient un terrain fort sensible pour l'acceptation enthousiaste des idées régnant dans cette machination. Il est indiscutable que *l'Istoria Russow* peut être considérée, dans sa passion sans bornes, comme l'exposé le plus frappant des idées et des courants qui, attisés par le grand cataclysme du XVII siècle, n'avaient jamais cessé de régner dans l'Ukraine de la rive gauche. Sous les cendres couvaient toujours les flammes de la splendeur cosaque. Elles y couvaient, c'est l'expression exacte pour un tout organique qui s'est bientôt fait jour à la surface de la

---

[1]) V. p. 61—62, 439.

conscience nationale réveillée. Cette direction de pensées et de sentiments prit une forme seulement par le mouvement spirituel qui s'unit à l'action puissante de *l'Istoria Russow.* On ne saurait nier que beaucoup, énormément, de bonne foi, s'y étaient joints surtout par suite du crédit dont jouissait cette damnée falsification et par l'érudition attribuée à Konisski. N'est-ce pas sous son aile que cette monstruosité a paru? C'est à l'autorité des épigones fourvoyés et instruits du Pseudo-Konisski qu'elle doit jusqu'aujourd'hui sa puissante et constante influence pour ainsi dire posthume et atteignant toujours son but.

La malédiction qui suit une mauvaise action se manifeste souvent sur le terrain historique.

Nulle part cela ne saute plus aux yeux que sur le terrain des antiquités slaves. Qu'on prenne aujourd'hui en main un travail méthodique sans contredit, nouvellement paru, s'appuyant sur des recherches assidues et touchant ce terrain de problèmes historiques, on rencontrera encore souvent des manières de voir ne pouvant cadrer avec les preuves primordiales citées avec soin, et qui doivent—ces points de départ de certaines assertions—être considérés comme tout simplement des échos tardifs des falsifications de Hanka. Si l'on demandait à l'auteur s'il croit toujours à l'authenticité du manuscrit de Kralodvor, il repousserait avec indignation cette demande offensante. Et pourtant, à chaque pas, on remarque que

certaines de ses manières de voir reposent uniquement sur des opinions antérieures n'ayant d'autre base que des réminiscences de la lecture de ces falsifications, tant il est difficile de se délivrer de l'impression de fausses interprétations qui étaient regardées, par les générations disparues, comme des leviers puissants de l'essor national et que l'on avait considéré longtemps comme un sanctuaire national intangible.

Seulement il y a une grande différence entre l'action psychique de l'hypnose slavophile et celle cosaque, comme entre la regrettable falsification au fond innocente qui a essayé de donner aux questions vieux-slaves un coloris de pastel mi-idyllique, mi-héroïque, et l'horrible élucubration ayant réussi à agir sur les instincts les plus bas de l'âme humaine par des mensonges sans vergogne sur la splendeur cosaque dégouttante de sang. Si l'idéologie de l'histoire ukrainienne s'était appuyée sur la véritable tradition populaire, même si la passion et les préjugés y avaient présidé, si son travail d'érudition se fût loyalement basé sur les témoignages d'un „*Samovidetz*", d'un Vélitchko, d'un Hrabianka qui ne manquent pas non plus de tendances de glorification mais qui ont l'avantage de la véracité, alors les traditions nationales n'eussent pas été défigurées comme cela a eu lieu par les falsifications du Pseudo-Konisski.

Ce serait toutefois une erreur de croire que, dans sa manière de voir, l'historiographie ukraino-russe

se serait aveuglément soumise — sur toute la ligne — aux tendances de *l'Istoria Russow* [1]). Disons: „les recherches ukraino-russes" et comprenons

---

[1]) Donnons un seul exemple pour expliquer la méthode unique en son genre de *l'Istoria Russow.* En 1638 éclata, sous la conduite du chef Ostranitsa, une rébellion cosaque sur la rive gauche de l'Ukraine, elle fut vaincue par le prince Jérémie Wiśniowiecki (voir p. 407) en deux batailles consécutives. Ostranitsa réussit a s'enfuir avec beaucoup de Cosaques à la frontière moscovite, plus tard, ces fuyards s'établirent dans des steppes inoccupées. L'histoire attestée, basée sur des sources véritables, s'arrête là. Par contre, suivant *l'Istoria Russow,* l'histoire d'Ostranitsa s'est développée comme suit: Les Cosaques vainquirent glorieusement dans les deux batailles (car d'après ce bousillage, les Cosaques ne combattent jamais sans vaincre) et obtinrent une paix acceptable. Pourtant Ostranitsa fut pris par ruse ainsi que tout son état-major à Kaniow (dans l'Ukraine polonaise de la rive droite où il vivait en vainqueur) puis emmené à Varsovie. Le récit du martyre d'Ostranitsa et de ses Cosaques dépeint d'une manière effrayante, est un éhonté mensonge d'un bout à l'autre et occupe dans *l'Istoria Russow* un chapitre qui n'a pas peu contribué à sa popularité. Il va de soi qu'il a pénétré dans la tradition falsifiée du peuple et a fécondé des années durant, les talents créateurs d'écrivains de renom tels aussi que Pouchekine et Gogol. On ne saurait dire ce qui doit le plus exciter l'étonnement, ou la fougueuse imagination du faussaire capable d'inventer des atrocités inouïes de ce genre, ou la virtuosité du mensonge à froid citant des noms et des noms, des détails concrets sur des détails afin de donner à ses rapports le cachet de la vérité que personne n'osait mettre en doute, puisqu'on ne présumait point que tout cela émana uniquement de l'imagination dépravée du Pseudo-Konisski et non des

par là Maximovitch, Kostomaroff (Kouliche aussi qui, du reste, de tout temps s'est montré plutôt sceptique à l'endroit de *l'Istoria*) Antonovitch etc. enfin Hrouchevskyi — ceci n'a pas lieu seulement parce qu'excepté ce dernier, ils ont écrit en russe, mais (encore hormis Hrouchevskyi) il parurent sur la scène tantôt sans façons comme Russes tantôt

---

témoignages irréfutables des archives de Chmielnicki. Afin de ne pas remplir des pages de la relation de ces rapports d'atrocités, nous nous bornerons à rappeller quelques traits caractéristiques qui, naturellement, n'en donnent pas le tableau exacte si l'on en détache les détails épiques empoignants. Le spectacle du martyre fut inauguré par un cortège pompeux; en tête marchait une procession interminable de „prêtres catholiques" qui essayaient de persuader les „Petits-Russiens", traînés à la place du supplice, de se convertir au catholicisme afin d'éviter „le martyre du purgatoire" (auquel ne croient pas les orthodoxes), ce fut en vain „ils ne répondirent pas et prièrent Dieu suivant leur foi". Le „hetman" et ses 37 compagnons — des colonels, des essaoules, des ssotniks, des enseignes — furent tués après des tortures inouïes, les uns furent roués, d'autres percés de lances, empalés vivants et brûlés à petit feu sur des chantiers, d'autres écartelés à l'aide d'instruments inventés avec raffinement (griffes d'ours en fer). On connait les nombreuses méthodes de supplices qui florissaient justement au XVII siècle mais on ne rencontre rien d'égal dans les descriptions des oeuvres des bourreaux de l'époque ni dans les instruments conservés aux musées et provenant de salles de torture. C'est pourquoi *l'Istoria* ajoute: „Ces tortures parurent de cette manière, pour la première fois, sur la terre et sont restées uniques dans leur genre, uniques en cruauté et barbarie, la postérité aussi n'y croira pas car le Japonais le plus sauvage et le plus cruel ne penserait pas

comme „Petits-Russiens". La chose principale est que tous ces auteurs, aussi bien Hrouchevskyi que les autres, quoique plus ou moins teintés de „Petits-Russiens", étaient de vrais enfants spirituels du monde instruit russe chez qui ils avaient fait leurs études. Ils se sont donné, en effet, beaucoup de peine pour soumettre à une révision sui generis *l'Istoria Russow* et ceci n'a pas fait moins de mal que

---

à inventer quelque chose de semblable, les animaux et les monstres eux-mêmes reculeraient devant l'exécution de telles pensées". Ces monstruosités furent couronnées par le sort des femmes des suppliciés qui, ayant quitté l'Ukraine lointaine, avaient suivi leurs maris et essayaient, par leurs larmes, d'attendrir les bourreaux polonais. On les laissa pénétrer dans la place d'éxécution, les y massacra puis frappa au visage avec leurs seins découpés, leurs maris mourants; leurs petits enfants qu'elles avaient amenés, furent tous rôtis devant les yeux des pères sur des barres de fer sous lesquels brûlait le feu. Qu'on n'oublie pas que tout ce récit maladif est d'un bout à l'autre un tissu de mensonges, inventé par une sauvage imagination, que, vu l'autorité de l'érudit Konisski et de ses soi-disant documents tirés fictivement des archives qui n'existaient point, cela fut pris au sérieux pendant des années et qu'aujourd'hui encore, pour le malheur du peuple dupé, cela forme dans de nombreuses histoires populaires sa nourriture spirituelle particulièrement recherchée. Les tortures d'Ostranitsa et de ses compagnons ainsi que le martyre inventé de même de Nalevaïko qui devait être brûlé vivant dans un taureau de bronze fondu à cette intention — tout cela oeuvre de l'imagination criminelle du Pseudo-Konisski — devinrent un ferment constant, un boute-feu des passions nationales et agissent encore de nos jours, actuellement moins peut-être sur le Dniéper que sur le Dniester.

la foi qu'on avait eue pendant de longues années en cette insolente falsification.

D'abord cela se rapporte à toute la période précédant l'apparition du monde cosaque. Le Pseudo-Konisski y a tant amassé de sottises ridicules qu'on ne pouvait prendre au sérieux cette partie de son élucubration. Néanmoins cela n'a pas ébranlé son autorité au sujet de l'époque cosaque; comment eut-on pu demander que sa source capitale, les archives disparues de Chmielnicki donnassent des renseignements certains sur l'origine du peuple ruthène et sur son développement jusqu'à l'époque touchant au „hetman?". La prédisposition psychique n'a, toutefois, pas manqué de formuler, sur ce terrain, un point de vue „critique" ou plutôt „critiquant" parce que l'idéologie de *l'Istoria Russow,* quoique même si pénétrée d'une haine passionnée contre la Pologne au sujet de la *Chmielnitchina* et de son histoire antérieure, s'est grandement éloignée de cette règle lors de la description de l'antiquité ruthène. D'après elle, jusqu'à l'époque de Bathory (1576—1586), il y avait eu un siècle d'or sans nuages et ce n'est que lorsque les malicieux Jésuites arrivèrent avec leur Union damnée que, d'un coup, tout fut changé: la Pologne jusqu'alors amie des Cosaques serait devenue d'un jour à l'autre le bourreau de ce monde héroïque.

La remise au point nécessaire en ce cas a été faite d'une manière très facile par les écrivains ukraino-russes. Comme disciples de la science russe

ils n'eurent qu'à suivre l'historiographie russe qui, depuis Karamzine, a considéré comme une noble tâche de prouver que la Russie de l'Ouest et de Sud étaient des territoires vieux-russes dont le malheur historique était l'oppression séculaire exercée par la Pologne, toujours nationaliste et toujours intolérante au point de vue religieux.

Ce n'est pas tout. Si la Pologne, jusqu'à l'époque de Bathory a tellement trouvé grâce aux yeux d'un Pseudo-Konisski, ce n'est ni hasard ni fantasie personnelle du falsificateur. Sous ce rapport aussi il faut le considérer comme le reproducteur décidé de l'idéologie ukrainienne de son temps et des traditions dominantes. Parmi les descendants des anciens chefs de Cosaques qui étaient devenus, dans le courant du XVII siècle, des propriétaires importants de grands territoires et étaient incorporés dans les *tchines* correspondants de la noblesse russe (*Dvariagné*) de l'Ukraine de la rive gauche — se maintenait toujours une faiblesse visible pour les traditions de la „République polonaise des gentilshommes“, faiblesse qui perçait justement dans la vague tradition cosaque s'obstinant à croire que avant Bathory tout y avait été brillant et magnifique. On sait qu'il n'y manquait pas, dans leurs rangs, de véritables ex-gentilshommes polonais, descendants de ces *gente Rutheni natione Poloni* qui, toutefois, en petit nombre s'étaient joints à la rébellion de Chmielnicki. Pourtant la grande, l'écrasante majorité de ce milieu était composée de descendants

d'atamans et d'essaoules purs dont la noblesse n'était pas de bon aloi et dont les ancêtres étaient entrés, déjà au XVII siècle, dans le courant des traditions de la noblesse polonaise. Ces parvenus généralement riches, y tenaient d'autant plus, c'est compréhensible; dans leurs rangs c'était une marque de distinction de parler autant que possible, polonais, et de maintenir, sur le terrain social, les traditions polonaises. Il s'ensuit que dans le tableau général de *l'Istoria Russow* on ne parle aucunement de la puissante *tchergne* — la corde dans la maison d'un pendu: tous les Cosaques y sont des héros et la noblesse se rattache à l'héroïsme. Les arrière-petits-fils des atamans et des essaoules étaient souvent aussi des seigneurs très durs envers les descendants de la *tchergne,* paysans très éprouvés de l'Ukraine tombés en servage. Voici justement le milieu d'où est issue *l'Istoria Russow.*

Il fallait donc impitoyablement mettre ordre à tout ce qui se joignait à cette idéologie, d'autant plus impitoyablement que c'était nécessaire vu l'attitude des Antonovitch etc. vis-à-vis du polonisme et tout spécialement par son démocratisme prononcé. Quant à l'époque cosaque la question paraissait très simple: la *tchergne,* après 200 ans fut, pour ainsi dire, anoblié par un trait de plume, tout le monde y serait égal et la *starchyna* (atamans, essaoules) rien d'autre qu'un corps d'officiers servant loyalement la communauté républicaine entièrement démocratique. Le même changement a été effectué sy-

stématiquement sur le tableau historique du passé national tout entier, et cela d'une manière incomparablement forcée, par une violation criante de la vérité historique; le peuple „petit-russien" (plus tard: „ukrainien") a été stigmatisé comme étant, depuis des temps immémoriaux le promoteur éprouvé des idées démocratiques. En cela particulièrement M. Hrouchevskyi a fait des merveilles.

Cette exposition suffira sans doute pour expliquer les contrastes frappants existant entre la manière de voir de l'historiographie polonaise et de celle ukraino-russe. Celle-là n'a naturellement pas été touchée par l'influence de l'idéologie de *l'Istoria Russow* ou par les rectifications qui y ont été opérées; quelques écarts qu'on y trouve par suite des efforts sentimentaux et par trop zélés pour rester „impartial", sont sans importance.

Un lecteur non au courant trouvera peut-être presque fabuleux tout ce qui vient d'être dit sur *l'Istoria Russow* et je ne serais pas étonné qu'on me soupçonnât d'exagération, tellement est en effet inouïe cette falsification et tout ce qui y touche. Je ne désirerais rien de plus que d'animer à un vif intérêt pour la question, et de décider maint lecteur à examiner mes assertions en prenant en main le texte de la falsification ainsi que la nombreuse littérature scientifique qui s'y rapporte. Malheureusement cela ne serait possible qu'à peu de personnes et la question est trop importante pour que je me résigne facilement à laisser le lecteur dans l'incer-

titude de savoir s'il ne lui a pas été présenté des exagérations.

Qu'il veuille donc accepter, de ma part, l'assurance que je garantis complètement tout ce que je viens d'affirmer sur *l'Istoria Russow* et que j'en réponds sur la position que je dois à ma carrière scientifique de 44 ans déjà. Je m'en rends compte parfaitement que j'offenserais les quatre Académies des Sciences auxquelles j'ai l'honneur d'appartenir si j'avais prononcé ces paroles sans y avoir mûrement et sérieusement réfléchi.

TABLE DES MATIÈRES.

DRUKARNIA NARODOWA W KRAKOWIE